

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
922
C69g
v.5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE
RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME CINQUIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1873.

Digitized by Google

Digitized by Google

922
C69g
v. 5

GRANDE

VIE DES SAINTS

PREMIER JOUR DE MARS.

Saint Aubin, évêque d'Angers. — Saint Hisque, martyr. — Sainte Antonine, martyre. — Sainte Eudoxie, pénitente et martyre. — Sainte Domnine, vierge. — Sainte Mélarie, pénitente. — Saint David, évêque de Ménévie. — Saint Sévard ou Siviard, abbé de Saint-Calais. — Saint Senan, évêque en Irlande. — Saint Swidbert ou Swibert, évêque et apôtre de la Frise. — Saint Léon-Luc, abbé de Corléon, en Sicile. — Saint Léon, évêque de Bayonne, apôtre des Basques et martyr. — Saint Évermer, martyr. — Saint Rodesinde ou Rozeinde, évêque de Dume. — Saint Simplice, archevêque de Bourges. — Saint Monan ou Monain, martyr en Écosse. — Saint Herculan, évêque de Pérouse, martyr. — Le Bienheureux Bonavita, serrurier, du Tiers-Ordre de Saint-François. — La Bienheureuse Mathiase, Clarisse. — La Bienheureuse Marie Suarez de Tolède. — Le Vénérable Walter d'Utrecht, dixième abbé de Villers. — Le Vénérable Pierre de Dume, Chartreux. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT AUBIN,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

Saint Aubin, né d'une famille noble et ancienne, en l'an 469, dans le territoire de Vannes, en Bretagne, apprit de Dieu combien il est utile et glorieux de porter le joug du Seigneur dès la jeunesse. Il ne put être retenu dans le monde ni par la tendresse qu'il avait pour ses parents, ni par les douceurs de la vie. La grâce de Jésus-Christ lui fit rompre les liens qui l'y attachaient, et surmontant par l'ardeur de sa foi les obstacles dont on voulait

844405

Digitized by Google

traverser la résolution qu'il avait prise de se consacrer uniquement au service de Dieu; il abandonna sa famille, et se retira plus de cinquante ans avant qu'on eût ouï parler de saint Benoît en France, dans le monastère de Tintillant, qu'on nommait alors Cincillac. S'étant ainsi volontairement dépouillé de toute affection terrestre, et s'étant fait doublement pauvre pour suivre Jésus-Christ, il n'eut plus d'autres sentiments de lui-même que ceux qu'une humilité profonde pouvait lui inspirer. Il fit à Dieu un sacrifice entier de la liberté où il était né, pour s'assujétir en toutes choses à des supérieurs qui le représentaient dans leur autorité. Il oublia la noblesse et la dignité de sa maison, travailla à étouffer en lui-même tous les mouvements et les désirs de la chair, et regardant son corps comme un ennemi domestique auquel il ne fallait accorder aucun repos, il le maltraita jour et nuit par toutes les austérités qu'il jugeait les plus propres à le mortifier. Il retenait ses sens dans une servitude continuelle, afin qu'ils ne lui fussent point une occasion de chute. C'est pourquoi il évitait avec soin de porter les yeux sur les objets qui eussent pu exciter en lui quelque tentation. Il ne voulait jamais écouter la raillerie ni la médisance, pour ne point s'exposer à perdre la charité fraternelle : et lorsque l'obéissance l'engageait à sortir du cloître, il se tenait tellement recueilli en lui-même qu'il semblait être renfermé tout entier dans son cœur avec Jésus-Christ, sans s'entretenir d'autre chose que de lui, et sans prendre aucune connaissance de ce qui se passait au dehors. Son âme s'éleva par ces degrés à un si haut point de vertu que tous les religieux de la maison le regardaient comme un modèle d'humilité, d'obéissance et de mortification. Joignant l'estime à la vénération qu'ils avaient pour lui, ils crurent qu'ils ne pourraient l'imiter ou le suivre plus facilement que quand ils le verraient à leur tête. C'est pourquoi ils le choisirent d'un commun accord pour être leur supérieur à la mort de leur abbé, dont ils l'obligèrent de prendre la place en l'an 504.

Il n'avait alors que trente-cinq ans, mais il répondit si parfaitement aux espérances qu'on avait conçues de son gouvernement que, pendant vingt-cinq ans qu'il fut abbé, il rétablit dans sa

Digitized by Google

première pureté l'esprit intérieur de religion qui s'était dissipé et presque entièrement perdu dans cette maison. Dieu donna tant de bénédictions aux travaux du saint abbé que les religieux les moins réglés, de qui il semblait qu'on avait à craindre quelque contradiction ou quelque soulèvement, embrassèrent la réforme avec une soumission et une docilité exemplaire. C'est ce qui facilita au réformateur le succès qu'il eut à déraciner jusqu'aux moindres désordres de la maison, et à y planter toutes sortes de vertus, pour parler comme son historien, saint Fortunat. On admirait surtout le bon ordre qui régnait dans l'office divin et les autres exercices de l'observance régulière, la soumission et la déférence que les religieux avaient les uns pour les autres, la charité mutuelle qui les unissait et qui les faisait vivre et servir Dieu dans une paix profonde.

Les efforts que fit saint Aubin pour demeurer caché et inconnu avec ses Frères dans l'obscurité de son monastère, ne purent empêcher que sa réputation ne s'étendit au-delà des bornes du diocèse de Vannes, et de la Bretagne même. Son mérite était si connu dans la ville d'Angers qu'après la mort d'Adulphe, évêque du diocèse, il fut nommé par les suffrages du clergé et du peuple pour remplir sa place, en l'an 529. On alla aussitôt le prendre dans son monastère, et la résistance que son humilité lui fit faire pour ne pas consentir à son élection ne servit qu'à redoubler le zèle des Angevins, qui usèrent en quelque sorte de violence pour l'enlever. Il fut le même après son sacre qu'il avait été auparavant : toujours humble, mortifié, doux, vigilant, ardent et exact à s'acquitter envers Dieu des devoirs de sa vie particulière et des fonctions publiques de sa charge. Il ne parut élevé sur le siége épiscopal que pour mieux découvrir tous les besoins de son peuple, auxquels il voulait pourvoir. Les pauvres et les autres personnes affligées trouvèrent en lui un père et un consolateur plein de tendresse, les malades un médecin très-charitable, qui avec les secours humains avait reçu de Dieu des remèdes surnaturels, tant pour les maux du corps que pour ceux de l'âme.

Il fit paraître pour bannir le vice de son diocèse le même zèle

Digitized by Google

qui l'avait porté à réformer son monastère de Tintillant ; et Dieu favorisa toutes ses saintes résolutions par le don des miracles. C'est ce qui lui donna une merveilleuse autorité sur l'esprit des peuples, et qui lui attira la vénération des grands. Mais comme il avait encore plus d'humilité et de charité que de puissance sur les démons et sur les éléments, il n'eut recours aux miracles que rarement, dans des besoins pressants, et seulement lorsqu'il y allait de l'affermissement de la foi, de l'édification des fidèles et du salut des âmes.

Entre diverses merveilles que Fortunat rapporte, nous n'oublierons pas l'accident qu'il temoigne être arrivé à une femme de qualité nommée Éthérie. Elle devait quelque argent, et ne se trouvant point en état de payer, ses créanciers obtinrent un ordre du roi Childebert pour l'arrêter et la tenir prisonnière dans un lieu du diocèse d'Angers, appelé Dullac. L'Évêque apprit qu'elle y était traitée avec beaucoup de dureté, et qu'on lui avait ôté la liberté de voir personne. L'idée de la désolation où il se représenta cette dame abandonnée ainsi de tout le monde, lui fit craindre qu'elle ne succombât aux maux qu'on lui faisait souffrir et qu'elle ne tombât dans le désespoir. Un pasteur si intéressé au salut de son troupeau entier ne put demeurer tranquille, sachant le danger que courait ainsi l'une de ses brebis. La charité, qui est toujours ingénieuse et féconde en expédients, lui fit trouver les moyens de l'aller visiter. Il entra dans la prison sans être reconnu des soldats qui gardaient Éthérie. Dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds, et les lui serra, toute prosternée, sans pouvoir lui parler autrement que par ses larmes et ses sanglots. Comme elle demeurait en cet état, et que le saint Évêque tâchait en vain de la relever, un des gardes s'aperçut de ce qui se passait ; il vint, avec les manières dures qui sont ordinaires à ces sortes de personnes, pour l'arracher des pieds du Saint, et commit quelque brutalité à l'égard de l'un et de l'autre. Saint Aubin parut peu touché de l'injure qui était faite à sa personne, mais il ne put souffrir les mauvais traitements et les outrages que le soldat faisait à cette dame affligée. Il se sentit transporté contre lui du zèle d'une juste indignation, et par un mouvement

Digitized by Google

soudain de l'Esprit dont il était animé, il jeta sur lui un regard terrible, puis du souffle de sa bouche, il le renversa par terre. Les autres gardes, effrayés de le voir ainsi frappé de mort, perdirent tout d'un coup cette fierté qui les rendaient redoutables à ceux qui avaient affaire à eux. Ils vinrent s'humilier devant le saint Prélat et lui demander pardon. Le saint Évêque ne voulut pas quitter ce lieu qu'il n'eût trouvé et fait donner aux créanciers ce qui leur était dû.

Il fit beaucoup d'autres miracles par le signe de la Croix : car il guérit, à Angers, Grata, qui était paralytique d'une main ; au bourg de Gésine, il ressuscita Malabonde, jeune enfant, pour la compassion qu'il avait de ses parents ; et en divers lieux il rendit la vue à cinq aveugles, entre lesquels était un religieux de Tintillant. Plusieurs criminels emprisonnés dans une tour d'Angers prièrent le saint Prélat de les délivrer. Le juge n'en voulant rien faire, il commença à dire que Dieu n'était pas si sévère, et qu'il s'y fallait plutôt adresser. S'étant mis en prière jusqu'à la nuit, une grosse pierre tomba, laquelle livra passage aux prisonniers, qui le vinrent remercier, protestant de ne plus retourner à leurs crimes.

Une autre circonstance de la vie de saint Aubin, bien éclatante et bien glorieuse à sa mémoire, fut ce qu'il fit et ce qu'il souffrit pour abolir la coutume qui autorisait les mariages incestueux dans le royaume. On vit en cette importante occasion avec combien de bonheur il savait allier la sagesse et la prudence au courage et à la fermeté qu'il avait toujours fait paraître lorsqu'il avait fallu s'opposer au désordre. Fortunat témoigne que, s'étant proposé en cette occasion l'exemple de saint Jean-Baptiste pour modèle de sa conduite, il n'aspirait à rien moins qu'à la gloire du martyre, prévoyant qu'il aurait affaire à beaucoup d'incestueux semblables à Hérode. La loi de Dieu fut la règle unique qu'il voulût suivre, et le reste lui parut de trop petite importance pour s'y arrêter au préjudice de son salut. Il traita les grands comme les petits, sans acception des personnes, et toute la considération des puissances séculières auxquelles il se vit obligé de résister ne lui fit rien relâcher de sa généreuse entreprise. Il prit l'avis des personnes qu'il connaissait les plus

Digitized by Google

sages et les plus éclairées, et alla même jusqu'à Arles[1] consulter le célèbre évêque saint Césaire. Cette affaire fit grand bruit dans le royaume. Les Évêques, animés différemment, assemblèrent divers Synodes dans les provinces; et saint Aubin, sachant de quelle conséquence il était de n'y rien laisser conclure contre les saints Canons, s'exposa à mille dangers et essuya des fatigues immenses pour ne pas manquer de s'y trouver. Il ne rencontra point dans ces Prélats une fermeté égale à la sienne, quoique par leur caractère ils eussent la même cause à défendre et les mêmes intérêts à soutenir. Plusieurs même voulurent l'obliger à lever l'excommunication qu'il avait fulminée contre les personnes coupables d'inceste public, qui avaient refusé de quitter le désordre, et à la fin il se vit contraint par leurs violences et par leur multitude d'en absoudre quelques-unes. Les Prélats d'un Concile entier, voulant envoyer à l'une de ces personnes excommuniées une *eulogie*, c'est-à-dire du pain qu'ils avaient bénit, comme une marque de son rétablissement dans la communion de l'Église, pressèrent instamment saint Aubin de donner aussi comme eux sa bénédiction à cette eulogie. Il leur répondit : « Je suis obligé de céder et de vous obéir; mais Dieu saura bien défendre lui-même sa cause, que vous abandonnez si indignement. » En effet, la personne excommuniée mourut avant que d'avoir reçu l'eulogie; et Dieu, vengeant ainsi l'honneur de ses lois, justifia hautement la conduite de son serviteur. L'éclat que fit cet exemple terrible de la justice divine frappa plusieurs de ces lâches Évêques, qui reprirent depuis des sentiments convenables aux obligations de leurs charges.

Saint Aubin ne laissa point perdre l'avantage que produisait ce favorable évènement. Pour effacer la honte de tant de Synodes, où l'on avait trahi la cause de Dieu, il inspira à ses confrères le désir de s'assembler en un Concile plus général. On choisit la ville d'Orléans pour cette convocation, qui se fit en l'an 538, et l'on y vit les plus saints Prélats du royaume, hors ceux de la Gaule Viennaise et Narbonnaise, et ceux de la Belgique, qui n'y furent pas appelés comme aux Conciles suivants. Il s'en trouve

[1] Saint Lubin, abbé de Brou et depuis évêque de Chartres, l'y accompagna.

Digitized by Google

jusqu'à neuf qui sont inscrits dans le martyrologe romain, et trois autres dont la mémoire est honorée d'un culte public dans leurs Églises particulières. Saint Aubin y parut avec beaucoup de distinction, et ce fut lui principalement qui sollicita le règlement qu'on y fit contre les mariages incestueux. Le Concile en dressa encore beaucoup d'autres qui n'étaient guère moins nécessaires à l'Église, et le Saint se montra des plus exacts à les faire exécuter dans son diocèse. Il vécut encore plus de onze ans depuis, travaillant à l'ouvrage du Seigneur avec une fidélité et une application toujours égale. Il avait quatre-vingts ans, lorsque l'on tint, au mois d'octobre 549, le cinquième Concile d'Orléans ; et soit que son grand âge ou ses infirmités corporelles l'empêchassent de s'y trouver en personne, il députa en son nom l'abbé Sabaud. Il mourut quatre mois après, d'une manière conforme à la sainteté de la vie qu'il avait toujours menée. Cette mort arriva le 1er mars de l'an 550.

Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Mais six ans après, son successeur Eutrope le transporta dans une autre église nouvellement bâtie par les ordres et aux dépens du roi Childebert, et dediée sous le nom de saint Étienne, qui prit dans la suite celui de saint Aubin. La cérémonie de cette translation fut honorée, non-seulement de la présence de quelques Prélats comprovinciaux, mais aussi de l'assistance de saint Germain, évêque de Paris. Elle le fut encore plus de celle de Dieu même, qui voulut laisser aux peuples des marques sensibles de la gloire dont il avait couronné son serviteur, par plusieurs miracles qu'il opéra sur son tombeau. Le grand concours de peuple que ces merveilles y attirèrent, donna lieu à l'établissement de la fête publique de ce Saint fort peu de temps après, non-seulement au 1er jour de mars, qui était celui de sa mort, mais encore au dernier de juin, qui était celui de cette première translation. Il est certain qu'elle était déjà publiquement établie du temps de Domitien, qui fut évêque d'Angers sept ans après la mort de saint Aubin, et qui amena Fortunat de l'abbaye de Tintillant à Angers, pour la célébrer avec lui, selon le témoignage qu'en a rendu cet auteur. Elle se communiqua bientôt aux Églises des

Digitized by Google

autres provinces ; et on la voit marquée dans les anciens martyrologes du nom de saint Jérôme, dans ceux de Wandalbert et d'Usuard, dans ceux des siècles suivants et dans le calendrier romain français du temps de l'empereur Louis le Débonnaire, avec la mention du jeûne du Carême, qui se faisait seulement alors le 1er jour de mars dans les Églises de la France septentrionale, quoique la fête de Pâques arrivât dans le même mois.

Outre la translation du corps de saint Aubin dont nous avons parlé, l'histoire en rapporte encore quelques autres faites dans les siècles suivants : une l'an 1070, le 25 octobre, par l'évêque d'Angers nommé Eusèbe, avec les reliques de saint Clair et de quelques autres Saints ; la troisième l'an 1128, le jour même de la fête du 1er mars. La première de ces translations a toujours été la plus célèbre dans l'Église. Sa concurrence avec la commémoration de saint Paul au 30 juin a fait qu'on en a remis la solennité au 1er jour de juillet en quelques endroits ; mais il semble qu'on l'ait avancée en Angleterre au 17 juin, jour auquel le nom de saint Aubin se trouve encore marqué maintenant dans le calendrier réformé de la liturgie anglicane, nonobstant le schisme qui tient les Anglais séparés de l'Église romaine. Ce n'est pas seulement en cette extrémité du monde que s'est établi le culte de saint Aubin : on l'a vu encore s'étendre à l'autre bout de l'Europe, et l'on dit que sa fête se célèbre encore aujourd'hui dans la première Église du royaume de Pologne, qui est celle de Gnesne.

SAINT HISQUE (ISCIUS),

MARTYR.

L'Apôtre saint Jacques, amené en Espagne par saint Euphraise, y fut accueilli avec empressement. L'un des habitants de cette contrée s'attacha à lui dès le premier jour : c'était Hisque. Il parcourut avec l'Apôtre tout ce royaume, où la foi fut implantée glorieusement. Il travailla au sanctuaire que l'on éleva à la très-sainte Vierge, et dans lequel l'auguste image de la Mère de Dieu est honorée sous le nom de Notre-Dame-del-Pilar [1].

[1] Du Pilier.

Digitized by Google

Toujours à côté du saint Apôtre, il l'accompagna dans son retour à Jérusalem, où il fut témoin de son martyre, et il ramena son corps vénéré dans sa patrie. Une pieuse dame, nommée Luparia, donna le terrain où s'éleva le sanctuaire; et il se fit que dans ses domaines ceux qui avaient repoussé vivant le saint Apôtre vinrent l'honorer mort.

On sait que ce tombeau fut dans la suite l'un des pèlerinages les plus fréquentés, au point qu'en France les milliers d'étoiles qui forment la voie lactée prirent le nom de Chemin de saint Jacques.

Hisque, après avoir travaillé à établir dans son pays les premiers germes de la foi, alla à Rome, où il rendit compte à l'Apôtre saint Pierre des succès de sa mission. On rapporte que la vie de saint Hisque fut couronnée à Rome par le martyre, le 1er mars de l'an du salut 67.

SAINTE ANTONINE,

MARTYRE.

Durant la persécution de Dioclétien, on arrêta une veuve chrétienne qui se nommait Antonine, et on voulut l'obliger à brûler de l'encens sur les autels des faux dieux. Elle méprisa cet ordre impie; elle fit même quelques railleries sur les idoles d'argile que les païens invoquaient, et elle s'écria qu'elle n'adorait que le grand Dieu éternel, créateur de l'univers, qui avait aimé les hommes jusqu'à les racheter du Sang de son Fils.

Les païens, indignés de la hardiesse sainte d'Antonine, la tourmentèrent par des tortures inouïes; puis, voyant que rien ne pouvait l'empêcher de célébrer les louanges de Jésus-Christ, ils l'enfermèrent dans une espèce de coffre, et la submergèrent dans un marais des environs de Zia, dans l'Archipel. C'est là qu'elle rendit à Dieu sa pieuse âme.

SAINTE EUDOXIE,

PÉNITENTE ET MARTYRE.

A la fin du 1er siècle, il y avait à Balbek ou Héliopolis une courtisane fameuse, née à Samarie, qui passait pour la plus belle femme de son temps et une des plus spirituelles. Ses yeux por-

Digitized by Google

taient le poison dans les cœurs ; jamais aucune ne fit plus de mal. Elle avait quitté son pays pour échapper à la vigilance de ses parents et pour se livrer avec plus de liberté au désordre ; cette misérable fille avait amassé, à son vil et criminel commerce, des richesses immenses.

Eudoxie, c'était son nom, vivait dans ce scandaleux dérèglement, quand il plût au Seigneur d'ouvrir à cette nouvelle Samaritaine les eaux vives de la grâce. Un soir qu'elle se trouvait dans une maison contiguë à un monastère, elle entendit un moine qui faisait à haute voix la lecture ; elle écouta par curiosité, et entendit une peinture effrayante des tourments éternels réservés aux âmes pécheresses qui meurent dans l'impénitence. Cette pauvre âme, toute chargée de crimes, en fut saisie d'effroi.

Le lendemain, après une nuit d'affreuse insomnie, elle voulut voir le saint religieux dont la voix l'avait tant effrayée la veille, lui demanda l'explication de ce qu'il avait lu, puis se jeta en pleurant à ses pieds : « Ah ! mon Père, s'écria-t-elle, moi, couverte de tant d'abominations, je serai donc damnée ! » Le bon moine, qui se nommait Germain, lui répondit : « Jésus-Christ est le Sauveur des âmes repentantes. » — « Je puis donc espérer le salut ? » — « Oui, ma fille, en faisant pénitence. » — « Et que dois-je faire ? » — « Cesser de pécher, vous faire instruire et recevoir le Baptême. » La grâce avait vaincu, et cette âme était sauvée.

Eudoxie va chercher un prêtre pour se faire instruire des mystères de la foi, et, l'ayant trouvé, se jette à deux genoux en terre, s'écriant : « Je suis la plus grande des pécheresses ; mais j'ai appris que la miséricorde de Dieu est immense ; je veux devenir Chrétienne et faire pénitence de mes abominables péchés. » Le prêtre la reçoit avec bonté, lui ordonne de se dépouiller de ses parures mondaines et de quitter sa vie criminelle ; puis il l'instruit, lui fait passer une semaine dans la retraite, le jeûne et la prière, et la dispose au Sacrement de la régénération. La semaine fut tellement employée que, le septième jour, la sincère pénitente fut ravie en une espèce d'extase, et vit au Ciel sa place marquée au rang des Bienheureux.

Eudoxie reçut le Baptême des mains de l'évêque Théodote, mit

Digitized by Google

en liberté tous ses esclaves, leur fit de grandes largesses, en les exhortant à suivre son exemple, et disposa de toutes ses richesses en faveur des pauvres.

La vie de cette autre Madeleine devint un modèle des plus éminentes vertus. Autant avait fait de bruit sa vie scandaleuse, autant éclata la réparation de ses désordres : la grâce surabondait où avait abondé le péché. Eudoxie ne quitta plus l'habit des néophytes; elle ne parut plus en public, sinon dans les églises et au pied des autels. Sa vie fut entièrement livrée aux rigueurs de la pénitence, et, pour se soustraire aux dangers d'un monde que redoutait sa faiblesse, elle alla s'ensevelir dans un monastère où régnaient l'innocence et la ferveur, et où ses jours furent une suite continuelle d'austérités et de prières.

Les eaux du Baptême avaient sans nul doute lavé les taches dont son âme avait été souillée, mais l'ardente convertie ne cessa de pleurer ses crimes et de les expier par les innocentes cruautés de la plus austère pénitence. Elle s'interdit tout ce qui pouvait tendre tant soit peu à satisfaire des sens qui l'avaient entraînée dans l'abîme, et fut ingénieuse à tout ce qui pouvait macérer sa chair de péché : tout fut mis en œuvre pour se punir de sa vie licencieuse. Son humilité répondait à sa ferveur ; se regardant comme indigne de vivre avec les saintes filles qui étaient ses compagnes, elle voulut être appelée leur servante et remplir les offices les plus vils de la maison.

L'enfer ne put manquer de rugir à une telle conquête de la foi, et d'essayer ses forces à regagner une si belle proie. Ceux qui avaient aimé Eudoxie pécheresse ne pouvaient la souffrir pénitente. Un jeune libertin résolut de l'enlever à son asile. La sainte fille éventa le piége, et l'insolent tomba raide mort à ses pieds. Elle implora pour lui les secours du Ciel, et par ses prières obtint la vie à ce misérable, qui se convertit et alla faire pénitence, lui aussi, de ses dérèglements.

Aurélien, gouverneur de la province, ayant appris l'histoire de la courtisane devenue chrétienne, imagina qu'elle avait emporté ses richesses au désert, et qu'il pouvait lui ravir ses trésors. Il envoya donc des satellites pour les lui enlever ; mais une invisible

Digitized by Google

main arrêta ces impies et les empêcha de nuire à la sainte pénitente et aux bonnes religieuses qui l'avaient accueillie chez elles. Le fils du gouverneur, courroucé de cette aventure, voulut aller lui-même tenter l'entreprise; frappé d'un coup de pied de cheval, il tomba et ne dut sa guérison qu'aux prières de celle qu'il venait persécuter. Aurélien, frappé à son tour d'un coup de la grâce, reconnut, avec son fils et toute sa famille, le Dieu des Chrétiens, demanda le Baptême, et mourut peu de temps après dans la ferveur de sa conversion.

Un nouveau gouverneur, Diogène, ayant voulu dans la suite épouser Gélasie, fille d'Aurélien, celle-ci, qui était devenue Chrétienne, refusa son alliance, et pour se dérober à ses poursuites, se retira secrètement au monastère d'Eudoxie. Sa retraite fut découverte, et comme on ne voulut point la livrer, Eudoxie fut arrêtée et conduite au tyran, qui persécutait violemment les Chrétiens. Sommée de renoncer à Jésus-Christ et de sacrifier aux dieux, elle répondit tranquillement : « Je suis Chrétienne, et je ne sacrifierai jamais au démon. » Diogène ordonna de la fustiger jusqu'à ce qu'elle expirât sous les coups. On la lia au poteau du supplice, quand une mort subite vint la délivrer de celui qui l'avait comdamnée, et on la laissa retourner à son monastère.

La couronne du martyre lui était cependant reservée. La persécution étant devenue générale sous l'empereur Trajan, un autre gouverneur de la province, nommé Vincent, résolut de se défaire de cette séductrice, qui entraînait les âmes vers le Christ. Ayant appris ses nombreux miracles, il les traita d'œuvres magiques; mais craignant une émeute dans le peuple, qui avait en elle une grande confiance, et dont elle avait gagné l'affection par ses bienfaits, il lui fit secrètement couper la tête. Son martyre arriva le 1er jour de mars, vers l'an 114. (CHAPIA, curé de Vitel.)

SAINTE DOMNINE,

VIERGE.

Née en Grèce, de parents nobles et riches, Domnine eut le rare mérite de mépriser la noblesse et les richesses de la terre, pour s'affectionner à d'autres richesses et à une noblesse plus élevée,

Digitized by Google

celle de la vertu. Dès l'enfance on aperçut en elle un grand désir d'être à Dieu, avec un amour extraordinaire des austérités. Étant un peu grandie, elle demanda et obtint de sa mère de faire élever, dans un jardin de la maison paternelle, une petite cellule couverte de chaume, pour s'y retirer à l'aise, y vaquer au recueillement, à la prière, à la méditation des choses saintes, sans être troublée par personne.

Plus tard cette cabane devint la demeure habituelle de la jeune solitaire, qui endossa le cilice, prit pour ceinture une chaine de fer, mata son corps tendre et délicat par des jeûnes, des veilles, des disciplines, et se livra aux douceurs de la contemplation et de l'oraison, qu'elle prolongeait parfois bien avant dans la nuit. Dès l'aurore, couverte d'un habit simple et commun, enveloppée d'un long voile, qui l'empêchait de voir et d'être vue, la jeune vierge s'en allait à l'église, assistait à l'office divin, et y nourrissait son âme des grâces célestes. Dans le cours de la journée, elle s'occupait du travail des mains, sans aucun mobile d'intérêt propre; étant riche des biens de ce monde, tout son travail était pour les églises ou pour les pauvres, et à son exemple, sa mère et ses sœurs travaillaient dans le même dessein: une fille ou une sœur aimante et pieuse a tant d'empire au sein de sa famille! Jamais Domnine ne perdait de vue la présence de Dieu, cette intime présence qui vivifie, en les sanctifiant, toutes nos œuvres : sa pensée demeurait fixée en Jésus, à la gloire et au nom de qui elle faisait toutes ses actions. Ses repas, quand elle était libre des devoirs de famille, — et sa bonne mère lui laissa, quand elle fut en âge, une parfaite liberté, — consistaient ordinairement en quelques pois, fèves ou lentilles, du pain *bis* et de l'eau : moins le corps est mollement traité, plus l'âme acquiert de puissance et de force.

Bientôt la vénération publique s'attacha, contre son gré, à cette âme d'élite; sa réputation de sainteté se répandit de proche en proche, et on vint peu à peu la visiter pour jouir de ses pieux entretiens et profiter de ses avis spirituels. Toujours cette vierge modeste et réservée parlait bas ou d'une manière timide, et ses paroles étaient souvent entrecoupées par des larmes et par des

Digitized by Google

sanglots. Quand il lui venait de loin quelque personne, elle avait soin de lui procurer un logement, et lui faisait donner tout ce dont il était besoin par sa mère, ses frères ou ses sœurs, qui le faisaient volontiers, à cause de la tendre affection qu'ils avaient pour leur admirable et chère Domnine.

Épuisée corporellement par ses austérités et ses abstinences, mais consommée dans la vertu, cette servante de Dieu, de l'église et des pauvres, arriva au terme de ses jours, en même temps qu'au terme de ses mérites. Le Ciel s'ouvrit pour elle, après une vie passée tout entière à faire le bien; le Seigneur, fidèle en ses promesses, enleva de ce monde cette amante de la solitude pour la porter au séjour des élus et l'y combler de ses éternelles délices. Domnine mourut le 1er mars de l'an 440.

(Chapia.)

SAINTE MÉLARIE,

PÉNITENTE.

Mélarie, fille de Brécan, prince gallois, trouva dans sa famille des leçons et des exemples qui l'excitèrent de bonne heure à se sanctifier. Ses dix sœurs et plusieurs de ses frères se consacrèrent à Dieu. Docile à la voix de la grâce, elle entra bien jeune encore dans un couvent de filles qui édifiaient la contrée. Il eut été prudent pour elle de n'en point sortir.

Un jour qu'elle allait en pèlerinage, le prince Xantus la rencontra et fut si charmé de sa beauté, qu'il outragea et déshonora cette vierge chrétienne.

Elle donna le jour à David, qui fut solitaire dans l'île de Wigth, qui fonda douze couvents dans la province de Galles, et qui mourut archevêque de Ménévie, en 544. Il est honoré en Basse-Bretagne sous le nom de saint Davy.

Mélarie, après l'outrage qu'elle avait subi, passa dans l'Armorique et trouva des consolations dans le sein de la religion. Elle consacra le reste de sa vie à la retraite, dans la prière et les austérités de la pénitence. Du pain et de l'eau étaient son unique aliment.

La tradition constante de la commune de Dirimon, près de

Digitized by Google

Landerneau, assure qu'elle y resta jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du ve siècle. Elle fut enterrée dans le lieu de sa pénitence.

SAINT DAVID,

ÉVÊQUE DE MÉNÉVIE.

Saint David était fils de Xantus, prince de la Cérétique, aujourd'hui le Cardiganshire, en Angleterre. Il reçut une éducation très-chrétienne, qui influa sur toute la suite de sa vie. Après avoir été ordonné prêtre, il se retira dans l'île de Wigth, où il vécut sous la conduite du pieux et savant Paulin, qui avait été disciple de saint Germain d'Auxerre. On dit que Dieu récompensa les éminentes vertus de David par le don des miracles, et qu'en faisant le signe de la Croix il rendit la vue à son maître, devenu aveugle, soit par son grand âge, soit par un effet des larmes abondantes qu'il versait dans la prière.

Lorsqu'il se fut bien préparé aux fonctions du saint ministère, il quitta sa solitude, et, comme un autre Jean-Baptiste sorti du désert, il alla prêcher aux Bretons la parole de la vie éternelle. Il bâtit une chapelle à Glastembury, lieu que les premiers Apôtres de la Grande-Bretagne avaient consacré au culte du vrai Dieu. Il fonda aussi douze monastères, dont le principal était dans la vallée de Ross, près de Ménévie. On vit se former dans cette retraite un grand nombre de Saints, dont plusieurs gouvernèrent l'Église en qualité de premiers pasteurs.

La règle que David donna à ses moines était fort austère. Ils travaillaient continuellement des mains, en esprit de pénitence, sans jamais faire usage des animaux propres au labourage, et cela pour que leur travail fût plus pénible. La nécessité seule pouvait les autoriser à rompre le silence. Une prière non interrompue, au moins mentalement, sanctifiait toutes leurs actions extérieures. Vers la fin du jour, ils rentraient dans le monastère pour vaquer à la lecture et à la prière vocale. Du pain et des racines, dont le sel était le seul assaisonnement, faisait toute leur nourriture, et ils n'avaient d'autre boisson que de l'eau mêlée avec un peu de lait. Après leur repas, ils passaient trois heures en oraison, ils donnaient ensuite quelque temps au

Digitized by Google

sommeil. Ils se levaient au chant du coq, et se remettaient à prier jusqu'à ce que le moment du travail fût arrivé. Leurs vêtements étaient grossiers, et faits de peaux de bêtes.

Quand quelqu'un demandait à être reçu dans le monastère, il demeurait dix jours à la porte, et pendant ce temps-là on l'éprouvait par des paroles rudes, par des refus réitérés et par des travaux pénibles, afin de l'accoutumer à mourir à lui-même. S'il souffrait cette épreuve avec constance et avec humilité, il était admis dans la maison. Quant à ses biens, il les laissait dans le monde, la règle du monastère défendant de rien recevoir pour l'entrée en religion. Tous les Frères étaient obligés de faire connaître leur intérieur à l'abbé, et de lui découvrir leurs pensées et leurs tentations les plus secrètes.

Le pélagianisme s'étant montré une seconde fois dans la Grande-Bretagne, les Évêques, pour le déraciner entièrement, s'assemblèrent en 512, ou plutôt en 519, à Bervy, dans le Cardiganshire. Saint David fut invité à se trouver au Synode. Il y parut avec éclat, et confondit l'hérésie par la force réunie de son savoir, de son éloquence et de ses miracles. Saint Dubrice, archevêque de Caerléon, profita de cette circonstance pour lui résigner le gouvernement de son Église. David, alarmé de la proposition qui lui en fut faite, fondit en larmes, et protesta qu'il ne se chargerait jamais d'un fardeau tellement au-dessus de ses forces. En vain on allégua les raisons les plus pressantes pour l'y déterminer, jamais il ne se fût rendu si les Pères du Concile ne lui eussent ordonné expressément d'acquiescer au choix de Dubrice. Il obtint cependant de transférer le siége de Caerléon, ville alors très-peuplée, à Ménévie, et appelée depuis Saint-David, lieu retiré et solitaire. Peu de temps après, il assembla un Synode à Victoria, où les actes du Synode précédent furent confirmés. On y fit aussi plusieurs canons de discipline auxquels l'Église romaine accorda son approbation. C'était dans ces deux Synodes que les Églises de la Grande-Bretagne puisaient autrefois leurs règles de conduite.

Cependant la réputation du Saint augmentait de jour en jour : il était le modèle des pasteurs. Il possédait le talent de la parole

Digitized by Google

dans un degré éminent ; mais son éloquence avait encore moins de résultats que ses exemples. Il n'en est pas moins regardé comme une des plus brillantes lumières de l'Église britannique. Il fut, par la fondation de ses monastères, le père spirituel d'un grand nombre de Saints qui illustrèrent l'Angleterre et l'Irlande. Après un épiscopat long et laborieux, il mourut en paix vers l'an 544, dans un âge très-avancé. Saint Kentigern vit des Anges porter son âme dans le Ciel.

Son corps fut enterré dans l'église de Saint-André, qui depuis, comme on l'a vu, a pris le nom de Saint-David, ainsi que la ville et le diocèse de Ménévie. Auprès de cette église sont plusieurs chapelles, où la dévotion attirait autrefois un grand concours de peuple. La principale est celle de sainte Nun ou Mélarie, mère de ce bon Saint. Une autre est dédiée sous l'invocation de saint Lily, surnommé Gwas-Dewy, c'est-à-dire l'homme de saint David, parce qu'il était un de ses plus chers disciples. Il y est honoré le 3 mars. Quant à sainte Nun, appelée en Bretagne sainte Mélarie, elle est honorée le 2 du même mois.

Anciennement les Gallois méridionaux fêtaient les trois premiers jours de mars en l'honneur de saint David, de sainte Nun et de saint Lily ; on ne fête plus aujourd'hui que le premier dans tout le pays de Galles. En 962, ses reliques furent solennellement transférées à Glastenbury, avec une partie de celles de saint Étienne, premier Martyr [1].

SAINT SÉVARD OU SIVIARD,

ABBÉ DE SAINT-CALAIS.

Saint Siviard, que l'on appelle plus communément saint Sévard, était fils de saint Siran ou Sigiran, abbé du monastère d'Anille, dans le Maine, qui depuis a porté le nom de Saint-Calais, confondu mal à propos avec saint Siran, abbé de Lonrei, au pays de Brène, en Berry. Il était né de famille noble et riche, dans la paroisse de Dablen, en cette partie du Maine qui est aujourd'hui le département de la Mayenne. Sa mère, Adda, n'avait pas moins de piété que son père : ce qui lui procura une éducation très-

[1] Emprunté à Godescard.

Digitized by Google

chrétienne. La crainte du Seigneur, qu'ils lui imprimèrent profondément dès l'enfance, fut un frein qui retint toute sa vie ses passions, et régla tous les mouvements de son cœur. Il aima tout jeune le travail et l'étude, qui lui tint lieu de divertissement comme d'occupation à travers ses exercices de piété. Surtout il avait une avidité pour les Lettres saintes, qui paraissait de plus en plus insatiable à mesure qu'il avançait; éprouvant actuellement ce que la Sagesse éternelle a dit de ses vrais amateurs, que plus on la goûterait, plus on en serait affamé.

Non content des livres qu'on lui mit entre les mains, il épuisa en questions judicieuses les maîtres les plus habiles du pays; et la gravité naturelle, qui était jointe en lui à une grande modestie, le faisait paraître dans un âge si jeune comme un sage partout où il se trouvait.

La connaissance que ses études lui donnèrent des vérités nécessaires au salut lui fit juger qu'il lui serait moins facile d'accomplir la volonté de Dieu dans les engagements du siècle que dans des lieux destinés aux exercices de la vie religieuse. Voyant donc son père Sigiran retiré dans l'abbaye de Saint-Calais, il fut touché du désir de le suivre; et, abandonnant généreusement tous les biens qu'il lui avait laissés, il se consacra au service de Dieu dans cette même maison. Il en devint bientôt l'ornement par ses rares vertus; et la conduite admirable qu'il y mena fut comme une seconde règle du monastère pour les reigileux, qui trouvèrent en lui un vrai disciple de Jésus-Christ, humble de cœur, mortifié dans tous ses sens, toujours recueilli en lui-même, exact dans toutes les pratiques de la discipline régulière, affable et officieux envers tout le monde. Il fut élevé au sacerdoce, et chargé de l'instruction des Frères. Il leur enseigna les Lettres saintes et toutes les sciences divines qui convenaient à leur état. Il passa quelques années dans ce noble exercice, honoré comme le maître commun, jusqu'à ce que l'abbé Ibolen, dit autrement Gondolein, qui avait succédé à son père Sigiran, étant mort, il fut élu par les suffrages de tous pour remplir sa place.

Ils trouvèrent en lui tout ce qu'on pouvait souhaiter dans un parfait directeur. Il joignit aux grandes lumières qu'il avait

Digitized by Google

acquises beaucoup de zèle et de vigilance, pour remplir ses nouvelles obligations.

Quoiqu'il fût toujours le même dans les vertus qu'il possédait, le rang où on l'avait élevé les mit dans un plus grand jour, et il en parut encore plus humble, plus charitable, plus exemplaire. Il soutint une activité continuelle pour faire avancer de plus en plus ses Frères dans le chemin de la perfection, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de combler la mesure de ses bonnes œuvres et de l'en récompenser.

Toute sa vie n'ayant été qu'une longue préparation à la mort, il ne fut pas surpris de la voir approcher, et il la reçut avec une tranquillité qui montrait assez qu'il ne la considérait que comme un passage au repos éternel. Il mourut le 1er mars, dans la huitième année du roi Thierry, c'est-à-dire l'an 680 de Notre-Seigneur.

SAINT SENAN,

ÉVÊQUE EN IRLANDE.

Senan (Sennanus), enfant d'une famille importante de l'Irlande, fut élevé par deux savants abbés, qui lui ouvrirent les voies de la sainteté en même temps que celles de la science. Son éducation terminée, il fit le pèlerinage de Rome. A son retour, il s'arrêta quelque temps en Angleterre, où il se lia d'une étroite amitié avec saint David, évêque de Ménévie et toujours révéré dans le pays de Galles. Il repassa ensuite en Irlande, où il eut aussi de dignes amis, entre autres saint Kiaran. Possesseur d'une opulente fortune, il bâtit plusieurs églises et fonda le grand monastère de l'île d'Inis-Cathaig, à l'embouchure du Shannon. Il en fut le premier abbé, et quoique élevé peu à près à l'épiscopat, il ne quitta jamais son abbaye que pour faire des missions. Il mourut très-saintement le 1er mars de l'an 544, presque en même temps que son ami saint David.

Un bourg de la province de Cornouailles porte le nom de ce Saint.

Digitized by Google

SAINT SWIDBERT OU SWIBERT,

ÉVÊQUE ET APÔTRE DE LA FRISE [1].

Swidbert *l'Ancien* naquit en Angleterre, et vécut quelque temps sous la conduite de saint Egbert, prêtre et moine, qu'il suivit en Irlande pour s'y perfectionner dans la pratique de toutes les vertus monastiques. Le zèle du salut des âmes était une des qualités qui caractérisaient le plus saint Egbert; et il serait passé dans la Basse-Germanie pour y prêcher la foi, si cela lui eût été possible. Il se sentait percé d'une vive douleur toutes les fois qu'il réfléchissait sur le peu de succès qu'avaient eu les travaux apostoliques de Swigbert, qui le premier avait pénétré dans la Frise, et sur les différents obstacles par lesquels Radbod, prince du pays, avait traversé sa pieuse entreprise. Plein de toutes ces pensées, il résolut de tenter une seconde mission dans la Frise, espérant que Dieu se laisserait à la fin toucher. Il y envoya donc douze missionnaires, du nombre desquels fut Swidbert. Ces ouvriers évangéliques, qui avaient saint Willibrord à leur tête, s'embarquèrent, en 690, pour se rendre au lieu de leur destination. Ils prirent terre à l'embouchure du Rhin, comme nous l'apprenons d'Alcuin, et allèrent à Utrecht, où ils commencèrent l'exercice de leur ministère. Ils furent puissamment soutenus par Pépin de Héristal, maire du palais de France, qui dix-huit mois auparavant s'était rendu maître d'une partie de la Frise, et avait forcé Radbod [2] à payer un tribut annuel.

Notre Saint exerça principalement son zèle dans la Frise citérieure, qui comprenait alors la partie méridionale de la Hollande, la partie septentrionale du Brabant et les pays de Gueldres et de Clèves. Il eut la consolation de voir une multitude innombrable d'hommes abjurer le paganisme et renoncer à leurs désordres.

[1] Tiré de Bède, *Hist.*, liv. V, c. x, xii, et de la Collection historique donnée par Henschénius sous le 1er mars. Voyez aussi le martyrologe romain, la *Batavia sacra*, et Fleury, liv. XXX.

[2] Ce prince resta souverain de la partie septentrionale de la Frise. Dans le moyen âge, la Frise s'étendait depuis les embouchures du Rhin et de la Meuse jusqu'au Danemarck et à l'ancienne Saxe.

Digitized by Google

Le Pape Sergius Ier ayant sacré à Rome, en 696, saint Willibrord archevêque d'Utrecht, on représenta de toutes parts à Swidbert qu'il devait aussi se laisser ordonner évêque, afin d'être en état de pourvoir plus facilement aux besoins des nouveaux convertis. Les raisons qu'on lui apporta étaient si convaincantes qu'il fut obligé d'acquiescer à ce qu'on exigeait de lui. Il repassa donc en Angleterre quelque temps après l'année 697, et y fut sacré évêque régionnaire par Wilfrid d'York, qui, étant alors chassé de son siége, faisait des missions dans la Mercie [1].

Swidbert, revêtu de l'auguste caractère de l'épiscopat, reparut au milieu de son peuple avec plus de zèle que jamais. Il établit le meilleur ordre dans les Églises qu'il avait précédemment fondées; ayant ensuite confié ses brebis au soin de saint Willibrord et de ses dix compagnons, il pénétra dans le pays des Boructuariens, connu aujourd'hui sous le nom de duché de Berg et de comté de la Mark, et en convertit grand nombre à la foi. Malheureusement le succès de ses travaux fut arrêté par une irruption des Saxons, qui s'emparèrent de tout le pays des Boructuariens, après y avoir fait les plus affreux ravages.

Le saint Évêque, pressé depuis longtemps du désir d'aller se préparer à la mort dans la solitude, se retira dans une petite île dont Pépin lui avait fait présent [2]. Il y fonda un monastère, où il mourut dans les exercices de la pénitence le 1er mars 715 [3]. On faisait autrefois sa fête avec une grande solennité dans la Hollande et dans les autres pays dont il avait été l'Apôtre. Nous avons

[1] Ou le siége de Cantorbéry n'avait point encore été rempli depuis la mort de saint Théodore, ou Brithwald, son successeur, à qui il appartenait de droit de faire cette cérémonie, ne put s'y trouver. Il est probable que saint Wilfrid connaissait personnellement saint Swidbert. Ils étaient tous deux du royaume de Northumberland.

[2] Cette île était formée par différents bras du Rhin, et par une autre rivière; on l'appelait Keiserswerdt, c'est-à-dire île de l'empereur, *werdi* signifiant *île* dans la langue du pays.

[3] Ce monastère, qui a été fort célèbre durant plusieurs siècles, fut changé en une collégiale de chanoines séculiers. La ville qui se forma autour a porté longtemps le nom de l'île de Saint-Swidbert; mais elle a repris ensuite celui de Keiserswerdt, qui était l'ancien. C'est une place bien fortifiée; elle est située sur le Rhin, à six milles au-dessous de Dusseldorf. Il n'y a plus d'île, depuis qu'un des bras du Rhin a changé son cours.

Digitized by Google

un panégyrique composé en l'honneur de ce Saint par Radbod, évêque d'Utrecht, qui mourut en 917[1]. En 1626, on trouva les reliques de saint Swidbert à Keiserswerdt; elles étaient renfermées dans une châsse d'argent avec celles de saint Willeic[2].

(GODESCARD.)

SAINT LÉON-LUC,

ABBÉ DE CORLÉON, EN SICILE.

Léon-Luc, que quelques-uns appellent Luc de Corléon, passa ses jeunes années à garder les troupeaux de son père. Mais comme il était doux et pur, et qu'il aimait à prier, Dieu lui accordait beaucoup de grâces.

Il perdit ses parents de bonne heure; et aussitôt il alla s'offrir au monastère de Saint-Philippe d'Argirion. Il y fut accueilli. On l'instruisit, on lui donna l'habit et on l'envoya au monastère de Corléon, où il mena une vie si admirable que, l'abbé étant mort, on l'élut à l'unanimité pour lui succéder.

Il gouverna sagement et saintement, en sorte que ses moines, qui étaient peu nombreux, arrivèrent en peu d'années au nombre de plus de cent religieux.

Comblé de vertus et de mérites, parvenu à l'âge de cent ans, célèbre par ses miracles, il s'endormit dans le Seigneur à la fin de la Messe, le 1er mars d'une année qui n'est pas indiquée. Son monastère était de l'Ordre de Saint-Basile.

SAINT LÉON,

ÉVÊQUE DE BAYONNE, APÔTRE DES BASQUES ET MARTYR.

Léon naquit à Carentan, en basse Normandie, vers l'an 856. Son père, qui, par sa noblesse, tenait un rang distingué dans la

[1] Ce panégyrique a été publié par Henschénius.

[2] Saint Willeic, né en Angleterre, fut le successeur de saint Swidbert dans le gouvernement de l'abbaye de Keiserswerdt. Il est nommé sous le 2 mars dans le martyrologe anglais de Wilson, imprimé en 1608; mais on ne trouve point son nom dans le même martyrologe de l'édition de 1628. Le P. Edouard Maihew le compte parmi les Saints d'Angleterre dans ses *Trophæa congregationis anglicanæ Bened.* Rhemis, 1625. Le P. Jérôme Porter fait la même chose dans ses *Flores Sanctorum Angliæ, Scotiæ et Hiberniæ.* Duaci, 1632.

Digitized by Google

province, étant allé s'établir avec sa famille du côté du Rhin, l'envoya dès l'âge de douze ans à la cour de Louis de Germanie, dans l'espérance de procurer son avancement. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le jeune Léon était peu propre au métier de courtisan. En effet, à beaucoup de modestie, de timidité, de pudeur et de vertu, le Saint joignait un grand amour pour l'étude, un goût vif pour la retraite, une aversion décidée pour les plaisirs de la foule. Son père se détermina donc à le faire revenir en France pour lui donner une éducation conforme à son heureux naturel.

La ville de Paris, où Charlemagne avait attiré de toutes les parties de l'Europe une foule de savants et de maîtres habiles, était regardée alors comme le sanctuaire des sciences et des belles-lettres. Léon fut envoyé dans cette nouvelle école : il fit en peu de temps des progrès rapides dans l'étude de l'éloquence, de la dialectique et de la théologie. A vingt-cinq ans il embrassa l'état ecclésiastique, et lorsqu'il eut reçu les Ordres sacrés, il se consacra spécialement à la converson des pécheurs dans le ministère de la prédication.

L'éclat de ses vertus et de ses talents croissant de jour en jour, on raconte qu'il fut nommé par le Pape Étienne V à l'archevêché de Rouen, et qu'il gouverna ce diocèse pendant quelques années. Mais ce qu'on ne révoque pas en doute, c'est qu'il fut chargé d'une mission apostolique dans le pays des Basques, tant en-deçà qu'au-delà des Pyrénées, et qu'il fut fait évêque de Bayonne, qui en était la capitale.

Léon aussitôt partit à pied avec Philippe et Gervais, ses frères, qui voulurent partager ses travaux. Arrivés dans la Biscaye, ils commencèrent à répandre la semence de la parole divine, et ils eurent la consolation de la voir croître et fructifier avec une promptitude merveilleuse. La pénétration et la vivacité naturelle des habitants du pays semblaient présenter moins d'obstacles à la grâce que la stupidité farouche et grossière si naturelle aux gens de la campagne. Des villages entiers se convertissaient à la voix des saints missionnaires, et tous demandaient à être baptisés. La même ardeur, le même empressement éclataient

Digitized by Google

dans les villes, et particulièrement à Bayonne. Hommes, femmes, vieillards, tous couraient entendre Léon et ses frères. On compta dans cette dernière ville jusqu'à sept cent dix-huit personnes qui se convertirent en un jour ou deux.

L'idolâtrie était frappée jusque dans ses fondements. En vain les ministres des faux dieux s'efforçaient de ramener le peuple à leur autels ; un évènement singulier ou plutôt un miracle les réduisit eux-mêmes sous le joug salutaire de la foi.

Par force ou par prières, ils avaient obligé les saints Apôtres à se rendre au temple de leur principale divinité. Léon n'eut pas plus tôt ouvert la bouche pour annoncer le seul et vrai Dieu que l'idole fut renversée et mise en pièces ; ce qui fit une telle impression sur l'esprit des prêtres idolâtres qu'ils crurent à l'Évangile et reçurent le Baptême. Dès lors tout fut chrétien à Bayonne, et les temples des idoles furent changés en églises.

Quelque temps après, un grand nombre de pirates qui avaient leur retraite à Bayonne, étant revenus de leurs courses, furent étrangement surpris de tout ce qui s'était fait pendant leur absence. Comme la nouvelle morale condamnait leur conduite et eur profession, ils jugèrent à propos de se venger sur les auteurs de la révolution. Ayant appris que Léon et ses frères avaient passé les Pyrénées, ils allèrent se mettre en embuscade dans les montagnes, résolus à les massacrer lorsqu'ils sortiraient de l'Espagne. Ils exécutèrent leur lâche dessein, et procurèrent la palme du martyre au saint Évêque et à son frère Gervais, Philippe, leur frère, ayant pris la fuite.

On croit que ce fut le 1er jour de mars, mais on ignore de quelle année. L'Église honore la mémoire de saint Léon le jour de sa mort.

SAINT ÉVERMER,

MARTYR.

Évermer était un noble frison amené à la foi catholique par les saints missionnaires que le Bienheureux Pépin de Landen avait envoyés dans son pays. Comme il désirait se sanctifier, il partit en pèlerin pour Maestricht, qui était alors un centre des Chré-

Digitized by Google

tiens dans cette contrée. Il marchait avec sept compagnons, qu'il défrayait dans ce pieux voyage, et qui désiraient, comme lui, honorer les reliques de saint Servais. Il s'arrêta dans le pays de Tongres avec son humble suite, et demanda l'hospitalité pour la nuit à un seigneur des environs, que les Chroniques appellent Hacco. Ce misérable hébergea les pèlerins. Mais, avide de leurs dépouilles, il les tua dans la nuit, et le Bienheureux Évermer fut dès lors considéré comme martyr. Des miracles dévoilèrent sa sainteté; on le retira du lieu où il avait été immolé à l'avarice, et l'évêque Notger leva son corps, qui fut vénéré à Tongres.

Le martyre de saint Évermer avait eu lieu le 1er mars 702. On l'honore en ce jour dans l'Église, et en quelques lieux de la Flandre le 1er mai.

SAINT RODESINDE OU ROZEINDE,

ÉVÊQUE DE DUME.

Rodesinde, dont notre mollesse resserre le nom, naquit en Portugal vers l'an 997; il était parent du roi Alphonse le Grand. La Bienheureuse Ildaure, sa mère, qui vivait en Sainte, forma elle-même son esprit et son cœur. Elle lui inspira par son exemple et ses douces leçons l'amour de Dieu et de la vertu.

Dès qu'il eut huit ans, elle le confia à l'Évêque de Dume, qui le maintint dans la piété et l'avança dans la science. Il fit de tels progrès dans le savoir et dans le devoir que, l'Évêque qui l'avait si bien élevé étant mort, il fut élu pour lui succéder, et se trouva évêque de Dume n'ayant pas encore vingt ans. Effrayé de ce fardeau, il redoubla de zèle et de charité.

Il avait vingt-huit ans lorsqu'il fonda en Galice le monastère de Cella-Nova, où il se fixa dès lors, vivant avec ses moines, qui lui composaient un clergé.

Or tous les Évêques alors n'étaient pas des Saints. Sisenand, qui occupait le siége d'Iria, négligeant ses devoirs et scandalisant ses diocésains par ses désordres, fut jugé et resserré dans une prison. Sanche le Gros, qui était alors au pouvoir, chargea Rodesinde d'administrer le diocèse d'Iria. Il répara le mal que Sisenand avait fait, et ramena dans ce pays le calme et la paix.

Digitized by Google

Il eut même l'occasion de rendre un service signalé à la Galice. Il repoussa, en l'absence de Sanche le Gros, une invasion des hommes du Nord et ensuite de bandes d'Arabes qui infestaient la province; et alors il transporta le siége épiscopal d'Iria à Compostelle.

Sanche étant mort peu après, Sisenand, l'évêque déchu, trouva moyen de sortir de prison. Il se rendit à Compostelle; et, la nuit de Noël, il força les portes de la demeure de l'Évêque, pénétra dans la chambre ou Rodesinde reposait, et, l'épée à la main, il lui dit qu'il allait mourir, s'il ne lui cédait la place.

Le Saint ne se troubla pas; il dit au Prélat déchu qu'il était prêt à se retirer le jour même dans son monastère; il l'engagea à expier ses fautes, et lui prédit que s'il ne les réparait pas, lui-même Sisenand périrait par l'épée, selon la parole de Notre-Seigneur.

Dès lors Rodesinde, ne voulant plus s'occuper que de son âme, se démit de son évêché de Dume, et prit l'habit monastique dans la sainte maison qu'il avait fondée.

Peu après, une nouvelle incursion d'hommes du Nord envahit Compostelle, et Sisenand fut tué comme l'avait annoncé le Saint. Vers ce même temps, l'abbé de Cella-Nova étant mort, Rodesinde fut élu pour lui succéder. Riche enfin d'une vie constamment sainte, il mourut dans la paix de Dieu le 1er mars de l'an 977; il était âgé de soixante-dix ans, et des miracles rendirent son tombeau célèbre.

SAINT SIMPLICE,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Simplice était engagé dans les liens du mariage et avait plusieurs enfants; mais il avait une grande réputation de science et de sainteté dans la ville de Bourges, où il habitait, et les Évêques de la province, assemblés pour donner un successeur au saint évêque Eulode, qui venait de mourir, ne crurent pas pouvoir faire un meilleur choix que d'appeler Simplice à cette éminente dignité. Leurs espérances ne furent pas trompées. Le nouvel Évêque résista avec courage aux entreprises des ariens

Digitized by Google

soutenus par Évaric, roi des Visigoths, combattit avec zèle le scandale de la simonie, qui régnait dans son clergé d'une manière déplorable, et convertit un grand nombre de pécheurs, autant par ses exemples que par ses touchantes exhortations. Il mourut le 1er mars 477.

SAINT MONAN OU MONAIN,

MARTYR EN ÉCOSSE.

Ce fut saint Adrien, évêque de Saint-André, qui forma Monan à la vertu dès ses premières années. Il l'ordonna prêtre, et se servit de lui utilement pour le bien de son Église. Il l'envoya ensuite prêcher l'Évangile dans l'île de May, située à l'embouchure du Forth. Le Saint vint à bout d'y déraciner la superstition et les désordres qui en sont la suite.

Lorsqu'il eut établi le règne de la piété dans cette île, il passa dans la province de Fife, où il fut massacré par une troupe de barbares en 874, avec six mille autres Chrétiens. Ses reliques, célèbres par plusieurs miracles, étaient autrefois en grande vénération à Innerny, lieu de son martyre. Le roi David II ayant éprouvé la protection de saint Monan, fit rebâtir l'église d'Innerny, et y fonda une collégiale.

SAINT HERCULAN,

ÉVÊQUE DE PÉROUSE, MARTYR.

Saint Herculan, deuxième de ce nom sur le siége de Pérouse, était l'un des trois cents personnages éminents que l'empereur Justinien envoya de l'Orient à Rome, qui les lui demandait. Reçu avec honneur à Pérouse, il se rendit à un monastère où il brilla tellement par ses vertus, sa science et sa sagesse, qu'il fut bientôt élu évêque de cette ville.

Mais de mauvais jours arrivèrent. Totila, avec ses Goths, vint assiéger Pérouse, qui, en se soumettant, fut obligée à livrer son Évêque. Comme il avait soutenu son peuple, le farouche vainqueur ordonna qu'on l'écorchât depuis les pieds jusqu'aux cheveux, et qu'on fît de sa peau des courroies. Après ce supplice horrible, il lui fit trancher la tête. Les fidèles re-

Digitized by Google

cueillirent les restes de leur saint Martyr, et on les ensevelit avec honneur.

Quarante jours après, ils obtinrent la permission de relever son corps, que l'on trouva sans corruptien et qui avait recouvré sa peau. On le transporta dans la cathédrale, où il s'est conservé.

LE BIENHEUREUX BONAVITA,

SERRURIER, DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Bonavita, qui en français veut dire bonne vie, naquit dans le Ferrarais, à Lugi, ville du diocèse d'Imola. Dès ses plus jeunes années on le vit si assidu à la prière et à la contemplation qu'il eut souvent des extases.

Lorsqu'il lui fallut gagner sa vie, il prit le métier de serrurier; mais à part le peu qu'il dépensait pour lui, il donnait aux pauvres tout le produit de son travail.

On raconte qu'un jour d'hiver, rencontrant un pauvre qui grelottait de froid, il lui donna ses habits et s'enfuit à demi-vêtu, pour éviter les railleries des cœurs insouciants.

Il visitait les prisonniers et les malades; il accompagnait les morts à leur dernière demeure. Dans un incendie, il sauva des flammes plusieurs personnes. On cite de lui quelques miracles, et on rapporte qu'il était du Tiers-Ordre de Saint-François. Il fut inhumé dans le couvent des Frères-Mineurs.

LA BIENHEUREUSE MATHIASE,

CLARISSE.

La Bienheureuse Mathiase, née à Montellica, dans la Marche d'Ancône, avait pour père Mathias Gentil de Nazarei, et pour mère Sibylle. Quand elle fut en âge, ses parents voulurent la marier à un jeune homme de sa condition; mais, pour éviter cet engagement, elle se réfugia au monastère de Sainte-Madeleine, où elle demanda le voile. L'abbesse, qui était sa parente, refusa d'abord de l'admettre, Alors la jeune Mathiase, pour lui donner un signe certain de sa vocation, se coupa elle-même les cheveux, quitta ses habits mondains et revêtit une bure grossière.

Digitized by Google

Son père, qui ne fut pas longtemps sans apprendre ce qui se passait, entra en fureur, et vint la trouver, la menaçant de toute son indignation, si elle ne rentrait à la maison paternelle. Dans cette circonstance délicate, où le devoir filial était combattu par le motif surnaturel de la religion, Mathiase se conduisit avec tant de prudence, elle donna à son père de si bonnes raisons de ses démarches qu'elle le fit consentir à sa vocation.

L'année de probation étant finie, Mathiase prononça ses vœux entre les mains de l'Évêque de Camérino. Peu après, l'abbesse, sa cousine, vint à mourir, et les religieuses l'élurent à sa place, à cause de ses grandes vertus. Ce fut en vain qu'elle tâcha, par toutes sortes de moyens, de détourner leur choix sur une autre, tous les vœux se réunirent sur elle. La sagesse qu'elle apporta dans l'administration du monastère, les bons exemples qu'elle donnait à ses Sœurs, l'observance exacte de sa règle, sa charité et son amour du prochain, enfin toutes les qualités qui constituent une parfaite religieuse, lui concilièrent l'estime de tous, au dedans et au dehors du monastère.

Comblée de bonnes œuvres, elle rendit son âme à Dieu en l'an 1513, et célèbre pendant sa vie, elle brilla après sa mort par les miracles qui signalèrent son tombeau.

LA BIENHEUREUSE MARIE SUAREZ DE TOLÈDE.

Pierre Suarez de Tolède et Jeanne Gusman, seigneurs temporels de Pinto, en Espagne, donnèrent naissance à la Bienheureuse Marie. Quand elle eut atteint un âge convenable, ils la marièrent à don Garzia Mendez, seigneur de la ville de Carpi, lequel, pendant sept ans qu'ils vécurent ensemble, eut pour elle les plus mauvais procédés.

Au bout de ce temps, la conduite de Garzia devenant plus intolérable, Marie se sépara de lui, et de son consentement elle se retira chez ses parents. Il survécut peu à cette séparation. Alors sa veuve, ayant recouvré sa liberté, l'employa, suivant le penchant qu'elle avait toujours eu, à la pratique des bonnes œuvres. Elle visitait les hôpitaux, soignait les malades, et pansait sans

Digitized by Google

répugnance les plaies les plus repoussantes; elle soignait même les pestiférés.

Elle avait toute sa vie désiré ardemment de se consacrer à Dieu, et elle l'eût fait plus tôt, si elle avait été la maîtresse; mais dès qu'elle put disposer d'elle, elle employa les libéralités de Ferdinand le Catholique à construire un monastère pour les religieuses de Sainte-Claire, dans lequel elle s'enferma à l'âge de quarante ans, avec plusieurs autres femmes pieuses qui la suivirent.

Elle mena dans cette retraite une vie toute sainte, portant le cilice, marchant pieds nus, dormant très-peu et ne prenant pour nourriture que du pain, des légumes et de l'eau. Malgré les infirmités dont elle fut accablée, elle ne voulut jamais adoucir cet austère régime.

Elle avait un telle ferveur pour la prière qu'elle ne quittait point le chœur, à moins que ce ne fût pour exercer quelques œuvres de charité.

Après avoir reçu du Ciel des consolations qui l'assuraient que sa conduite était agréable au Seigneur, elle lui rendit son âme en l'an 1505. Elle avait été pendant trente années abbesse du couvent qu'elle avait bâti.

Quoique Marie Suarez fût morte de la peste, son corps, qui demeura flexible, rendit une odeur suave. Elle fut enterrée dans le monastère de Sainte-Élisabeth de Tolède, et elle y a été honorée de plusieurs miracles, qui lui ont mérité la vénération des fidèles.

LE VÉNÉRABLE WALTER D'UTRECHT,

DIXIÈME ABBÉ DE VILLERS.

Walter, issu d'une noble famille, aussitôt qu'il put comprendre et comparer, méprisa le faste, les vanités et les dissipations du monde, et se rendit à l'abbaye de Villers, qu'il appelait l'asile de l'humilité.

Ses vertus et sa sagesse brillèrent d'un tel éclat qu'il fut élu abbé. Il dirigea ses religieux vers la perfection, qui, disait-il, n'a pour assises et pour bases que les cœurs humbles.

Il vécut longtemps cher à tous, et vit venir la vieillesse sans

Digitized by Google

ressentir le besoin du repos. Il était décrépit et ne voyait plus, lorqu'un autre prêtre, lui demandant comment il pouvait continuer à dire tous les jours la sainte Messe, il répondit que, sans avoir besoin de ses yeux, il lisait tous ses offices dans sa mémoire.

Il vaquait continuellement à la prière et à la méditation, et par un bonheur assez rare, il n'était jamais distrait.

Il répétait souvent que rien ne conduit mieux à Dieu que la pensée de sa présence en tout temps et en tout lieu, et le souvenir de la mort inévitable.

Il mourut le 1er mars de l'an 1221.

LE VÉNÉRABLE PIERRE DE DUME,

CHARTREUX.

Après que ce saint religieux fut admis dans l'Ordre austère de Saint-Bruno, ses historiens rapportent que jamais plus on ne le vit rire, ni jouer, ni se permettre la moindre légèreté. C'est qu'il n'oubliait pas un prodige qui avait précédé son entrée en religion, comme on disait autrefois. En traversant l'Escaut, il se noyait et coulait à fond, lorsqu'il invoqua vivement la très-sainte Vierge Marie, qui conquit encore une fois son titre de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Immédiatement il se sentit soulevé et poussé au rivage. Ce jour-là même il se rendit à la Chartreuse qui florissait près de Gand. Il se sentait animé d'une si grande reconnaissance et d'un si vif amour pour Marie, qu'il ne respirait plus que pour elle; il ne trouvait jamais assez signalés, assez éclatants, assez élégants *(satis elegantes)* les honneurs qu'il lui rendait. Il écrivait ses louanges en beaux vers, car il était fort savant et plein de goût. Mais il était plus humble encore que savant.

Ce Saint religieux, peu connu, mourut plein de mérites le 1er mars de l'an 1490, et comme il le demandait à Dieu et à Marie, il fut un peu oublié des hommes.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Constitution donnée le 1er mars 1476 en faveur de la fête de la Conception de Notre-Dame par le Pape Sixte IV, avec indulgences à ceux qui réciteraient l'office. Cet office avait été composé par un clerc de Vérone, nommé Léonard de Nogarolis; Sixte IV l'approuva, mais saint Pie V le retira du Bréviaire et y substitua celui dont on s'est servi jusqu'à nos jours. Du temps qu'il n'était que Frère-Mineur, Sixte IV avait écrit un livre pour défendre le glorieux privilége de la très-sainte Vierge, si cher à tout l'Ordre du séraphique Patriarche d'Assise. Cinq ans après son élévation au Souverain-Pontificat, il voulut témoigner de sa foi en approuvant solennellement la fête de la Conception de l'immaculée Mère de Dieu, célébrée depuis plusieurs siècles dans l'Église latine, et depuis les premiers temps dans l'Église grecque. C'est le premier acte du Saint-Siége et comme le premier pas vers la définition du dogme proclamé par Pie IX. Clément VIII, qui avait aussi une grande dévotion à la très-sainte Vierge, éleva l'office de la Conception au rit double-majeur. Clément IX y ajouta une octave. Clément XI la plaça au rang des fêtes dont la célébration est de précepte par toute l'Église. Benoît XIV ordonna que ce jour-là la Messe serait célébrée dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, en présence du Pape, des Cardinaux et des Prélats. Enfin Grégoire XVI permit qu'on célébrât la fête de l'*Immaculée* Conception, car jusque-là on l'appelait seulement la fête de la Conception de la bienheureuse Vierge Marie *immaculée*. Le titre de la constitution de Clément XI était : *Ut festum Conceptionis Beatæ Mariæ Virginis immaculatæ de præcepto ubique servetur.* Dans une ville d'Italie, un imprimeur ayant osé changer ce titre et mettre : *Ut festum* IMMACULATÆ *Conceptionis Beatæ Mariæ,* etc., le Pape s'en plaignit vivement à l'Évêque de la ville, et ordonna de supprimer l'édition. Cependant l'Église, en célébrant cette fête, reconnaissait la sainteté de la Conception de la très-sainte Vierge. Mais le Saint-Siége, dirigé par l'Esprit-Saint, ne voulait pas que

Digitized by Google

cet auguste privilége fût solennellement proclamé avant le temps où il devait produire dans le monde de si merveilleux changements, comme nous commençons à le voir par la beauté de l'Église et l'ébranlement des peuples.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Rome, deux cent soixante Martyrs, que l'empereur Claude condamna comme Chrétiens d'abord à tirer du sable hors de la porte *Salaria*, puis à être percés de flèches dans un amphithéâtre.

A Rome encore, les saints martyrs Léon Donat, Abondance, Nicéphore et neuf autres.

A Marseille, les saints Hermès et Adrien, martyrs.

A Héliopolis, sainte Eudoxie, martyre, qui, dans la persécution de Trajan, ayant été baptisée et préparée au combat par l'évêque Théodote, fut percée d'un coup d'épée par l'ordre de Vincent, gouverneur de la province, et reçut ainsi la couronne du martyre.

Le même jour, sainte Antonine, martyre, qui, s'étant moquée des dieux des gentils durant la persécution de Dioclétien, fut, après divers tourments, enfermée dans un tonneau et submergée dans le marais de la ville de Cée.

A Verden, saint Swidbert, évêque, qui, sous le Pape Sergius, prêcha l'Évangile aux Frisons, aux Hollandais et à d'autres peuples d'Allemagne.

[1] KALENDIS MARTII.

Romæ, sanctorum Martyrum ducentorum sexaginta, quos jussit primo Claudius pro Christi nomine damnatos extra portam Salariam arenam fodere, deinde in amphitheatro militum sagittis interfici. — Item, natalis sanctorum martyrum Leonis, Donati, Abundantii, Nicephori et aliorum novem. — Massiliæ, sanctorum martyrum Hermetis et Hadriani. — Heliopoli, sanctæ Eudociæ martyris, quæ in persecutione Trajani, a Theodoto episcopo baptizata, et ad certamen munita, Vincentii præsidis jussu percussa gladio, martyrii coronam accepit. — Eodem die, sanctæ Antoninæ martyris, quæ in persecutione Diocletiani cum gentilium deos irrisisset, post varios cruciatus in vase quodam inclusa, in paludem urbis Ceæ demersa est. — Apud civitatem Werdam, sancti Suitberti episcopi, qui tempore Sergii Papæ apud Frisones, Batavos et alios Germaniæ populos Evangelium prædicavit. — Andegavi, sancti Albini

Digitized by Google

A Angers, saint Aubin, évêque et confesseur, homme d'une vertu et d'une sainteté éclatantes.

Au Mans, saint Siviard, abbé.

A Pérouse, la translation de saint Herculan, évêque et martyr, qui fut décapité par l'ordre de Totila, roi des Goths. Le Pape saint Grégoire rapporte que, le quarantième jour après sa mort, son corps se trouva aussi sain et aussi parfaitement joint à sa tête que si le fer ne l'eût pas touché.

Additions des autres martyrologes.

Saint Hermès, saint Adrien, saint Félix, saint Janvier, saint Eunucule et saint Gittée, martyrs à Marseille, avec vingt-quatre autres.

Saint Senan, évêque, martyr à Gatwigh, en Irlande.

Saint Janvier, premier évêque de Viviers.

Sainte Cariste, martyre avec saint Adraste, saint Léon, saint Donat, sainte Abondance, saint Nicéphore, sainte Donatelle et neuf autres.

Saint Blaste, tribun, partagea le martyre de Cariste, le 1er mars de l'an 269.

Saint Gabra-Manfeskedde, honoré en Éthiopie.

Saint Adrien, martyr en Afrique avec Victur et un autre.

Saint Gervais, frère de saint Léon de Bayonne, et martyr au commencement du xe siècle.

Saint Bertrand, confesseur à Citadella en Italie. Il était Allemand d'origine.

Saint Simplès (Simplicius), confesseur, honoré à Tours, où l'on a ses reliques. Une des portes de la ville portait son nom.

Saint Védard, évêque régionnaire, honoré dans le Rouergue, où il a porté la foi.

episcopi et confessoris, viri præclarissimæ virtutis et sanctitatis. — Apud Cenomanos, sancti Siviardi abbatis. — Perusiæ, translatio sancti Herculani episcopi et martyris, qui jussu Totilæ Gothorum regis decollatus est : cujus corpus ita capiti unitum, atque sanum, quadragesimo post abscissionem die (ut scribit sanctus Gregorius Papa) repertum est, ac si nulla ferri incisio illud tetigisset.

Digitized by Google

Saint Honoré de Buzançais, du 9 janvier, est honoré à Bourges le 1er mars.

Martyrologe de la dernière persécution.

Paul de Gas, prêtre et religieux de l'Ordre des Feuillants, au diocèse de Limoges, refusa le serment schismatique, et pour cela condamné à mort par le tribunal criminel du département de la Creuse, siégeant à Guéret, fut guillotiné le 1er mars 1794.

Digitized by Google

DEUXIÈME JOUR DE MARS.

Saint Simplice, pape. — Les Martyrs d'Italie sous les Lombards. — Sainte Nunna, veuve. — Saint Ceadde ou Chade, évêque en Angleterre. — Saint Joévin et ses compagnons, saint Tadec et saint Judule. — Saint Marnan, évêque en Ecosse. — Saint Luc Casalio ou Casail, abbé. — Le Bienheureux Charles le Bon. — Le Bienheureux Pierre de Catane, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Henri-Amand Suzo, Frère-Prêcheur. — Le Vénérable Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne. — Le Vénérable Absalon, archevêque de Lunden. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologe. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT SIMPLICE,

PAPE.

Simplice était de Tibur, aujourd'hui appelé Tivoli. Après avoir été l'ornement du clergé de Rome sous les Papes saint Léon et saint Hilaire, il succéda au dernier sur la Chaire de saint Pierre, en 467. Dieu le suscita sans doute dans ce temps orageux pour consoler et défendre son Église, dont la foi fut exposée à de rudes assauts. Les barbares s'étaient emparés de toutes les provinces de l'empire d'Occident, et ils les avaient infectées pour la plupart des superstitions ou de l'hérésie d'Arius. Rome elle-même tomba en leur puissance la huitième année du pontificat de Simplice. Plusieurs désordres avaient préparé les voies à cette grande révolution.

Les peuples d'Italie avaient été poussés à bout par les taxes énormes et arbitraires dont on les écrasait. Les gouverneurs qu'on leur avait donnés s'étaient comportés en vrais tyrans; en sorte qu'ils aimèrent mieux se retirer parmi les barbares que rester sous la domination des Romains, qui les traitaient avec une cruauté inouïe. L'Italie ne fut bientôt plus qu'un vaste désert; les Suèves, les Alains, les Hérules et les Goths, qui servaient dans les armées de l'empire en qualité de troupes auxiliaires,

Digitized by Google

secouèrent le joug de la subordination, et firent enfin la loi à leurs anciens maîtres. Les Hérules se révoltèrent ouvertement, et mirent à leur tête Odoacre, qui fut proclamé roi à Rome en 476. C'était un homme de basse extraction, mais plein de bravoure; il haïssait les Catholiques, parce qu'il était attaché au parti des ariens. La vue de tant de calamités réunies pénétrait Simplice de la plus amère douleur; il tâchait de consoler son troupeau désolé, et l'exhortait sans cesse à conserver le précieux trésor de la foi dans toute sa pureté; il travaillait aussi avec zèle à la conversion des barbares.

Le triste état de l'Église d'Orient ne donna pas moins d'occupation à la sollicitude de Simplice. L'empereur Zénon, fils et successeur de Léon Ier, favorisait l'eutychianisme. Basilique, l'ayant détrôné en 476, mit tout en œuvre pour répandre la même hérésie Le trouble et la confusion régnaient partout. Enfin Zénon recouvra l'empire, et publia, en 482, le fameux édit de pacification connu sous le nom d'*Hénotique*. C'était une espèce de formulaire dressé pour réunir les différents partis; mais comme il était conçu en termes équivoques et qu'il paraissait rejeter d'ailleurs l'autorité du Concile de Chalcédoine, il ne produisit pas l'effet que l'empereur s'en était promis. De nouveaux troubles furent occasionés par l'intrusion de Pierre le Foulon sur le siége d'Antioche, et par celle de Pierre Monge sur celui d'Alexandrie. Le dernier publia l'hénotique; mais ayant refusé d'anathématiser le Concile de Chalcédoine, les eutychiens rigides, qu'on appela depuis *acéphales* ou sans chef, se séparèrent de sa communion. Acace de Constantinople reçut la sentence que le Pape Simplice avait portée contre le faux patriarche d'Antioche. Quant à Pierre Monge, qui avait aussi été condamné, il prit le parti de Pierre le Foulon, et contre le Pape, et contre toute l'Église catholique; il se donna encore mille mouvements pour faire adopter l'hénotique. Simplice se vit à la fin obligé d'excommunier ce prélat hypocrite, qui n'avait de religion qu'autant qu'elle le menait à ses fins. Il travailla en même temps à maintenir la foi dans les Églises d'Antioche et d'Alexandrie, livrées à deux intrus; ce qui était d'autant plus difficile qu'il n'y avait point alors de

Digitized by Google

prince catholique. Il mourut en 483, après avoir siégé quinze ans onze mois et six jours. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Pierre le 2 de mars[1].

LES MARTYRS D'ITALIE SOUS LES LOMBARDS.

Quelques années avant le pontificat de saint Gregoire le Grand, on vit dans les villes de l'Italie, et à la campagne même, des laïques et des gens d'une vie séculière courir généreusement à la palme du martyre, quoique leur état semblât ne rien faire espérer qui dût approcher d'une résolution si courageuse.

Les Lombards, peuples barbares du Nord, après avoir occupé pendant quelque temps les pays qu'on a nommés dans la suite Autriche et Bavière, étaient venus fondre sur l'Italie depuis dix ans, et y commettaient toutes les hostilités qu'on pouvait attendre de gens qui n'avaient aucun sentiment d'humanité ni de religion. Ayant perdu leurs premiers rois, Alboin et Cleb, son successeur, qui les retenaient dans quelque sorte de discipline, ils demeurèrent, de l'an 574 à l'an 585, sans autres chefs que ceux qu'ils voulurent mettre à leur tête pour faire leurs courses et tout ravager. Ce fut vers le milieu de cet intervalle que ces barbares, ayant pris quarante paysans, non contents de les maltraiter et de les piller, voulurent les contraindre encore à manger des chairs immolées à leurs idoles. Ces bonnes gens, élevés dans la crainte de Dieu, refusèrent constamment de faire ce qu'on exigeait d'eux, et se montrèrent disposés à tout souffrir plutôt que de souiller leur conscience.

La menace des tourments les plus cruels et de la mort même, dont les barbares pensaient les intimider, ne put en faire départir aucun de la fidélité qu'ils devaient à Dieu ; et préférant les gages que la foi de Jésus-Christ leur donnait d'une félicité future, qui devait être éternelle, aux avantages incertains d'une vie malheureuse et périssable, qu'ils ne pouvaient conserver qu'aux dépens de leur salut, ils se laissèrent tous massacrer, et souffrirent la mort pour la défense de leur religion avec une fermeté qui n'était guère inférieure à celle des premiers Martyrs de l'Église.

[1] Emprunté à Godescard.

Digitized by Google

SAINTE NUNA,

VEUVE.

Sainte Nuna était femme de Xantus, prince des Cartiganshire, en Angleterre; elle vivait au VI^e^ siècle, et elle fut mère de saint David, patron du pays de Galles. Elle donna à ce fils une éducation toute chrétienne; elle eut la gloire de le former à la vertu et de le rendre digne des grâces que Dieu répandit sur lui.

Après la mort de son mari, sainte Nuna se retira du monde, et se renferma dans une solitude où quelques respectables veuves la suivirent. Ses instructions et l'exemple de ses vertus les portèrent à une grande perfection.

On ignore l'année de sa mort; elle est honorée le 2 mars. On voit à Ménévie, auprès de l'église de Saint-David, une chapelle dédiée à sainte Nuna, où la dévotion a longtemps attiré un grand concours de peuple.

Cette sainte a été, par sa piété, son humilité et ses vertus admirables, le modèle des femmes chrétiennes[1].

SAINT CEADDE OU CHADE,

ÉVÊQUE EN ANGLETERRE.

Saint Ceadde était du Northumberland, l'un des sept anciens royaumes d'Angleterre, au midi de l'Écosse. Il sortait d'une famille toute chrétienne, où trois de ses frères, tous plus âgés que lui, avaient embrassé l'état ecclésiatique, l'un évêque, comme lui, et deux prêtres. Ils furent élevés tous dans le monastère de Lindisfarne, petite île du Northumberland, appelée maintenant Holy-Iland, c'est-à-dire île sainte, à cause des saints personnages qu'elle a portés autrefois en très-grand nombre. Ils y firent tous quatre de grands progrès dans la vertu, sous l'abbé saint Aidan, qui faisait observer la règle de saint Colomb-Kill, parce que celle de saint Benoît n'avait pas encore pénétré si avant vers le milieu du VII^e^ siècle.

[1] La tradition du pays de Galles, que nous rapportons ici, est différente de celle de notre Bretagne, qui appelle la mère de saint David sainte Mélarie. Il semble que sainte Nuna ou sainte Nun dût être seulement la mère adoptive du saint évêque de Ménévie.

Digitized by Google

Mais, pour ne parler que de Ceadde, qu'on a souvent confondu avec son frère aîné, saint Cedde, évêque de Londres, parce que les deux noms ont la même prononciation, il porta si loin la perfection de la vie spirituelle par sa vertu, qu'étant d'ailleurs versé dans la science de l'Écriture et des Pères, il fut fait abbé de Lestingh, en Northumberland, à la place de cet aîné, qui fut élevé à l'épiscopat, et qui, ayant fondé lui-même cette abbaye à la sollicitation du roi Édilwald, y établit la règle et les usages qu'on observait à Lindisfarne.

Le siége épiscopal d'Yorck, fondé par saint Paulin, étant demeuré vacant depuis l'an 634 par la retraite de ce premier évêque, qui avait été obligé de quitter le pays après la mort de saint Edwin, roi du Northumberland, tué dans la bataille que lui avait livré Penda, roi de Mercie, les rois Oswi et Alfrid, son fils aîné, jetèrent les yeux sur saint Wilfrid pour remplir ce siége; et parce qu'il n'y avait alors en toute l'Angleterre qu'un seul Évêque qui pût le sacrer, ils l'envoyèrent en France pour y être ordonné. L'absence de ce Saint fut si longue qu'elle fit tomber dans l'impatience ceux qui avaient peine de voir non-seulement le diocèse d'Yorck, mais encore tout le royaume du Northumberland sans évêque, depuis que saint Colman, évêque du Lindisfarne, avait disparu.

Il s'était retiré en Irlande, n'ayant pas voulu suivre la discipline de l'Église romaine pour la Pâques.

Quelques envieux de saint Wilfrid, mécontents d'ailleurs de ce qu'il les avait repris d'erreur, se joignirent à ces impatients, et allèrent représenter au roi Oswi qu'on ne pouvait trouver dans tous ses États un plus saint homme que l'abbé Ceadde; que Wilfrid donnant lieu de douter de son retour de France par ses retardements, il fallait mettre cet abbé sur le siége d'Yorck, dans les besoins pressants que la province avait d'un Évêque. Le prince, qui connaissait l'éminente piété et le mérite de Ceadde, y consentit, dans l'ignorance où il était des canons de l'Église sur cela, et Ceadde céda lui-même aux instances qu'on lui fit, ne sachant pas que Wilfrid était déjà évêque d'Yorck et sacré à Compiègne par douze Prélats. Pour lui, il fut ordonné par un Évêque anglais

Digitized by Google

de Winchester, l'unique de toute l'Angleterre alors, et par deux Bretons, qu'on avait fait venir des extrémités du pays de Galles et de Cornouailles, et qui, étant pour les anciens Chrétiens naturels de la Grande-Bretagne, n'avaient d'ailleurs point ou peu de communication avec les nouveaux Chrétiens venus des Saxons et des Anglais qui les avaient chassés.

Ceadde, ainsi fait évêque d'Yorck, alla de bonne foi travailler dans ce grand champ, qu'il se mit à défricher avec des peines que la seule charité pour le salut de son prochain pouvait adoucir. Les peuples furent extraordinairement édifiés de son humilité et de sa modestie, touchés de ses abstinences et de toutes ses autres mortifications, portés à la pénitence et à toutes les vertus chrétiennes plus par ses exemples que par ses instructions, parce qu'ils jugèrent de la sainteté de sa doctrine par celle de sa vie. Il sacrifia tout son repos, toutes ses forces et toutes ses veilles au bien spirituel du troupeau dont il se croyait chargé, agissant ou priant sans cesse pour sa conservation.

Il allait le jour et la nuit par les villes et les villages de la campagne, jusque dans les cabanes les plus reculées, pour y porter la nourriture céleste des vérités de l'Évangile et les remèdes convenables aux maladies spirituelles des âmes. Il faisait toutes ses visites à pied, comme les Apôtres, sans se rebuter des mauvais chemins, ni de la rigueur des saisons.

Cependant saint Wilfrid arriva de France, et trouvant sa place remplie, il se retira sans murmurer dans son monastère de Rippon, en Northumberland, témoignant son humilité et son désintéressement dans la patience qu'il eut de voir un étranger sur son siége.

Saint Ceadde continua de travailler comme auparavant dans sa bonne foi, jusqu'à ce que Théodore, envoyé de Rome en Angleterre par le Pape Vitalien pour être évêque de Cantorbéry, vint, en qualité de Primat de toute l'Église anglicane, faire sa visite dans le pays de Northumberland. Ce Prélat, trouvant l'élection de notre Saint défectueuse, le fit descendre du siége épiscopal d'Yorck pour y faire monter saint Wilfrid, qu'il déclara légitime évêque de cette Église.

Saint Ceadde se contenta de dire à Théodore que, puisqu'il

Digitized by Google

jugeait que son entrée à l'épiscopat n'avait pas été canonique, il consentait de bon cœur à sa déposition, et qu'il renonçait très-volontiers à une dignité qu'il n'avait acceptée que par contrainte et par obéissance, persuadé qu'il en était très-indigne. Théodore, admirant une si grande humilité et un détachement si rare, ne crut pas qu'il fallût priver l'Église du ministère d'un si excellent homme. Il le jugea très-digne de l'épiscopat, dont il se dépouillait si volontiers; et ayant rectifié ce qu'il pouvait y avoir eu de défectueux dans son ordination, il le fit charger, malgré qu'il en eût, de la conduite de tous les peuples du royaume de Mercie, sur la demande que le roi Wulfher lui fit en même temps d'un Évêque capable de succéder à Jaruman, qui était mort en 669.

Le Saint s'était déjà renfermé dans son monastère de Lestingh, en Northumberland, résolu de passer le reste de ses jours dans l'obscurité d'une vie pénitente et contemplative. Mais Théodore l'obligea d'en sortir, à la prière de saint Wilfrid même, qui, plein d'estime et de vénération pour la vertu de Ceadde, avait peine de le voir réduit à une vie privée, et ses grands talents ensevelis, depuis qu'il lui avait cédé l'Église d'Yorck. Théodore établit le siége de l'épiscopat de la Mercie à Lichfield, ville ainsi nommée à cause de la multitude des Martyrs qu'on y avait fait mourir du temps de Dioclétien, avant que Constance-Chlore fût fait César. Il y joignit aussi l'évêché de Lindisfar, dans le comté de Lincoln, que plusieurs ont confondu mal à propos avec Lindisfarne, en Northumberland. Et ce Primat, considérant l'étendue de tant de pays avec l'intérêt que l'Église avait à la conservation de saint Ceadde, lui défendit de faire ses visites épiscopales à pied, et voulut le faire monter lui-même à cheval pour la première fois

Le Saint ayant reçu du Ciel un surcroît de forces et de grâces à proportion de l'accroissement de son travail, conduisit son troupeau dans une si grande perfection que l'on trouva en lui tout ce qui s'était dit de la charité, de la vigilance et des autres vertus pastorales des plus saints Prélats de l'Église qui l'avaient précédé.

Le roi Wulfher, pour contribuer en quelque sorte au bien qu'il faisait dans ses États, lui donna un fonds de terre, avec le village d'Adbevarne, dans la province de Lindissi, pour y bâtir un mo-

Digitized by Google

nastère et y retirer l'élite des âmes qu'il consacrait à Dieu. Il les y forma sur les règles les plus exactes de l'Évangile, et l'on y vit subsister encore longtemps après lui la régularité admirable qu'il y avait établie. C'est là qu'il allait de temps en temps respirer de ses fatigues dans le repos d'une sainte retraite et dans la méditation des vérités célestes. Mais sa sollicitude pastorale le rappelait bientôt à Lichfield, où se réunissaient toutes les affaires de ses deux diocèses, et où enfin il consuma les restes d'une vie si laborieuse, dont il avait fait un long sacrifice à Dieu.

Il y avait deux ans et demi qu'il gouvernait heureusement son Église, lorsque Dieu affligea la ville de Lichfield d'une maladie qui se communiqua parmi son peuple, et qui, enlevant beaucoup de personnes de ce monde, donna ainsi beaucoup d'exercice à sa charité et à sa vigilance. Il connut lui-même, par une inspiration particulière, que son heure était venue; et un religieux de son ancien monastère de Lestingh, nommé Owin, qu'il avait avec lui, ayant eu une vision semblable sur le même sujet, il se prépara à la mort par le redoublement de ses jeûnes, de ses veilles et de ses prières. Il rendit son âme à Dieu, après avoir reçu le Viatique salutaire du Corps et du Sang de Jésus-Christ, le 2 mars de l'an 672.

Il fut enterré auprès de l'église de Notre-Dame.

Lorsque, peu de temps après, on eut bâti une église dans le même endroit sous le nom de Saint-Pierre, on y transporta son corps, et cette translation fut honorée de divers miracles, comme l'assure le vénérable Bède, qui nous fait remarquer, entre autres singularités de la vie de saint Ceadde, que, lorsqu'il tonnait ou qu'il s'élevait quelque grand orage, il se souvenait du terrible jour du dernier jugement, et que, regardant ces évènements comme un signal de la colère de Dieu, non-seulement il se mettait en prière, mais il y faisait aussi mettre les autres, pour l'apaiser et le fléchir. C'est une pratique qui s'observe encore parmi la plupart des fidèles d'aujourd'hui, et qui pourrait bien avoir eu ce bon Saint pour auteur.

Le siége épiscopal fut transféré, vers l'an 1075, de Lichfield à Chester, et quelque temps après de Chester à Conventry. Mais

Digitized by Google

ayant été remis à Lichfield en l'an 1148, on y bâtit une église en l'honneur de la très-sainte Vierge et de saint Ceadde, dont le culte se répandit ensuite dans les royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Il s'y est entretenu exactement jusqu'à la révolution que le schisme apporta dans le XVI^e^ siècle à l'Église anglicane, qui s'est contentée de retenir son nom dans le calendrier de sa liturgie réformée à la manière des protestants.

SAINT JOÉVIN ET SES COMPAGNONS,

SAINT TADEC ET SAINT JUDULE.

Ce Saint, qu'on nomme aussi Joavan et Jouan, fut élevé dans la Grande-Bretagne, par saint Paul-Aurélien, frère de sa mère. Il refusa de brillants partis, et suivit son maître dans l'Armorique. Il se fit religieux à Landévénec. Ordonné prêtre par son oncle, il fut mis à la tête de la paroisse de Brasparts. Son zèle éclairé et prudent dissipa l'ignorance qui régnait dans le peuple. Il rendit un service éminent au pays, en contribuant à ramener à la vertu un seigneur de Faon, qui, furieux de la conversion de certaines personnes, avait massacré saint Tadec disant la Messe et saint Judule regagnant son monastère de Landévénec.

Ces deux abbés étaient venus à une réunion de supérieurs réguliers dans un couvent de Cornouailles. L'homicide, pour expier son double crime, fonda l'abbaye de Daoulas, mot qui signifie deux meurtres, et saint Joévin, qui était habile architecte, dirigea les travaux. Il fut premier abbé de cet établissement, qu'il gouverna avec soin et avec édification. Inquiété par quelques pervers, il laissa son abbaye et sa paroisse au neveu du seigneur de Faon, et chercha la paix auprès de son oncle.

Le vénérable Paul était usé de vieillesse et de fatigue; voulant mourir dans la retraite, il se déchargea sur lui du fardeau épiscopal. Joévin justifia le choix du saint vieillard, en signalant dans une disette sa charité inépuisable pour son troupeau, et surtout pour ses persécuteurs. Dieu se hâta de récompenser un si beau dévouement, et celui qui avait si bien imité le Bon-Pasteur alla le rejoindre au Ciel vers l'an 562.

Digitized by Google

SAINT MARNAN,

ÉVÊQUE EN ÉCOSSE.

Ce fut aux prières de ce Saint, qu'Aïdau, roi des Écossais, attribua la victoire qu'il remporta sur Éthelfrid, roi païen des Anglais Northumbres. Plein de reconnaissance envers Dieu, il recommanda à son fils Eugène IV, qui lui succéda peu de temps après, de traiter tous les prisonniers avec bonté, pour les gagner à Jésus-Christ; ce qui réussit merveilleusement, pour la gloire de notre religion.

Oswald et Oswi, princes northumbres, furent instruits par saint Marnan des vérités du Christianisme. Il mourut dans la province d'Anandale en 620. On vénérait autrefois son chef à Moravia, et on le portait en procession. Saint Marnan est le patron titulaire de l'église d'Aberkerdune, sur la Duvern. Elle était anciennement très-fréquentée à cause de ses reliques, qu'on y gardait.

SAINT LUC CASALIO OU CASAIL,

ABBÉ.

Saint Luc Casalio naquit à Nicosie, en Sicile, et montra, dès l'enfance les plus heureuses dispositions. A l'âge de douze ans, il entra dans le monastère de Saint-Philipe d'Argirome[1]. Après de bonnes études, on l'ordonna prêtre; et dès lors ses vertus et son éloquence lui donnèrent un tel éclat que les populations accouraient pour le voir et pour l'entendre.

Quelques années après son élévation aux saints Ordres, l'abbé du monastère étant mort, les moines le choisirent pour le remplacer. Son humilité lui faisant refuser cette dignité, on écrivit au Pape, qui lui commanda de regarder le vœu des religieux comme un ordre de Dieu. Il se soumit donc, tout en se maintenant le plus humble des Frères. Mais dans le cours de son administration, il lui vint une maladie d'humeurs, qui se jeta sur ses yeux, et il devint aveugle. Il n'en continua pas moins ses fonctions et ses courses évangéliques.

[1] L'ancien Argurium des Latins.

Digitized by Google

Or les religieux qui le conduisaient, connaissant sa mansuétude, s'amusèrent un jour à le faire prêcher dans un lieu désert. Ils se mirent tout-à-coup à piétiner et à parler tous ensemble en donnant plusieurs tons à leur voix. Le Saint demanda quelle était cette cohue. L'un des moines lui répondit que c'étaient des gens qui accouraient pour l'entendre, et ils le firent monter sur un monceau de pierres d'où il pouvait parler à la foule.

Le pieux abbé fit donc un sermon court et entraînant, qui fut écouté dans un grand silence; il le termina en donnant sa bénédiction au nom du divin Maître qui vit et règne dans les siècles. Mais lorsqu'il eut prononcé les mots *Per omnia sæcula sæculorum,* il sortit des pierres qui le supportaient une foule de voix qui répondirent : *Amen! amen! amen!*

Les religieux épouvantés tombèrent à genoux, en implorant de leur saint abbé un pardon qu'il leur accorda de bon cœur, quoique troublé lui-même de ce prodige.

Le grand Pape Benoît XIV a beaucoup parlé de ce Saint et de son culte dans son livre *de la Canonisation des bienheureux Serviteurs de Dieu.*

Saint Luc Casalio mourut dans un âge avancé, le 2 mars d'une des premières années du IX^e^ siècle.

LE BIENHEUREUX CHARLES LE BON,

MARTYR.

Charles, surnommé le Bon, fils de saint Canut, roi de Danemarck et d'Alize de Flandre, devint comte de Flandre en 1119, après la mort de Baudoin qui l'avait institué son héritier par testament. Il donna à ses sujets l'exemple de la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et s'occupa constamment à les rendre heureux.

Ayant appris que quelques grands opprimaient le pays, il porta des lois sages contre eux. Berthoul, qui avait usurpé la prévôté de Saint-Donatien de Bruges, à laquelle la dignité de chancelier de Flandre était attachée, forma, pour se venger du vertueux comte qui arrêtait le cours de ses injustices, l'horrible

Digitized by Google

projet de lui ôter la vie, et en confia l'exécution à quelques scélérats qui se portèrent dans l'église de Saint-Donatien, où le comte allait tous les jours de grand matin. Charles, averti de ce qui se tramait, se contenta de répondre : « Nous sommes toujours environnés de dangers ; il suffit que nous ayons le bonheur d'appartenir à Dieu. Si c'est sa volonté que nous perdions la vie, pouvons-nous la perdre pour une meilleuse cause que pour celle de la justice et de la vérité ? »

Tandis qu'il récitait les psaumes de la pénitence devant l'autel de la très-sainte Vierge, ses ennemis fondirent sur lui et l'assassinèrent le 2 mars 1127. « C'était, dit un historien, un prince ennemi de la flatterie ; il n'estimait ceux qui l'approchaient qu'à proportion de la franchise avec laquelle ils l'avertissaient de ses fautes. Plus d'une fois il épuisa ses trésors en faveur des pauvres, et lorsqu'il n'avait plus rien à leur donner, il faisait vendre ses propres habits pour les soulager. Il leur distribuait lui-même du pain et de quoi couvrir leur nudité. On remarqua qu'étant dans la ville d'Ypres, il leur donna en un seul jour jusqu'à 7,800 pains. Il les aimait enfin si tendrement qu'il tint toujours le blé et les autres denrées à bas prix, afin qu'ils ne ressentissent point les effets de la misère. » Une conduite si sage et si chrétienne lui a mérité le titre de Bienheureux.

Molanus lui donne le titre de Saint.

Le corps du Bienheureux Charles le Bon fut enterré dans le lieu où il avait été assassiné, mais sans aucune solennité, parce que l'église était polluée par cet homicide sacrilége, et l'on alla faire la cérémonie des funérailles hors des murs de la ville, dans l'église de Saint-Pierre. On rapporte qu'un enfant paralytique de naissance recouvra la santé à ce tombeau. Les personnes de piété recueillirent avec grand soin son sang et ses cheveux, qui furent conservés comme de précieuses reliques.

Le roi Louis le Gros, ayant été appelé en Flandre par les barons du pays, vengea la mort du bienheureux comte, qui était son parent, et réduisit les rebelles ; les auteurs du parricide ayant été punis selon la justice des lois, on leva de terre le corps du bienheureux Martyr, qui fut trouvé sans corruption au bout

Digitized by Google

de cinquante-trois jours, et on le transporta avec honneur dans l'église de Saint-Christophe. Louis le Gros fit ensuite purifier et réconcilier l'église de Saint-Donatien, selon les formes ordinaires, par Simon, évêque de Tournay, beau-frère du bienheureux comte; et dès le lendemain, qui était le 25 d'avril, on y fit la translation solennelle du corps. Il fut mis depuis dans le trésor de la cathédrale de la ville de Bruges, où l'on fait tous les ans un panégyrique à sa mémoire le jour de sa mort.

Vers le commencement du XVII^e^ siècle, Charles-Philippe de Rodoan, quatrième évêque de Bruges, du consentement des chanoines, ordonna que sa châsse serait ornée et mise dans la chapelle de la très-sainte Vierge, derrière le chœur, pour le jour de son martyre; ce qui fut exécuté en 1606. Et sur les instances du même Prélat, le chapitre ordonna de son côté que tous les ans, à commencer en 1610, on célébrerait le même jour, qui est le 2 mars, une Messe solennelle de la Sainte-Trinité, en mémoire du Bienheureux Charles le Bon, comte de Flandre. C'est aussi en ce jour que les martyrologes de France et des Pays-Bas, depuis le XVI^e^ siècle, en font mention comme d'un glorieux Martyr. Ceux qui ont vu ses os dans sa châsse en ces derniers siècles attestent la vérité de ce qu'on a écrit de sa prodigieuse taille, qui avait près de sept pieds de hauteur [1].

LE BIENHEUREUX PIERRE DE CATANE,

FRÈRE-MINEUR.

Pierre de Catane était chanoine de l'église de Saint-Rufin, cathédrale d'Assise, lorsque, touché du changement de Bernard de Quintavalle, son concitoyen, et secondé de la grâce, il quitta sa dignité, distribua ses biens aux pauvres et s'associa à saint François, qui lui donna l'habit le 16 avril 1209.

Le saint Patriarche, convaincu des talents et des mœurs excellentes de ce disciple, le fit succéder au Frère Élie, qu'il déposa dans le chapitre tenu à Notre-Dame-des-Anges en 1220. Il voulut même le reconnaître pour général de l'Ordre, en se

[1] Les historiens belges disent neuf pieds, mais le pied flamand était plus court d'un sixième que notre pied de roi.

Digitized by Google

jetant à ses pieds pour lui rendre le premier l'obéissance. Mais les religieux qui étaient là s'y opposèrent fortement, et décidèrent que, tant que vivrait saint François, aucun Frère ne porterait ce titre, mais seulement celui de vicaire général.

Pierre de Catane était d'un caractère très-doux; cependant son gouvernement déplut à plusieurs. Il en fut averti, et en communiqua avec saint François, qui lui donna à ce sujet des avis dont il fit un bon usage. Il ne géra pas l'Ordre longtemps au-delà de cette époque; car il mourut en l'année 1224, le 2 de mars, au couvent de Notre-Dame-des-Anges, où les miracles qu'il opérait attirèrent une foule innombrable de peuple. Ce concours occasionant du trouble et de la dissipation parmi les religieux, saint François se crut obligé d'y mettre ordre : il alla donc au tombeau du Bienheureux, et lui adressa ces paroles : « Vous m'avez toujours été obéissant pendant la vie; je prétends que vous le soyez encore après votre mort : Je vous commande, par la sainte obéissance, de ne plus faire aucun miracle. »

Pierre obéit, et la cessation des prodiges fit disparaître la foule.

La Chronique de Jornandès ajoute que saint François, ayant voulu faire enlever les ossements de Pierre de Catane, trouva son corps à genoux, le visage contre terre, comme s'il eût voulu marquer, par cette attitude, dans quelle humilité il avait reçu la défense que lui avait faite son supérieur.

LE BIENHEUREUX HENRI-AMAND SUZO,

FRÈRE-PRÊCHEUR.

Henri Suzo ou Suzon naquit vers le commencement du XIV^e^ siècle[1], dans le pays de Souabe, en Allemagne. Son père, de la noble famille de Berg ou Dumont, et sa mère de celle de Saüssen ou Suzon, vivaient avec honneur dans le siècle; mais l'humeur et les inclinations de l'un et de l'autre n'avaient rien de semblable. Son père, toujours possédé de l'esprit et de l'amour du monde, suivait trop fidèlement ses maximes, aimait ses plaisirs et ses pompes, et ne cherchait qu'à établir ou à augmenter

[1] On croit que ce fut en l'an 1300, le jour de la fête de saint Benoît.

Digitized by Google

sa fortune selon les différentes passions de cupidité ou d'ambition dont il était dominé. La crainte de Dieu, au contraire, et une piété solide faisaient le partage de sa mère. Uniquement occupée du désir de se sanctifier, et presque toujours renfermée dans le sein de sa famille, sans prendre aucune part ni aux vanités du monde ni à ses enchantements, cette vertueuse dame veillait avec soin à la conduite de ses enfants, réglait ses domestiques et tâchait d'inspirer à tous, encore plus par ses exemples que par ses instructions, l'horreur du péché, l'amour de la vertu et la fidélité à tous les devoirs du Chrétien. Ni la mauvaise humeur, ni les mépris, quelquefois affectés, et les railleries de son mari ne troublaient jamais la sérénité de son âme. Accoutumée à cacher ses défauts et à souffrir avec douceur ses emportements, elle ne cessait, comme une autre Monique, de demander à Dieu la conversion et le salut d'une personne qui lui devait être si chère. Mais elle n'eut jamais pour le jeune Henri les mêmes inquiétudes qu'avait eues sainte Monique pour son cher Augustin. Tous les soins de cette mère chrétienne, dont nous trouvons l'éloge dans les *Actes des Saints*, furent de cultiver tranquillement dans un fils toujours docile la grâce du Baptême et ces heureuses semences de vertu qui devaient produire un jour des fruits si excellents.

Henri comprit bien tout ce qu'il devait à une si bonne mère : aussi conserva-t-il toujours pour elle un amour tendre et respectueux. Il voulut porter le surnom maternel de Suzo plutôt que celui de Berg ou Dumont, qui était celui de son père. Et commençant de bonne heure à s'occuper de l'affaire du salut, dès l'âge de treize ans il chercha dans l'Ordre de Saint-Dominique un asile contre la corruption ou la séduction du monde. Il prit l'habit de religieux dans le couvent de Constance ; mais ses progrès dans la vertu ne répondirent pas d'abord aux grandes espérances qu'il avait fait concevoir. Assez attentif à éviter les péchés ou ces fautes qu'on appelle considérables, il ne voulait point se priver des consolations sensibles qu'il croyait pouvoir trouver dans la conversation des créatures et dans leur amitié. La vivacité de son naturel, qu'il n'avait pas encore appris à corriger, s'opposait toujours à l'esprit de recueillement et de prière.

Digitized by Google

De là cette tiédeur dans le service de Dieu, cette inapplication à plusieurs devoirs de son état et ces imperfections volontaires qu'il s'est si sévèrement reprochées dans la suite. De là en même temps ces peines intérieures, ces remords et le combat de la nature avec la grâce, qui ne lui permettaient jamais de goûter les plaisirs qu'il cherchait hors de Dieu. De là enfin cette alternative de bons désirs et de nouvelles faiblesses, de projets d'amendement et d'infidélité aux plus saintes résolutions. Une expérience trop fréquente ne nous permet pas d'ignorer ce que l'on peut souffrir dans une semblable situation, lorsque d'une part Dieu fait sentir au fond du cœur que nous ne sommes point dans l'état où il nous appelle, et que de l'autre nous refusons ou nous craignons toujours de nous livrer aux opérations de la grâce, en renonçant à tout ce qui flatte la nature, l'amour-propre et la sensualité.

Pendant près de cinq ans, le jeune religieux vécut de la sorte, toujours partagé entre l'inclination et le devoir, vivement pressé de se donner tout à Dieu, et ne pouvant se résoudre à se détacher entièrement des créatures et de lui-même, pour ne chercher désormais sa consolation que dans la Croix de Jésus-Christ. Mais enfin une lumière plus vive que toutes celles qui lui avaient été communiquées jusqu'alors éclairant son esprit, son cœur en fut aussi touché et changé, et la grâce triompha de toutes les résistances de l'un et de l'autre. Henri de Suzo était dans sa dix-huitième année, lorsque, arraché à tous les plaisirs des sens, il entra sérieusement dans ces voies intérieures de renoncement et de pénitence où on le vit depuis persévérer et avancer toujours avec la plus constante fidélité. La solitude, le silence, la méditation continuelle des Livres saints, l'assiduité à la prière, le chant des psaumes, l'étude enfin de la religion et la pratique des œuvres de charité firent dès lors ses chastes délices. Il n'en chercha point ailleurs; séparé de la compagnie des créatures, son cœur reçut plus abondamment les consolations que l'Esprit de Dieu a coutume de faire goûter aux âmes fidèles.

Mais dans ce nouvel état, le disciple de Jésus-Christ cherchait toujours quelque chose de plus parfait, par une union plus in-

Digitized by Google

time avec Dieu et une plus grande connaissance de ses divines perfections. C'est dans le premier chapitre du *Dialogue de la Sagesse éternelle et de son disciple* qu'il nous a représenté lui-même avec beaucoup de candeur ces deux différentes époques de sa vie : « Un jeune homme, dit-il, s'était un peu livré aux égarements trop ordinaires à cet âge, et se trouvait dans une région où il était sans doute bien éloigné de l'imitation de son Sauveur. Mais la Sagesse éternelle le prévint de ses bénédictions : tantôt par de saintes invitations, tantôt par des amertumes salutaires, elle le pressa avec tant de force et d'attrait qu'elle le remit enfin dans le chemin de la vérité. La langue ne saurait exprimer ce que l'Esprit de Dieu opéra alors dans le cœur de ce jeune homme; et c'est en se ressouvenant de ces heureuses opérations de la grâce qu'il disait quelquefois : Seigneur, depuis que j'ai commencé à raisonner, mon esprit vif et ardent me portait à chercher un bien dont je n'avais qu'une connaissance très-imparfaite. Je l'aimais avec une secrète ardeur, sans qu'à l'heure qu'il est je sache encore ce que c'est. Je comprends cependant que ce bien doit être infiniment aimable, et que je ne serai jamais satisfait si je ne le possède parfaitement. D'abord je suivis le torrent, et je cherchai parmi les créatures ce que j'aimais sans le connaître; mais plus je m'approchais de ces créatures, plus je m'éloignais de la félicité que je cherchais. J'entendais qu'elles me disaient toutes d'une voix secrète : Nous ne sommes pas ce que tu désires; ainsi cherche ailleurs ta félicité. Maintenant, Seigneur, je suis parfaitement détrompé; je sais positivement où ne se trouve pas ce que mon cœur cherche; mais faites-moi connaître par votre divine lumière toute la beauté et le prix de ce bien caché, qui m'attire avec tant de force et de douceur. »

Les saints désirs du serviteur de Dieu furent en partie remplis; il est vrai que, parmi les lumières dont il fut favorisé, les tentations et les épreuves ne lui manquèrent pas. Le démon lui en suscita plusieurs, et il en trouva jusque parmi les personnes de piété. Quelques-uns de ses Frères, sans doute moins instruits que lui de l'étendue des devoirs de la vie religieuse et

Digitized by Google

de ce qu'un Dieu jaloux demande d'un cœur prévenu de ses faveurs, trouvèrent que le genre de vie qu'il venait de se prescrire était trop singulier, sa retraite trop rigoureuse, ses austérités et ses mortifications trop grandes ou trop peu proportionnées à son âge. Pour le ramener à une vie commune, à laquelle et son tempérament et le caractère naturel de son esprit l'auraient assez porté, on lui fit souffrir une espèce de persécution.

Mais le saint religieux, résolu de n'écouter à l'avenir que la voix du Saint-Esprit qui l'éclairait et le conduisait intérieurement, supporta les plus grandes humiliations avec courage, et avec d'autant plus de mérite que, pour demeurer ferme dans ses bonnes résolutions, il se trouvait en même temps dans la nécessité et de combattre contre une partie de lui-même, et de résister aux sollicitations réitérées des personnes dont il respectait d'ailleurs les lumières et la vertu. La grâce le soutint contre ces différents assauts, et le remplit d'un si ardent amour de la Sagesse éternelle qu'il ne parut occupé le reste de ses jours que de cet unique objet. L'idée si sublime que le Saint-Esprit nous en a donnée et la description qu'il a faite de ses divines perfections dans l'Écriture sainte, commencèrent dès lors à attirer doucement l'esprit et le cœur du Bienheureux Henri. Il en fit la matière ordinaire de ses profondes méditations ; et dans les saintes ardeurs dont son cœur était embrasé, il s'écriait quelquefois : « O aimable Sagesse ! c'est vous qui vous opposiez à mes désirs insensés, et qui fermiez avec des épines les routes où je me serais égaré, lorsque je ne vous prenais pas pour guide. C'est vous aussi que j'ai depuis aimée et que j'ai cherchée sans vous connaître assez. Ah ! que j'ai passé par des voies bien fâcheuses ! et d'où vient que vous vous montrez si tard à un cœur qui depuis si longtemps soupirait après vous ! »

Le Bienheureux Henri faisait alors ses études de théologie à Cologne ; et pour se mettre en état de remplir avec fruit le saint ministère, il ajoutait à toutes ses pratiques de piété, la lecture de l'Écriture sainte et des livres des Pères. Mais afin de vaquer à ces pieux exercices avec plus de tranquillité et de repos, il se retirait ordinairement dans une chapelle fort reculée, où il avait

Digitized by Google

fait représenter les anciens Pères du désert, avec quelques-unes de leurs maximes les plus capables d'entretenir dans son cœur les sentiments d'une tendre dévotion. On rapporte que ces dévotes images étant à peine ébauchées, le peintre demanda son congé pour plusieurs mois, au sujet d'une fluxion qu'il avait sur les yeux. Le saint religieux, mortifié de cet accident, toucha de sa main les images, et fit ensuite le signe de la Croix sur les yeux du peintre, en disant : « Par la vertu de Dieu et le mérite de ces illustres Pères, je vous ordonne de revenir demain à votre travail en parfaite santé. » Le malade, qui ressentit aussitôt l'effet de ce commandement, voulut en témoigner sa reconnaissance au serviteur de Dieu, qui attribua lui-même aux intercessions des Saints dont il avait touché les images ce commencement de guérison.

Nous ne parlerons point ici des différents genres de mortifications presque incroyables, ni de tous les instruments de pénitence dont le généreux disciple de la Croix affligeait continuellement sa chair, pour la réduire en servitude et pouvoir se glorifier, avec saint Paul, d'être véritablement crucifié avec Jésus-Christ et pour l'amour de Jésus-Christ. Un auteur a eu raison de dire que quelque pénitents que fussent les premiers disciples de saint Dominique, Henri Suzo avait porté beaucoup plus loin qu'on n'avait fait dans le temps même de la première ferveur, l'esprit de pénitence et l'exercice de la mortification chrétienne. Ceux qui voudront lire dans Surius, ou dans les *Actes des Saints*, ce détail, qui fait frémir la nature, avoueront sans peine qu'ils n'ont jamais lu rien de semblable dans l'histoire des plus illustres pénitents. Mais pendant que chacun de ses membres souffrait le jour et la nuit son tourment particulier, son âme, dans une étroite union avec Dieu, jouissait d'une profonde paix et goûtait dans l'oubli des créatures toutes les douceurs de la contemplation.

Le Seigneur, cependant, lui préparait de nouvelles épreuves : il voulait le purifier davantage par la destruction du vieil homme, et augmenter toujours son mérite par un nouveau genre de martyre. Il lui commanda donc de modérer ses macé-

Digitized by Google

rations corporelles et de quitter en partie la croix qu'il s'était lui-même formée, pour se laisser attacher à une autre, qui, venant de la main de Dieu, achèverait de consumer en lui tout ce qui lui restait d'amour-propre. Le saint homme, respectueusement soumis aux ordres du Ciel, répéta avec humilité ces paroles qu'il avait souvent dans la bouche : « Seigneur, que votre volonté soit faite, non pas la mienne; me voici prêt à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner. » Cette nouvelle croix, qui venait de lui être annoncée, ne tarda pas à se faire sentir dans toutes les puissances de son âme. Ce fut d'abord une soustraction entière de ces consolations surnaturelles, mais sensibles, qui l'avaient soutenu sous le poids des chaînes et parmi ses autres mortifications de la chair. Aux vives lumières qui brillaient auparavant dans son esprit succédèrent des ténèbres intérieures, d'affreuses pensées de désespoir, des craintes, des perplexités et des peines d'esprit si accablantes qu'elles semblaient former dans son intérieur une image de l'enfer.

Ayant appris qu'à son entrée en religion ses parents avaient fait un don considérable au couvent de Constance, il alla s'imaginer qu'il avait donné occasion à une simonie, dont il serait responsable devant Dieu; et pour augmenter toujours ses alarmes, Satan poussait cette tentation aussi loin qu'il pouvait, en le sollicitant de tout quitter, puisqu'aussi bien il travaillait inutilement. Plus le saint religieux avait horreur du péché, plus il était tourmenté le jour et la nuit par la crainte d'en avoir commis ou fait commettre un très-grand. « Hélas, disait-il quelquefois dans le serrement et l'amertume de son cœur, quel parti faut-il que je prenne? Quitterai-je mon habit et le saint Ordre qui m'a reçu, pour retourner dans le siècle? Mais n'est-ce pas le vrai moyen de mettre le sceau à ma réprobation? Dois-je continuer à faire profession de la vie religieuse? Mais si je suis déjà rejeté comme le bois sec et inutile, que gagnerai-je avec toutes mes pratiques et mes austérités? » Cette épreuve, la plus terrible pour une âme sainte, affligea longtemps l'humble religieux. Il n'en fut délivré que lorsque Dieu permit qu'il ouvrît son cœur à un pieux et savant théologien de son Ordre,

Digitized by Google

Aux tentations de désespoir se joignirent des pensées d'impiété ou de blasphème, et des doutes sur les premiers Mystères de la religion. Ces horribles pensées n'étaient pas moins involontaires que ces doutes importuns; mais, quoique rejetés et détestés, ils humiliaient d'autant plus profondément le serviteur de Dieu qu'il n'osait jamais s'assurer de la victoire. Il combattait toujours, et il était dans un tremblement continuel, par la crainte de succomber ou d'avoir déjà succombé. En permettant de si rudes épreuves, le Seigneur augmentait en même temps les forces de son fidèle disciple, à proportion de la violence des tentations. Mais la grâce qui le soutenait ne se faisait pas sentir à son cœur. Le dégoût, les sècheresses, les aridités et une certaine pesanteur dans le service de Dieu, tout cela était pour notre Saint une nouvelle croix, sous laquelle il ne cessait de gémir et de répandre des larmes, et sous laquelle cependant il croissait en toutes sortes de vertus. L'humilité jetait toujours de plus profondes racines dans son âme, et la charité dont son cœur était rempli devenait d'autant plus pure et plus forte qu'il se trouvait plus parfaitement détaché de lui-même, plus éloigné de mettre quelque confiance en sa propre vertu, ou de penser même qu'il eût quelque chose de bon.

Ainsi préparé aux fonctions de l'apostolat par les saintes rigueurs de la pénitence, après dix années de silence et de croix, déjà purifié par le feu des tribulations, le Bienheureux Henri reçut ordre de sortir de sa retraite et de commencer à travailler au salut des âmes. Si tous ceux qui pensent être appelés à ce divin emploi devaient nécessairement passer par les mêmes épreuves, nous risquerions de les voir peut-être moins multipliés, mais ils feraient plus de fruit. Disciples de la Croix avant que d'être les ministres de la parole, ils pourraient nous dire avec saint Paul : « Soyez nos imitateurs comme nous le sommes de Jésus-Christ. » Leurs paroles, comme autant de foudres, abattraient à leurs pieds l'impie et le libertin, parce que leurs actions, toujours conformes à leurs discours, ne laisseraient ni prétexte ni mauvaise excuse au pécheur, et l'odeur de leurs vertus attirerait d'autant plus fortement les fidèles à l'amour de

Digitized by Google

la loi que, dans la vie des saints ministres, ils verraient l'Évangile mis en pratique. Tel parut dans plusieurs provinces d'Allemagne l'illustre Henri Suzo. Aussi puissant en œuvres et en paroles qu'il était humble et petit à ses yeux, aussi brûlant de charité et de zèle pour le salut de ses frères que sévère à lui-même, il annonçait les vérités du salut dans toute leur pureté. Malgré la corruption et toute la malignité des peuples, il les avertissait des menaces du Seigneur, et leur reprochait leurs désordres sans ménagement ni respect humain. Ses exemples et ses pathétiques discours touchaient également et faisaient entrer les moins dévots dans les sentiments d'une salutaire confusion.

Une infinité de personnes de tout état et de toute condition eurent le bonheur de profiter, pour leur amendement, des instructions et des conseils du saint ministre, directeur aussi éclairé que zélé prédicateur. Ceux à qui l'amour du siècle avait fait oublier ou négliger pendant longtemps l'affaire du salut, voulurent l'avoir pour guide dans le nouveau genre de vie qu'il leur avait fait embrasser; et plusieurs communautés de religieuses se mirent sous sa conduite, dans l'extrême besoin qu'elles avaient d'une exacte réforme. Nous passons ici sous silence bien des faits particuliers rapportés par Surius, parce que, si d'une part ils font beaucoup d'honneur à la sagesse et au zèle du serviteur de Dieu, ils n'en font guère de l'autre à des personnes qui, dans un état fort saint, vivaient d'une manière bien éloignée de la sainteté.

Il faut cependant reconnaître que ce grand nombre de conversions dont son ministère fut honoré, lui attira souvent de terribles persécutions et des humiliations bien sensibles. Tout embrasé de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il avait déclaré la guerre au vice, au libertinage, à l'impiété, mais surtout à l'impureté, péché alors aussi commun et aussi public dans tout ce pays qu'il est toujours honteux. L'enfer à son tour, déchaîné contre le prédicateur, suscita tantôt des hommes violents, qui attentèrent à sa vie, parce que ses prédications leur avaient fait perdre le malheureux objet de leur lubricité; tantôt

Digitized by Google

des langues médisantes, qui déchirèrent impitoyablement sa réputation par des traits plus piquants et plus dangereux que le venin de l'aspic. On essaya de le perdre dans l'esprit de ses supérieurs et du peuple, en le faisant passer, si on eût pu, pour un hypocrite, un fourbe, un sacrilége et un empoisonneur public. On l'attaqua dans ses mœurs, dans sa doctrine, dans sa fidélité. Un pieux chanoine, qui était mort entre ses bras, l'avait fait exécuteur de son testament, chargé de quelques legs en faveur des pauvres; mais un jeune libertin, sous prétexte qu'il était proche parent du testateur, voulut obliger le serviteur de Dieu de lui faire remettre tout ce qui avait appartenu à ce chanoine, et ne craignit point de le menacer du poignard s'il ne lui donnait une prompte et entière satisfaction. La fidélité du Bienheureux Henri à ne faire la distribution dont il était chargé que selon les intentions du défunt, lui attira encore la haine de quelques directeurs d'un hôpital, qui répandirent contre lui tant de faux bruits que sa réputation en aurait souffert si elle eût été moins solidement établie.

Toutes les missions de cet homme apostolique étaient marquées par quelque croix particulière, comme si la Providence eût été toujours appliquée à lui fournir quelque contrepoids à la vanité qu'auraient pu lui inspirer, ou les grandes choses qu'il faisait pour la gloire de Dieu, ou les applaudissements et les louanges que lui donnaient les gens de bien. A la ville et à la campagne, au milieu de son peuple et dans les pays inconnus où il était conduit par l'Esprit de Dieu pour annoncer l'Évangile, partout il trouvait de nouveaux sujets d'affliction et de nouveaux périls : plus d'une fois il vit une populace prévenue et mutinée prête à le lapider. Mais, parmi ces différentes épreuves, le saint homme possédait son âme dans la paix ; soumis à tous les desseins de Dieu sur lui et uniquement sensible à ce qui pouvait offenser la divine Majesté, il se réjouissait, comme les Apôtres, d'avoir été trouvé digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ, pour la défense de ses intérêts ou pour l'honneur de la religion.

Dans une occasion où, après avoir été poursuivi comme un

Digitized by Google

faux prophète et un séducteur, on avait mis sa tête à prix, une dame mieux instruite de ses vertus, ou du moins assez sensée pour n'ajouter aucune foi aux calomnies atroces dont on s'efforçait de le noircir, voulut lui persuader d'avoir recours aux magistrats pour arrêter cette violente persécution et en prévenir de semblables. Le disciple de Jésus-Christ se contenta de lui faire cette réponse véritablement chrétienne : « Madame, je pourrais suivre votre conseil, si les mauvais traitements qu'on fait au prédicateur empêchaient le fruit de la prédication, ou si je n'avais que cette croix à porter; mais le Seigneur m'en promet tant d'autres que j'aime mieux lui abandonner tous mes intérêts. »

Les croix, en effet, dont toute sa vie était comme semée, se suivaient de près, et les dernières paraissaient toujours plus pesantes que les premières. Il n'est rien sans doute de plus humiliant pour une personne de son caractère que l'affront que lui fit une de ses propres sœurs, religieuse dans un de ces monastères d'Allemagne où on ne connaissait guère ni règle, ni clôture. Cette fille, que l'exemple de ses compagnes ne portait point à la vertu, ayant une fois perdu la crainte de Dieu, oublia bientôt ce qu'elle devait à sa naissance, à son état, et à elle-même : elle se laissa séduire, et, par une apostasie scandaleuse, elle quitta son monastère pour continuer plus librement à satisfaire une brutale passion[1]. Henri Suzo apprit la fuite honteuse de sa sœur avant que d'avoir eu connaissance de ses crimes. On comprend quelle dût être sa douleur; mais plus sensible encore à la perte de cette âme qu'à l'ignominie dont elle le couvrait, après avoir répandu son cœur devant Dieu, il courut après la brebis égarée, et il fit à l'égard d'une sœur coupable ce qu'avait fait le saint anachorète Abraham envers sa nièce Marie. Il la chercha avec soin; il eut le bonheur de la trouver; mais accablé lui-même de fatigue et d'affliction, il lui épargna, par charité et

[1] Erat illi soror Germana, monasticum professa institutum; hæc, fratre ejus alibi demorante, cœpit noxiæ sese hominum adjungere societati. Cum igitur quandoque una cum illis profecta esset, in peccatum lapsa est. Ex ea vero calamitate et miseria eo adducta est ut, relicto monasterio, aufugeret, nesciente fratre quonam abiisset, etc. In *Actis sanct.*, p. 687, n. 68.

Digitized by Google

par prudence, les reproches qu'elle avait si justement mérités. L'Esprit de Dieu lui fit tenir un autre langage plus propre à toucher le cœur et à le gagner. Ses yeux et ses larmes parlèrent plus éloquemment que sa bouche. La coupable commença enfin à rougir d'elle-même et à pleurer amèrement sa faute. Résolue d'expier ses désordres et de réparer son scandale, elle suivit son saint frère dans un nouveau monastère qu'il lui avait choisi pour sa retraite, où elle se condamna à une rigoureuse pénitence, qui ne fut pas moins longue que sa vie [1].

Pendant que le serviteur de Dieu, ainsi consolé par la conversion de sa sœur, oubliait en quelque manière les vives alarmes que sa chute lui avait causées, la Providence continua à l'éprouver par de nouvelles croix, qui le touchaient encore de plus près, et sous le poids desquelles la grâce toute-puissante de Jésus-Christ pouvait seule l'empêcher de succomber. Il y avait déjà plusieurs années qu'il travaillait avec un zèle particulier, et quelquefois avec succès, à la conversion des femmes et des filles débauchées. Dans plusieurs villes d'Allemagne, il avait eu le bonheur d'en arracher quelques-unes à leurs infâmes plaisirs, pour les faire entrer dans les voies de la pénitence. Il y en eut qui persévérèrent avec fidélité dans le nouveau genre de vie qu'il leur avait prescrit, tandis que d'autres, après quelques légères épreuves mal soutenues, abandonnaient leur retraite et leurs pratiques de mortification, pour se livrer comme auparavant au feu de leur folle passion ou à celle de leurs séducteurs. Et il s'en trouva dont le changement passager ne fut qu'extérieur.

Une de ces hypocrites, sans interrompre son commerce criminel, s'était contentée de le cacher avec plus de soin, et cepen-

[1] Porro hujuscemodi lugubri gestu et benigna consolatione emollivit pectus illius, ut confestim prompto sese animo offerret ad amplectendum, quod deseruerat, monasticum institutum. Post hæc ubi ineffabili cum pudore ac ignominia, et grandi labore ovem hanc perditam ad Christi ovile reduxerat, Dei benignitate factum est, ut cœnobio longe opportuniori et commodiori eadem ipsa reciperetur, quam fuerat prius ; atque in tantum illius erga Deum fervor et strenuitas deinceps excrevit, sanctaque et cauta, sive bene custodita conversatio ejus adeo in virtutibus ad mortem usque stabilita est, ut frater illius, apud Deum et homines, pro perpessis illius causa molestiis abunde recrearetur, etc. *Acta Sanct.*, p. 670, n. 72.

Digitized by Google

dant elle affectait un air dévot et pénitent, se montrait assidue aux prédications du serviteur de Dieu, se présentait souvent à son confessionnal, versait beaucoup de larmes, et profitait toujours des aumônes qu'on ne lui procurait que pour lui ôter le prétexte ou l'occasion de continuer de vivre dans ses désordres. Le Bienheureux Henri fut averti qu'elle y était toujours plongée, et après s'être bien assuré de la vérité du fait, il crut devoir punir cette prétendue dévote, du moins en ne lui procurant plus les mêmes aliments, qui pouvaient servir, contre son intention, à l'entretenir dans le libertinage, dès là qu'ils ne servaient pas à l'en détourner. Mais cette femme sans pudeur, et accoutumée à abuser de tout, menaça hardiment le serviteur de Dieu de le perdre de réputation et d'honneur, en le déclarant père d'un enfant qu'elle venait de mettre au monde.

L'accusation suivit de près la menace, et cette noire calomnie, portée jusque devant les supérieurs, fut soutenue avec effronterie, répandue bientôt dans le public et reçue avec une joie maligne de la part de ceux qui auraient souhaité pouvoir trouver, dans le rigide censeur de leurs vices, un complice de leurs désordres. Les parents du Saint réclamaient la justice des hommes ou voulaient se la faire à eux-mêmes. Mais l'humble et chaste disciple de Jésus-Christ, disposé à boire le calice jusqu'à la lie, n'attendait à son ordinaire sa justification que de Dieu seul. Dans la plus grande de toutes les humiliations, il n'ouvrait point la bouche pour se plaindre; ou il ne se plaignait qu'à Dieu même, et toujours dans un profond anéantissement. « Me serait-il permis, Seigneur (disait-il quelquefois avec cette simplicité qui touche le cœur de Dieu), me serait-il permis de répandre mon âme en votre présence? Pardonnez-moi la liberté que je prends de vous demander, comment, étant la bonté même, vous souffrez que vos amis et vos fidèles serviteurs soient livrés à tant de contradictions? car, quelque douceur qu'on puisse espérer dans votre service, il faut s'attendre en même temps à mille amertumes. Les afflictions et les croix les plus accablantes semblent être en ce monde le partage de tous ceux qui vous aiment. » Mais ces plaintes innocentes, dans la bouche d'un Saint, n'ôtaient rien à

Digitized by Google

sa confiance et à sa soumission. Aussi la justice divine, ajoutent les historiens, ne tarda pas à le venger hautement, par la mort malheureuse de la personne qui l'avait si outrageusement calomnié et de ceux qui soutenaient le plus opiniâtrément la calomnie. A la vue de ces coups redoublés et trop frappants, sans doute, pour n'être point attribués à la main d'un Dieu vengeur de l'innocence, les personnes de piété qui s'étaient montrées trop faciles à écouter ou à soupçonner le mal, reprirent sans peine leurs premiers sentiments d'estime ou de vénération pour le saint ministre de la parole divine, et ne profitèrent pas moins de ses instructions.

Le Bienheureux Henri continuait toujours ses salutaires instructions, et les peuples en retiraient de nouveaux fruits, malgré tout ce que pouvait faire l'enfer pour les empêcher. Choisi de Dieu pour prêcher son Évangile et faire connaître les richesses de sa grâce, il ne paraissait jamais plus éloquent que, lorsqu'après avoir relevé avec saint Paul cette charité infinie qui a fait descendre le Fils de Dieu dans le sein d'une Vierge et l'a porté à se livrer lui-même à la mort pour des impies, il attaquait la noire malice et l'ingratitude des blasphémateurs. Ce crime n'était que trop commun dans ce malheureux siècle, c'était pour en inspirer une juste horreur que le zélé ministre de Jésus-Christ employait toutes les inventions de son esprit et toutes les forces de son éloquence vive et pathétique. Les paroles que Dieu mettait alors dans sa bouche étaient comme autant de traits ou de flèches dont les plus endurcis se sentaient percés. Il ne prêchait presque jamais sur cette matière sans verser lui même des larmes et sans en faire répandre à tous ses auditeurs. Quand il les voyait touchés, humiliés, confondus, il leur dictait lui-même les saintes résolutions qu'ils devaient former, en demandant pour eux et avec eux la grâce qui pouvait les leur faire accomplir.

Bien des Chrétiens, animés par ses discours, se consacrèrent d'une manière particulière à l'amour et à l'adoration du saint Nom de Jésus, pour s'opposer comme par une sainte conspiration à ces bouches sacriléges qui le déshonoraient par leurs blas-

Digitized by Google

phèmes. Ce que l'homme de Dieu avait fait d'abord à Cologne et à Constance pour étendre le culte et la dévotion du Nom par lequel nous espérons le salut, il le fit dans la suite à Strasbourg, à Augsbourg, à Ulm et dans les autres principales villes de la Souabe, de même que dans celles de l'Alsace.

Ces courses évangéliques coûtaient toujours à la nature. Les croix et les épines semblaient naître sous les pas du disciple de Jésus-Christ. Mais la vivacité de son zèle lui faisait dévorer les contradictions et les souffrances. Persuadé qu'elles entraient dans l'économie de son salut et de la conversion de ceux à qui il annonçait la sainte parole, il portait sa croix avec un courage héroïque, et il se servait de tout pour s'animer lui-même à ne craindre jamais ni le travail, ni la peine, dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu ou du salut de ses frères. S'étant un jour embarqué sur le lac de Constance, il trouva sur le bateau un jeune homme très-bien fait, fort et robuste, superbement vêtu, qui avait à la main un arc et quelques flèches. Le prédicateur lui fit quelques questions, et il apprit qu'il allait à un certain endroit, où devaient se trouver plusieurs gentilshommes pour courir la lance en présence des dames, dont la principale donnait toujours un prix à celui qui demeurait victorieux, c'est-à-dire à celui des combattants qui s'était le plus distingué par sa force et son adresse, soit dans la course ou dans les autres jeux, qu'on appelait des joûtes et des tournois. Le jeune homme ajouta que, pour remporter une couronne de laurier, il en coûtait bien des sueurs et du sang, et que cependant il fallait tout souffrir, sans jamais témoigner ni douleur, ni tristesse, quoique souvent, dit-il, les yeux sortent presque de la tête et que le corps soit tout couvert de plaies.

Les sages réflexions qui se présentèrent d'abord à l'esprit du serviteur de Dieu le firent gémir, mais en même temps elles servirent à le fortifier dans les rudes combats que lui livraient continuellement le monde et le démon. Il pleurait l'aveuglement des mondains, qui, pour plaire à une créature et mériter la couronne corruptible qu'elle leur promettait, allaient volontairement s'exposer aux coups les plus violents ou à la mort, et il se

Digitized by Google

reprochait comme une lâcheté ces frémissements involontaires
la nature qu'il ressentait quelquefois parmi les épreuves du m
nistère évangélique.

La grâce qui lui inspirait ces sentiments répandait souve
dans son esprit de si vives lumières sur les grandeurs et l
perfections ineffables de la Sagesse incréée, que son cœur en éta
tout embrasé d'amour. Ainsi détaché de lui-même et dans l'oul
de toutes les créatures, il fut élevé à un très-haut degré
contemplation. Mais, au milieu même de ces délices spirituelle
une voix intérieure ne lui parlait que des croix ou des comba
qu'il devait soutenir avant que de triompher. On nous dispense
de rapporter ici les fréquentes révélations, les extases et les r
vissements d'esprit dont Surius a rempli l'histoire de cet ami d
Dieu. On assure que ce n'était pas seulement dans le secret et
silence de la nuit, lorsqu'il vaquait avec plus de liberté au sai
exercice de l'oraison, qu'il recevait ces faveurs extraordinaires
elles lui étaient aussi communiquées quelquefois à l'autel, en pr
sence du peuple, et ce n'est pas moins sans doute le goût o
l'expérience qu'il avait des dons surnaturels, que ce qu'il en
écrit, qui lui a fait donner le nom de Docteur extatique.

Le Bienheureux Henri avait composé l'office de la Sagess
éternelle; il le récitait dévotement tous les jours, et la plu
douce de ses consolations était de faire ou de chanter de
hymnes et des cantiques en l'honneur du Nom de Jésus. Ce Nor
adorable était toujours dans sa bouche et profondément grav
dans son cœur, mais il voulut que l'impression en parût jusqu
sur sa chair. Ayant armé sa main d'un fer bien pointu, il grav
le nom de Jésus sur sa poitrine en gros caractères. Après cett
opération, pendant laquelle l'amour avait triomphé de la dou
leur, ce martyr volontaire, encore couvert de sang, adressa ce
paroles au Crucifix devant lequel il s'était prosterné : « Seigneur
l'unique objet de mon amour, voyez le désir de mon cœur, e
recevez ma bonne volonté. Puisque je n'ai pu sans indiscrétio
porter le fer plus avant, achevez vous-même le sacrifice; e
comme je me suis marqué au dehors d'un caractère ineffa-
çable, gravez aussi votre saint Nom dans le fond de mon cœu

Digitized by Google

d'une manière si intime qu'il soit éternellement la vie de mon âme et toute ma consolation. »

Quelque appliqué que fût Henri Suzo au ministère apostolique pendant les trente-sept années qu'il en remplit les fonctions (depuis l'an 1328 jusqu'en 1365), la Providence voulut qu'il employât encore sa plume pour l'instruction des fidèles, qui ne pouvaient la recevoir de sa bouche, et pour la consolation (ou la confusion) de ceux qui viendraient dans les siècles postérieurs. Dans le premier chapitre d'un de ses ouvrages, l'humble écrivain nous apprend l'ordre exprès qu'il avait reçu de le composer et les différentes raisons qu'il avait d'abord osé alléguer pour s'en défendre. Il croyait pouvoir s'excuser, ou sur le grand nombre des livres qui se trouvaient déjà entre les mains de tout le monde, et dont on profitait si peu ; ou sur son incapacité et sa faiblesse, capable de tirer peut-être vanité de cet emploi ; ou enfin sur la crainte que ses écrits, contre son intention, ne servissent plutôt à la condamnation qu'au salut des hommes charnels, qui mépriseraient et rejetteraient comme des fables la plupart des vérités dont il entreprendrait de les instruire.

Mais l'Esprit de Dieu, qui était son unique directeur et son maître, détruisit tous ces prétextes spécieux. Il lui fit comprendre que sa bonté envers les hommes était si grande qu'il voulait employer toutes sortes de moyens pour les attirer à lui, en les retirant des voies égarées où ils se perdaient ; que, quand il n'y aurait qu'une seule âme qui profitât pour son salut de ce qu'on lui ordonnait d'écrire, il devait s'estimer heureux, lui en dût-il coûter son repos et sa vie corporelle ; qu'il n'était point le premier par qui le Seigneur avait voulu communiquer aux hommes des lumières particulières, proportionnées à leurs besoins présents ; que souvent il s'était servi de plus simples ou de plus dépourvus de la sagesse du monde ; qu'au reste, étant assez convaincu de sa propre faiblesse et de sa misère, il devait regarder comme des tentations du démon, toutes les pensées de vanité qui pourraient lui venir à cette occasion ; que s'il arrivait qu'on méprisât ses avis, qu'on rejetât ou qu'on calomniât même sa doctrine, ce n'était point son affaire, mais celle de la

Digitized by Google

Providence, qui sait tirer le bien du mal, et faire tout servir à ses fins; que s'il s'obstinait encore à ne point écrire, il y serait contraint par toutes sortes d'afflictions d'esprit et de corps ; et que si le Seigneur n'avait eu égard à sa simplicité, il l'aurait déjà rigoureusement puni de son peu d'obéissance.

Toutes ces différentes pensées, que la grâce inspirait sans doute au disciple de Jésus-Christ, ne faisaient pas moins d'impression sur son cœur que s'il eût entendu distinctement la voix même de Dieu, dont il était persuadé que l'Esprit parlait en lui. Aussi fit-il taire ses répugnances naturelles, et ayant employé près de trois mois à former tout le plan, ou le dessein de son ouvrage, il commença à mettre par écrit les grandes vérités que Dieu lui faisait connaître, se conformant en quelque manière au style des anciens Prophètes, et couvrant les vérités qu'il voulait publier sous le voile des paraboles et des figures. Mais comme ces vérités regardaient toutes des faits présents, et qu'on n'aurait pu en tirer aucun fruit, s'il les avait laissées sous l'obscurité de ces prophéties, qui ne s'expliquent que dans le temps de leur évènement, l'auteur a d'abord soin de donner l'explication de la plupart de ces figures. Dans son traité intitulé : *des Neuf Roches,* avant de représenter les divers degrés de la conversion des pécheurs et de la persécution des justes, il fait une courte description de l'ancienne et de la nouvelle face de l'Église, par rapport aux mœurs de la plupart de ses enfants. En parcourant tous les états et toutes les conditions, il donne la plus haute idée de ce qu'on peut appeler le siècle d'or de l'Église, et il représente au naturel ce qui se passait de son temps, par une opposition continuelle, qu'il fait remarquer entre l'innocence, la ferveur, la justice ou l'esprit de pénitence et de charité des premiers Chrétiens, et l'affaiblissement de la foi, la corruption de mœurs et ce malheureux esprit de libertinage ou d'irréligion, qui n'était déjà que trop commun dans le XIV^e^ siècle, où il vivait, mais dont les funestes progrès doivent nous faire encore plus gémir et trembler aujourd'hui, que nous voyons tant de nouveaux monstres dont le dessein est de saper la religion par ses fondements.

Digitized by Google

Le Bienheureux Henri, qui n'a mis son nom à aucun de ses ouvrages, finit celui-ci par ces paroles : « Après que ce petit livre fut entièrement achevé, il plût à Dieu de retirer de son serviteur toutes ces sublimes connaissances dont il l'avait favorisé pendant qu'il l'écrivait. Il le laissa dans une grande sècheresse et une aussi grande pauvreté spirituelle que s'il n'avait jamais eu aucune notion ou connaissance particulière des divins Mystères. Mais dans cette privation, cet homme vit toujours soumis, persuadé que ces peines et ces tentations l'accompagneront au tombeau : aussi ne demande-t-il que des croix et des afflictions. Ce petit livre (continue l'auteur) fut commencé pendant le Carême de 1352. On ne doit pas s'informer de qui Dieu s'est servi pour l'écrire : car ayant remis toutes choses aux soins de la divine Providence, il espère que son nom sera inconnu pendant toute sa vie. »

Par la date de ce traité *des Neuf Roches,* nous voyons que ce n'est pas le premier que notre auteur ait composé. Il avait déjà écrit plusieurs autres ouvrages, et en particulier son *Dialogue de la Sagesse éternelle avec son disciple,* ouvrage dédié au général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, Hugues de Vauceman, décédé l'an 1341. Dans cet opuscule de piété, si justement estimé de toutes les personnes qui ont quelque goût pour les choses spirituelles et une plus grande connaissance des voies intérieures, l'auteur déclare encore que, ne sachant ni s'il devait écrire, ni ce qu'il écrirait, le Seigneur avait bien voulu lui apprendre, par une lumière particulière, non-seulement le temps et la manière, mais aussi tous les sujets qu'il devait traiter. Hors le temps où l'Esprit de Dieu l'appliquait à ce travail, s'il lui arrivait de vouloir mettre quelque chose sur le papier, faire quelques collections, ou ajouter ses propres pensées à ce qui était déjà écrit, tout lui paraissait insipide ou déplacé, et aussi peu ressemblant à tout le reste que l'esprit de l'homme est différent de celui de Dieu. Par cette déclaration, l'auteur semble se donner pour un homme inspiré, et cependant il ne négligea jamais la sage précaution de confronter soigneusement ce qu'il croyait avoir reçu d'en haut avec les divines Écritures et la doctrine de l'Église.

Quand la profonde humilité dont il faisait profession, et qui

Digitized by Google

fut toujours sa vertu favorite, ne l'aurait pas engagé à être son propre censeur, le grand nombre d'envieux qui semblaient toujours appliqués à l'humilier ou à le persécuter devait suffire pour le porter à faire le premier un rigoureux examen de tout ce qui sortait de sa plume, avant que son travail tombât entre leurs mains. Mais toujours timide et en quelque manière prévenu contre lui-même, bien loin de présumer de ses propres lumières, il portait la défiance presque à l'excès, et quelquefois dans les choses qui lui paraissaient les plus conformes aux premières règles de la vérité. Aussi aurait-il pris volontiers le parti de laisser tous ses écrits dans les ténèbres, comme il souhaitait que son nom y fût toujours, si les supérieurs ne l'avaient obligé de donner au public ce qui ne pouvait servir qu'à l'instruire et à l'édifier. Dans la nécessité d'obéir, le serviteur de Dieu remettait ses ouvrages entre les mains des supérieurs, en les priant de vouloir les examiner eux-mêmes et les faire examiner avec rigueur par les plus célèbres théologiens, surtout par des personnes depuis longtemps exercées dans les voies intérieures. Nous savons que cet examen fut fait selon les désirs du serviteur de Dieu et pour sa consolation.

Tout cela ne put empêcher que les ennemis de la vertu ou de la réputation de notre Saint ne fissent tout ce qu'il avait déjà prévu. Ceux-là blasphémaient ouvertement ce qu'ils n'entendaient pas; ils critiquaient avec malignité de saintes maximes qu'ils étaient tout-à-fait incapables de comprendre, car il n'est pas donné à l'homme charnel de comprendre les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. Ceux-ci, moins emportés en apparence, ne laissaient pas de parler d'une manière propre à rendre suspects des écrits qui semblaient les condamner eux-mêmes, parce que leurs mœurs corrompues y étaient représentées avec des couleurs trop vives, quoique le sage écrivain, en attaquant les vices, eût toujours épargné les personnes, même les plus vicieuses. Il s'en trouva enfin qui calomnièrent une doctrine très-pure, par le seul désir de contrister un homme qu'ils n'aimaient point. Henri Suzo fut traité d'ignorant, de visionaire et d'hérétique. Accoutumé à porter sa croix à la suite de Jésus-Christ et à être rassasié d'opprobres, cet ami de Dieu souffrit avec une patience héroïque

Digitized by Google

la première et la seconde de ces accusations. Mais il fut sensible à la troisième, autant que le devait être un enfant de l'Église injustement attaqué dans sa foi. Il est vrai que ses propres écrits étaient son apologie, comme la régularité de sa vie et la sainteté de ses actions faisaient son éloge. Tout le bruit que purent faire ses téméraires détracteurs ne ralentit jamais la vivacité de son zèle et n'empêcha pas le fruit de ses prédications.

Toujours semblable à lui-même, et d'autant plus fort qu'il était plus étroitement uni et plus conforme à Jésus-Christ crucifié, le Bienheureux Henri mettait tout à profit pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. La charge de supérieur, que l'obéissance l'obligea d'accepter dans un couvent de sa province d'Allemagne, fit paraître avec un nouvel éclat sa sagesse, sa fermeté, sa vigilance, toujours attentive aux besoins de ses Frères et à leur perfection. Une gravité tempérée de douceur et de charité le faisait craindre et aimer en même temps, et la sainteté de ses exemples servit à maintenir le bon ordre ou à rétablir la discipline régulière, qui commençait à s'affaiblir. Dans une lettre qu'il écrivit à un de ses amis, chargé comme lui de la supériorité d'un monastère, on peut voir quels étaient ses sentiments, ses maximes et sa conduite dans un emploi dont les devoirs, peu compatibles avec l'état d'un contemplatif, ne paraissaient pas l'être davantage avec les fonctions de l'apostolat, dont il faisait son occupation capitale.

Dès qu'il lui fut permis de reprendre la place de simple religieux, il recommença avec une nouvelle ferveur ses courses évangéliques, et son âge déjà avancé ne l'empêcha point d'aller de ville en ville, ou de province en province, annonçant partout la parole de Dieu et la nécessité de la pénitence, disposé à souffrir et à mourir plutôt que de taire la vérité ou de la dissimuler par crainte, par intérêt ou par respect humain. Les gens de bien continuaient aussi à le suivre, à l'écouter avec respect et à s'empresser de se mettre sous sa conduite. Quand ils ne pouvaient avoir la consolation de recevoir de sa bouche l'éclaircissement de leurs doutes ou le soulagement dont ils avaient besoin dans leurs peines, ils tâchaient de se procurer du moins

Digitized by Google

quelques-unes de ses lettres, qu'ils recevaient comme de la main d'un ami de Dieu, et qu'ils conservaient précieusement comme un trésor. On nous en a conservé plusieurs, où l'onction et la charité qui remplissaient le cœur de l'écrivain se font si bien sentir qu'on les lit encore avec de nouveaux fruits. Voici celle qu'il avait adressée à un de ses enfants spirituels dangereusement malade. Bzovius l'a jugée digne d'être insérée en entier dans ses *Annales :*

« Qui me fera la grâce, mon cher fils, que je meure pour vous? Je mourrai du moins avec vous, si ce n'est pas de corps, ce sera par toute la tendresse de mon cœur, qui, dans l'éloignement où nous sommes l'un de l'autre, ressent néanmoins pour vous tous les mouvements de compassion et d'amour dont il est capable. La charité me rend présent auprès de vous; je vous embrasse, je prends vos mains affaiblies entre les miennes, et en les arrosant de mes larmes, je vous donne les dernières marques de la sincère affection d'un ami et d'un père. Puisque le Seigneur l'ordonne ainsi, faites avec joie le sacrifice de votre vie, et allez avec confiance vers Celui qui vous appelle. Rempli de charité et de foi, réjouissez-vous de ce que votre âme va être délivrée de sa prison pour contempler la face de son Bien-Aimé, qu'elle ne pouvait voir en ce monde. Je sais que les péchés qu'on a commis pendant la vie troublent ordinairement ceux qui se trouvent dans l'extrémité où vous êtes aujourd'hui, mais n'oubliez pas les justes sujets de consolation que nous présentent les saintes Écritures; muni des Sacrements de l'Église et pénétré de sentiments les plus sincères de contrition, d'humilité et d'amour, plongez-vous dans le précieux Sang qui a été répandu pour votre salut; et sur les promesses de Jésus-Christ, espérez tout de la miséricorde du Père céleste.

» On dit qu'il y a un pays où l'on pleure à la naissance des hommes, et où l'on se réjouit à leur mort. Les maux sans nombre, les calamités et les afflictions dont cette vie est remplie et qui finissent à la mort, pourraient en quelque manière autoriser cet usage. L'esprit même de la religion ne s'y oppose pas : car, en faisant abstraction des misères de cette vie, dont la seule pensée

Digitized by Google

nous fait frémir d'horreur, est-il rien de plus triste que de se trouver continuellement exposé aux occasions de pécher et de se perdre pour toujours? C'est, dit-on quelquefois, pour acquérir de nouveaux mérites ou pour expier ses fautes qu'on voudrait éloigner la mort; mais pense-t-on qu'en prolongeant ses jours on ne fait ordinairement que multiplier ses péchés? Si on n'est pas prêt aujourd'hui à recevoir la mort et à paraître devant Dieu, le sera-t-on demain?... Abandonnez-vous donc humblement à la divine Providence; recevez avec soumission tout ce qui viendra de sa part, et souvenez-vous, avec actions de grâces, que le Dieu que nous servons est trop bon et trop miséricordieux pour rejeter jamais une âme qui veut sincèrement l'aimer et qui ne met qu'en lui toute sa confiance. »

Les autres lettres roulent toutes sur différents points de spiritualité : sur la parfaite conversion, le mépris du monde et la paix du cœur. Tantôt il parle de l'humilité chrétienne, de l'abnégation de soi-même, de la résignation et de la conformité que nous devons avoir avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tantôt, après avoir décrit les diverses tentations qui ont coutume d'affliger les âmes timorées, il marque les moyens les plus propres pour en triompher, et apprend de quelle manière il faut recevoir les visites de Dieu et ses consolations. Il donne d'excellents préceptes à une personne qui semblait avoir quelque goût pour la piété, ou qui souhaitait du moins d'être pieuse, mais qui avait en même temps un extrême besoin de s'humilier et de quitter un certain air de fierté qui ne s'accordait pas avec la modestie et la simplicité chrétienne. Il découvre à une autre les piéges de Satan, toutes les ruses de l'amour-propre, et lui fait voir quelle était son illusion de vouloir allier avec la pratique de la vertu une vie molle et sensuelle, et se mêler de faire la spirituelle, sans être encore bien convertie.

Mais soit que le serviteur de Dieu avertît ou corrigeât les uns pour les retirer du vice, soit qu'il instruisît les autres des secrets de la vie intérieure, en les invitant à marcher avec plus de vitesse dans les voies de la perfection, ses corrections et ses instructions portaient également le caractère de cet Esprit de sagesse et de

Digitized by Google

zèle qui le faisait parler. Il eût été heureux si, en montrant une si grande effusion de charité pour le salut de tous, il avait pu trouver dans certains du moins quelques sentiments de justice ou d'humanité. Mais c'est parler trop humainement : disons plutôt que le serviteur de Dieu eût perdu de précieuses occasions d'acquérir toujours de nouveaux mérites et de nous donner de beaux exemples de la patience la plus héroïque, s'il n'avait trouvé presque sur tous ses pas quelque Séméï, qui se crût envoyé de Dieu pour lui jeter des pierres et le maudire. Si on s'était enfin lassé de l'attaquer sur ses mœurs, parce que la pureté et l'innocence de sa vie le mettaient en effet au-dessus de la plus maligne critique, on ne discontinuait pas de même de censurer sa doctrine et de lui imputer malicieusement des erreurs qu'on ne pouvait montrer dans aucun de ses écrits.

Cette accusation, aussi vague que mal fondée, avait été hasardée depuis plusieurs années par des inconnus; elle fut encore renouvelée contre lui dans le chapitre général de son Ordre, tenu à Magdebourg, en Saxe, l'an 1363. Selon la prédiction qu'il en avait faite, ces peines et ses épreuves l'accompagnèrent jusqu'au tombeau. Plein de jours et de mérites, il mourut, ainsi qu'il avait vécu, entre les bras de la Croix, à Ulm, dans la Souabe, le 25 de janvier 1365, beaucoup plus illustre par ses victoires sur le monde et sur lui-même que par les miracles dont Dieu l'avait honoré pendant sa vie, et qu'il multiplia avec encore plus d'éclat après sa mort [1].

La mémoire du Bienheureux Henri-Amand Suzo a toujours été en vénération, non-seulement dans son Ordre, mais aussi parmi les peuples dans toutes les provinces d'Allemagne; et dans les siècles postérieurs on a rendu plus de justice à la pureté de sa doctrine, aussi bien qu'au mérite de ses ouvrages. Bzovius, le Cardinal Bellarmin, Antoine Possevin, Dupin, le P. Labbe, le

[1] B. Henricus, qui et Amandus, ... moritur autem post multos agones, multasque patientiæ coronas, plenus dierum et virtutum in cœnobio Hulmensi, provinciæ Teutoniæ, ubi innumerabilibus miraculis claruit, anno Domini 1365, 8 cal. februarii, Carolo IV imperante. Lean. Alb., *De vir. illustr.*, lib. V, fol. 226; Bzov., ad ann. 1365, n. 14.

Digitized by Google

P. Alexandre en ont parlé avec éloge. Si, dans ses traités mystiques, ainsi que dans ceux des autres maîtres de la vie spirituelle, qui écrivaient dans le même siècle, on trouve quelques expressions qui pourraient paraître pleines d'exagération, la difficulté disparaît, et le sens naturel des paroles se présente à l'esprit dès qu'on fait quelque attention aux principes de l'auteur et à la suite de sa doctrine. Par exemple, quand cet écrivain inculque que les parfaits contemplatifs *ne ressentent plus aucune tentation*, il ne faut point prendre au pied de la lettre une expression par où ces contemplatifs seraient tirés des communes infirmités de tous les justes, jusqu'à n'avoir plus besoin de l'Oraison dominicale. Il avait lui-même éprouvé le contraire, quelque élevé qu'il fût dans la plus sublime contemplation. Et le savant Évêque de Meaux a eu raison de dire que Suzo n'a point parlé ainsi absolument, mais par comparaison à d'autres états beaucoup plus exposés aux tentations[1].

Dans plusieurs biliothèques d'Allemagne, d'Angleterre et de France, on trouve les manuscrits des ouvrages de notre auteur, non-seulement des deux traités dont nous avons fait déjà mention, mais aussi de plusieurs autres qui étaient sortis de sa plume. La plupart furent traduits en plusieurs langues et imprimés dans les XV^e^ et XVI^e^ siècles, à Cologne, à Venise, à Naples, à Paris, etc. La dernière version française, publiée à Lyon l'an 1725, est d'un saint religieux du même Ordre, avec lequel nous avons conversé familièrement dans le couvent d'Avignon. Nous pouvons finir cette histoire par les paroles de Laurent Surius, le premier peut-être qui ait mis en latin tous les ouvrages que le Bienheureux Henri avait écrits en sa langue naturelle.

« J'ai lu, disait ce célèbre Chartreux, plusieurs livres très-propres à exciter les pécheurs aux saints gémissements et à les préparer à une sincère conversion, mais je n'en ai point trouvé qui excite plus fortement les âmes à la plus haute perfection de la vie spirituelle, ni de plus capable de toucher le cœur le plus

[1] Le culte rendu au Bienheureux Suzo fut approuvé le 10 avril 1831, par le Pape Grégoire XVI, qui permit à tout l'Ordre de Saint-Dominique d'en célébrer la fête le 2 mars

Digitized by Google

dur, que ceux du Bienheureux Henri Suzo, pourvu qu'on veuille les lire avec quelque attention. » (TOURON.)

LE VÉNÉRABLE FOULQUES,

CURÉ DE NEUILLY-SUR-MARNE.

Dès le commencement de son pontificat, le grand Pape Innocent III désirait ardemment de procurer du secours à la Terre sainte. Il choisit deux Cardinaux, Soffrid, prêtre du titre de Sainte-Praxède, et Pierre de Capoue, diacre du titre de Sainte-Marie *in via Lata,* auxquels il donna la Croix, afin qu'ils invitassent les autres à la croisade par leurs exemples aussi bien que par leurs paroles. Il ordonna en même temps que le clergé paierait le quarantième de ses revenus ecclésiastiques; mais il se taxa lui et les cardinaux au dixième. Il fit faire un navire dont la construction lui coûta treize cents livres, le fit charger de vivres, et l'envoya à Messine, sous la conduite d'un Templier, d'un Hospitalier et d'un moine.

En même temps il publia une lettre circulaire adressée à tous les Évêques, les seigneurs, le clergé et le peuple de France, d'Angleterre, de Hongrie et de Sicile, où il disait : « Depuis la perte lamentable de Jérusalem, le Saint-Siége n'a cessé de crier pour exciter les peuples chrétiens à venger l'injure faite à Jésus-Christ banni de son héritage. Autrefois Urie ne voulait point entrer dans sa maison, tandis que l'arche du Seigneur était dans le champ; maintenant nos princes en cette calamité publique se plongent dans les délices, abusant de leurs richesses, et se poursuivent mutuellement par des haines implacables, ne cherchant qu'à venger leurs injures particulières. Et ils ne considèrent pas que nos ennemis nous insultent, en disant : « Où est votre Dieu, qui ne peut se délivrer lui-même de nos mains? Nous avons profané votre sanctuaire et les lieux où vous prétendez que votre superstition a pris naissance. Nous avons brisé les armes des Français, des Anglais, des Allemands, et dompté une seconde fois les fiers Espagnols; et après avoir rassemblé contre nous toutes vos forces, vous n'avez presque rien fait? Que nous reste-t-il donc, sinon de chasser ceux que vous avez laissés en fuyant

Digitized by Google

chez vous, et à qui vous avez donné en garde le peu qui vous reste, et de passer dans vos terres, pour effacer à jamais votre nom et votre mémoire ? »

Le Pape continue : « Prenez donc courage, mes enfants, et, vous confiant en la puissance de Dieu, marchez à son secours selon vos facultés, puisqu'il vous a donné l'être, la vie et tout ce que vous avez. Quiconque en une occasion si pressante refusera son service à Jésus-Christ, quelle excuse pourra-t-il porter à son terrible tribunal? Si Dieu est mort pour l'homme, l'homme craindra-t-il de mourir pour Dieu? refusera-t-il les biens temporels à Celui qui lui donne les richesses éternelles? Que tous se tiennent donc prêts pour le mois de mars prochain, en sorte que les villes et les seigneurs envoient à leurs dépens chacun un certain nombre de gens de guerre à la Terre sainte, pour y servir au moins deux ans, ou au lieu des hommes une certaine somme d'argent.

» Ceux qui feront le service en personne et à leurs dépens auront l'indulgence plénière de tous les péchés dont ils auront fait pénitence de bouche et de cœur ; ceux qui auront fourni la dépense, ou servi de leurs personnes aux dépens d'autrui pendant deux ans, auront la même indulgence. »

Pierre de Capoue fut chargé de prêcher la croisade en France. Dès son arrivée à Paris il trouva l'homme que le Seigneur avait destiné pour soulever son peuple à la défense de la Croix. C'était le Vénérable Foulques de Neuilly, auquel le Pape Innocent III écrivit des lettres en date du 5 novembre 1198, pour l'encourager à cette mission.

Foulques était curé de Neuilly-sur-Marne, entre Paris et Lagny ; c'était un homme de grand zèle, mais simple et peu lettré. L'ignorance l'avait d'abord conduit à une vie déréglée et scandaleuse. Mais Dieu l'ayant touché, il s'appliqua à gouverner sa paroisse avec grand soin, et commença à prêcher aux environs, exhortant le peuple au mépris des choses de ce monde. Il reprenait les pécheurs d'un ton sévère, attaquant principalement les femmes débauchées et les usuriers, dont le nombre était excessif dans ces provinces. Foulques disait la vérité nuement et

Digitized by Google

sans épargner personne, ce qui lui attira au commencement de la contradiction et du mépris, en sorte qu'il fut deux ans sans faire grand fruit.

Connaissant que la science lui manquait, il allait à Paris dans les écoles de théologie écouter les docteurs, et écrivait sur ses tablettes quelques passages de l'Écriture et quelques maximes de morale; puis il en faisait son profit, pour prêcher le dimanche dans son église ce qu'il avait appris pendant la semaine. Pierre le Chantre, dont il allait souvent prendre les leçons, admirant la ferveur de ce bon prêtre, l'avait engagé une fois à prêcher à Paris dans l'église Saint-Séverin, en présence de plusieurs étudiants. Dieu lui donna tant de grâces que son maître et les autres auditeurs disaient que le Saint-Esprit parlait par sa bouche; et depuis ce temps les docteurs et leurs disciples s'invitaient l'un l'autre à aller entendre ses sermons, tout simples et grossiers qu'ils étaient.

Un jour donc, comme Foulques prêchait à Paris dans la place de Champeaux, c'est-à-dire aux halles, devant une grande multitude de clergé et de peuple, il parla avec tant de force que plusieurs, touchés de componction, se prosternèrent à ses pieds, tenant des verges et des courroies, nu-pieds et en chemise, confessant publiquement leurs péchés, et se mettant entièrement à sa discrétion. Foulques, rendant grâces à Dieu, les embrassait et leur donnait des conseils convenables, entre autres aux usuriers et aux pillards de restituer selon leur pouvoir. Les femmes prostituées, se coupant les cheveux, renonçaient à leur infâme profession; il en maria plusieurs, d'autres embrassèrent la continence, et pour leur assurer une retraite, il procura la fondation de l'abbaye de Saint-Antoine, sous la règle de Cîteaux. Foulques s'acquit tant d'autorité que les écoliers et les docteurs mêmes venaient l'écouter, et apportaient à leur tour des tablettes et du papier pour recueillir ses discours et en faire usage dans leurs sermons; mais ceux de Foulques n'avaient pas la même force dans la bouche des autres. Il exhortait les docteurs à faire leurs leçons courtes, utiles et agréables, et persuada à plusieurs de retrancher beaucoup de vaines subtilités et de questions su-

Digitized by Google

perflues. Il y en eut même qui se firent ses disciples et se joignirent à lui pour aller prêcher, entre autres Pierre le Chantre, Pierre de Roissi, l'abbé de Perseigne, de l'Ordre de Cîteaux, Eustache, abbé de Flaix ou de Saint-Germer, Albéric de Laon, archidiacre de Paris, depuis archevêque de Reims, et quelques autres.

Foulques prêcha par toute la France, en Flandre, en Bourgogne, et dans une grande partie de l'Allemagne, étant invité par les Évêques et reçu partout comme un Ange; et Dieu lui donna le don des miracles, en sorte qu'il guérissait toute sorte de maladies par la seule imposition des mains et par le signe de la Croix; mais il ne guérissait pas indifféremment tous les malades qui se présentaient; il y en avait qu'il refusait absolument de guérir, disant qu'il n'était pas avantageux pour leur salut, à d'autres qu'il n'avait pas encore assez fait pénitence. Un jour on lui amena des muets à qui il ouvrit la bouche, souffla dedans et leur commanda de parler; et comme ils tardaient à obéir, il leur donna des soufflets comme pour les y contraindre, et ils parlèrent aussitôt. Une autre fois, des gentilshommes lui présentèrent un jeune homme de leurs parents tout impotent. Foulques leur fit une rigoureuse réprimande sur la vanité de leur parure, et commanda au jeune homme de descendre de cheval; comme il n'obéissait pas, parce qu'il ne pouvait se remuer, Foulques le lui commanda au nom de Jésus-Christ; et voyant qu'il ne descendait pas encore, il poussa vers lui son cheval, levant un bâton qu'il tenait comme pour le frapper. Le jeune homme effrayé se laissa tomber; Foulques le releva guéri, et le fit courir devant lui, rempli de joie, la longueur d'un champ. Ce bon prêtre n'avait rien de singulier dans son habit, dans sa nourriture et sa manière de vivre. Il allait à cheval et mangeait ce qu'on lui donnait.

Foulques avait commencé de prêcher dès l'an 1195. Le légat Pierre de Capoue, trouvant sa réputation établie, se servit utilement de lui pour la croisade; et ce fut sur le rapport de ce Cardinal que le Pape Innocent écrivit à Foulques la lettre dont j'ai parlé, par laquelle il l'exhorte à employer le talent que Dieu

Digitized by Google

lui a donné pour l'instruction de son peuple, et lui donne le pouvoir de choisir, avec le conseil du légat, ceux d'entre les moines noirs, les moines blancs ou les Chanoines réguliers, qu'il jugerait les plus propres à prêcher avec lui. On appelait alors moines noirs ceux de Clugni, et moines blancs ceux de Cîteaux.

Foulques, s'étant croisé lui-même, commença à prêcher la croisade avec grand succès. Les peuples, le voyant croisé et sachant qu'il devait marcher pour les conduire en cette entreprise, accouraient en foule prendre des croix de sa main. Il recevait quantité d'aumônes dont il amassa de grandes sommes pour subvenir aux frais de la croisade. Mais quelque pure que fût son intention, sa réputation en souffrit et son autorité en déchut notablement.

Les principaux seigneurs qui se croisèrent par les prédications de Foulques furent Thibaut V, comte de Champagne, âgé de vingt-deux ans, et Louis, comte de Blois, âgé de vingt-sept. Ils étaient cousins-germains du roi de France et neveux du roi d'Angleterre. Ces deux princes se croisèrent à l'entrée de l'Avent l'an 1199, à l'occasion d'un tournoi qui se tint en Champagne. Avec eux se croisèrent Simon de Montfort, depuis si fameux par les guerres des albigeois, Renaud de Montmirail, Geoffroi de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, qui a écrit l'histoire de cette croisade, et plusieurs autres. Il y eut aussi deux Évêques qui se croisèrent, Garnier de Troyes et Nevelon de Soissons. En 1200, le comte de Flandres prit la croix, et le marquis de Montferrat fut aussi gagné par Foulques. Mais le vénérable curé mourut au commencement de mai de l'an 1203, et fut enterré dans la paroisse de Neuilly-sur-Marne, où l'on voit encore sa tombe. Il est nommé le 2 mars dans plusieurs martyrologes.

LE VÉNÉRABLE ABSALON,

ARCHEVÊQUE DE LUNDEN.

Absalon, ou Axel, suivant son véritable nom, archevêque de Lunden, en Scanie, primat des royaumes de Danemarck, Suède et Norwége, ministre et général sous les rois Waldemar 1^er^ et

Digitized by Google

Canut IV, naquit en 1128 à Finsler, village de l'île de Zélande. Issu d'une famille illustre et alliée à la maison régnante, il fut élevé avec le jeune prince Waldemar, et termina ses études dans l'Université de Paris, regardée alors comme la première école du monde.

En 1158, il fut élu évêque de Roschild, et devint premier ministre et général des armées de Waldemar, qui venait de monter sur le trône. Le Danemarck fut redevable à sa valeur, à sa prudence et à la sagesse de ses conseils de plus d'un demi-siècle de prospérité et de gloire. A la tête des armées, Absalon réduisit les Wendes, s'empara d'Arcona, leur capitale, y établit la religion chrétienne, et y fonda une église sur les ruines d'un temple fameux, où ce peuple adorait une image grotesque.

Ce ne fut pas la seule conquête d'Absalon. Devenu archevêque de Lunden de la manière la plus honorable et la plus glorieuse pour lui, il soumit les Scaniens révoltés, et après l'avènement de Canut VI au trône, il repoussa le duc de Poméranie, son rival, et aida le roi son maître à conquérir le Mecklembourg et l'Estonie.

Les affaires de l'État et les guerres qu'il se crut permis de soutenir, suivant les mœurs de son siècle, ne l'empêchèrent jamais de s'occuper des intérêts de la religion ; il rédigea le Code ecclésiastique de la Zélande, convoqua en 1187 un Concile national pour régler les cérémonies de l'Église et le chant des offices, travailla à la conversion des peuples qu'il soumit, fonda plusieurs monastères, et y fit refleurir la régularité et la ferveur.

Absalon aima et favorisa les lettres, et il chargea le fameux Saxo Grammaticus de composer l'Histoire du Danemarck. Enfin, après une longue carrière, utile à la religion et à sa patrie, il mourut très-vénéré en 1201. Sa Vie a été écrite par Wandal.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame-des-Apparitions, à Madrid. — On la nomme ainsi parce qu'en 1449 elle apparut huit jours de suite à une pieuse fille nommée Yva, et lui commanda de lui élever une église en

Digitized by Google

un lieu qu'elle lui désigna et qu'elle avait marqué par une Croix. L'église fut bâtie, et on y adjoignit un couvent de l'Ordre de Saint-François. C'est dans ce couvent que vécut en grande sainteté la Bienheureuse Jeanne de la Croix.

Arnold de Raisse rapporte que la très-sainte Vierge, protectrice de l'Ordre de Cîteaux, daigna apparaître au Bienheureux Guillaume, dixième abbé de Villers, pour lui désigner le pieux Arnoul (Arnulphus) comme un *vase d'élection* que le Seigneur avait choisi pour lui succéder. En effet, à la mort du Bienheureux Guillaume, Arnoul fut élu. Souvent il répétait ces paroles de saint Bernard : « Arnoul, pourquoi as-tu été élevé à cette dignité? » Après avoir, avec l'aide de la très-sainte Vierge, conduit ses religieux dans les voies de la sainteté, encore plus par ses exemples que par ses paroles, il se démit de sa charge et mourut quelques années après, humblement et pieusement comme il avait vécu.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sur la voie Latine, les saints Jovin et Basilée, qui souffrirent la mort sous les empereurs Valérien et Gallien.

A Rome encore, la mémoire de plusieurs saints Martyrs, qui sous l'empereur Alexandre et le préfet Ulpien, après de cruelles tortures, furent enfin condamnés à perdre la tête.

A Porto, les saints martyrs Paul, Héraclius, Sécondille et Janvière.

A Césarée, en Cappadoce, les saints Lucius, évêque, Absalon et Lorge, martyrs.

En Campanie, la mémoire de quatre-vingts Martyrs que les Lombards mirent cruellement à mort, parce qu'ils refusaient

1 SEXTO NONAS MARTII.

Romæ, via Latina, sanctorum martyrum Jovini et Basilei, qui passi sunt sub Valeriano et Gallieno imperatoribus. — Item Romæ, plurimorum sanctorum Martyrum, qui sub Alexandro imperatore et Ulpiano præfecto diu cruciati, ac extremum capitali sententia damnati sunt. — In Portu Romano, sanctorum martyrum Pauli, Heraclii, Secundillæ et Januariæ. — Cæsareæ, in Cappadocia, sanctorum martyrum Lucii episcopi, Absalonis et Lorgii. — In Campania, commemoratio sanctorum octoginta Martyrum, qui cum nollent carnes

Digitized by Google

d'adorer une tête de chèvre et de manger de la chair offerte aux idoles.

A Rome, saint Simplice, pape et confesseur.

En Angleterre, saint Ceadde, évêque des Merciens. Le Vénérable Bède fait l'éloge de ses grandes vertus.

Additions des autres martyrologes.

Saint Jean Théreste, que saint Nil appelait le Saint. Il était abbé d'un monastère de la ville de Stilo, en Calabre, où l'on honore ses reliques.

Sainte Sécondille ou Secondole, martyre avec sainte Janvière, saint Héracle, un autre saint nommé Paul, à Porto, près de Rome.

Saint Willeic, prieur de Verden, compagnon de saint Villibrord, mort le 2 mars 727.

Saint Tribimée, martyr en Pamphilie, le 2 mars 251, dans la persécution de Décius.

Sainte Mâcre, honorée en quelques lieux le 6 janvier, jour où nous avons donné sa Vie, est fêtée en d'autres lieux le 2 mars et le 11 juin.

Saint Prospère, évêque de Côme; élevé à ce siége en 560, il ne l'occupa que cinq ans, puisqu'il mourut en paix devant Dieu le 2 mars de l'an 565. Il a en ce peu de temps élevé et relevé des églises et laissé une sainte mémoire.

Sainte Agneflète ou Noflette, vierge pieuse qui florissait au VII^e^ siècle dans le Maine, où elle est fêtée le 2 mars.

Saint Troade (Troadus), martyr en Asie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Marguerite Laurent, religieuse du couvent de Notre-Dame à Bordeaux, effrayée des persécutions, se retira à l'hôpital de Saint-André, où elle seconda les Sœurs hospitalières dans le soin

immolatas comedere, nec caput capræ adorare, a Longobardis sævissime cœsi sunt. — Romæ, sancti Simplicii papæ et confessoris. — In Anglia, sancti Ceaddæ episcopi Merciorum et Lindisfarnorum, cujus præclaras virtutes Beda commemorat.

Digitized by Google

périlleux des déportés. Elle y mourut victime de son dévouement le 2 mars 1795.

Michel Taillardat, prêtre du diocèse de Saint-Flour, arrêté et emprisonné pour refus de serment, condamné à la déportation, et mort de misère à l'hôpital Saint-André, à Bordeaux, le 2 mars 1795.

Jacques Lavaux, prêtre du diocèse de Tulle, arrêté pour le même motif, traité comme le précédent, et mort comme lui à l'hôpital Saint-André le même jour, 2 mars 1795, à l'âge de soixante ans.

Nicolas-Antoine Remy, prêtre du diocèse de Meaux, chassé de Maupertuis, sa paroisse, emmené à Paris, condamné comme rebelle, guillotiné le 2 mars 1794, à l'âge de trente et un ans.

Pierre Montagne, curé de Touquin, dans le même diocèse, ayant, comme le précédent, refusé le serment schismatique, fut emmené de la Ferté-Gaucher à Paris, et guillotiné, à l'âge de soixante dix-huit ans, le 2 mars 1794.

Digitized by Google

TROISIÈME JOUR DE MARS.

Sainte Cunégonde, impératrice et vierge. — Sainte Camille et ses trois sœurs, vierges. — Saint Marin et saint Astère, martyrs. — Saint Émétère ou Madir et saint Chélidoine, martyrs. — Saint Luciol et ses compagnons, martyrs. — Saint Titien, évêque de Brescia. — Sainte Arthélaïde, vierge. — Saint Basilique le Soldat, martyr. — Sainte Casie, martyre. — Saint Guénolé, abbé de Landévénec. — Saint Jagu et saint Guethenoc, abbés. — Saint Lamlisse, solitaire. — Saint Calupan, reclus en Auvergne. — Saint Anselme, abbé de Nonantola. — Saint Gervin, abbé de Saint-Riquier. — Le Bienheureux Frédéric, abbé de Mariengarten. — Le Bienheureux Joachim, abbé de Flore. — Le Bienheureux Bernard de Corléoné, Frère-Mineur Capucin. — Le Vénérable dom Sarrasin, abbé de Saint-Vaast et archevêque de Cambrai, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE CUNÉGONDE,

IMPÉRATRICE ET VIERGE.

Sainte Cunégonde était fille de Sigefroy, seigneur palatin du pays de la Moselle et premier comte de Luxembourg. Sa mère s'appelait Hedwige. Ces saints époux eurent grand soin d'élever chrétiennement leurs enfants, qui étaient assez nombreux. Mais aucun ne profita mieux d'une si sainte éducation que Cunégonde, qui conçut dès son enfance l'amour le plus pur et le plus tendre pour Jésus-Christ. On la maria au duc de Bavière Henri, qui, après la mort d'Othon III, fut élu et proclamé roi des Romains, et sacré à Mayence en 1002.

Deux mois après, Cunégonde fut couronnée reine à Paderborn, en Westphalie; et lorsque le prince son époux alla à Rome, en 1014, pour recevoir le diadème impérial des mains du Pape Benoît VIII, elle l'y accompagna. Elle reçut avec lui la couronne d'impératrice.

Ces deux illustres époux étaient dignes l'un de l'autre. On ne pouvait trouver une société plus étroite, plus ferme ni plus heureuse que la leur. Le lien qui les unissait n'avait rien de terrestre. La bienheureuse Cunégonde avait consacré sa virginité à Dieu,

Digitized by Google

du consentement de son chaste époux, qui prit de son côté une résolution toute semblable. L'un et l'autre l'exécutèrent avec une fidélité inviolable jusqu'à la fin de leur vie, et un si saint engagement, loin de nuire à leur union, ne servit qu'à la fortifier encore davantage. Deux âmes si pures et si fort élevées au-dessus des faiblesses humaines n'employaient leur affection conjugale qu'à s'exciter mutuellement à la piété et à faire ensemble, à l'égard des pauvres et de leurs sujets, toutes les bonnes œuvres que la charité chrétienne pouvait leur inspirer.

Dieu seul, dans les commencements, fut le témoin d'une vertu si secrète et si rare parmi les hommes. Mais il ne permit pas longtemps qu'une conduite d'un si grand mérite demeurât inconnue. Il voulut que la malice même des démons et des hommes servît à la découvrir.

L'esprit de médisance et de calomnie, cherchant à diviser deux cœurs si étroitement unis, trouva moyen de donner à l'empereur quelque ombrage touchant la fidélité de l'impératrice, et à Cunégonde l'affliction de voir son innocence attaquée. L'amour qu'elle avait pour les humiliations l'aurait portée aisément à souffrir une calomnie dont les suites se fussent terminées à la mortifier seule. Mais considérant l'obligation qu'elle avait de garantir du scandale les peuples à qui elle devait l'exemple d'une vie irréprochable, elle recommanda la justification de sa cause au souverain Protecteur de sa virginité, demanda à se justifier par les épreuves alors en usage; et soutenue par une foi vive, pleine de confiance en Dieu, elle marcha pieds nus sur des socs de charrue rougis au feu, sans en recevoir aucun dommage. Elle confondit ainsi la méchanceté des calomniateurs, et chacun connut alors le mérite de sa pureté.

L'empereur n'oublia rien pour réparer l'injure que sa facilité ou sa délicatesse trop scrupuleuse avait faite à l'honneur d'une si chaste épouse; et elle, de son côté, parut l'honorer encore davantage, persuadée qu'il n'était tombé dans le soupçon que par le désir qu'il avait de la voir demeurer avec lui toujours également fidèle à Dieu dans ce qu'ils lui avaient promis d'un commun consentement.

Digitized by Google

On vit toujours en eux la même inclination pour le bien, la même aversion pour le mal. L'Esprit de Dieu les animait également dans toutes les œuvres de charité, dans les prières, dans les veilles saintes, dans tous les exercices de la piété et dans les mortifications corporelles. Ils bâtirent ensemble et ornèrent avec beaucoup de magnificence l'église cathédrale de Bamberg, qu'il consacrèrent à Dieu sous le nom des Apôtres saint Pierre et saint Paul, et sous celui de saint Georges, Martyr.

L'impératrice s'employa ensuite avec un soin paternel à fonder, au nord de la ville de Bamberg, en l'honneur de saint Michel, un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît; et des deniers de son patrimoine elle bâtit, au midi de la même ville, un autre monastère moins grand, qu'elle donna à des chanoines, sous le nom et la protection de saint Étienne, premier Martyr. Elle fit encore d'autres établissements de piété en divers endroits de l'Allemagne, tant pour accroître le service de Dieu que pour retirer les personnes qui voudraient particulièrement se consacrer à lui, et pour soulager les pauvres et les malades.

Ayant laissé un jour l'empereur à Francfort, pour aller faire une retraite près de Cassel, elle tomba dangereusement malade, et fut miraculeusement guérie à la suite d'un vœu qu'elle fit de bâtir un monastère au lieu où elle avait souffert. Elle exécuta ce vœu avec une libéralité digne d'une aussi grande princesse; elle y établit une communauté de religieuses qui suivirent la règle de Saint-Benoît.

Les saints époux vécurent dans la plus admirable conformité de sentiments et d'actions vertueuses jusqu'au mois de juillet de l'an 1024, que Henri sortit de ce monde pour aller jouir des félicités éternelles. L'impératrice pleura cette perte; mais, soutenue par l'espérance de rejoindre bientôt son cher époux, elle ne s'en crut pas abandonnée. Elle continua de marcher sous la conduite de Dieu, se reposa sur sa miséricorde des soins de son salut, le pria de vouloir être le protecteur des églises qu'elle avait fondées et des personnes religieuses qu'elle y avait assemblées pour son service. C'était là qu'elle avait placé ses affections.

Les veilles et les oraisons partageaient son temps, de telle sorte

Digitized by Google

que le jour était destiné à la vie active et la nuit à la contemplation.

Le jour anniversaire de la mort de son bienheureux époux, elle renonça solennellement au monde et se délivra des engagements qu'elle y avait contractés. Elle assembla un nombre considérable de Prélats dans son monastère de Kaffungen pour faire la dédicace de l'église à la très-sainte Croix. Elle assista à la cérémonie, vêtue en impératrice et parée des ornements convenables à cette haute dignité. Elle offrit sur le grand autel un morceau de la vraie Croix; et incontinent après l'évangile, elle se dépouilla de ses superbes habits, reçut la bénédiction épiscopale, se revêtit d'une simple robe de couleur brune, qu'elle avait faite de ses propres mains. On lui coupa les cheveux, que l'on a depuis gardés comme une précieuse relique dans ce monastère. L'Évêque de Paderborn lui mit le voile sur la tête et lui donna l'anneau.

Elle devint ainsi, dans cette maison, la compagne de celles qu'elle avait regardées comme ses filles lorsqu'elle était encore dans le monde. Loin de prétendre à aucune supériorité, elle les servait avec humilité, fuyant l'ostentation et la singularité affectée. Elle travaillait de ses mains avec assiduité, frappée des paroles de saint Paul, que « celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. » Elle donnait ensuite au soin des malades ou à la lecture de l'Écriture sainte les moments qui n'étaient pas destinés à la prière ou au travail.

La Sainte passa ainsi quinze années dans le monastère de Kaffungen, honorée et admirée de toutes les religieuses, qui trouvaient en elle un exemple d'humilité, de douceur, de patience, de mortification et de toutes les vertus chrétiennes. A la fin, elle tomba dans une telle langueur qu'elle perdit le reste de ses forces. L'extrémité où on la vit mit l'alarme dans toute la ville de Cassel, aussi bien que dans son monastère, et tous les habitants montrèrent, par leur empressement et par leurs inquiétudes, la crainte qu'ils avaient de la perdre. Couchée dans un rude cilice, d'où elle n'avait pas voulu souffrir qu'on la retirât, et prête à rendre l'esprit, elle s'aperçut, durant la prière pour

Digitized by Google

les agonisants, qu'on préparait un drap mortuaire brodé d'or pour couvrir son corps. Elle fut si surprise de voir qu'on la voulait traiter encore en impératrice, elle qui mourait comme elle avait vécu depuis quinze ans, en pauvre religieuse, que son visage changea tout-à-coup, jusqu'à ce qu'on eût obéi à l'ordre qu'elle donna par signes, d'ôter ce drap mortuaire trop somptueux, et qu'on lui eût promis de l'enterrer dans le pauvre habit qu'elle portait.

Elle reprit alors sa première sérénité, et rendit tranquillement l'esprit à son Créateur, le 3 mars de l'an 1040. Son corps fut porté à Bamberg et mis auprès de celui de saint Henri, son époux, comme elle l'avait souhaité de son vivant. Dieu l'honora de miracles après sa mort, et ses reliques ont toujours été conservées avec beaucoup de vénération à Bamberg.

SAINTE CAMILLE ET SES TROIS SŒURS,

VIERGES.

Cette Sainte naquit au commencement du v^e^ siècle, d'une famille noble d'Italie. Le moine Éric d'Auxerre nous apprend que sainte Camille eut pour sœurs Magnence, Pallarie et Porcaire, que l'Église a toutes mises au nombre des Saintes. Éric écrivait avant l'an 800 la Vie de saint Germain, évêque d'Auxerre.

Aussi unies entre elles par les liens de la piété que par ceux de la naissance, elles firent de concert vœu de virginité, et se consacrèrent entièrement à Dieu. Comme on ne parlait, dans toute l'Italie, que de l'éloquence de saint Germain, qui était venu à Ravenne, on accourait en foule, des endroits même les plus éloignés, pour l'entendre et se mettre sous sa discipline. L'histoire nomme entre autres Magnence, Camille, Pallarie et Porcaire, qui vinrent de Civita-Vecchia à Ravenne.

Ayant eu le bonheur d'entendre le saint Évêque, qui, dans ses instructions pleines d'onction, les exhortait, comme il avait autrefois exhorté sainte Geneviève, patronne de Paris, à garder fidèlement le vœu qu'elles avaient fait à Dieu de leur virginité et

Digitized by Google

à se sanctifier par les différents exercices de piété, elles se mirent sous la conduite du Saint, qu'elles regardèrent comme leur père spirituel, et ne le quittèrent plus, même après sa mort.

Saint Germain trouva à Ravenne le terme de ses travaux apostoliques. A la nouvelle de sa maladie, on s'empressa de venir de toutes parts pour le servir; mais, au milieu d'un zèle et d'un empressement si louable et si général, sainte Camille et ses sœurs lui prodiguèrent, pendant toute sa maladie, les soins que des enfants rendraient au père le plus tendre, et qui s'étendirent au-delà du tombeau. Après que Dieu eut appelé à lui son serviteur, le 3 juillet 448, les quatre sœurs prirent la résolution d'accompagner la dépouille mortelle du saint Évêque.

Lorqu'on se mit en route, les chaleurs étaient très-fortes, la translation dura cinquante-sept jours; trois de ces saintes filles succombèrent aux fatigues d'un aussi pénible voyage. Magnence, Pallarie et Camille moururent en chemin. Sainte Camille, qui restait seule, fut inhumée au village d'Écoulives, près d'Auxerre; on y bâtit une église en son honneur, et Dieu fit connaître la sainteté de sa servante par des miracles nombreux et éclatants. Son corps et celui de sainte Pallarie furent, dans la suite, brûlés par les calvinistes.

SAINT MARIN ET SAINT ASTÈRE,

MARTYRS.

L'empereur Gallien, fils et successeur de Valérien, avait mis fin à la persécution excitée par son père; du moins un édit émané de lui défendait de poursuivre les Chrétiens. Mais il ne put arrêter le faux zèle de quelques gouverneurs, et l'Église eut des martyrs au milieu même de la paix que ce prince lui avait rendue. Un des plus illustres fut saint Marin, qui souffrit à Césarée, en Palestine. Distingué par sa naissance et par ses richesses, Marin avait un emploi dans la milice. Il devait, selon l'ordre établi, arriver à une place de centurion qui était vacante, et il était près de l'obtenir, lorsqu'un autre se présenta au tribunal, alléguant que, suivant les lois de l'empire, Marin était incapable de posséder cette

Digitized by Google

charge, parce qu'il était Chrétien, mais que lui, qui l'accusait, se trouvait en droit de l'obtenir. Le gouverneur demanda à Marin quelle était sa religion. Il confessa généreusement qu'il était Chrétien. Le juge lui donna trois heures pour songer à ce qu'il avait à faire.

Cependant Théoctène, évêque de Césarée, ayant appris ce qui se passait, alla trouver Marin, qui se retirait du tribunal; en s'entretenant avec lui, il le prit par la main et le mena à l'église. Il le fit entrer dans le sanctuaire; et là, lui désignant d'une main l'épée qu'il portait, et de l'autre le livre des saints Évangiles, il lui dit de choisir. Marin, sans hésiter, étendit sa main droite sur le livre sacré. — Attachez-vous donc à Dieu, lui dit Théoctène; soutenu par sa grâce toute-puissante, obtenez ce que vous avez choisi. Allez en paix.

Comme il sortait de l'église, le crieur public l'appela et le somma de comparaître de nouveau au tribunal, car les trois heures étaient écoulées. Marin se présenta devant le juge; ayant confessé sa foi avec plus de courage encore et plus de fermeté qu'à la première audience, il fut emmené sur-le-champ et mis à mort. C'était en l'année 261 ou 262.

Un sénateur romain, connu de tout le monde par la splendeur de sa naissance et la grandeur de ses richesses (il se nommait Astère, et il était Chrétien), ayant vu Marin consommer son martyre, chargea le corps du Saint sur ses épaules, que couvraient encore les habits de sénateur, l'ensevelit richement et lui rendit publiquement les derniers devoirs de la sépulture, avec tout l'honneur qu'il méritait.

Eusèbe, de qui nous tirons ce récit, ajoute qu'il avait ouï raconter des choses merveilleuses de la vertu d'Astère aux anciens qui l'avaient connu, et entre autres un miracle que voici. Auprès de Césarée de Philippe sont les sources du Jourdain, qui sortent du mont Paneas. Les païens prétendaient qu'il se faisait tous les ans un prodige dans une de ces fontaines; car, en une certaine cérémonie, on y jetait une victime, qui s'enfonçait dans l'eau et ne reparaissait plus. Astère s'étant trouvé à cette cérémonie, eut pitié de l'erreur de ce peuple; et, levant les yeux au

Digitized by Google

Ciel, il pria le Seigneur, au nom de Jésus-Christ, de confondre l'imposture du démon. La victime, au même instant, revint sur l'eau, et il ne fut plus parlé depuis de ce prodige infernal.

Rufin dit que le vénérable Astère fut décapité, pour avoir fait profession publique de sa foi en ensevelissant saint Marin. Il est honoré dans le martyrologe romain avec la qualité de Martyr.

SAINT ÉMÉTÈRE OU MADIR ET SAINT CHÉLIDOINE, MARTYRS.

Prudence, l'un des plus anciens et des plus célèbres d'entre les poètes chrétiens, composa sur la fin du IVe siècle de l'Église un poème important sous le titre *des Couronnes*, divisé en quatorze chants ou hymnes, à l'honneur de quelques illustres Martyrs, nés ou martyrisés en Espagne. Le premier de ces chants est consacré à la mémoire de deux saints frères, Émétère et Chélidoine, qui souffrirent la mort pour la foi de Jésus-Christ à Calahorra, dans la Vieille-Castille. Ce poète se plaint en termes très-vifs de la malignité cruelle avec laquelle les persécuteurs et les bourreaux de ces Saints détruisirent les actes judiciaires ou le procès de leur martyre, afin d'abolir la mémoire d'un évènement qui n'avait tourné qu'à leur confusion et à celle du paganisme. Ils dérobèrent au public par ce moyen la connaissance du temps où ils ont vécu, la suite de leurs actions, les exemples qu'ils donnèrent de leur constance dans la foi, les généreuses réponses qu'ils firent à leur juge et le genre de leur mort.

Ce que la renommée put conserver jusqu'au temps de Prudence, par une fidèle tradition, se réduit à nous apprendre qu'après avoir servi avec gloire dans les armées de l'empire romain en Espagne, ils renoncèrent à tous les avantages qu'ils en pouvaient espérer, pour suivre les bannières de Jésus-Christ; qu'ayant refusé de sacrifier aux idoles, on mit leur foi à l'épreuve par diverses sortes de tourments, qu'ils surmontèrent avec l'assistance du Dieu dont ils soutenaient la cause; que leur courage augmentait à mesure qu'on les faisait passer à de plus cruels supplices; et que, brûlant d'amour pour Dieu, ils ne

Digitized by Google

souhaitaient que de pouvoir donner leur vie pour Celui qui par sa mort leur avait acquis le bonheur éternel.

Prudence ajoute une singularité de leur martyre, qui était devenue fort célèbre dans le culte qu'on rendait aux deux Saints. C'est que, au moment où le bourreau leur abattit la tête, on vit l'écharpe de l'un et la bague de l'autre enlevées par le vent jusqu'aux nues; ce qui fut pris pour une assurance certaine de la gloire qui récompensait leur pureté et leur foi, dont l'écharpe blanche et l'anneau d'or étaient les symboles.

Saint Grégoire de Tours n'a pas oublié cette circonstance dans l'éloge qu'il a fait de ces deux Martyrs, et il la représente comme un grand miracle.

On ne peut douter que leur culte ne soit très-ancien, et qu'il n'ait été établi en Espagne peu de temps après leur mort, comme on en juge par la manière dont en parle Prudence. Il assure qu'un grand nombre de miracles avait rendu leur tombeau glorieux; qu'on y accourait non-seulement de diverses contrées d'Espagne, mais encore des pays étrangers, réclamer leur intercession et que la foi de ceux qui avaient mis leur confiance dans cet appui n'avait jamais été vaine. Il parle ouvertement de la fête publique qui s'en faisait à Calahorra dans le IVe siècle.

Leur culte s'étendit ensuite dans les autres villes d'Espagne, surtout depuis le temps du saint Pape Grégoire le Grand. Les martyrologes latins qui portent le nom de saint Jérôme, en font mention sans les joindre; en cela ils ont été suivis dans celui d'Usuard et ceux des autres, jusqu'au martyrologe romain. Ce qui nous fait juger au moins que ces deux saints Martyrs étaient connus et honorés encore dans d'autres Églises de l'Occident que dans celles d'Espagne.

SAINT LUCIOL ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Dans l'insatiable persécution de Dioclétien, saint Luciol, qui voulait éviter le martyre, dont il ne se croyait pas digne, émigra en Afrique, avec saint Fortunat, saint Félix, sainte Marcie et quelques autres, qui, comme lui, se défiaient d'eux-mêmes,

Digitized by Google

quoique solides dans la foi. Leur sainte vie les dénonça. Ils furent arrêtés par les agents du président Asclipiade, qui les condamna au supplice de la croix.

Ces humbles Chrétiens, au moment des tortures, se sentirent forts. Ils souffrirent vaillamment le martyre, car Dieu protége les humbles; et la petite troupe de Chrétiens reçut d'en haut une force qui lui ouvrit les Cieux.

On les honore le 3 mars.

SAINT TITIEN,

ÉVÊQUE DE BRESCIA.

Titien, Germain de nation, était un diacre si éminent en piété et en science que le clergé et le peuple de Brescia l'élurent pour succéder à saint Vigile, leur évêque. Il fit éclater dans ce poste les plus hautes vertus. Dans sa charité pour les pauvres, il en nourrissait de sa table vingt-quatre tous les jours et en soulageait une foule d'autres. Dieu le signala par des miracles; il rendit la santé au Préfet de Brescia, qu'une hydropisie entraînait à la tombe; il ramena à la vie un enfant mort, dont la mère désolée semblait ne pouvoir lui survivre. Il embellit et entretint toutes les églises de son diocèse, et il mourut regretté de tous le 3 mars de l'an 576.

Après sa mort, on rapporte qu'il apparut à une abbesse de Brescia et lui désigna le lieu où il voulait être inhumé. Ses saintes reliques sont honorées dans l'église de Saint-Cosme.

SAINTE ARTHÉLAÏDE,

VIERGE.

Cette jeune Chrétienne, née près de Rome, était d'une famille patricienne. Mais, nourrie dans la foi et ne s'appuyant que sur le Dieu qui peut tout, elle renonça au monde et se fortifia par le vœu de virginité. Ses parents n'en voulurent pas moins la marier. Troublée de cet obstacle, elle s'enfuit et chercha un refuge sur le mont Gargano.

Après quelques mois de solitude, où elle ne se croyait pas en sûreté, elle se rappela qu'elle avait à Bénévent un oncle pieux

Digitized by Google

qui pouvait la protéger. Elle gagna cette ville, où cet oncle la reçut avec joie, et chez qui elle mena en paix la vie des vierges chrétiennes. Elle y mourut riche de mérites, le 3 mars de l'an 571.

SAINT BASILISQUE LE SOLDAT,

MARTYR.

Basilisque, dont l'Église latine honore aujourd'hui la mémoire, était cousin du grand martyr Théodore le Tiron. Il avait sa famille dans le village de Cumiales, en Cappadoce, près de la rivière d'Iris. Il paraît qu'elle était toute chrétienne, et il est surtout fait mention de trois de ses frères et d'autres de ses parents dans son histoire.

Il fut enrôlé avec deux autres Chrétiens de son pays, nommés Eutrope et Cléonique, dans la même compagnie que saint Théodore, dont ils étaient aussi parents.

Lorsqu'ils étaient en quartier dans Amasée, ville principale de la province du Pont, ils furent arrêtés pour leur religion en conséquence des édits des empereurs Dioclétien et Galère.

Après le supplice de saint Théodore, ils furent présentés à un juge nommé Asclépiodote, qui les mit à une rude question, non pour leur faire avouer, mais pour leur faire nier ce dont on les accusait. L'épreuve des plus cruels tourments, diversifiée en plusieurs manières, n'ayant produit aucun effet, Eutrope et Cléonique furent pendus à un gibet. Basilisque, réservé pour d'autres combats, fut reconduit en prison, d'où il ne devait sortir que pour être traduit devant le tribunal d'un nouveau juge nommé Agrippa, que l'empereur envoyait à la place d'Asclépiodote avec la qualité de gouverneur de la province. Avant qu'Agrippa fût arrivé, Basilisque, averti en songe qu'il devait recevoir la couronne du martyre dans peu de temps, pria ses gardes de le laisser aller à Cumiales dire adieu à ses parents. Il s'agissait d'un congé de quatre jours, car il y avait deux journées de chemin d'Amasée à Cumiales. On lui fit quelque difficulté, parce qu'on attendait incessamment le gouverneur; et que, comme son nom était écrit au greffe, il était à craindre que,

Digitized by Google

s'il arrivait pendant son absence, on ne le demandât dès le lendemain. Il obtint néanmoins que deux de ses gardes le conduiraient à Cumiales. Sa mère et ses proches vinrent au devant de lui, et après avoir écouté ses exhortations avec grand plaisir, tous l'embrassèrent et le laissèrent retourner au martyre, en le conjurant de recommander à Dieu leur salut, celui de tous les Chrétiens et la paix de l'Église, lorsqu'il aurait achevé sa course.

Le même jour qu'il était sorti d'Amasée, Agrippa, le nouveau gouverneur, y était arrivé. Dès le lendemain il s'était informé des prisonniers, avait ouvert l'audience et donné ordre qu'on lui représenta Basilisque, dont il avait trouvé le nom sur le registre. Un officier de la ville alla aussitôt à la prison, et ne l'ayant pas trouvé, il se saisit du geôlier, qu'il amena au gouverneur. Après une aigre réprimande qu'Agrippa fit au geôlier, il l'envoya, sur la caution de l'officier, chercher son prisonnier, avec ordre au commissaire qui l'accompagnait de conduire le Saint à Comanes, dans le Pont, où il devait bientôt se transporter. Il leur donna quelques soldats, parce qu'ils devaient encore prendre d'autres prisonniers à Comanes; et le greffier Eusigne, qui était Chrétien, se mit de la compagnie, dans le dessein de servir Basilisque. Le commissaire, à une petite distance de Cumiales, fit arrêter le Saint, qui revenait à Amasée.

Il le chargea de deux chaînes très-pesantes, lui fit chausser des brodequins cloués, et l'obligea à marcher en cet état, en le faisant battre de verges par intervalles. Le gouverneur les devança à Comanes, où ils n'arrivèrent que le quatrième jour de leur marche. A peine le Saint eut-il le loisir de prendre le repos qui lui était nécessaire pour se remettre de sa fatigue, qu'il fut enlevé par de nouveaux soldats, qui avaient ordre de l'amener au temple.

Le gouverneur l'y attendait. Il lui demanda s'il ne voulait pas sacrifier aux dieux. Basilisque répondit qu'il adorait un Dieu à qui il offrait un sacrifice de louanges. Agrippa, ne comprenant pas sa pensée, lui dit tout joyeux qu'il pouvait choisir à quel dieu il voulait sacrifier. Le Saint s'étant approché d'une idole,

Digitized by Google

demanda aux assistants le nom de la divinité que representait la statue. On lui dit que c'était Apollon. « C'est un nom de ruine et de destruction, reprit-il, et c'est l'effet que produit ce démon à l'égard de ceux qui l'adorent comme une divinité. »

Il déclara ensuite quel était le Dieu qu'il reconnaissait, et de quel genre était le sacrifice qu'il avait coutume de lui offrir. Le gouverneur, irrité de se voir ainsi trompé, le fit tourmenter jusqu'à ce que, le trouvant inflexible, il prononça la sentence de mort.

On conduisit le Saint hors de la ville, dans un lieu appelé Discore, sur le bord de la rivière d'Iris, où il fut exécuté en présence d'une multitude incroyable de peuple.

Les Chrétiens rachetèrent son corps du soldat qui avait ordre de le faire jeter dans la rivière. Ils l'enterrèrent dans une terre labourée, toute prête à être ensemencée, et y semèrent des légumes dès la même nuit. Cette circonstance nous fait juger que le Saint mourut au printemps. Ses actes portent néanmoins qu'il souffrit le 21 juillet.

Les Grecs ont marqué sa fête dans leurs ménologes au 3 mars, où ils lui joignent saint Eutrope et saint Cléonique. C'est ce qui a été suivi par les Latins pour la première fois au XVI^e^ siècle, dans les additions d'Usuard et dans le martyrologe romain.

SAINTE CASIE,

MARTYRE.

Casia ou Casie était une sainte femme qui fut arrêtée à Thessalonique avec Agape, Irène, Eutychie, Chionie, Philippa et un homme qui s'appelait Agathon. Ces six femmes et cet homme avaient été accusés d'avoir repoussé l'offre de manger les viandes offertes aux idoles, comme l'ordonnait l'empereur Dioclétien. On les conduisit à Dulcétius, gouverneur de la province; il leur demanda pourquoi ils refusaient le vin et les viandes qu'on avait offerts aux dieux. Casia répondit simplement :

« C'est que je veux sauver mon âme. »

Le gouverneur reprit :

Digitized by Google

« Ne voulez-vous donc pas prendre part à nos sacrifices?
— » Non assurément! » répliqua-t-elle.

Elle fut conduite sur-le-champ en prison, et on ignore si elle y mourut ou si elle partagea le sort de ces compagnes, qui souffrirent le 3 avril. Dans tous les cas l'Église honore sainte Casia le 3 mars.

Sainte Agape, sainte Chionie et sainte Irène étaient trois sœurs, qu'on avait arrêtées pour avoir caché quelques volumes des Livres saints et méprisé l'ordre de Dioclétien, qui exigeait qu'on livrât les saintes Écritures. Elles ne subirent le martyre qu'un mois après, le 3 avril.

Sainte Eutychie était une veuve chrétienne, qui fut arrêtée aussi à Thessalonique et conduite au même Dulcétius. Elle persévéra, et on retarda son supplice, parce qu'elle était enceinte. Le lecteur la trouvera le 3 avril.

Sainte Philippa était mariée, et son époux était Chrétien aussi; mais nous ignorons le jour de son martyre et celui de saint Agathon, son époux.

SAINT GUÉNOLÉ,

ABBÉ DE LANDÉVÉNEC.

Saint Guénolé ou Guignolé, en latin Winvaloeus, est avec raison vénéré en France comme l'un des plus anciens maîtres de la vie monastique. Il était fils de Fracan ou Fragan, riche seigneur établi dans notre Bretagne, et proche parent de Cathoun, l'un de ces princes bretons qui se donnaient le titre de rois. Sa pieuse mère se nommait Qwen, nom qui signifie Blanche. Deux de ses frères, Guethenoc et Jacu, ont comme lui vécu dans la sainteté, mais avec moins d'éclat.

Élevé dans la crainte de Dieu et plus encore dans son amour, Guénolé se sentit de bonne heure appelé à la vie monastique. Ses parents, qui le chérissaient, ne négligeaient rien pour le conserver auprès d'eux. Mais enfin son père, touché de sa persévérance dans la pieuse ambition de se donner tout à Dieu, lui laissa la liberté de suivre sa vocation, et le conduisit lui-même au mo-

Digitized by Google

nastère de saint Budoc, dans l'île Verte, qu'on appelait alors l'île des Lauriers, et qui est auprès de Bréhat, à deux lieues de Paimpol.

Saint Budoc était Anglais; renommé pour sa piété et sa science, il avait quitté aussi la Grande-Bretagne, avec ses moines, qui, voulant comme lui échapper à la fureur des Saxons, étaient venus chercher une retraite dans l'Armorique.

En établissant un monastère dans l'île des Lauriers, il y avait ouvert pour la jeunesse chrétienne une école qui devenait déjà célèbre. Guénolé fit rapidement là des progrès remarquables; et saint Budoc, qui l'admirait, le donna pour supérieur à onze de ses disciples, qu'il envoyait fonder un autre monastère.

Guénolé alors n'avait que vingt ans, et ses historiens racontent que déjà Dieu lui avait accordé le don des miracles. Ils ajoutent, à propos de son départ de l'île des Lauriers, que saint Patrice, l'Apôtre de l'Irlande, lui avait apparu et lui avait dit que Dieu demandait de lui qu'il changeât de demeure et qu'il allât avec ses compagnons le servir ailleurs. Cette apparition eut lieu au moment où Guénolé se proposait d'aller consulter le saint Apôtre des Irlandais. Il se sentit donc dispensé du voyage et partit avec ses onze compagnons.

Ils s'arrêtèrent en un lieu désert où ils se firent des cellules; mais au bout de trois ans de séjour dans ces parages, où les vents furieux les désolaient ils quittèrent ce sol malheureux[1], et ne s'arrêtèrent qu'à trois lieues de Brest, où ils fondèrent le monastère de Landévénec. Le prince Grallon, dont les légendes bretonnes font un petit roi, mais qui était seulement comte de Cornouailles, avait donné l'emplacement et fourni tous les matériaux nécessaires à cette construction, qui s'entoura peu à peu d'habitations et devint une petite ville.

Saint Guénolé ne quitta plus cet asile, où il vécut dans de grandes austérités, ne mangeant que du pain d'orge, ne buvant que de l'eau, portant toujours le même vêtement austère, mais accordant plus d'adoucissements à ses religieux qu'à lui-même. Ces adoucissements étaient quelques légumes, parfois du fromage

[1] On dit que ce même lieu fut habité plus tard par une population différente, dont l'agglomération fit la petite ville de Châteaulin.

Digitized by Google

ou des coquillages. Il couchait sur le sable avec une pierre pour oreiller.

Il mourut riche de mérites devant Dieu, et son nom, signalé par divers miracles incontestables, a été de tout temps cher et vénéré chez les Bretons.

Lors de l'invasion des Normands, ses reliques, qui étaient conservées précieusement dans l'église de Landévénec, furent transportées en Flandre. Elles doivent être encore à Blandinberg, près de Gand, et quelques parties à Montreuil, en basse Picardie, ville dont il est devenu le patron titulaire.

Les vieux légendaires ont semé de merveilles la vie de ce bon Saint. Nous pourrions en rappeler une nombreuse série. Nous n'en citerons qu'une, qui est exposée par M. Cambry dans son *Voyage au Finistère*.

Selon les traditions bretonnes, il y avait dans le Finistère, à la pointe de la Chèvre, une ville que les bardes de la Bretagne appellent la superbe ville d'Is. Elle était la capitale du roi Grallon. Toute espèce de luxe et de débauches régnait dans cette opulente cité. En vain les amis de Dieu, les plus saints personnages y prêchaient la réforme des mœurs ; saint Guénolé lui-même y vint et y fut mal accueilli. La princesse Dahut, fille du roi Grallon, donnait elle-même l'exemple de tous genres de dépravation. L'heure du châtiment arrivait ; le calme qui précède les tempêtes, les chants, la musique, les danses, le vin et la débauche endormaient les habitants endurcis de la grande ville. Le roi Grallon seul n'avait pas fermé son cœur à la voix du Ciel. Il assistait aux saints offices et fréquentait les serviteurs de Dieu. Un jour saint Guénolé vint lui dire : « Prince, le désordre est au comble, le bras de l'Éternel se lève, la mer se gonfle, votre cité d'Is va disparaître ; partez. »

Grallon, docile à la voix du Saint, monta à cheval ; sa fille Dahut, troublée, sauta en croupe après lui, et le cheval s'élança. Mais aussitôt les tours de la ville sont englouties ; les flots pressent le coursier du roi. Une voix terrible lui crie : « Prince, si tu veux te sauver, secoue le diable qui te suit en croupe. »

Si le prince obéit et s'il noya sa fille, si la princesse, en se pré-

Digitized by Google

cipitant, se sacrifia pour son père, on n'en sait rien. Ce qu'on sait c'est que la belle Dahut se noya au lieu qu'on appelle Pont-Dahut, que la tempête cessa, et que depuis ce moment le vaste bassin sur lequel s'étendait la ville d'Is fut couvert d'eau. C'est la baie de Douarnenez.

SAINT JAGU ET SAINT GUETHENOC.

Ces deux frères de saint Guénolé naquirent dans la Grande-Bretagne, de saint Fragan et de sainte Blanche. Ils vinrent aussi avec leurs parents s'établir dans l'Armorique, où ils furent élevés par saint Budoc, dans son couvent de l'île des Lauriers. Les deux jeunes princes firent des progrès soutenus. Jagu se fit estimer par l'innocence de ses mœurs, par une candeur admirable et une prudence qui eût fait honneur aux vieillards. Ses vertus, jointes à sa science de l'Écriture sainte et des belles-lettres, firent augurer ce qu'il devait être dans un âge plus avancé.

Guethenoc ne cédait en rien à son frère. Animés l'un et l'autre du désir de se donner à Dieu, ils firent profession dans le couvent de leur maître. Ce fut pour eux un motif de plus d'avancer dans la perfection. Jagu passa dès lors une grande partie de ses nuits à méditer la loi du Seigneur et à chanter ses louanges. Le travail des mains, la lecture et les autres exercices de piété remplissaient ses journées. Il ne buvait que de l'eau; sa nourriture était un pain grossier et des légumes. La terre lui servait de lit; ses vêtements étaient les mêmes que ceux du peuple.

Guethenoc était trop lié d'amitié avec son frère pour ne pas l'imiter. Ils crurent bientôt qu'il était temps de donner libre carrière à leur zèle, et ils obtinrent la permission de se retirer dans une solitude. Le lieu qu'ils choisirent fut sanctifié par des bonnes œuvres; ensuite ils se transportèrent dans la péninsule de Landouar, à trois lieues d'Aleth. Ils espéraient attirer à Dieu les habitants et les porter à détruire un temple élevé à la Terre. L'éclat de leur mérite servit de phare à ceux qui voyageaient sur la mer orageuse du monde. On vint en foule aux deux Saints comme à un port assuré.

Digitized by Google

Ils furent chargés de tant de disciples qu'il leur fallut bien se séparer. Guethenoc se retira avec la moitié de la communauté, et termina sa carrière aussi saintement que ses beaux commencements le faisaient espérer. Dieu servit son humilité en cachant le lieu de sa retraite et le nom de ses disciples.

Saint Jagu resta avec les autres à Landouar. L'abbaye qu'y avaient fondée les deux frères en 418 fut richement dotée par Grallon et soutenue dans la ferveur par Jagu. Le Saint donna jusqu'au dernier soupir l'exemple de la régularité et d'un avancement continuel dans les voies de la perfection.

SAINT LAMLISSE,

SOLITAIRE.

Ce saint Écossais, désirant fuir le monde et mener la vie des anachorètes se retira dans l'île d'Aran, à l'occident de l'Écosse, et ses vertus douces et charitables, autant au moins que sa vie austère, le rendirent célèbre : ce qu'il ne cherchait pas. Il avait le don de consoler les cœurs affligés et de relever les cœurs abattus de ceux qui l'allaient voir, plusieurs se bâtirent des maisonnettes autour de sa cellule; et insensiblement il se forma là une petite ville, qui porte son nom.

SAINT CALUPAN,

RECLUS EN AUVERGNE.

Calupan, élevé au monastère de Melet, dans les confins de l'Auvergne, pratiqua en grandissant une abstinence si austère qu'il troublait les religieux. Il se retira dans le voisinage sur un rocher élevé de soixante pieds, où il connaissait une caverne dont l'abord était si difficile qu'on n'y pouvait arriver qu'au moyen d'une échelle; il y grimpa et se dit : Voilà ma demeure.

Il y trouva des serpents, qui se familiarisèrent avec lui jusqu'à se rouler autour de son cou.

Satan, qui nous tente tous, prit la forme d'un grand serpent, enveloppa le solitaire un certain jour et ouvrit sa gueule devant la bouche du serviteur de Dieu, qui ne s'en troubla point et le chassa par le signe de la Croix.

Digitized by Google

Il s'était fait un chemin pour descendre de son rocher et prendre de l'eau dans un ruisseau qui coulait tout au pied. Il y trouva souvent de petits poissons, qui, avec le pain qu'on lui envoyait du monastère, suffisaient à sa nourriture. Il paraît qu'il ne mena pas toujours cette vie de reclus, car saint Avit, évêque de Clermont, le sachant fort instruit, l'ordonna diacre et ensuite prêtre. Il n'en garda pas moins la caverne, qui faisait sa demeure et son refuge, lorsqu'il avait rempli son saint ministère.

Il fut visité là par saint Grégoire de Tours, qui l'admira, et qui nous apprend que son humilité lui obtint le don des miracles. Il rendit en effet la santé à plusieurs malades.

Il mourut très-vieux dans sa grotte, le 3 mars de l'an 576.

SAINT ANSELME,

ABBÉ DE NONANTOLA.

Anselme, duc du Frioul et cousin d'Astolphe, roi des Lombards, après s'être illustré par de vaillants faits à la guerre, renonça aux pompes et aux vanités du monde, et se consacra désormais à Dieu. Il fonda dans l'Émilie un monastère où il établit la règle de Saint-Benoît, et il se soumit à cette règle avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient. C'était au VIII^e^ siècle.

Anselme avait la vertu d'humilité; dans son monastère, quoiqu'il fût de noble race, il s'attribua les derniers et les plus bas emplois. Sa fortune, qui était grande, fut employée à établir des hospices pour les pauvres, les malades et les pèlerins.

Après ces fondations, il alla à Modène, où les largesses du roi Astolphe lui permirent d'élever l'abbaye de Nonantola. Tant de serviteurs de Dieu s'y réunirent qu'on comptait, dans cette maison et ses annexes, onze cents religieux.

Après avoir été abbé de ces hommes de prière et de dévouement pendant près de cinquante années, Anselme mourut doucement dans la grâce de Dieu, riche d'années toutes sanctifiées, le 3 mars de l'an 808, et son corps, honoré de miracles éclatants, a été conservé dans l'église de Nonantola, où il a toujours été vénéré.

Digitized by Google

SAINT GERVIN,

ABBÉ DE SAINT-RIQUIER.

Saint Gervin était chanoine de Reims, où il se signala par son zèle pour le salut des âmes. Ses historiens disent qu'il donnait les plus grands exemples de piété, de charité et de cette simplicité, fille de l'innocence, qui caractérise assez souvent les Saints. Il fut élu abbé de la grande abbaye de Saint-Riquier, où il continua son genre de vie et de dévouement au prochain. Partout où il passait il annonçait la parole de Dieu. Il était si compatissant et si bon, que tous les pauvres pécheurs allaient à son confessionnal où il était souvent retenu la journée entière.

Comme il ne repoussait jamais personne, des prêtres séculiers s'élevèrent contre son zèle, lui reprochant de prêcher et de confesser sans mission. Le pieux abbé, qui s'immolait au salut des âmes, fit le pèlerinage de Rome, car on l'avait accusé auprès du saint Pape Léon IX du grief qu'on lui attribuait. Il se présenta au Souverain-Pontife, qui lui permit formellement de confesser et de prêcher partout où il se trouverait.

En visitant, en confessant, en consolant des misérables en quelque état qu'ils fussent, il gagna une lèpre horrible, qu'il garda quatre ans avec une résignation admirable.

Enfin, lorsqu'il vit que sa fin approchait, il fit prier tous ceux de ses religieux qui étaient prêtres de venir entendre sa confession, qu'il fit avec une grande contrition, puis comme on lui demandait où il voulait qu'on l'enterrât, il répondit que la voirie était la seule sépulture qu'il méritait. Mais on ne l'écouta pas; et lorsqu'il fut mort sur la cendre et le cilice, le 3 mars de l'an 1075, il fut inhumé dans une des églises de son vaste monastère.

LE BIENHEUREUX FRÉDÉRIC,

ABBÉ DE MARIENGARTEN.

Frédéric, né à Hallum, dans la Frise, perdit son père étant encore enfant. Mais il lui restait une mère chrétienne. Cette mère sage, voulant qu'il conservât son innocence et sa pureté,

Digitized by Google

le fit élever sous ses yeux, dans le village où il était né, et ce ne fut que lorsqu'elle le vit affermi qu'elle l'envoya achever ses études à Munster, en Wesphalie.

C'était au XII^e^ siècle; la religion catholique était dans ce pays florissante. Le jeune Frédéric eut là de brillants succès, en même temps qu'il faisait des progrès soutenus dans la piété. Sa dévotion à la très-sainte Vierge, à sainte Cécile et à saint Jean, l'Apôtre bien-aimé, le maintint dans les voies de la pureté. Il les priait tous les jours d'être ses soutiens, et ses prières avaient leurs succès.

Il parvint, degré par degré, à être prêtre; et aussitôt qu'on l'apprit, les fidèles de Hallum le demandèrent pour leur vicaire. A la mort du curé il fut nommé son successeur. Pendant plusieurs années il édifia et soutint par ses vertus ses bons paroissiens. Mais le poids du saint ministère l'effrayait quelquefois, et un jour il alla exposer à l'Évêque d'Utrecht le désir qu'il avait de vivre de la vie monastique, où l'on n'a pas la responsabilité terrible de toute une paroisse.

L'Évêque ne pouvant le désapprouver, il alla s'essayer quelque temps au couvent de Marienward, où il se trouvait à son gré plus près de Dieu. Donc, avec l'aide de quelques riches Chrétiens, il fonda près de Hallum un monastère de l'Ordre de Prémontré, qui devint l'abbaye de Mariengarten. Tant de pieux personnages y vinrent se sanctifier qu'il fallut en augmenter de beaucoup les bâtiments et construire deux annexes, l'une près de Groningue, l'autre près de Dockum, à l'endroit où avaient été martyrisés saint Boniface et ses compagnons.

Frédéric, abbé de Mariengarten, se vit chargé du gouvernement de ces diverses maisons, qu'il fit prospérer; et enfin il mourut en odeur de sainteté le 3 mars de l'an 1175.

LE BIENHEUREUX JOACHIM,

ABBÉ DE FLORE.

L'abbé Joachim, à qui le martyrologe de Cîteaux donne le nom de Bienheureux, aussi bien que les continuateurs de Bollandus, naquit au royaume de Naples, dans un bourg nommé Célico,

Digitized by Google

près de la ville de Cosenza, vers l'an 1111. Son père, qui était notaire de ce lieu, lui fit étudier les lettres humaines jusqu'à l'âge de quatorze ans; et le regardant comme celui qu'il croyait devoir être le soutien de sa famille, il le plaça honorablement à la cour du roi de Naples, où il servit quelque temps. Mais ce saint jeune homme, se dégoûtant bientôt des vanités du siècle, prit la résolution de voyager dans la Palestine pour y visiter les Lieux saints, et partit à l'insu de son père.

Dans le chemin, il ne s'accostait que des pauvres. Il s'estimait heureux d'être dans leur compagnie; il soulageait leur indigence et leur faisait part de ce qu'il avait pris pour faire commodément son voyage. L'ennemi du genre humain, ne pouvant souffrir de si heureux commencements dans le chemin de la vertu, voulut en empêcher le progrès; et pour cela il suggéra des sentiments de vanité à Joachim, qui, ne se doutant point de ce piége, y succomba, se laissant flatter par les talents dont la nature l'avait doué et par sa grande jeunesse, qu'il passait ainsi éloigné des plaisirs qu'il se souvenait avoir goûtés à la cour du roi de Naples, et dont il pouvait encore jouir s'il y retournait. C'est pourquoi, abandonnant son cœur aux attraits d'une vie si délicieuse, il résolut de retourner sur ses pas. Mais en arrivant à Constantinople, une étrange mortalité qui y régnait et qui enlevait tous les jours un grand nombre de personnes l'effraya; et rappelant dans son idée l'inconstance des choses de la terre et la brièveté de cette vie, il renonça tout-à-fait au monde, duquel, ne voulant plus porter les livrées, il quitta ses habits précieux, se revêtit d'un habit d'ermite, et continua son voyage nu-pieds.

Les historiens de sa Vie rapportent qu'étant arrivé dans la Palestine, il passa tout le temps du Carême sur le mont Thabor, où, tout occupé des choses célestes, il pratiqua des austérités surprenantes, qui furent si agréables aux yeux de Dieu que, pour l'en récompenser, il lui donna, le jour de Pâques, une science infuse et la connaissance des mystères les plus obscurs de l'Écriture sainte. Mais quelques-uns de ses écrits n'ont point donné à connaître que sa doctrine sortît de cette école divine, puisque le livre qu'il fit contre le Maître des Sentences fut condamné

Digitized by Google

comme hérétique dans le Concile général de Latran, tenu sous le Pape Innocent III, l'an 1215. Cette censure, qui ne tombe que sur ses écrits, qu'il avait soumis au jugement de l'Église, n'a pas empêché qu'on ne lui ait rendu un culte public après sa mort : ce que Dieu a approuvé par le grand nombre de miracles qui se sont faits à son tombeau. Il y en a même qui ont prétendu que ce livre contre le Maître des Sentences n'est point de lui. Cependant l'opinion la plus commune est qu'il en est véritablement l'auteur; mais il faut en même temps avouer que, s'il y est tombé dans des erreurs au sujet du mystère de la sainte Trinité, il s'est rétracté dans la suite, et a fait paraître sur ce mystère une doctrine orthodoxe dans le Psautier qu'il composa sous le titre *Psalterium decem Chordarum*. C'est ce que plusieurs auteurs qui ont entrepris sa défense ont prouvé, du nombre desquels est Grégoire de Laure ou de Lauro, qui prétend que ce fut sur le mont Thabor qu'il commença sa *Concorde de l'Ancien et du Nouveau Testament* et son *Explication de l'Apocalypse*. Mais le P. Papebroch, qui est aussi l'un des apologistes de l'abbé Joachim, n'en convient point, et prétend qu'il ne les écrivit que sous le pontificat de Lucius III, longtemps après son retour en Calabre.

Quoi qu'il en soit, étant retourné en Calabre, il s'arrêta quelque temps dans le monastère de Sambuca, où il exerça l'office de portier, et alla ensuite à Corazzo, au diocèse de Martorano, où il prit l'habit de l'ordre de Cîteaux, sous l'abbé Colomban. Il fit de si grands progrès dans la vertu que, quelque temps après, il fut fait prieur de ce monastère, duquel l'abbé étant mort, il fut choisi par les religieux pour lui succéder. Son humilité lui fit refuser cette dignité; il s'éloigna même pour ne pas accepter; mais enfin il y fut contraint par les remontrances de l'Archevêque de Cosenza et de l'abbé de Sambuca. Il ne gouverna cette abbaye que quelques années, et ayant obtenu du Pape Lucius III la permission de la quitter, il se retira, l'an 1183, dans la solitude de Haute-Pierre, où il composa quelques-uns de ses ouvrages. Mais ayant quitté ce lieu, il vint demeurer, l'an 1189, dans un autre nommé Flore, avec deux ou trois compagnons qui s'étaient joints

Digitized by Google

à lui. Ils bâtirent d'abord de petites cellules, où ils menaient une vie érémitique; mais Joachim, voyant que le nombre de ses disciples augmentait, jeta les fondements du célèbre monastère qui a porté le nom de Flore, et qui l'a donné aussi à l'Ordre que ce saint fondateur institua, et dont ce monastère a été le chef. On lui offrit ensuite de nouveaux établissements, dont le premier fut à Caselubert, le second à Tassitano, et le troisième fut appelé le Monastère de Marc. Cette congrégation s'augmentant, Joachim dressa des constitutions qu'il fit approuver par le Pape Célestin III, l'an 1196.

Ange Manrique, dans ses *Annales de Cîteaux*, s'est trompé lorsqu'il a dit que le premier monastère qui fut soumis à celui de Flore, et qui suivait ces mêmes observances, ne fut fondé que l'an 1200, avec la permission du cardinal Centius, légat du Saint-Siége dans le royaume de Sicile, puisque dès l'an 1198 il y avait déjà quatre monastères de cet Ordre, comme il paraît par un privilége accordé au monastère de Flore par l'impératrice Constance, veuve d'Henri VI, et que les constitutions de cet Ordre avaient été approuvées par le Pape Célestin III dès l'an 1196, comme nous avons dit, auquel temps il y avait déjà des monastères soumis à celui de Flore, ce qui est positivement marqué dans la constitution de ce Pape, en ces termes : *Quasdam constitutiones de vita monachorum tuorum et monasteriorum tuo cœnobio subjectorum, et de rebus ab ipsis fratribus possidendis, et eorum numero, te fecisse; quas ut in eisdem monasteriis et ab ipsis fratribus observentur, confirmari a nobis cum instantia postulasti.*

L'empereur Henri VI avait donné de grands biens au monastère de Flore, qui furent encore augmentés par l'impératrice Constance, sa femme; mais après la mort de cette princesse, les religieux de cette abbaye furent inquiétés par certains religieux grecs de l'Ordre de Saint-Basile, d'un monastère voisin, nommé des Trois-Enfants, qui non-seulement ne voulurent pas leur payer quelques rentes qu'ils leur devaient, mais vinrent encore à main armée pour enlever les biens de l'abbaye de Flore. La première fois ils se contentèrent de maltraiter les religieux qui

Digitized by Google

gardaient les troupeaux, ils en blessèrent quelques-uns et en dépouillèrent d'autres; mais étant venus un autre jour en plus grand nombre et mieux armés dans un autre monastère de la dépendance de Flore, ils chassèrent les religieux, renversèrent les bâtiments de l'église et des lieux réguliers, et ruinèrent tout ce qu'ils rencontrèrent.

L'abbé Joachim et ses religieux s'étant plaint de ces violences, la justice séculière cita les religieux du monastère des Trois-Enfants et leur défendit de maltraiter à l'avenir ceux de Flore sous peine de cent sous d'or. Mais ceux-ci, indignes de l'état qu'ils professaient, bien loin de comparaître devant les juges, allèrent encore de nouveau avec des soldats dans les fermes de la dépendance de Flore pour y faire de nouvelles insultes et pour les ruiner. L'abbé Joachim s'en plaignit au roi et à l'Archevêque de Palerme, son premier ministre, qui donna l'ordre à l'Archevêque de Cosenza, à Richard, abbé de Sainte-Euphémie, à Siméon de Manistra, grand connétable et grand justicier, et à d'autres juges subalternes, de faire rendre justice à cet abbé et à ses religieux, de faire réparer par ceux des Trois-Enfants tous les torts qu'ils leur avaient causés, et leur faire restituer tous les biens qu'ils leur avaient enlevés. Ils rendirent contre eux une sentence l'an 1199, mais on ne sait pas ce qui arriva dans la suite, sinon qu'Ughelli, dans son *Italie sacrée*, parlant de Luc, archevêque de Cosenza, rapporte une transaction qui fut faite par l'autorité de ce Prélat entre Matthieu, abbé de Flore, et Hilaire, abbé des Trois-Enfants, lequel Matthieu fut le successeur de l'abbé Joachim.

Ce monastère des Trois-Enfants fut ensuite soumis à l'Ordre de Flore, dont il embrassa les observances, et prit le nom de Sainte-Marie de Nova. L'abbé Joachim fit une autre fondation à Albanéto, l'an 1200, qui fut la cinquième de son Ordre. L'année suivante, l'Archevêque de Cosenza lui ayant donné une métairie à Saint-Martin de Jove ou de Canali, il y fit bâtir un autre monastère; il fit encore un septième établissement proche Fiume-Freddo, au diocèse de Tropea, et ce monastère fut appelé Notre-Dame de Fonte-Lauretano. L'on remarque que, depuis le com-

Digitized by Google

mencement de l'Ordre de Cîteaux en Italie, il s'était fondé soixante monastères pendant l'espace de soixante et dix ans, mais que depuis que l'Ordre de Flore eut commencé à être connu, on ne fonda plus aucun monastère de l'Ordre de Cîteaux dans le royaume de Naples, ni dans l'une et l'autre Calabre, quoiqu'il n'y eût point d'années qu'il ne se fît quelques fondations de cet Ordre dans d'autres provinces.

Enfin l'abbé Joachim étant cassé de vieillesse, et ses grands travaux, ses jeûnes et ses austérité ayant beaucoup diminué ses forces, il tomba malade au couvent de Saint-Martin de Jove ou de Canali, et y mourut le 3 mars 1202. Quelques années après, son corps fut porté dans l'abbaye de Flore, où Dieu a fait connaître la sainteté de son serviteur par le grand nombre de miracles qui se sont faits à son tombeau. Il y a de l'apparence qu'ils continuaient encore l'an 1346, puisque les religieux de l'abbaye de Flore et quelques abbés de l'Ordre passèrent en cette année une procuration à Pierre, abbé de Flore, pour demander au Pape qu'il lui plût de commettre des Évêques et des Prélats de Calabre pour informer des miracles de leur fondateur. Il y a quelques églises qui possèdent de ses reliques. Les Chartreux du monastère de Saint-Etienne del Bosco, au diocèse de Squillace, conservent une de ses dents. Ce monastère fut bâti par saint Bruno, leur fondateur : ce qu'il fit par les libéralités du comte Roger Guiscard, qui en fit toute la dépense ; mais après que les Chartreux l'eurent possédé pendant soixante ans, il passa entre les mains des religieux de Cîteaux, qui en sortirent dans la suite pour faire place à ceux de Flore. Enfin le Pape Léon X, l'an 1513, rendit ce monastère aux Chartreux, étant bien juste qu'il fussent les dépositaires des sacrées dépouilles de leur fondateur, saint Bruno, qui y avait été enterré, et dont le corps y avait toujours été conservé. L'église de Célico, lieu de la naissance du Bienheureux Joachim, conserve son menton, et quelques autres parties de son corps furent aussi distribuées à des monastères de son Ordre.

Deux ans avant sa mort, il avait écrit une protestation de foi, dans laquelle, faisant le dénombrement de ses ouvrages, dont il

Digitized by Google

avait écrit la plupart par ordre des Papes Lucius III, Urbain III et Clément III, il déclare qu'il n'a pas eu le temps de les donner à examiner pour les corriger; et comme il ne doute point qu'il n'y ait des choses sujettes à correction, non-seulement dans ceux qu'il avait achevés, mais aussi dans ceux auxquels il travaillait actuellement, il prie les abbés de son Ordre, en cas qu'il meure avant que d'y avoir mis la dernière main et de les avoir donnés à corriger, de les faire examiner par le Saint-Siége, se soumettant à la censure qu'il en fera, ne voulant point soutenir son opinion contre ses décisions, condamnant ce que l'Église condamne et ne prétendant point s'éloigner de ce qu'elle croit.

Après cette protestation, qu'on peut voir tout au long dans les historiens de sa Vie, il me semble que ce saint homme ne doit point être un problème, comme l'a avancé M. Hermant dans son *Histoire des Ordres religieux*. Dans le doute, dit-il, où l'on est de la pureté de sa doctrine, et s'il s'est écarté de la créance de l'Église au sujet du mystère de la sainte Trinité dans son livre contre le Maître des Sentences, il y a bien de l'apparence qu'ayant eu des sentiments plus catholiques dans le livre qu'il composa ensuite sous le titre de *Psautier de dix Cordes*, qui est une espèce de rétractation de ce qu'il avait avancé d'abord, il aurait sans doute corrigé son premier ouvrage s'il avait eu le temps de le mieux examiner, ou s'il avait cru être dans l'erreur; aussi le Pape Innocent III, condamnant cet ouvrage dans le Concile général de Latran, l'an 1215, ne prononça rien contre la personne de l'abbé Joachim ni contre son monastère, parce que, dit ce Pape, il avait ordonné par un écrit signé de sa main que l'on remît au Saint-Siége ses ouvrages, et que dans cet écrit il avait déclaré qu'il croyait fermement tout ce que l'Église romaine croit.

Nonobstant cette déclaration du Pape Innocent III, quelques-uns ne laissèrent pas d'inquiéter les religieux de Flore, les soupçonnant d'hérésie aussi bien que leur fondateur. Un Évêque de la Basilicate fut l'un de ceux qui se déclarèrent ouvertement contre eux; mais le Pape Honorius III prit leur défense, et par une lettre qu'il écrivit à ce Prélat l'an 1217, il lui défendit d'attaquer davantage ces religieux sur le fait d'hérésie, par rapport à la

Digitized by Google

condamnation que le Concile de Latran avait faite du livre de leur fondateur, ni de souffrir que ses diocésains les diffamassent, puisque l'on ne pouvait soupçonner d'hérésie l'abbé Joachim, comme l'avait reconnu son prédécesseur, attendu que cet abbé avant sa mort avait soumis ses ouvrages à la censure de l'Église, et qu'il avait déclaré ne vouloir en aucune manière s'éloigner de ce qu'elle croit.

Comme on ne cessait point de calomnier ces religieux à ce sujet, et qu'on traitait toujours leur fondateur d'hérétique, le même Pape adressa, l'an 1221, une bulle à l'Archevêque de Cosenza et à l'Évêque de Bisaccia, par laquelle il leur ordonnait de faire publier dans toute la Calabre qu'il regardait l'abbé Joachim comme orthodoxe et attaché à la foi catholique; que l'observance qu'il avait instituée était très-salutaire, et qu'ils eussent à punir ceux qui auraient la témérité d'attaquer cet Ordre. (HÉLYOT.)

LE BIENHEUREUX BERNARD DE CORLÉONÉ.

FRÈRE-MINEUR CAPUCIN.

Le Bienheureux Bernard naquit au village de Corléoné, en Sicile, le 8 février 1607, et il reçut au Baptême le nom de Philippe. Soit que ses parents, occupés aux travaux de la campagne, ne pussent veiller à son éducation, soit que ses inclinations vicieuses rendissent leurs soins inutiles, les années qu'il passa dans le monde n'offrent qu'un cercle de vices et d'atrocités, interrompues cependant par des actes d'une vertu héroïque.

Philippe, enfant, avait un penchant invincible au mensonge; il aimait le jeu, les plaisirs, l'argent, et commettait sans scrupule les plus indignes supercheries pour se procurer ce qu'il aimait.

Devenu maître de ses actions par la mort de son père, il se plongea dans le désordre; et confiant dans la vigueur de sa complexion, il se livrait à toutes sortes d'excès; on a remarqué pourtant, à son avantage, qu'au plus fort de l'ivresse de ses passions, la pureté d'un cœur encore innocent et la sainteté du mariage étaient des vertus qu'il n'a jamais cessé de respecter.

A des mœurs perverses, il joignait la violence et l'emporte-

Digitized by Google

ment. Un commissaire des guerres lui ayant parlé avec hauteur, Philippe lui abattit la tête ; un gentilhomme lève la main pour lui donner un soufflet, il lui coupe le bras. A côté de ces traits de férocité, on en trouve qui dénotent une âme intrépide. Trois bandits attaquent Philippe dans Palerme, et tous trois il les étend morts sur la place. Plusieurs soldats veulent se mesurer avec lui, et il se contente de les désarmer. Une autre fois, deux brigands volent un habitant de Corléoné, qui venait de vendre son blé à Palerme ; il les joint, réclame l'argent avec menace, en disant qu'il lui appartient, leur propose l'alternative de le rendre ou de perdre la vie, les force à le restituer, et sur-le-champ en fait la remise à son compatriote.

Sa bravoure, ou plutôt sa témérité, sauva l'honneur d'une jeune personne assaillie par d'infâmes ravisseurs ; et comme ce fait sert à justifier ce que nous avons dit de son respect pour l'innocence, nous croyons devoir le rapporter.

Allant, lui second, à Mazara, ville peu éloignée de Palerme, il voit plusieurs personnes effrayées qui fuient vers un village. Il court avec son camarade à bride abattue pour les secourir ; mais, passant auprès d'un bois, il entend des cris, et reconnaissant la voix d'une femme, il met pied à terre et s'enfonce dans le bois. Quatre scélérats tenaient une jeune fille, qui combattait avec courage pour défendre sa pudeur. Philippe va droit à eux, en blesse un mortellement d'un coup de pistolet, met les trois autres en fuite et remet la jeune fille sauvée à ses parents.

Les efforts qu'il faisait pour paraître aux yeux des complices de ses débauches plus habile qu'eux en malice, ne pouvaient néanmoins effacer entièrement les premières impressions de la religion qu'il avait reçues, et il lui arrivait quelquefois de répandre des bienfaits dans le sein des misérables ; il eut même des intervalles de componction, et un jour qu'il avait gagné au jeu une somme assez considérable, il jeta cet argent dans le tronc de l'hôpital de Palerme, disant qu'il était juste qu'il rachetât ses péchés. Mais ces apparences de retour s'évanouissaient bientôt.

Implacable dans sa haine, Philippe poussa l'oubli de lui-même jusqu'à insulter le cadavre d'un homme qu'il n'aimait pas, et il

Digitized by Google

parut à son convoi avec un appareil marqué au coin du mépris, de l'insolence et de l'irréligion. Cette action, qui souleva tout le monde contre lui, fut le terme de ses égarements. Il reconnut toute l'atrocité de sa profanation, et la peur des jugements des hommes lui rappela la sévère équité des jugements de Dieu; une crainte salutaire s'empara de son esprit, et à la vue d'un Crucifix, la grâce agit si puissamment sur son cœur que, dans ce moment terrible, Philippe, arrosant le pavé des larmes de la contrition, s'écria : « J'ai péché contre le Ciel et devant vous, ô mon Dieu; mais si, par un effet de votre clémence infinie, j'échappe au supplice que j'ai mérité, ces jours prolongés par votre pure miséricorde seront consacrés à apaiser votre colère et à me punir par la pénitence la plus rigoureuse. »

Sa résolution fut constante. Il se présenta à Louis de Mazzarata, gardien des Capucins, le suppliant de l'admettre en religion. Ce digne Frère connaissait Philippe et n'ignorait pas ses dérèglements. Il le traita donc avec sévérité, lui déclarant que, n'ayant aucun principe d'éducation, d'honneur, de probité ni de religion, il était exclus des Ordres religieux.

Cependant Philippe persista, et Louis l'adressa au provincial, François de Calcémo, qui, après avoir enchéri sur la juste rigueur du gardien, exigea entre autres épreuves qu'il réparât ses torts par une satisfaction publique. La démarche était difficile pour un homme poursuivi par la justice; Philippe s'y soumit néanmoins et même avec joie. Ceux auxquels il avait manqué, étonnés de le voir prosternés à leurs pieds et édifiés des larmes qu'il répandait, en demandant son pardon, le lui accordèrent. Alors le provincial voulut bien qu'on lui donnât l'habit, et il prit le nom de Bernard de Corléoné. Par un changement qui ne peut être que l'œuvre de Dieu, les mépris, les contradictions, les humiliations qu'on fit éprouver à Bernard ne purent le rebuter. Inviolablement soumis au maître qui le dirigeait, il se livrait avec une admirable ferveur à tous les exercices de piété qui lui étaient prescrits; il y ajoutait même de rigoureuses austérités, et, répandant continuellement des larmes au souvenir de ses crimes passés, il donnait à tous l'exemple de la plus parfaite pénitence.

Digitized by Google

Cette conversion tenait du prodige; il en était question dans toute la ville de Palerme. Le lieutenant de roi, voulant s'assurer si ce qu'on en disait était vrai, vint au couvent des Capucins et traita le novice de la manière la plus dure. Il lui dit entre autres choses qu'il était plus propre à augmenter le nombre des galériens et à vivre avec les forçats, ses semblables, que parmi des religieux.

Ces invectives sanglantes n'émurent pas Bernard. Il garda longtemps un modeste silence; mais interrogé ensuite avec un ton impérieux, il se jeta à genoux devant ce seigneur, et lui dit : « La vérité est sortie de votre bouche, vous m'avez peint au naturel, et si ceux avec qui je vis me connaissaient comme vous, je serais infailliblement chassé de leur sainte société. »

Édifié des humbles réponses de Bernard, le lieutenant de roi l'embrassa, lui demanda pardon, le conjura de ne point l'oublier dans ses prières et lui avoua que sa vertu était supérieure à ce qu'il en avait entendu raconter.

La ferveur du pénitent alla si loin que son Père-Maître fut obligé de la modérer. Cependant il arriva que, pressé par ses sollicitations, il lui permit de se ceindre la chair d'une grosse corde de crin; mais il oublia de fixer le temps où il la devait quitter. Bernard la conserva trois mois entiers, et il lui fallut faire les incisions les plus douloureuses pour l'arracher de dedans ses chairs et empêcher les progrès de la gangrenne.

Le temps du noviciat écoulé, il fit profession en présence d'un grand nombre de personnes, dont plusieurs doutaient qu'il fût sincèrement converti. La joie avec laquelle il prononça ses vœux dissipa les jugements téméraires.

Sachant bien que c'est la chair qui fait naître en nous tous les mauvais désirs, Bernard s'appliqua à la mater par des macérations dont le récit ferait frémir. Aux disciplines sanglantes il ajoutait un jeûne rigoureux. Du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture, excepté le dimanche, où il se conformait à l'usage de la communauté.

Cependant il mangeait dans ses voyages ce qu'on lui présentait, pourvu qu'il n'y eût rien de délicat, et cela dans la vue

Digitized by Google

d'éviter les louanges. Il couchait sur les planches de sa cellule, ou sur une natte ; un morceau de bois lui servait de chevet, et il ne se permettait que trois ou quatre heures de repos. Les dix premières années de sa conversion, il porta une ceinture garnie de pointes de clous, qu'il ne quitta que pour prendre la haire. Il passa pendant un mois toutes les nuits dans une posture humiliée et gênante devant le Saint-Sacrement. En un mot, on a dit de Bernard qu'il eût un désir insatiable de faire mourir en lui le vieil homme, et que, plein de défiance contre les artifices de l'esprit tentateur, il mit une garde exacte sur tous ses sens.

Plein de soumission envers ses supérieurs, Bernard fut un modèle de la parfaite obéissance ; tous les emplois du couvent lui étaient égaux. On le charge de l'infirmerie dans une maison où régnait une maladie contagieuse, il accepte cette commission dangereuse avec joie ; il donne aux malades les secours les plus répugnants, et montre dans les services qu'il leur rend l'envie qu'il a de consacrer sa vie à leur soulagement.

Des malades périssaient faute de vivres et de médicaments dans le bourg de Scarlato, Bernard sollicite et obtient la permission d'aller à leur secours ; il fait une quête dans Palerme, et rend à la vie une foule de malheureux qui manquaient du nécessaire.

Dans un voyage de Palerme à Messine, où Bernard allait par obéissance, il fut pris par un corsaire, qui le traita avec la dernière rigueur, dans l'espoir d'avoir une plus forte rançon. Arrivés dans les pays infidèles, on le sépara de son compagnon, et il y fut sensible. Vendu à un maître inhumain, il en éprouva les plus cruels traitements, malgré son exactitude à lui obéir ; et les traitements inouïs du musulman lui paraissaient des délices en comparaison des dangers qui l'environnaient. La Providence, à laquelle il ne cessait de se recommander, adoucit le poids terrible de sa captivité ; il en reçut d'amples consolations et attendit sans inquiétude le terme de sa délivrance. Elle n'arriva qu'au bout de seize mois.

Bernard rendu à ses Frères reprit avec une nouvelle ferveur ses pratiques de piété. C'était principalement sur les souffrances de Jésus-Christ qu'il portait son esprit et répandait des larmes

Digitized by Google

amères, en pensant que c'est pour nous sauver que le Fils de Dieu a souffert une mort si cruelle. Cette considération lui faisait prendre les plus fortes résolutions de ne vivre que pour aimer le divin Rédempteur.

Toute la Sicile et principalement Palerme et Syracuse furent témoins des vertus de Bernard et des prodiges que Dieu opéra par son intercession.

Des ordres supérieurs, donnés à la sollicitation de l'Évêque de Syracuse, l'appelèrent en cette ville en 1660, et il y remporta une victoire complète sur l'esprit de ténèbres, qui s'était emparé de trois jeunes personnes.

Bernard revint à Palerme, où il continua l'office de quêteur jusqu'en 1665, qu'il fut envoyé à Corléoné, lieu de sa naissance, pour quelques œuvres de piété. Il remplit sa commission, et après diverses exhortations à ses compatriotes il les quitta en leur disant : « Adieu, mes amis, nous ne nous reverrons plus ici-bas. »

Une occasion de signaler son amour pour le prochain se présenta alors, et Bernard la saisit. La peste commença à pénétrer en Sicile cette année-là. Castelnova en fut le plus violemment attaquée. Six Capucins, pleins d'ardeur pour soulager leurs semblables, se rendirent en cette ville, où Bernard eut la permission de les accompagner. Plusieurs de ces six religieux furent victimes de leur zèle ; mais lui n'en reçut aucun dérangement, quoiqu'il se livrât tout entier et sans ménagement aux soins qu'exigeaient les pestiférés. Mais il ne survécut pas longtemps à cette épreuve.

Le jour de l'Épiphanie de l'année 1666, ne pouvant résister à la violence des maux qu'il souffrait et à la faiblesse où l'avaient reduit ses austérités, il fut porté à l'infirmerie. Il lui survint une grosse fièvre, et il demanda le saint Viatique. Il ranima toutes ses forces pour se lever ; il le reçut à genoux, dans des sentiments de ferveur qui attendrirent tous les assistants.

Le 12 janvier, il demanda avec instance l'Extrême-Onction, la reçut, et montra, par les soins qu'il prit de faire compter les heures, qu'il n'ignorait pas celle de sa mort. Le prêtre qui l'assistait lui ayant dit qu'il était près de trois heures, Bernard approcha avec respect sa bouche du Crucifix qu'il tenait, et s'en-

Digitized by Google

dormit du sommeil des Saints, étant âgé d'environ soixante ans.

Les Frères-Mineurs Capucins font sa fête le 14 janvier, et les autres Frères-Mineurs, le 3 mars.

LE VÉNÉRABLE DOM SARRASIN,

ABBÉ DE SAINT-VAAST ET ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI, CONFESSEUR DE LA FOI.

Il naquit à Arras le 20 juillet 1539. Ses parents, qui étaient recommandables dans la bourgeoisie de cette ville, lui firent apprendre la langue latine; ils le mirent pour cet effet entre les mains d'un bon maître, qui, connaissant les grandes dispositions de son écolier, le présenta à l'abbé de Saint-Vaast, qui était pour lors Jérôme Ruffaut. L'esprit et les manières solides de Sarrasin lui attirèrent l'estime de cet abbé, qui lui donna l'habit de son Ordre à l'âge de dix-sept ans. Après son année de probation, pendant laquelle il gagna le cœur et l'estime de toute la communauté, dans laquelle il fut reçu avec tout l'applaudissement possible, il fut envoyé à l'Université de Paris pour y étudier la rhétorique. Il y fit de si grands progrès qu'en l'absence de ses maîtres il donnait des leçons aux écoliers. Ensuite il fut rappelé à son monastère, où il fit ses vœux, et peu de temps après il y reçut les Ordres mineurs et les Ordres sacrés de sous-diaconat et de diaconat; après quoi il fut envoyé à Louvain pour y étudier en théologie. Il y fut ordonné prêtre, et il se fit recevoir bachelier dans cette Université, à la sollicitation de ses maîtres et avec la permission de Roger de Momorency, qui avait succédé à Jérôme Ruffaut, à l'abbaye de Saint-Vaast.

A peine eut-il fini ses études que ce même abbé, connaissant son mérite, le fit son chapelain, lui donna le soin d'une partie des affaires de son monastère, et le fit enfin dans la suite grand-prévôt de son abbaye, dignité vacante par la mort de dom Jacques Taffe. Cet emploi, qui semble si opposé à la piété et à l'observance, régulière par l'obligation presque continuelle où il met celui qui en est pourvu de songer aux procès et de s'appliquer à la conservation des droits, des priviléges et immunités du monastère, ne l'empêcha point de pratiquer ces deux vertus qui sont le fondement de la vie religieuse. Aussi cela parut si

Digitized by Google

extraordinaire aux Pères qui étaient dans cette première assemblée qui se tint au sujet de l'établissement de la congrégation, que, dans le dessein qu'ils avaient de réformer en même temps les mœurs et de rétablir la discipline régulière, ils le demandèrent à son abbé pour remplir la charge de grand-prieur, dont il fut revêtu par ce même abbé, qui, ne pouvant assez lui témoigner l'estime qu'il faisait de son mérite, le fit quelque temps après son vicaire général dans le spirituel, avec pouvoir de disposer des bénéfices.

La supériorité de son génie lui rendait toutes choses si faciles que plus on lui donnait d'emplois, plus il donnait de preuves de son étendue par la manière dont il s'en acquittait. Cela parut principalement dans le soulèvement de la ville d'Arras, qui était du nombre de celles qui, par la faction des hérétiques, avaient à leur tête le prince d'Orange, s'était révoltée contre son souverain, et dans laquelle la religion catholique était en si grand danger, par le nombre des hérétiques, qui surpassait de beaucoup celui des Catholiques, que l'Évêque de cette même ville fut obligé d'abandonner ses ouailles et d'en sortir avec tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens, afin d'éviter la persécution, laissant ainsi le soin de son troupeau à dom Sarrasin, qui, se trouvant en même temps chargé de tout le gouvernement de son monastère par la mort de Thomas Parensi, qui en était abbé, remplit parfaitement les devoirs d'un supérieur vigilant et d'un zélé pasteur, animant par son exemple ses religieux à l'observance régulière, et exhortant les peuples par ses fréquentes prédications à défendre la véritable foi de Jésus-Christ au prix de leur sang et à être fermes dans la fidélité à leur roi; ce qui lui réussit heureusement. Mais ce ne fut pas sans peine et sans beaucoup de souffrances : car les hérétiques et leurs adhérents, enragés de ce qu'il soutenait les intérêts de Dieu et de la religion avec tant de zèle, le jetèrent dans une obscure prison, où il souffrit la faim et la soif pendant quinze jours, n'attendant que le moment d'une mort ignominieuse selon le monde, mais précieuse aux yeux de Dieu, qui, en ayant déterminé autrement, suscita des gens de probité qui les détournèrent de leur mauvais dessein, dont ils ne se désistèrent qu'à

Digitized by Google

condition qu'on leur donnerait l'argenterie du monastère pour l'envoyer au prince d'Orange.

Dans le temps que ce grand homme était dans la persécution, les États généraux d'Artois, qui gouvernaient pour le roi, voulant récompenser son mérite et les travaux qu'il avait endurés pour le soutien de la foi catholique et le service de son roi, le nommèrent à l'abbaye de Saint-Vaast, dont il obtint la confirmation de Philippe II. Il serait difficile d'exprimer les grands talents et les vertus héroïques qu'il fit paraître dans sa nouvelle dignité : son zèle pour le bien de son monastère, tant pour l'observance régulière que pour la défense de ses priviléges; son application et ses travaux pour la paix, qu'il procura enfin aux Pays-Bas, au grand contentement de tous les bons catholiques; sa charité envers les pauvres, auxquels il servit de Père dans une famine qui fut presque générale dans toute l'Europe en 1587, ayant fait ouvrir pour cet effet les greniers de son abbaye; son amour pour les gens savants, auxquels il faisait tous les biens qui étaient en son pouvoir, fondant plusieurs colléges où les étudiants pauvres étaient reçus, donnant des pensions aux couvents des religieux mendiants, afin qu'ils pussent plus commodément avancer leurs religieux dans les sciences, et faisant de grandes aumônes aux écoliers pauvres à proportion des dispositions qu'ils avaient pour les sciences; sa piété envers le prochain, en faisant construire un hôpital pour les pauvres et en faisant bâtir un couvent aux Capucins nouvellement arrivés d'Italie dans la ville d'Arras; enfin son adresse dans les négociations les plus épineuses, desquelles il sortait toujours avec honneur, à l'avantage de ceux dont il prenait les intérêts et avec la satisfaction des parties intéressées, qui ne pouvaient assez louer ses belles qualités et son bel esprit, tant dans le maniement des affaires que dans les conversations particulières, qui lui firent aussi mériter l'estime de Philippe II, roi d'Espagne, qui, pour récompenser son mérite, le nomma conseiller d'État, avec tous les honneurs et prérogatives appartenant à cette charge, et quelque temps après lui donna l'archevêché de Cambrai, vacant par le décès de Mgr de Burlemont, qui mourut le 15 février 1596,

Digitized by Google

et dont il obtint les bulles et prit possession le 14 septembre de la même année.

Lorsqu'il se vit revêtu de cette nouvelle dignité, il crut qu'il était de son devoir de travailler à ramener au bercail de Jésus-Christ les âmes qui s'en étaient écartées. C'est pourquoi il s'appliqua à l'extirpation de l'hérésie et à l'augmentation de la religion catholique. Sa vigilance et son zèle ne lui permettaient pas de prendre aucun repos, réconciliant lui-même à l'Église les hérétiques, réparant les églises ruinées par les guerres, et s'appliquant continuellement au soulagement du public; ce qu'il continua jusqu'à la mort : car, sentant diminuer ses forces et prévoyant que sa fin approchait, il ne laissa pas, pour le bien du prochain, d'entreprendre, contre l'avis des médecins, le voyage de Bruxelles, où étant arrivé, il mourut le 3e jour de mars de l'année 1598, après avoir reçu tous les Sacrements de l'Église.

(HÉLYOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame de Longpont, au diocèse de Soissons, célèbre depuis le XIIe siècle et illustré par plusieurs miracles.

Sainte Cunégonde, dont on célèbre aujourd'hui la fête, fut secourue par la très-sainte Vierge dans la terrible épreuve où la jeta la méchanceté des calomniateurs, qui inspirèrent à l'empereur saint Henri des doutes sur sa vertu. Comme elle priait Notre-Seigneur de prendre en main sa cause, elle entendit une voix qui lui dit : « O vierge pure, ne crains pas; la Vierge Marie te préservera. » Et, en effet, elle marcha nu-pieds, durant l'espace de quinze pas, sur des socs de charrue rougis au feu sans en ressentir aucun mal.

Cette voix divine me rappelle un trait de la vie du Bienheureux Henri Suzo, dont c'était hier la fête. Comme il souffrait d'une soif ardente, à cause des mortifications qu'il s'imposait, une voix céleste l'encouragea, lui promettant que les jours de joie et de rafraîchissement étaient proches. La nuit, pendant qu'il priait, il fut ravi en extase, et la très-sainte Vierge lui apparut

Digitized by Google

accompagnée de son Fils, qui semblait avoir environ sept ans. Le divin Enfant tenait à la main un vase rempli d'une eau céleste; sa Mère le prit et le donna au Bienheureux, qui but de cette eau avec délices, et se trouva tout rafraîchi.

Le lendemain, comme il passait dans la ville, il rencontra une pauvre femme, et se mettant dans la boue, il lui céda le seul endroit sec de la rue. — Que faites-vous, mon Père, dit cette malheureuse, étonnée de tant d'humilité?

— Ma sœur, répondit le Bienheureux, c'est en l'honneur de notre bonne Mère, la Reine du Ciel, à qui j'ai tant d'obligations et qui était femme comme vous.

— Je prie cette puissante Reine, reprit la femme, de vous favoriser avant votre mort de quelque grâce particulière.

Peu de temps après, en effet, la très-sainte Vierge lui apparut, et lui dit : « Je t'ai déjà soulagé, et je te soulagerai encore dans ta soif; je te donnerai une eau qui coulera de mon cœur même.»

Le Bienheureux goûta de ce breuvage ineffable, et le bonheur qu'il éprouva lui fit répandre un torrent de douces larmes de joie.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Césarée, en Palestine, saint Marin, soldat, et saint Astère, sénateur, martyrisés durant la persécution de Valérien : le premier, accusé par ses camarades de faire profession du Christianisme et interrogé par le juge, confessa hautement qu'il était Chrétien, et fut au même instant décapité. Astère, qui étendit son habit et courba ses épaules pour recevoir le corps du martyr, séparé de la tête, obtint bientôt un honneur pareil à celui qu'il rendait au Martyr, étant devenu Martyr lui-même.

[1] QUINTO NONAS MARTII.

Cæsareæ, in Palæstina, sanctorum martyrum Marini militis et Asterii senatoris, in persecutione Valeriani : quorum prior accusatus a commilitonibus quod esset Christianus et interrogatus a judice, cum Christianum se esse voce clarissima testaretur, martyrii coronam capitis abscissione suscepit; cumque Asterius corpus Martyris capite truncatum, subjectis humeris et substrata veste qua induebatur, exciperet, honorem quem Martyri detulit, continuo ipse martyr accepit. — In Hispania, natalis sanctorum martyrum Hemiterii et Che-

Digitized by Google

En Espagne, les saints Madir et Chélidoine, soldats de l'armée campée à Léon, ville de Galice, lesquels étant partis pour Calahorra, pendant une persécution qui s'alluma contre les Chrétiens, y souffrirent diverses tortures pour la confession du nom de Jésus-Christ, et reçurent la couronne du martyre.

Le même jour, on célèbre le martyre des saints Félix, Luciole, Fortunat, Marcie et de leurs compagnons, aussi bien que des saints Cléonice, Eutrope et Basilisque, soldats qui, durant la persécution de Maximien, sous le président Asclépiade, triomphèrent heureusement par le supplice de la croix.

A Bresse, Titien, évêque et confesseur.

A Bamberg, sainte Cunégonde, impératrice, qui, mariée à l'empereur Henri I^er^, demeura vierge, du consentement de son mari; riche en bonnes œuvres et en mérites, elle mourut saintement, et devint après sa mort célèbre par ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

Saint Adrier (Adorator), confesseur, honoré à Loubersac, près d'Aubusson, dans le diocèse de Limoges.

Sainte Caïole, martyre en Afrique, peut-être avec saint Luciole et ses compagnons.

Saint Lily, élève de saint David au pays de Galles. Il ne quitta jamais son Père spirituel, et fut enterré auprès de lui, dans le VI^e^ siècle.

Le Bienheureux Serle ou Serlon (Serilo), abbé à Glocester, dans le monastère de Saint-Pierre, mort en Dieu le 3 mars 1104.

Sainte Piamune, vierge honorée en Égypte, où elle menait une vie toute sainte au V^e^ siècle.

Iedonii, qui cum apud legionem Gallæciæ urbem in castris militarent, exurgente persecutionis procella, pro confessione nominis Christi, Calagurim usque perducti, ibi pluribus tormentis afflicti, martyrio coronati sunt. — Eodem die, passio sanctorum Felicis, Lucioli, Fortunati, Marciæ et sociorum. — Item sanctorum militum Cleonici, Eutropii et Basilisci, qui in persecutione Maximiani sub Asclepiade præside crucis supplicio feliciter triumpharunt. — Brixiæ, sancti Titiani episcopi et confessoris. — Bambergæ, sanctæ Chunegundis Augustæ, quæ Henrico primo imperatori nupta, cum virginitatem ipso annuente servasset, bonorum operum meritis cumulata, sancto fine quievit, et post mortem miraculis claruit.

Digitized by Google

Saint Ogmond, premier évêque d'Halar, en Irlande, au dernier tiers du XI^e^ siècle et au premier tiers du XII^e^. Il avait été élevé par saint Islef, évêque régionnaire dans la même ville. Saint Ogmond mourut le 3 mars 1121.

Saint Islef, omis dans tous nos catalogues, est honoré le même jour 3 mars.

Sainte Faille (Failena), qui vivait très-vénérée en Irlande au VII^e^ siècle. Elle mourut le 3 mars vers l'an 700. Elle est patronne d'une église dans le Connaugt, qu'on appelait autrefois la Connacie.

Le Bienheureux Nicolas Albergati, cité en quelques lieux en ce jour, est fêté le 10 mai.

Le Bienheureux Rupert, abbé de Duitz, près de Cologne, révéré pour sa sainteté, renommé pour ses pieux et savants écrits, mort en l'an 1135.

Martyrologe de la dernière persécution.

Martin Dupuis, curé de Saint-Nicaise, à Châlons-sur-Marne, ayant refusé le serment de 1791, fut expulsé de sa cure, se réfugia en Belgique avec deux autres prêtres, et tous les trois furent massacrés le 3 mars 1794 comme réfractaires. L'un des deux autres prêtres était Jean Guidel, prêtre et religieux Prémontré de Pont-à-Mousson; l'autre était Louis Lemoine, prêtre du diocèse de Châlons.

Jean-Baptiste Roques, prêtre du diocèse de Saint-Flour, fut aussi, pour refus de serment, guillotiné le 3 mars 1794, à Aurillac.

Antoine Stachler, curé du diocèse de Strasbourg, pour refus de serment schismatique, guillotiné à Strasbourg le 3 mars 1796.

Jean Meslé, prêtre et religieux Bernardin au diocèse de Saint-Brieuc, fusillé dans son monastère de la Hunaudaye le 3 mars 1794.

Digitized by Google

QUATRIÈME JOUR DE MARS.

Saint Casimir, patron de la Pologne. — Saint Lucius, pape et martyr. — Saint Basin, évêque de Trèves. — Saint Pierre, évêque de Policastro et abbé de Cava. — Sainte Héralde, martyre. — Saint Victor de Mousson, martyr. — Saint Adrien, évêque de Saint-André, en Ecosse, martyr. — Le Bienheureux Humbert, comte de Savoie. — Le Bienheureux Sylvestre, Frère-Mineur, compagnon de saint François. — Le Bienheureux Jean de Hongrie, Frère-Mineur. — La Vénérable Mère Anne de Jésus, Carmélite, compagne de sainte Thérèse. — La Vénérable Dambrowska. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CASIMIR.

PATRON DE LA POLOGNE.

Casimir était le troisième des treize enfants que Casimir III, roi de Pologne, eut d'Élisabeth d'Autriche. Il naquit le 5 octobre de l'an 1458, et fut formé à la piété, dès l'âge le plus tendre, par les soins de la pieuse reine, sa mère. Cette princesse avait donné pour précepteur à ses enfants un homme d'un rare mérite, nommé Jean Dugloss; il était chanoine de Cracovie. Casimir profita beaucoup sous la discipline de cet excellent homme. Dès sa première jeunesse, il parut tellement pénétré de la crainte de Dieu qu'il regardait avec horreur les plus petites fautes, et, à l'âge où la plupart se livrent à la dissipation, il conserva la pureté de ses sens et de son âme par une grande vigilance sur lui-même et par la mortification de sa chair.

Le mystère de la mort et de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ était toujours présent à son esprit; cette pensée l'attendrissait jusqu'à lui faire répandre souvent des larmes. Il avait de plus la dévotion la plus tendre à la très-sainte Vierge : il l'invoquait souvent, et il composa une prière en forme d'hymne, qu'il récitait tous les jours, pour implorer sa protection.

L'amour pur et ardent dont il brûlait pour son divin Maître se

Digitized by Google

répandait avec effusion sur le prochain. Il était le père des pauvres, le tuteur des orphelins, le protecteur des veuves; et, plein de reconnaisance pour la bonté d'un Dieu qui s'est anéanti et livré lui-même dans son désir de sauver les hommes, non-seulement il donnait tout ce qu'il avait, mais il se serait donné lui-même avec joie, s'il avait pu soulager par là les pauvres dans leur misère. Il exhortait tous les jours le roi, son père, à gouverner ses sujets selon les règles de la justice. S'il arrivait quelquefois qu'il s'en écartât, il ne manquait pas de l'en avertir doucement, en demeurant toujours dans les bornes du respect qu'un fils doit à son père. Le roi l'écoutait volontiers; et comme, outre la droiture de cœur, il remarquait en lui un grand fonds de jugement et une pénétration d'esprit au-dessus de son âge, il suivait avec plaisir ses conseils dans le gouvernement de ses États.

Les Hongrois, mécontents de Matthias, leur roi, voulurent élever saint Casimir sur son trône en 1471; ils envoyèrent pour ce sujet une députation au roi de Pologne, son père. Le jeune Casimir, qui n'avait pas encore treize ans accomplis, eût bien voulu refuser la couronne qu'on lui offrait; mais par complaisance pour son père, il partit à la tête d'une armée pour soutenir le droit de son élection. Étant arrivé sur les frontières de la Hongrie, il apprit que Matthias venait de ramasser seize mille hommes pour aller au-devant des Polonais, et qu'il avait regagné les cœurs de ses sujets. Il sut aussi que le Pape Sixte IV s'était déclaré pour le roi détrôné, et qu'il avait envoyé une ambassade à son père pour lui faire abandonner son entreprise. Toutes ces circonstances réunies donnèrent une joie secrète au jeune prince. Il demanda à son père la permission de revenir sur ses pas, ce qui ne lui fut que très-difficilement accordé; mais, pour ne pas augmenter le chagrin que son père ressentait d'avoir vu échouer ses desseins, il évita d'abord de paraître en sa présence; ainsi, au lieu d'aller droit à Cracovie, il se retira au château de Dobzki, qui en est à une lieue, et il y passa trois mois dans les pratiques d'une austère pénitence. Ayant reconnu dans la suite l'injustice de l'expédition qu'on l'avait forcé d'entreprendre contre le roi de

Digitized by Google

Hongrie, il refusa constamment de se rendre à une seconde invitation que lui firent les Hongrois, et cela malgré les sollicitations et les ordres réitérés de son père.

Saint Casimir employa les douze dernières années de sa vie à consommer l'ouvrage de sa sanctification. Il vécut dans la plus exacte continence, malgré les raisons pressantes qu'on alléguait pour le porter au mariage. Il mourut de phthisie à Wilna, capitale de la Lithuanie, le 4 mars 1483, à l'âge de vingt-quatre ans et cinq mois. Il avait prédit sa mort avant qu'elle arrivât, et s'y était préparé par un redoublement de ferveur et par la réception des Sacrements de l'Église. On l'enterra dans l'église de Saint-Stanislas. Il s'opéra un grand nombre de miracles par son intercession. Le Pape Léon X le canonisa en 1522. Cent vingt ans après sa mort, on trouva son corps sans corruption. Les riches étoffes dont on l'avait enveloppé furent aussi trouvées entières, malgré l'excessive humidité du caveau où il avait été enterré. On a fait construire une magnifique chapelle de marbre pour y déposer ses reliques. Saint Casimir est patron de la Pologne, et on le propose communément aux jeunes gens comme un parfait modèle de pureté.

On conserve en divers endroits de la Pologne des habits et d'autres objets qui lui ont appartenu; mais nous ne savons pas que l'on ait détaché et distrait aucune relique de son corps, si ce n'est celle que l'on conservait à Paris dans l'église Saint-Germain-des-Prés, où l'on voit une chapelle consacrée en son honneur, et ce qui est rare pour les Saints, son véritable portrait. C'est la chapelle qui renferme le tombeau du roi de Pologne Jean-Casimir, frère et successeur de Vladislas IV, fils de Sigismond III, roi de Suède par succession, et de Pologne par élection. Ce prince, le dernier mâle de la maison royale de Wasa, s'étant volontairement démis de la couronne de Pologne et retiré en France, mourut abbé de Saint-Germain; il est regardé comme le principal auteur de la dévotion que l'on a établie en ce lieu pour saint Casimir, qu'il honorait en particulier comme son patron.

Puisse la Pologne recouvrer, par l'intercession de saint Casimir,

Digitized by Google

la liberté qu'il lui conserva dans une guerre mémorable, où une petite troupe de Lithuaniens tailla en pièces l'armée des Moscovites. C'était peu de temps après sa mort. Le grand-duc de Moscovie avait envahi toute la Lithuanie, qui, ne pouvant résister à des forces si puissantes, fit un vœu au tombeau du jeune prince. Quelques jours après, durant la bataille, on vit dans les airs saint Casimir combattre pour la défense de ses sujets, et mettre en fuite les barbares envahisseurs qui les oppriment aujourd'hui.

Le pape Paul V a fait insérer l'office de saint Casimir au Bréviaire romain.

SAINT LUCIUS,

PAPE ET MARTYR.

Saint Lucius était Romain et fils de Porphyre. Il brilla dans ses études et dans sa vie; élevé au sacerdoce, il conquit l'admiration et la vénération de tous les fidèles de Rome, qui voyaient en lui comme un envoyé de Dieu.

La persécution, interrompue quelque temps par la mort de Décius (année 252), se réveilla bientôt et débuta par l'expulsion du saint Pape Corneille, qui fut exilé à Civita-Vecchia. Lucius l'accompagnait. Bientôt Corneille mourut (le 14 septembre de l'année 252), et aussitôt les suffrages unanimes élurent le prêtre Lucius comme le plus digne de le remplacer et le plus capable de gouverner l'Église dans un temps si difficile.

Saint Cyprien, évêque de Carthage, en apprenant la perte que l'Église venait de faire par la mort de saint Corneille, s'en trouva un peu consolé en le voyant remplacé si dignement par Lucius; il lui écrivit aussitôt pour le féliciter du double honneur qu'il avait reçu de la confession du nom de Jésus-Christ et de l'élévation à l'Épiscopat suprême.

L'Église de Rome ne jouit pas longtemps de son nouveau Pasteur. Lucius à son tour fut chassé par les persécuteurs. Gallus ayant renouvelé, au moins dans la ville de Rome, la persécution de Dèce, son prédécesseur, Lucius fut banni avec plusieurs autres Chrétiens; mais on ne sait pas précisément en quel endroit. « C'était ainsi, dit saint Denys d'Alexandrie, que Gallus se

Digitized by Google

privait du secours du Ciel, en persécutant et en exilant ceux qui chaque jour priaient Dieu pour la paix et la prospérité de son empire. » Saint Cyprien écrivit à Lucius au nom de son Église et de ses confrères, pour le féliciter sur sa promotion et sur le bonheur qu'il avait de souffrir l'exil pour le nom de Jésus-Christ. Peu de temps après, ce saint Pape ayant été rappelé à Rome, il y fut reçu avec une joie incroyable par son peuple, qui sortit de la ville pour aller au-devant de lui. Saint Cyprien lui écrivit une lettre pour lui témoigner la part qu'il prenait à son retour dans son Église. « Vous n'avez point perdu la gloire du martyre, lui disait-il, puisque vous avez eu la volonté de mourir pour Jésus-Christ. Le cas où vous vous trouvez est semblable à celui où se trouvèrent les trois enfants jetés dans la fournaise, que Dieu sauva de la mort. La dignité du sacerdoce vient de recevoir en vous un nouvel éclat. Vos paroles, soutenues par vos exemples, auront bien plus de force lorsque vous exhorterez les autres à confesser Jésus-Christ aux dépens de leur propre vie. En faisant une telle grâce aux pasteurs, Dieu a montré où était la véritable Église. On n'a point vu souffrir les novatiens. L'ennemi de Jésus-Christ n'attaque que ceux qui le servent; il épargne les hérétiques, parce qu'ils lui appartiennent; il n'en veut qu'à ceux qui sont contre lui. » Le Saint ajoute, en parlant en son nom et en celui de ses confrères : « Nous ne cessons, dans nos prières et dans nos sacrifices de rendre grâces à Dieu le Père et à son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, et de demander que la glorieuse couronne de votre confession s'achève en vous. Vous n'avez peut-être été rappelé à Rome qu'afin que votre gloire ne fût point cachée; car il faut que la victime qui doit aux frères l'exemple du courage et de la foi, soit immolée en leur présence [1]. »

Saint Cyprien, dans sa lettre au Pape Étienne, cite l'autorité de saint Lucius comme ayant décidé contre les novatiens qu'on ne devait point refuser la communion à ceux qui étaient tombés durant la persécution, mais qu'il fallait les absoudre lorsqu'ils auraient expié leur apostasie par la pénitence. Eusèbe dit que ce

[1] *Ep.* LXVII, edit. Pamel., et LXVIII, edit Oxon.

Digitized by Google

saint Pape ne siégea que huit mois ; il paraît même, par la chronologie des lettres de saint Cyprien, que son pontificat ne fut que de cinq mois et quelques jours.

Saint Lucius mourut avant l'empereur Gallus, le 4 mars 253. Il fut enterré le lendemain dans le cimetière de Calliste : ce qui a mis de la différence pour le jour de la fête dans les calendriers et les martyrologes, les uns ayant marqué celui de sa mort, les autres celui de sa sépulture. Ce fut le Pape Pascal Ier qui leva de terre son corps avec ceux de saint Urbain, Pape, de sainte Cécile, de saint Valérien, de saint Tiburce et de saint Maxime; et l'on ajoute qu'il les transporta du cimetière dans la ville l'an 822, et qu'il les mit sous l'autel de l'église de Sainte-Cécile. Ils demeurèrent ainsi ensevelis et cachés aux yeux des peuples pendant près de huit siècles, jusqu'à ce qu'en 1599 ils furent découverts de nouveau sous le pontificat de Clément VIII, par les soins du cardinal Sfondrato, titulaire de Sainte-Cécile. Ils furent exposés à la vénération du peuple depuis le 20 octobre jusqu'au 22 novembre, fête de sainte Cécile, où on les mit dans de nouvelles châsses en présence du Pape.

SAINT BASIN,

ÉVÊQUE DE TRÊVES.

Basin, de l'une des premières familles du royaume d'Austrasie, naquit dans la Lorraine. Il fit paraître dès son enfance les semences de toutes les vertus que l'on vit depuis éclater en lui, et qui l'élevèrent à un haut degré de sainteté. Ses parents tâchèrent de lui procurer une éducation convenable aux belles espérances qu'il donnait; et ils eurent soin, en le faisant avancer dans la connaissance des lettres humaines, de lui faciliter aussi les moyens de conserver l'innocence de ses mœurs. L'Esprit de Dieu, qui le conduisait intérieurement, lui fit ouvrir les yeux sur la vanité du monde, lorsqu'on commençait à vouloir lui en faire prendre le goût. Il lui donna la force de résister à tous ses charmes dans les plus grandes ardeurs de la jeunesse ; de sorte que, renonçant aux plaisirs de cette vie, aux richesses de la terre et à lui-même, il abandonna ses proches, son pays et tout

Digitized by Google

ce qui aurait pu l'attacher au monde pour se consacrer à Dieu dans un monastère.

Il choisit celui de Saint-Maximin de Trèves, où il trouva de grands exemples de vertu dans la plupart des religieux, qui y menaient une vie très-sainte. Il y fit de si grands progrès dans la perfection chrétienne et religieuse qu'en peu d'années il devint lui-même leur modèle. Après la mort de l'abbé Herwin, il fut élu son successeur.

Il s'acquitta des devoirs de cette charge avec une exactitude et une habileté qui porta sa réputation fort loin. Elle le fit connaître à la cour des rois de France et d'Austrasie, où sa vertu trouva des admirateurs et où l'on sut estimer son mérite. L'évêché de Trèves étant venu à vaquer par la retraite de saint Hidulphe, chacun jeta les yeux sur l'abbé de Saint-Maximin pour remplir cette place; et il fut obligé de se soumettre aux ordres de Dieu, dont la volonté semblait se déclarer visiblement dans son élection.

Basin conserva toujours cet esprit de retraite, de mortification et de prières dont il avait été animé dans le cloître, malgré l'obligation qu'il eut de paraître au milieu d'un grand peuple. Il ne relâcha rien de ses austérités ni des pratiques les plus essentielles de la vie religieuse dans sa conduite particulière; et c'est par ces exercices secrets qu'il se préparait à faire avec plus de fruit les fonctions publiques de sa charge de pasteur. Il y entretenait avec Dieu une communication intérieure, dont il tirait les lumières nécessaires pour instruire les autres des vérités essentielles à leur salut, et il y allumait ce feu qui paraissait dans sa charité envers les pauvres, les malades, les faibles, les veuves, les pupilles, et généralement tous ceux qui avaient besoin de secours spirituels et corporels.

Il fit de sa maison épiscopale une communauté presque aussi régulière et aussi sainte que le monastère qu'il avait gouverné. Entre les personnes qu'il y éleva dans les sentiments les plus purs de notre religion et dans la pratique des vertus, on n'en vit point qui répondît plus parfaitement à ses soins et à sa tendresse que son neveu Ludwin, fils de sa sœur Gonza, lequel, sans quitter l'épée, servait Dieu sous la discipline de son oncle avec autant de

Digitized by Google

recueillement, de liberté, d'application et de fidélité qu'un religieux débarrassé des affaires du monde. Ludwin fut engagé depuis dans le mariage par son père et sa mère. Mais Dieu le dégagea de ses liens peu de temps après, en lui retirant sa femme. Il lui fit quitter la cour et les emplois qu'il y possédait, et le fit renoncer absolument au siècle, pour ne plus vivre que pour gagner le Ciel. Suivant les avis de son bienheureux oncle, il fit de ses biens diverses œuvres de charité, et en employa une partie pour bâtir le monastère de Mettloc, à six lieues de Trèves, sur la Sarre. Il s'y renferma et y mena une vie si sainte, que Basin, qui aspirait depuis longtemps après le repos d'une vie privée, le jugeant très-capable de lui succéder, se déchargea du fardeau de l'épiscopat, qu'il avait porté près de vingt-deux ans, entre les mains de ses confrères, qui en chargèrent aussitôt Ludwin.

Saint Basin employa le peu de temps qu'il lui restait ici-bas à se préparer à bien mourir, comme il fit sur la fin du VII^e^ siècle.

Sa mort est marquée au 4 mars par l'auteur de sa Vie et par ceux des martyrologes qui ont fait mention de lui. C'est en ce jour qu'on célèbre sa fête dans l'Église de Trèves, et dans divers autres endroits de la Lorraine et des provinces voisines.

SAINT PIERRE,

ÉVÊQUE DE POLICASTRO ET ABBÉ DE CAVA.

Saint Pierre était de l'illustre famille des Pappacarboni de Salerne, ville célèbre de la principauté Citérieure, dans le royaume de Naples. Il eut pour oncle paternel saint Alfiéri, fondateur et premier abbé du monastère de Cava, dans la même province, et il fut élevé sous sa discipline dès sa première jeunesse. Il fit profession de la vie monastique sous le successeur de son oncle, et il embrassa tous les exercices de la pénitence avec tant de ferveur qu'on crut qu'il allait égaler tout ce qu'on a écrit des austérités des anciens solitaires. Ne trouvant point la règle de Cava assez sévère, il se retirait tout le Carême, avec cinq ou six petits pains, sur une montagne voisine, où il se tenait seul pour demeurer plus étroitement uni avec Dieu dans la contemplation.

Digitized by Google

Un jour il entendit parler avec éloge de l'abbaye de Cluny, en France, touché du désir de parvenir à un plus haut degré de perfection, telle qu'il se l'imagina dans ce célèbre monastère, il fit résolution de s'y rendre. Il demanda la bénédiction de son abbé, et partit accompagné de quelques-uns des Frères de Cava. C'était en l'an 1068. Il fut reçu avec beaucoup de charité par saint Hugues, sixième abbé de Cluny, qui, contre l'avis des anciens du monastère, le dispensa de faire le noviciat, persuadé qu'il n'en avait pas besoin après les fatigues d'un si long voyage. Il y demeura cinq ans, non à étudier seulement la règle ou à se contenter d'observer les autres, mais à pratiquer tous les exercices de la maison avec une ardeur incroyable. Saint Hugues le renvoya alors à son monastère de Cava, avec tous les témoignages imaginables d'estime et d'affection; et l'opinion que l'on eut de sa vertu et de sa science fut si grande, que peu de temps après son retour de France le clergé et le peuple de Policastro, petite ville de la principauté Citérieure, le demandèrent pour évêque, et l'obtinrent par l'autorité de Gisulfe II, prince de Salerne.

Pierre essaya quelque temps de s'accoutumer au tumulte de cette vie extérieure, occupée des besoins continuels que les peuples ont de leur Évêque, et alors l'amour qu'il avait pour la vie solitaire lui fit croire que Dieu le rappelait au premier état de sa condition privée. Il quitta son évêché, pour retourner à son monastère et tâcher de se sanctifier dans l'obscurité de la pénitence.

Il fut reçu avec une joie incroyable par l'abbé saint Léon, qui, craignant qu'on ne le lui enlevât de nouveau, se démit de l'abbaye entre ses mains, sous prétexte de ses indispositions et de son grand âge. Les religieux se joignirent à Léon pour obliger Pierre à se charger de leur conduite. Ils s'en repentirent bientôt après.

Il voulut les réformer sur la règle qu'il avait apprise à Cluny. Mais voyant qu'ils se soulevaient contre lui et qu'ils avaient même engagé dans leur parti le bon abbé Léon, qui les avait gouvernés toujours avec beaucoup d'indulgence, il les abandonna pour éviter toute discorde, et alla se retirer dans un autre monastère, où il rassembla quelques religieux qui voulurent bien

Digitized by Google

embrasser la réforme qu'il leur proposa. Léon et les religieux de Cava, confus de leur propre conduite, envoyèrent lui faire des excuses et le prier de revenir, lui donnant parole qu'ils se soumettraient à tout ce qu'il voudrait leur imposer. Il les crut, et il eut la satisfaction de leur voir embrasser volontairement sa nouvelle réforme, c'est-à-dire la règle de Cluny, qu'ils avaient rejetée auparavant comme trop sévère. Il jeta ainsi les fondements de ce nouvel institut, appelé la *Congrégation de Cava* en Italie. La réputation de sa sainteté y donna tant d'accroissement que l'on y vit accourir, comme à un port assuré du salut, une infinité de personnes de toutes conditions, et il donna l'habit religieux à plus de trois mille postulants. Les riches et les nobles le reçurent encore en plus grand nombre que les autres; et ceux que les infirmités ou d'autres engagements retinrent dans le siècle tâchèrent de suppléer à ce qui leur manquait par leurs donations et leurs aumônes, dont le Saint eut de quoi faire subsister tous ses religieux et nourrir encore les pauvres des alentours.

Les maisons ou églises de cette nouvelle Congrégation se multiplièrent bientôt par tout le royaume de Naples, dans la Sicile et jusqu'à Rome. Elles passèrent le nombre de trois cent trente-trois, qui consistaient en cent vingt monastères conventuels, tant abbayes que prieurés; le reste en cures ou paroisses desservies par des religieux de Cava.

Il eût été assez inutile à saint Pierre de multiplier le nombre de ses disciples, s'il n'eût redoublé à proportion sa vigilance et ses soins pour les faire avancer tous dans la vertu. Il marchait devant pour les éclairer et les conduire; ce qu'il faisait par ses exemples beaucoup plus que par ses discours et ses exhortations. Mais la sévérité qu'il exerçait sur lui-même était tempérée d'une charité condescendante, qui n'obligeait pas les autres à le suivre toujours de si près, ni avec tant d'exactitude. Il paraissait inimitable dans sa manière de prier, de veiller et de se mortifier; et la persévérance avec laquelle il se soutenait dans un genre de vie si supérieur aux forces ordinaires de l'homme, passait pour un miracle continuel que Dieu faisait en faveur de ceux à qui sa conservation était nécessaire.

Digitized by Google

Comme il était un jour plus longtemps qu'à l'ordinaire dans la contemplation, les Frères, craignant qu'il ne lui fût survenu quelque accident, entrèrent dans sa cellule ; et le trouvant étendu sur le pavé, ils le crurent mort, d'autant plus facilement que son grand âge et l'épuisement de ses forces corporelles ne leur promettait plus beaucoup de vie. Il revint néanmoins de cette longue extase ; mais il prit cette occasion pour se décharger de l'abbaye de Cava et de toute la supériorité de sa Congrégation sur le Bienheureux Constable, qui lui succéda. Il vécut encore près de cinq ans depuis, et il mourut comblé de grâces et de mérites le 4 mars de l'an 1123, âgé d'environ quatre-vingt-cinq ans.

Son corps fut mis dans un tombeau de marbre, près de saint Alfléri et de saint Léon, ses prédécesseurs, et honoré de plusieurs miracles, qui attestèrent, avec sa sainteté, la gloire dont il jouit dans le Ciel.

SAINTE HÉRAÏDE,

VIERGE ET MARTYRE.

On sait qu'Origène admettait à ses leçons, à Alexandrie, des disciples de l'un et de l'autre sexe. Héraïde était une jeune fille douée d'un esprit droit et d'une grande intelligence. Elle comprit la foi chrétienne dans sa beauté, dans ses splendeurs et dans sa vérité. Comme toutes les âmes ardentes et dévouées, quoiqu'elle ne fût encore que catéchumène, elle disputait contre les païens et s'occupait de conquérir les âmes au vrai Dieu. Mais elle ameuta contre elle des hommes grossiers et sensuels, qui lui firent subir le martyre sur un bûcher. Elle avait reçu, selon l'expression d'Origène, le baptême du feu, et elle s'en alla au Ciel le 4 mars de l'an 210, sous le règne de Sévère.

SAINT VICTOR DE MOUSON,

MARTYR.

Il y avait dans l'abbaye de Notre-Dame de Mouson, au diocèse de Reims, un saint religieux nommé Victor, qui donna sa vie par zèle pour le salut des âmes. Un grand crime avait été commis : un frère avait crevé les yeux à sa sœur, parce qu'elle

Digitized by Google

n'avait pas consenti à ses mauvais désirs. Saint Victor, voulant convertir le coupable, tâcha de lui faire comprendre l'énormité de son crime; mais ce scélérat, irrité de ses reproches, le massacra, comme il est rapporté dans les manuscrits de l'abbaye, mais on ne sait en quelle année. Les reliques de la sainte victime, illustrées par des miracles, furent placées dans une châsse d'argent, sous le grand autel de Notre-Dame, à côté de la châsse de saint Arnoul d'Ouarc. Les religieux de cette abbaye, qui appartint dans la suite à la Congrégation de Saint-Vannes, faisaient sa fête le 9 février, anniversaire d'une de ses translations, car il fut transféré trois fois; mais le Chartreux Gréven le met le 4 mars dans ses additions à Usuard.

SAINT ADRIEN,

ÉVÊQUE DE SAINT-ANDRÉ EN ÉCOSSE, MARTYR.

Ce saint pasteur se trouva souvent exposé à la fureur des Danois, qui, dans le IX^e^ siècle, firent de fréquentes descentes sur les côtes d'Écosse, et qui, après avoir ravagé plusieurs provinces, en massacrèrent encore la plupart des habitants; mais il était toujours venu à bout d'arrêter le cours de leurs barbaries, et d'en convertir même un grand nombre au Christianisme. Ces pirates étant tombés sur l'Écosse avec encore plus de fureur que jamais, il se retira dans l'île de May, située à l'embouchure du Forth. Ils ne l'y eurent pas plus tôt découvert qu'ils le mirent à mort, avec un évêque nommé Stalbrand et plusieurs autres Chrétiens. Le Bréviaire d'Aberdeen en compte six mille six cents. Ce massacre arriva en 874, sous le règne de Constantin II. On bâtit depuis dans l'île de May un monastère en l'honneur de saint Adrien. On visitait autrefois l'église de ce monastère avec une grande dévotion, à cause des reliques de notre Saint qui y avaient été déposées.

Voyez Lesley, *Hist.*, livre V, le Bréviaire d'Aberdeen et les *Chronica Shonensia*. (GODESCARD.)

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX HUMBERT III,

COMTE DE SAVOIE.

La Savoie, comme principauté, ne remonte qu'à Berthold, qui fut comte souverain de Maurienne en 998. Ses successeurs s'agrandirent peu à peu, et Amé, le quatrième, prit en 1109 le titre de comte de Savoie. Amédée III, son fils, régna après lui, et se croisa pour la guerre sainte. Il revenait en Europe lorsqu'il mourut à Nicosie, laissant un fils qui, par sa piété, son intelligence et son grand cœur, donnait de belles espérances. Ce fils était Humbert III. Mais en 1149, où il allait régner, il n'avait que treize ans.

Il choisit sur-le-champ pour guide et chef de son conseil le vénérable Aimé, évêque de Lausanne, l'un des plus éminents personnages de son temps. Il fut dirigé et affermi par lui dans la piété et dans l'art de gouverner. A seize ans, il unissait les qualités d'un grand prince aux vertus qui font les Saints. Son père, en se croisant, avait emprunté des sommes d'argent à l'abbaye de Saint-Maurice; l'un de ses premiers soins fut d'acquitter ces dettes, et en même temps il ne négligeait rien pour rendre ses sujets aussi heureux qu'il le pouvait.

Bientôt pourtant le Dauphin du Viennois, voulant avoir sa revanche de la défaite que lui avait fait subir Amédée III sous les murs de Montmélian, ville forte de la Savoie, vint subitement l'assiéger, comptant bien vaincre à son tour un jeune souverain de dix-sept ans. Ce jeune prince faisait alors une retraite dans l'abbaye de Haute-Combe, à quatre lieues de Chambéry. Dès qu'il reçut la nouvelle de cette invasion, il comprit son devoir, se mit rapidement à la tête de ses troupes, battit complètement le Dauphin aux lieux mêmes où son père avait été vaincu par Amédée III. Cette victoire avait lieu en 1153. La paix rendue ainsi à son pays, Humbert s'en retourna à Haute-Combe, où il acheva sa retraite spirituelle en rendant grâces à Dieu.

Cinq ans plus tard il se rendait à la plaine de Roncalia, sur les bords du Pô, où l'empereur Frédéric I[er] avait convoqué en diète tous les souverains de l'Italie, et il le suivit comme son suzerain

Digitized by Google

au siége de Milan. Mais il lui résista lorsque Frédéric voulut le faire entrer dans le complot de son antipape contre le Souverain-Pontife légitime Alexandre III. Frédéric s'en vengea par d'ignobles tracasseries, qui furent punies bientôt par des revers; et le despote abattu fut réduit à s'enfuir en habits de serf de ces contrées où il était entré en dominateur.

Le Bienheureux Humbert, grand par sa foi et grand par son courage et sa bonté, mourut en odeur de sainteté à Chambéry, le 4 mars de l'an 1188, âgé de cinquante-deux ans, et regretté de tous ses sujets, qui depuis l'ont toujours honoré d'un culte, approuvé et autorisé en 1838 par le Pape Grégoire XVI.

LE BIENHEUREUX SYLVESTRE,

FRÈRE-MINEUR, COMPAGNON DE SAINT-FRANÇOIS.

Saint François s'était occupé dans les premiers temps de sa vocation à réparer diverses églises qui tombaient en ruine, et entre autres celle de Saint-Damien, près d'Assise. Sylvestre, qui était un prêtre de cette ville, avait vendu les pierres employées aux réparations de Saint-Damien, et le prix lui en avait été payé. Mais lorsqu'il vit le saint fondateur présider à la distribution des sommes provenant des biens de Bernard de Quintavalle, qui venait de s'associer au nouvel Institut, sa cupidité le porta à se plaindre du marché qu'il avait fait; il prétendit qu'il avait été lésé dans la vente de ses pierres, et qu'il lui était redû une somme considérable. Saint François, que son caractère éloignait de toute contestation, n'en voulut point avoir avec Sylvestre; mais prenant à pleines mains de l'argent dans un sac, il lui en donna sans compter, puis lui dit : « Recevez cela pour le paiement que vous me demandez et que je ne vous dois pas. » Il alla plus loin, car il lui offrit de l'argent une seconde fois; mais Sylvestre n'en voulut plus prendre, et se retira fort satisfait de son impudente démarche.

Cependant, comme il était sur le point de se coucher, il se sentit saisi de remords : il vit toute l'injustice de l'action qu'il avait commise. « Est-il possible, s'écria-t-il alors, est-il possible

Digitized by Google

que j'amasse avec tant de soin dans ma vieillesse ce qu'un jeune homme méprise si généreusement! » Son esprit fut vivement frappé du parallèle de la conduite de saint François avec la sienne, et cette comparaison fut suivie d'un repentir sincère, qui le détermina à restituer aux pauvres ce qu'il leur avait ravi.

Jusque-là, Sylvestre n'avait eu sur saint François que des idées peu favorables ; pensant à cet égard comme les mondains, il ne voyait qu'avec mépris la conduite évangélique du fondateur et de ses disciples. Mais la douleur profonde qu'il venait d'éprouver pour sa faute le rendit l'objet de la divine miséricorde. Il venait de vaincre son avarice, et le Ciel voulut le conduire à un état dans lequel il apprit à dompter toutes ses passions.

A peine était-il endormi qu'un songe mystérieux occupa son esprit. Il vit un monstre affreux embrasser l'enceinte d'Assise, et s'efforcer d'engloutir la ville et les environs. Mais en opposition, il aperçut François, et il lui parut qu'il sortait de sa bouche une croix d'or qui s'élevait jusqu'au Ciel, et dont les bras atteignaient aux extrémités du monde. Il vit enfin le dragon fuir à cet aspect.

Ce songe s'étant répété trois fois de suite, Sylvestre ne put plus douter qu'il n'eût pour objet la conduite qu'il devait tenir à l'avenir. Il ne voulut pas résister aux grâces que Dieu lui envoyait, et vint consulter saint François, à qui il raconta ce qu'il avait vu. L'humble serviteur de Jésus-Christ craignit d'abord que ce ne fût quelque illusion de l'ennemi des hommes, et ne se servit de ce qu'il apprit que pour admirer la bonté de son divin Maître, et s'animer à servir l'Église et à combattre l'esprit de ténèbres.

De son côté, le prêtre d'Assise sentait la nécessité d'expier ses fautes par une rigoureuse pénitence. Non content d'avoir restitué ce qu'il s'était injustement procuré, il résolut de se dépouiller de tout ce qu'il possédait, de le donner aux pauvres et de s'associer au nouvel Institut. Il n'eut achevé de mettre ordre à ses affaires que vers l'an 1209 ; alors il prit l'habit de Frère-Mineur, et saint Bonaventure observe qu'une preuve sans réplique de la vérité de la vision qu'avait eue Sylvestre fut la vie sainte qu'il mena dans

Digitized by Google

l'Ordre, dont il fut le premier membre qui y entrât revêtu du sacerdoce.

Les progrès que fit Sylvestre dans la perfection ne seraient pas crus facilement, s'ils n'avaient pour garant saint François lui-même. Cet homme, universellement reconnu pour avoir été inspiré du Ciel, dit que son disciple s'entretenait souvent avec Dieu d'une manière approchante de ce qui est écrit de Moïse : « Que le Seigneur lui parlait comme un homme a accoutumé de parler à son ami. »

Ce fut précisément la persuasion où était saint François, que Sylvestre vivait dans une correspondance avec le Ciel, qui le porta à le consulter toutes les fois qu'il se trouva embarrassé sur la conduite qu'il devait tenir. Incertain si, conformément à l'humble sentiment qu'il avait de lui-même, il devait rester ignoré et s'adonner uniquement à la prière et à la contemplation, ou si, en suivant ce que lui prescrivait son amour pour le salut des hommes, il devait s'appliquer à les instruire, il députe Massé, l'un de ses disciples, vers Sylvestre. Celui-ci se met aussitôt en prières, et lui annonce la volonté du Ciel en ces termes : « Dites à François que ce n'est pas pour lui seul que le Seigneur l'a appelé, mais pour l'avantage du prochain. »

Le saint Patriarche, étant déterminé par la réponse de Sylvestre, commença sa carrière apostolique, et prit Sylvestre pour son compagnon. Il s'acheminent donc ensemble vers Arezzo, ville de Toscane, et s'étant arrêtés dans un de ses faubourgs, ils apprennent que cette ville, déchirée par des dissensions intestines, touche à sa ruine, et qu'on a vu dans les airs des démons qui s'applaudissaient de ces discordes, et semblaient par leur présence exciter la fureur dans le cœur des habitants. François gémit à ce récit, et après un moment de recueillement, il dit à Sylvestre : « Allez à la porte d'Arezzo, et dites de ma part aux démons qu'ils aient à se retirer. » Le disciple obéit, conjure les esprits malfaisants, et le calme se rétablit aussitôt dans la ville.

Après s'être rendu recommandable par son repentir, par ses miracles et par la sainteté de sa vie, Sylvestre alla jouir des récompenses promises à la persévérance, le 4 mars 1240, et la tren-

Digitized by Google

tième année de sa vocation. Son corps repose dans l'église de Saint-François, à Assise, où il est en vénération.

LE BIENHEUREUX JEAN DE HONGRIE,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Jean, issu du sang royal de Hongrie, ayant embrassé l'Ordre des Frères-Mineurs, qui s'étaient établis dans ce royaume pendant la vie du saint Patriarche, s'y distingua par la piété et l'humilité, et par toutes les vertus qui caractérisent les Saints. Comme l'Ordre Séraphique avait déjà pris d'assez grands accroissements en Hongrie, depuis l'an 1235, où Bela IV, qui était roi et frère de sainte Élisabeth, l'avait accueilli, on en forma une province monastique, dont Jean fut le premier provincial.

L'historien qui a écrit sa Vie rapporte qu'il a ressuscité trois personnes, qu'il assure avoir connues toutes trois, et dont deux étaient de l'Ordre de Saint-François. Il ajoute que la troisième vivait encore du temps où il écrivait. Une femme lui assura aussi qu'étant demeurée neuf jours sans connaissance, Jean lui avait apparu dans cette léthargie, et lui avait rendu la santé.

Au reste, ce Bienheureux annonça le jour fixe de sa mort, et prévoyant que dans la suite ses Frères seraient obligés de quitter le couvent où il se trouvait, il les pria de faire porter son corps à celui de Villefranche.

Cette dernière volonté donna lieu à un évènement miraculeux. Jean étant mort, comme il l'avait prédit, en l'an 1287, on mit le lendemain son corps sur un charriot pour le conduire à la sépulture; mais tandis que les religieux qui devaient l'accompagner prenaient leur réfection, le charriot, auquel on n'avait pas encore attelé les chevaux, partit seul, traversa une rivière, se rendit directement à Villefranche, à la distance de huit milles, et s'arrêta précisément devant le chapitre du couvent. Les religieux qui suivaient le convoi, ceux qui le reçurent et tous ceux qui furent témoins de ce prodigieux spectacle, étaient dans un grand étonnement, et le Bienheureux fut inhumé au milieu des actions de grâces que tout un peuple rendait à Dieu, qui venait

Digitized by Google

de faire éclater sa puissance et de manifester l'état glorieux où il avait appelé son serviteur.

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE JÉSUS,

CARMÉLITE, COMPAGNE DE SAINTE THÉRÈSE.

Anne de Lobéra, plus connue sous le nom d'Anne de Jésus, née à Médina-del-Campo, d'une famille illustre, en 1545, embrassa l'institut de sainte Thérèse, et fut la fidèle adjutrice de ses travaux pour la réforme du Carmel. Après avoir fondé divers monastères en Espagne, elle fut appelée en France pour la même fin, et de là aux Pays-Bas, où les archiducs Albert et Isabelle l'honorèrent de leur confiance intime. Elle mourut à Bruxelles en odeur de sainteté, le 4 mars 1621, dans sa soixante-seizième année. Lorsque, sous le règne de Joseph II, les Carmélites des Pays-Bas cherchèrent un asile en France, elles emportèrent le corps d'Anne avec celui de saint Albert et celui d'Anne de Saint-Barthélemy, autre compagne de sainte Thérèse, et les placèrent dans l'église des Carmélites de Saint-Denis, où ils restèrent jusqu'en 1790, que la révolution des Pays-Bas rappela ces vertueuses filles dans leur patrie.

L'auteur de la nouvelle Vie de la R. M. Thérèse de Saint-Augustin (M^me^ Louise de France) rapporte que, quand on ouvrit le cercueil qui renfermait le corps de la Vénérable Mère Anne de Jésus, une odeur suave s'exhala de ces précieuses dépouilles, qui furent déposées dans une châsse d'étain. (Tome II, ch. XXVII, p. 237.)

LA VÉNÉRABLE DAMBROWSKA.

Dambrowska, la Clotilde des Polonais, était fille de Boleslas I^er^, roi de Bohême. Miécislas, duc de Pologne, l'ayant demandée en mariage, elle lui fut accordée, à condition que lui et son peuple embrasseraient la religion chrétienne. Dambrowska se rendit à Gnesne, accompagnée de prêtres qui devaient prêcher la foi aux Polonais. Miécislas tint parole : il fut baptisé et marié le même jour, 4 mars 955. Les seigneurs de son royaume suivirent son

Digitized by Google

exemple, et il rendit un édit qui ordonnait à ses sujets de quitter les superstitions du paganisme.

Dambrowska eut de son mariage, entre autres enfants, Boleslas dit l'Intrépide, premier roi de Pologne. Cette princesse mourut à Gnesne en 976.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage en Aragon, à Notre-Dame-de-la-Garde, ainsi nommée pour avoir soutenu sur l'eau et préservé de la mort un enfant tombé dans un puits l'an 1221. Cité par Bzovius, dans ses additions aux *Annales* de Baronius.

C'est à sa dévotion envers la très-sainte Vierge que saint Casimir dut ce grand amour de la pureté, qui lui fit préférer la mort à la perte de la virginité qu'il avait vouée à Dieu. Il avait composé en son honneur le bel hymne : *Omni die, dic Mariæ*[1], etc., qui fut traduit en plusieurs langues, et dans lequel il rappelle ses plus glorieux priviléges. Il le récitait tous les jours; il voulut qu'on le mît avec lui dans le tombeau, où on le retrouva cent vingt ans après sa mort. Il aimait à prier au pied de l'autel de la très-sainte Vierge; souvent il y fut ravi en extase. C'est là qu'il fut enterré et que Dieu fit tant de miracles en l'honneur de ce saint Martyr de la virginité. C'est à ce titre qu'il est honoré en plusieurs églises des Pays-Bas catholiques, où on l'invoque principalement pour obtenir de Dieu par son intercession le don de la pureté.

[1] En voici le commencement :

Omni die, dic Mariæ, mea, laudes, anima,
Ejus festa, ejus gesta, cole splendidissima.

C'est-à-dire, en français :

Chante partout, mon âme, et sans cesse publie
Les divines vertus de l'auguste Marie;
Honore ses beaux faits, célèbre ses bontés,
Et d'un cœur pur assiste à ses solennités.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Wilna, en Lithuanie, saint Casimir, fils du roi Casimir; il a été canonisé par le Pape Léon X.

A Rome, sur la voie Appienne, la fête de saint Luce, Pape et martyr. Il fut d'abord exilé pour la foi de Jésus-Christ durant la persécution de Valérien; puis, par un ordre secret de la divine Providence, il obtint de retourner à son Église, où, après avoir beaucoup travaillé contre les novatiens, il fut décapité, et consomma son martyre. Saint Cyprien lui a donné de grandes louanges.

A Rome encore, sur la voie Appienne, la fête de neuf cents Martyrs, qui furent ensevelis près de sainte Cécile, dans le cimetière où était le corps de cette Sainte.

Le même jour, saint Caius, officier du palais, qui fut précipité dans la mer avec vingt-sept autres.

A Nicomédie, saint Adrien, martyr, avec vingt-trois autres, qui tous eurent les jambes écrasées, sous l'empereur Dioclétien, et accomplirent ainsi leur martyre. On honore plus particulièrement saint Adrien, le 8 septembre, jour auquel son corps fut transféré à Rome.

De plus, les saints Archélaüs, Cyrille et Photius, martyrs.

Dans la Chersonèse, le martyre des saints évêques Basile, Eu-

[1] QUARTO NONAS MARTII.

Vilnæ, in Lithuania, beati Casimiri filii Casimiri regis quem Leo decimus romanus Pontifex in Sanctorum numerum retulit. — Romæ, via Appia, natalis sancti Lucii Papæ et martyris, qui primo in persecutione Valeriani ob Christi fidem exilio relegatus, et postmodum divino nutu ad Ecclesiam suam redire permissus, cum plurimum adversus novatianos laborasset, martyrium capitis obtruncatione complevit; quem sanctus Cyprianus summis laudibus celebravit. — Romæ, item via Appia, sanctorum Martyrum nongentorum, qui positi sunt in cœmeterio ad sanctam Cæciliam. — Eodem die, sancti Caii Palatini in mare demersi et aliorum viginti septem. — Nicomediæ, sancti Adriani martyris, cum aliis viginti tribus, qui omnes sub Diocletiano imperatore martyrium crurifragio consummarunt; cujus memoria sexto idus septembris, quando ejus corpus Romam translatum fuit, potissimum agitur. — Item, passio sanctorum Archelai, Cyrilli et Photii. — Apud Chersonesum, passio sanctorum episcoporum Basilii, Eugenii, Agathodori, Elpidii, Ætherii, Capitonis, Ephræm, Nestoris et Arcadii.

Digitized by Google

gène, Agathodore, Elpide, Éthère, Capiton, Éphrem, Nestor et Arcade.

Additions des autres martyrologes.

Saint Paulin, évêque de Brescia, successeur de saint Titier.

Saint Mammère, martyr en Afrique.

Saint Appien, évêque d'Afrique, dont le corps a été apporté à Pavie par saint Fulgence. On vénère dans la même ville les reliques d'un autre saint Appien, moine.

Saint Gaius, martyr avec saint Adrien d'Écosse et saint Stolbrand.

Saint Roméo, fêté le 25 février, est honoré aussi le 4 mars.

Le Vénérable Boson, seizième général de la Grande-Chartreuse.

Saint Nicaise, religieux d'Elnon, honoré dans le Cambrésis.

Saint Aliprand, abbé de Saint-Augustin de Pavie, de l'Ordre de Saint-Benoît.

Saint Jean de Grenade, de l'Ordre de la Merci, martyrisé par les Maures.

Martyrologe de la dernière persécution.

Roger Duchambon, prêtre, Chanoine régulier de la congrégation de France, dite de Sainte-Geneviève, curé de Vilaines, au diocèse du Mans, ayant rétracté le serment imprudent qu'il avait fait à la constitution civile du clergé, fut condamné à mort par la commission militaire de Laval et fusillé le 4 mars 1794.

Henri Gauthier, curé de Monthoudon, au même diocèse du Mans, ayant refusé le serment schismatique, fut condammé à mort par la même commission militaire de Laval, et fusillé le 4 mars 1794.

Digitized by Google

CINQUIÈME JOUR DE MARS.

Saint Jean-Joseph de la Croix, Frère-Mineur Alcantarin. — Saint Théophile, évêque de Césarée. — Saint Eusèbe de Crémone, disciple de saint Jérôme. — Saint Gérasime, abbé. — Saint Phocas, martyr à Antioche. — Saint Kiaran, évêque en Irlande. — Saint Virgile, évêque d'Arles. — Saint Drausin, évêque de Soissons. — Le Bienheureux Pierre de Castelnau, légat apostolique et martyr. — Le Bienheureux Roger, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Polidore, Frère-Mineur. — Le Vénérable P. Dirix, Frère-Mineur Récollet. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN-JOSEPH DE LA CROIX,

FRÈRE-MINEUR ALCANTARIN.

Saint Jean-Joseph de la Croix, que Dieu avait destiné pour affermir en Italie la réforme de saint Pierre d'Alcantara, naquit à Ischia, île du royaume de Naples, le jour de l'Assomption de l'an 1654. Il fut baptisé le même jour dans l'église cathédrale d'Ischia, et reçut le nom de Charles-Gaétan. Il descendait d'une noble famille, plus remarquable encore par les dons de Dieu que par ceux de la fortune. Son père s'appelait don Joseph Calosirto, et sa mère dona Laura Gargiulo. Il avait six frères, dont cinq se consacrèrent au service du Seigneur ; mais il les dépassa tous par ses héroïques vertus et son éclatante sainteté.

Dès son enfance il montra ce qu'il serait un jour. Il aimait la retraite, le silence, la prière ; il fuyait les jeux de ses frères et des compagnons de son âge, visitait les églises, honorait la très-sainte Vierge, en jeûnant au pain et à l'eau le samedi et dans la vigile de ses fêtes, en récitant chaque jour son office. Il avait aussi un amour ardent pour les pauvres, ces amis particuliers de Notre-Seigneur, et malgré le rang de sa famille, il ne rougissait pas de faire des boutons de chemise pour leur en distribuer le prix.

Digitized by Google

Tout jeune qu'il était, il s'appliquait déjà à la pénitence et à la mortification. Il s'était fait un rude cilice. On raconte encore dans son pays un trait touchant de sa patience. Il fut frappé à la joue par un de ses frères, au milieu de la voie publique. Au lieu de s'irriter, le saint enfant se jeta à genoux dans la boue et récita le *Pater* pour celui qui l'avait frappé.

A peine entré dans l'adolescence, il voulut se consacrer à Dieu sous l'habit religieux. Il hésitait entre les trois Ordres les plus sévères, des Chartreux, des Minimes, ou des Frères-Mineurs de saint Pierre d'Alcantara. Il fit une neuvaine, afin que Dieu daignât l'éclairer. Sur les derniers jours de la neuvaine, il vit entrer dans la maison de son père deux Frères Alcantarins qui étaient venus à Ischia pour recueillir des aumônes. Aussitôt qu'il les aperçut, il se sentit frappé au cœur et reconnut que Dieu l'appelait à se sanctifier parmi eux. Leur habit austère, leur démarche si grave, la sainteté de leurs discours, la sévérité de leur observance, tout en eux remplissait ses plus chers désirs. Il part pour Naples, va droit au couvent de Sainte-Lucie-au-Mont, où les Frères demeuraient, et rencontre dans la sacristie le P. Charles des Plaies de Notre-Seigneur. C'était un grand serviteur de Dieu, très-éclairé dans les voies spirituelles, et qui l'éprouva pendant neuf mois, le dirigeant dans l'exercice de l'oraison mentale selon la méthode de saint Pierre d'Alcantara. Après cette longue probation, il fut enfin admis au noviciat, et au bout de cinq jours le Père gardien lui donna l'habit. C'est alors que le Saint prit le nom de Jean-Joseph de la Croix : le nom de Jean, parce qu'on célébrait le lendemain la fête de saint Jean-Baptiste; celui de Joseph, en témoignage de l'amour qu'il portait au chaste Époux de la très-sainte Vierge, et celui de la Croix, à cause de sa dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur. Il conserva précieusement l'habit qu'il reçut en ce jour, et ne le voulut jamais changer pendant les soixante-quatre ans qu'il passa en religion; il l'appelait son habit de fiançailles avec Jésus-Christ.

Il prit pour modèles saint François d'Assise et saint Pierre d'Alcantara, cherchant à les imiter en tout, dans leur recueillement, leur mortification, leur pauvreté; il devint ainsi lui-même

Digitized by Google

le modèle du noviciat, et les plus grands personnages de Naples venaient à Sainte-Lucie-au-Mont pour admirer sa modestie et celle de ses compagnons, qu'ils regardaient comme des anges terrestres.

Après sa profession, il passa encore trois années au couvent de Naples, continuant de marcher à grands pas dans les voies de la sainteté. Il était couvert de cilices, portait des croix armées de pointes de fer sur le dos et sur la poitrine, ne prenait jamais de vin ni de poisson, dormait trois heures à peine et toujours à genoux, la tête appuyée contre le mur ; plusieurs jours de la semaine il jeûnait au pain et à l'eau. C'est ainsi qu'il réduisit son corps en servitude et le rendit souple aux desseins de Dieu.

En 1674, ses supérieurs l'envoyèrent à Piédimonté, où l'on bâtissait un couvent pour leur Ordre. Le Saint veilla à ce qu'il fût construit avec toute la pauvreté qu'exigeait la règle ; lui-même aidait les maçons, portait les pierres et la chaux, marchant nu-pieds malgré le froid et les rochers qui l'ensanglantaient. La nuit il dormait accroupi dans une masure, et souvent on le trouva le matin tout couvert de neige. Ses austérités et de si grandes fatigues le mirent bientôt à l'extrémité : il crachait le sang, et sa poitrine semblait attaquée ; mais lorsqu'on le croyait perdu, il fut guéri tout-à-coup par un miracle de la très-sainte Vierge. Que de Saints ont dû la vie à l'amour de cette bonne Mère, qui les gardait pour la conversion des pécheurs et la gloire de son divin Fils !

C'est à cette époque que commencent les prodiges de la longue carrière de saint Jean-Joseph de la Croix. Il fut vu une fois par ses Frères élevé dans l'église jusqu'à la hauteur de la voûte, absorbé dans la contemplation ; il chassa le démon qui tourmentait un des ouvriers occupés à la bâtisse du couvent ; il guérissait les malades avec de l'eau dégouttant d'un rocher voisin, et cette eau se multiplia dans ses mains pendant plusieurs mois.

Il n'avait encore que vingt-trois ans lorsque ses supérieurs le contraignirent de recevoir la prêtrise ; il se retira alors dans un petit ermitage, tout près du couvent, pour y mener une vie plus retirée et plus austère, comme l'avaient fait saint François, saint

Digitized by Google

Antoine de Padoue et tant d'autres saints personnages de son Ordre. Un jour qu'il y était en prières, il eut une inspiration divine de s'éloigner de ce lieu; il y résista d'abord, mais à la troisième fois, comprenant que c'était un avertissement de Dieu, il se leva, et à peine eut-il fait quelques pas qu'une masse énorme de rochers s'écroula du haut de la montagne sur l'endroit qu'il venait de quitter. On montre encore ce rocher que le peuple appelle la pierre de saint Jean-Joseph. Après un témoignage si évident de la protection de Dieu, ce lieu lui devint encore plus cher, et il obtint d'y établir une maison de retraite pour cinq Frères qui voudraient y mener la vie érémitique. Le temps s'y partageait entre la prière et le chant des psaumes; le silence y était perpétuel, les jeûnes plus longs : tout y rappelait les mœurs antiques des Pères du désert. Beaucoup de religieux s'y sanctifièrent, et entre autres un vénérable serviteur de Dieu, le P. Michel-Ange de Saint-Bernardin, dont les reliques y opérèrent plusieurs miracles.

A l'âge de vingt-quatre ans, le Saint fut nommé maître des novices et rappelé à Naples. Il fallait que la confiance de ses supérieurs fût bien entière pour qu'on lui imposât dans une si grande jeunesse une si délicate fonction. Il s'en acquitta avec une intelligence admirable, instruisant plus par ses exemples que par ses paroles, sévère pour lui-même, indulgent pour ses disciples, discernant avec un tact parfait leurs défauts et leurs besoins. Il forma de bons religieux, dont plusieurs rendirent d'éminents services à leur Ordre.

Deux ans après, il retourna à Piédimonté comme gardien du couvent; il occupa cette charge pendant quatorze mois, apprenant l'humilité à ses religieux en travaillant au jardin, en portant le bois et l'eau à la cuisine comme le dernier d'entre eux. A force d'instances il parvint à se faire délivrer de ce fardeau, et reprit avec joie la vie d'obéissance.

Le Saint dirigeait en ce temps la célèbre duchesse de Laurenzano, Cécilia Aquaviva, des ducs d'Atri, qui avait mené une vie bizarre dans le siècle, et qui, revenue à Dieu, avait embrassé une pénitence austère, servant les pauvres, se plaisant aux plus

Digitized by Google

humbles travaux de la charité. La nuit qu'elle s'endormit dans le Seigneur, le Saint vit descendre du Ciel une troupe d'Anges qui entra dans son palais, et le chef de ces Esprits célestes dit : « Allons à la chambre de notre malade. » Ils y allèrent, entourèrent son lit, et l'assistèrent jusqu'à ce qu'elle expirât. Alors le chef dit aux Anges : Que trente-trois pauvres vêtus de bleu restent auprès du corps; pour nous, nous accompagnerons cette âme bienheureuse. Le lendemain le Saint raconta cette vision à un religieux qu'il aimait, pensant que c'était un rêve. Mais bientôt on sut que la duchesse était morte cette nuit-là même, à l'heure où le Saint l'avait vue, et qu'elle avait ordonné par son testament que son corps fût porté à l'église des Frères-de-la-Solitude de Piédimonté, accompagné seulement des Frères et de trente-trois pauvres vêtus de bleu. Six ans après, son tombeau ayant été ouvert, on trouva son corps sain et flexible, quoiqu'il répandît, dans sa dernière maladie, une odeur infecte.

Après avoir renoncé à sa charge de gardien, le Saint espérait passer le reste de sa vie dans l'obscurité; mais Dieu, qui voulait se servir de lui pour affermir en Italie la réforme de saint Pierre d'Alcantara, le fit nommer encore une fois supérieur du couvent de Piédimonté. Ce fut une peine extrême pour cet humble religieux, qui craignait de se perdre dans les honneurs du commandement; Dieu daigna le rassurer : il lui envoya du Ciel un Frère qui venait de mourir et qui l'assura que de tous les Alcantarins qui avaient quitté le monde jusqu'alors, aucun n'avait été perdu à cause de leur observance exacte de la règle. Cette vision consola le Saint et l'encouragea. Il reprit son fardeau avec une nouvelle vigueur. Il eut cependant de grandes épreuves à supporter : le pain manqua plus d'une fois au couvent; le Saint alors avait recours à cette Providence qui ne manque jamais à ceux qui se confient en elle. Un jour qu'il n'y avait plus un morceau de pain à distribuer aux Frères, une personne inconnue apporta autant de pains d'une blancheur éclatante qu'il y avait de religieux au couvent. Une autre fois on trouva des pains sur la neige à la porte du monastère, sans qu'aucune trace de pied humain parût sur le sol. Les vivres se multipliaient quand il en était be-

Digitized by Google

soin; des légumes qu'on avait coupés pour les pauvres repoussèrent en une nuit. Dieu, qui prend soin des petits oiseaux, dont il n'est que le créateur, pouvait-il oublier ses serviteurs, dont il était le père?

Le Saint retourna ensuite à Naples pour y exercer de nouveau la charge de maître des novices. En 1688, ses supérieurs l'envoyèrent à Ischia consoler sa mère qui se mourait. Le peuple de l'île vint au-devant de lui, et le reçut, à sa grande confusion, avec des honneurs extraordinaires. Voilà le Saint qui arrive, disaient-ils; allons voir le Saint. Sa mère se recommanda instamment à ses prières et mourut heureuse dans ses bras. Il l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure et voulut célébrer la Messe de ses funérailles.

Dieu le consola encore en ce temps par une apparition. Un de ses novices mourut, et comme le Saint se reprochait d'être cause de sa mort par les austérités qu'il lui avait fait pratiquer, Dieu permit que ce jeune homme lui montrât la gloire que ces austérités lui avaient acquises : Voilà ce que je vous dois, lui dit-il; et il alla rejoindre les Esprits célestes.

En 1670, le Saint fut élu définiteur de la province, puis nommé une troisième fois gardien de Piédimonté. Il tomba malade des grandes fatigues de sa vie apostolique, et les médecins, craignant une hydropisie, lui défendirent de boire de l'eau. Il s'y refusa d'abord; mais comme on lui dit qu'il pouvait bien se mortifier en cela pour l'amour de Jésus et de Marie, il résolut de ne plus boire le reste de sa vie. Quelquefois en été il prenait un peu d'eau fraîche et la rejetait aussitôt. Un religieux qu'il aimait lui témoignant son étonnement qu'il pût vivre sans prendre aucun breuvage : « Pour l'amour de Dieu et de sa Mère, répondit le Saint, on peut tout. Eh! quoi, je pourrais m'abstenir de boire pour la santé de mon corps, et je ne le pourrais pour le salut de mon âme! »

En 1702, la famille Alcantarine éprouva de grandes tribulations. Les religieux espagnols qui l'avaient établie dans le royaume de Naples, se séparèrent des religieux italiens. Ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, ne sachant à qui obéir, eurent recours

Digitized by Google

à saint Jean-Joseph de la Croix pour les reconstituer en province. Le Saint écrivit à Rome; mais les Cardinaux, trompés par de faux renseignements, leur étaient contraires. Le 22 décembre de cette même année, la Congrégation se réunit, et au moment où elle allait se prononcer contre les religieux italiens, Dieu changea le cœur des Princes de l'Église. A leur vif étonnement, ils accordèrent ce qu'ils avaient dessein de refuser, et en sortant de cette séance, ils avouèrent naïvement et avec joie que l'Esprit-Saint les avaient conduits malgré eux.

La province italienne des Frères Alcantarins fut donc régulièrement constituée. Le chapitre s'assembla et élut le Saint pour premier provincial. En vain se jeta-t-il à genoux au milieu de ses Frères, les suppliant avec larmes de ne point lui imposer une croix si pesante; en vain envoya-t-il sa renonciation à la Congrégation des Évêques et réguliers : son humilité ne fit qu'affermir les Cardinaux et les religieux dans l'estime qu'ils avaient pour lui.

Je ne puis raconter tous les travaux qu'il accomplit pour l'établissement de sa nouvelle province : il visita ses couvents à pied, malgré la chaleur, malgré les plaies qui dévoraient ses jambes affaiblies. Je citerai un seul fait, parce qu'il se rapporte aux pauvres âmes du purgatoire, et qu'il peut augmenter notre dévotion pour nos frères souffrants.

La haine jalouse que les Espagnols portaient à la nouvelle famille italienne avait forcé le Saint de recourir à la protection du roi Philippe V. Ce pieux roi prit les religieux sous son patronage, et leur accorda certaines redevances de laine pour l'habillement des Frères. Malheureusement les lettres royales furent égarées, et quelque diligence que l'on fît, jamais on ne put les trouver. Les Espagnols triomphaient donc et continuaient leurs persécutions. Le Saint alors ordonna des prières dans les couvents de sa province en faveur des âmes du purgatoire, espérant qu'elles le voudraient bien secourir par reconnaissance du rafraîchissement que ces prières leur procureraient. En effet, une personne inconnue, et que l'on ne revit pas depuis, rapporta les lettres originales. En mémoire de ce service signalé, on fait encore

Digitized by Google

aujourd'hui, le 1er mars et le 1er septembre, un service solennel pour ces pauvres âmes dans les couvents de la province.

Une fois que l'œuvre de Dieu fut accomplie, le Saint parvint à se démettre de ses charges : il se consacra à la direction des âmes, usant au service de ses Frères les dernières forces de sa vie; il eut la joie de rentrer au couvent de Sainte-Lucie-au-Mont, où avait commencé sa vie religieuse et où elle devait finir. Ce monastère avait appartenu longtemps aux Alcantarins espagnols; mais un jour que l'on demandait au Saint où il serait enterré : Je mourrai, répondit-il, à Sainte-Lucie-au-Mont, et l'on m'y enterrera dans l'église. Ce qui arriva.

Le Saint avait en effet à un haut degré l'esprit de prophétie. Un de ses frères s'était fait religieux dans son Ordre : il s'appelait Frère Ruffin. Le Saint l'avait toujours tenu éloigné des hommes; il l'avait engagé à rester Frère lai, encore que ce fût un homme savant et plein de mérite. Un jour donc que Frère Ruffin partait à Ischia pour faire la quête, il vint demander à son frère sa bénédiction. Le Saint chercha à le détourner de ce voyage; mais Frère Ruffin persistait. — Tu veux y aller, dit le Saint, à toute force tu veux y aller; eh bien! tu y laisseras tes os.

Frère Ruffin crut que c'était une plaisanterie, et partit. Quelques jours après son arrivée à Ischia, il tombe malade et meurt. Le gardien apprenant sa maladie veut envoyer deux de ses religieux dans l'île pour le soigner.

— C'est inutile, dit le Saint, c'est inutile.

— Allez toujours, dit le gardien aux religieux.

— Soit, reprit le Saint, mais ils n'iront pas plus loin que la lanterne du môle.

Les religieux s'embarquèrent, mais ils étaient à peine à la lanterne du môle qu'une affreuse bourrasque les força de rentrer dans le port. Peu après on apprit la mort de Frère Ruffin. Le Saint consola les religieux, qui pleuraient cette perte : il avait été assuré de la gloire éternelle dont son frère jouissait à cette heure.

Il y avait à Naples un opticien nommé Vincent Lainez, auquel le Saint portait une particulière amitié. Cet homme eut une fille

Digitized by Google

et le jour de sa naissance il fit un héritage, de sorte que, rencontrant le P. Jean-Joseph auprès de l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, il lui dit en riant que sa fille avait apporté sa dot avec elle.

— Non, non, répondit le Saint, ce n'est pas sa dot, car d'ici à deux mois, l'enfant mettra une belle paire d'ailes et s'envolera au Paradis.

Ce qui se réalisa comme il l'avait prédit.

Quelque temps après, la femme de Vincent devint enceinte, et celui-ci ayant de nouveau rencontré le Saint, usa d'adresse pour savoir quel enfant il aurait.

— Père Jean, lui dit-il, le Seigneur a pris ma petite fille, mais j'espère qu'il va m'en rendre une autre.

— Non, Vincent, reprit le Saint, ta femme te donnera un beau garçon.

L'enfant vint au monde, mais au bout de cinq mois il tomba malade et montra tous les symptômes d'une mort prochaine. Vincent désolé enveloppe l'enfant dans ses langes, le fait prendre par un garçon de boutique et le porte à son protecteur pour qu'il lui rende la santé. Le Saint était à la porte de l'infirmerie lorsque Vincent arriva.

— Père Jean, lui dit-il tout ému, voici l'enfant que vous m'aviez prédit.

— Oui, reprend le Saint, mais Dieu l'appelle.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le pauvre père.

— Oh! non, cela ne peut pas être, répondit-il en frémissant, non, cela ne sera jamais. Puisque Dieu m'a pris ma petite fille, qu'il me laisse au moins celui-là. S'il m'envoie d'autres enfants, eh bien! nous partagerons encore : un pour lui, l'autre pour moi.

Le serviteur de Dieu se tourna vers lui avec un regard plein de majesté :

— Tu dois obéir et tu n'as rien à faire qu'à te soumettre à la volonté de Dieu. Veux-tu que je te montre que ton enfant lui-même désire aller en Paradis? Voyons, Michel, continua-t-il en se tournant vers l'enfant, prouve à ton père que tu ne veux pas rester en ce monde.

Digitized by Google

L'enfant étendit ses petits bras en pleurant et se remua comme pour se défaire de ses langes et s'envoler au Ciel.

— C'est bien, Michel, dit le Saint.

Le père, tout entier à sa tendresse, ne remarqua pas même l'obéissance miraculeuse de l'enfant.

— Non, cela ne sera jamais, criait-il; si je perds mon fils, j'abandonnerai femme, boutique, maison, et je m'en irai errant par tout le monde.

Le serviteur de Dieu lui répondit avec un mélange d'indignation et de pitié :

— Donc, tu prétends arrêter la volonté de Dieu et t'en aller errant par le monde? Tu demandes obstinément la vie de cet enfant? Sache que ce sera ta croix et qu'il t'en arrivera malheur. Va, et songes-y bien.

Et il le congédia.

— Bah ! disait Vincent en descendant de Sainte-Lucie-au-Mont, il ne peut pas m'arriver de plus grand malheur que de mourir, et, si je perds mon fils, la mort ne me sera pas un chagrin.

L'après-dîner, le Saint se dirigea vers la boutique de l'opticien. Vincent travaillait à ses lunettes.

— Eh bien ! dit le Père, y as-tu bien pensé, Vincent; y as-tu bien pensé?

— Oui, répondit Vincent, oui, Père, j'y ai bien pensé.

— Et qu'as-tu résolu?

— Je le veux, cria le pauvre père.

— Tu le veux, reprit le Saint, tu le veux absolument : qu'il te soit donné.

Et lui tournant brusquement le dos, il sortit de la boutique.

— Femme, cria aussitôt Vincent, qui plaide, gagne; nous avons la grâce de Michel.

Au même moment, l'enfant reprit une santé florissante; mais au bout de huit jours, la mère, en l'enveloppant un matin, s'aperçut qu'il avait deux grosses tumeurs à la poitrine et dans le dos. A cette vue son lait tarit aussitôt, et Vincent comprit que c'était le commencement des malheurs dont le Saint l'avait menacé. Il n'eut pas le courage de recourir encore à lui, d'autant plus que

Digitized by Google

chaque fois qu'il le rencontrait dans les rues de Naples, le Saint se détournait de lui; mais il lui fit parler par des religieux du couvent et entre autres par son confesseur, les priant d'intercéder pour lui; mais le Saint leur répondit que Dieu n'était point son compagnon et qu'il n'osait l'importuner davantage.

L'enfant atteignit sa troisième année, mais il ne prenait point d'accroissement, ne prononçait pas une parole et paraissait privé de toute connaissance. Alors Vincent, se repentant de ce qu'il avait fait et craignant que les autres malheurs qui lui étaient prédits ne se réalisassent, après s'être confessé et avoir reçu la sainte Communion, monta au couvent de Sainte-Lucie-au-Mont. Il ouvrit la cellule du Saint, se mit à genoux devant lui, et, sans oser lui baiser la main ni lui adresser la parole, il commença à réciter en pleurant le psaume *Miserere mei, Deus.* Il tenait ses regards fixés sur la terre et continua ainsi jusqu'au verset *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Alors, il leva les yeux vers le Saint et vit qu'il avait les siens tournés vers une image de la très-sainte Vierge; il abaissa de nouveau ses regards vers la terre et acheva le psaume parmi ses sanglots. Il se tut ensuite, mais les larmes qui coulaient le long de ses joues parlaient plus éloquemment qu'il n'eût pu faire.

Le bon Père se leva, et avec une majesté pleine de douceur, il lui dit : Eh bien! Vincent, crois-tu que tu as choisi pour le mieux? Reconnais-tu l'erreur que tu as commise? Tu es cause que le Seigneur a perdu toutes les louanges, toutes les bénédictions que l'âme de ton enfant lui aurait données avec les Anges et les Saints dans le Ciel. Vois-tu quelle fête se serait faite lorsqu'elle se serait envolée en Paradis. Vincent, tu as désorganisé le Paradis par ta désobéissance. Souviens-toi qu'autant de fils tu auras, autant tu dois en offrir à la volonté divine. Vincent, mon fils, sois béni : le Seigneur a retiré le châtiment qu'il te préparait. Va, tu es pardonné.

En achevant ces paroles, il fit le signe de la Croix sur sa tête, qu'il serrait tendrement dans ses mains, et le congédia.

A l'heure même l'enfant entra en agonie. Comme Vincent paraissait dans la rue, sa femme lui cria de la fenêtre qu'il se

Digitized by Google

hâtât parce que son fils allait mourir. Le pauvre père monta à la hâte et se mit à genoux auprès du berceau : Mon fils, dit-il tout en larmes, mon fils, je te bénis. Pardonne-moi la témérité que j'ai eue de te priver si longtemps du bonheur de chanter les louanges de Dieu dans le Paradis.

L'enfant tourna vers lui sa petite tête, et lui faisant pour la première fois un gracieux et bienheureux sourire, il expira doucement.

Voici un autre miracle que le Saint fit en faveur de la marquise Spada.

Son fils, don Gennaro, avait été atteint de la petite vérole à l'âge de quatre ans, et après plusieurs jours la fièvre et les convulsions s'étant jointes à sa maladie, il y avait succombé. La marquise avait prié le Saint de venir voir son enfant; elle l'avait envoyé chercher, mais il s'était refusé à sa demande; cependant quand il sut l'affliction où elle était, il la fit avertir de ne point faire porter le corps à l'église avant qu'il ne fût venu. Il arriva en effet au bout de quelques heures, mais peu s'en fallut que la mère, irritée de cette visite tardive et en apparence inutile, ne le précipitât du haut en bas des escaliers en l'accablant d'injures.

Le Saint lui répondit avec sa douceur habituelle : « Ce n'est rien, le mal n'est pas sans remède; cependant, avant d'aller à la chambre du mort, il est bon que je vous découvre quelques vérités importantes. »

Alors, il lui fit entendre que Dieu avait retiré son enfant si prématurément de ce monde, parce qu'il devait être pour elle un sujet d'horribles épreuves; qu'il mangerait sa fortune et la réduirait à la misère; qu'après s'être ruiné au jeu et avoir été emprisonné plusieurs fois, il serait exilé; qu'il reviendrait mendier son pain dans les rues de Naples et encourrait enfin l'excommunication majeure.

La mère, qui ne connaissait pas de plus grand malheur que de perdre son enfant, lui demanda si, après tant de désordres et de misère, il serait sauvé.

— Oui, répondit le Saint; par un trait spécial de la miséricorde divine, il sera sauvé.

Digitized by Google

— S'il en est ainsi, reprit la mère, peu m'importe la misère et la honte; rendez-lui la vie.

— Vous le voulez donc vivant, malgré tout ce que je vous ai dit?

— Oui, je le veux vivant.

Ils entrèrent dans la chambre, et le Saint se mit à genoux en prières auprès du lit de l'enfant; puis, pour cacher le miracle qu'il allait faire, apercevant dans un flacon de la manne de Saint-Nicolas, il dit aux domestiques de faire couler quelques goutte de cette liqueur miraculeuse dans la bouche de l'enfant; mais les lèvres et les dents étaient si serrées qu'ils ne purent exécuter cet ordre.

— Gennaro, dit le Saint, par obéissance ouvre la bouche.

A la grande stupeur de tous les assistants, l'enfant ouvrit aussitôt la bouche et les yeux; il but un peu de l'huile de Saint-Nicolas, recouvra la parole et se leva guéri.

La mère ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, répondit le Saint; allez à Bari avec Gennaro, et remerciez-y votre bienfaiteur.

La marquise tremblait encore, et le Saint dut l'assurer de nouveau que son fils parviendrait à la vieillesse, pour qu'elle osât se mettre en voyage.

Mais hélas! toutes les prédictions du Père se réalisèrent à la lettre. Gennaro, devenu marquis de Spada et maître d'une grande fortune, la dissipa; il perdit au jeu jusqu'à cent mille écus en un jour; il tomba enfin dans la dernière misère et entraîna la marquise dans sa ruine. Il vécut alors avec toute la plus vile canaille de Naples, fut emprisonné plusieurs fois, exilé et revint mendier son pain aux portes des églises. Il encourut l'excommunication pour avoir frappé un prêtre Camaldule; mais Dieu toucha son cœur comme le Saint l'avait prédit, et il mourut dans les plus vifs sentiments de repentir.

Un soir du mois de février, un marchand napolitain attendait à la porte du couvent de Sainte-Lucie-au-Mont le P. Jean-Joseph qui n'était pas encore rentré. Le duc de Lauriano attendait aussi le Père qui était son directeur, et le marchand, tout plein de son

Digitized by Google

affliction, lui racontait que sa femme fort avancée dans sa grossesse, était en grand péril, parce qu'il ne pouvait en cette saison lui trouver un abricot dont elle avait un désir extrême. Pendant qu'il faisait ce récit, le Saint arriva.

— Bien, bien, répondit-il au marchand, que votre femme attende un peu : d'ici à demain le Seigneur, saint Pierre d'Alcantara et saint Pasquale y pourvoieront.

Le marchand partit plein d'espérance.

Comme le Saint montait avec le duc les escaliers du couvent, il vit un tas d'écorces de châtaignes :

— Frère Michel, dit-il à son compagnon, ramassez-en quatre, et nous les planterons; qui sait si Dieu et saint Pierre d'Alcantara n'en feront pas sortir quelque abricot pour sauver cette pauvre femme et l'âme de son enfant !

Le Frère n'avait pas grande confiance, mais le duc de Lauriano lui fit signe d'obéir au Saint. Il prit donc ces écorces et les planta dans un vase qui était sur la fenêtre de la cellule, puis les arrosa selon l'ordre du Saint.

En rentrant chez lui le duc raconta à sa femme ce qu'il venait de voir. Le lendemain, dans la matinée, la duchesse lui montra une tranche d'abricot. « Les châtaignes que vous avez vu planter hier, monsieur le duc, lui dit-elle, sont devenues cette nuit des abricots, et le serviteur de Dieu a eu la bonté de m'en envoyer une partie. »

Dans l'après-dîner, le duc courut au couvent, où il trouva le marchand avec Frère Michel : il apprit d'eux le prodige qui s'était fait. Des trois abricots que les châtaignes avaient produits, le Saint en avait donné un pour la femme du marchand; il avait partagé le second entre quelques-uns de ses amis, et le troisième avait été envoyé par ses supérieurs au Cardinal vice-roi, qui l'avait demandé avec instance. Sur la fenêtre de la cellule le duc remarqua les trois plants de châtaignier, avec les petites branches d'où les fruits avaient été cueillis.

Dans l'octave de la fête de saint Janvier, le Saint, après avoir été vénérer le sang du Martyr, devenu liquide par un miracle qui se renouvelle chaque année, entraîné par la foule, perdit le

Digitized by Google

bâton qui le soutenait habituellement et sans lequel il ne pouvait faire un pas. Ce fut un grand chagrin pour lui, qui ne voulait point revenir en voiture, et dans sa peine il s'adressa à saint Janvier, le priant de lui faire rendre son soutien. Cependant la foule l'avait porté jusqu'à la porte de l'église : il s'assit sur les gradins, ne sachant comment sortir d'embarras. Le duc de Lauriano entrait alors pour vénérer les saintes reliques; étonné de le voir sans bâton, sans compagnon, il lui demanda ce qu'il faisait là.

— J'ai perdu mon cheval, répondit le Saint avec sa gaîté accoutumée.

— Voulez-vous, mon Père, dit le duc, que je vous reconduise au couvent dans ma voiture?

— Non, non, reprit le Père, mon bâton reviendra.

Et il lui fit signe d'aller vénérer les reliques.

Le duc n'était pas encore arrivé au grand autel qu'une immense clameur s'éleva dans l'église : Miracle! miracle! criait la foule. Le duc se retourna et vit la canne du Saint traversant les airs; elle s'arrêta auprès du Père, qui la reprit et s'enfuit de son meilleur pas, tandis que le peuple le suivait en criant miracle, et en mettant ses vêtements en lambeaux pour en faire des reliques. Cependant ses supérieurs, pour mettre son humilité à l'abri, lui imposèrent une pénitence publique, qu'il accomplit avec une soumission parfaite.

Le Cardinal d'Althan, vice-roi de Naples, espérant avoir cette canne du Saint, lui envoya sa voiture, en le priant de lui venir parler sur-le-champ. Le Saint s'y refusa absolument. Enfin, las des importunités du messager du Cardinal, le Père lui dit : Je sais ce que veut Son Éminence : prenez cette canne, portez-la-lui, et que cela finisse! Le Cardinal fut étrangement surpris de voir que le Père connaissait un désir qu'il n'avait manifesté à personne. Il fit enchâsser la canne dans une monture d'argent, et la conserva comme une précieuse relique.

Au mois d'octobre de l'an 1728, on fit à Naples une procession solennelle pour la béatification de Frère Jean de Prado, qui avait été brûlé vif par les Maures au Maroc, Comme ce saint Martyr

Digitized by Google

était Alcantarin, les religieux de Sainte-Lucie-au-Mont prièrent le P. Jean-Joseph de faire un effort et d'accompagner la statue du Bienheureux que l'on allait porter en triomphe. Malgré les plaies de ses jambes et la paralysie d'une partie de son corps, le Saint partit, et on le vit pendant toute la procession, qui fut fort longue, élevé à un pied de terre et marchant sans appui : il était tombé en extase. Quand le peuple s'en aperçut, ce fut une joie, une tendresse, une admiration universelle dans la foule; on lui prenait les mains, on voulait baiser le bas de sa robe, on se mettait à genoux devant lui pour se recommander à ses prières. Ces démonstrations mirent du trouble dans la procession, et le religieux qui la dirigeait demanda ce qui en était cause. Alors le peuple cria : Un Saint au Ciel et un Saint sur la terre!

Aussi le Père ne pouvait plus passer dans les rues de Naples sans que les enfants criassent : Voilà le Saint, voilà le Saint. Quelquefois le peuple disait aux religieux de Sainte-Lucie-au-Mont : Vous êtes bien heureux d'avoir parmi vous un Saint vivant! Quand on fit la procession solennelle pour la canonisation de saint Pasquale Baylon, la foule répétait : Nous aurons bientôt une autre procession pour le P. Jean-Joseph. Un prêtre disait un jour en le montrant du doigt : Voyez-vous ce Père; c'est une relique vivante.

Un jeune clerc de Piédimonté, souffrant depuis six mois de grandes douleurs de tête qui l'empêchaient d'achever ses études, vint rendre visite au Père, qu'il n'avait jamais vu, mais dont il avait entendu parler à Piédimonté comme d'un Saint : il s'appelait don Nicolas de Antonellis. Il frappe à la porte de la cellule :

— Entre, entre, Nicolas, dit le serviteur de Dieu.

Le jeune homme, surpris que le Saint sût son nom, entra tout confus.

— Eh bien! dit le Père, que font mes filles bénies, dona Nora et ta mère? Elles t'ont recommandé de me saluer? Et toi, comment vas-tu, ajouta le Père, en souriant de la surprise du jeune homme.

Le clerc alors lui expliqua qu'il était venu à Naples pour un violent mal de tête dont il souffrait depuis six mois.

Digitized by Google

— Et sais-tu pourquoi tu souffres, demanda le Saint? Eh bien! c'est parce qu'il y a six mois que tu as négligé de faire tes prières accoutumées à la Madone.

Le jeune homme en effet disait tous les soirs trois *Ave, Maria,* le visage contre terre, en l'honneur de la pureté de la très-sainte Vierge.

— Reprends ta dévotion, mon fils, ajouta le Père en lui mettant la main sur la tête; et aussitôt don Nicolas sentit se déchirer le voile qui enveloppait son cerveau; ses idées reprirent leur netteté, et il fut guéri.

Que ne puis-je raconter tant d'autres traits admirables de ce saint religieux? Il avait un amour ardent pour la très-sainte Vierge, à laquelle il attribuait d'avoir été préservé du rocher qui faillit l'écraser à Piédimonté. » Soyez dévots à Marie, disait-il à ses pénitents, aux malades qu'il visitait; recourez à Marie, elle vous consolera, elle vous aidera, elle vous tirera de peine. » Un jour que son amour pour cette bonne Mère embrasait son cœur d'un feu qu'il ne pouvait plus contenir, il dit à un jeune clerc de son Ordre : « Appelle-la du doux nom de mère : dis-lui maman, maman, chère mère Marie; sois-lui bien dévot, mon fils : c'est ta mère. »

Le plus précieux trésor de sa cellule était un tableau de la très-sainte Vierge qui lui avait été donné par le fameux peintre de Matthéis; il le regardait souvent et semblait le consulter dans les conseils difficiles qu'on lui demandait. On disait que la sainte image lui avait parlé plusieurs fois. Ce qui est certain c'est qu'un jour une malade à laquelle il l'avait envoyée pour la consoler, ayant voulu la garder malgré le Père, celui-ci la retrouva en rentrant dans sa cellule, suspendue à sa place ordinaire.

Quelque temps avant sa mort, il dit à Frère Michel, son compagnon : Il peut se faire que je sois frappé de mort sans pouvoir parler; voici donc ce que tu ferais en ce cas-là. Je désire que le tableau de la très-sainte Vierge soit placé sur un autel de l'église, et qu'on y fasse brûler quelques cierges; si l'on en manque, demande-les à mes pénitentes, elles te les donneront. Ce tableau fut en effet placé sur l'autel auprès duquel on l'inhuma, et la

Digitized by Google

piété des fidèles y a toujours entretenu des cierges allumés selon le désir du Saint.

Le soin que prenait le Père n'était pas inutile, car il fut frappé d'apoplexie, comme il l'avait prédit. Dieu lui révéla le jour et les circonstances de sa mort. Son neveu lui écrivait de Vienne qu'il pensait revenir au mois de mai. Répondez-lui, dit le Saint au religieux qui lui servait de secrétaire, qu'il revienne, s'il veut, à cette époque, mais qu'il ne me trouvera plus.

Il fit cette prière à un religieux du monastère de Saint-Sébastien : Je ne t'ai jamais rien demandé, mais si tu veux m'être utile, souviens-toi de moi vendredi prochain devant le Seigneur; ne l'oublie pas au moins.

C'était huit jours avant sa mort, et il mourut en effet le vendredi.

Le jour qu'il fut frappé d'apoplexie, qui était le dernier de février et le dimanche de la sexagésime, il entendit la Messe et reçut la sainte Communion avec une ferveur extrordinaire; il reçut ensuite tous ceux qu'il dirigeait, et comme la foule était très-grande, l'un d'eux lui dit : Père, je reviendrai vendredi prochain.

— Oui, oui, si tu m'y trouves, répondit le Saint.

— Je reviendrai à midi, reprit le jeune homme.

— Si tu m'y trouves, répondit encore le Saint.

— Alors je viendrai samedi.

Le Saint lui fit toujours la même réponse, et le jeune homme ne s'aperçut du sens de ses paroles qu'après sa mort.

Deux jours auparavant, il avait rencontré Vincent Lainez, cet opticien qu'il aimait. Je suis content de te voir, lui dit-il, car c'est la dernière fois; mais je ne cesserai de prier Dieu pour toi et pour ta maison. Aie patience avec tes enfants, et quand le Seigneur les appelle, donne-les-lui de bon cœur.

Après avoir congédié ses pénitents dans la matinée du dimanche, le Saint dit à son compagnon : Il viendra un coup de foudre qui me jettera à terre et d'où il faudra me relever; ce sera mon dernier coup. Après vêpres, il envoya son compagnon se promener sur la montagne et resta seul; sur les deux heures

Digitized by Google

de nuit, comme il tenait un livre à la main, il fut frappé d'un coup d'apoplexie si violent qu'il tomba à terre. Un religieux accourut au bruit et appela le compagnon : Souviens-toi de l'image de la très-sainte Vierge, lui dit-il, car je ne pourrai plus parler.

On le mit sur son lit, où il resta cinq jours avec un visage calme et riant ; il ne prononçait pas une parole, ne pouvait faire aucun geste. Cependant, quand on lui appliqua le bâton de saint Gaétan, le Saint montra le Ciel, et le bâton devint frémissant dans les mains de celui qui le tenait. On répéta plusieurs fois l'expérience, et toujours le doigt du Père se leva vers le Ciel comme pour dire que saint Gaétan l'y attendait.

Il serra la main à un de ses amis qui lui recommandait sa famille, et quand on parla de prendre un vieil habit pour l'ensevelir, il montra du regard celui qu'il portait depuis soixante-quatre ans, et qui était si couvert de morceaux qu'on appelait quelquefois le Saint le P. Cent-Pièces.

Le jeudi, il reçut l'Extrême-Onction. Le vendredi matin, il recouvra la parole, et dit à son compagnon : J'ai bien peu d'instants à vivre. On réunit aussitôt la communauté pour la recommandation de l'âme ; et après avoir reçu une dernière absolution, le saint vieillard, jetant un dernier regard d'amour sur l'image de la très-sainte Vierge, rendit à Dieu son âme, le 5 mars de l'an 1739.

Au même instant il apparut à Capoue au duc de Montélioné : Comment vous trouvez-vous ici, dit le duc tout éperdu de le voir ?

— Je suis heureux, répondit le Saint, et il disparut.

Le duc envoya à Naples et reconnut que le Saint venait de mourir à l'heure où il lui apparaissait.

Un autre de ses amis, Innocent Valetta, dormait encore : il se sent tirer par le bras, en même temps qu'une voix forte criait : Innocent ! Innocent ! Il ouvre les yeux, et voit dans un nuage éclatant un Frère Alcantarin.

— Me connaissez-vous ? dit le Frère.

— Non, répondit Valetta.

— Je suis l'âme du Frère Jean-Joseph de la Croix qui vient de mourir, et je m'en vais en Paradis, où je prierai Dieu pour toi et

Digitized by Google

pour toute ta famille. Si tu veux voir mon corps, tu le trouveras à l'infirmerie de Sainte-Lucie-au-Mont.

La nuée se dissipa, et le Père disparut.

Trois jours après, le Saint apparut encore à un Frère lai, au moment où l'on allait chanter prime. Allez dire au supérieur de faire chanter par la communauté, devant l'autel du Saint-Sacrement, un *Gloria Patri* à la très-sainte Trinité pour toutes les faveurs qu'elle a daigné me faire. Le Frère voulut lui baiser la main, mais la vision s'évanouit. Après les vêpres, le *Gloria Patri* fut chanté solennellement par tous les Frères réunis.

Cependant la foule était accourue au couvent; par toutes les rues de Naples, un seul cri retentissait : Le Saint est mort! allons voir le Saint. On eut grand'peine à défendre le corps de la dévotion indiscrète du peuple : il fallut hâter les funérailles de peur d'accident. Les miracles devinrent si nombreux à son tombeau qu'on commença le procès pour la canonisation du saint religieux. Le Pape Pie VI le béatifia le 24 mai 1789, cinquante ans après sa mort, et encore un demi-siècle après, en 1839, il fut canonisé par Grégoire XVI[1]. (E. Daras.)

SAINT THÉOPHILE,

ÉVÊQUE DE CÉSARÉE.

Théophile fut l'un des plus saints et des plus illustres Prélats qui parurent dans l'Église vers la fin du second siècle. Plusieurs le croient Martyr, quoiqu'il soit mort en paix au milieu de son peuple. Mais si l'occasion de répandre son sang lui a manqué, il a montré constamment, dans tout le cours de son épiscopat, par les travaux qu'il a embrassés pour la défense de l'Église contre les hérétiques, qu'il était prêt à tout souffrir pour la foi. Il y avait quelque temps qu'il conduisait les fidèles de la ville de Césarée, en Palestine, lorsqu'on renouvela, sur la célébration du jour de la Pâques, les difficultés qui s'étaient formées quarante ans auparavant, du vivant de saint Polycarpe et du Pape Anicet; et cette question souleva de nouveau quelques troubles dans les Églises de l'Orient.

[1] Le 26 mai.

Digitized by Google

La plupart célébraient la Pâques le jour de la Résurrection de Jésus-Christ, c'est-à-dire le dimanche qui suit le 14e jour de la lune de mars. Mais les Églises de l'Asie-Mineure la faisaient le 14e même de la lune, comme les Juifs. Le saint Pape Victor, qui occupait le Siége de saint Pierre depuis quatre ans, se donna de grands mouvements pour établir l'uniformité partout; et il n'oublia rien pour ramener les Asiatiques à la pratique des autres Orientaux, qui faisaient la Pâques le dimanche d'après le 14, comme l'Église romaine et tout l'Occident.

Saint Théophile fut l'un des Prélats qui coopérèrent le plus avec ce Pape à faire réussir cette louable entreprise, et il rendit à l'Église en cette occasion tous les services qu'elle pouvait attendre de son zèle et de sa science. Il assembla un Concile des Évêques de la Palestine dans la ville de Césarée; et quelque droit qu'il eût comme métropolitain d'y présider seul, il eut tant d'égard à la sainteté de Narcisse, évêque de Jérusalem, qu'il le fit présider avec lui. On vit aussi dans cette sainte et célèbre assemblée les Évêques de Tyr et de Ptolémaïde, quoique leurs villes fussent de la Phénicie et non de la Palestine.

Théophile, qui était tout à la fois l'âme et l'organe de ce Concile, publia, au nom de tous les Pères de l'assemblée, une lettre synodale, qui fut très-utile, selon que l'assure saint Jérôme. Elle établissait que la coutume de célébrer la Résurrection de Jésus-Christ le dimanche était une tradition apostolique. Puisque Dieu n'a pas permis que nous sussions autre chose de la vie de saint Théophile, nous nous contenterons d'ajouter que le martyrologe romain marque sa mémoire au 5 mars, et dit à sa louange qu'il s'est rendu illustre par sa sagesse et par l'intégrité de sa vie.

SAINT EUSÈBE DE CRÉMONE,

DISCIPLE DE SAINT JÉRÔME.

Eusèbe était né à Crémone, en Italie, d'une famille honnête et distinguée, comme le témoigne saint Jérôme. Il s'attacha de bonne heure à la piété; et méprisant tous les avantages qu'il

Digitized by Google

pouvait espérer dans le monde, il se mit à poursuivre les biens célestes en se dévouant au service de Dieu.

Ayant passé sa première jeunesse dans son pays, il eut la dévotion d'aller à Rome visiter les tombeaux des saints Apôtres, et là il rencontra saint Jérôme, à qui il s'attacha par la conformité de ses mœurs et de ses études.

Le saint docteur, ayant remarqué en lui un naturel heureux pour la vertu et de belles dispositions pour les sciences divines, ne se contenta pas de l'admettre chez lui comme un simple disciple, il s'en fit encore un compagnon de ses travaux, et un ami à qui il découvrit tous ses desseins.

Eusèbe passa quelque temps auprès de lui dans Rome à étudier l'Écriture sainte et à s'exercer dans la pénitence, et l'accompagna dans son voyage d'Orient.

Lorsque ce Saint, après la mort du Pape Damase, à qui il avait servi de secrétaire, quitta entièrement le séjour de Rome pour se retirer en Palestine, ils visitèrent ensemble non-seulement les Lieux saints de cette contrée, mais encore les solitaires et quelques autres personnes de piété en Syrie et dans les déserts de l'Égypte, jusqu'à ce que saint Jérôme ayant bâti, avec l'aide de sainte Paule, un monastère d'hommes à Bethléem, Eusèbe s'y renferma pour s'y sanctifier dans la retraite, la pénitence, l'étude et la prière.

Quelques années après, saint Jérôme l'envoya en Italie et en Dalmatie, avec Paulinien, son frère, tant pour vendre ce qui leur restait de patrimoine au profit des pauvres, que pour sauver la vie à des personnes à qui leurs témoignages et leurs services étaient nécessaires. Ce fut dans ce voyage qu'Eusèbe, se trouvant à Rome pour aller saluer le Pape Anastase, qui avait succédé à Sirice, fut maltraité par le fameux Rufin, prêtre d'Aquilée, qui crut pouvoir impunément décharger sur le disciple le fiel de sa bile émue contre le maître au sujet d'Origène.

Eusèbe, qui avait appris de Jésus-Christ la manière de souffrir les outrages, prit le parti de se taire et de rendre des bénédictions à Rufin pour les injures qu'il en avait reçues. Mais saint Jérôme, qui trouvait dans cet injuste procédé la vérité et la charité

Digitized by Google

trop scandaleusement offensées, prit la défense d'Eusèbe, en faisant une apologie pour lui-même, et mit les calomnies de leur commun adversaire dans toute leur évidence.

Il paraît qu'Eusèbe, qui s'était beaucoup exercé en sa jeunesse dans la poésie et les lettres humaines, avait acquis sous saint Jérôme assez d'érudition sacrée pour défendre aussi la vérité contre ses ennemis. Mais comme il ne savait point d'autre langue que la latine, et qu'il était d'ailleurs très-modeste, il aimait mieux méditer les vérités dans son cœur, avec l'aide de l'Esprit de Dieu dont il était animé, que de les exposer à être combattues. On prétend néanmoins qu'il s'est acquis un rang parmi les saints Pères de l'Église et les auteurs ecclésiastiques pour quelques ouvrages de piété. On assure avec assez de vraisemblance que c'est de lui qu'était venu un *Traité du mystère de la Croix*, que Gennade de Marseille attribue à un Eusèbe de ce temps-là, dont il ne marque ni le pays ni la qualité. Les malheurs des temps ont enlevé cet ouvrage à la postérité; mais nous apprenons par le titre que cet auteur nous a conservé, « qu'en traitant le mystère de la Croix du Sauveur, il faisait voir que la constance des Apôtres, et particulièrement de saint Pierre, après la Résurrection, leur était venue de la vertu de la Croix. »

Saint Jérôme, qui savait quelle était l'intelligence qu'Eusèbe avait acquise des saintes Écritures, lui adressa ses Commentaires sur saint Matthieu et sur Jérémie. Ce fut aussi par la persuasion où il était de sa sagesse, de sa prudence et de sa modération, qu'il l'employa pour aller avec Vincent et Paulinien, son frère, sonder l'esprit de l'hérésiarque Vigilance, et tâcher de le ramener doucement dans les voies de la vérité, avant de se voir réduit à le combattre par la force de ses écrits.

Ces mouvements qui obligeaient de temps en temps Eusèbe à sortir de son monastère de Bethléem, ne lui faisaient néanmoins rien relâcher des rigueurs de la discipline qu'il observait. Quelque part qu'il allât, il portait partout la mortification du cœur et de la chair.

Après la mort de saint Jérôme, qui arriva l'an 420, il fut choisi du consentement des religieux de Bethléem pour gouverner ce

Digitized by Google

célèbre monastère après lui. Ce qu'on nous dit du reste de ses actions saintes et de toute la belle conduite qu'il observait à l'égard de ses religieux et sur lui-même, ne nous apprend rien de sa mort.

Le culte de ce Saint, quoique permis partout, ne paraît établi qu'à Crémone, en Italie, lieu de sa naissance, à Bethléem, en Terre sainte, lieu de sa demeure et de sa sépulture, et dans l'Ordre de Saint-Jérôme ou des Hiéronymites, qui l'honorent le 5 mars.

SAINT GÉRASIME,

ABBÉ.

Gérasime était né en Lycie. Après avoir mené longtemps la vie solitaire dans son pays, il passa en Palestine, où il continua à marcher dans la voie étroite, combattant les ennemis de son salut par la vigilance, la prière et la mortification. C'était le temps où l'hérésie d'Eutychès faisait grand bruit dans l'Église. Elle venait d'être condamnée par le Concile de Chalcédoine. Saint Euthyme, abbé célèbre dans la Terre sainte, en avait fait publier les décisions, et son autorité allait réunir tous les solitaires fidèles à la vraie foi, lorsqu'un moine vagabond, un imposteur, nommé Théodose, après avoir gagné l'impératrice Eudoxie, qui s'était retirée en Palestine, trompa plusieurs solitaires par ses mensonges, et les révolta contre le Concile de Chalcédoine. Dieu permit que Gérasime fût du nombre de ceux qui se laissèrent surprendre à ses artifices; mais la séduction ne dura pas longtemps dans ce cœur droit. Ayant ouï parler des éminentes vertus de saint Euthyme, Gérasime désira le voir. Il le vint trouver dans la solitude de Ruban, l'entretint longtemps, et fut si touché de ses discours qu'il renonça à l'erreur, se montra inébranlable dès lors dans la foi de l'Église, et ressentit toute sa vie une douleur amère de son égarement. Par un effet de la miséricorde de Dieu, qui fait tout servir au bien de ses élus, cette faute ne servit donc qu'à rendre Gérasime plus humble, plus vigilant et plus pénitent que jamais. L'exemple de son retour à la vraie foi ramena un grand nombre de ceux qui s'étaient laissé abuser et qui avaient embrassé la communion des hérétiques.

Digitized by Google

Gérasime, se voyant suivi de beaucoup de disciples, forma auprès du Jourdain une enceinte qui renfermait soixante-dix cellules toutes séparées l'une de l'autre; elles servirent d'asile à autant de solitaires. Au milieu, il fit construire un monastère pour les cénobites, c'est-à-dire pour ceux qui devaient vivre en communauté. Là, il éprouvait ses nouveaux disciples, et lorsqu'il les trouvait suffisamment affermis dans la vertu, il les faisait passer dans l'enceinte, où chacun demeurait seul dans sa cellule pendant cinq jours de la semaine, gardant un silence parfait, sans prendre d'autre nourriture que du pain, des dattes et de l'eau.

Le samedi et le dimanche, ils venaient tous à l'église pour participer aux saints Mystères; après quoi ils mangeaient en commun quelque chose de cuit et buvaient un peu de vin. Le samedi, à l'heure des vêpres, ils apportaient au monastère leur ouvrage de toute la semaine, et en s'en retournant dans leurs cellules, ils emportaient du pain, des dattes et de l'eau pour la semaine suivante, avec des branches de palmier pour leur travail des mains. La pauvreté et l'humilité étaient les vertus auxquelles Gérasime les exerçait le plus. Quand ils sortaient de leurs cellules, il voulait qu'ils en laissassent la porte ouverte, pour montrer qu'ils n'avaient rien dont les autres ne se pussent servir, s'ils le voulaient. Son dessein était de les ramener par là à l'esprit de détachement des premiers fidèles, chez qui tout était mis en commun.

Les habitants de Jéricho, touchés d'une manière de vivre si rigoureuse, résolurent entre eux d'aller, tous les samedis, porter quelques rafraîchissements à ces serviteurs de Dieu. Ce dessein était louable et marquait l'estime qu'ils faisaient de la vertu. Mais la plupart des saints anachorètes, loin de s'en réjouir, étaient au contraire fort affligés de voir des gens du monde venir troubler leur solitude, et ils fuyaient leur rencontre comme très-dangereuse, car ils savaient que l'abstinence est la mère de la véritable tempérance, qu'elle met l'homme en état de veiller plus exactement sur lui-même. C'est ce qu'ils avaient appris plus encore par les actions de leur saint abbé que par ses paroles; en

Digitized by Google

effet, Gérasime pratiquait cette vertu d'une manière si parfaite qu'il passait, dit-on, tout le Carême, sans prendre d'autre nourriture que l'Eucharistie. Il persévéra dans ce genre de vie jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 5 mars 475.

SAINT PHOCAS,

MARTYR A ANTIOCHE.

Le P. Giry, le P. Ribadeneira et plusieurs autres ont confondu ce Saint avec saint Phocas le Jardinier, que l'on fête le 3 juillet ou le 21 décembre. Mais du saint Martyr d'Antioche, on ne sait guère que son triomphe, qui eut lieu le 5 mars 320, dans la persécution de Licinius. On sait aussi de son culte qu'il est invoqué contre la morsure des serpents.

Les Grecs, qui l'honorent beaucoup, lui ont bâti sous l'empereur Basile une église et un monastère à Constantinople, et on rapporte que toute personne mordue par un reptile venimeux se trouvait guérie en entrant dans son sanctuaire.

Saint Astère, évêque d'Amasée, a fait l'éloge de ce Saint au second Concile de Nicée, et saint Grégoire de Tours parle des guérisons qu'obtenaient les pèlerins mordus par des serpents ou des vipères.

SAINT KIARAN,

ÉVÊQUE EN IRLANDE.

Saint Kiaran, que les Irlandais nomment aussi saint Kénérin et saint Kiran, est peut-être le plus célèbre des Saints qui parurent en Irlande avant saint Patrice, et les Irlandais l'appellent le premier-né de leurs Saints. Les uns le font naître dans le comté d'Ossery, et les autres dans le comté de Cork. Il vint au monde, suivant Usérius, vers l'an 352.

Il fit un voyage à Rome pour se perfectionner dans la connaissance et la pratique de la religion chrétienne, dont il avait été médiocrement instruit. A l'âge de trente ans, il repassa en Irlande avec cinq ecclésiastiques, qui méritèrent depuis, par leur sainteté, d'être élevés à l'épiscopat.

Les écrivains irlandais supposent qu'il fut ordonné évêque à

Digitized by Google

Rome; mais il est plus sûr de s'en rapporter à Jean de Tinmouth, qui dit que Kiaran fut un des douze que saint Patrice sacra évêques pour l'aider à planter la foi en Irlande.

Saint Kiaran se fit construire une cellule dans un lieu environné de bois, près de la rivière de Fuaran, et il s'y forma bientôt un monastère fort nombreux. On bâtit ensuite en cet endroit une ville qu'on appela Saigir et qui depuis a été nommée, à cause du Saint, Sier-Keran.

Kiaran convertit d'abord toute sa famille, puis un grand nombre d'autres idolâtres. Il donna le voile de la religion à Liadain, sa mère, et lui fonda un monastère auprès du sien, monastère que les Irlandais nommaient Ceall-Lidain. Son amour pour la solitude augmentait de jour en jour; il passa dans la province de Cornouailles, où il mena la vie érémitique près de la Sévern, à quinze milles de Padstow. Il lui vint quelques disciples, qu'il forma à la piété par ses discours et par ses exemples. Ce fut dans cet ermitage qu'il termina saintement sa vie. On y éleva depuis une église pour consacrer sa mémoire[1].

SAINT VIRGILE,

ÉVÊQUE D'ARLES.

Saint Virgile vint au monde vers le milieu du VI^e^ siècle, sous le règne de Clotaire I^er^, dans une des provinces de l'Aquitaine. Il reçut de ses parents une éducation toute chrétienne, qui préserva sa jeunesse de la corruption ordinaire de l'âge et du temps. Il alla ensuite mettre plus à couvert l'intégrité de ses mœurs dans le célèbre monastère de Lérins, où il se fit religieux.

Après y avoir donné des exemples admirables de renoncement à lui-même, d'humilité, de mortification et d'obéissance, il fut tiré de ce saint asile pour aller gouverner le monastère de Saint-Symphorien d'Autun. Cette abbaye avait été élevée par saint Euphrone, vers l'an 421, pour y recevoir les reliques précieuses du premier Martyr d'Autun, et celle de saint Fauste et de sainte Augusta, parents de saint Symphorien.

[1] Emprunté à Godescard.

Digitized by Google

Virgile dirigea si bien cette édifiante et nombreuse communauté qu'il mérita d'être élevé sur le siége d'Arles, en 588, par les soins de l'illustre saint Siagre, évêque d'Autun.

Sur le trône de cette Église, qui était alors la première des Gaules en dignité, il parut encore plus humble et plus mortifié que jamais. Il était, à l'égard de tous, doux, patient, affable, en même temps qu'attentif, vigilant sur les besoins de son peuple, zélé pour la gloire de Dieu et l'honneur de son Église, tendre et charitable pour les pauvres.

Il fut particulièrement connu et estimé de saint Grégoire le Grand. Cet illustre Pontife écrivit souvent à Virgile. Celui-ci lui avait demandé le pallium et le vicariat du Saint-Siége, dont la plupart de ses prédécesseurs avaient été honorés. Saint Grégoire, en lui accordant ces prérogatives, fait d'abord un bel éloge de ses vertus. Après avoir peint la charité de ses plus beaux traits : « Je trouve, lui dit-il, que le portrait de cette vertu est le vôtre. Tout ce que nous apprennent de vous ceux qui viennent des Gaules nous en convainc, et vos lettres en sont de nouvelles preuves. Ainsi, je n'ai garde de soupçonner qu'en demandant l'usage du pallium et le vicariat du Saint-Siége apostolique vous ne songiez qu'à vous procurer un pouvoir passager et un ornement extérieur. J'aime mieux croire que, sachant, comme personne ne l'ignore, d'où la foi s'est répandue dans les Gaules, vous avez voulu, en vous adressant au Saint-Siége, selon l'ancienne coutume, faire comme un bon fils qui a recours au sein de sa mère, la sainte Église. C'est pourquoi nous vous accordons très-volontiers ce que vous nous demandez, de peur que nous ne paraissions vous priver d'un honneur qui vous est dû ou mépriser la demande de notre très-excellent fils le roi Childebert. »

Ensuite le saint Pape s'étend sur les obligations qu'impose à Virgile cette dignité, et sur les abus qu'il doit tâcher d'extirper de l'Église de France : c'était la vénalité des emplois ecclésiastiques et l'admission des néophytes aux Ordres sacrés.

Ce vicariat apostolique conféré à Virgile s'exerçait sur toutes les Églises de Bourgogne et d'Austrasie, dont Childebert II était

Digitized by Google

le maître depuis la mort de Gontran, ce qui embrassait près des trois quarts de la monarchie française.

Les lettres que saint Grégoire écrivit ensuite à tous les Évêques de ces deux royaumes et au roi Childebert, qui avait sollicité ce vicariat pour Virgile, font voir quelle haute idée on avait de sa vertu.

Il gouverna son Église pendant plusieurs années d'une manière apostolique, et s'appliqua à décider toutes les affaires qui étaient du ressort de la primatie et de son vicariat avec beaucoup de lumières et de sagesse. Il bâtit quelques églises nouvelles, entre autres celles de Saint-Étienne et celle de Saint-Honorat, où il mit des religieux pour la desservir. Il mourut en paix dans un âge très-avancé; car si l'on en croit l'auteur de sa Vie, il n'avait pas moins de cent vingt-sept ans. Mabillon place sa mort vers l'an 614, et Baillet vers l'an 624; mais il paraît certain qu'ils se sont trompés l'un et l'autre, et que saint Virgile mourut le 10 octobre 610[1]. Il fut enterré dans l'église de Saint-Genez,

[1] On a fixé cette date d'après deux lettres du Pape Boniface IV, adressées l'une à Florien, évêque d'Arles, et l'autre au roi Thierri : elles sont dans un manuscrit du x^e^ siècle qui se garde dans la bibliothèque ambrosienne à Milan. Comme elles sont intéressantes et qu'elles n'ont jamais été imprimées, M. l'abbé Bonnement, promoteur du diocèse d'Arles, les a fait copier en 1773; le sous-préfet de la bibliothèque ambrosienne a légalisé cette copie, et le cardinal Pozzobonelli a délivré un certificat qui en constate l'authenticité.

M. l'abbé Bonnement, qui nous a communiqué ses lumières sur la vie de saint Virgile d'Arles et sur les vies de plusieurs autres Saints, raisonne ainsi d'après les deux lettres de Boniface IV : « Childebert, roi d'Austrasie et de Bourgogne, qui demanda le *pallium* pour saint Virgile, laissa deux fils, Thierri et Théodebert : le premier régna en Bourgogne, et le second en Austrasie. Virgile avait exercé la fonction de vicaire apostolique sur les deux royaumes. Il ne faut donc pas s'étonner si Thierri et Théodebert demandent le *pallium* pour son successeur. C'est de ces deux princes que Boniface IV parle à Florien, lorsqu'il lui dit : *Congaudeo quod gravitatem... præexcellentissimorum regum..... epistolæ.....* Mais pourquoi le Pape ne répond-il qu'en 613, année à laquelle conviennent les dates données? Pourquoi encore ne répond-il qu'à Thierri? En voici la raison. L'histoire nous apprend que Thierri et Théodebert, après avoir vécu longtemps dans une grande intelligence, se brouillèrent vers l'an 611, par les intrigues de la reine Brunehaut, leur aïeule. Ils en vinrent aux mains; Théodebert fut défait par son frère, et assassiné par Brunehaut en 612. Ce fut avant leur démêlé que les deux princes écrivirent en faveur de Florien, c'est-à-dire au plus tard en 610. Ils se dé-

Digitized by Google

dite encore de Saint-Honorat, ou de Notre-Dame-de-Grâce, laquelle est à quelque distance de la ville d'Arles. On fait sa fête à Lérins le 5 mars, et le 10 octobre dans le diocèse d'Arles.

SAINT DRAUSIN,

ÉVÊQUE DE SOISSONS.

Drausin[1] naquit dans le Soissonnais sous le règne de Clotaire II. Sa mère Rachilde, pour reconnaître la grâce que Dieu lui avait faite de lui accorder cet enfant, s'abstint de vin le reste de sa vie, et se donna aux soins des malades et des pauvres. Leudomar, son père, excité par les exemples de sa femme et porté par l'amour qu'il avait d'ailleurs pour la vertu et la religion, employa aussi son bien et son temps à diverses œuvres de miséricorde.

Voulant élever leur fils chrétiennement, ils le mirent sous la discipline de saint Ansèric, évêque de Soissons, qui l'éleva dans la vertu et les sciences avec tous les soins d'un excellent maître et toutes les tendresses d'un père. Drausin répondit parfaitement à tout ce qu'on pouvait attendre d'un élève qu'on ne nourrissait que pour le Ciel.

Ansèric, remarquant en lui, outre les vertus nécessaires à un enfant de Dieu, les qualités propres à l'état ecclésiastique, l'admit au rang des clercs de son Église. Mais il mourut avant que d'exécuter le dessein qu'il avait de l'avancer.

Bettolein, qui lui succéda vers l'an 652, prévoyant combien les services d'un ministre aussi vertueux, aussi éclairé et aussi plein de zèle que paraissait Drausin pourraient être utiles à l'Église, le fit archidiacre, et voulut qu'il partageât avec lui les soins de son diocèse.

clarent la guerre avant que le Pape fasse sa réponse. Théodebert est défait, puis enfermé, et enfin assassiné par l'ordre de son aïeule. Pendant les débats, le Pape ne répond point; mais l'affaire ayant été terminée en 612 par la mort de Théodebert, il répond enfin à Thierri, et écrit à Florien le 23 août 613; d'où il suit, en dernière analyse, que saint Virgile est mort probablement le 10 octobre 610. Cette discussion a paru nécessaire pour constater une date qui ne s'accorde point avec celle qu'avaient suivie des auteurs estimés pour leur exactitude. » (Note de GODESCARD.)

[1] En latin Drausius, Drauscio et Drautio.

Digitized by Google

Le fruit des veilles et des travaux de Drausin se produisit dès la première année avec un succès qui fit bientôt juger que la Providence l'appelait à l'épiscopat. On vit un changement considérable parmi les ecclésiastiques, qui se corrigèrent de divers désordres sur ses remontrances. L'Évêque même, faisant réflexion sur les moyens dont il s'était servi pour monter sur le siége épiscopal, se reconnut coupable d'une certaine simonie, et donnant l'exemple d'une véritable pénitence, il se condamna lui-même, suivant les canons, qui ordonnent la déposition des simoniaques. Il se démit de son évêché pour retourner dans son monastère. Mais afin d'empêcher que d'autres s'y introduisissent par la même offense qui le lui avait fait acquérir, il proposa au clergé et au peuple l'archidiacre Drausin, comme le plus capable qu'il connût pour remplir dignement la charge qu'il quittait. Il s'employa aussi auprès du roi et des grands de la cour pour le même but, de sorte que le Saint fut élu et sacré évêque de Soissons, du consentement de tout le monde.

Il donna sur son siége l'exemple de toutes les vertus que l'Apôtre demande d'un digne Évêque et d'un fidèle économe de la Maison du Seigneur. Elles sortaient comme de leur source, d'un ardent amour de Dieu, et d'une charité sincère pour le prochain.

Il était cependant d'une complexion très-faible, et ses grandes austérités avaient beaucoup contribué à le rendre valétudinaire. Il se trouvait souvent affligé d'un mal de tête qui ne lui donnait presque point de relâche, et pourtant il paraissait infatigable dans les actions de charité et dans les autres fonctions de son ministère : dans l'exercice de la prédication, la revue fréquente de son troupeau, la visite des malades et des prisonniers, l'entretien des pauvres, la réception des étrangers ou pèlerins, auxquels il lavait les pieds et servait à manger lui-même.

Le désir qu'il eut de mettre à part la portion la plus pure du peuple de Dieu qui lui était confié, le porta à établir quelques monastères pour garantir plus parfaitement de la corruption ceux qui voudraient renoncer au monde.

Il bâtit à sept lieues de la ville de Soissons l'abbaye de Saint-

Digitized by Google

Pierre-de-Retondes, entre la rivière d'Aisne et la forêt de Guise. Il y établit des religieux qu'il gouverna lui-même dans une grande régularité; mais ce monastère s'éteignit plus tard. Il en fonda un autre aux portes de Soissons pour des filles, non par lui-même, mais par le moyen du fameux Ébroïn, maire du palais, de Leutrude, sa femme, et de leur fils Bovon, qui contribuèrent libéralement à toute la dépense. Cette abbaye subsistait encore au dernier siècle sous le nom de Notre-Dame-de-Soissons. Elle fut achevée pour les édifices les plus nécessaires l'an 661, et transférée depuis dans la ville par de nouvelles dépenses que firent Ébroïn et Leutrude.

Saint Drausin, qui y mit pour abbesse une religieuse de Jouarre, nommée Éthérie, confirma cet établissement quelques années après par un privilége souscrit des Évêques de la métropole de Reims, qui fait voir que les usages de saint Colomban, qu'on suivait à Luxeuil, y furent introduits, sans qu'il fut mention de la règle de saint Benoît.

Le saint Prélat, ayant gouverné son troupeau vingt ans au moins, alla recevoir de Dieu la récompense de ses travaux le 5 mars de l'an 674 ou 675. Il fut enterré dans l'église du premier monastère des religieuses, qui avait été bâti hors de la ville. Dieu honora son tombeau de divers miracles, qui portèrent ces religieuses à solliciter la translation de son corps dans leur nouvelle église de la ville, afin de se voir en pleine possession d'un si riche trésor et d'avoir la consolation de pouvoir offrir leurs vœux à Dieu sur le tombeau de celui qu'elles regardaient comme leur patron et leur protecteur dans le Ciel, après l'avoir honoré comme leur père sur la terre. La vertu des miracles suivit le corps de ce grand serviteur de Dieu dans la nouvelle église des religieuses [1].

[1] On racontait autrefois que tous ceux qui voulaient avoir justice par le jugement de Dieu, c'est-à-dire par le duel judiciaire, allaient se recommander à saint Drausin sur sa tombe, et que toujours celui qui avait droit sortait vainqueur de la lice.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX PIERRE DE CASTELNAU,

LÉGAT APOSTOLIQUE, MARTYR.

Le Bienheureux Pierre était né en Languedoc du temps du roi Louis le Jeune, et il avait embrassé l'état ecclésiastique après ses études. Sa science et sa probité l'ayant élevé aux Ordres sacrés, il devint archidiacre de l'église de Maguelone, dont le siége épiscopal a été dans la suite des temps transféré à Montpellier. Son mérite le fit connaître au Pape Innocent III avant qu'il fût élevé au Souverain-Pontificat. Ce qui fit que dès qu'il se vit sur le Saint-Siége, chargé du soin de toute l'Église, il employa Pierre dans des négociations importantes, et fut satisfait de l'habileté avec laquelle il s'en acquitta. Il le destinait déjà aux premières dignités de l'Église, lorsque Pierre touché de Dieu, renonçant aux honneurs et aux richesses de la terre, quitta entièrement le monde pour se retirer dans l'abbaye de Fontfroide, à deux lieues de Narbonne, où il se fit religieux de l'Ordre de Cîteaux.

Le Pape ne le laissa pas longtemps dans cette obscurité, où il s'était promis de servir Dieu et de ne plus travailler qu'à sa sanctification particulière.

Le Pape cherchait les moyens les plus sûrs et les plus prompts d'arrêter les progrès que faisait en Languedoc la secte des albigeois, soutenue par Raymond comte de Toulouse, Raymond-Roger comte de Foix et beaucoup d'autres seigneurs du pays. Ne trouvant personne plus propre à l'exécution de ce grand dessein que Pierre de Castelnau, il le fit son légat et missionnaire apostolique, lui associa un autre religieux du même monastère, nommé Raoul, et les envoya travailler en son nom à la conversion des albigeois. Ils commencèrent par la ville de Toulouse, où l'hérésie semblait avoir établi son siége. Ils reconnurent bientôt qu'ils avaient affaire à des cœurs endurcis et à des esprits indociles, de sorte qu'ils joignirent la menace des peines temporelles au formulaire d'abjuration qu'ils prescrivirent aux hérétiques le 11 mars 1204.

Deux mois et demi après, le Pape leur envoya un plein pouvoir d'excommunier et d'interdire dans tous les diocèses de la pro-

Digitized by Google

vince du Dauphiné, du Languedoc et des Cevennes; et leur ayant adjoint Arnaud, abbé de Cîteaux, il écrivit au roi Philippe-Auguste pour le prier d'assister ses légats de son autorité.

L'inquiétude qu'avait ce grand Pape pour le succès d'une si périlleuse mission, fit qu'il ne cessa d'encourager par ses lettres le Bienheureux Pierre de Castelnau et ses deux compagnons à user du pouvoir qu'il leur avait donné de faire le procès aux Évêques qui étaient rebelles à l'autorité apostolique dont il les avait revêtus. Il s'en servirent en effet : ils déposèrent l'Évêque de Viviers, ils excommunièrent celui de Béziers, ils mirent à la raison l'Archevêque de Narbonne, qui leur refusait son assistance; ils firent chasser celui de Toulouse, qu'on venait d'introduire par des voies simoniaques, et ils procurèrent cette place à l'abbé Foulques, religieux de leur Ordre.

Quelque temps après, en 1206, le Pape associa comme nouveaux coopérateurs à Pierre de Castelnau et à ses compagnons, Diégo, évêque d'Osma, en Espagne, saint Dominique, qui n'était encore alors que Chanoine régulier de cette église, et douze abbés de l'Ordre de Cîteaux, qu'Arnaud amena du chapitre général où il était allé.

Quoique tous ces inquisiteurs eussent beaucoup à souffrir, non-seulement de la part des albigeois, mais aussi de celle des mauvais Catholiques, et surtout du clergé, dont les désordres scandaleux empêchaient le fruit de leurs prédications auprès de ces hérétiques, aucun néanmoins ne fut autant l'objet de leur haine que le Bienheureux Pierre de Castelnau, qu'ils regardaient comme le chef de leurs ennemis. Ils lui tendirent plusieurs piéges, et ses collègues furent obligés de le cacher quelque temps pour le soustraire à leur fureur, surtout lorsqu'ils virent le comte de Toulouse plein de ressentiment contre lui, depuis qu'il l'avait repris publiquement et menacé des jugements de Dieu.

Alors Raoul, le premier de ses associés, mourut dans l'abbaye de Franquevaux, à une lieue et demie de Saint-Gilles, et peu après on apprit que l'Évêque d'Osma, qui était allé dans son diocèse, y était mort aussi. Ces nouvelles firent sortir le Bienheureux Pierre

Digitized by Google

de sa retraite, pour continuer l'ouvrage du Seigneur, et animer les autres par ses exemples. Le comte de Toulouse, désespérant de l'intimider ou de le vaincre par la force, eut recours aux artifices. Il le fit venir dans la petite ville de Saint-Gilles, sous promesse d'exécuter les articles qu'il lui avait proposés et de faire satisfaction à l'église. Lorsque Pierre s'aperçut qu'on l'abusait par de vaines paroles, il voulut se retirer de la ville avec ses compagnons, résolu de tout souffrir, jusqu'à l'effusion de son sang, pour la défense de la vérité et de la justice. Le comte, qui s'était flatté de l'amener à composer avec lui d'une manière qui pût le mettre à couvert des menaces du Pape et du roi, lui fit dire que, s'il sortait, il le ferait observer.

Les consuls et les bourgeois de Saint-Gilles, sachant les mauvaises dispositions du comte, et n'ayant pu l'apaiser dans une députation qu'ils lui avaient faite, donnèrent une escorte au Bienheureux Pierre pour sa sûreté. Mais quelques gardes apostés du comte, s'étant mêlés parmi les soldats aux portes de la ville, allèrent passer la nuit avec l'escorte sur le bord du Rhône; et le lendemain de grand matin l'un d'eux, au sortir de la Messe, lui perça le côté d'un coup de lance comme il allait passer la rivière.

Le Bienheureux Pierre, sans se plaindre ou donner la moindre marque de ressentiment, se contenta de dire à son assassin qu'il priait Dieu de lui pardonner comme il lui pardonnait de bon cœur. Puis ayant exhorté les compagnons de sa mission à demeurer fidèles et fermes dans leur ministère, et à travailler sur toutes choses à la paix de l'Église et des âmes, il fit sa prière à Dieu pour lui et pour ses ennemis, et il rendit l'esprit. C'était en l'an 1208.

Le Pape Innocent III, ayant appris le traitement fait à son légat, en écrivit une longue lettre circulaire à toute la noblesse des provinces ou métropoles de Narbonne, d'Arles, d'Embrun, d'Aix et de Vienne, pour les porter à une croisade contre les albigeois et les exciter à venger l'honneur de l'Église et la mort du Bienheureux Pierre. Il le déclara Martyr de la foi, témoignant qu'il n'y avait que l'incrédulité du temps qui empêchait qu'il ne se fît des miracles à son tombeau; qu'il avait été à propos qu'un seul

Digitized by Google

mourût, afin que toute la nation ne périt pas, que le sang du Bienheureux Pierre serait un bain salutaire pour laver les taches de l'hérésie, et en même temps une semence qui allait produire de grands fruits dans l'Église de Jésus-Christ.

Il prononça l'anathème contre les auteurs du meurtre, et proscrivit le comte de Toulouse, qui était déjà excommunié, jusqu'à ce qu'il redemandât la communion de l'Église par une pénitence sincère et publique.

Ce comte s'étant reconnu ou feignant de se reconnaître, demanda à se réconcilier avec l'Église l'année suivante. C'est ce qu'il fit à Saint-Gilles, entre les mains de Milon, légat du Pape; et n'ayant pu sortir de l'église à cause de la foule, on fut obligé de le descendre par une fenêtre, du côté du cloître où était le tombeau du Bienheureux Pierre, auquel il rendit en passant un honneur qui fut pris pour une véritable satisfaction, parce qu'il était sans épée.

Après son absolution, il alla se joindre aux croisées contre les albigeois. Le corps du bienheureux Martyr fut transporté la même année de ce cloître dans l'église même de l'abbaye de Saint-Gilles, qui fut depuis sécularisée, après avoir été de l'Ordre de Saint-Benoît.

On honore sa mémoire à Saint-Gilles, en Languedoc, et dans les maisons de l'Ordre de Cîteaux, en France, le 5 mars.

LE BIENHEUREUX ROGER,

FRÈRE-MINEUR.

Roger était un disciple de saint François d'Assise, qui le reçut dans son Ordre en 1216, et l'envoya ensuite en Espagne, quoiqu'il ne fût que laïque, au rapport de Wadding.

Il possédait l'esprit de pauvreté dans un degré éminent, et son bienheureux Père le regardait comme celui de ses disciples qui avait le plus de charité. Le don de prophétie et celui des miracles le rendirent célèbre pendant sa vie et après sa mort, arrivée en 1236. Son chef est à Villafranca, au diocèse d'Astorga, et le reste de son corps à Todi, en Italie, où l'on dit en

Digitized by Google

son honneur un office particulier qui a été approuvé par Grégoire IX.

Saint Roger est honoré en ce jour par les Franciscains, auxquels Benoît XIV a permis d'en faire la fête.

LE BIENHEUREUX POLIDORE,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Polidore sortait d'une illustre maison de Rome, et joignant plusieurs belles qualités à une haute naissance, il était parvenu de bonne heure aux dignités.

Remplissant une des premières charges de la magistrature à Sienne, il fut si édifié de la conduite du Bienheureux Thomas Scarlin qu'il résolut d'embrasser son état. Il quitta donc sa place, partagea ses biens entre ses enfants, et vint au couvent de Scarlino, où il prit l'habit de Frère-Mineur, en qualité de Frère lai.

Il eut en partage le soin du jardin ; et, dans cet état, il pratiqua l'humilité avec une affection qui montra combien son renoncement au monde était sincère et absolu. Il bâtit dans le jardin qu'il cultivait une cellule où il demeura jusqu'à sa mort; et il se livrait dans cette retraite aux plus rigoureuses austérités, à la prière et à la méditation. Son incomparable ferveur lui causait des extases et des ravissements fréquents, dans lesquels on le voyait comme suspendu en l'air.

La réputation de sainteté dont jouissait Polidore attirait beaucoup de personnes qui venaient pour le voir ; mais son amour pour le silence et la contemplation des choses célestes le portait à les éviter.

Il avait une dévotion particulière à sainte Marie-Madeleine et à saint François ; on rapporte qu'il en fut visité, et qu'il eut peu avant sa mort l'assurance de son salut par le saint Patriarche, qui lui apparut accompagné de saint Antoine de Padoue et du Bienheureux Thomas Scarlin, auquel il devait sa vocation et qui était mort depuis sept ans.

Polidore termina heureusement sa vie pénitente à Scarlino, en Toscane, le 5e jour de mars 1454, et fut enterré dans l'église

Digitized by Google

de Sainte-Ferme, où il est en vénération à cause des miracles qui s'y opèrent par son intercession.

LE VÉNÉRABLE PÈRE DIRIX,

FRÈRE-MINEUR RÉCOLLET.

Le R. P. Lambert Dirix naquit à Montenaeken, village près de Saint-Trond, le 30 novembre 1808. Ses pieux parents lui inspirèrent de bonne heure la crainte de Dieu, et secondés par son extrême docilité, ils le formèrent à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, qui dans un âge plus avancé l'ont rendu le modèle et l'exemple de tous ceux qui le connurent. Il n'avait que huit ans, lorsque son oncle, le curé de Montenaeken, découvrant en lui un goût et un talent tout particulier pour l'instruction, lui confia le soin de catéchiser, sous sa direction, les enfants de sa paroisse. Il s'acquitta de cette charge avec tant de succès qu'il surpassa toute attente, et que déjà alors sa piété et ses heureuses dispositions firent pressentir les grandes choses que Dieu devait un jour opérer en lui. Quelques années après, ses parents l'envoyèrent au collége de Saint-Trond pour y faire ses humanités, et il se distingua constamment dans toutes ses classes; sa piété semblait croître dans la même mesure que son ardeur pour les études; désireux de concilier tous ses devoirs de Chrétien et d'étudiant, il prenait habituellement sur son sommeil un temps considérable qu'il donnait à la prière, et il évitait scrupuleusement toutes les occasions de dissipation dont il était entouré. On a dit de lui qu'il ne connaissait que deux rues à Saint-Trond, celle du collége et celle qui conduit à l'église des Récollets. Ses condisciples le respectaient déjà comme un Saint; mais il s'était surtout attiré leur affection par sa grande douceur et la charité généreuse avec laquelle il donnait des soins continuels à tous ceux qui, plus faibles dans leurs études, avaient besoin de son secours.

Ses humanités achevées, il entra en 1825 au séminaire épiscopal de Liége pour y étudier la philosophie, et à la fin de l'année il obtint la première place. Ce fut à cette occasion qu'il donna un de ces beaux exemples de modestie et d'humilité dont sa vie a été pleine. Les habitants de Landen, où il avait sa demeure chez le

Digitized by Google

doyen, son oncle, depuis la mort de ses parents, avaient préparé une réception brillante au jeune vainqueur. Mais celui-ci eut recours à tous les moyens pour se soustraire aux honneurs qu'on s'apprêtait à lui rendre, et il fallut tout l'ascendant de ses amis et de personnes respectables pour le faire prêter à ce qu'on voulait de lui. Encore se rappelle-t-on qu'après avoir, pour ainsi dire, subi les premières félicitations, il parvint à se dérober à tous les regards, et se réfugia à l'église, où il alla demander à Dieu pardon de son triomphe comme d'une faute.

Forcé, comme tant d'autres, par les arrêtés de juin 1825 à quitter le séminaire, il revint chez son oncle jusqu'en 1830. Son zèle lui suggéra les moyens d'utiliser ces années d'attente et d'épreuve ; il fit à Landen ce qu'il avait fait à Montenaeken dès l'âge de huit ans : il s'occupa à instruire les enfants, sans se rebuter, ni se plaindre jamais de ces fonctions si pénibles. Il s'appliquait en même temps avec une ardeur soutenue aux études théologiques, en attendant qu'il lui fût permis de les continuer sous la direction de ses anciens maîtres.

Des temps plus heureux arrivèrent, et la liberté fut rendue à l'Église. Aussitôt que Mgr l'Évêque de Liége eut rouvert son séminaire, le jeune Dirix s'empressa d'y rentrer pour achever ses études théologiques et se préparer aux saints Ordres. Comme toujours il se distingua par ses succès autant qu'il édifia par sa grande piété, par son obéissance et la pratique des vertus qui font le bon séminariste. Le 17 décembre 1831, il fut ordonné prêtre par Mgr l'Évêque de Liége, qui, appréciant toutes ses qualités distinguées, le nomma, le même jour, professeur de philosophie au séminaire de Rolduc.

Ce fut alors que ses talents et sa vertu parurent avec plus d'éclat que jamais. Une affection véritablement paternelle pour la jeunesse qui lui était confiée, un zèle qui ne connaissait pas le repos et qui l'empêchait trop souvent de consulter ses forces, une douceur et une bonté pleine de compassion pour la faiblesse de l'enfance, une simplicité admirable qui à l'occasion le mettait, pour ainsi dire, au niveau des plus petits, telles furent les vertus qui lui gagnèrent le cœur de ses élèves, et lui assurèrent sur

Digitized by Google

eux cette autorité et cet ascendant dont il profita toujours pour les porter à l'amour de la piété et des solides études. Son bonheur, ses délices étaient d'être au milieu d'eux, de partager leurs amusements, leurs jeux et leurs innocents plaisirs. C'est avec une entière vérité qu'on peut dire de lui, qu'il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il s'était surtout singulièrement affectionné à ces paroles du Sauveur : *Sinite parvulos venire ad me*, « laissez venir à moi les enfants; » et elles furent toujours l'âme de toute sa conduite. Les simples, les petits, les faibles, les caractères les moins estimables, les plus rebutants même, étaient l'objet de sa prédilection et de ses soins spéciaux. A l'égard de ses collègues, sa gaîté douce, sa charité sans bornes, son humilité, qui lui faisait chercher en tout la dernière place, sa piété tendre et si industrieuse à profiter de tous les moyens de perfection que sa position lui offrait, son attachement intime aux saines doctrines, enfin ses lumières peu communes et sa grande prudence l'avaient rendu le modèle, le conseiller, l'ami de tous. Dieu appelait son fidèle serviteur à de plus grandes choses. Depuis sa jeunesse, il s'était senti un attrait particulier pour la vie religieuse, et surtout pour l'Ordre des Récollets. Cet attrait s'était singulièrement accru pendant son séjour à Rolduc. Après s'être assuré que c'était là la voie de Dieu, après avoir obtenu l'assentiment de M^gr^ l'Évêque, qu'il regarda toujours comme l'interprète des volontés divines à son égard, il résolut de suivre sans délai sa vocation, et il sollicita son admission chez les RR. PP. Récollets de Saint-Trond.

Reçu au nombre des novices le 26 avril 1835, il donna l'exemple des plus grandes vertus et parut dès le commencement un religieux accompli. Dieu semblait l'avoir conduit déjà alors à la perfection de l'obéissance, de l'humilité et de l'esprit de pauvreté religieuse. Aussi telle était la confiance qu'il inspirait à ses supérieurs, que ceux-ci le chargèrent, dans l'année même de son noviciat, d'enseigner la théologie à ses confrères. Les anciens religieux qu'il vénérait comme ses pères, et dont il s'était fait véritablement le serviteur, l'aimaient de leur côté comme leur enfant, et les plus jeunes, frappés et entraînés par

Digitized by Google

ses vertus extraordinaires, le respectaient et l'imitaient comme un Saint. Il était bien jeune encore, il se faisait le plus petit de tous, il cherchait à s'effacer, et cependant il était devenu la lumière et le guide de tous. Chargé de la direction des novices le 7 mai 1839, il leur communiqua à tous le zèle qui le dévorait, cet amour et cet esprit de la règle de Saint-François, qu'il puisait lui-même dans des lectures assidues et de continuelles prières, ces vues élevées qui le dirigeaient en tout, enfin cette tendre dévotion à la très-sainte Vierge, qui a été un des traits caractéristiques de sa vie.

Le P. Dirix aurait voulu cacher sa vie dans l'intérieur de sa retraite, et se dérober entièrement aux regards du monde. Mais Dieu ne le permit pas, et la bonne odeur de ses vertus se répandit au loin. Ce pauvre et obscur religieux, par le seul ascendant de sa piété et des qualités de son cœur, s'était attiré l'estime et l'affection des grands et des puissants du monde. Par ses lumières, il avait gagné la confiance des personnes les plus éclairées, qui le consultaient à l'envi, et qui admirèrent plus d'une fois la justesse et la profondeur de ses réponses. Par son humilité, par la sainteté de sa vie, unies en lui au plus beau caractère, à des connaissances étendues et à une raison élevée, il força plus d'une fois au respect des hommes égarés par de fausses doctrines ou aveuglés par d'injustes préventions. Le nom du *bon P. Dirix* était devenu populaire, et l'on peut dire qu'il était entouré du respect, de la confiance et de l'affection générale.

Nommé gardien du couvent de Saint-Trond le 11 avril 1840, il résolut d'employer entièrement ses forces et sa vie à la réussite d'un projet qu'il méditait depuis longtemps. Convaincu que le bien spirituel de son Ordre exigeait que les couvents de Belgique fussent séparés des missions de Hollande, il travailla sans relâche à obtenir cette faveur du Saint-Siége. Ceux qui l'ont le mieux connu savent combien ses intentions étaient droites et pures : Rome d'ailleurs lui a rendu une éclatante justice. Mais il eut d'abord des préventions à vaincre; il eut à subir des épreuves bien sensibles à une âme pénétrée comme la sienne de vénération pour ses supérieurs et de dévouement à son Ordre :

Digitized by Google

toujours il s'oublia lui-même ; jamais il ne considéra les hommes, mais les affaires ; jamais il ne désespéra de sa cause, tant il se croyait sûr qu'elle était celle de Dieu. « J'ai encore besoin de trois ans de vie, » disait-il au moment où il venait d'être nommé gardien, « après quoi je n'aurai plus rien à faire dans ce monde. » Dieu l'a entendu. Le 2 août 1842, le Pape Grégoire XVI prononça la séparation du couvent des Récollets de Saint-Trond d'avec la province de la Germanie inférieure, la réunion de tous les Récollets de Belgique et l'érection de la nouvelle province belge de Saint-Joseph, dont le P. Dirix fut, par autorité apostolique, institué premier ministre provincial.

L'œuvre de sa vie était achevée, tous ses désirs étaient remplis : *il n'avait plus rien à faire sur la terre ;* Dieu l'en retira bientôt. Sa santé toujours chancelante depuis plus de dix ans, était profondément altérée : les symptômes du déclin étaient si multipliés et si clairs qu'il ne pouvait se faire illusion sur sa fin prochaine. Quelques mois avant sa mort, il s'exprimait ainsi dans une de ses lettres : « Cette fois-ci impossible de conserver le moindre espoir de guérison ; je m'en vais, je ne regrette nullement cette vie mourante que je traîne depuis tant d'années. Je me hâte d'employer les jours qui me restent à affermir l'existence de notre petite province. »

Ses derniers moments furent dignes d'une aussi belle vie. Son courage au milieu des souffrances en inspirait à ses Frères, qui le servaient le cœur navré. Le calme et la paix de sa conscience paraissaient sur tous ses traits ; la pureté de son âme se montrait dans la douce sérénité de son front. Il appelait la mort, non par impatience, mais pour être plus tôt uni à son bon Maître, à qui il avait dévoué sa vie et tout son être. Et lui, si humble qu'il voulait expirer sur des planches, il a avoué qu'il mourait sans crainte, « parce que depuis son entrée en religion il n'avait jamais fait aucune action qui ne fût pour Dieu. » Il mourut le 5 mars 1843, précisément le jour de la fête de saint Jean-Joseph de la Croix, pour qui il avait une dévotion toute spéciale depuis que le Pape Grégoire XVI l'avait canonisé, et dont la vie offre de grands traits de ressemblance avec celle du P. Dirix. Après sa

Digitized by Google

mort, la foule se pressait comme pour voir un Saint; et tous s'efforçaient d'obtenir quelque objet qui eût servi à l'usage du vénérable religieux.

Telle fut la vie, telle fut la mort du P. Dirix. Doué d'un excellent esprit, qu'il cultiva par des études opiniâtres et solides, nourri de la lecture des Écritures saintes et des Pères de l'Église, il était à son âge un des prêtres les plus instruits du diocèse. Mais ses vertus furent plus extraordinaires encore, et elles eurent surtout ce caractère d'humilité et de douceur, qui gagne tous les cœurs et qui dénote les Saints.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Paris, assiégé par les Normands et ne pouvant plus résister, fut délivré le 5 mars 887, par l'intercession de la très-sainte Vierge.

Le 5 mars 1477, Nancy, investie par les troupes de Charles le Téméraire, fut sauvée par la victoire que remporta le roi René après avoir imploré Notre-Dame-de-Bon-Secours, honorée en cette ville.

Le 5 mars 1605, mourut le Pape Clément VIII, d'illustre mémoire, qui souvent venait pieds nus, au lever de l'aurore, célébrer le saint Sacrifice, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, pour implorer la protection de la très-sainte Vierge dans les plus grands dangers de l'Église. Sorti de son palais avant le jour, il monta plusieurs fois à genoux la pente de l'Esquilin; arrivé auprès de la basilique, il priait en attendant qu'on en ouvrît les portes. C'est ainsi que Dieu l'inspira de réconcilier Henri IV avec l'Église. « Zélé, dit un historien, pour la propagation de l'Évangile, pour l'extirpation des hérésies qui ravageaient l'Europe, pour la conversion des schismatiques de l'Orient, pour le rétablissement des mœurs et de la discipline, il était si infatigablement appliqué à tous ses devoirs, que les années et les infirmités ne lui firent jamais rien relâcher de son travail. Il aimait les sciences et était savant lui-même, libéral, extrêmement charitable, sobre et frugal, ou plutôt austère,

Digitized by Google

jeûnant fréquemment, ajoutant à ses longues oraisons des pratiques de pénitence qui auraient édifié dans un simple religieux. Il se confessait tous les jours au pieux cardinal Baronius; et tous les jours, sans y manquer, il disait la Messe avec une dévotion qui lui faisait bien souvent répandre des larmes. Humble de cœur et d'effet, nonobstant un certain air d'empire et de majesté, on le vit plus d'une fois au tribunal de la pénitence recevoir, comme eût fait un bon curé, tous ceux qui se présentaient. » Ce grand Pape, qui eut la gloire d'élever au cardinalat Baronius, Bellarmin, Tolet, d'Ossat, du Perron et plusieurs autres hommes illustres, voulut reposer à Sainte-Marie-Majeure, au pied de l'image de la très-sainte Vierge, qu'il avait si souvent invoquée.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Antioche, la fête de saint Phocas, martyr, qui, accablé d'outrages pour le nom du Sauveur, triompha glorieusement de l'ancien serpent; ce qui est confirmé par un miracle continuel : car si quelqu'un a été mordu d'un serpent, il n'est pas plutôt arrivé à la porte de l'église de ce saint Martyr avec une foi vive, que, le venin perdant sa force, il est guéri à l'instant même.

A Césarée, en Palestine, saint Adrien, martyr, qui, durant la persécution de Dioclétien, fut d'abord exposé à un lion par l'ordre du président Firmilien; puis, ayant été mis à mort par le glaive, il reçut la couronne du martyre.

Le même jour, saint Eusèbe, officier du palais, et neuf autres saints Martyrs.

A Césarée, en Palestine, saint Théophile, évêque, qui brilla du

[1] TERTIO NONAS MARTII.

Antiochiæ, natalis sancti Phocæ martyris, qui post multas quas pro nomine Redemptoris passus est injurias, qualiter de antiquo illo serpente triumpharit, hodie quoque populis eo miraculo declaratur, quod si quispiam a serpente morsus fuerit, ut januam basilicæ Martyris credens attigerit, confestim evacuata virtute veneni fanatur. — Cæsareæ, in Palæstina, sancti Hadriani martyris, qui primo in persecutione Diocletiani jussu Firmiliani præsidis ob Christi fidem leoni objectus, deinde gladio jugulatus, martyrii coronam accepit. — Eodem die, passio sanctorum Eusebii Palatini et aliorum novem Martyrum. Cæsareæ, in Palæstina, sancti Theophili episcopi qui sub Severo

Digitized by Google

temps de l'empereur Sévère, par sa sagesse et par l'innocence de sa vie.

De plus, en Palestine, sur le rivage du Jourdain, saint Gérasime, anachorète, qui vécut sous l'empire de Zénon.

A Naples, décès de saint Jean-Joseph de la Croix, promoteur et premier provincial de la famille italienne des Frères-Mineurs déchaux de Saint-Pierre d'Alcantara, qui, marchant sur ses traces et sur celles de saint François d'Assise, ajouta un nouveau lustre à l'Ordre Séraphique, et fut inscrit au nombre des Saints par le Pape Grégoire XVI.

Additions des autres martyrologes.

Saint Conon, martyr à Bidana, en Isaurie.

Sainte Barbalabe (Barbalabia), martyre vénérée chez les Grecs.

Saint Hésique, solitaire à Saint-André, près d'Adrania, en Bithynie, mort saintement le 5 mars de l'an 789 ou 790.

Sainte Oliva, vierge et martyre, honorée le 5 mars à Brescia, où l'on possède une partie de ses reliques.

Dans l'Ordre des Carmes, le Bienheureux Romée, confesseur.

Saint Véland, martyr à Bidana, en Isaurie, avec saint Conon.

Saint Abias, patron d'une église d'Alexandrie, cité par saint Épiphane.

Saint Clément, abbé du monastère de Sainte-Lucie, à Syracuse.

Saint Géran, honoré en Bretagne le 5 mars. D'après les documents recueillis par l'Évêque de Vannes en 1665, il paraît que saint Géran serait le même que saint Sezni, fêté le 19 septembre.

La Bienheureuse Euthérie, première abbesse du monastère de Notre-Dame, aux portes de Soissons.

principe sapientiæ et vitæ integritate conspicuus emicuit. — Item in Palæstina, ad ripam Jordanis, sancti Gerasimi anachoretæ, qui tempore Zenonis imperatoris floruit. — Neapoli, depositio sancti Joannis Josephi a Cruce, Ordinis Minorum excalceatorum sancti Petri de Alcantara italicæ familiæ promotoris, primique provincialis, qui sanctorum Francisci Assisiensis et Petri de Alcantara studia æmulatus, Ordini Seraphico insigne decus addidit, a Gregorio Papa decimo sexto in Sanctorum canonem relatus.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Jacques-Philippe Michel, prêtre du diocèse de Viviers, refusa de déserter l'Église en faisant le serment schismatique, se réfugia en Espagne en 1792, et revint en France en 1794, croyant les fureurs calmées; il fut arrêté à Montpellier comme il disait la Messe dans un oratoire particulier. On le condamna à mort, et il fut guillotiné dans le vêtement où il avait été pris, c'est-à-dire revêtu de l'aube et de la chasuble, le 5 mars 1794.

Antoine-Luc Morin, curé dans le diocèse d'Angers, condamné comme insermenté par la commission militaire d'Angers, le 5 mars 1794, et fusillé le même jour.

Digitized by Google

SIXIÈME JOUR DE MARS.

Sainte Colette, réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire. — Saint Conon, martyr. — Saint Évagre, patriarche de Constantinople. — Saint Sanan ou Sané, évêque, successeur de saint Patrick. — Saint Fridolin, abbé de Saint-Hilaire de Poitiers. — Saint Quiriaque ou Quiriace, prêtre. — Saint Claudien frère de saint Vigile de Trente. — Saint Baldrède, évêque de Glascow. — Saint Gobert et saint Aglibert, évêques d'Angers. — Saint Grodegand, évêque de Metz, restaurateur des Chanoines réguliers. — Le Vénérable Alain de Solminiach, évêque de Cahors, réformateur des Chanoines réguliers de Chancellade. — Sainte Kyneburge, reine et abbesse; sainte Kyneswide, sainte Kynedride et sainte Tibba, vierges. — Les quarante-deux Martyrs des Sarrasins. — Saint Cadroé ou Cadroël, abbé de Saint-Clément. — Saint Gradulphe ou Graoul, abbé de Fontenelle. — Saint Oldegaire, archevêque de Tarragone. — Saint Cyrille, général de l'Ordre des Carmes. — La Bienheureuse Agnès de Bohême, Clarisse. — La Bienheureuse Hélène de Hongrie, Clarisse. — Le martyre du Vénérable Jean Cuyper. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE COLETTE,

RÉFORMATRICE DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE.

Cette sainte fille naquit à Corbie, en Picardie, le 12 janvier 1381. Elle fut nommée Colette au Baptême, à cause de la dévotion que ses parents avaient à saint Nicolas, par les prières duquel ils l'avaient obtenue de Dieu; et les semences de piété et de vertu qu'on découvrit en elle dès sa première jeunesse, furent le présage de sa sainteté future.

Elle fut élevée dans l'amour des humiliations et des austérités de la pénitence; elle fit profession d'une chasteté si exacte et si scrupuleuse, qu'ayant entendu faire des éloges de sa beauté, elle travailla par les mortifications à la détruire. On vit bientôt la vivacité de son teint et la délicatesse de ses traits tellement s'effacer, qu'elle demeura toute pâle, maigre et défaite le reste de sa vie.

A ses exercices de piété, dont les principaux étaient ceux de la prière et de la charité envers les pauvres et les malades, elle joi-

Digitized by Google

gnait la lecture de l'Écriture sainte; et ce fut pour elle une source inépuisable de lumières et de force dans les voies de Dieu, où elle marcha avec une constante fermeté. Dans le dessein de répandre les lumières de l'Esprit-Saint, elle assemblait des femmes et des filles, et leur faisait des conférences spirituelles qui produisirent de merveilleux fruits de piété dans la ville d'Amiens.

Après la mort de ses parents, elle distribua aux pauvres le peu de bien qu'ils lui avait laissé, et se trouvant entièrement dégagée de tout ce qui l'avait jusqu'alors retenue dans le monde, elle se retira dans une maison de religieuses appelées Béguines, qui vivaient sous la direction des religieux de Saint-François. Colette, affligée du relâchement qu'elle remarqua dans cette maison, se crut appelée à une perfection plus grande. Elle entra chez des Urbanistes, religieuses de Sainte-Claire, ainsi nommées du Pape Urbain IV, qui avait rédigé leur règle. Elle n'y trouva pas encore ce qu'elle cherchait, non plus que dans quelques maisons de Bénédictines, où elle passa depuis successivement.

C'est ce qui la fit résoudre à prendre l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François. Les personnes de cet institut n'avaient point de monastère; elles se retiraient où elles voulaient, et toute leur règle consistait à pratiquer quelques conseils évangéliques au-dessus de ce qui est ordonné au commun des Chrétiens. Colette, revêtue de cet habit pénitent, crut devoir se séparer entièrement de la société et du commerce des gens du monde, pour servir Dieu avec plus de calme et de liberté. Elle obtint de l'abbé et des habitants de Corbie une retraite écartée qu'ils lui firent bâtir, et elle s'y renferma pour y vivre en recluse.

Elle n'avait alors que vingt-trois ans. Quelque temps après, elle fit, outre les trois vœux ordinaires de religion, celui de la clôture perpétuelle. Elle redoubla dès lors ses austérités, couchant sur la dure, n'ayant qu'une pierre pour oreiller. Ses veilles étaient toujours fort longues, ses jeûnes continuels, aussi bien que sa prière, qu'elle soutenait avec une ferveur toujours nouvelle. Enfin elle n'oubliait rien de tout ce que sa piété et son industrie pouvaient inventer pour mortifier ses sens.

Il y avait trois ans qu'elle s'exerçait de la sorte dans la solitude

Digitized by Google

de Corbie, lorsque, malgré les sentiments d'humilité et le souverain mépris qu'elle avait toujours eu pour elle-même, elle se vit engagée extraordinairement à travailler à la réformation des Clarisses, c'est-à-dire des religieuses de Sainte-Claire de l'Ordre de Saint-François. Elle obtint dispense de sa clôture, et alla chercher à Nice, en Provence, le cardinal Pierre de Lune, qu'elle prenait, comme la plupart des Français, pour un Pape légitime, sous le nom de Benoît XIII, et qui la reçut avec une bonté toute paternelle. Elle lui demanda qu'il lui fût permis premièrement de prendre l'habit de Sainte-Claire, avec obligation d'en observer la règle à la lettre, sans aucune modification, et ensuite d'entreprendre, sous son autorité, la réforme générale de toutes les maisons des filles de l'Ordre de Saint-François qui auraient besoin de rentrer dans l'esprit de leur premier institut.

Colette obtint tous les pouvoirs qu'elle avait souhaités. Quelque temps après elle passa en Savoie, où sa réforme prit heureusement racine ; en peu de mois on vit un grand nombre de filles de toute condition se ranger sous sa règle, et beaucoup d'anciennes maisons de son Ordre embrasser cette nouvelle discipline. Sa réforme passa bientôt en Bourgogne, et de là en plusieurs provinces de France, où l'on revint peu à peu de l'éloignement qu'on avait d'abord témoigné pour ses desseins. Enfin elle s'étendit jusqu'aux Pays-Bas, et l'on voit qu'elle fut portée et établie au-delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées.

Il est aisé de comprendre combien tant d'établissements coûtèrent de travaux à la Bienheureuse Colette, qui, comptant beaucoup plus sur le Ciel, d'où lui venait toute sa force, que sur les secours de la terre, vint à bout de dissiper les contradictions des hommes et de lever les obstacles formés par les démons, avec un succès qui doit passer sans doute pour le plus grand de tous les miracles que Dieu opéra par son entremise. Elle mourut à Gand le lundi 6 mars de l'an 1447, âgée de soixante-six ans. On rapporte beaucoup de miracles faits à son tombeau, et même en plusieurs couvents de son institution, soit pour déclarer aux hommes sa sainteté et sa gloire, soit pour récompenser la foi de ceux qui ont eu confiance en son intercession.

Digitized by Google

Sainte Colette avouait souvent qu'elle devait les vertus qu'on admirait en elle, c'est-à-dire l'amour de Dieu, le désir de la retraite, l'humilité, le goût de la pénitence, aux lectures qu'elle avait faites dès son enfance des Livres saints. Ayons donc soin de ne pas perdre un temps que Dieu nous a donné pour le salut à la lecture des livres inutiles ou frivoles. Méditons les saintes Écritures : nous y trouverons un pain céleste qui nourrira en nous les forces qu'il nous faut pour gagner le Ciel.

Nous ferons suivre cette courte notice de sainte Colette d'un trait de sa vie, que nous empruntons à l'histoire de cette grande Sainte écrite par le R. P. Sellier, de la Compagnie de Jésus.

« Une des religieuses de Poligny était décédée en l'absence de sainte Colette, qui était retournée à Besançon pour quelques affaires pressantes. La défunte lui apparut lorsqu'elle était en oraison, et réclama sa médiation auprès du souverain Juge, parce que malheureusement elle était morte en mauvais état, pour n'avoir pas eu le courage de déclarer certaines fautes graves dont elle s'était rendue coupable. Elle dit en même temps, qu'en considération de la Mère Colette et grâce à l'intercession de la très-sainte Vierge, la sentence de réprobation avait été suspendue; qu'elle la suppliait en conséquence d'intercéder pour elle, et d'user de son grand crédit auprès de Dieu pour qu'elle échappât au malheur éternel. D'après cette triste révélation, la Sainte envoie un exprès à la supérieure de Poligny, et sans s'expliquer davantage, elle ordonne de suspendre jusqu'à son retour l'enterrement de la religieuse, dont elle a appris la mort à Besançon. Il y avait déjà deux jours que la religieuse avait cessé de vivre, quand l'exprès arriva à Poligny. Le corps, revêtu selon l'usage des habits religieux, avait été déposé dans une bière et transporté dans l'église. La Sainte se mit en route après le départ du messager, et malgré la diligence qu'elle fit, elle n'arriva que le soir du troisième jour après la mort de cette religieuse.

Cependant le bruit se répandit dans la ville que la Sainte avait écrit de suspendre les obsèques jusqu'à son retour, et qu'elle avait recommandé expressément de ne rien faire avant son

Digitized by Google

arrivée. C'en fut assez pour mettre tous les esprits en émoi, et pour faire croire que la Sainte ne revenait que pour faire un miracle en faveur de la défunte. Cette attente se communiqua dans tous les hameaux voisins, et se propagea le long de la route que la Bienheureuse avait à parcourir. Ce bruit attira après elle une foule qui grossissait à mesure qu'elle avançait vers la ville. Elle était, selon sa coutume, dans son charriot couvert, ayant avec elle quelques-unes de ses Sœurs, parmi lesquelles était la Mère de Toulongeon, abbesse de Besançon. Elle était tellement absorbée dans sa prière qu'elle ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour d'elle. Arrivée à la porte de la ville, où la foule était encore plus compacte, il lui fallut faire halte jusqu'à ce qu'on lui eût ouvert un passage, les rues étant presque toutes obstruées; la marche du charriot fut si lente qu'elle ne fut introduite dans le couvent qu'au déclin du jour.

Il était trop tard pour que la cérémonie funèbre pût avoir lieu ce jour-là : on annonça donc à la foule qu'elle était remise au lendemain. Les assistants se retirèrent en grande partie, mais un bon nombre stationnèrent sur la place du couvent jusqu'au lendemain; d'autres revinrent avant l'aube du jour. Les magistrats avaient pris des précautions pour empêcher les inconvénients qui résultent des rassemblements trop nombreux; mais elles furent inutiles, tant était grande l'avidité du peuple! On avait eu soin de tenir fermée la porte de l'église : cependant il fallait l'ouvrir aux ecclésiastiques et aux personnes notables à mesure qu'elles se présentaient. Malgré la résistance de la garde, toutes les fois qu'on l'ouvrait, les plus hardis trouvaient moyen de pénétrer dans l'intérieur du temple; ainsi, malgré toutes les mesures, l'église se trouva remplie.

La Sainte avait passé toute la nuit en oraison. Quand l'heure de l'office fut arrivée, on vint lui demander ce qu'il fallait faire : « Que l'on commence par réciter les heures canoniales, » répondit-elle. Elle se rendit elle-même au chœur avec les autres. Quand l'office fut terminé, elle descendit dans le sanctuaire avec le P. Henri et quelques-unes de ses Sœurs. Prosternée devant l'autel, elle adresse à Dieu une courte mais fervente prière.

Digitized by Google

A la vue de la Sainte, un grand silence s'était établi dans l'église. Colette s'approche de la balustrade et fait apporter le cercueil, que l'on place à côté d'elle; puis d'une voix haute, qui fut entendue de tous les assistants, elle commande à la défunte, au nom de Jésus-Christ, de se lever.

Au même instant la religieuse se met sur son séant : la sainte abbesse lui donne la main et l'aide à sortir de sa bière, puis elle la conduit au pied de l'autel. A ce spectacle, les assistants sont saisis d'effroi : un cri de stupeur mêlé de larmes et de sanglots retentit dans toutes les parties de l'église, et annonce le prodige qu'on attendait à la multitude qui était restée dehors; il se fait un grand tumulte, chacun veut entrer, rien ne peut contenir la foule; on se presse pour voir la personne ressuscitée, toutes les bouches répètent : « Miracle! miracle! que l'abbesse est sainte! qu'elle a de pouvoir au Ciel! Quoi! ressusciter un mort au bout de quatre jours! Non; il ne s'est jamais rien vu de semblable. »

Pendant ce temps-là, la religieuse qui venait d'être rendue à la vie était aux pieds du confesseur du couvent; elle lui faisait sa confession : il est inutile de dire avec quelle sincérité, quels regrets, quels sentiments de componction! Sa confession finie, réconciliée avec Dieu par l'absolution sacramentelle, elle revint aux pieds de l'autel acquitter sa pénitence, laissant échapper des sanglots et des soupirs qui fendaient le cœur des assistants. Ensuite elle se lève, et se tournant vers l'assemblée, elle déclare tout haut qu'elle doit à la sainte abbesse de ne pas avoir été précipitée dans les abîmes éternels, et avoue qu'elle a été défendue par un Ange envoyé de la part de la Mère de Dieu, contre les démons qui voulaient l'emporter en enfer. Elle ajoute : « Je suis restée sous la protection de cet Ange de Dieu jusqu'au moment où, par la toute-puissante intercession de Marie et les prières de notre vénérable abbesse, j'ai été rendue à la vie, afin de déclarer mon péché et d'en recevoir la rémission. Oh! qu'il est affreux de mourir dans la disgrâce de Dieu! qu'il est horrible de se voir sur le bord des torrents de flammes qui dévorent les réprouvés! Non, non, aucune langue ne peut exprimer les angoisses, les déchirements d'une âme qui se sent prête à être précipitée dans

Digitized by Google

ces brasiers qui ne s'éteindront jamais. Oh! quelle grâce Dieu m'a faite de me préserver d'un tel malheur! Après Jésus et Marie, c'est à notre charitable Mère Colette que je dois d'aller en Paradis. Ames chrétiennes ici présentes, ministres du Sauveur, vous surtout épouses de Jésus-Christ, ayez pitié d'une âme qui va retourner dans l'autre monde; aidez-la par vos prières à satisfaire à la justice divine; aidez-la surtout à acquitter la dette de reconnaissance qu'elle a contractée envers la miséricorde incompréhensible du Seigneur. » En finissant ces paroles, elle se jette aux pieds de la Sainte, qu'elle tient étroitement embrassée et dont elle ne se sépare qu'après avoir reçu d'elle une dernière bénédiction, pour venir se replacer dans sa bière, où elle expire de nouveau.

SAINT CONON,

MARTYR.

Conon vivait dans l'île de Chypre, au IIIe siècle, de son humble état de jardinier. On le dénonça, et il fut cité comme Chrétien devant les juges qui exécutaient les ordres du farouche Décius. Il fut interrogé, confessa sa foi, et ne voulant pas abandonner la vérité pour le mensonge, ni le Dieu seul vrai pour les idoles, il fut livré aux tortionnaires, qui, pour l'assimiler par une atroce raillerie à son Maître crucifié, lui percèrent les pieds et les mains avec de grands clous, et le contraignirent de courir avec ces clous devant un char; il le fit, mais ses douleurs furent si vives qu'il tomba sur ces genoux, et en rendant grâces à Dieu il lui rendit son âme.

SAINT ÉVAGRE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Saint Évagre, dont l'Église honore la mémoire le 6 mars, n'est guère connu que par son élection et par la gloire de son exil. L'évêque arien Eudoxe étant mort, les Catholiques de Constantinople élurent Évagre, le proclamèrent patriarche et le firent sacrer par leur évêque Eustathe.

Mais l'empereur Valens, qui était arien, ayant appris cette élection, envoya des troupes à Constantinople, avec ordre d'en-

Digitized by Google

lever Évagre et Eustathe, de les separer et de les bannir en des lieux différents. On ne sait pas en quel lieu fut relégué saint Évagre; mais on sait qu'il mourut dans son exil, n'ayant jamais siégé. On l'honore comme confesseur.

SAINT SANAN OU SANÉ,

ÉVÊQUE, SUCCESSEUR DE SAINT PATRICK.

Herkan et Cogelle, riches et vertueux habitants de l'Hibernie, eurent un fils qu'ils nommèrent Sanan (Sananus). Il fit tant de progrès dans la sagesse qu'on le révéra bientôt comme un Ange. Il s'appliqua à la méditation et à la lecture des Livres saints, se préparant ainsi à la vie religieuse. Il se retira, avec de jeunes amis qui partageaient sa piété, dans une solitude; il y bâtit un petit monastère et y servit Dieu plusieurs années. Saint Patrick l'appela près de lui, l'ordonna prêtre, et se voyant près de mourir, il exhorta ses chanoines à le choisir pour son successeur. Ils l'élurent à l'unanimité.

Sanan, le nouveau Prélat, déployant un zèle aussi éclairé qu'infatigable, détruisit les restes de l'idolâtrie en Irlande, et fit cesser les abus qui s'étaient glissés parmi les nouveaux Chrétiens.

Il fonda plusieurs monastères, où il entretint des religieux instruits et pieux qui le secondèrent. Voyant son diocèse dans un excellent état, il le remit à un digne successeur, et, pour s'occuper uniquement de son salut, il gagna l'Armorique. Débarqué avec quelques moines sur la côte de Léon, à la pointe de Perzel, paroisse de Plougonvelin, il vint à l'endroit où est l'église de Plousané, s'y arrêta et se mit à instruire les peuples encore presque tous idolâtres. Il les convertit en peu de temps, purifia leur temple des idoles, le consacra au vrai Dieu et y célébra les saints Mystères. Il se fixa, avec ses vertueux compatriotes, au lieu qu'on nomme le Cloître, où, à l'aide des villageois, il bâtit des cellules. Ayant édifié quelques années le Léonnais, et sentant sa fin approcher, il retourna en Irlande, où il mourut en 480 ou 485. Saint Sanan est patron de la paroisse de Plousané *(Plebs Sanani)*, dans l'ancien diocèse de Léon.

Digitized by Google

SAINT FRIDOLIN,

ABBÉ DE SAINT-HILAIRE DE POITIERS.

Fridolin, issu de l'une des meilleurs familles de l'Irlande, naquit dans le v^e^ siècle. A peine entrait-il dans l'âge où la raison jette ses premières lueurs qu'on le vit préférer l'humilité chrétienne à la noblesse de sa race, et la pauvreté évangélique aux richesses de ses parents. Il fut élevé auprès d'eux dans la piété et dans les sciences ; il étudia avec amour l'Écriture sainte, et il montra de bonne heure qu'il était appelé à l'état ecclésiastique.

Admis à la dignité de prêtre, il s'employa au ministère de la prédication pour lequel il était doué de grands talents. Les applaudissements et les honneurs que lui amenait son mérite lui firent une peur salutaire. Il crut que la haute position de sa famille était pour quelque chose dans les louanges qu'on lui accordait ; alors il réfléchit à cette parole de Jésus-Christ : « qu'on ne peut être son disciple si on ne renonce à tout ce qu'on possède. » Il distribua ses biens aux pauvres, aux orphelins et aux ecclésiastiques dénués.

Dépouillé ainsi complètement et voulant suivre Jésus-Christ, il quitta ses parents, ses amis, sa patrie; il s'embarqua et vint en France, où il se mit à prêcher dans l'esprit des Apôtres, et où il devint Français par le cœur; il parcourut avec grand succès plusieurs paroisses; et s'étant arrêté aux faubourgs de Poitiers, il voulut honorer le tombeau et les reliques de saint Hilaire, qu'il vénérait profondément. Mais les Wisigoths ariens, que conduisait Alaric, avaient tellement dévasté Poitiers qu'on n'y pouvait retrouver, dans les décombres, les restes du saint Évêque.

C'était sous le règne de Clovis, et ce roi venait avec ses vaillantes troupes arrêter Alaric. La veille du jour de la bataille, un globe de feu s'éleva dans les airs, parti, dit-on, du lieu où étaient amoncelées les ruines de l'église de Saint-Hilaire. A ce signe précurseur de la victoire, Clovis, la confiance dans le cœur, s'empressa de donner à ses Francs le signal du combat sanglant, dans lequel Alaric tomba frappé par la vigoureuse main de son rival.

Digitized by Google

Depuis de longs jours et de longues nuits, Fridolin mêlait à ses veilles et à ses jeûnes ses ardentes prières; et il suppliait le puissant protecteur qui avait donné au roi la victoire de révéler enfin le lieu où reposait le précieux dépôt de ses reliques, sûres désormais d'un respect mérité. Ses vœux furent exaucés. Une nuit, au milieu de ses prières, Fridolin vit s'approcher de lui saint Hilaire, revêtu de ses habits épiscopaux; il lui découvrit la retraite où ses reliques avaient été cachées, et lui indiqua le lieu où il voulait qu'elles fussent déposées à l'avenir.

Fridolin, possesseur de ce secret si cher à son cœur, le confia à l'Évêque de Poitiers (Adelphius) et au roi Clovis, lequel, mû par sa reconnaissance pour le Saint, à qui il se proclamait lui-même redevable de la victoire, ordonna que l'église de Saint-Hilaire fût reconstruite à ses frais.

La translation des saintes reliques se fit avec grande pompe, et de nombreux miracles signalèrent cet évènement.

Peu après, Fridolin, averti en songe par saint Hilaire de quitter Poitiers et d'aller en Allemagne, avec quelques portions des reliques dont on lui devait la découverte, se mit en route, et, chemin faisant, s'arrêta en divers lieux, où il bâtit des églises et des monastères, qu'il dotait de petites parties de son trésor, et qu'il dédiait à saint Hilaire, notamment à Metz et dans quelques bourgades de l'Austrasie, de la Bourgogne, de l'Alsace et de la Suisse.

Il obtint de Sigismond, roi de Bourgogne, selon quelques historiens, et selon d'autres, de Thierri, roi d'Austrasie, l'île du Rhin qui s'appelle Secking, à quelques lieues de Bâle. Il y bâtit une église et un monastère double en l'honneur de saint Hilaire, et ne voulut plus quitter ce lieu; il y mourut saintement en l'an 538; et Dieu fit, par son intercession beaucoup de miracles, comme il avait déjà fait de son vivant.

Saint Fridolin est toujours très-honoré en Suisse, où le canton de Glaris porte son image pour arme de blason.

Digitized by Google

SAINT QUIRIAQUE OU QUIRIACE,

PRÊTRE.

Saint Quiriace ou Quiriaque était un prêtre originaire du Poitou, qui s'en alla au IVe siècle, comme plusieurs autres ecclésiastiques du midi, essayer d'éclairer les populations de la Germanie. Il s'arrêta à Trèves en 336 pour saluer saint Athanase, l'illustre patriarche d'Alexandrie, qui, exilé par les odieuses menées des ariens, était venu demander un asile à l'évêque de Trèves, saint Maximin.

On croit que saint Quiriace s'attacha à l'Évêque hospitalier, car il mourut dans son diocèse, et son corps est vénéré à Zabern, au pays de Trèves.

SAINT CLAUDIEN,

FRÈRE DE SAINT VIGILE DE TRENTE.

Philippe Ferrari réclame ce Saint comme Espagnol né dans le diocèse de Léon. Il s'en alla avec Maxence, sa mère, Vigile et Majorien, ses frères, en Italie, où ils se fixèrent dans la ville de Trente. Vigile y ayant été élu évêque de Trente, Claudien et Majorien lui restèrent attachés et le secondèrent dans l'administration de son diocèse. Le saint évêque Vigile ayant souffert le martyre, où il fut assommé à coups de pierres, Claudien et son frère lui donnèrent la sépulture chrétienne; et quelques années après il sortit de ce monde vers l'an 410, le 6 mars.

Il paraît que saint Vigile fut mis à mort vers l'an 400, pour avoir abattu une statue de Saturne, qui alors avait encore des adorateurs. Il est honoré le 26 juin.

SAINT BALDRÈDE,

ÉVÊQUE DE GLASCOW.

Saint Baldrède (Baldredus), qu'on appelle vulgairement saint Baudré, était un Écossais de bonne famille, estimé de tous pour ses vertus et sa science. Il fut élevé par tous les suffrages sur le siége épiscopal de Glascow, où il succéda à saint Mungo. Il bâtit des églises, fonda des monastères et mourut en odeur de sainteté,

Digitized by Google

le 6 mars de l'an 608. Ses reliques, autrefois très-révérées, ont été dispersées en divers sanctuaires pendant les troubles religieux suscités par Henri VIII.

SAINT GOBERT ET SAINT AGLIBERT,

ÉVÊQUES D'ANGERS.

Saint Gobert, et saint Aglibert, qui lui succéda, occupèrent dignement et saintement le siége épiscopal d'Angers, dans la dernière moitié du VII^e^ siècle. Mais les actes qui pouvaient nous apprendre leur vie ont disparu. On ne sait d'eux que leur mort, qui fut sainte; leur mémoire est restée en vénération. Tout ce qu'on a pu recueillir, c'est que leurs reliques ont été relevées dans les premières années du VIII^e^ siècle, le 6 de mars, et que les fidèles les honorent en ce jour.

SAINT CHRODEGAND,

ÉVÊQUE DE METZ, RESTAURATEUR DES CHANOINES RÉGULIERS.

Quoique le diacre Amalarius dise que saint Chrodegand est le premier qui ait établi la vie commune des clercs, et qui ait écrit pour eux une règle, on ne peut pas néanmoins ôter à saint Augustin la gloire de l'avoir devancé; mais il y a bien de l'apparence que le clergé de France avait abandonné ces saintes pratiques et était tombé dans un grand relâchement, lorsque saint Chrodegand monta sur le siége épiscopal de Metz, l'an 742; et la vie commune qu'il fit observer au clergé de son diocèse, pour lequel il dressa une règle particulière, lui a fait donner le titre de fondateur et de restaurateur de la vie commune parmi les clercs, puisque cette règle ne fut pas seulement observée par les clercs de sa cathédrale et les autres de son diocèse, mais qu'elle servit de modèle à la réforme de plusieurs Églises de France, d'Allemagne et d'Italie, et qu'elle est à peu près la même qui fut faite par le diacre Amalarius par les ordres de l'emperur Louis le Débonnaire, lorsqu'il voulut réformer tout le clergé dans le Concile d'Aix-la-Chapelle, l'an 816.

Ce Saint sortait d'une des premières familles d'Austrasie. Il naquit dans le pays d'Hasbaing ou Haspengaw, sur la Meuse,

Digitized by Google

d'un père nommée Sigram et d'une mère nommée Landrade, que plusieurs croient avoir été fille de Charles-Martel et sœur du roi Pépin. On l'envoya d'abord au monastère de Saint-Trond, pour y être élevé dans la piété et y apprendre les sciences humaines. Lorsqu'il fut en âge d'être produit à la cour, on le fit connaître à Charles-Martel, maire du palais de nos rois, qui le retint près de lui, et conçut pour sa vertu et sa science une si grande estime et une si grande affection qu'il le fit son référendaire et son chancelier, et se servit de lui comme d'un excellent ministre d'État. Il fit paraître dans ce poste tant de sagesse et d'équité, que, le siége épiscopal de Metz étant venu à vaquer vers l'an 742, par la mort de Sigebald, peu de jours après la mort de Charles-Martel, il fut demandé par le clergé et le peuple de la ville pour être leur évêque.

Pépin, qui ne le chérissait pas moins que son père avait fait, eut de la peine à accorder leur demande, ne voulant pas se priver d'un ministre si éclairé; mais à la fin il y consentit, à condition que Chrodegand serait toujours ministre d'État. Cette double élection n'apporta aucun changement dans le cœur du Saint. Il ne perdit rien de son humilité, et loin de modérer ses mortifications et ses austérités, il les augmenta, et sa charité fut sans bornes.

Pépin, ayant été sacré roi de France à Soissons par saint Boniface de Mayence, députa aussitôt Chrodegand vers le Pape Étienne III pour le prier de venir en France, et se délivrer ainsi de la vexation des Lombards. Le Saint exécuta sa commission et conduisit lui-même le Pape, le garantissant des dangers dont il était ménacé. Il obtint de ce Pontife les corps des trois Martyrs saint Gorgon, saint Nabor et saint Nazaire, qu'il mit en trois monastères, saint Nabor à Saint-Hilaire, aujourd'hui Saint-Avol, au diocèse de Metz; saint Nazaire à Lorcsheim, fondé près de Worms, dont le premier abbé fut Gondelan, frère de saint Chrodegand, et il mit les reliques de saint Gorgon dans le monastère de Gorze.

Il fut encore envoyé en ambassade près d'Astulphe, roi des Lombards, pour le porter à restituer les villes et le pays qu'il

Digitized by Google

avait pris au Saint-Siége. Ce fut au retour de ces négociations qu'il s'appliqua avec beaucoup de soin à rétablir la discipline de son Église dans sa pureté. Il rassembla tout le clergé de son Église en un corps, et le fit vivre en commun dans un cloître semblable à ceux des monastères, et afin que ses prêtres, étant débarrassés des affaires séculières et des choses de la terre, s'appliquassent uniquement au service de Dieu, il pourvut à tout ce qui était nécessaire pour leur subsistance. Cependant il eut besoin du crédit qu'il avait à la cour pour vaincre la contradiction qu'il eut à souffrir de la part des chanoines, qui s'opposèrent longtemps à cette réforme.

La règle qu'il composa pour eux contenait trente chapitres, et était tirée des saints canons, des ouvrages des Pères, et principalement de la règle de Saint-Benoît. Il ne les engagea pas à une pauvreté absolue, mais il voulut que celui qui entrerait dans la communauté fît une donation solennelle de tous ses biens à l'église de Saint-Paul de Metz, permettant de s'en réserver l'usufruit, et de disposer de ses meubles pendant sa vie; que les prêtres auraient aussi la disposition des aumônes qui leur seraient données pour leurs Messes, pour la confession ou pour l'assistance des malades.

Les chanoines avaient la liberté de sortir le jour, mais à l'entrée de la nuit ils devaient se rendre à Saint-Étienne, qui est la cathédrale de Metz, pour chanter complies, après lesquelles il n'était plus permis de boire, ni manger, ni parler, mais on devait garder le silence jusqu'après prime. Ils logeaient tous dans une cloître exactement fermé, et couchaient dans des dortoirs communs, où chacun avait son lit. L'entrée du cloître était interdite aux femmes, et aucun laïque n'y pouvait entrer sans permission.

Ils étaient obligés de se lever la nuit à deux heures pour les nocturnes, comme les moines, suivant la règle de Saint-Benoît, et mettaient entre les nocturnes et les matines ou laudes un intervalle pendant lequel il était défendu de dormir, mais on devait apprendre les psaumes par cœur, lire ou chanter. Après prime, ils se rendaient tous au chapitre; on y lisait un article de

Digitized by Google

la règle, des homélies ou quelque autre livre édifiant. L'Évêque y donnait ses ordres et y faisait les corrections, et au sortir du chapitre chacun allait au travail manuel qui lui était prescrit.

Quant à la nourriture, depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte on faisait deux repas, et on pouvait manger de la viande, excepté le vendredi seulement. De la Pentecôte à la Saint-Jean, on faisait encore deux repas, mais sans manger de viande. De la Saint-Jean à la Saint-Martin, deux repas et abstinence de viande le mercredi et le vendredi. De la Saint-Martin à Noël, abstinence de viande et jeûne jusqu'à none. De Noël au Carême, jeûne jusqu'à none le lundi, le mercredi et le vendredi, avec abstinence de viande ces deux derniers jours; les autres jours, deux repas. S'il arrivait une fête en ces féries, le supérieur pouvait permettre la viande. En Carême on jeûnait jusqu'à vêpres, avec défense de manger hors du cloître. Il y avait sept tables au réfectoire : la première pour l'Évêque, avec les hôtes et les étrangers, l'archidiacre et ceux que l'Évêque y appelait; la seconde pour les prêtres; la troisième pour les diacres; la quatrième pour les sous-diacres; la cinquième pour les autres clercs; la sixième pour les abbés et ceux que le supérieur voulait; et la septième pour les clercs de la ville les jours de fêtes. La quantité du pain n'était point bornée, mais la boisson était réglée à trois coups pour le dîner, deux pour le souper, et trois quand il n'y avait qu'un repas. L'on donnait un potage et deux portions de viande à deux le matin, et le soir une seule, et les chanoines faisaient la cuisine tour-à-tour, excepté l'archidiacre et quelques autres officiers occupés plus utilement.

A l'égard des vêtements, l'on donnait aux anciens, tous les ans, une chape neuve, et aux jeunes les vieilles; les prêtres et les diacres qui servaient continuellement avaient deux tuniques par an ou de la laine pour en faire, avec deux chemises. Pour la chaussure, tous les ans un cuir de vache et quatre paires de pantoufles. On leur donnait de l'argent pour acheter du bois, et toute cette dépense du vestiaire et du chauffage se prenait sur les rentes que l'Église de Metz levait dans la ville et la campagne; mais les clercs qui avaient des bénéfices devaient s'habiller, et

Digitized by Google

on appelait encore alors des bénéfices la jouissance de certains fonds accordés par l'Évêque.

Cette règle fut reçue dans plusieurs Églises [1], et lorsque l'empereur Charlemagne eut commencé de contraindre tous les chanoines à vivre en commun, il leur proposa de vivre selon la règle de saint Chrodegand. Le Concile de Mayence leur ordonna la même chose, car lorsque ce Concile et Charlemagne leur prescrivent l'observance de la règle des clercs, le P. Thomassin [2] est de sentiment que c'est de la règle de saint Chrodegand qu'ils veulent parler, puisqu'un des canons du Concile de Mayence renferme un chapitre entier de cette règle.

Le relâchement des temps postérieurs a encore aboli la pratique de cette vie commune parmi les chanoines, presque dans toutes les cathédrales et collégiales ; et le chapitre même de Metz, pour lequel saint Chrodegand avait dressé principalement sa règle, la quitta pour se séculariser. La différence qu'il y avait entre les disciples de saint Augustin et ceux de saint Chrodegand, c'est que les premiers avaient renoncé à toute propriété, ce que n'ont pas fait ceux de saint Chrodegand.

Ce Saint ne fit pas paraître un moindre zèle pour le rétablissement de l'état monastique dans son diocèse. Il bâtit deux monastères, l'un sous le titre de Saint-Pierre, qu'il dota de gros revenus, et l'autre appelé Gorze, où il fut enterré après sa mort, qui arriva le 6 mars de l'an 766, ayant gouverné son Église pendant trente-trois ans cinq mois cinq jours. (HÉLYOT.)

LE VÉNÉRABLE ALAIN DE SOLMINIACH,

ÉVÊQUE DE CAHORS, RÉFORMATEUR DES CHANOINES RÉGULIERS DE CHANCELLADE.

Dès le commencement du XII^e^ siècle, quelques saints ecclésiastiques s'étaient retirés dans une solitude à une lieue de Périgueux, auprès d'une fontaine appelée Chancellade, *fons Cancellatus*, parce qu'elle était entourée de treillis de fer ; ils y menèrent la vie érémitique sous la conduite de Foucaud, abbé

[1] *Cap. Aquisgran.*, ann. 789, can. LXXII et LXXIII ; ann. 813, can. IX. — [2] Thomass., *Disc. Eccles.*, part. III, liv. I, c. XXIX.

Digitized by Google

de Celle-Frouin, de l'Ordre de Saint-Augustin, et y bâtirent un petit oratoire qu'ils dédièrent à la très-sainte Vierge. Cet oratoire et le cimetière furent bénits par Guillaume de Blanche-Roche, évêque de Périgueux, qui ayant cédé à ces ermites l'église de Born et un autre lieu appelé Bord, les obligea de prendre la règle de Saint-Augustin, et leur donna pour premier abbé Géraud. Alors ils jetèrent, en l'an 1128, les fondements d'une belle église et de tous les bâtiments de cette abbaye, qui fut appelée Notre-Dame-de-Chancellade. En l'an 1133, ils firent profession de la règle de Saint-Augustin et prirent l'habit des Chanoines réguliers. Il y en avait ordinairement vingt-deux; mais Talleyrand de Périgord, évêque d'Auxerre, cardinal, légat en France, et qui avait été abbé de Chancellade, ordonna par son testament de l'an 1364 que ce nombre serait porté jusqu'à soixante, léguant à chacun des trente-huit qu'il fondait cent florins d'or de rente, et les faisant en outre légataires universels du reste de ses meubles, ses legs testamentaires acquittés.

Dans le xv^e^ siècle, cette abbaye fut ruinée par les calvinistes, qui réduisirent en cendres tous les lieux réguliers, à la réserve des infirmeries; et ayant porté leurs mains sacriléges jusque sur les choses les plus sacrées, ils abattirent aussi l'église, dont il ne resta aucun vestige. Les revenus avaient déjà été aliénés ou usurpés par la négligence de ceux qui devaient en avoir soin, et afin qu'on ne pût les recouvrer, on avait pillé les archives et enlevé les titres. Le spirituel était encore dans un état plus déplorable que le temporel, et au lieu de soixante chanoines qu'il devait y avoir dans cette abbaye, et qui donnaient même des religieux à l'abbaye de Fontenelle, au diocèse de Luçon, à plusieurs prieurés dans les diocèses de Bordeaux, de Périgueux, de Sarlac et de Rhodez, qui se disaient tous de l'Ordre de Chancellade, et se trouvaient tous à ses chapitres généraux, il n'y avait dans cette maison, l'an 1617, que l'abbé avec trois chanoines, dont toute l'occupation était la chasse ou le jeu. Au lieu du concours du peuple qui se trouvait autrefois en ce lieu dans les solennités, l'on y voyait des assemblées de gentilshommes, qui aidaient à manger le peu de revenu qui restait. L'office divin

Digitized by Google

était entièrement négligé. On ne connaissait les religieux que par leur habit; et quoiqu'ils fissent vœu de pauvreté, ils avaient tous de l'argent dont ils disposaient à leur volonté. Chacun se gouvernait à sa fantaisie, et on eût pris cette maison plutôt pour un lieu de libertinage que pour un monastère.

Tel était l'état déplorable de cette abbaye lorsqu'Alain de Solminiach, sur la démission d'Arnaud de Solminiach, son oncle, en fut pourvu par le roi Louis XIII. Son père, Alain de Solminiach, seigneur de Belet, était un gentilhomme qui joignait à sa noblesse beaucoup de piété, et sa mère, Marguerite de Marquessac, ne cédait en rien à son mari, ni pour la vertu, ni pour la noblesse. Il naquit au château de Belet, à deux lieues de Périgueux, le 5 novembre 1593, et fut élevé dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Ses parents, qui le destinaient pour le monde, lui firent apprendre tous les exercices convenables à sa naissance. Étant âgé de dix-sept ans, et ayant appris qu'il y avait à Malte beaucoup de Chevaliers français qui portaient les armes pour la défense de la foi contre les infidèles, il fut intérieurement poussé à embrasser cet état, et à s'engager dans cet Ordre militaire. Le plus grand plaisir qu'il ressentait était d'entendre parler des belles actions des Chevaliers de Malte et des services considérables qu'ils rendent à l'Église. Mais Dieu avait d'autres desseins sur lui et le destinait pour être l'un des réformateurs de l'Ordre des Chanoines réguliers, et l'un des plus grands Prélats de la France.

L'abbé de Chancellade, son oncle, avait fait étudier son frère aîné dans la pensée de lui donner son abbaye, mais en ayant reçu quelque mécontentement, il le renvoya. Il en appela un autre auprès de lui, qui ne réussit pas mieux que le premier, et fut renvoyé de même; enfin on lui amena Alain de Solminiach qui était le plus jeune de ses frères, dont il fut si satisfait qu'il le choisit pour son successeur. Il se démit de son abbaye entre les mains du roi, et supplia Sa Majesté d'en faire expédier le brevet en faveur de son neveu, ce que ce prince accorda.

Il avait alors vingt-deux ans, et n'avait jamais eu la pensée d'embrasser cet état. Cependant il ne fit aucune résistance, et

Digitized by Google

reçut le brevet, non comme venant de la main des hommes, mais comme venant de la main de Dieu. Dès lors, il se sentit fortement inspiré de mettre la réforme dans cette abbaye et d'y rétablir la discipline régulière. Ses bulles étant arrivées de Rome, il prit l'habit des Chanoines réguliers comme il était porté par la bulle, et se mit en possession de l'abbaye. Il n'imita pas les religieux dans leur dérèglement. Il commença d'apprendre la méthode de l'oraison mentale, qu'il fit ensuite tous les jours pendant une heure avec beaucoup de fidélité; et quoiqu'il n'eût aucune teinture des lettres humaines, il s'appliqua à l'étude avec tant d'assiduité, qu'en moins d'un an il sut parfaitement le grec et le latin, et fut capable d'entrer en philosophie. Son noviciat étant achevé, il se consacra à Dieu par les trois vœux de religion. Peu de temps après il partit de Chancellade, au mois de septembre 1618, et vint à Paris, où il étudia en philosophie au collége d'Harcourt, et fit ensuite son cours de théologie sous les fameux professeurs Gamache et du Val, qui conservèrent toujours pour lui une estime particulière; il fit sous leur conduite un si grand progrès dans cette science qu'il fut capable de l'enseigner quelques années après à ses religieux.

Comme il méditait toujours la réforme de son monastère, il voulut avant que de l'entreprendre travailler à sa propre perfection. Pour cet effet, dans le cours de ses études, il choisit pour directeur le P. Gaudier, de la Compagnie de Jésus, sous la conduite duquel il fit une retraite de dix jours, et ce directeur lui apprit tout ce qu'il fallait faire pour s'avancer dans la vertu. Il joignit à la prière et à la méditation, les austérités et les mortifications. D'abord il retrancha quelque chose de sa nourriture ordinaire. Il jeûna trois fois la semaine, quelque temps après la semaine entière, et se réduisit enfin au pain et à l'eau, montant ainsi de degré en degré à cette abstinence admirable qu'il a pratiquée toute sa vie. Cette rigueur extraordinaire dura cinq ou six ans; mais l'Évêque de Bazas, qui avait beaucoup de crédit sur son esprit, obtint de lui, après d'instantes prières, qu'il prendrait deux fois la semaine du potage et des œufs, et rougirait son eau avec un peu de vin.

Digitized by Google

Ses études étant achevées, il se retira dans son abbaye pour y jeter en même temps les premiers fondements de la réforme et des lieux réguliers. Ce fut au mois de septembre 1622 qu'il y arriva ; mais avant que de rien entreprendre il voulut recevoir la bénédiction abbatiale, dont la cérémonie fut faite l'an 1623 par l'évêque de Périgueux, François de la Béraudière. A peine cette cérémonie fut-elle achevée que, tout rempli de zèle pour cette sainte maison, dont l'état déplorable lui touchait sensiblement le cœur, il ne voulut plus différer à lui rendre son premier lustre. Il fit venir un architecte pour faire les bâtiments qu'il projetait, et on lui demanda cent mille livres. Cette somme paraissant excessive à notre saint abbé, il se détermina à faire travailler à la journée. Cependant il n'y avait pas un sou dans la maison ; mais se confiant entièrement à la Providence, il emprunta deux cents livres d'un bourgeois de Périgueux, et avec ce peu d'argent, il jeta la même année les fondements d'un grand dortoir, l'un des plus beaux qui soient en France. Ayant été achevé trois ans après, il fit ensuite rebâtir l'église, qui était ruinée, et dont il ne restait que le clocher et deux chapelles. On travailla de même au cloître, au réfectoire et à tous les autres offices de la maison. Tout l'ouvrage fut mis en sa perfection en fort peu d'années, et il n'y a personne qui en le voyant ne l'estime cinquante mille écus, sans qu'on ait pu savoir d'où il avait tiré une si grosse somme, qui apparemment lui avait été procurée par des personnes pieuses et charitables qui n'avaient pas voulu être connues.

Dans le temps que l'on travaillait à rebâtir cette abbaye, il proposa aux religieux les changements qu'il voulait faire dans leur conduite, et les obligations de leur état, auxquelles il voulait qu'ils s'engageassent en réformant tous les abus qui s'étaient introduits dans cette maison. Mais le nom de réforme effaroucha les religieux, qui, voulant vivre dans le dérèglement comme ils avaient commencé, mirent tout en usage pour s'opposer aux bonnes intentions de ce saint réformateur. Son oncle même, l'ancien abbé, qui y devait donner les mains et approuver cette réforme, fut le premier à s'y opposer ; mais le jeune abbé, tou-

Digitized by Google

jours inflexible, se crut obligé d'envoyer les anciens religieux dans les bénéfices dont ils étaient pourvus et qui demandaient résidence. Son oncle s'était déjà retiré dans le prieuré de Born, dépendant de l'abbaye, avec une pension qu'il s'était réservée. Il contraignit les autres de faire de même, et il n'y en eut qu'un seul qui se soumit à la réforme. Ce fut le P. Pierre Lauve, qui en procura même l'avancement, ayant été employé pendant trente-sept ans soit en qualité de vicaire général de l'abbé, soit en celle de prieur de Chancellade, ou comme visiteur des monastères de sa dépendance.

Le réformateur reçut ensuite des novices, avec lesquels il commença à vivre en commun. Il régla les heures de l'office, principalement celle de minuit, pour les matines. Il détermina une heure pour l'oraison mentale, et généralement pour toutes les observances régulières. Il était le premier à tout, afin d'animer les autres par son exemple. Il faisait sa semaine au chœur. Il servait à table à son tour, et il n'y avait point d'offices bas et humiliants qu'il n'exerçât avec plaisir, comme s'il avait été le moindre de tous. Ainsi commença la réforme de Chancellade, l'an 1623, dans le temps que la Congrégation de Notre-Sauveur du même Ordre prit naissance en Lorraine, par le zèle du Bienheureux Pierre Fourrier, curé de Mattaincourt.

Ces petits commencements ne semblaient pas promettre beaucoup, et l'on crut que l'abbé de Chancellade ne viendrait jamais à bout de ses desseins, et que ses travaux étaient inutiles. Cependant il vint en peu de temps de tous côtés un grand nombre de jeunes gens pour remplir ce monastère et y vivre sous la conduite de ce saint supérieur, parmi lesquels plusieurs sont morts en odeur de sainteté.

Quoique la règle de Saint-Augustin soit douce et que les conseils que l'on y trouve tendent plus à régler les mouvements de l'esprit qu'à châtier le corps, néanmoins la ferveur des religieux de Chancellade était si grande dans ces commencements qu'ils pratiquaient volontairement des austérités surprenantes. On voyait des marques de l'abstinence sur leurs visages exténués. Leurs corps étaient affaiblis par le retranchement volon-

Digitized by Google

taire des choses nécessaires. Les murailles de leurs chambres, souvent teintes de sang, donnaient à connaître qu'ils n'épargnaient pas leurs bras en prenant la discipline. La modestie qu'ils observaient au chœur et en toutes rencontres a souvent servi de charmes pour attirer à la religion des séculiers, qui, en les voyant, se sentaient intérieurement poussés à changer de vie. On eût dit à les voir dans le chœur que c'étaient des statues vivantes et animées d'un esprit divin, qui sans se mouvoir poussaient leurs voix vers le Ciel. La curiosité était bannie de cette sainte maison. On n'y parlait point de nouvelles du monde. Les récréations ne se passaient point en discours vains et inutiles. La première demi-heure était employée à parler de l'Écriture sainte et de la lecture spirituelle que l'on avait entendue au réfectoire; et pendant l'autre demi-heure, on s'y entretenait de science, excepté les jeunes profès et les novices, qui ne devaient parler que de choses spirituelles. On y observait un silence exact; on ne voyait personne aller par la maison, sinon les officiers, chacun se tenant retiré dans sa chambre. La pauvreté y était grande : on n'eût pas trouvé une feuille de papier inutile dans une chambre. Chacun avait sa table, son lit, son prie-Dieu, sa chaise, et les livres précisément nécessaires. Il n'y avait point de chambre qui fermât à clef que celle du supérieur, afin que chacun pût avec sa permission prendre ce dont il avait besoin. C'était une pratique de ne rien retenir qui fût superflu, et si l'on avait quelque chose le matin dans sa chambre qui ne dût servir que le soir, on ne voulait pas même le garder durant le jour, et on le remettait en commun.

L'abbé de Chancellade ne donna d'abord des règlements que de vive voix, mais il les rédigea ensuite par écrit dans les *Constitutions* qu'il fit pour sa réforme, et qui contiennent dix chapitres. Le premier règle tous les exercices de la journée. Le second traite de l'office divin. Les trois suivants prescrivent tout ce qui est nécessaire pour une exacte et parfaite observance des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Le sixième recommande le soin de l'homme intérieur et l'exercice de l'oraison mentale. Dans le septième, il est parlé de la mortification. Le

Digitized by Google

huitième règle l'habillement que l'on doit porter. Le neuvième comprend quelques règlements pour les voyageurs; et enfin le dernier contient diverses observances et pratiques communes. Outre cela, il dressa des règles particulières pour les officiers, lesquelles ne furent pas insérées dans les *Constitutions*, parce qu'avant d'en rien ordonner, il voulut reconnaître leur bonté par leur usage et par une longue expérience.

Deux choses pouvaient beaucoup préjudicier à la réforme de Chancellade et la ruiner dans la suite des temps : l'une si les Chanoines avaient la liberté d'accepter des bénéfices sans la permission de leurs supérieurs, et l'autre si les abbés de ces monastères n'étaient pas pris du corps des Chanoines de la même réforme; mais le saint réformateur pourvut à ces deux inconvénients. Pour remédier au premier, il obligea les religieux après les vœux solennels de faire un serment entre les mains de l'abbé, de ne rechercher jamais, ni par soi, ni par autrui, ni directement, ni indirectement, aucun bénéfice; mais de se laisser gouverner en cela comme en toutes autres choses par leur supérieur. A l'égard du second inconvénient, il présenta une requête au roi Louis XIII, dans laquelle il informait Sa Majesté du rétablissement de l'ancienne discipline de son abbaye, et des bénédictions que Dieu répandait tous les jours sur la réforme, la priant de se démettre de son droit de nomination à cette abbaye et de la rendre élective. Ce prince, voulant favoriser la réforme, accorda ce que l'abbé demandait; et par ses lettres patentes du mois de novembre 1629, enregistrées au grand-conseil le 7 janvier de l'année suivante, il ordonna que la dignité abbatiale de Chancellade venant à vaquer par le décès ou par la démission volontaire de l'abbé, les Chanoines réguliers de cette abbaye feraient choix de trois religieux profès de cet Ordre qui auraient été élevés dans la réforme, pour être présentés à Sa Majesté, afin qu'elle en nommât un des trois pour être abbé, voulant que les religieux jouissent de ce droit tant qu'ils vivraient et demeureraient dans la réforme.

Après un si heureux succès, le saint réformateur ne pensait qu'à travailler à l'avancement de sa réforme; mais il fut prié par

Digitized by Google

le cardinal de Richelieu et par le P. Joseph, instituteur de la Congrégation des religieuses Bénédictines du Calvaire, de faire la visite des monastères de cette Congrégation. Il en reçut la commission l'an 1629, et s'en acquitta avec beaucoup de satisfaction de la part des religieuses; mais il n'eut pas plutôt fini cette visite, que le cardinal de la Rochefoucault, qui avait été nommé commissaire apostolique par le Pape Grégoire XV pour la réformation de plusieurs Ordres religieux en France, lui envoya une autre commission, au commencement de l'année 1630, pour visiter en son nom les monastères de Chanoines réguliers, situés dans les diocèses de Périgueux, de Limoges, de Saintes, d'Angoulême et de Maillezais; ce qu'il fit aussi.

Ces emplois firent connaître de plus en plus les vertus de ce saint abbé. Il fut établi la même année, par un arrêt du conseil, administrateur de l'abbaye de la Couronne, en Angoumois, jusqu'à ce que la réforme y eût été introduite, ce qui fut fait peu de temps après; car il envoya dans cette abbaye une colonie de Chanoines réguliers de Chancellade, qui y firent de grands fruits; et comme il n'y restait plus de vestiges des lieux réguliers, le réformateur y alla lui-même pour faire travailler à un dortoir, qui fut bâti aux dépens de l'abbaye de Chancellade. Peu de temps après il passa un concordat avec le prieur de Saint-Gérard de Limoges, qui fut approuvé par le cardinal de la Rochefoucault, et autorisé par lettres patentes du roi. Il y envoya de ses Chanoines, et commença aussitôt à faire bâtir l'église. Son intention était d'y établir un noviciat et d'y faire un séminaire de l'Ordre; mais les choses changèrent dans la suite, et ce prieuré avec l'abbaye de Notre-Dame de la Couronne furent incorporés à la Congrégation de France.

L'année suivante l'archevêque de Bordeaux, Henri d'Escoubleau de Sourdis, abbé commendataire de Notre-Dame de Sablonceaux, en Saintonge, demanda des Chanoines de la réforme de Chancellade pour peupler son abbaye, qui était presque déserte, ce qui lui fut accordé. L'abbé de Chancellade passa un concordat avec lui, et lui envoya douze religieux. Après ces établissements, il se présenta d'autres occasions de porter la même réforme en

Digitized by Google

d'autres monastères. Les chanoines de Saint-Ambroise de Bourges témoignèrent au saint abbé qu'ils souhaitaient avoir de ses religieux. L'évêque de Pamiers, Henri-Étienne de Caulet, lui en demanda aussi pour l'abbaye de Foix. M. Olier, curé de Saint-Sulpice, à Paris, et abbé de Pebrac, en Auvergne, fit beaucoup d'instances pour en avoir, et on en demandait en d'autres endroits, même jusque dans les Pays-Bas. Mais comme dans ce temps-là les Chanoines réguliers de la réforme du V. P. Charles Faure avaient été unis en congrégation par le cardinal de la Rochefoucault, sous le titre de Congrégation de France, on voulut aussi unir à cette congrégation les maisons de la réforme de Chancellade. Quelques religieux profès de cette réforme y donnèrent les mains, et le cardinal de la Rochefoucault, comme commissaire apostolique, ordonna que les abbayes de Chancellade, de Sablonceaux et de la Couronne, avec le prieuré de Saint-Gérard de Limoges, seraient unis à la congrégation de France. L'abbé de Chancellade s'opposa à cette union, et on plaida dans plusieurs tribunaux pour en empêcher l'effet. Dans le cours du procès, quelques religieux de la Couronne et de Saint-Gérard, ennuyés du gouvernement de l'abbé de Chancellade, appelèrent les religieux de la congrégation de France, et se trouvant les plus forts, ils chassèrent ceux qui ne voulurent point quitter la réforme de Chancellade. Enfin ce procès ne fut terminé que plusieurs années après la mort du réformateur, et l'an 1670 il y eut un arrêt rendu au conseil privé, qui ordonna que les religieux des abbayes de Chancellade, de Sablonceaux, de Saint-Pierre de Vertreuil, au diocèse de Bordeaux, du prieuré de Notre-Dame de Cahors, que le réformateur avait fondé étant évêque de Cahors, et du prieuré de Saint-Cyprien, au diocèse de Sarlat, seraient maintenus dans leurs anciennes observances et manières de se gouverner, conformément à la réforme de Chancellade, qui y avait été introduite, sans que les religieux de la congrégation de France pussent les inquiéter, ni les contraindre de s'unir à eux, en vertu des sentences du cardinal de la Rochefoucault, et qu'il ne serait pas permis à l'abbé de Chancellade de prendre de nouvelles maisons de l'Ordre.

Digitized by Google

Cependant les vertus du saint réformateur et les soins extraordinaires qu'il prenait de sa réforme, lui acquirent tant de réputation que le roi Louis XIII jeta les yeux sur lui pour lui faire remplir la chaire épiscopale de Lavaur, qui était vacante. Il fit tous ses efforts pour ne point se charger d'un si pesant fardeau. Il alla même en cour se jeter aux pieds du roi, pour le prier de l'en dispenser; mais toutes les oppositions qu'il apportait pour ne point recevoir l'épiscopat l'en rendaient encore plus digne : ce qui fit que le roi, au lieu de recevoir ses excuses, jugea que l'évêché de Lavaur était trop petit pour un Prélat si vertueux, et le nomma à celui de Cahors, l'un des plus grands du royaume, et qui vaquait aussi. Cela augmenta ses peines; mais enfin, reconnaissant que c'était la volonté de Dieu, il s'y soumit, et le brevet lui fut expédié le 17 juin 1636. Il voulait se démettre de son abbaye, mais le cardinal de Richelieu fut d'avis qu'il la devait garder pour l'avancement de sa réforme et la conduire à sa perfection. L'on y trouva des difficultés en cour de Rome, et il ne put obtenir ses bulles que plus d'un an après sa nomination, ce qui lui donna plus de temps pour s'instruire des devoirs d'un évêque; et il fut sacré le 27 de septembre 1637 dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont, à Paris, par l'Archevêque de Toulouse, assisté des Évêques de Senlis et d'Auxerre. On voulut aussi l'obliger de quitter la soutane blanche pour prendre le violet; mais il répondit que sa robe blanche ne lui faisait point de honte, qu'il l'estimait plus que la pourpre des rois, et qu'il ne la quitterait point.

Avant que d'aller dans son diocèse, il fit une visite dans les monastères de sa réforme, pour dire adieu à ses enfants, et les consoler de la perte qu'ils faisaient de leur Père. Il partit de Chancellade le 31 janvier 1638, après avoir donné l'habit à quatre postulants, et prit le chemin de son diocèse, où il arriva le 2 février. La première chose qu'il fit, fut de dresser des statuts et des réglements pour sa famille, qu'il fit observer avec beaucoup d'exactitude. Elle était composée de huit Chanoines réguliers qu'il avait menés avec lui, de deux prêtres séculiers qui lui servaient d'aumôniers, et des officiers et valets qui lui étaient abso-

Digitized by Google

lument nécessaires, retranchant tout ce qui ressentait trop la pompe et l'éclat. De ces huit Chanoines réguliers, il y en avait seulement trois qui demeuraient continuellement avec lui, dont l'un était son grand-vicaire, un autre son secrétaire, et le troisième était préfet spirituel de la famille. Les autres étaient presque toujours à la campagne pour instruire les peuples, d'où ils ne revenaient qu'au temps des moissons, afin de prendre un peu de repos, et pour donner le loisir aux paysans de faire leur récolte.

Dès qu'il fut nommé à l'épiscopat, on lui avait représenté qu'étant une personne publique, il ne devait plus vivre pour lui, et qu'il devait conserver sa santé, qu'il ruinait tous les jours par ses austérités. Il répondit qu'il n'avait pas été fait évêque pour chercher ses plaisirs; mais que les Évêques devaient porter sur leurs corps la mortification de Jésus-Christ; et dès lors il voulut encore retrancher quelque chose de sa nourriture. Il quitta les œufs et le potage, et bientôt après les fruits, se contentant de manger une fois le jour quelques légumes ou herbes mal apprêtées. Il vécut plusieurs années de cette façon, jusqu'à ce que ses fréquentes infirmités l'obligèrent de reprendre seulement le potage, qu'on lui faisait avec de l'huile ou du beurre; encore se faisait-il une grande violence.

Voyant les abus qui s'étaient glissés dans son diocèse, il fit encore venir six autres religieux de l'abbaye de Chancellade pour faire des missions dans tous les villages, et ils y furent occupés pendant quatre ans à cause de l'étendue de ce diocèse, qui renferme plus de sept cents paroisses. Il institua un séminaire, dont il donna la direction aux prêtres de la Congrégation de la mission. Il établit des conférences parmi les curés. Il fonda des hôpitaux, tant pour les pauvres malades que pour les orphelins et les orphelines; et comme les religieux de sa réforme faisaient beaucoup de fruit dans les missions où il les avait employés, il en fit encore venir six de Chancellade l'an 1647, pour joindre aux six autres qui étaient déjà occupés aux missions et faire le nombre de douze, pour lesquels il fonda un prieuré dans la ville de Cahors, sous le titre de la Nativité-de-Notre-Dame. Par l'acte de

Digitized by Google

fondation, il voulut que son monastère fût agrégé à l'abbaye de Chancellade, et soumis à la correction et visite de celui qui en serait abbé. En attendant qu'il pût faire construire ce monastère, il logea les religieux dans une maison qu'il loua au faubourg de Lazarre, et ce ne fut que l'an 1653 qu'après avoir acheté un grand enclos dans un lieu appelé les Cadurques, on commença les bâtiments du monastère. Il bénit et posa la première pierre de l'église, qui est une des plus grandes de la ville après la cathédrale; mais la mort ne lui ayant pas permis de conduire cet ouvrage à sa perfection, il laissa de quoi l'achever.

Nous nous étendrions trop, si nous voulions rapporter toute les actions de ce grand Prélat, le bien qu'il a fait dans son diocèse, les conversions admirables qu'il a opérées, ses travaux apostoliques, sa charité envers les pauvres et les affligés, et ce qu'il a fait paraître principalement dans le temps que son diocèse fut attaqué de la maladie contagieuse, exposant sa propre vie pour la conservation de son troupeau, comme il est raconté dans la Vie de ce serviteur de Dieu publiée en 1663.

Le poids de ses travaux, de sa pénitence et de ses austérités ne donnant pas sujet d'espérer qu'il pût vivre longtemps, les religieux de Chancellade commencèrent à appréhender que celui qui était le soutien de leur réforme ne leur fût enlevé, et que sa mort n'y portât quelque préjudice. Ils firent plusieurs prières, afin qu'il plût à Dieu de pourvoir à cet inconvénient. Le saint Évêque de Cahors, de son côté, prévoyant qu'il devait bientôt les quitter, voulut seconder leurs desseins, et il donna l'an 1652 procuration à M. de la Brousse, grand-vicaire de Sarlat, pour se démettre en son nom de la charge d'abbé entre les mains du chapitre de Chancellade, afin qu'ils procédassent à l'élection d'un successeur. Ils en choisirent trois, qui furent les PP. Jean Garat, grand-vicaire de Cahors, Pierre du Teilz, sous-prieur de Chancellade, et François Navières, sous-prieur du prieuré de Cahors. Mais quoique le P. Garat eût été élu avec deux de ses confrères, tous les religieux néanmoins le souhaitaient préférablement aux deux autres. Ils écrivirent ce sujet à l'Évêque de Cahors, pour le prier d'agréer son élection, et d'employer son crédit auprès

Digitized by Google

du roi pour lui en obtenir le brevet. Cependant l'humilité du P. Garat causa du retardement par les oppositions qu'il formait de jour en jour pour ne point accepter cette dignité, et il ne fut pourvu de cette abbaye que l'an 1658.

Dès l'an 1651 l'Évêque de Cahors avait aussi demandé au roi un coadjuteur, qui pût remplir son siége épiscopal immédiatement après sa mort, afin de ne pas laisser son Église orpheline. Le roi lui avait accordé sa demande, et lui avait même laissé le choix de son successeur; c'est pourquoi il jeta les yeux sur Mgr de Sevin, évêque de Sarlat. Ainsi il eut la consolation en mourant de laisser le diocèse de Cahors et l'abbaye de Chancellade entre les mains de deux personnes animées de son zèle, et qui furent aussi héritières de ses vertus.

Ce fut l'an 1659 que la France perdit un si saint Prélat. Il n'avait rien diminué de ses austérités jusqu'à la mort. Il y avait même quarante ans qu'il couchait tout vêtu sur une paillasse, et il n'y eut que la veille de sa mort qu'on l'obligea à se déshabiller. Quelques jours auparavant il avait disposé de son temporel pour finir les fondations qu'il avait commencées, et avait laissé tous ses meubles aux pauvres orphelins et orphelines. Après cette disposition, il ne se considéra plus comme le maître de ses meubles, et envoya demander un linceul par aumône à la supérieure des Orphelines, pour être enseveli comme un pauvre de Jésus-Christ; et il ordonna sa sépulture dans l'église des Chanoines réguliers de Cahors qu'il avait fondée, voulant être enterré sans pompe, comme un simple religieux : ce qui fut exécuté.

Les merveilles que Dieu a opérées depuis sa mort par son intercession, et qui continuent encore tous les jours à son tombeau, ont fait connaître la sainteté de ce serviteur de Dieu; c'est ce qui obligea les Prélats de France, dans une assemblée générale du clergé, de prendre la résolution de poursuivre sa canonisation en cour de Rome. L'Archevêque d'Alby s'offrit même de faire le voyage de Rome pour ce sujet; mais la continuation de la guerre empêcha la réalisation de ce projet. (Hélyot.)

Digitized by Google

SAINTE KYNEBURGE,

REINE ET ABBESSE;

SAINTE KYNESWIDE, SAINTE KYNEDRIDE ET SAINTE TIBBA,

SES SŒURS, VIERGES.

Ces Saintes vécurent dans le VII^e^ siècle; elles étaient sœurs et filles de Penda, roi païen de Mercie, qui se convertit dans la suite. Les trois jeunes princesses eurent le bonheur d'être élevées dans la religion chrétienne.

Kyneburge, l'aînée, fut mariée fort jeune à Alfred, roi de Bernicie, qui se fit Chrétien en l'épousant. Les deux époux vécurent dans une continence perpétuelle, firent fleurir la religion, et donnèrent sur le trône l'exemple des vertus les plus éminentes.

Devenue veuve à la fleur de son âge, Kyneburge quitta le monde et se retira dans le monastère de Dormundcaster, qu'elle avait fondé sur les frontières du comté de Northampton, et qui dans la suite prit le nom de monastère de Sainte-Kyneburge. Elle en fut nommée abbesse, et fit briller dans cette dignité le zèle ardent dont elle était remplie pour la perfection des âmes confiées à ses soins.

Elle veillait sur les religieuses avec une bonté maternelle, les instruisait de leurs devoirs, les portait sans relache à la pratique des préceptes et des conseils évangéliques, et adressait pour elles à Dieu les prières les plus ferventes. Elle aimait aussi tendrement les pauvres, les soulageait de tout son pouvoir, et les recommandait fortement aux charités de ses frères.

Kyneswide et Kynedride ou Chinesdre, ses deux sœurs cadettes, étaient encore fort jeunes lorsque leur père mourut. Elles ne voulurent pas se séparer, et firent ensemble à Dieu le sacrifice de leur virginité. Elles se retirèrent dans le monastère de Dormundcaster, y prirent le voile, et vécurent sous la discipline de leur sœur, imitant ses vertus, et s'élevant à la gloire éternelle par l'humilité, la prière, les austérités et l'amour de Dieu. On ignore l'année de la mort de ces trois Saintes, dont les corps furent transférés à Pétersborough, et on les y honora depuis ce temps le 6 mars.

Digitized by Google

On honore avec ces trois Saintes une autre vierge, leur amie, sainte Tibba, qui était aussi leur parente, et qui, comme elles, ne vécut que pour le Ciel. Elle est vénérée dans le comté de Rutland.

LES QUARANTE-DEUX MARTYRS DES SARRASINS.

Lorsque la ville d'Amorium, dans la grande Phrygie, eut été prise, saccagée et détruite par les musulmans que commandait le kalife Motassem-Billah (en l'an 836 de notre ère), on retint prisonniers quarante officiers généraux, avec le prêtre Théodore Cratère. Ils étaient Chrétiens, et ils furent envoyés à Bagdad, parce que le kalife voulait les amener à sa religion.

Motassem était très-fanatique, et dans son culte même, il ne pardonnait pas les écarts. Il était de la secte des môtazales, qui soutiennent que le Koran a été créé ; par là ils sont opposés aux autres musulmans qui croient que le Koran est incréé, comme Dieu lui-même.

Il emprisonnait et torturait ceux qui, en ce sens, différaient de foi avec lui.

Il fit donc jeter dans un cachot sans lumière le prêtre Théodore et les quarante officiers, dont le plus important, Aétius, était patrice. Dans ce cachot, où ils ne pouvaient se reconnaître qu'à la voix, ils n'avaient pour lit que la terre nue, pour nourriture qu'un peu de pain et un peu d'eau, pour vêtements que des haillons.

Des docteurs de la loi musulmane venaient tous les vendredis les sermoner et leur faire de séduisantes promesses, s'ils apostasiaient. Aucun de ces Martyrs ne se laissa entamer. Ils souffrirent et se maintinrent six années ainsi.

Alors, en l'an 842, Motassem mourut. Son fils Vatek-Billah[1] continua l'affreux système de son père, et voyant en 845 ses prisonniers inébranlables, il se décida à les faire mourir. Mais il voulut auparavant tenter un dernier effort. Il leur envoya Badizès, le traître grec qui avait livré Amorium et qui s'était fait musulman. Ce misérable leur dit :

[1] Le surnom de Billah veut dire *par la grâce de Dieu*.

Digitized by Google

« Je viens vous sauver, si vous voulez suivre mon conseil. Abjurez, tout en conservant votre foi de Chrétiens dans vos cœurs, et Dieu vous pardonnera à cause de vos longues souffrances, autrement demain sera votre dernier jour. »

Mais les prisonniers restèrent invincibles; et sachant qu'enfin ils allaient mourir, ils chantèrent toute la nuit les louanges de Dieu.

Le matin venu, une troupe de soldats entoura le cachot. On fit sortir les prisonniers, au nombre de quarante-deux, car Aétius avait avec lui un fidèle serviteur, qui ne l'avait pas voulu quitter : il s'appelait Constantin. Celui qui commandait la troupe essaya aussi de séduire les Chrétiens. Ils lui répondirent tous ensemble : Anathème à Mahomet! Alors on leur lia les mains derrière le dos; et on les conduisit aux bords du Tigre, où ils furent tous décapités et leurs restes augustes jetés dans le fleuve, le 6 mars de l'an 845.

On ne connaît les noms que de neuf de ces quarante-deux Martyrs : Aétius, Théodore, surnommé Cratère ou le Fort, Théophile, Mélissène, Constantin, Callixte, Bubutzique, Turmarque et Basoès.

SAINT CADROÉ OU CADROËL,

ABBÉ DE SAINT-CLÉMENT.

Ce Saint, né au x^e^ siècle, d'une famille noble de l'Écosse, se sentit de bonne heure appelé à Dieu. Il alla prendre l'habit monastique en Irlande, se proposant de suivre les pas des missionnaires, qui cherchaient à conquérir les Cieux en propageant la foi.

Il partit avec saint Macclain et saint Forannan pour la Gaule belgique; il fit beaucoup de Chrétiens par ses prédications dans le pays de Namur. Sa renommée s'étendit au loin, et en 948 il fut appelé par l'évêque de Metz, Adalbéron III, pour gouverner dans sa ville l'abbaye de Saint-Clément.

Il y fit, par ses conseils et ses exemples, refleurir la discipline, et gouverna trente-deux ans cette maison de prière, qui devint pour la contrée un modèle.

Digitized by Google

Sa réputation avait inspiré le désir de le voir à la sainte impératrice Adélaïde, veuve alors de l'empereur Othon Ier. Il se mit en chemin pour la satisfaire. Mais il tomba malade en route, et mourut dans un village de l'Alsace, le 6 mars 978. Son corps vénéré fut rapporté à Metz, où il est fêté le 6 et le 26 mars, jour de l'arrivée de ses reliques.

SAINT GRADULPHE OU GRAOUL,

ABBÉ DE FONTENELLE.

Saint Gradulphe, que les Normands appellent saint Graoul, était, en l'an 1030, un Chrétien dévoué, qui fondait près de Rouen le monastère de la Sainte-Trinité, lorsque l'estime publique le désigna pour gouverner l'abbaye de Fontenelle; les suffrages presque unanimes l'élevèrent à cette dignité. Il administra si sagement que l'archevêque de Rouen, Mauger (Maldegarius), qui, né prince, était assez peu capable, le demanda pour être son coadjuteur. Le pieux abbé fut obligé d'accepter ce fardeau. Mais il ne le porta pas longtemps. Il mourut le 6 mars de l'an 1047. — Les huguenots, en 1572, saccagèrent l'abbaye de Saint-Vandrille de Fontenelle, et brulèrent les reliques de ce saint abbé. On ne put en recouvrer que quelques parcelles.

SAINT OLDEGAIRE,

ARCHEVÊQUE DE TARRAGONE.

Oldegaire, né à Barcelone dans la dernière moitié du XIe siècle, d'une famille noble de Goths chrétiens, fut préparé au service de Dieu par sa pieuse mère Guilla; il fit de brillantes études dans les sciences divines, et il annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour la chaire et les luttes dans la défense de la foi. Il reçut les premiers ordres, et fut de bonne heure chanoine de Barcelone. Son père et sa mère l'avaient consacré à Dieu, à la très-sainte Vierge et à sainte Eulalie. Il mena dès lors une vie toute sainte, austère pour lui-même, charitable pour son prochain.

Le vénérable Bertrand, alors évêque de Barcelone, qui venait de fonder le monastère de Saint-Adrien, l'en nomma le prieur.

Digitized by Google

Il y déploya tant de vertu et tant de sagesse que son Évêque l'envoya réformer à Maguelone, près de Montpellier, l'abbaye de Saint-Ruf, qui avait besoin de se régénérer. Il y parvint si heureusement par ses exemples et par sa mansuétude que, l'Évêque de Barcelone étant mort, il fut élu pour lui succéder.

En apprenant cette nouvelle, Oldegaire s'enfuit, et passa en France. On courut d'une part à sa recherche, pendant que d'autre part on allait à Rome solliciter du Saint-Siége un décret qui obligeât le Saint à se rendre aux vœux des Chrétiens de Barcelone. Le Pape Pascal II le lui enjoignit; c'était en 1116. Trois ans après, Raymond, comte de Barcelone, ayant repris Tarragone aux Sarrasins, emmena Oldegaire avec lui, et, appuyé par le Pape Calixte II, il le fit élire archevêque de cette ville, qui avait besoin de ce saint personnage pour réparer les atteintes faites à la foi par les sectateurs de Mahomet.

Oldegaire se dévoua sans réserve à l'œuvre qui lui était confiée; il occupa ce siége environ seize ans, et avant de quitter ce monde, il eut la joie de voir son troupeau rentré tout entier au saint bercail. Il mourut le 6 mars de l'an 1137; et son corps, illustré par plusieurs miracles, fut transporté, comme il en avait témoigné le désir, à Barcelone, où il s'est conservé sans corruption.

SAINT CYRILLE,

GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES CARMES.

En l'an 1126, la ville de Constantinople, capitale de l'empire grec, vit paraître dans ses murs une excellente fleur, qui a produit depuis des fruits admirables d'honneur et de sainteté sur le Mont-Carmel. Ce fut le Bienheureux Cyrille, qui montra dès ses plus faibles années qu'il serait un jour très-grand serviteur de Dieu et de Notre-Dame. Ses parents, qui étaient considérables, eurent le soin de lui faire apprendre les lettres divines et humaines, dans lesquelles il se rendit fort capable en peu de temps. Après ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut les Ordres sacrés et même la prêtrise. Il se comporta dans les fonctions de ces divins ministères avec tant de pureté et de sainteté

Digitized by Google

qu'il s'attira l'admiration de tout le monde. Il avait un talent merveilleux pour enseigner ; il était tout enflammé de zèle et de ferveur en ses prédications, et le succès répondait souvent à ses généreux efforts.

Environ l'an 1169, la mère du sultan d'Iconium, en Cilicie, qui était Chrétienne dans son cœur, se voyant dans un âge avancé et, comme on dit, sur le bord de la fosse, découvrit son esprit à son fils, et lui persuada d'appeler le prêtre Cyrille, dont on disait tant de louanges, afin d'être instruite par lui des principes de notre religion. Ce dessein réussit avec tant de bonheur qu'en peu de temps le sultan fut parfaitement informé des éléments de notre sainte foi; il envoya exprès des ambassadeurs au Pape Alexandre III, pour savoir de Sa Sainteté l'ordre qu'il devait observer pour recevoir le saint Baptême, sur quoi l'on peut voir la réponse du Pape, rapportée par le cardinal Baronius à l'année 1169, ainsi que les miracles de la sainte Croix, que Notre-Seigneur opéra après le Baptême que saint Cyrille lui donna. L'année suivante, il fut honoré d'une légation vers le Pape Alexandre de la part de Manuel, fils de Comnène, empereur de Constantinople, pour traiter des moyens de réunir l'Église grecque avec l'Église latine; d'où l'on voit en quelle estime était ce saint prêtre dans l'empire grec et par toutes les contrées de l'Orient.

Cependant, Dieu, qui le destinait à la solitude, lui fit naître une occasion de se retirer de ce grand monde et de ses embarras, afin de ne s'occuper plus que de son propre salut. Il entra un jour en dispute contre le Patriarche de Constantinople appelé Théodose, touchant la Procession du Saint-Esprit, que le schismatique tenait ne procéder que du Père, contre la foi catholique, qui confesse en son Symbole qu'il procède également du Père et du Fils, comme d'un même Principe. Théodose, s'échauffant dans cette contestation, passa les bornes de la modestie et de la gravité que requérait la dignité de son caractère : de sorte qu'il en vint jusqu'aux injures et aux menaces contre le saint prêtre Cyrille; lequel, jugeant à propos de céder à l'orage, médita une honnête retraite pour se dégager des hommes et ne traiter plus qu'avec Dieu, Tandis qu'il roulait ces pensées dans son

Digitized by Google

esprit, la très-sainte Vierge, qu'il avait prise dès sa plus tendre jeunesse pour sa puissante protectrice, lui apparut la nuit, et, avec un visage plein de majesté et brillant comme le soleil, elle lui dit ces paroles : « Mon fils, si tu veux éviter les poursuites et les erreurs des Grecs, cherche un asile au Mont-Carmel, et suis la voie qui t'y sera montrée. » Il n'en fallut pas davantage au bienheureux Cyrille pour le faire résoudre à vendre tous ses biens et à les donner aux pauvres ; après quoi il s'embarqua pour aller en Syrie et passer en Terre sainte.

En entrant à Jérusalem, il y rencontra saint Brocard, prieur général du Mont-Carmel, lequel, le voyant vêtu d'une longue robe à la grecque, le salua civilement, et s'informa de lui du sujet de sa venue, et quel dessein il avait dans l'esprit : « Je n'en ai point d'autre, lui repartit Cyrille, que de faire la volonté de Dieu, et de me donner tout à lui et au service de sa très-sainte Mère. » Là-dessus le saint prieur l'emmena dans son couvent du Mont-Carmel, et l'entretint par le chemin des merveilles que Dieu avait autrefois opérées en ce saint lieu par les saints Prophètes Élie et Élisée ; il lui expliqua comment l'état monastique et religieux semblait y avoir pris naissance par eux et par les autres Prophètes leurs disciples, et qu'ils avaient toujours eu des successeurs, même au temps de la très-sainte Vierge. En effet, l'histoire de ce saint Ordre assure qu'elle même, visitant ce désert, en appelait les habitants *ses frères*, et qu'en reconnaissance d'une telle faveur, ils ont les premiers bâti une église en son honneur sur cette sainte montagne.

Cyrille édifié et touché de ce discours sentait que son cœur s'embrasait peu à peu de l'amour de cette solitude ; mais il s'y résolut tout-à-fait, lorsqu'entrant en ce monastère, il vit ces cellules séparées et ces anciennes grottes des Prophètes toutes remplies de saints religieux, qui vivaient non pas à la façon des hommes habitant sur la terre, mais plutôt comme des Anges du Paradis. Il fut confirmé dans sa résolution par une seconde apparition de la très-sainte Vierge, qui l'assura que c'était là le lieu où il devait demeurer pour vivre hors de péril. C'est pourquoi dès le lendemain il demanda le saint habit, et le reçut au grand

Digitized by Google

contentement de tous les religieux, qui se promettaient de voir renaître par la vertu de ce novice, âgé de quarante-six ans, les premières ferveurs de leurs anciens Pères. En quoi ils ne furent pas trompés; car, comme s'il n'eût encore rien fait pour Dieu, il commença une nouvelle vie par son exactitude admirable pour l'observance, et par les pratiques de la pénitence, qu'il embrassa avec une ardeur qu'on ne peut exprimer.

Quelques années après sa profession religieuse, Notre-Seigneur, ne se contentant pas qu'il travaillât pour lui-même, voulut qu'il travaillât aussi pour les autres, et que les belles lumières qu'il lui avait données ne demeurassent pas toujours cachées sous le boisseau, mais se répandissent dans la Maison de Dieu. Saint Basile, évêque de Césarée, que l'on croit avoir habité cette sainte montagne, lui apparut la nuit durant ses prières, pour lui dire de la part de Jésus-Christ qu'il s'en allât en Arménie, afin d'y prêcher la parole de Dieu et y rallumer la lumière de l'Évangile qui y était presque éteinte. Cyrille communiqua cette vision à son supérieur, lequel ayant reconnu qu'elle venait de Dieu, lui donna permission de la suivre, et lui assigna pour compagnon un religieux appelé Eusèbe. Ces nouveaux ouvriers travaillèrent si fidèlement à la vigne du Seigneur que toute la nation des Arméniens et le roi même embrassèrent la vraie doctrine et la croyance de l'Église, et se soumirent à l'obéissance de Lucius III, en 1181.

Dix ans s'écoulèrent dans un si saint ministère; alors saint Cyrille, voyant l'Église d'Arménie suffisamment établie et confirmée dans la foi, se retira dans son monastère, où Dieu le favorisa de plusieurs visions célestes. Pendant qu'il célébrait la sainte Messe le jour de la fête de saint Hilarion, disciple de saint Antoine, un Ange lui apparut, tenant à la main une verge entourée de lis, avec deux tables d'argent écrites en lettres grecques, par lesquelles Notre-Seigneur lui faisait connaître plusieurs grands secrets touchant l'état à venir de l'Église, la ruine de l'empire des Grecs, avec celle de la foi dans les provinces de l'Orient, que l'évènement a fait voir véritables.

Le bruit de tant de vertus courut bientôt dans tout le monde,

Digitized by Google

et vint jusqu'à Célestin III, qui fut élevé au Souverain-Pontificat l'an 1191. Ce Pape, voulant reconnaître les mérites de saint Cyrille, le nomma patriarche de Jérusalem; mais le Saint ne put jamais se résoudre d'accepter cette dignité, aimant beaucoup mieux obéir dans la solitude du Mont-Carmel que de commander dans l'Église. Il écrivit donc au Saint-Père, pour s'excuser sur son incapacité prétendue et sur la nécessité qu'il avait de travailler à son propre salut. Mais plus il pensait se cacher par son humilité, plus Dieu le découvrait par ses miracles : car ayant donné une pièce de monnaie à un aveugle qui demandait l'aumône, ce pauvre, sachant qu'elle venait de la main de Cyrille, se l'appliqua par dévotion sur les yeux, et à la même heure il recouvra la vue. Et ce qui est encore plus admirable, il reçut aussi assez de clarté dans son âme pour demander l'habit religieux; mais sa requête ne lui ayant pu être accordée à cause de l'absence du prieur, il en conçut tant de regret qu'il en tomba malade, et mourut au bout de trois jours. On fit ses funérailles, mais au moment où on l'allait mettre en terre, il ressuscita par les prières de saint Cyrille.

Cependant saint Brocard, général de l'Ordre des Carmes, ayant heureusement achevé le pèlerinage de cette vie mortelle, tous les religieux de la Terre sainte, assemblés au Mont-Carmel pour l'élection d'un supérieur, jetèrent les yeux sur le P. Cyrille, quoiqu'il fût âgé de soixante-onze ans; et quelque résistance qu'il pût faire, il fut obligé de ployer sous le poids de la supériorité et d'entreprendre le gouvernement de l'Ordre. On eût dit alors qu'il ne faisait que commencer son noviciat, tant il redoubla ses premières ferveurs. Il ne diminua rien de ses prières, de ses jeûnes, ni de ses austérités; il se trouvait toujours le premier à tous les exercices et à tous les devoirs de la religion. Il priait particulièrement et avec un grand zèle pour la conservation de son Ordre, dont Notre-Seigneur lui avait fait connaître les grandes persécutions à venir; il lui avait même révélé que les Chrétiens, en châtiment de leurs péchés, seraient honteusement chassés de la Terre sainte par les infidèles, et les religieux avec eux, de sorte que le Mont-Carmel deviendrait un vrai désert,

Digitized by Google

dépeuplé de ses saints habitants. Mais Dieu, qui n'abandonne point ses élus dans leurs afflictions, consola son serviteur Cyrille par une vision de sa très-sainte Mère, qui lui apparut pour la troisième fois, et lui dit : « Que dans peu de temps plusieurs grands personnages de diverses provinces entreraient dans l'Ordre du Carmel, qu'il se multiplierait par ce moyen, et qu'ensuite les monastères et les religieux, étant favorisés des grâces du Ciel et affermis par l'autorité apostolique, se répandraient par tout le monde, au grand avantage des fidèles. » Ce qui s'est accompli depuis, et s'accomplit encore tous les jours.

Durant les dix-sept ans qu'il gouverna son Ordre en qualité de troisième général des Latins, il fit toujours paraître un fervent amour pour Jésus-Christ, une extrême charité envers ses Frères, une souveraine prudence et une admirable humilité dans toute sa conduite. Enfin, chargé d'années et de mérites, cassé de vieillesse et accablé de maladies, après avoir reçu dévotement les Sacrements de l'Église en présence de ses religieux et disposé saintement toutes les affaires de son salut, il rendit paisiblement son âme à Dieu le 6e jour de mars de l'an 1224, âgé de quatre-vingt-huit ans.

Son saint corps fut inhumé dans la chapelle de la très-sainte Vierge, auprès de ceux des Bienheureux Bertholde et Brocard, ses prédécesseurs, et Notre-Seigneur a fait paraître la gloire qu'il possède dans le Ciel par de très-grands miracles qui ont été opérés à son tombeau. On raconte entre autre qu'un jeune homme qui allait de Chypre à la Terre sainte, étant mort dans le vaisseau, les pilotes donnèrent son corps aux religieux du Mont-Carmel pour l'enterrer; mais pendant qu'on disposait une fosse, ceux-ci le portèrent sur le tombeau du Bienheureux Cyrille; et tout-à-coup, comme autrefois le mort que la crainte des voleurs de Syrie fit jeter auprès des os d'Élisée, il commença à revivre, et à dire à haute voix que Cyrille l'avait ressuscité et réservé pour une meilleure vie. En effet, il se fit religieux, et demeura douze ans dans ce même monastère.

Ce grand Saint à écrit plusieurs excellents ouvrages, entre autres un traité intitulé *de l'Oracle angélique*, un livre de l'an-

Digitized by Google

tiquité et du progrès de son Ordre, avec des épîtres à plusieurs personnes. Outre les chroniques et les martyrologes de l'Ordre des Carmes, plusieurs écrivains dignes de foi ont parlé de ce saint confesseur, comme Trithème et Aubert Mirée, l'auteur de *la France chrétienne*, et quelques autres que le R. P. Jérôme de Saint-Jacques, Carme déchaussé, n'a pas omis dans l'histoire de sa Vie. (GIRY.)

LA BIENHEUREUSE AGNÈS DE BOHÊME,

CLARISSE.

Primislas Ottokar, roi de Bohême, fut l'heureux père de cette princesse, qui naquit à Prague en 1205. Elle fut élevée dans le monastère de Trebnitz, et quoique née près du trône, elle comprit le néant des splendeurs mondaines et chercha son bonheur dans la vie pieuse. A l'âge de neuf ans, elle fut fiancée à l'empereur Frédéric II. Mais lorsqu'elle comprit ce que signifiaient ces fiançailles, elle refusa la main de ce prince, en déclarant qu'elle ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ.

Elle prit le voile chez les Clarisses, dont elle devait être bientôt la supérieure. Elle reçut du Pape Grégoire IX des lettres qui la charmèrent. Chérie et vénérée, elle vécut dans la paix que donne la piété, et rendit son âme à Dieu le 6 mars de l'an 1282. Elle avait soixante-dix-sept ans. Le Saint-Siége l'a déclarée Bienheureuse.

LA BIENHEUREUSE HÉLÈNE DE HONGRIE,

CLARISSE.

Hélène, fille de Béla IV, roi de Hongrie, était née en 1235; pieusement élevée, elle eut une enfance que Dieu combla de grâces. Quoique née princesse et entourée de faste, elle restait humble et modeste, n'aimant que la simplicité, dédaignant les plaisirs frivoles, compatissant à toutes les misères et trouvant un bonheur sincère à soulager les pauvres.

Elle avait une sœur nommée Marguerite, à qui leur père avait permis de se consacrer à Dieu dans un couvent de religieuses

Digitized by Google

dominicaines. Elle la visitait souvent, et la douce paix dont elle la voyait jouir lui faisait désirer le même bonheur.

Mais elle, la douce Hélène, était recherchée en mariage par Boleslas V, duc de Pologne, et le roi de Hongrie avait besoin de s'allier avec ses voisins. De plus, on connaissait assez Boleslas pour assurer que sa jeune épouse ne serait jamais troublée dans sa vie chrétienne. Elle fut donc mariée en 1256 avec celui qu'on appelait déjà Boleslas le Pieux.

Hélène comprit qu'elle pouvait aussi faire son salut dans le mariage, en remplissant ses devoirs d'épouse et de mère. Elle eut des enfants; elle eut aussi la consolation de les voir grandir dans l'amour de Dieu et dans la vertu. Son époux, toujours d'accord avec elle, respectait ses mœurs simples et sa tendresse pour les pauvres.

Ces liens si doux furent brisés par la mort de Boleslas, qui eut lieu en 1279; et alors, ses enfants étant tous établis, elle put retrouver enfin cette vie religieuse qu'elle aimait tant; elle entra à Gnesne dans un monastère de l'Ordre de Sainte-Claire, où elle vécut encore dix-neuf ans; puis, mûre pour le Ciel, elle y alla le 6 mars de l'an 1298, âgée de soixante-trois ans.

LE MARTYRE DU VÉNÉRABLE JEAN CUYPER.

Ce fidèle Chrétien accompagnait en des jours périlleux le prêtre Arnold, qui de Diest allait prêcher à Loo la foi catholique, attaquée par ces réformés qu'on appelait les gueux, et qui se montraient fiers de ce nom plus encore que de celui de calvinistes. Jean Cuyper était un bon bourgeois d'Utrecht. Les deux voyageurs étaient à peine à un mille de Diest qu'ils furent rencontrés par un petit groupe de gueux, lesquels massacrèrent le bourgeois et maltraitèrent si horriblement le prêtre qu'il ne rentra chez lui qu'à demi-mort. Ces crimes eurent lieu le 6 mars de l'an 1574.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame-de-Nazareth, à la Pierre-Noire, en Portugal. On croit qu'elle a été honorée du temps des Apôtres; et depuis le XI^e^ siècle on a constaté beaucoup de miracles obtenus dans ce sanctuaire.

C'est à la très-sainte Vierge qu'est due la mission que sainte Colette accomplit durant le grand schisme pour la réformation des Ordres de Saint-François et de Sainte-Claire. Les crimes des Chrétiens n'ayant plus pour contrepoids la sainteté, les austérités, les prières des personnes consacrées à Dieu, la très-sainte Vierge apparut à sainte Colette avec son divin Fils, dont le visage irrité montrait assez que sa vengeance allait s'appesantir sur le monde. La Sainte, toute remplie de frayeur, n'osait lever sur lui ses regards, lorsqu'elle vit saint François se jeter à ses pieds, implorer miséricorde pour les pécheurs, et demander au Seigneur de la charger de réformer son Ordre, afin que les hommes se convertissent et que la colère divine s'apaisât. Sainte Colette entreprit cette œuvre si difficile sans autre appui que celui de Dieu et de sa très-sainte Mère, dont elle récitait souvent l'*Ave, Maria*. C'est par cette prière angélique qu'elle obtenait la conversion des pécheurs et la force dont elle avait elle-même besoin. Aussi la très-sainte Vierge veillait sur elle en tous ses dangers, pendant les longs et nombreux voyages qu'elle fut obligé de faire. Deux fois elle la guérit, et elle soutint un jour son ermitage de Corbie, sous les ruines duquel le démon la voulait ensevelir. Elle lui apparaissait souvent, et lui accordait avec bonheur la conversion des pécheurs qu'elle lui demandait. Mais un jour que les crimes des hommes étaient en quelque sorte montés à leur comble, elle apparut à sainte Colette, le visage plein de larmes, et lui montrant un plat où gisait un jeune enfant haché en morceaux : « Comment veux-tu, lui dit-elle, que je prie mon Fils pour les pécheurs, lorsque leurs crimes le déchirent chaque jour et le mettent en pièces? »

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Nicomédie, la fête des saints martyrs Victor et Victorin, qui, avec saint Claudien et sainte Basse, sa femme, ayant pendant trois ans enduré des tourments multipliés, furent mis en prison et y achevèrent le cours de leur vie.

A Tortone, saint Marcien, évêque, mis à mort sous Trajan pour la gloire de Jésus-Christ.

A Constantinople, saint Évagre, qui, ayant été élu évêque par les Catholiques du temps de l'empereur Valens, fut exilé par ce prince, et mourut saintement.

En Chypre, saint Conon, martyr, qui sous l'empereur Dèce, après avoir eu les pieds percés de clous, reçut ordre de courir devant un char; mais, étant tombé sur les genoux, il expira en priant Dieu.

Le même jour, quarante-deux saints Martyrs, qui furent pris dans Amorium, et de là menés en Syrie, où, après un glorieux combat dont ils sortirent victorieux, ils remportèrent la palme du martyre.

A Bologne, saint Basile, que le Pape saint Sylvestre ordonna évêque, et qui, par ses paroles et par ses exemples, gouverna très-saintement l'Église qui lui avait été confiée.

A Barcelone, en Espagne, le Bienheureux Ollegaire, d'abord chanoine, puis évêque de Barcelone, et enfin archevêque de Tarragone.

[1] PRIDIE NONAS MARTII.

Nicomediæ, natalis sanctorum martyrum Victoris et Victorini, qui per triennium cum Claudiano et Bassa uxore ejus, tormentis multis afflicti, et retrusi in carcerem, ibidem vitæ suæ cursum impleverunt. — Terdonæ, sancti Marciani episcopi et martyris, qui sub Trajano pro Christi gloria occisus coronatur. — Constantinopoli, sancti Evagrii, qui tempore Valentis a Catholicis electus episcopus, ab eodem imperatore in exilium missus, migravit ad Dominum. — In Cypro, sancti Cononis martyris, qui sub Decio imperatore pedibus clavis confixis, ante currum jussus currere, in genua procumbens, in oratione reddidit spiritum. — Item, passio sanctorum quadraginta duorum Martyrum, qui in Amorio comprehensi et in Syriam perducti, illic egregio peracto certamine, victores palmam martyrii perceperunt. — Bononiæ, sancti Basilii episcopi, qui a sancto Sylvestro Papa ordinatus, verbo et exemplo creditam sibi Ecclesiam sanctissime gubernavit. — Barcinonæ, in Hispania, beati Ollegarii

Digitized by Google

A Gand, en Flandre, sainte Colette, vierge, qui d'abord entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François, puis, par un mouvement de l'Esprit-Saint, rétablit la règle primitive dans plusieurs monastères de Clarisses. Ses vertus admirables et ses nombreux miracles l'ont rendue illustre. Elle fut canonisée par le Pape Pie VII.

Additions des autres martyrologes.

Saint Julien, médecin, et saint Eubule, martyrs, avec saint Arcade de Chypre, qui les instruisit dans la foi.

Saint Bauthier, prêtre et saint Bilfrid, anachorète.

Saint Basile, évêque de Bologne, ordonné par le Pape saint Sylvestre.

Saint Asclépiodote, martyr à Nicomédie, avec plusieurs autres, sous Dioclétien.

Saint Alef (Alefus), honoré chez les Éthiopiens.

La Bienheureuse Kunisse (Kunegondis), comtesse d'Andech, morte le 6 mars 1020, vénérée en Bavière.

Saint Euphrosyn, martyr en Orient, honoré le 6 mars.

Saint Claudien, martyr en Bithynie, honoré chez les Grecs.

Saint Mercure, martyr, honoré chez les Grecs.

Saint Plamphagon, martyr avec d'autres Chrétiens.

Saint Saturne, martyr avec plusieurs autres à Nicomédie.

Saint Victor, diacre de Plaisance, honoré dans cette ville à l'église de Saint-Savin.

Saint Solutor ou Soluteur, martyr à Carthage avec un autre Saint du nom de Paul.

Saint Soucy (Sollicitus), confesseur, vénéré dans la Marche d'Ancône.

primum canonici, et postea episcopi barcinonensis, et archiepiscopi Tarraconensis. — Apud Gandavum, in Flandria, sanctæ Coletæ virginis, quæ primum tertii Ordinis regulam professa, deinde divino Spiritu afflata, quamplura monialium secundi Ordinis monasteria primævæ disciplinæ restituit, atque divinis exornata virtutibus innumeris claruit miraculis, a Pio septimo Pontifice Maximo in Albo Sanctorum adscripta.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph-Melchior-Thomas de Greische, vicaire général du diocèse d'Embrun, ne fit pas le serment de 1791, fut emprisonné en 1793, condamné à la déportation en 1794, resta onze mois en mer et vint mourir d'épuisement à l'hôpital de Rochefort le 6 février 1795.

Pierre-Gabriel Ruelle, prêtre du diocèse de Beauvais, condamné pour la même cause à la déportation, atteint en mer d'une maladie mortelle, fut débarqué sur les côtes de Saintonge, et mourut à Saintes le même jour, 6 mars 1795.

Digitized by Google

SEPTIÈME JOUR DE MARS.

Saint Thomas d'Aquin, docteur de l'Église. — Sainte Félicité, sainte Perpétue et leurs compagnons, martyrs. — Saint Paul le Simple. — Saint Guillec, abbé. — Saint Ardon Smaragde, abbé d'Aniane. — Le Bienheureux Alaman, Bénédictin. — Le Bienheureux Frovin, abbé. — Le Vénérable Herman Coolsmet. — La Vénérable Sœur Thérèse du Cœur de Jésus. — Le martyre de Mme de la Billiais et de ses filles. — La Vénérable Marie-Clotilde de France. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT THOMAS D'AQUIN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE[1].

Les comtes d'Aquin, si connus dans le royaume de Naples au XIIIe siècle, tiraient leur origine d'un prince lombard. Ils étaient alliés aux rois de Sicile, d'Aragon, de France et à plusieurs autres souverains de l'Europe. L'aïeul du Saint dont nous donnons la Vie avait épousé la sœur de l'empereur Frédéric Ier.

Thomas eut pour père Landulphe, comte d'Aquin, seigneur de Lorette et de Belcastro. Sa mère, nommée Théodore, était fille du comte de Théate. Il vint au monde vers la fin de l'an 1226. On s'aperçut dès ses premières années que Dieu le destinait à quelque chose de grand. Il fut en effet exempt des passions et des défauts qui sont l'apanage ordinaire de l'enfance. L'innocence de ses mœurs, la sérénité de son visage, l'égalité de son caractère, sa modestie, sa douceur, tout enfin annonçait que son âme avait été prévenue des plus abondantes bénédictions du Ciel. A peine eut-il atteint l'âge de cinq ans que son père le mit sous la conduite des religieux du Mont-Cassin, pour lui donner les premiers prin-

[1] Tiré de sa Vie, écrite par Barthélemy de Lucques, qui avait été quelque temps son confesseur, et d'une seconde Vie composée pour sa canonisation par Guillaume de Tocco, prieur de Bénévent, lequel avait été lié particulièrement avec lui. Voyez encore la Vie du même Saint, que le P. Touron donna à Paris en 1737, in-4o.

Digitized by Google

cipes des sciences et de la religion. Ses maîtres furent étonnés de la rapidité de ses progrès. Ils n'avaient point encore eu de disciple qui annonçât tant de talents pour l'avenir et qui montrât de si heureuses dispositions pour la vertu.

Le jeune Thomas n'avait encore que dix ans lorsque l'abbé du Mont-Cassin conseilla à son père de l'envoyer dans quelque université. Le comte d'Aquin, avant que d'éloigner son fils, lui fit passer quelques mois auprès de sa mère dans le château de Lorette, lieu que la dévotion à la très-sainte Vierge a rendu si fameux depuis la fin du XIII^e^ siècle. Thomas fixa sur lui l'admiration de toute sa famille. On était frappé de voir en lui tant de modestie, de piété et de recueillement. Les plus nombreuses compagnies ne pouvaient le distraire, et il était toujours aussi occupé de Dieu que dans le monastère du Mont-Cassin. Il parlait peu, et ne disait jamais rien qui ne fût très à propos. Tout son temps se trouvait partagé entre la prière, l'étude ou quelques autres exercices aussi sérieux qu'utiles. Son plus grand plaisir était de plaider la cause des pauvres auprès de ses parents, dont il obtenait de quoi faire d'abondantes aumônes. Sa charité féconde en ressources trouvait toujours le moyen de procurer des soulagements aux malheureux. Il lui arriva plus d'une fois de retrancher de sa nourriture pour assister ceux qu'il savait dans le besoin. Son père en ayant été informé, lui permit de faire telles aumônes qu'il voudrait. Le Saint se servit fréquemment de cette permission, pendant le peu de temps qu'il resta au château de Lorette.

La comtesse, que tant de bonnes qualités avaient singulièrement attachée à son fils, proposa de lui faire continuer ses études dans la maison paternelle. Elle apportait pour raison que son innocence serait trop exposée dans les écoles publiques; mais le comte fut d'un autre avis, et rejeta l'éducation particulière, dont les avantages ne lui parurent point contre-balancer ceux que l'émulation procure aux jeunes gens. Il se détermina donc à envoyer son fils à Naples, où l'empereur Frédéric II avait fondé une université en 1224. Ce prince avait en même temps défendu d'étudier ailleurs, et cela pour faire tomber l'université de Bologne, ville contre laquelle il était irrité. Il arriva de là qu'une multitude

Digitized by Google

innombrable d'étudiants se rendirent à Naples; mais le désordre et la corruption les y suivirent, et l'on pouvait dire alors des écoles de cette ville ce que saint Augustin disait[1] de celles de Carthage.

Thomas ne fut pas longtemps à s'apercevoir que sa vertu avait beaucoup à craindre du séjour de Naples, et il regretta plus d'une fois le monastère du Mont-Cassin. Mais comme il n'était pas en son pouvoir de retourner dans cette chère solitude, il se revêtit des armes de la foi, et sut garder son cœur avec tant de vigilance qu'il ne fut point infecté par le poison du vice. Il imita le jeune Daniel et Tobie, qui demeurèrent fidèles au Seigneur au milieu des désordres de Babylone et de Ninive. Il fit un pacte avec ses yeux pour ne les laisser jamais reposer sur des objets dangereux ou profanes. Il évitait avec le plus grand soin la société de toutes les personnes dont la vertu était suspecte, et pendant que ses condisciples couraient aux divertissements du monde, il se retirait dans quelque église pour s'y entretenir avec Dieu, ou dans son cabinet pour y vaquer à l'étude. Il apprit la rhétorique sous le célèbre Pierre Martin. Quant à son cours de philosophie, il le fit sous Pierre d'Hibernie, l'un des plus savants hommes de son siècle. Ses progrès furent si rapides qu'il était en état de répéter les leçons publiques avec encore plus de clarté et de précision que les maîtres ne les avaient expliquées; mais son application à l'étude ne l'empêchait pas de travailler à son avancement spirituel. Il se perfectionnait chaque jour dans la science des Saints, par l'exercice de l'oraison et par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, que son humilité lui faisait cacher aux yeux des hommes. Il se privait souvent du nécessaire pour assister les pauvres, et les aumônes qu'il leur distribuait avaient d'autant plus de mérite que Dieu seul en était le témoin. Enfin, il se conformait à cette maxime de l'Évangile : *Que la main gauche ne voie pas ce que donne la main droite!*

Les disciples de saint Dominique, mort depuis vingt-deux ans, faisaient alors l'ornement de l'Église par l'éminente sainteté de leur vie. Thomas eut quelques entretiens avec un d'entre eux,

[1] *Confess.*, liv. V, ch. VIII.

Digitized by Google

qui était un homme tout rempli de l'Esprit de Dieu. Les instructions qu'il en reçut augmentèrent en lui le mépris qu'il avait déjà conçu pour toutes les choses du monde. Sa ferveur prenait tous les jours de nouveaux accroissements, et l'amour divin s'allumait de plus en plus dans le fond de son cœur. Cette flamme sacrée agissait sur lui avec tant de vivacité, qu'étant un jour en prières, son visage parut tout rayonnant de lumière. Enfin, dégoûté du siècle plus que jamais, il résolut de suivre le désir ardent qu'il avait d'entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Le comte son père, en ayant été informé, employa les promesses et les menaces pour empêcher l'exécution d'un pareil dessein; mais tout fut inutile. Le jeune Thomas, qui savait que la voix de la chair et du sang ne doit point être écoutée lorsque celle de Dieu se fait entendre, persista dans sa première résolution, et prit l'habit chez les Dominicains de Naples en 1243. Il avait alors dix-sept ans.

La comtesse sa mère n'eut pas plutôt appris ce qui venait de se passer, qu'elle courut à Naples, déterminée à tout entreprendre pour faire rentrer son fils dans le monde. A la première nouvelle que Thomas reçut du motif de son voyage, il pria ses supérieurs de lui épargner les combats qu'il aurait à soutenir, en l'éloignant de Naples. On eut égard à sa demande, et on l'envoya à Rome dans le couvent de Sainte-Sabine. On le fit ensuite partir de cette ville pour l'envoyer à Paris; mais il ne put y arriver par les raisons que nous allons rapporter.

On avait mandé sa marche à deux de ses frères, Landulphe et Raynald, qui servaient en Toscane dans l'armée de l'empereur Frédéric II. Ils firent garder les chemins avec tant de vigilance que Thomas fut pris auprès d'Acqua-Pendente[1], et remis entre leurs mains. Ils voulurent l'engager à quitter l'habit qu'il portait; mais le jeune novice déclara constamment que rien ne serait capable de l'y déterminer. On le conduisit donc en habit de religieux au château de Rocca-Sicca, qui appartenait à sa famille; sa mère fut enchantée de l'avoir auprès d'elle, se flattant qu'on pourrait peu à peu le porter à choisir un autre état. Elle essaya

[1] Petite ville entre Sienne et le lac de Bolsenne.

Digitized by Google

de lui persuader qu'il n'était pas dans l'ordre de la Providence, sous prétexte qu'il avait disposé de sa liberté sans le consentement de ses parents; elle conclut de là qu'il allèguerait en vain la vocation du Ciel, puisqu'elle ne pouvait être opposée à la loi qui oblige les enfants à ne rien faire que de concert avec leurs parents; elle ajouta encore beaucoup d'autres raisons, auxquelles les prières, les larmes et les caresses donnèrent une nouvelle force. On sait combien la nature est éloquente dans de semblables circonstances. Thomas fut sensible à la douleur de sa mère, mais sa sensibilité se renferma dans les bornes du devoir. Il lui répondit, avec une fermeté modeste et respectueuse, qu'il avait tout pesé, que sa vocation venait certainement de Dieu, et qu'il était résolu d'y correspondre, quelque chose qu'il dût lui en coûter. La comtesse, outrée de colère, accabla son fils de reproches sanglants, ordonna qu'il fût étroitement enfermé, et ne permit qu'à ses deux sœurs de le voir et de lui parler.

Qu'on se figure les assauts que Thomas eut à soutenir de la part de ses sœurs. Elles attaquèrent sa constance par tout ce que la tendresse a de plus insinuant; elles lui peignirent surtout la douleur d'une mère désolée, que rien ne pouvait consoler. Le Saint, toujours inébranlable, ne répondit que par des discours touchants sur le mépris du monde et sur l'amour de la vertu. Il parlait sur ces matières avec tant d'énergie qu'à la fin ses sœurs en furent vivement touchées; il eut même la consolation de les voir entrer dans ses sentiments et embrasser avec zèle le parti de la piété. La conversion de deux personnes que la grâce venait d'unir à lui par des liens infiniment plus forts que ceux du sang, ne contribuait pas peu à adoucir la rigueur de sa captivité. Il employait la plus grande partie de son temps à la prière et à la méditation; le reste, il le donnait à la lecture de quelques livres que les religieux de Saint-Dominique lui avaient fait remettre par le moyen de ses sœurs. Ces livres étaient une Bible, la *Dialectique* d'Aristote, et les ouvrages de Pierre Lombard, dit le *Maître des sentences*.

Cependant Landulphe et Raynald revinrent de l'armée. En arrivant, ils trouvèrent leur mère dans la désolation et Thomas

Digitized by Google

aussi ferme qu'auparavant. Cette circonstance, à laquelle ils ne s'attendaient peut-être pas, leur fit imaginer, pour réduire leur frère, des moyens que l'humanité désapprouvait, ainsi que la religion. Le premier coup qu'ils lui portèrent fut de le renfermer dans la tour du château. Ils mirent en pièces son habit de religieux, le chargèrent d'opprobres, et lui firent souffrir mille indignités. Rien n'etant capable d'ébranler le Saint, ils s'avisèrent d'un artifice dont le démon seul put leur inspirer la pensée : ils introduisirent dans sa chambre une des plus belles courtisanes du pays, et lui promirent une grande récompense si elle venait à bout de le séduire. Cette malheureuse employa, pour réussir, tout ce qu'une femme de son caractère a de ruse et d'impudence. Thomas, effrayé du danger que court son innocence, ne perd point courage : il se défie de lui-même, et appelle à son secours le Dieu de pureté; il s'arme ensuite d'un tison allumé, poursuit celle qui voulait le corrompre, et la chasse de sa chambre. Après cette victoire, il ressentit une confusion secrète d'avoir été tenté d'une manière si humiliante; puis s'étant prosterné, il rendit grâces à Dieu du secours qu'il lui avait envoyé; il se consacra de nouveau à son service, et lui demanda, les yeux baignés de larmes, la grâce de ne jamais pécher contre la vertu que le démon avait essayé de lui ravir. Sa prière fut exaucée; car non-seulement il vécut depuis dans une chasteté parfaite, mais il n'éprouva pas même la moindre tentation de la chair, comme il le déclara quelque temps avant sa mort au P. Renaud, son confesseur : tant il est vrai qu'une première victoire désarme quelquefois pour toujours l'ennemi du salut; mais cela ne dispense pas de l'obligation de veiller sur soi-même avec la plus grande exactitude, autrement on mériterait d'être abandonné de Dieu, qui ne hait rien tant que la présomption.

Il y avait un an ou même deux, selon quelques auteurs, que Thomas était emprisonné dans le château de Rocca-Sicca. Le Pape Innocent IV et l'empereur Frédéric II, auxquels on avait rendu compte de la cruelle persécution qu'on lui avait suscitée, s'intéressèrent vivement en sa faveur; ils firent parler pour lui à sa mère et à ses frères, qui à la fin prirent des sentiments plus

Digitized by Google

humains à son égard. La comtesse même ne parut pas éloignée de vouloir favoriser secrètement l'évasion de son fils. Les Dominicains de Naples, qui furent instruits de ses dispositions, envoyèrent quelques religieux déguisés au château de Rocca-Sicca. Ceux-ci s'étant rendus à l'heure marquée au bas de la tour, reçurent dans leurs bras le Saint, qu'une de ses sœurs faisait descendre par le moyen d'un panier, et le menèrent avec joie à leur couvent. Thomas fit profession l'année suivante. Le jour où il offrit à Dieu le sacrifice de sa liberté lui parut le plus beau de sa vie : il le passa dans les exercices de la piété la plus tendre et la plus affectueuse. Cependant sa mère et ses frères désapprouvèrent hautement sa profession; ils lui prêtèrent des motifs odieux, et en portèrent leurs plaintes au Saint-Siége. Le Pape manda aussitôt à Rome le jeune profès pour l'examiner sur sa vocation à l'état religieux. Il fut extrêmement satisfait de ses réponses, et pénétré d'admiration pour ses vertus, il approuva le genre de vie qu'il avait embrassé, et lui permit d'y persévérer. Depuis ce temps-là, le Saint ne fut plus inquiété par sa famille.

Cependant Jean le Teutonique, général des Dominicains, ayant fait un voyage à Paris, y mena saint Thomas avec lui. Il le fit ensuite passer à Cologne, où Albert le Grand enseignait la théologie avec beaucoup de réputation. Thomas suivit les leçons de cet habile maître ; tout le temps que les devoirs de la religion lui laissaient libre il le consacra à l'étude. L'envie de s'attirer les applaudissements des hommes n'entrait pour rien dans le désir qu'il avait d'apprendre : il ne se proposait que la gloire de Dieu et l'intérêt de la religion. Il fit bientôt des progrès extraordinaires, mais il les cachait par humilité. Il se condamna par le même motif à un rigoureux silence, que ses condisciples prirent pour de la stupidité. On l'appelait *le bœuf muet* ou *le grand bœuf de Sicile*. Il arriva même une fois qu'un de ses condisciples lui offrit de lui expliquer la leçon, afin de lui en faciliter l'intelligence. Thomas accepta l'offre avec une vive reconnaissance, quoiqu'il fût dès lors en état de servir de maître aux autres. Une telle humilité avait d'autant plus de mérite devant Dieu que les

Digitized by Google

étudiants sont plus portés à faire briller leurs talents et leur supériorité ; mais Dieu, qui se plaît à glorifier ses serviteurs à proportion de l'éloignement qu'ils ont pour l'estime et les louanges, permit que l'on reconnût dans le Saint une grande beauté de génie, une pénétration d'esprit singulière et un profond savoir, joint au jugement le plus solide. En effet, Albert l'ayant interrogé sur des matières fort obscures, il répondit avec tant de justesse et de netteté que tous les auditeurs en furent ravis d'admiration. Albert lui-même s'écria, transporté de joie : « Nous appelons Thomas le bœuf muet, mais il mugira un jour si haut par sa doctrine qu'il sera entendu de tout l'univers[1]. » Un éloge aussi flatteur n'excita dans le Saint aucun mouvement de vanité. On ne vit point de changement dans sa conduite, parce qu'il n'y en eut point dans son intérieur : c'était toujours la même modestie, la même simplicité, le même recueillement, le même amour pour la retraite, le silence, la prière. Pénétré sans cesse de la grandeur de Dieu et de la bassesse de son néant, il était dans la plus parfaite indifférence par rapport au mépris et aux louanges. Ce fut dans la première année de son cours d'études sous Albert le Grand qu'il écrivit ses Commentaires sur la morale d'Aristote.

Le chapitre général des Dominicains tenu à Cologne en 1245, ayant arrêté qu'Albert irait enseigner la théologie dans le collége de Saint-Jacques à Paris, le Saint eut ordre de l'y suivre pour continuer ses études[2]. Il y parut avec le plus grand éclat ; mais son application à la théologie ne porta point la sècheresse dans son cœur, comme cela n'est que trop ordinaire à ceux qui n'étudient que pour devenir savants. Il avait trouvé le moyen de rendre sa prière continuelle, en marchant sans cesse en la présence de Dieu, et en s'unissant à lui par de fréquentes aspirations. Dans l'éclaircissement des questions épineuses, il comptait moins sur son travail que sur la bonté divine, qu'il sollicitait avec une

[1] Nos vocamus istum bovem mutum ; sed ipse dabit talem in doctrina mugitum quod in toto mundo sonabit.

[2] Le collége de Saint-Jacques avait été donné aux Dominicains par l'université de Paris. C'est de là que ces religieux ont été appelés *Jacobins* en France.

Digitized by Google

nouvelle ferveur. Il se trouva très-bien de cette méthode; aussi avait-il coutume de dire qu'il avait moins appris dans les livres que devant son Crucifix et au pied des autels.

La joie intérieure de son âme se manifestait par la sérénité de son visage, par sa douceur et son affabilité dans la conversation. Son obéissance était égale à son humilité. Nous en citerons un trait. Un jour qu'il lisait au réfectoire, le correcteur de table lui dit par méprise de prononcer une syllabe autrement qu'il n'avait fait. Quoiqu'il l'eût bien prononcée, il se reprit aussitôt; et lorsque les Frères lui dirent après le repas qu'il n'aurait pas dû se reprendre, puisqu'il ne s'était point trompé, il leur répondit: « Il nous importe bien peu de prononcer un mot de telle ou telle manière; mais il importe toujours à un religieux de pratiquer l'obéissance et l'humilité. » Il était si mortifié et tellement maître de ses sens qu'il prenait ses repas sans faire la moindre attention à l'espèce ou à la qualité des mets qu'on lui servait, et souvent il lui arrivait de se lever de table sans savoir ce qu'il avait mangé.

Il fut nommé, en 1248, par le chapitre général de son Ordre, pour professer à Cologne avec Albert le Grand. Dès ses premières leçons, il égala la haute réputation de son ancien maître, quoiqu'il ne fût que dans la vingt-deuxième année de son âge. Ce fut alors qu'il publia ses Commentaires sur la morale et sur les ouvrages philosophiques d'Aristote. Lorsqu'il vit approcher le temps où il devait recevoir les saints Ordres, il s'y prépara par un redoublement de ferveur dans la prière, les veilles et les autres exercices de piété. Il avait une dévotion extraordinaire pour l'auguste sacrement de l'Eucharistie. Il passait plusieurs heures du jour et une bonne partie de la nuit au pied du sanctuaire, où il produisait les actes de l'adoration la plus profonde, et se livrait aux transports de l'amour le plus tendre à la vue de l'immense charité de Jésus-Christ. Quand il eut été ordonné prêtre, il offrit le saint Sacrifice avec une dévotion vraiment angélique. Il arrosait souvent l'autel de ses larmes, et y paraissait comme ravi hors de lui-même. On remarquait dans ses yeux et sur son visage un feu qui montrait extérieurement celui dont son

Digitized by Google

cœur était embrasé. L'accroissement de sa ferveur était si sensible après la réception du Corps et du Sang de Jésus-Christ, que les fidèles qui se trouvaient alors dans l'église en étaient singulièrement attendris. Sa Messe finie, il en servait ou en entendait ordinairement une autre en action de grâces.

Notre Saint ayant été chargé d'annoncer la parole de Dieu, il le fit avec une onction admirable. Partout on l'écoutait comme un Ange descendu du Ciel; aussi ses sermons étaient-ils suivis d'un grand nombre de conversions. Cologne, Paris, Rome et quelques autres villes d'Italie furent les principaux théâtres de son zèle. Les juifs mêmes suivirent quelquefois l'exemple des Chrétiens, parce qu'ils n'étaient pas moins frappés de l'éclat de ses vertus que persuadés par la force de ses raisonnements. Le vif intérêt qu'il prenait au salut de ses proches lui inspira un ardent désir de les voir marcher dans les voies de la justice; il travailla donc à leur conversion, et il vint à bout de les porter à la pratique de la plus sublime vertu. Sa sœur aînée se consacra à Dieu dans le monastère de Sainte-Marie de Capoue, dont elle mourut abbesse. Théodora, sa seconde sœur, qui épousa le comte de Marsico, passa le reste de sa vie d'une manière très-exemplaire, et s'endormit du sommeil des justes. La comtesse sa mère expia par toutes sortes de bonnes œuvres les fautes que lui avait fait commettre une tendresse trop naturelle, et termina aussi saintement sa carrière. Quant à ses deux frères Landulphe et Raynald, ils eurent également le bonheur de mourir en véritables Chrétiens. Ils satisfirent à la justice divine par la patience avec laquelle ils souffrirent les persécutions que leur suscita l'empereur Frédéric II, qui, pour se venger de ce qu'ils avaient quitté son service, rasa la ville d'Aquin en 1250.

Thomas fut envoyé à Paris en 1252 pour y enseigner la théologie. La réputation qu'il s'était déjà faite par la vivacité de son esprit et par la solidité de son jugement, attira dans sa classe une multitude innombrable d'auditeurs[1]. Il reçut le degré de docteur

[1] On suivait alors dans l'université de Paris une méthode différente de celle qu'on y suit aujourd'hui. Les professeurs ne dictaient point de cahiers : ils préparaient leurs leçons avec soin, et les prononçaient de suite comme des ha-

Digitized by Google

le 23 octobre 1257; mais il fallut, pour l'y déterminer, que ses supérieurs s'expliquassent par des ordres. Il avait alors trente-un ans. Les professeurs de l'université de Paris s'étant trouvés partagés l'année suivante au sujet des accidents eucharistiques,

rangues. Les écoliers en retenaient ce qu'ils pouvaient, et souvent faisaient en leur particulier de courtes notes pour graver dans leur mémoire ce qu'il y avait de plus essentiel. Cette manière d'enseigner est encore en usage à Padoue et dans quelques autres écoles. On n'accordait alors les degrés académiques qu'à ceux qui enseignaient. Il fallait, pour être reçu maître-ès-art, avoir étudié au moins six ans, et en avoir vingt-un accomplis. Quant à la théologie, on ne pouvait l'enseigner que lorsqu'on l'avait étudiée huit ans, et qu'on en en avait trente-cinq. L'université dispensa saint Thomas de la règle générale à cause de son rare mérite, et lui permit de professer la théologie à vingt-cinq ans. Celui qui était nommé bachelier expliquait pendant un an le *Maître des Sentences* dans la classe d'un docteur; et sur l'attestation de ce docteur, il subissait des examens publics et rigoureux, puis était admis au grade de licencié, qui lui donnait le droit d'enseigner comme docteur. Il employait une seconde année à expliquer le *Maître des Sentences;* après quoi il recevait du chancelier de l'université le grade de docteur, et dès lors il avait une école, avec un bachelier qui enseignait sous lui.

Saint Thomas avait déjà commencé les actes nécessaires pour parvenir au doctorat; mais il fut obligé de les interrompre pour quelque temps, à l'occasion des démêlés qui divisèrent en 1253 les docteurs séculiers et réguliers. Ces derniers étaient principalement des Ordres de Saint-François et de Saint-Dominique. Notre Saint ne fut point épargné dans le feu de la dispute; on l'accabla d'invectives et d'injures, auxquelles il n'opposa longtemps que la modestie et le silence. Comme il prêchait un dimanche des Rameaux dans l'église de son couvent, il survint un bedeau, qui, après l'avoir interrompu, fit la lecture d'un libelle où il était fort maltraité, ainsi que ses collègues. Cette lecture finie, Thomas reprit tranquillement son discours, et le continua sans dire un seul mot pour sa justification ni pour celle de ses Frères. Les choses n'en restèrent pas là. Guillaume de Saint-Amour déchira les Ordres mendiants dans son livre *des Périls des derniers temps*. Saint Louis l'ayant envoyé au Pape Alexandre IV, saint Thomas et saint Bonaventure passèrent en Italie pour prendre la défense de leurs Ordres. Ce fut là que notre Saint composa son dix-neuvième opuscule, qui était une excellente réfutation de tout ce qu'avait avancé Guillaume de Saint-Amour. Le Pape condamna le livre *des Périls des derniers temps*, ainsi qu'un autre livre intitulé *l'Évangile éternel*. L'auteur anonyme de ce dernier ouvrage, infatué des erreurs de l'abbé Joachim, soutenait, entre autres impiétés, que le Nouveau Testament serait aboli comme l'Ancien, en 1260, et qu'on verrait alors commencer le troisième état du monde, qui serait le temps du Saint-Esprit, d'un autre Évangile et d'un sacerdoce plus parfait. Saint Thomas écrivit contre cet auteur et contre quelques autres fanatiques. Ses décisions préparèrent les anathèmes qui furent lancés contre les joachimites par le Concile d'Arles, entre les années 1262 et 1266. Les écrivains qui passent pour les

Digitized by Google

ils résolurent de le consulter et de s'en tenir à sa décision. C'était une distinction bien flatteuse pour un jeune docteur; mais le Saint, dont l'humilité égalait la science, ne se prévalut point de cette marque d'estime; il mit en Dieu toute sa confiance, puis il eut recours au jeûne et à la prière pour obtenir du Ciel les lumières dont il avait besoin. S'étant ainsi préparé à l'examen de la question proposée, il la traita dans un ouvrage que nous avons encore, et cela avec une telle supériorité que tout le monde fut de son sentiment.

Les savants n'étaient pas les seuls qui rendissent justice au rare mérite de Thomas. Saint Louis, roi de France, avait une entière confiance en ses lumières, et lui demandait son avis sur

plus exacts mettent ce Concile en 1269; mais il est visible qu'ils se trompent. En effet, le Concile d'Arles qui condamna les joachimites, fut, de l'aveu de tout le monde, assemblé par l'archevêque Florent, prédécesseur immédiat de Bertrand de Malferrat, qui siégea depuis 1260 jusqu'au 8 des calendes de juin 1262. Au mois d'août de la même année, Florent fut élevé sur le siége d'Arles, et mourut le 28 juin 1266. On ignore l'année précise où se tint le Concile dont il s'agit; mais il faut le placer entre les années 1262 et 1266. Ces paroles du préambule *secundum partem (temporis) attribuunt Filio quam appellant species gratiæ, et duravit annis MCCLX,* prouvent à la vérité que les visionnaires que le Concile anathématise avaient fixé la fin de la durée de l'Évangile du Fils, et le commencement du Saint-Esprit à l'an 1260; mais elles ne prouvent nullement que le Concile ait été tenu précisément cette année. Ces mots *duravit annis MCCLX,* donnent même à entendre que les Pères du Concile ne rapportent les erreurs qu'ils vont condamner qu'après cette année complète et révolue. Cette discussion chronologique nous a paru nécessaire pour relever une méprise qui est échappée aux savants. M. l'abbé Bonnement, promoteur du diocèse d'Arles, l'a découverte en étudiant les antiquités ecclésiastiques de sa patrie; il est venu à bout de débrouiller et de fixer la chronologie des Archevêques d'Arles, de ceux surtout qui ont siégé vers le milieu de XIIIe siècle. Le dépôt des archives de l'archevêché, qui avait été jusqu'alors impénétrable, lui a été ouvert par l'ordre de M. Dulau, archevêque d'Arles, si connu par ses lumières, ses vertus, son zèle et son amour pour les progrès des bonnes études.

Mais revenons à saint Thomas. Il s'embarqua pour retourner en France : il survint dans ce trajet une tempête si violente, que les mariniers et les passagers se crurent perdus sans ressource. Au milieu de la consternation générale, le Saint, sans rien perdre de sa tranquilité, redoublait la ferveur de ses prières, mettant toute sa confiance en Celui auquel la mer et les vents obéissent. Elle ne fut point vaine; le calme succéda à la tempête, et on fit heureusement le reste du trajet. L'exil de Guillaume de Saint-Amour établit enfin la paix dans l'université de Paris.

Digitized by Google

les plus importantes affaires de l'État. Il l'invitait souvent à manger à sa table, honneur que le Saint acceptait le plus rarement qu'il lui était possible, par un principe d'humilité. Quand toutefois il était obligé de l'accepter, il paraissait à la cour aussi modeste et aussi recueilli que dans son couvent. Étant un jour à la table du roi, il lui arriva une de ces distractions qui doit être rapportée ici. Il travaillait alors à réfuter l'hérésie des bulgares, ou nouveaux manichéens, laquelle, depuis quelques années, s'était renouvelée en Italie. Comme il avait la tête pleine de sa matière et l'esprit fortement occupé des profondes méditations qu'il avait faites, il s'écria tout-à-coup : « Voilà qui est décisif contre les manichéens[1]. » Son prieur qui l'avait accompagné lui ayant dit de penser au lieu où il était, il se mit en devoir de réparer sa faute en demandant pardon au roi ; mais ce bon prince, loin de marquer aucun mécontentement, ordonna à un de ses secrétaires d'écrire le raisonnement que le Saint venait de faire, de peur qu'il ne s'échappât de sa mémoire.

Thomas assista, en 1259, au trente-sixième chapitre général de son Ordre, qui se tint à Valenciennes. Il y fut chargé, conjointement avec Albert le Grand et trois autres docteurs, de faire quelques règlements pour les études. De retour à Paris, il y continua ses leçons de théologie, et acheva d'y gagner les cœurs par son affabilité et sa modestie. Malgré son zèle à défendre la vérité connue, il se possédait toujours dans le feu de la dispute, et ne se servait jamais d'expressions dures et injurieuses. Ce fut par sa douceur, encore plus que par la force invincible de ses raisons, qu'il détermina un jeune docteur à rétracter publiquement une opinion dangereuse qu'il avait avancée dans ses thèses.

Le Pape Urbain IV, qui connaissait tout le mérite du Saint, l'appela à Rome en 1261. Thomas y fut chargé par son général de professer la théologie, emploi dont il s'acquitta avec sa capacité ordinaire. Le Souverain-Pontife voulut l'élever plusieurs fois aux dignités ecclésiastiques ; mais le Saint les refusa toutes, et préféra l'état de simple religieux à des places que l'am-

[1] Conclusum est contra manichæos.

Digitized by Google

bition rechercherait moins, si elle était capable de réfléchir sur les dangers qui les environnent. Tout ce qu'Urbain put obtenir de lui fut qu'il ne s'éloignerait point de sa personne. Ceci lui procura l'occasion d'annoncer la parole de Dieu dans toutes les villes où le Pape avait coutume de résider, comme à Rome, à Viterbe, à Orviette, à Fondi et à Pérouse. Il parut aussi depuis avec éclat dans les villes de Bologne et de Naples, donnant partout les preuves les plus sensibles de ses talents pour la prédication et pour l'enseignement. Prêchant à Rome un jour de vendredi saint, il parla d'une manière si touchante de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes et de l'ingratitude de ceux-ci envers le Rédempteur, qu'il fit couler les larmes de tout son auditoire; les soupirs et les gémissements de l'assemblée l'obligèrent même de s'arrêter plusieurs fois. Le sermon qu'il fit le jour de Pâques suivant, sur la gloire de Jésus-Christ et sur le bonheur de ceux qui ressuscitent avec lui par la grâce, produisit encore de merveilleux effets. Guillaume de Tocco ajoute que, comme le Saint sortait de l'église de Saint-Pierre après son sermon, une femme se trouva tout-à-coup guérie d'une perte de sang en touchant les bords de son habit. Mais la conversion de deux rabbins distingués parmi les juifs fut un prodige encore plus grand. Le Saint, qui les avait rencontrés par hasard à la maison de campagne du cardinal Richard, entra en dispute avec eux, leur prouva solidement que le Messie était venu, que ce Messie était Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, et qu'il fallait par conséquent se soumettre à l'Évangile. On convint de part et d'autre que l'on reprendrait la conférence le lendemain. Thomas passa la nuit au pied des autels, et conjura Celui qui peut seul convertir les cœurs d'achever l'ouvrage qu'il avait déjà commencé. Sa prière fut exaucée. En effet, les deux rabbins le vinrent trouver le lendemain matin, non pour recommencer la dispute, mais pour embrasser la religion chrétienne. Leur exemple fut suivi par plusieurs autres juifs.

Les Dominicains ayant tenu leur quarantième chapitre général à Londres en 1263, le Saint y assista. Il demanda quelque temps après la permission de ne plus enseigner, ce qui lui fut

Digitized by Google

accordé. Il rentra par là dans l'état de simple religieux, comme son humilité le lui faisait désirer ardemment. Cependant le Pape Clément IV, qui l'estimait autant que son prédécesseur, lui offrit en 1265, l'archevêché de Naples ; mais il le refusa constamment, ainsi que toutes les autres dignités ecclésiastiques auxquelles le même Pape voulut l'élever. Thomas, étant à Bologne, y composa la première partie de sa *Somme théologique*. Il passa de Bologne à Naples. Ce fut dans cette dernière ville qu'arriva ce qui est rapporté de lui par Tocco et par quelques autres écrivains. Un jour qu'il priait avec ferveur devant son Crucifix, il entra dans une douce extase, et fut élevé de terre à la hauteur de plusieurs coudées. Dominique de Caserte, qui le vit en cet état, fut bien moins frappé du ravissement, qu'on savait lui être assez ordinaire, que de la voix miraculeuse qui sortit de la bouche du Crucifix pour lui faire entendre ces paroles : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas; quelle récompense demandez-vous? » A quoi le Saint répondit : « Nulle autre que vous, Seigneur[1]. »

Depuis le 6 décembre 1273, jusqu'au 7 de mars suivant, qui fut le jour de sa mort, le saint Docteur ne voulut plus ni parler, ni écrire sur les matières théologiques[2]. Il renonça entièrement

[1] Bene scripsisti de me, Thoma; quam mercedem accipies? — Non aliam, nisi te, Domine.

[2] On peut diviser les ouvrages de saint Thomas en quatre classes différentes : dans la première sont les ouvrages de philosophie; dans la seconde, ceux de théologie; dans la troisième, les Commentaires sur l'Écriture sainte ; dans la quatrième, les opuscules, qu'on peut appeler *œuvres mêlées*, à cause de la diversité des matières qui y sont expliquées.

Il faut reprendre les choses d'un peu plus haut, pour faire connaître les ouvrages philosophiques de saint Thomas. L'élégance du style avait donné aux écrits de Platon la plus grande vogue parmi les païens, et les plus savants Pères de l'Église avaient été élevés dans les maximes de l'école de ce philosophe. Sa doctrine paraissait favoriser la religion chrétienne. Effectivement, aucun auteur païen n'avait jamais parlé d'une manière aussi sublime des attributs de la Divinité, de la Providence, des supplices et des récompenses d'une vie future. On a conclu de là que Platon, dans le cours de ses voyages en Égypte et en Phénicie, y avait appris plusieurs de ces vérités primordiales que la tradition y avait conservées malgré les ténèbres du paganisme. Il n'en est pas de même de la philosophie d'Aristote. Outre qu'elle ne présentait pas d'aussi belles connaissances, elle contenait encore plusieurs principes dangereux, dont les hérétiques des premiers siècles s'étaient servis pour saper les

Digitized by Google

à ses études pour ne plus s'occuper que de l'éternité, et pour soupirer à loisir après le moment heureux qui le ferait entrer dans la jouissance de son Dieu. Mais pendant qu'il vivait ainsi dans la retraite et dans la prière, Grégoire X le tira de sa chère

fondements du Christianisme Elle avait donc moins de cours que celle de Platon; et voilà pourquoi Tertullien appelait Aristote *le patriarche des hérétiques*, et qu'un Concile de Paris proscrivit ses ouvrages vers l'an 1209. Cela n'empêche pourtant pas les personnes qui jugent sans partialité de le regarder comme le plus beau génie de l'antiquité, et peut-être même comme le génie le plus profond et le plus pénétrant qui ait jamais paru. Il est le seul des anciens qui ait connu, approfondi, développé les règles du raisonnement, et qui ait donné un système complet de philosophie; et s'il est tombé dans des erreurs, comme on n'en peut disconvenir, ceci vient de ce qu'il a trop compté sur la raison humaine, qui est bien faible lorsqu'elle n'est pas éclairée par les lumières de la révélation. Les anciens hérétiques ne sont pas les seuls qui aient abusé des principes d'Aristote : ils eurent des imitateurs dans le XII^e^ et dans le XIII^e^ siècle, tels que Pierre Abailard, les albigeois, etc. Mais de tous ceux qui écrivirent alors sur les principes du philosophe grec, il n'en est point qui ait poussé la subtilité plus loin que les Sarrasins d'Arabie et d'Espagne. Saint Thomas attaqua les ennemis de la vérité avec leurs propres armes; il fit servir la philosophie même d'Aristote à la défense de la foi, et l'on peut dire qu'il réussit dans son entreprise au-delà de toute espérance. Il distingua les erreurs pour les réfuter, et présenta sous le jour le plus frappant des vérités que la raison avait découvertes, mais qui étaient souvent enveloppées de ténèbres que tout le monde n'était pas en état de percer. Enfin Aristote, qu'on appelait la terreur des Chrétiens, fut rendu comme orthodoxe par saint Thomas, et fournit à la religion de nouvelles armes contre l'athéisme et l'idolâtrie. Ce que le saint Docteur a écrit sur ce philosophe fait la matière des cinq premiers volumes de ses œuvres. Si l'on y trouve quelquefois des choses de peu de conséquence, c'est moins sa faute que celle du génie sophistique des Arabes.

2° Les Commentaires de saint Thomas sur les quatre livres du *Maître des sentences*, renferment un cours méthodique de théologie, et forment les volumes VI et VII de ses œuvres.

3° Les tomes X, XI et XII contiennent la *Somme théologique*. Cet ouvrage est admirable, quoique la mort n'ait pas permis à son auteur d'y mettre la dernière main. Saint Augustin est celui de tous les Pères qu'il a le plus suivi; ce qui a fait dire aux savants cardinaux de Norris et d'Aguirre, que saint Thomas était son plus fidèle interprète. Il a tiré principalement des *Morales* de saint Grégoire sur Job, les règles pratiques des devoirs et des vertus. Ce fut à la sollicitation de saint Raimond de Pennafort que notre saint docteur composa la *Somme contre les gentils*. Le but de cet ouvrage était de fournir aux prédicateurs d'Espagne les moyens de travailler avec fruit à la conversion des juifs et des Sarrasins.

4° Nous avons aussi de saint Thomas des Commentaires sur la plus grande partie de l'Écriture. Il parut se surpasser lui-même dans l'explication qu'il

Digitized by Google

solitude, afin de l'envoyer au Concile qu'il venait de convoquer à Lyon pour travailler à l'extinction du schisme des Grecs, et pour procurer du secours à la Terre sainte. Comme les ambassadeurs de l'empereur Michel Paléologue devaient y assister, ainsi que plusieurs Prélats de l'Église orientale, un homme tel que Thomas pouvait rendre des services importants à l'Église. Le Souverain-Pontife lui enjoignit donc, par un bref particulier, de se rendre au Concile, dont l'ouverture était fixée au 1er mai 1274; il lui ordonna en même temps de se préparer à défendre la foi catholique en présence des Grecs. La santé du Saint était alors en mauvais état; mais cela ne l'empêcha point de partir de Naples, où il se trouvait, vers la fin du mois de janvier. On lui donna pour compagnon de voyage le P. Renaud de Piperno, qu'on chargea de prendre soin de lui, parce qu'il était si peu occupé de son corps qu'il aurait souvent oublié de pourvoir aux plus indispensables nécessités, si quelqu'un n'y eût veillé particulièrement.

Thomas, ayant trouvé sur sa route le château de Magenza, y passa quelque temps pour voir Françoise d'Aquin, sa nièce, mariée au comte de Cécano. Là, sa maladie augmenta considérablement, et il fut pris d'un dégoût général pour toute sorte de nourriture. Comme on le pressait un jour de dire ce qu'il avait envie de manger, il répondit, pour se délivrer des importunités de ses parents, qu'il mangerait peut-être d'un certain poisson

donna des Épîtres de saint Paul. Ce fut lui qui, par l'ordre du Pape Urbain IV, composa l'office du Saint-Sacrement, que l'Église chante encore aujourd'hui.

5° Ses *Opuscules* ont diverses matières pour objet. On y trouve la réfutation des erreurs des Grecs schismatiques et de plusieurs hérésies, la discussion de quelques points de philosophie ou de théologie, des explications du Symbole, des Sacrements, du Décalogue, de l'Oraison dominicale, de la Salutation angélique. Le saint Docteur, dans ses traités de piété, réduit les règles de la vie intérieure aux deux suivantes : 1° à travailler, par la pratique de la mortification et du renoncement à soi-même, à détruire le règne de l'orgueil et de l'amour désordonné des créatures ; 2° à allumer sans cesse dans son cœur le feu de l'amour divin par l'exercice de la prière et de la méditation, et par un parfait accomplissement de la volonté de Dieu en toutes choses. *Opusc.* XVII et XVIII.

La meilleure édition des œuvres de saint Thomas est celle qui fut donnée à Rome en 1570, 18 tomes in-fol.; et parmi les éditions particulières de sa *Somme*, celle du P. Nicolaï mérite la préférence.

Digitized by Google

très-commun en France, mais fort rare en Italie. On se donna toutefois tant de mouvements qu'on en trouva, et qu'on lui en servit; mais il ne voulut point y toucher par esprit de mortification. Ce dégoût universel étant un peu diminué, et ses forces commençant à revenir, il continua sa route, malgré la certitude qu'il avait que sa dernière heure n'était pas éloignée. Cependant les fatigues du voyage redoublèrent son mal, et la fièvre devint si violente qu'il fut obligé de s'arrêter à Fossa-Nuova, célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Terracine[1]. La première chose qu'il fit en y entrant fut d'aller saluer le Saint-Sacrement, selon sa coutume. La face prosternée contre terre, il répandit son âme en présence de Celui qui devait bientôt l'appeler dans son royaume; ayant ensuite passé dans le cloître, il y prononça ces paroles du Psalmiste : *C'est ici pour toujours le lieu de mon repos*[2]. On le mit dans l'appartement de l'abbé, où il demeura malade près d'un mois. Les religieux de Fossa-Nuova lui donnèrent toutes les marques possibles de respect et de vénération. Ils se disputaient l'avantage de le servir, s'estimant heureux de pouvoir être utiles à un homme qu'ils regardaient comme un Ange revêtu d'un corps mortel. Ils étaient aussi surpris qu'édifiés de sa patience, de son humilité, de son recueillement et de sa ferveur dans la prière.

Plus le Saint voyait approcher l'heure de sa mort, plus il soupirait après le moment heureux qui devait le faire entrer dans la gloire de son Dieu. On l'entendait répéter continuellement ces paroles de saint Augustin : « Je ne commencerai à vivre véritablement, ô mon Dieu ! que lorsque je serai entièrement rempli de vous et de votre amour. Maintenant je me suis à charge à moi-même, parce que je ne suis point encore assez plein de vous[3]. » Les religieux de Fossa-Nuova l'ayant prié de leur expliquer le Cantique des cantiques, comme saint Bernard l'avait fait autrefois en pareille circonstance : « Donnez-moi, leur dit-il, l'esprit de saint Bernard, et je me rendrai à ce que vous exigez de moi. » Il céda pourtant à la fin à leurs instances réitérées,

[1] C'est là qu'était anciennement la ville appelée *Forum Appii*.
[2] *Ps.* CXXXI, 14. — [3] *Confess.*, liv. X, c. XXVIII.

Digitized by Google

et leur dicta une courte exposition de ce livre mystérieux. Cette exposition fut moins le fruit de sa science que de sa charité : elle ne pouvait venir en effet que d'une âme qui, courant après l'odeur des parfums du céleste Époux, se hâtait de briser les liens de son esclavage, pour aller jouir des délices de l'éternité [1].

Cependant le Saint se trouva fort mal. Sa faiblesse devint si grande, qu'après s'être recommandé aux prières des religieux qui l'environnaient, il les conjura de le laisser seul, afin qu'il pût consacrer uniquement à Dieu le peu de moments qu'il avait encore à vivre. Quand il se vit en liberté, il produisit, avec les sentiments de la foi la plus vive, des actes d'adoration, d'amour, de remercîments, d'humilité et de contrition. Il fit ensuite une confession générale de toute sa vie au P. Renaud, et cela avec une grande abondance de larmes. Ce n'était pas qu'il eût commis de crimes, mais son amour pour Dieu lui représentait les fautes les plus légères comme des infidélités considérables : car ceux auxquels il avait manifesté son intérieur ont toujours été persuadés qu'il ne s'était jamais rendu coupable d'aucun péché mortel. Il dit au P. Renaud, avant de mourir, qu'il remerciait Dieu de l'avoir constamment prévenu par sa grâce, de l'avoir toujours conduit comme par la main, et d'avoir préservé son âme de ces chutes qui détruisent la charité; puis, à l'exemple de saint Augustin, il ajouta que c'était par un pur effet de la miséricorde divine qu'il avait été délivré de tous les péchés dans lesquels il n'était pas tombé [2].

Le saint Docteur ayant reçu l'absolution avec tous les sentiments d'un parfait pénitent, demanda le saint Viatique. Pendant que l'abbé et ses religieux se préparaient à le lui apporter, il pria ceux qui étaient autour de son lit de le mettre sur la cendre, afin de pouvoir, disait-il, recevoir Jésus-Christ avec plus de respect. Ce fut ainsi qu'il voulut attendre le Sauveur, malgré l'extrême

[1] L'exposition du Cantique des cantiques par saint Thomas commence par ces mots : *Salomon inspiratus.* Celle qui commence par *Sonet vox tua,* etc., n'est point de lui, quoiqu'elle porte quelquefois son nom; elle est l'ouvrage de Haymon, évêque de Halberstat. Voyez Echard, t. I, p. 323; le P. Touron, p. 714, et Lelong, *Bibl. sacra,* p. 766,

[2] Tibi debeo et quod non feci. (S. Augustin.)

Digitized by Google

faiblesse où il était réduit. Lorsqu'il vit la sainte Hostie entre les mains du prêtre, il prononça les paroles suivantes avec une tendresse de dévotion qui tira les larmes des yeux à tous les assistants : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dans cet auguste Sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur! Je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pèlerinage! vous pour l'amour duquel j'ai étudié, travaillé, prêché et enseigné! J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole, ou si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement, et soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Église romaine. » Le Saint, s'étant ensuite recueilli pour former quelques actes de religion, reçut la sainte Communion, et ne permit qu'on le portât sur son lit que lorsqu'il eut fait son action de grâces. Comme ses forces diminuaient de plus en plus, il voulut qu'on lui administrât le sacrement de l'Extrême-Onction, tandis qu'il était encore en parfaite connaissance. Il répondit lui-même distinctement à toutes les prières de l'Église.

Il resta tranquille après cela, jouissant d'une paix profonde, qui se manifestait par la sérénité de son visage. On l'entendait répéter souvent : « Bientôt, bientôt, le Dieu de toute consolation mettra le comble à ses miséricordes, et remplira tous mes désirs; bientôt je serai rassasié en lui, et je boirai du torrent de ses délices. Il m'enivrera de l'abondance de sa maison, et me fera contempler la véritable lumière dans son essence, qui est la source de la vie. » S'étant aperçu que ceux qui l'environnaient fondaient en larmes, il leur dit pour les consoler qu'il voyait arriver la mort avec joie, parce qu'elle était un gain pour lui; et comme le P. Renaud lui marquait le regret qu'il avait de ne pas le voir triompher des ennemis de l'Église dans le Concile de Lyon, et occuper une place où il pourrait rendre des services importants à l'Épouse de Jésus-Christ, il répondit avec son humilité ordinaire : « J'ai toujours demandé à Dieu, comme une rare faveur, de mourir en simple religieux, et je le remercie présentement de la bonté qu'il a eue de m'exaucer. En m'appelant au séjour de la gloire dans un âge si peu avancé, il m'a fait une grâce qu'il a

Digitized by Google

refusé à plusieurs de ses serviteurs. Ne vous attristez donc pas sur le sort d'un homme qui est pénétré de la joie la plus vive. »

Il témoigna ensuite sa reconnaissance à l'abbé et aux religieux de Fossa-Nuova pour tous les actes de charité qu'ils avaient exercés à son égard. Un religieux de la communauté lui ayant demandé ce qu'il fallait faire pour vivre dans une fidélité perpétuelle à la grâce : « Quiconque, répondit-il, marchera sans cesse en la présence de Dieu, sera toujours prêt à lui rendre compte de ses actions, et ne perdra jamais son amour en consentant au péché. » Ce furent là ses dernières paroles. Il pria encore quelques moments, puis s'endormit dans le Seigneur, le 7 mars 1274, un peu après minuit. Il était, selon quelques auteurs, dans la cinquantième année de son âge; mais nous aimons mieux suivre le sentiment de Ptolémée de Lucques et des autres auteurs contemporains, qui disent tous qu'il mourut dans sa quarante-huitième année; d'ailleurs cette date s'accorde mieux avec toute la suite de l'histoire de sa vie.

Saint Thomas était d'une taille haute et bien proportionnée, mais d'une complexion fort délicate. Il était sujet à de grands maux d'estomac, qui augmentaient encore par ses austérités et par son application infatigable au travail. Quant aux qualités de son esprit, nous les avons fait connaître lorsque l'occasion s'en est présentée, et nous n'avons rien dit qui ne soit encore au-dessous de l'idée qu'on en a eue dans tous les siècles; et ce qui ajoute infiniment à cette idée, c'est que le public a formé son jugement sur celui des personnes qui se sont le plus distinguées par leur science.

Le bruit de sa mort ne se fut pas plus tôt répandu, qu'on accourut de toutes parts pour assister à ses funérailles. Quelques religieux de Fossa-Nuova, et plusieurs autres personnes malades, furent miraculeusement guéris par la vertu de ses reliques. On constata la vérité de ces guérisons, et on en dressa des procès-verbaux en bonne forme, qui sont cités par divers auteurs, notamment par Guillaume de Tocco, et dans la bulle de la canonisation du Saint. Il s'opéra encore de semblables miracles dans la suite, et surtout dans les différentes translations de ses reliques;

Digitized by Google

nous en avons des relations fort authentiques qui ont été publiées par les Bollandistes.

L'université de Paris donna les marques les plus sensibles de l'estime et de la vénération qu'elle avait pour saint Thomas, dans une lettre qu'elle écrivit à l'occasion de sa mort au chapitre général des Dominicains, qui se tint à Lyon en 1274. Elle demanda instamment son corps; les universités de Rome, de Naples et de quelques autres villes, plusieurs princes et différents Ordres le demandèrent aussi. Enfin, après bien des contestations, le Pape Urbain V le donna aux Dominicains, leur permettant de le porter à Paris ou à Toulouse, parce que l'Italie possédait déjà celui de saint Dominique, déposé à Bologne. En 1288, la comtesse Théodora, sœur du Saint, avait obtenu une de ses mains, qu'elle fit enchâsser précieusement pour la placer dans la chapelle du château de San-Sévérino. Après la mort de Théodora, cette relique fut donnée aux Dominicains de Salerne. On transporta secrètement en France le reste du corps de saint Thomas, et il fut reçu à Toulouse avec la plus grande solennité. Il y eut à cette cérémonie un concours prodigieux. On voyait à la tête des assistants Louis, duc d'Anjou, frère du roi Charles V, les Archevêques de Toulouse et de Narbonne, un grand nombre d'Évêques, d'abbés et de seigneurs. Le corps du saint Docteur se garde encore dans l'église des Dominicains de Toulouse; il est renfermé dans une châsse de vermeil, sur laquelle on a élevé un superbe mausolée à quatre faces. On en détacha un bras pour l'envoyer au grand couvent des Dominicains de Paris; il fut placé dans la chapelle de Saint-Thomas, à laquelle le roi donna le titre de chapelle royale. La faculté de théologie fait célébrer tous les ans une Messe dans l'église des Dominicains le jour de la fête de saint Thomas.

Les Napolitains, après les plus pressantes sollicitations, obtinrent enfin un os de l'autre bras de notre Saint. Il leur fut accordé en 1372 par un chapitre général. Cette relique fut déposée dans l'église des Dominicains de Naples, et y est restée jusqu'en 1603, qu'on la transféra dans l'église métropolitaine à l'occasion d'une calamité publique dont on avait été délivré par l'intercession de

Digitized by Google

saint Thomas ; elle fut placée parmi les reliques des Patrons et des protecteurs du pays. Le royaume de Naples honore saint Thomas comme son principal Patron, en vertu des brefs de Pie V et de Clément VIII, confirmés par Paul V. (GODESCARD.)

Saint Thomas d'Aquin n'est pas seulement l'auteur du *Pange lingua,* mais de tout l'office du Saint-Sacrement, qu'il écrivit en 1262; lorsque le Pape Urbain IV eut décidé l'établissement de la Fête-Dieu, il voulut que l'office en fût composé par les hommes les plus savants et les plus pieux. Il manda auprès de lui les deux plus beaux génies du siècle, l'angélique Thomas, le séraphique Bonaventure : « Frères, leur dit-il, je veux établir dans toute l'Église la plus grande et la plus touchante solennité : je veux célébrer le Sacrement d'amour et de miséricorde. » Aussitôt il fit connaître son plan aux deux moines et leur ordonna de se mettre à l'ouvrage.

Au jour fixé par Urbain IV, Thomas et Bonaventure se rendirent auprès de lui. « Commencez, Frère Thomas, » dit le Pape.

Le saint religieux lit d'abord les antiennes des diverses parties de l'office, les leçons, les répons; tout était pris dans la sainte Écriture et merveilleusement choisi. Urbain gardait le silence; Bonaventure ne put contenir un geste d'approbation, réprimé bientôt par le respect.

Saint Thomas passe à l'hymne du matin : *Sacris solemniis;* il arrive à cette strophe admirable :

Panis angelicus fit panis hominum ;
Dat panis cœlicus figuris terminum,
O res mirabilis! manducat Dominum
Pauper, servus et humilis.

Des larmes coulent des yeux de Bonaventure; on entend sous sa robe le frôlement d'un papier dont les fragments tombent sur le sol.

A l'hymne de Laudes, quelle majesté dans le début :

Verbum supernum prodiens
Nec patris linquens dexteram,
Ad opus suum exiens,
Venit ad vitæ vesperam.

Que de foi ! que de suavité dans cette strophe !

Digitized by Google

O salutaris Hostia
Quæ cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilia :
Da robur, fer auxilium.....

..... Qui vitam sine termino
Nobis donet in patria.

Le ravissement du F. Bonaventure se contient à grand'peine; d'autres petits morceaux de papier tombent encore aux pieds du Saint.

La lecture de la *prose* semble fixer surtout l'attention d'Urbain. Savant théologien, il trouve dans le *Lauda Sion*, un traité complet de la plus haute et de la plus sublime théologie sur le mystère du jour.

Thomas finit par le *Pange lingua*, dont les quatrième et cinquième strophes résument le sacrement de l'Eucharistie. Il cesse de parler, on écoute encore.... Le Pape dit enfin :

— « A vous, Frère Bonaventure ! »

Le religieux se jeta aux pieds du Pontife, et s'écria : « Très-saint Père, quand j'écoutais Frère Thomas, il me semblait entendre le Saint-Esprit. Lui seul peut avoir inspiré d'aussi belles pensées, révélées à mon Frère Thomas par une grâce spéciale du Très-Haut. Oserai-je vous l'avouer, très-saint Père, j'aurais cru commettre un sacrilége si j'avais laissé subsister mon faible ouvrage à côté de beautés si merveilleuses. Voici, très-saint Père, ce qui en reste. »

Et le Saint montrait au Pape les morceaux de papier qui couvraient le plancher.

Le Pontife admira le modestie de Bonaventure autant que le génie de Thomas. Telles étaient les grandes figures de ce moyen âge si souvent déprécié ; tels les Saints de cette divine Église, qui a civilisé le monde en faisant briller à ses yeux la véritable lumière.

Voilà, dit Mgr Raillon dans la *Vie de saint Thomas*, ce qui s'est passé au XIIIe siècle. Six cents ans se sont écoulés depuis, et l'œuvre admirable de saint Thomas est encore l'ornement du Bréviaire romain. La perpétuité n'appartient qu'aux œuvres de Dieu[1]. »

[1] Ajoutons à ce récit, tiré de l'ouvrage de l'Archevêque d'Aix, une anecdote

Digitized by Google

Voici quelques autres traits de la vie de ce grand docteur.

Un jour que saint Thomas d'Aquin priait à Naples dans l'église des Frères-Prêcheurs, Frère Romain, qu'il avait laissé à Paris, où il le remplaçait dans la chaire de théologie, apparut tout-à-coup auprès de lui.

Thomas, le voyant, lui dit : « Je suis heureux de votre arrivée. Mais depuis quand êtes-vous ici? »

Romain lui répondit : « Je suis maintenant hors de ce monde. Cependant il m'est permis de venir à vous, à cause de votre mérite. » Le Saint, épouvanté de cette réponse, après s'être recueilli, dit à l'apparition :

« Je vous adjure, de la part de notre Seigneur Jésus-Christ, de me dire simplement si mes œuvres sont agréables à Dieu. »

Romain répondit : « Persévérez dans la voie où vous êtes, et croyez que ce que vous faites est agréable à Dieu. »

Thomas lui demanda alors en quel état il se trouvait. « Je jouis de la vie éternelle, répondit Romain. Néanmoins, pour avoir négligemment exécuté une clause d'un testament que l'Évêque de Paris m'avait donné en charge, j'ai subi quinze jours les peines du purgatoire. »

Saint Thomas lui dit encore : « Vous vous rappelez que souvent nous avons débattu la question de savoir si les sciences acquises en cette vie demeurent dans l'âme après la mort. Je vous prie de m'en donner la solution. »

Romain répondit : « Ne me demandez pas cela. Quant à moi, je me contente de voir mon Dieu. »

— « Le voyez-vous face à face? » reprit Thomas.

— « Ainsi qu'on nous l'a enseigné, répliqua Romain, et comme je vous vois. »

au reste assez connue. C'est que Santeul, l'habile poète, lisant la quatrième strophe de l'hymne *Verbum supernum* :

Se nascens dedit socium,
Convescens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in præmium,

s'écria, dans un transport d'admiration :

« Je donnerais toutes mes œuvres pour la gloire d'avoir fait ces quatre vers. »

Digitized by Google

A ces paroles, il laissa saint Thomas grandement consolé.

Un autre jour que saint Thomas répandait dans l'oraison son âme devant Dieu, avec autant de confiance que d'humilité, sa sœur, morte depuis peu abbesse de Sainte-Marie de Capoue, lui apparut pour lui apprendre qu'elle était en purgatoire, et le prier de l'aider par ses sacrifices à satisfaire à la justice de Dieu. Le Saint le fit; il ajouta plusieurs mortifications aux prières qu'il offrit et qu'il fit offrir pour elle. Après quelques jours sa sœur se montrant à lui une seconde fois, l'assura qu'elle était dans la gloire, et le remercia de ce qu'il avait fait pour lui en avancer la possession. Il lui demanda quel était l'état de ses deux frères déjà morts. Elle lui répondit qu'un d'eux était en Paradis, et l'autre encore dans le purgatoire. Saint Thomas demeura d'autant plus consolé, qu'il y avait longtemps que l'incertitude du salut de ses frères affligeait sensiblement son cœur. Depuis leur mort il n'avait cessé de solliciter la divine bonté de lui faire connaître quel était l'état de ces âmes, pour lesquelles il offrait tous les jours les saints Mystères. Dieu voulut bien marquer, par une double faveur, combien ses prières et sa charité lui étaient agréables, puisqu'il lui avait déjà accordé le salut d'un de ses frères, et qu'il lui envoyait sa sœur pour l'en assurer.

Cette sœur l'avait voulu autrefois détourner d'entrer en religion, et avait été elle-même gagnée par saint Thomas à la vie religieuse.

Saint Thomas était quelquefois si ravi en Dieu qu'il devenait comme insensible, et qu'on l'eût plutôt pris pour une statue que pour un homme vivant. Il arriva qu'en écrivant sur le mystère de la Trinité, une chandelle lui brûla la main, sans qu'il en ressentît aucune douleur. Mais ce que je trouve de plus merveilleux, dit le P. Giry, c'est qu'il était aussi absolument maître de ses sens intérieurs que des extérieurs, et qu'il s'attachait à un objet par la méditation autant de temps qu'il le voulait, et point davantage; ce qui se vit clairement, lorsqu'un cautère lui devant être appliqué, il se mit en oraison, où il fut si fort élevé qu'il ne vit pas le chirurgien, ne sentit pas l'incision, et ne remua non plus la jambe que si elle n'eût pas été à lui.

Digitized by Google

Certes toutes ces faveurs étaient rares, mais son humilité les rendait encore plus éclatantes; car elle était si profonde qu'il eût sujet de rendre grâces à Dieu de n'avoir jamais eu en sa vie de vaine gloire qui le pût rendre coupable, et lui ravir le mérite de ses actions.

Un jour revenant de Saint-Denis, où il était allé visiter les reliques du saint Martyr, ses compagnons lui montrèrent la ville de Paris, dont ils admiraient la prodigieuse grandeur; mais le Saint repartit qu'il s'estimerait plus heureux d'avoir le livre des Homélies de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu, que d'être seigneur de cette grande ville. Il présida une fois à la thèse d'un religieux, qui, pour faire preuve de son esprit, voulut défendre quelques opinions contraires à celles que le Saint avait toujours tenues et enseignées. Mais il n'y contredit jamais, édifiant ainsi l'assistance par sa modestie plus qu'il ne l'avait fait auparavant par sa doctrine. Néanmoins, de peur que l'opinion de ce religieux ne fût reçue pour bonne par son silence, il le contraignit de se dédire le lendemain par sa douceur et par la force de ses raisonnements, et lui fit avouer son indiscrétion.

Nous trouvons encore dans les Mémoires de sa vie, qu'un jour qu'il parlait en public, un huissier de l'université se présenta au milieu de l'assemblée, et lui commanda de se taire; le Saint obéit sans rien répondre, et se rendit plus admirable par sa retenue que cet étourdi n'avait paru téméraire par son commandement.

Une autre fois qu'il se promenait dans le cloître du couvent de Boulogne, un religieux passant vint à lui sans le connaître, et lui dit que le prieur avait commandé qu'il l'accompagnât en quelque affaire, parce qu'il lui avait dit de prendre le premier religieux qu'il trouverait de loisir. Frère Thomas le suivit aussitôt, mais comme il ne pouvait aller vite, à cause d'une mauvaise jambe, il était obligé de demeurer loin derrière lui et semblait fort fatigué. Quelques personnes s'en aperçurent; elles remontrèrent à ce religieux l'indiscrétion qu'il commettait envers ce grand personnage. Il en fut extrêmement surpris, et admirant l'obéissance et la parfaite humilité du Saint, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon; mais il le releva de bonne grâce, et lui

Digitized by Google

dit qu'il ne voyait point qu'il eût fait de faute pour lui en faire excuse, puisqu'il avait un habit convenable à ce qu'il faisait, et « que toute la substance de la religion consistait en l'obéissance, par laquelle l'homme se soumet humblement aux hommes pour l'amour de Dieu, ainsi que Dieu s'y était soumis pour leur salut. »

Étant une fois dans la maison de sa sœur, où il était arrivé depuis peu, il fut ravi hors de lui-même, et cette extase dura près de trois jours ; ce qui donna beaucoup d'inquiétude à sa sœur et à ses confrères. Après être revenu à lui, il jetait de profonds soupirs par le souvenir des choses qu'il avait vues, au prix desquelles tout ce qu'il savait auparavant n'était rien. Ce qui lui fit dire au P. Renaud qui l'assistait : « Il faut, mon fils, que je te confie un secret, que je te défends toutefois de découvrir avant ma mort : c'est que je veux maintenant cesser d'écrire, parce que Dieu m'a fait voir de si admirables mystères, que tout ce que j'ai écrit ou enseigné jusqu'aujourd'hui n'est rien en comparaison. » Et aussitôt il lui prédit que sa mort était proche.

Lorsqu'il tomba malade à Fossa-Nuova, il fut servi et secouru par ces saints religieux avec tant de soin, qu'ils ne permettaient pas même que le bois nécessaire pour sa chambre fût coupé ni apporté de la montagne par d'autres que par eux-mêmes ; car ils avaient tant d'affection et tant d'estime pour sa personne, et portaient tant de respect à son mérite, qu'ils n'estimaient pas que des animaux dépourvus de raisonnement dussent être employés au service d'un si saint Docteur. Ce sont les termes dont se sert le Pape dans la Bulle de sa canonisation.

Trois nuits avant son décès, un astre fort brillant avait paru sur le monastère de Fossa-Nuova, et à l'heure de sa mort il disparut. Quelque temps avant qu'il rendît l'âme, un religieux de cette maison, faisant oraison dans l'église, s'endormit, et vit en songe une étoile qui descendait du Ciel sur le monastère, deux autres qui s'unissaient à elle, et que toutes trois remontaient ensemble vers le Ciel. En ce moment on réveilla les religieux du monastère, comme c'est la coutume quand quelqu'un est sur le point de mourir dans une maison religieuse, et il connut alors

Digitized by Google

que cette vision marquait la gloire de saint Thomas, et qu'il était fort proche de sa fin.

Le même jour qu'il mourut, son maître Albert le Grand, qui était à Cologne, se mit à pleurer amèrement en présence de plusieurs religieux. Ils lui demandèrent de quoi il pleurait, et il leur dit : « C'est que mon fils Thomas d'Aquin, qui était la lumière de l'Église, est mort aujourd'hui. » Un autre Père nommé Paul d'Aquila, inquisiteur de Naples, eut ce jour-là une vision merveilleuse. Il lui sembla voir saint Thomas lisant dans son école ; saint Paul y étant entré, ce saint Docteur, après lui avoir témoigné son respect, s'enquit de lui s'il avait exposé ses Épîtres dans le vrai sens et selon son intention. Le saint Apôtre lui dit qu'il l'avait fait autant qu'il était possible sur la terre ; mais qu'il vînt avec lui dans le Ciel, où il les entendrait encore mieux. Ensuite le prenant par la robe, il le tirait de l'école, et l'emmenait. Alors ce saint religieux s'écria d'une voix forte : « Au secours, mes Frères, au secours, on nous ravit Frère Thomas. » Ce qu'il reconnut depuis être arrivé à la même heure que le Saint était décédé. Le jour que l'Évêque de Terracine l'enterra dans le couvent de Fossa-Nuova, un religieux nommé le P. Jean de Ferentino, qui était devenu aveugle par suite d'une maladie, s'étant jeté aux pieds du Saint, et les ayant baisés plusieurs fois, recouvra la vue avant de se relever, et s'écria en présence de toute l'assemblée : « Béni soit Dieu, je vois maintenant fort clair, par les mérites du Bienheureux Thomas. » Ce glorieux Docteur fut canonisé par le Pape Jean XXII, le 18 juillet 1323, et mis au rang des saints Docteurs par Pie V, en 1567.

Il est rapporté dans les actes de sa canonisation, que le septième mois après son décès, les religieux du monastère de Fossa-Nuova ayant changé son corps de place pour le cacher, de crainte que les religieux de son Ordre ne le voulussent avoir pour l'emporter à Naples, comme lui-même l'avait ordonné, il s'exhala de son sépulcre une odeur si suave et si grande qu'elle en remplit toute l'église et tout le cloître : ce qui augmenta encore la dévotion qu'on avait pour lui. Mais le saint Docteur, apparaissant la nuit suivante au prieur du monastère, appelé Jacques de Flo-

Digitized by Google

rence, le menaça de la colère de Dieu, s'il ne le faisait reporter à sa première place. C'est pourquoi tous les religieux du couvent, revêtus de leurs ornements sacrés, le reportèrent processionnellement avec grande dévotion au premier lieu où il avait été inhumé. Le lendemain ils firent un service solennel, et au lieu de chanter l'office des morts, ils dirent celui d'un saint confesseur.

Un chirurgien qui avait été tellement travaillé de la goutte pendant dix ans qu'il ne pouvait plus marcher, se fit apporter à son tombeau, et y ayant fait sa prière, il se trouva guéri, et se mit à sauter et à courir, louant Dieu de l'avoir délivré d'une si fâcheuse maladie. Un autre étant demeuré les membres raides, la bouche torse et tous les sens assoupis, par une vision horrible qui l'avait troublé, n'était guère différent d'un homme mort : car tout près du feu, il ne le sentait pas; mais aussitôt qu'il fut porté au tombeau du Saint, il se trouva miraculeusement guéri.

Un certain personnage qui ne portait pas au Saint la vénération qu'il lui devait, ressentit le jugement de Dieu pour la gloire de son serviteur. Un prêtre, lui ayant montré plusieurs reliques, lui dit qu'il en avait encore une plus précieuse, qui était la main de Frère Thomas d'Aquin; celui-ci s'en moquant, et ne se souciant pas de la voir, lui dit que Frère Thomas n'était pas un Saint, mais un religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs; mais à l'heure même, une frayeur le saisit, et sa tête lui enfla d'une grosseur prodigieuse. Alors reconnaissant la justice de Dieu en cette maladie et se repentant de sa faute, il demanda au prêtre le pardon de son péché, et ayant baisé avec révérence la main du Bienheureux Thomas, il se trouva guéri de son épouvante et de son enflure.

Notre-Seigneur a fait beaucoup d'autres miracles par l'intercession de ce grand Saint, que l'on pourra voir en la bulle de sa canonisation et dans les auteurs qui ont écrit sa Vie; je me contenterai de rapporter une révélation qui fut faite à Albert de Bresse, homme d'une vertu et d'une autorité singulières, pour nous donner à connaître le haut degré de gloire que cet incomparable Docteur possède dans le Ciel. Comme il était en prière avec beaucoup de dévotion, deux personnages pleins de majesté

Digitized by Google

se présentèrent à lui : l'un était revêtu d'une mître et des autres habits pontificaux, et l'autre portait l'habit de Saint-Dominique, tout semé de perles, et avait une grosse chaîne d'or au cou, où était attaché une pierre d'une valeur inestimable, qui éclairait toute l'Église. Le Pontife, qui était le plus ancien, lui dit qu'il s'appelait Augustin, et que celui qui l'accompagnait se nommait Thomas ; que ce saint religieux avait toujours suivi sa doctrine, et qu'ils jouissaient alors d'une même gloire, mais que Thomas le surpassait par la couronne de la virginité, comme lui le précédait par la qualité d'évêque.

L'une des plus grandes marques de son génie consiste en ce qu'il faisait entendre en très-peu de mots de grandes merveilles, de sorte que si l'antiquité a fait cet honneur à un Lacédémonien d'écrire en lettres d'or tout ce qui sortait de sa bouche, tous les mots et toutes les sentences sorties de cet incomparable esprit devraient être imprimées en des lettres de quelque substance plus précieuse que l'or et plus durable que le firmament, tant elles ont de poids et d'énergie. Nous en rapporterons quelques-unes pour notre consolation. Il disait donc : « Que la pauvreté du religieux impatient est une dépense inutile. — Que l'âme sans la prière n'avance rien, et que le religieux sans l'oraison est comme un soldat nu et qui combat sans armes. — Que le religieux doit toujours aller accompagné, ainsi que saint Augustin le commande en sa règle, parce que le religieux seul est un diable solitaire. — Qu'il ne savait pas comment un homme qui se voyait en péché mortel pouvait rire ni se réjouir, ni comment il était possible qu'un religieux pensât à autre chose qu'à Dieu. — Que l'oisiveté était l'hameçon avec lequel l'ennemi faisait sa pêche, qu'avec elle toute sorte d'appât était propre. »

On lui demanda un jour le moyen de connaître si un homme était parfait et spirituel ; il dit : « Celui qui parle en sa conversation de niaiseries et de sottises, qui a peur d'être méprisé et qui se fâche de l'être, quelques merveilles qu'il fasse, je ne l'estime point parfait, car tout cela est une vertu sans fondement ; et quiconque ne peut souffrir est bien près de tomber. »

Sa sœur lui demanda une fois comme elle se pourrait sauver ;

Digitized by Google

il lui répondit : « En le voulant. » Une autre fois qu'elle désira savoir ce qu'il y avait de plus souhaitable en cette vie, il lui dit que « c'était de bien mourir. » Elle le pria aussi de lui dire ce que c'était que le Paradis : « Jusqu'à ce que vous l'ayez mérité, dit-il, personne ne vous le saurait apprendre. »

Étant à l'article de la mort, les religieux de Fossa-Nuova lui demandèrent comment ils pourraient passer leur vie sans faute; il leur répondit : « En ne faisant rien dont vous ne puissiez rendre raison. » Comme on lui demandait aussi le moyen de devenir savant : « En ne lisant qu'un seul livre, » répondit le Saint.

(GIRY.)

SAINTE FÉLICITÉ, SAINTE PERPÉTUE ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

La persécution allumée en 202 par l'empereur Sévère ayant étendu ses ravages en Afrique l'année suivante, le proconsul Minuce-Timinien ou Firminien donna des ordres pour arrêter à Carthage cinq jeunes catéchumènes, savoir : Révocat et Félicité, tous deux de condition servile, Saturnin, Secondule et Vibia-Perpétue. Félicité était pour lors enceinte de sept mois, et Perpétue avait un enfant à la mamelle, qu'elle nourrissait de son propre lait. Cette dernière était une femme de vingt-deux ans, issue d'une famille considérable et mariée à un homme de qualité ; elle avait encore son père et sa mère. De trois frères qu'elle avait eus, l'un, nommé Dinocrate, était mort à sept ans. Son père, qui était vieux et fort attaché au paganisme, l'aimait plus que ses autres enfants. Quant à sa mère, il paraît qu'elle était chrétienne, ainsi qu'un de ses frères; l'autre n'était que catéchumène. Sature, qui selon toutes les apparences était frère de Saturnin et avait instruit nos cinq Martyrs, se laissa volontairement emprisonner pour leur être réuni. Lorsque ces généreux soldats de Jésus-Christ eurent été arrêtés, on les garda quelques jours enfermés dans une maison particulière. Mais écoutons sainte Perpétue, qui écrivit elle-même l'histoire de son martyre.

« Nous étions encore avec nos persécuteurs, lorsque mon père, poussé par la tendresse qu'il avait pour moi, tenta de nouveau

Digitized by Google

de me faire changer de résolution. Mon père, lui dis-je, voyez-vous ce vaisseau de terre que voilà?

— Oui, me dit-il, je le vois.

— Peut-on, continuai-je, lui donner un autre nom que celui qu'il a?

— Non, me répondit-il.

— De même, lui répliquai-je, je ne puis être autre que ce que je suis, c'est-à-dire Chrétienne.

— A ce mot, mon père se jeta sur moi pour m'arracher les yeux, mais il se contenta seulement de me maltraiter, et il se retira confus de n'avoir pu vaincre ma résolution avec tous les artifices du démon dont il s'était servi pour me séduire. Je rendis grâces à Dieu de ce que je fus quelques jours sans revoir mon père, et son absence me laissa goûter un peu de repos. Ce fut durant ce petit intervalle que nous fûmes baptisés; le Saint-Esprit, au sortir de l'eau, m'inspira de ne demander autre chose que la patience dans les tourments.

Peu de temps après on nous conduisit en prison; l'horreur et l'obscurité du lieu me saisirent d'abord, car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux. Oh! que ce jour-là me dura! Quelle horrible chaleur : on y étouffait, tant on y était pressé, outre qu'il nous fallait à tous moments essuyer l'insolence des soldats qui nous gardaient. Enfin ce qui me causait une peine extrême, c'est que je n'avais pas mon enfant. Mais Tertius et Pomponius, deux charitables diacres, obtinrent à force d'argent que l'on nous mît dans un lieu où nous fussions plus au large, et où en effet nous commençâmes un peu à respirer. Chacun songeait à ce qui le regardait. Pour moi, je me mis à donner à téter à mon enfant, qu'on m'avait apporté et qui était déjà tout languissant, pour avoir été longtemps sans prendre la mamelle. Toute mon inquiétude était pour lui. Je ne laissais pas toutefois de consoler ma mère et mon frère, mais surtout je les conjurais d'avoir soin de mon enfant. Il est vrai que j'étais sensiblement touchée de les voir eux-mêmes si fort affligés pour l'amour de moi. Je ressentis ces peines-là durant plusieurs jours; mais ayant obtenu qu'on me laisserait mon enfant, je commençai bientôt à ne les plus res-

Digitized by Google

sentir; je me trouvai toute consolée, et la prison me devint un séjour agréable : j'aimais autant y demeurer qu'ailleurs.

Un jour mon frère me dit : « Ma sœur, je suis persuadé que vous avez beaucoup de pouvoir auprès de Dieu; demandez-lui donc, je vous prie, qu'il vous fasse connaître, dans une vision ou de quelqu'autre manière, si vous devez souffrir la mort ou si vous serez renvoyée. » Moi qui savais bien que j'avais quelquefois l'honneur de m'entretenir familièrement avec Dieu, et que je recevais de lui chaque jour mille marques de bonté, je répondis pleine de confiance à mon frère : « Demain vous saurez ce qui en sera. » Je demandai donc à mon Dieu qu'il m'envoyât une vision, et voici celle que j'eus.

J'aperçus une échelle toute d'or, d'une prodigieuse hauteur, qui touchait de la terre au Ciel, mais si étroite qu'on n'y pouvait monter qu'un à un. Les deux côtés de l'échelle étaient tout bordés d'épées tranchantes, d'épieux, de javelots, de faulx, de poignards, de larges fers de lances : en sorte que, qui y serait monté négligemment, et sans avoir toujours la vue tournée vers le haut, ne pouvait éviter d'être déchiré par tous ces instruments et d'y laisser une grande partie de sa chair. Au pied de l'échelle il y avait un effroyable dragon, qui paraissait toujours prêt à se lancer sur ceux qui se présentaient pour monter. Sature, toutefois l'entreprit; il monta le premier. (Il s'était venu rendre prisonnier de son bon gré, voulant suivre notre fortune, car il n'était pas avec nous quand nous fûmes arrêtés.) Étant heureusement arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi, et me dit : « Perpétue, je vous attends, mais prenez garde que le dragon ne vous morde. » Je lui répondis : « Je ne le crains pas, et je vais monter au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Alors le dragon, comme craignant lui-même, détourna doucement la tête, et moi, ayant levé le pied pour monter, elle me servit de premier échelon. Étant parvenue au haut de l'échelle, je me trouvai dans un jardin spacieux, au milieu duquel je vis un homme de grande taille, vêtu en berger; ses cheveux étaient blancs comme de la neige. Il y avait là un troupeau de brebis dont il tirait le lait, et il était environné d'une multitude innombrable de personnes

Digitized by Google

habillées de blanc. Il m'aperçut, et m'appelant par mon nom, il me dit : « Ma fille, soyez la bienvenue. » Et il me donna du lait qu'il tirait; cela était fort épais, et comme une espèce de caillé. Je le reçus en joignant les mains, et je le mangeai; tous ceux qui étaient présents, répondirent : Amen. Je me réveillai à ce bruit, et je trouvai en effet que j'avais dans la bouche je ne sais quoi de fort doux que je mangeais. Dès que je vis mon frère, je lui racontai mon songe, et nous en conclûmes tous que nous devions bientôt endurer le martyre. Nous commençâmes donc à nous détacher entièrement des choses de la terre et à tourner toutes nos pensées vers l'éternité.

Au bout de quelques jours, le bruit ayant couru que nous allions être interrogés, je vis arriver mon père; la douleur était peinte sur son visage, un chagrin mortel le consumait. Il vint à moi : « Ma fille, me dit-il, ayez pitié de la vieillesse de votre père, si du moins je mérite d'être appelé votre père. S'il vous reste encore quelque souvenir des soins si tendres que j'ai pris de votre éducation, s'il est vrai que l'extrême amour que j'ai eu pour vous m'a fait vous préférer à tous vos frères, ne soyez pas cause que je devienne l'opprobre de toute une ville. Que la vue de vos frères vous touche, jetez les yeux sur votre mère, sur la mère de votre mari, sur votre enfant, qui ne pourra vivre si vous mourez; rabattez quelque chose de ce courage excessif; rendez-vous un peu plus traitable, et ne nous exposez pas tous à une honte inévitable. Qui de nous osera paraître, si vous finissez vos jours par la main d'un bourreau? Sauvez-vous pour ne nous pas perdre tous. » En disant cela il me baisait les mains; puis se jetant à mes pieds, tout en larmes, il m'appelait Madame.

J'avoue que j'étais pénétrée d'une vive douleur, lorsque je considérais que mon père serait le seul qui ne tirerait aucun avantage de ma mort; je tâchai donc de le consoler le mieux que je pus. « Mon père, lui dis-je, ne vous affligez point tant : il n'arrivera de tout ceci que ce qu'il plaira à Dieu ; nous ne dépendons pas de nous-mêmes, mais de sa volonté. » Mon père se retira avec une tristesse et dans un abattement inconcevable.

Digitized by Google

Un jour comme nous dînions, on nous vint tout d'un coup enlever pour subir l'interrogatoire. Le bruit s'en étant répandu aussitôt par toute la ville, la salle de l'audience fut en un instant remplie de peuple. On nous fit monter sur une espèce de théâtre, où le juge avait son tribunal. Tous ceux qui répondirent avant moi confessèrent hautement Jésus-Christ. Quand ce fut à mon tour, et comme je me préparais à répondre, voilà mon père qui paraît dans le moment, faisant porter mon enfant par un domestique. Il m'éloigna un peu du pied du tribunal, et mettant en usage les conjurations les plus pressantes : « Serez-vous, me disait-il, insensible aux malheurs qui menacent cette innocente créature, à qui vous avez donné la vie?

Alors le président, nommé Hilarien, qui avait succédé au proconsul Minuce-Timinien, mort depuis peu de temps, se joignant à mon père : « Quoi, me dit-il, les cheveux blancs d'un père, que vous allez rendre malheureux, et l'innocence de cet enfant, qui va devenir orphelin par votre mort, ne sont pas capables de vous toucher? Sacrifiez seulement pour la santé des empereurs. »

Je répondis : « Je ne sacrifierai point. »

Hilarien reprit : « Vous êtes donc Chrétienne?

— » Oui, je le suis, » répondis-je.

Cependant mon père, qui, espérant toujours de me gagner, était resté-là, reçut un coup de baguette d'un huissier, à qui Hilarien avait ordonné de faire retirer mon père. Le coup me fut sensible. Je soupirai de voir mon père traité si indignement à mon occasion, et je plaignis sa malheureuse vieillesse. En même temps le juge prononça la sentence, par laquelle nous étions tous condamnés aux bêtes. Après en avoir ouï la lecture, nous descendîmes du tribunal, et nous reprîmes gaîment le chemin de la prison. Dès que j'y fus rentrée, j'envoyai le diacre Pomponius demander mon enfant à mon père, qui ne voulut point me le rendre, et Dieu permit que l'enfant ne demanda plus à téter, et que je ne fus point incommodée de mon lait. Ainsi je me trouvai l'esprit entièrement libre et sans aucune inquiétude.

Comme nous étions tous un certain jour en oraison, je prononçai par hasard le nom de Dinocrate. J'admirai comme une

Digitized by Google

chose extraordinaire que, n'ayant point pensé à lui depuis sa mort, je m'en souvinsse alors d'une manière si singulière. Je donnai quelques larmes au triste accident qui nous l'avait ravi, et je connus que je serais exaucée si je priais pour lui. Je commençai donc à offrir des prières et à gémir beaucoup en la présence de Dieu. La nuit suivante il me sembla voir sortir Dinocrate d'un lieu obscur : il était tout couvert de sueur ; ses lèvres sèches et brûlées et sa bouche entr'ouverte marquaient qu'il endurait une soif extrême. Son visage était pâle, couvert de crasse, et on y voyait encore la plaie qu'il y avait lorsqu'il mourut : c'était un horrible cancer à la joue. Ce Dinocrate était mon frère, mort à l'âge de sept ans. C'était donc pour ce pauvre enfant que j'avais prié avec tant d'ardeur. Au reste, il me semblait qu'il y avait un fort grand espace entre lui et moi, en sorte qu'il m'était impossible d'aller à lui. Là était un réservoir plein d'eau, mais dont le bord, plus haut que Dinocrate, ne lui permettait pas de puiser de quoi étancher sa soif. Il faisait divers efforts pour y atteindre, mais c'était toujours en vain. Je me réveillai dans l'agitation et l'inquiétude que me causait la peine où je voyais mon frère ; mais j'eus une ferme espérance que mes prières ne lui seraient pas inutiles pour la faire cesser ; je ne cessais donc point de prier jour et nuit pour ce cher frère, mêlant à mes prières mes soupirs et mes larmes. L'on nous transféra alors dans la prison du camp. Car nous étions destinés pour servir aux spectacles qui se devaient donner dans le camp le jour de la naissance de Géta-César.

Nous fûmes tous mis à la chaîne, jusqu'au jour que nous devions être exposés aux bêtes. Ce fut durant ce petit intervalle que le Ciel me favorisa encore de cette vision. Ce lieu obscur d'où j'avais vu sortir Dinocrate me parut fort éclairé, et Dinocrate lui-même propre, bien vêtu, le visage frais, où l'on n'apercevait plus qu'une légère cicatrice à l'endroit où avait été cette plaie mortelle. Je vis aussi que les bords du réservoir étaient baissés, et ne venaient plus qu'à la ceinture de l'enfant, qui tirait de l'eau avec une extrême facilité : il y en avait même là un flacon tout plein, dont il buvait sans que l'eau du flacon diminuât.

Digitized by Google

Après qu'il eut bu, il courut jouer, comme font les enfants; et je me réveillai dans le moment. Alors je compris qu'il avait été délivré des peines qu'il endurait[1].

Quelques jours s'étant écoulés, celui qui commandait les gardes de la prison[2], s'apercevant que Dieu nous favorisait de plusieurs dons, conçut une si grande estime pour nous, qu'il laissait entrer librement les frères qui nous venaient voir, soit pour nous consoler, soit pour recevoir eux-mêmes de la consolation. Mais peu de jours avant les spectacles, je vis entrer mon père dans le lieu où nous étions, dans un accablement qu'on ne peut exprimer. Il s'arrachait la barbe, il se jetait contre terre, et y demeurait couché sur le visage, poussant de là des cris et donnant mille malédictions au jour qui l'avait vu naître. Il regrettait d'avoir trop vécu, il appelait sa vieillesse infortunée : en un mot, il disait des choses si tristes et se servait de termes si touchants qu'il tirait des larmes et faisait fendre le cœur de compassion à tous ceux qui l'écoutaient. Je mourais de douleur en le voyant dans ce pitoyable état.

Enfin, la veille des spectacles, j'eus une dernière vision. Il me sembla que le diacre Pomponius était venu à la porte de notre prison, qu'il y frappait à grands coups, et que j'y étais accourue pour la lui ouvrir. Il était vêtu d'une robe blanche, d'une étoffe fort riche, et qui était bordée d'une infinité de petites grenades d'or. Il me dit : « Perpétue, nous vous attendons, ne voulez-vous pas venir? » En même temps il me présenta la main et nous nous mîmes tous deux à marcher par un chemin raboteux et étroit; enfin, après avoir fait plusieurs tours et détours, nous arrivâmes à l'amphithéâtre presque hors d'haleine. Pomponius me conduisit jusqu'au milieu de la place, et il me dit : « Ne craignez rien, je suis à vous dans un moment, et je viens combattre avec vous. » Il partit en disant cela, et me laissa. Comme je savais que je devais être exposée aux bêtes, je ne comprenais pas pourquoi on différait tant à les lâcher contre moi. Alors il parut un Égyptien

[1] Ceci prouve excellemment que les morts peuvent être délivrés de leurs peines par les prières des vivants.

[2] Il se nommait Prudent, et était inspecteur.

Digitized by Google

extrêmement laid, qui s'avança vers moi avec plusieurs autres aussi difformes que lui, et il me présenta le combat; mais en même temps de jeunes hommes parfaitement bien faits se déclarèrent pour moi. On m'ôta mes habits, et je sentis que j'avais changé de sexe, et que j'étais devenue un athlète fort et vigoureux. Ces jeunes gens qui s'étaient rangés de mon côté me frottèrent d'huile, comme on a accoutumé d'en frotter ceux qui entrent au combat de la lutte. Mais comme nous étions sur le point d'en venir aux mains, un homme d'une taille haute et d'un port majestueux s'approcha de nous. Il avait une robe de pourpre traînante, et formant plusieurs plis; elle était rattachée avec une agrafe de diamants. Il tenait une baguette semblable à celle que tiennent les intendants des jeux, et il portait un rameau vert d'où pendaient des pommes d'or. Ayant fait faire silence, il dit : « Si l'Égyptien remporte la victoire sur la femme, il lui sera permis de la tuer; mais si la femme demeure victorieuse de l'Égyptien, elle aura ce rameau et ces pommes d'or. » Ayant ainsi parlé, il alla prendre sa place. Nous nous joignîmes l'Égyptien et moi, et nous commençâmes un rude combat. Il faisait tous ses efforts pour me saisir le pied, afin de me renverser; ce que j'évitais soigneusement, en lui en portant plusieurs coups dans le visage. Je me sentis même comme élevée en l'air, d'où je frappais mon ennemi avec avantage. Enfin, voyant que le combat tirait trop en longueur, je joignis mes deux mains ensemble, en sorte que les doigts étaient entrelassés les uns dans les autres; et, les laissant tomber à plomb sur la tête de l'Égyptien, je le renversai sur le sable, lui mettant en même temps le pied sur la tête comme pour la lui écraser. Le peuple se mit à battre des mains, et mes généreux défenseurs joignirent la douceur de leurs chants aux applaudissements du peuple. Pour moi, je m'avançai vers l'intendant des jeux, vers cet homme admirable qui avait été le témoin de ma victoire, pour lui en demander le prix, et je reçus le rameau aux pommes d'or. En me le donnant, il m'embrassa et me dit : « Ma fille, la paix soit toujours avec vous. » Je sortis de l'amphithéâtre par la porte qui regarde celle qu'on nomme Sanavivaria. Là mon songe finit, et je me réveillai,

Digitized by Google

pensant en moi-même que j'aurais à combattre non les bêtes de l'amphithéâtre, mais les démons. Ce qui me consola, c'est que la vision qui me prédisait le combat m'assurait en même temps de la victoire.

J'ai écrit ce qui m'était arrivé jusqu'au jour des spectacles; si quelqu'un veut continuer le récit de ce qui s'est passé depuis, il le peut faire.

Sature eut aussi une vision, qu'il écrivit lui-même en ces termes :

Il y avait déjà quelque temps que nous étions prisonniers, lorsque tout-à-coup quatre Anges nous enlevèrent de la prison. Ils nous portaient sans nous toucher. Nous allions vers l'Orient. Au reste, nous ne montions pas tout droit et perpendiculairement, mais comme si nous eussions suivi la pente douce et presque insensible d'une agréable colline. Lorsque nous fûmes un peu éloignés de la terre, nous nous trouvâmes environnés d'une grande lumière. Je dis alors à Perpétue, qui était près de moi : « Ma sœur, voici ce que le Seigneur nous avait promis, nous commençons à voir cette promesse accomplie. » Après avoir fait encore quelque chemin, nous nous trouvâmes dans un jardin rempli de toutes sortes de fleurs : on y voyait des rosiers hauts comme des cyprès, dont les roses blanches et rouges, agitées par un doux zéphir, tombaient incessamment par gros flocons, et formaient comme une neige odoriférante et de diverses couleurs. Quatre Anges plus brillants encore que ceux qui nous avaient apportés dans ce jardin nous vinrent aborder, et nous firent mille civilités. Ils disaient à nos conducteurs avec un certain geste d'admiration : « Les voilà donc arrivés. » Alors les quatre premiers Anges prirent congé de nous, et nous commençâmes à nous promener à pieds dans ces vastes et délicieux parterres. Nous y rencontrâmes Jucundus, Saturnin et Artaxe, qui tous trois avaient été brûlés vifs pour la foi, et Quintus, qui était mort en prison pour la même cause. Et comme nous nous informions où étaient les autres Martyrs de notre connaissance, les Anges prirent la parole, et dirent : « Entrons, et venez saluer le maître de ce beau jardin. » On nous fit donc entrer dans un ap-

Digitized by Google

partement le plus superbe qu'on pût voir : les tapisseries qui en couvraient les murailles semblaient être faites avec des rayons de lumière, et les murailles même brillaient comme si elles eussent été bâties de diamants. Nous trouvâmes dans le vestibule quatre Anges qui nous firent prendre à chacun une robe blanche. La chambre où nous fûmes introduits était incomparablement plus riche et plus éclatante que toutes celles que nous avions traversées. Des voix les plus belles du monde y faisaient entendre cette seule parole : « Saint, Saint, Saint, » qu'elles répétaient sans cesse, toujours avec un charme nouveau. Vers le milieu de la chambre nous vîmes un homme d'une excellente beauté, si toutefois ce n'était qu'un homme; il avait de longs cheveux de la couleur d'un cigne, qui lui tombaient sur les épaules à grosses boucles. Nous ne pûmes voir ses pieds; il avait à sa droite et à sa gauche vingt-quatre vieillards assis sur des siéges d'or, et derrière lui plusieurs personnes debout. Les quatre Anges nous firent approcher du trône; et, nous soulevant doucement, ils nous facilitèrent l'accès auprès de la personne de cet admirable jeune homme, qui nous fit l'honneur de nous embrasser. Les vieillards nous dirent d'abord de demeurer; ce que nous fîmes. Et ensuite ils nous dirent que nous pouvions aller où bon nous semblerait, et nous divertir à mille sortes de jeux qui se pratiquent dans cette agréable demeure. Alors me tournant vers Perpétue, je lui dis : « Eh bien, ma sœur, vous voilà contente. — Oui, me répondit-elle, grâces au Seigneur. Vous savez, continua-t-elle, que j'étais naturellement gaie et d'une humeur assez enjouée lorsque j'étais au monde, mais c'est toute autre chose maintenant, et je me sens un fonds de joie que je ne puis vous exprimer. » Comme nous sortions, nous trouvâmes l'évêque Optat et Aspasius, prêtre et théologal de notre Église, mais fort tristes et éloignés l'un de l'autre de quelques pas. Dès qu'ils nous aperçurent, ils vinrent se jeter à nos pieds, en nous disant : « De grâce, mettez-nous d'accord. » Nous leur répondîmes tout étonnés : « Eh! n'êtes vous pas, vous notre Évêque, et vous un prêtre du Seigneur? Comment donc pourrions-nous vous souffrir ainsi à nos pieds? C'est à nous à nous prosterner

Digitized by Google

aux vôtres. » Et en même temps nous nous y jetâmes, et nous les embrassâmes tous deux avec beaucoup de respect et de tendresse. Perpétue se mit ensuite à s'entretenir avec eux, et nous les menâmes dans le jardin, où nous nous arrêtâmes sous un rosier; mais il vint des Anges qui dirent à Optat et à Aspasius : « Laissez-les se réjouir en liberté : ils n'ont que faire de vos divisions ; si vous avez quelque différend ensemble, vous pouvez le vider seuls. Vous Évêque, corrigez vos diocésains : ce sont des contestations continuelles entre eux, et l'on dirait qu'ils sortent toujours du cirque, tant ils paraissent animés les uns contre les autres. » Les Anges, leur ayant ainsi parlé assez rudement, firent mine de vouloir encore fermer sur eux la porte du jardin. Pour nous, nous passions doucement le temps dans cet heureux séjour, ne vivant que de parfums : ce qui est une nourriture exquise. Voilà quel fut mon songe.

En ce temps-là Dieu appela à lui Secondule, lorsqu'il était encore en prison. Ce fut une faveur du Ciel, qui voulut bien lui faire grâce du combat des bêtes. Si son âme fut peu sensible à cette grâce, son corps du moins en profita.

Mais parlons maintenant de Félicité. Elle était enceinte de huit mois, et le jour des spectacles approchant, elle était inconsolable, prévoyant que sa grossesse ferait différer son martyre, et qu'ensuite on la ferait mourir avec des scélérats. C'était là ce qu'elle appréhendait le plus, et que son sang pur et innocent ne fût confondu avec le sang impur et criminel de quelque homicide. Mais elle n'était pas la seule qui s'affligeât de ce retardement : les autres Martyrs n'en étaient pas moins affligés qu'elle. Ils ne pouvaient se résoudre à laisser exposée aux dangers de la vie présente une si aimable et si digne compagne de leurs peines. Ils se joignirent donc pour obtenir de la bonté de Dieu que Félicité pût se délivrer avant le jour du combat. Ils furent exaucés; car à peine avaient-ils fini leurs prières qu'elle commença à ressentir les douleurs de l'enfantement. Et parce que, n'étant que dans son huitième mois, l'accouchement était beaucoup plus difficile, elle souffrait beaucoup, et la violence du mal lui faisait jeter des cris de temps en temps. Sur quoi un guichetier lui dit : « Si vous

Digitized by Google

vous plaignez à présent, que sera-ce quand vous serez déchirée par les bêtes? Il eût donc bien mieux valu sacrifier aux dieux.» A quoi cette généreuse femme fit cette belle réponse : « Maintenant c'est moi qui souffre, mais il y en aura là un autre qui sera avec moi, et qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. »

Au reste, puisque c'est la volonté du Saint-Esprit qu'on laisse à la postérité un monument éternel de la gloire que Perpétue et ses compagnons acquirent en combattant contre les bêtes, quelque indigne d'ailleurs que je sois d'un emploi si relevé, et quoique je sois persuadé que je manque de ce qui est nécessaire pour m'en acquitter comme il faut, je ne laisserai pas de l'entreprendre, pour obéir aux derniers ordres de la très-sainte martyre Perpétue, ou plûtôt pour exécuter ceux de la foi même, qui semble exiger de moi ce récit, que je vais commencer par une action généreuse et pleine de fermeté, par laquelle Perpétue signala sa confiance et son courage dans l'occasion qui suit. Le tribun qui avait les saints Martyrs en garde les traitait avec une extrême rigueur, parce que des gens ou mal intentionnés, ou fortement crédules, lui faisaient appréhender qu'on ne les tirât de prison par le moyen de la magie, dont les Chrétiens en ce temps-là étaient communément soupçonnés. Perpétue lui dit hardiment : « Osez-vous bien traiter avec cette dureté des personnes de considération, qui appartiennent à César, et qui doivent honorer par leurs combats le jour de sa naissance? Pourquoi empêchez-vous qu'ils jouissent de ce peu de soulagement qui leur est accordé jusqu'à ce jour? » Le tribun à ce reproche rougit et demeura confus, et voulant faire oublier à ses prisonniers le mauvais traitement qu'ils avaient reçus de lui, il donna de nouveaux ordres, portant qu'ils seraient traités plus humainement, que les frères auraient la liberté de les visiter, et qu'il serait permis à toute sorte de personnes de leur porter des rafraîchissements. Le geôlier Pudens, qui venait de se faire Chrétien, leur rendait secrètement tous les bons offices qu'il pouvait.

Or, le soir qui précède immédiatement le jour des spectacles, la coutume est de faire à ceux qui sont condamnés aux bêtes un

Digitized by Google

souper, qu'on nomme le souper libre; nos saints Martyrs changèrent autant qu'il leur fut possible ce dernier souper en un repas de charité[1]. » La salle où ils mangeaient était pleine de peuple. Les Martyrs lui adressaient la parole de temps en temps. Tantôt ils lui parlaient avec une force merveilleuse, le menaçant de la colère de Dieu; tantôt ils lui déclaraient que Dieu lui redemanderait le sang innocent qu'il allait bientôt répandre; quelquefois ils lui reprochaient d'un ton ironique sa curiosité brutale. « Le jour de demain ne vous suffira-t-il pas, disait Sature à ce peuple inhumain, pour nous contempler à votre aise et pour assouvir la haine que vous nous portez? Vous faites semblant d'être touchés de notre destinée, et demain vous battrez des mains à notre mort, vous applaudirez à nos meurtriers. Remarquez bien nos visages, afin que vous nous reconnaissiez à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés. » Ces paroles, prononcées avec toute l'assurance et toute la fermeté que donne l'innocence, jetèrent la frayeur et l'étonnement dans l'âme de la plupart : les uns se retirèrent saisis de crainte, que le premier objet dissipa; mais plusieurs restèrent pour se faire instruire, et crurent en Jésus-Christ.

Enfin le jour qui devait éclairer le triomphe de nos généreux athlètes parut. On les fit sortir de la prison pour les conduire à l'amphithéâtre. La joie était peinte sur leur visage, elle brillait dans leurs yeux, elle paraissait dans leurs gestes, elle éclatait dans leurs paroles. Perpétue marchait la dernière, les yeux baissés; la tranquillité de son âme se faisait voir sur son visage et dans sa démarche. Pour Félicité, elle ne pouvait exprimer la joie qu'elle ressentait de ce que son heureux accouchement lui permettait de combattre aussi bien que les autres; quand ils furent arrivés à la porte de l'amphithéâtre, on voulut leur faire prendre des habits consacrés par les païens à leurs cérémonies sacriléges : aux hommes la robe des prêtres de Saturne, et aux femmes celle que portent les prêtresses de Cérès. Mais ces généreux soldats du vrai Dieu, toujours fermes et inébranlables dans la fidélité qu'ils lui avaient jurée, dirent : « Nous sommes venus ici de

[1] Agape.

Digitized by Google

notre bon gré, sur la parole qu'on nous a donnée de ne nous point forcer à rien faire contre ce que nous devons à notre Dieu. »

Cette fois-là l'injustice reconnut le bon droit, et le conserva. Le tribun consentit qu'ils parussent dans l'amphithéâtre avec leurs habits ordinaires. Perpétue chantait, pensant à l'Égyptien, dont la défaite lui avait été prédite. Révocat, Saturnin et Sature menaçaient le peuple du geste et de la voix. Lorsqu'ils furent vis-à-vis le balcon d'Hilarien, ils lui crièrent : « Vous nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera en l'autre. » Le peuple irrité de cette généreuse hardiesse, et désirant faire sa cour au proconsul, demanda qu'on les fît passer par les fouets[1]. Et nos Saints se réjouirent d'être traités comme l'avait été Jésus-Christ, leur Dieu et leur Maître.

Mais Celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez l'effet de vos demandes, » accorda à nos Martyrs ce qu'ils lui avaient demandé; car, s'entretenant un jour des diverses sortes de supplices que l'on faisait endurer aux Chrétiens, les uns souhaitaient de mourir d'un genre de mort et les autres d'un autre. Saturnin témoigna qu'il désirait de tout son cœur avoir à combattre contre toutes les bêtes de l'amphithéâtre, et il obtint en partie ce qu'il désirait : car lui et Révocat, après avoir été longtemps aux prises avec un léopard, furent encore vivement attaqués par un furieux ours, qui les harcela jusqu'auprès du théâtre, où il les laissa tout déchirés. Sature ne craignait rien tant que d'être exposé à un ours, et il aurait souhaité qu'un léopard lui eût ôté la vie du premier coup de dent. On lâcha sur lui un sanglier, mais dans le moment même la bête, se retournant contre le piqueur qui la conduisait, lui ouvrit le ventre avec ses défenses; puis revenant à Sature, elle se contenta de le traîner quelque pas sur le sable. Et comme on l'eut ensuite mené assez près d'un grand ours, on ne put jamais l'obliger à sortir de sa loge. Ainsi Sature entra au combat, et en sortit sans avoir reçu aucune blessure.

[1] Tous les bourreaux, ayant chacun un fouet à la main, se rangeaient sur deux lignes, et à mesure que les Martyrs passaient dans le milieu, ils leur déchargeaient chacun un coup de fouet.

Digitized by Google

D'ailleurs, le démon, furieux de voir que le sexe le plus faible se disposait à remporter sur lui une victoire signalée, avait fait en sorte que, contre la coutume, on avait destiné une vache sauvage et furieuse pour combattre contre Perpétue et Félicité. On leur ôta donc leurs habits, et on les enferma toutes nues dans un filet. Mais le peuple, à ce spectacle, fut touché d'horreur et de pitié tout ensemble, considérant d'une part une jeune personne délicate et de grande naissance, et de l'autre une femme nouvellement accouchée, et dont le sein était tout couvert de lait. On les ramena donc à la barrière, et on leur permit de reprendre leurs habits.

Perpétue s'avance aussitôt, la vache la prend, l'enlève, et la laisse retomber sur les reins. La jeune Martyre revenue à elle et s'apercevant que sa robe était déchirée le long de sa cuisse, la rejoignit proprement, moins occupée des douleurs qu'elle ressentait que de l'honnêteté qui pouvait être blessée. S'étant relevée en même temps, elle renoua ses cheveux, qui s'étaient détachés (car il n'était pas de la bienséance que les Martyrs, en un jour de victoire, eussent le visage couvert, comme les personnes affligées se le couvrent en un jour de deuil). Ayant alors aperçu Félicité, que cette vache furieuse avait fort maltraitée, étendue sur le sable, elle courut à elle, et lui donnant la main, elle lui aida à se relever. Et elles se présentaient pour soutenir une nouvelle attaque; mais le peuple, se lassant d'être cruel, ne voulut plus qu'on les exposât.

Elles allèrent vers la porte Sanavivaria, où Perpétue fut reconnue d'un catéchumène nommé Rustique, qui avait toujours eu un grand attachement pour elle. Cette admirable femme s'étant comme réveillée d'un profond sommeil, ou plutôt sortant d'une longue extase, demanda quand on les livrerait à cette vache furieuse. Et lorsqu'on lui raconta ce qui lui était arrivé, elle n'en voulut rien croire, jusqu'à ce qu'enfin, venant à reconnaître ce catéchumène et à jeter les yeux sur ses habits déchirés en plusieurs endroits et sur quelques meurtrissures qu'on lui fit remarquer, elle commença à y ajouter foi. Alors faisant approcher son frère et ce catéchumène, elle leur dit : « Persévé-

Digitized by Google

rez dans la foi, aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de mes souffrances. »

D'autre part, Sature, qui s'était retiré sous un des portiques de l'amphithéâtre, disait à Pudens : « Ne vous l'avais-je pas prédit, que les bêtes ne me feraient point de mal ; ainsi mes souhaits sont accomplis, à la réserve d'un : c'est que vous croyiez de tout votre cœur en Celui en qui je crois. Voilà que je retourne dans l'amphithéâtre pour y recevoir la mort; un léopard d'un premier coup de dent me la doit donner. »

En effet, sur la fin du spectacle, un léopard s'étant jeté sur lui, d'un coup de dent qu'il lui donna, il lui fit une si grande blessure que son sang en sortait à grands flots, en sorte que le peuple s'écria : « Le voilà baptisé pour la seconde fois. » Alors tournant ses derniers regards sur Pudens : « Adieu, cher ami, lui dit-il, souvenez-vous de ma foi et imitez-la ; que ma mort ne vous trouble point, mais au contraire qu'elle vous encourage à souffrir. » Ensuite tirant de son doigt une bague, il la trempa dans son sang et la donna à Pudens : « Recevez-la, lui dit-il, comme un gage de notre amitié ; portez-la pour l'amour de moi, et que le sang dont elle est rougie vous fasse souvenir de celui que je répands aujourd'hui pour Jésus-Christ. » Après quoi il fut transporté au lieu où l'on achevait ceux qui n'étaient pas morts de leurs blessures.

Et comme le peuple demandait que les autres Martyrs qui n'étaient que blessés fussent amenés au milieu de la place pour y être égorgés, ils se levèrent tous d'eux-mêmes, et s'étant embrassés pour sceller leur martyre par le saint baiser de paix, ils se traînèrent où le peuple les demandait ; ils y reçurent tous la mort sans faire le moindre mouvement, et sans laisser échapper la moindre plainte, pas même un soupir.

Sature, suivant la vision qu'avait eue Perpétue, qui l'avait vu arriver le premier au haut de cette échelle mystérieuse, fut aussi le premier qui expira. Perpétue le suivit. Elle était malheureusement tombée entre les mains d'un gladiateur maladroit, dont la main tremblante et peu assurée la faisait languir en ne lui faisant que de légères blessures. Elle fut donc contrainte de

Digitized by Google

conduire elle-même à sa gorge l'épée de cet apprenti, lui marquant l'endroit où il devait la plonger; ce qu'il fit. Peut-être qu'une femme si merveilleuse ne pouvait mourir autrement, et que le démon, qui la craignait, n'aurait jamais osé attenter à sa vie, si elle-même n'y eût consenti. (DROUET DE MAUPERTUY.)

C'était le 7 mars. Saint Prosper dit qu'ils souffrirent à Carthage. Leur fête, dit saint Augustin, y attirait plus de monde que n'avait fait leur martyre. Les noms de sainte Félicité et de sainte Perpétue ont été insérés au canon de la Messe.

SAINT PAUL LE SIMPLE.

Saint Paul, surnommé le *Simple* à cause de sa candeur, fut un des plus célèbres disciples de saint Antoine, et même le plus ancien, ainsi qu'il est marqué dans la Vie de sainte Thaïs. Il embrassa fort tard la vie monastique, ayant vécu dans le mariage jusqu'à l'âge de soixante ans ou environ, dans un village de la Thébaïde, où il faisait le métier de laboureur.

La mauvaise conduite de sa femme le détermina à se retirer dans la solitude. Après avoir erré huit jours dans le désert, il arriva au lieu où saint Antoine demeurait, et prit la résolution d'être le disciple d'un si excellent maître.

Il frappa à la porte de la cellule du Saint, et lui découvrit le dessein qu'il avait formé. Mais Antoine, jugeant qu'il était trop vieux pour imiter à cet âge son état de vie, lui dit d'aller plutôt dans quelque village gagner sa vie du travail de ses mains, ou, s'il avait absolument résolu de quitter le monde, d'entrer chez des religieux dont les pratiques fussent moins austères que celles des anachorètes, et dont il serait encore mieux secouru dans sa vieillesse. Et après cette réponse, il se renferma dans sa cellule.

Paul ne se rebuta point : il demeura au même endroit, en attendant que le Saint ouvrît de nouveau sa porte, et qu'il accordât à sa persévérance ce qu'il lui avait d'abord refusé. Il passa ainsi trois jours et trois nuits à attendre avec une humble patience, jusqu'à ce qu'au quatrième jour saint Antoine étant sorti, il se présenta encore devant lui, lui fit de nouvelles instances, et pro-

Digitized by Google

testa qu'il voulait mourir en ce lieu. Le Saint, qui s'aperçut qu'il n'avait aucune provision, craignit qu'un si long jeûne, auquel il n'était pas accoutumé, ne le mît en danger de mourir, et que sa conscience n'en fût chargée. Il le reçut donc, mais dans la résolution de l'obliger à se retirer ensuite de lui-même, en le dégoûtant par les rudes épreuves auxquelles il le mettrait, car il ne pouvait se persuader qu'il soutînt les travaux de la vie solitaire dans un âge si avancé.

Il lui dit donc qu'il pouvait réussir à se sanctifier, s'il voulait se soumettre entièrement à l'obéissance; ce que Paul lui promit dans la sincérité de son cœur. La première preuve qu'il exigea de sa soumission fut de demeurer en prière hors de la cellule, et de n'en pas bouger jusqu'à ce qu'il vînt lui apporter de quoi travailler, et lui cependant se renferma dans sa cellulle, observant par la fenêtre, à la dérobée, s'il s'acquittait bien de ce qu'il lui avait prescrit. Il le laissa ainsi exposé à l'ardeur du soleil dans le jour et à la fraîcheur de la nuit, sans que Paul changeât jamais de situation, ni se détournât de sa prière.

Après cette longue et pénible épreuve, où le Saint eut tout lieu d'admirer sa docilité et sa patience, il apporta des branches de palmier, et lui dit de travailler de la manière qu'il lui verrait faire; et quand il eut fini l'ouvrage, il lui témoigna qu'il n'avait pas bien réussi, et lui ordonna de le défaire, pour le faire mieux, ce qui rendit le travail encore plus long et plus pénible; à quoi Paul se rendit, sans qu'il parût sur son visage la moindre marque d'inquiétude.

Saint Antoine lui proposa ensuite de manger, et lui ordonna de dresser la table, sur laquelle il mit quatre pains de six onces, qui devaient faire tout le repas. Il était naturel qu'après un si rude travail et un si long jeûne, Paul s'y portât avec avidité, et c'était où le Saint l'attendait pour bien juger de son obéissance; mais le disciple, qui voulait se conformer en tout à son maître, l'observait autant qu'il en était observé, afin de se régler sur lui, et ne montra pas moins d'indifférence que le Saint pour les pains qui étaient devant ses yeux.

Il attendit sans peine que son maître eût récité douze psaumes

Digitized by Google

et fait douze oraisons, qu'il fit aussi avec lui avant que de se mettre à table, et par surcroît de modération, il se soumit avec la même docilité, quand le Saint, au lieu de lui permettre de manger, voulut qu'il se contentât d'avoir vu la table mise, lui ordonna de s'aller coucher, sans avoir pris aucune nourriture, l'éveilla à minuit pour prier, et ne lui dit enfin de manger que le lendemain au soir, après avoir récité de nouveau les douze psaumes et fait les autres prières.

Il fut permis alors à Paul de prendre sa réfection. Mais toujours plus attentif à imiter son maître, il ne voulut manger qu'un pain, comme il lui vit faire, quoique le Saint le pressât d'en manger davantage, alléguant pour raison qu'il voulait être moine comme lui ; parce que saint Antoine lui avait dit qu'il ne mangeait qu'un pain à cause qu'il était moine.

Après quelque temps passé en de pareilles épreuves, pendant lesquelles saint Antoine avait augmenté expressément ses austérités, pour voir s'il n'en serait pas découragé, et ayant eu tout sujet d'être satisfait de sa soumission et de sa ferveur, il lui dit enfin : « Mon frère, si vous pouvez vivre tous les jours comme vous avez fait ces jours-ci, je consens que vous demeuriez avec moi. » A quoi il répondit : « Je ne sais pas si vous avez quelque chose de plus difficile à me prescrire ; mais je ne sens pas de peine à pratiquer ce que je vous ai vu faire jusqu'à présent. » Alors saint Antoine, ne doutant plus que Dieu ne le lui eût envoyé pour imiter son genre de vie, le reçut tout-à-fait sous sa conduite par ces consolantes paroles qu'il lui dit : « Vous voilà, mon Frère, devenu moine au nom de Notre-Seigneur. »

Paul, ainsi déclaré religieux par son bienheureux Père, s'appliqua de toute l'affection de son cœur à se conformer à ses avis salutaires, et le Saint de son côté lui donna tous ceux qui pouvaient le conduire à la perfection de son état. Il lui recommanda entre autres choses d'adoucir par le travail des mains les peines de la solitude ; d'élever fréquemment son esprit à Dieu, tandis que ses doigts seraient occupés à des ouvrages matériels ; de ne manger que le soir, et de ne se rassasier jamais, surtout à l'égard du boire, quand même ce n'eût été que de l'eau.

Digitized by Google

Comme saint Antoine comprenait qu'il devait le faire marcher par la voie de l'obéissance, il ne cessa de l'éprouver sur cette vertu, et de lui en faire produire des actes, lui commandant souvent des choses qui paraissaient choquer la raison, afin qu'il ne trouvât jamais à redire à ce qu'il lui commanderait, et qu'il parvînt à ce parfait renoncement du jugement propre, qui fait qu'on ne raisonne point sur les ordres des supérieurs.

Ainsi il lui ordonna une fois de tirer durant tout un jour de l'eau d'un puits, et de la répandre à terre. Il lui dit de même de défaire des paniers qu'il avait faits, et de les faire de nouveau; de découdre son habit, puis de le coudre, et après de le découdre encore; et dans une rencontre, comme on lui eut porté un pot de miel, il lui ordonna de le casser, de laisser répandre le miel, et ensuite de le ramasser avec une coquille, lui recommandant de prendre garde qu'il ne s'y mêlât aucune ordure; et dans toutes ces choses l'obéissance de Paul fut toujours prompte et aveugle.

Il était même si attentif aux moindres signe de saint Antoine, qu'il les prenait tous à la rigueur, comme s'ils eussent été des ordres exprès de Dieu. Quelques solitaires des plus renommés étant venus voir le Saint, on vint à parler des matières les plus élevées de la vie spirituelle, et on entra ensuite dans un long discours sur le sujet de Jésus-Christ et des Prophètes. Paul était présent, et demanda avec simplicité si les Prophètes étaient avant Jésus-Christ, ou Jésus-Christ avant les Prophètes. Saint Antoine rougit pour lui d'une demande si peu sensée; il lui fit signe avec beaucoup de douceur, selon qu'il avait contume d'en user envers les plus simples, de se retirer et de se tenir dans le silence.

Paul obéit si scrupuleusement à cet ordre qu'il ne parlait plus du tout, et ne paraissait pas même avec les autres Frères. On en avertit saint Antoine, qui lui en demanda la raison, et quand il l'eut apprise de sa bouche, admirant son exactitude à obéir à un ordre qu'il n'avait pas prétendu étendre si loin, il dit aux autres solitaires : « En vérité, celui-ci nous condamne tous ; car au lieu que nous n'écoutons pas Dieu qui nous parle du haut du Ciel, vous voyez comment il observe la moindre parole qui sort de ma bouche. »

Digitized by Google

Le Saint se servait aussi souvent de l'exemple de Paul auprès des Frères, pour montrer que ceux qui veulent se rendre parfaits ne doivent pas se conduire par eux-mêmes, ni suivre trop leurs propres sentiments, bien qu'ils leur paraissent justes; mais qu'il faut avant toutes choses s'accoutumer à renoncer à soi-même, surtout à sa propre volonté, conformément à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui disait qu'il n'était pas venu dans le monde pour faire sa volonté, mais pour accomplir celle de son Père céleste.

Ce fut en effet par les grands progrès que son bienheureux disciple fit dans ce renoncement, qu'il arriva à une si haute perfection que saint Antoine ne le regarda plus comme un élève, mais comme un solitaire, qui pouvait vivre seul, et il lui bâtit pour cela une cellule à trois ou quatre milles de la sienne, en lui disant : « Vous voilà devenu moine par le secours de Jésus-Christ, demeurez donc maintenant en votre particulier, afin que vous appreniez à combattre contre les démons, et souvenez-vous que ces fréquents combats qu'il faut soutenir dans le désert nous obligent à une oraison continuelle, qui est d'ailleurs un grand moyen pour acquérir la perfection. »

Après cette séparation, le Saint ne laissait pas de le venir voir de temps en temps dans sa nouvelle retraite, et il avait la consolation de le trouver toujours occupé à exécuter fidèlement tout ce qu'il lui avait prescrit.

Paul eut passé à peine un an dans sa nouvelle cellule que Dieu voulut manifester en lui le cas qu'il fait de la simplicité et de l'obéissance, et confirmer avec éclat l'estime que saint Antoine avait de sa vertu. Il lui accorda le don des miracles, et surtout une grâce si puissante pour chasser toutes sortes de démons des corps des possédés, qu'il faisait de plus grands prodiges, et même en plus grand nombre, que son bienheureux maître; en sorte qu'il devint très-célèbre en peu de temps et qu'on venait à lui de bien loin pour être guéri.

Saint Antoine craignit que l'importunité de tant de personnes n'obligeât Paul de fuir dans le fond du désert, depuis qu'il avait goûté les ravissantes douceurs de la contemplation et de la soli-

Digitized by Google

tude. Il lui recommanda de ne point le quitter et se chargea de recevoir ceux qui venaient le voir; mais lorsqu'il se trouvait des malades ou des possédés qu'il ne pouvait guérir, il les lui envoyait, étant persuadé qu'il avait reçu en cela une grâce plus étendue; et en effet, Paul ne manquait jamais de les guérir.

Sa simplicité lui faisait avoir une si extrême confiance en Dieu que, lui ayant un jour été amené un jeune homme possédé d'un démon des plus opiniâtres, et si furieux qu'il proférait des blasphèmes contre le Ciel et déchirait tous ceux qui osaient l'approcher, le Saint, après avoir longtemps prié en vain avec ferveur, dit à Dieu : « En vérité, je ne mangerai d'aujourd'hui si vous ne le guérissez. » Et aussitôt, comme si Dieu eût craint de déplaire à une personne qui l'aimait avec tendresse et qui lui était si chère, le possédé fut délivré.

Paul avait encore reçu la grâce singulière de connaître le fond du cœur de ceux qui entraient dans l'église et l'état de leur conscience, qu'il voyait aussi clairement que les autres voient leur visage. Se trouvant dans un monastère où plusieurs des Frères étaient assemblés pour conférer des choses spirituelles, on se rendit à l'église après la conférence pour célébrer les saints Mystères. Paul considéra ceux qui entraient, et il les voyait tous avec un visage lumineux, par lequel éclatait la joie et le bon état de leur âme, ayant chacun leur Ange qui témoignait un grand contentement de leur sainte disposition. Mais il en vit un dont la conscience souillée du péché le fit paraître à ses yeux le corps noir et couvert d'un sombre nuage, le démon le tenant lié, et son Ange le suivant de loin en loin triste et abattu.

Quelque consolation qu'il eût de la vertu des autres, le déplorable état de celui-ci le toucha si fort qu'il se mit à pleurer et à gémir, et demeura hors de l'église sans y vouloir entrer. Ceux des solitaires qui virent son affliction crurent que Dieu lui avait fait connaître que leur conscience était en mauvais état, et s'empressèrent de le lui demander, afin d'en faire pénitence. Mais il ne voulut rien dire, et demeura prosterné contre terre à la porte de l'église, ne cessant de pleurer et de gémir.

Il attendit que le saint Sacrifice fût achevé, pour voir si celui

Digitized by Google

qui y avait assisté dans ces mauvaises dispositions n'en sortirait pas changé. Mais Dieu, attentif à ses prières et à ses larmes, avait accordé à ce pécheur la grâce de la contrition et de la pénitence durant le Sacrifice, et Paul le vit sortir avec une sainte joie peinte sur le visage, le corps aussi blanc qu'il lui avait paru noir auparavant; le démon ne le suivait plus que de loin, et son bon Ange, qui était à son côté, témoignait un extrême contentement de sa conversion.

A cette vue, Paul se leva transporté hors de lui-même, dans l'admiration des miséricordes du Seigneur, et s'écria de toutes ses forces : « O bonté ineffable de Dieu ! oh ! que sa compassion est grande ! oh ! que son amour pour nous est immense ! » Il courut en même temps se mettre sur un lieu éminent, et élevant sa voix de toutes ses forces, il disait : « Venez, venez voir les œuvres de Dieu, combien elles sont merveilleuses. Venez voir comment il veut que tous soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. Venez, adorons le Seigneur; prosternons-nous devant lui, et disons : C'est vous seul, ô mon Dieu ! qui pouvez remettre les péchés. »

Tout le monde accourut autour de lui pour savoir ce que c'était. Il leur rapporta ce que Dieu lui avait fait connaître, et pria celui en qui il avait vu un si heureux changement de dire comment il s'était fait en lui. Celui-ci ne put désavouer la vérité : il déclara qu'il avait été engagé jusqu'alors dans le péché, mais qu'ayant entendu lire dans l'église un passage d'Isaïe, où Dieu promet de pardonner à ceux qui se convertiront sincèrement, il était rentré en lui-même, et avait adressé à Dieu cette prière dans le sentiment d'une vive componction : « Mon Dieu, qui êtes venu en ce monde pour sauver les pécheurs, et qui nous avez fait, par votre Prophète, les promesses que je viens d'entendre, faites-m'en ressentir l'effet, quoique je sois un grand pécheur et très-indigne de votre grâce. Je vous promets et vous proteste de tout mon cœur que dès ce moment je renonce au péché, que je n'y retomberai plus, et que je vous servirai désormais avec une conscience pure. Recevez-moi donc présentement, ô mon Dieu ! puisque je veux faire pénitence. Pardonnez à un pécheur qui vous conjure

Digitized by Google

de lui remettre son crime, et qui renonce sincèrement au péché.

La confession publique de ce pénitent édifia tous les assistants. Ils n'admirèrent pas moins la miséricorde de Dieu que la connaissance qu'il avait donnée à son serviteur de l'état de cet homme et de la grâce qu'il lui avait faite, et ils en rendirent au Seigneur, à haute voix, de grandes actions de grâces.

Dieu révéla encore à son serviteur le pardon qu'il avait accordé à la pénitente Thaïs, dont nous parlerons dans son lieu. Saint Paphnuce l'avait convertie, et au bout de trois ans qu'il l'avait tenue enfermée dans une cellule d'un monastère de vierges, pour faire pénitence, il vint prier saint Antoine de demander au Seigneur qu'il lui fît connaître s'il lui avait pardonné. Le Saint assembla ses disciples et leur ordonna de passer la nuit en oraison, pour voir si Dieu leur révélerait ce que Paphnuce souhaitait de savoir, sans leur expliquer ce que c'était. Paul fut celui à qui Dieu le fit connaître. Il vit dans le Ciel un superbe lit, gardé par trois vierges éclatantes de gloire, et crut qu'il était réservé pour son Père spirituel saint Antoine; mais il ouït une voix qui lui dit qu'il était destiné pour Thaïs la pécheresse convertie; ce que Paul ayant raconté le lendemain, Paphnuce apprit par là que Dieu était satisfait de sa pénitence. Elle ne survécut pas longtemps à l'assurance de son pardon.

Le martyrologe romain marque la fête de saint Paul au 7 mars.

SAINT GUILLEC,

ABBÉ.

Saint Guillec ou Vuillec (Villeicus), était un prêtre anglais, qui, brûlant du désir d'évangéliser les infidèles, vint s'unir aux efforts apostoliques de saint Villibrord pour la conversion de la Frise. Il trouva là un compatriote, saint Swidbert, qui est compté aussi parmi les Apôtres des Frisons. Ces deux saints Anglais, pour affermir leurs néophytes, fondèrent l'abbaye de Keiseirswerdt, non loin de Cologne. Saint Swidbert en fut le premier abbé, et à sa mort, qui eut lieu le 1er mars 713, saint Guillec lui succéda. Il gouverna saintement et heureusement ce monastère, et y mourut en odeur de sainteté le 7 mars de l'an 727.

Digitized by Google

Cette abbaye, comme beaucoup d'autres, devint le centre d'une ville.

SAINT ARDON SMARAGDE,

ABBÉ D'ANIANE.

Ce surnom de Smaragde, qui veut dire émeraude, explique l'estime que ses contemporains faisaient de lui. Il était un des fidèles disciples de saint Benoît d'Aniane; et lorsqu'en l'an 815, Louis le Débonnaire, qui succédait à Charlemagne, eut placé saint Benoît d'Aniane à la tête de tout les monastères de son vaste empire, ce grand Saint confia à saint Ardon le gouvernement de son monastère d'Aniane, près de Montpellier. Ardon y fit fleurir la piété, la règle et la science. Il mourut en odeur de sainteté le 7 mars 843; il a écrit la Vie de son maître saint Benoît.

LE BIENHEUREUX ALAMAN,

BÉNÉDICTIN.

C'était un religieux du Mont-Cassin, à qui plusieurs agiologues donnent le titre de Saint. Pierre le Diacre, dans le chapitre II du livre qu'il a consacré aux saints personnages du Mont-Cassin, raconte qu'à sa mort, qui eut lieu vers l'an 1090, le cellerier du monastère vit l'âme de ce bon moine monter au Ciel sous la forme d'un globe de feu. Chastelain ajoute que c'est aussi ce que vit saint Benoît à la mort de saint Germain de Capoue, comme le raconte saint Grégoire le Grand[1].

LE BIENHEUREUX FROVIN,

ABBÉ.

Le Bienheureux Frovin (Frodovinus) est un des Saints de la Suisse. Il montra de bonne heure que Dieu l'appelait à la sainteté. Sa piété était soutenue par une intelligence remarquable. Élevé dans le monastère de Saint-Blaise, il fut admis vers l'an 1140 dans l'abbaye d'Einsiedeln, plus connue sous le nom de Notre-Dame-des-Ermites. Son rare mérite et sa sagesse le tirèrent de là trois ans après pour l'élever au gouvernement de

[1] Il laissait quelques ouvrages, que nous ne croyons pas avoir été imprimés.

Digitized by Google

l'abbaye d'Engelberg (Mont-des-Anges), dont il fut le second abbé. On rapporte de lui plusieurs miracles, qui eurent lieu pendant sa vie et après sa mort.

Il quitta ce monde le 7 mars de l'an 1178; il est très-honoré dans le canton d'Underwald.

LE VÉNÉRABLE HERMAN COOLSMET.

Dans la Chartreuse de Scheut-Veld, qui florissait autrefois près de Bruxelles, entre Lacken et Anderlecht, on conservait le souvenir du Bienheureux Herman Coolsmet de Lochem, enfant de la Gueldre, et saint moine, qui, après avoir édifié la Chartreuse de Gramont, était venu se perfectionner dans celle de Bruxelles, où il pratiqua la règle dans toute sa rigueur. Il était habile écrivain, et il a fait des graduels et des antiphonaires qui ont été conservés. C'était là ses délassements. Il mourut le 7 mars, fête de saint Thomas d'Aquin, en 1503, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge.

On rapporte qu'au moment où il rendit son âme à Dieu, des multitudes d'oiseaux, rassemblés au-dessus de sa cellule, chantèrent leurs mélodies, qu'ils reprirent à ses funérailles : ce qui frappa beaucoup les nombreux assistants.

On raconte aussi qu'importuné par les grenouilles qui étaient en grand nombre et qui le troublaient, il leur ordonna de se taire ou de s'en aller plus loin; que dès lors on ne les entendit plus, mais que quand les gueux eurent détruit la Chartreuse, les grenouilles revinrent plus criardes que jamais[1].

LA VÉNÉRABLE SŒUR THÉRÈSE DU CŒUR DE JÉSUS.

Le culte du sacré Cœur de Jésus était déjà très-répandu au dernier siècle, et parmi les âmes saintes qui ont compris ce culte si doux, on cite aujourd'hui la Vénérable Thérèse-Marguerite d'Arezzo, dans le pays de Florence. Elle était de la noble famille des Redi, et on lui avait donné pour patronne sainte Thérèse.

[1] Arnold de Raisse, supplément à Molanus.

Digitized by Google

Élevée dans une grande piété et fermement décidée à ne vivre que pour Dieu, elle fit ses vœux à l'âge de dix-huit ans, en l'an 1764, dans le couvent des Carmélites déchaussées d'Arezzo. Elle prit alors le nom de Thérèse du Cœur de Jésus, et se livra tout entière au culte de ce Cœur adorable.

L'amour de Dieu la dévorait; aussi elle resta peu en ce monde, Le 7 mars 1770, elle le quitta par une mort admirable comme sa vie, en odeur de sainteté. On travaille au procès de canonisation.

LE MARTYRE DE Mme DE LA BILLIAIS ET DE SES FILLES.

Anne-Claire Cottineau, épouse de M. de la Billiais, vivait retirée dans son château, à trois lieues de Nantes. Elle y avait donné refuge à quelques prêtres catholiques, lorsque l'horrible Carrier vint épouvanter Nantes. Mme de la Billiais fut bientôt arrêtée avec son mari et ses deux filles. Le mari, jeté dans une prison séparée, fut guillotiné le 10 janvier 1794. La pieuse mère et ses deux filles, accusées d'avoir distribué des images du sacré Cœur de Jésus, d'avoir fait donner le Baptême à des enfants de leur paroisse et d'avoir accueilli des prêtres dans leur château, ne nièrent point ces griefs, et furent condamnées à mourir. La mère marcha au supplice entre ses deux filles; et l'on put remarquer à la sérénité de leur visage, au calme de leur démarche, la sublime résignation de leur âme. Arrivées au pied de l'échafaud, elles s'embrassèrent avec tendresse et montèrent ensuite avec courage. La bonne mère demanda qu'on épargnât à ses filles la douleur de la voir mourir avant elles, ce qui lui fut accordé; et quand elle présenta sa tête, elle se félicita d'être précédée par ses deux filles dans le séjour de la bienheureuse éternité. Ces âmes saintes s'élevèrent dans les Cieux le 7 mars 1794.

LA VÉNÉRABLE MARIE-CLOTILDE DE FRANCE.

Marie-Clotilde-Adélaïde-Xavière de France, reine de Sardaigne, née à Versailles le 23 septembre 1759, eut pour père le vertueux Dauphin fils de Louis XV, et pour mère Marie-Joséphine de Saxe;

Digitized by Google

elle était par conséquent sœur de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X.

Dès sa naissance, dit M. l'abbé Chapia, elle fut consacrée à Dieu par ses religieux parents, qui s'efforcèrent de jeter dans son âme des semences de religion et de vertu, surtout de charité et d'humilité chrétienne. Elle fut confiée aux soins de la comtesse Louise de Marsan, qui donnait, au sein même de la cour corrompue de Louis XV, l'exemple de la plus haute piété et de la plus insigne vertu. En la rendant à ses parents, après avoir achevé son éducation, cette digne maîtresse la loua du respect dont elle l'avait toujours honorée, de son obéissance, de sa docilité à ses moindres conseils, de ses sentiments de délicatesse et de conscience : la vie entière de la princesse prouva que cet éloge était mérité.

L'inclination de Clotilde la faisait pencher vers la vie religieuse ; mais les grands sont plus esclaves encore que les petits : elle fut promise par le roi Louis XVI, son frère, à Charles-Emmanuel, héritier du roi de Sardaigne, et son mariage fut célébré à Versailles le 27 août 1775. Arrivée à Turin, la jeune princesse eut le soin de se former un plan de conduite chrétienne, que toujours elle suivit constamment. Outre la Messe à laquelle assistait chaque jour la famille royale, elle en entendait une autre dans sa chapelle particulière, et y restait toujours à genoux. Elle commençait sa journée par une méditation, et consacrait une partie considérable de son temps à la prière et aux bonnes lectures. Trois fois la semaine elle recevait la sainte Communion, et s'approchait une fois du tribunal de la pénitence.

Cependant ses dévotions ne lui firent pas négliger ses devoirs temporels. Son époux était l'objet de ses soins : elle obéissait à tous ses ordres, elle consultait tous ses désirs ; elle apportait une diligence extrême à entretenir la paix, la régularité et la bonne économie dans sa maison. Aussi était-elle tendrement aimée de son mari, dont elle avait si bien gagné la confiance qu'il l'appelait sa conseillère, sa consolatrice, sa directrice spirituelle.

Attentive à conserver une décence absolue dans ses vêtements, la vertueuse princesse remarquait combien cette décence contribue à la pureté des mœurs intérieures, et combien l'oubli en

Digitized by Google

est trop souvent accompagné d'égarements déplorables. Partout elle fit admirer sa modestie, la simplicité de sa conduite et de toutes ses actions. Dans les premières années de son séjour à Turin, elle dut, en public, pour suivre le désir de son mari et ceux du roi, son beau-père, se vêtir avec une grande magnificence; mais en particulier elle obtint de porter les habits simples que portent les dames habituées à une vie pieuse.

Connaître et soulager les besoins des pauvres était une de ses principales occupations. Elle assistait fréquemment aussi à l'office divin dans les diverses églises, dans le but d'édifier par sa présence; elle aimait à s'y rendre les jours de dévotion particulière. Elle assistait encore souvent aux exercices réguliers des communautés religieuses, mais sans permettre qu'on manquât pour elle à aucune des observances de la règle. D'une humeur toujours égale, elle sut montrer, par sa constante douceur, l'heureuse influence d'une vraie piété sur le caractère. La seule récréation de son choix était de s'entretenir avec des personnes religieuses ou de visiter quelque monastère. Enfin, la princesse Clotilde fut constamment aimable, charitable et pieuse.

Ses sentiments de dévotion pour la Reine du Ciel étaient d'une tendresse extrême : chaque jour elle récitait en son honneur le petit Office et le Rosaire; les samedis et les veilles de ses fêtes, elle jeûnait en son honneur. Elle s'associa dans une confrérie établie à Turin sous le nom de *Notre-Dame-de-l'Humilité*, et fidèle aux pratiques de cette association pieuse, elle se livrait à toutes les œuvres de miséricorde qui s'y trouvaient en usage. Fille soumise de l'Église, elle en observait toutes les lois avec exactitude, dans toutes les circonstances; elle fut très-péniblement affectée des affreuses tribulations des grands Pontifes Pie VI et Pie VII.

Les malheurs épouvantables de sa famille, la mort cruelle de son frère Louis XVI, de la reine sa belle-sœur, de sa sœur Élizabeth, de son neveu Louis XVII, l'affligèrent profondément. A la nouvelle surtout de la mort de son frère bien-aimé, le roi de France, elle éprouva un saisissement d'une telle violence que son mari ne put adoucir sa peine et la calmer un peu qu'en lui

Digitized by Google

parlant le langage de la piété. Devenue reine de Sardaigne quelque temps après, en 1796, elle s'occupait uniquement, de concert avec le roi, son digne époux, de faire le bonheur de ses sujets, quand un décret de la France vint changer leur royaume en république et les força de chercher, en 1798, un refuge loin de leur capitale. Les illustres fugitifs passèrent quelque temps à Parme, puis à Florence, puis en l'île de Sardaigne, qui leur était demeurée fidèle. Ils y séjournèrent six mois seulement; après quoi ils repassèrent en Italie, où ils habitèrent successivement Florence, Rome et enfin Naples.

La sainte exilée porta jusqu'à l'héroïsme la patience et la soumission à la volonté de Dieu. « Il ne nous reste rien, disait-elle; mais Dieu est à nous, Dieu est avec nous. On a tout avec Dieu; quand on a Dieu, rien ne manque. » Remplie de cet esprit de foi, la pieuse reine fit tourner au profit de son âme son abaissement et son exil. Etrangère à la haine, elle pardonnait de bon cœur à ceux qui persécutaient les deux nobles familles auxquelles elle appartenait par la naissance et par le mariage. S'entretenant un jour du bonheur du Ciel, elle dit que notre plus douce jouissance devrait être, dans cet heureux séjour, de voir assis à nos côtés un de nos ennemis qui nous devrait sa félicité éternelle.

Le 1er mars 1802, la reine éprouva un très-grand mal de tête; une fièvre violente la saisit. « Notre-Seigneur, dit-elle, me permet de partager sa couronne d'épines, mais je goûte les douceurs de la paix. » Dès ce moment elle se prépara comme pour mourir. Le mal, en effet, augmenta; on dut en annoncer au roi la gravité. Il se montra d'abord inconsolable; mais comme il était, lui aussi, un grand chrétien, il dit qu'il devait à Dieu tous les sacrifices. Quand on rapporta ses dispositions à la reine, elle s'écria : « Quel plaisir! Je n'ai plus rien maintenant à désirer que le Paradis. » Le 7 mars elle entendit la Messe et reçut le saint Viatique avec une grande piété; on lui donna bientôt après l'Extrême-Onction; tout son extérieur semblait respirer une sainte joie. Son agonie ressemblait à un paisible sommeil : sans aucun effort, ayant le sourire sur les lèvres, elle expira, étant âgée de quarante-deux ans. Son médecin, entrant dans la chambre du roi,

Digitized by Google

lui dit : « Je me réjouis avec Votre Majesté de ce qu'un Ange vient de s'envoler au Ciel. »

Les restes mortels de la vénérable princesse furent inhumés dans l'église du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise, où plusieurs miracles eurent lieu à son tombeau.

Petite-fille de roi, sœur de roi, épouse de roi, elle eut l'humilité la plus simple; elle ne se rappelait le rang élevé où l'avait placée la Providence que pour secourir les infortunés. Ses vertus étaient connues depuis longtemps en Italie, en France, dans toute l'Europe, et durant le séjour de cette princesse à Rome, Pie VII en avait été témoin lui-même; aussi, par une bulle du 10 avril 1808, ce Pontife la déclara Vénérable, et le roi son époux eut la consolation d'assister à ce commencement de glorification de sa sainte épouse.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Villaviciosa, en Portugal, à Notre-Dame-de-l'Étoile, ainsi nommée parce qu'un berger vit une étoile au lieu où ce sanctuaire fut bâti.

Saint Thomas d'Aquin avait une grande dévotion à la très-sainte Vierge, à qui il s'adressait pour tout ce qu'il désirait obtenir de Notre-Seigneur, et il avoua, quelques jours avant de mourir, qu'il n'avait jamais rien demandé ainsi qu'il ne l'eût obtenu. La très-sainte Vierge daigna même lui apparaître; aussi en parle-t-il dans ses écrits avec une tendresse égale à sa foi en sa puissante Souveraine. Il dit dans ses opuscules que « comme l'étoile de la mer dirige les navigateurs vers le port, c'est Elle qui conduit les Chrétiens à la gloire. » Il célèbre sa pureté, qui éteint tous les feux de la concupiscence, sa sainteté qui l'a faite « le temple du Seigneur, le sanctuaire de l'Esprit-Saint; » la plénitude de grâce, qui la fait approcher de Notre-Seigneur autant qu'il est possible. Il dit que comme il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or, il n'y a rien aussi en Marie qui ne soit tout rempli de sainteté. Enfin il ne craint pas d'affirmer qu'elle est tellement comblée de grâces, « qu'elle en a reçu suffi-

Digitized by Google

samment pour le salut de tous les hommes. » En quelque péril que l'on soit, dit ce saint Docteur dans son *Explication de la Salutation angélique*, on peut obtenir son salut de cette glorieuse Vierge, car c'est d'elle qu'il est écrit : *Mille boucliers* (c'est-à-dire les préservatifs et les remèdes contre les dangers) *y sont en réserve*. Elle peut nous aider de même en tout acte de vertu, car c'est d'elle aussi qu'il est dit : « En moi réside toute espérance de vie et de vertu : » *In me omnis spes vitæ et virtutis* (Eccli., XXIV).

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Au monastère de Fossa-Nuova, près de Terracine, saint Thomas d'Aquin, confesseur et docteur, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, illustre par la noblesse de son extraction, par la sainteté de sa vie et par sa science dans la théologie.

A Tuburbe, en Mauritanie, la fête des saintes Perpétue et Félicité, martyres. Celle-ci étant enceinte, ainsi que le rapporte saint Augustin, et, selon les lois, ne devant être exécutée qu'après ses couches, exprima sa douleur par ses plaintes dans le travail de l'enfantement, et cependant témoigna de la joie lorsqu'elle fut exposée aux bêtes. Avec elles furent martyrisés les saints Révocat, Saturnin et Secondule. Ce dernier mourut en prison ; tous les autres furent dévorés par les bêtes sous l'empire de Sévère.

A Césarée, en Palestine, saint Eubule, un des compagnons de saint Adrien, qui, deux jours après lui, ayant été déchiré par les lions et percé d'une épée, reçut le dernier de tous, dans cette ville, la couronne du martyre.

[1] NONIS MARTII.

In monasterio Fossænovæ, prope Tarracinam, sancti Thomæ Aquinatis confessoris et doctoris, Ordinis Prædicatorum, nobilitate generis, vitæ sanctitate et theologiæ scientia illustris. — Tuburbi, in Mauritania, natalis sanctarum martyrum Perpetuæ et Felicitatis, quæ cum esset prægnans (ut sanctus Augustinus ait) expectata, juxta leges, ut pareret, dum parturiebat, dolebat, objecta feris gaudebat; passique sunt cum eis Revocatus, Saturninus et Secundolus, quorum ultimus quievit in carcere, reliqui omnes bestiis traditi sunt, sub Severo principe. — Cæsareæ, in Palæstina, passio sancti Eubuli, qui cum esset socius

Digitized by Google

A Nicomédie, saint Théophile, évêque, mort dans cette ville, où il était exilé pour la défense des saintes images.

A Péluse, en Égypte, saint Paul, évêque, qui mourut exilé pour la même cause.

A Brescia, saint Gaudiose, évêque et confesseur.

Dans la Thébaïde, saint Paul, surnommé le Simple.

Additions des autres martyrologes.

Saint Daudas, martyr en Thrace, avec quelques autres.

Sainte Augusta, citée ce jour en quelques calendriers, est fêtée le 27 mars.

Saint Estrevin, abbé de Wermouth, en Angleterre, successeur de saint Céolfrid. Le vénérable Bède a écrit sa Vie.

Saint Maspicien, troisième évêque de Viviers, au IV^e^ siècle.

Saint Hermon, évêque de Jérusalem, mort en 314.

Saint Éphrem, saint Basile et plusieurs autres Évêques martyrisés dans la Chersonèse Taurique.

Saint Quintil, honoré chez les Grecs, martyr avec saint Capitolin, que l'on fête le jour suivant.

Saint Nestor et saint Arcade, évêques de Trémithonte, dans l'île de Chypre.

Saint Artaxe, martyr en Afrique avec saint Joconde.

Saint Quintus, martyr en Afrique avec les précédents.

Saint Leucus, saint Taxe, saint Nestor, saint Équin et saint Italicus, martyrs à Antioche, nommés en ce jour dans le martyrologe de saint Jérôme.

Saint Eugène et saint Agathodore, évêques, martyrisés avec saint Éphrem.

Saint Théodicien, honoré le 7 mars chez les Éthiopiens.

sancti Hadriani, biduo post illum laniatus a leonibus et gladio trucidatus, ultimus omnium in ea civitate martyrii coronam accepit. — Nicomediæ, sancti Theophili episcopi, qui ob cultum sanctarum imaginum in exilium pulsus, illic defunctus est. — Pelusii, in Ægypto, sancti Pauli episcopi, qui eadem ex causa exul occubuit. — Brixiæ, sancti Gaudiosi episcopi et confessoris. — In Thebaide, sancti Pauli cognomento Simplicis.

Digitized by Google

Le Bienheureux Volker, martyr, honoré à Sigeberg, en Holstein.

Martyrologe de la dernière persécution.

Anastase de Sergenon, Frère-Mineur Capucin du diocèse de Besançon, ayant refusé le serment schismatique, fut enfermé dans la prison de Dole, où il mourut de misère le 7 mars 1794.

Digitized by Google

HUITIÈME JOUR DE MARS.

Saint Jean de Dieu, fondateur des Frères de la Charité. — Saint Ponce, diacre de saint Cyprien. — Saint Apollon, diacre, et saint Philémon, joueur de flûte, martyrs. — Saint Provin, évêque de Côme. — Saint Senan, évêque en Irlande. — Saint Julien, évêque de Tolède. — Saint Félix, évêque de Dunwick, en Angleterre. — Saint Théophylacte, évêque de Nicomédie. — Saint Hunfroi, évêque de Thérouane. — Saint Psalmolde ou Saumay, anachorète. — Saint Liutfroy, évêque de Pavie. — Le Vénérable Bruno, évêque de Verden. — Saint Etienne, fondateur de la Congrégation d'Obasine. — Saint Duthac, évêque de Ross, en Écosse. — Le Bienheureux Forestier de Provence, Frère-Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN DE DIEU,

FONDATEUR DES FRÈRES DE LA CHARITÉ.

Les religieux de Saint-Jean de Dieu ont différents noms, selon les différents pays où ils sont établis; car en Espagne, où ils ont pris leur origine, on ne les connaît que sous le nom de Frères de l'Hospitalité, à cause de l'hospitalité qu'ils exercent envers les malades, et qui est le propre de leur institut; en Italie ils ne sont connus que sous celui des Frères *Fate ben Fratelli,* ou par abréviation *Ben Fratelli,* parce qu'autrefois ils avaient coutume de demander ainsi l'aumône, comme ils l'avaient appris de leur fondateur, et qu'en traitant de frères ceux à qui ils demandaient l'aumône, ils les exhortaient à bien faire et à avoir compassion pour les pauvres malades; et enfin ils sont appelés en France les Frères de la Charité, parce que le roi Henri IV, voyant que les malades étaient traités avec un soin extraordinaire dans leur hôpital du faubourg Saint-Germain, donna à cette maison le nom de Charité de Jean de Dieu, et ce nom est demeuré en France à tous les religieux de cet Ordre et à tous leurs hôpitaux, quoique le véritable nom de cette congrégation soit celui de la congrégation de Saint-Jean de Dieu, ainsi qu'il a été déterminé par le Pape Sixte V.

Digitized by Google

Saint Jean, surnommé de Dieu, fondateur de cet Ordre, naquit à Monte-Major-el-Novo, petite ville du royaume de Portugal, de l'archevêché d'Évora, le 8 mars 1495, de parents d'une médiocre fortune et peu distingués parmi le peuple. Son père, André Ciudad, et sa mère, dont on ne sait point le nom, l'élevèrent d'abord dans tous les exercices de piété dont son enfance était susceptible. Leurs soins ne furent point inutiles, car leur fils profita de jour en jour de leurs instructions, et reçut sans peine les sentiments de piété qu'ils voulurent lui inspirer.

A peine eut-il atteint l'âge de neuf ans qu'ils le perdirent par un accident imprévu. Comme ils étaient portés l'un et l'autre à l'hospitalité, ils reçurent et logèrent chez eux un prêtre qui voyageait, et allait du côté de Madrid. Il parla dans la conversation de la piété qui régnait dans cette ville, capitale de l'Espagne, et des églises célèbres qu'on y voyait; ce qui fit une si forte impression sur l'esprit du jeune Jean qu'il voulut suivre ce prêtre. Il se déroba à son père et à sa mère, et étant sorti à leur insu de leur logis, il se mit aussitôt en chemin pour aller droit à Madrid. Sa mère, après beaucoup de perquisitions inutiles, ne l'ayant pu trouver, en mourut de regret au bout de vingt jours, et son père, n'ayant pas moins été touché de son absence, se retira à Lisbonne, où il se fit religieux de l'Ordre de Saint-François.

Le prêtre qui s'était chargé de Jean ne le conduisit pas jusqu'à Madrid, car, étant arrivé à Oropésa, ville de Castille, il se sépara de lui et l'abandonna entièrement. Jean, se voyant seul dans un pays étranger, fut secouru par quelques personnes de piété, qui, ayant compassion de sa misère, lui donnèrent retraite. Il s'adressa à un berger nommé François, que l'on appelait simplement le *mayoral,* c'est-à-dire le maître berger, *mayoral de ganado,* en espagnol, signifiant un berger qui a intendance sur les autres bergers. Jean passa une partie de sa jeunesse à son service; il fut employé à la garde des troupeaux, et il avait le soin de porter à manger aux autres bergers. Le mayoral, ayant quitté sa profession pour se faire geôlier de la prison d'Oropésa, ne voulut pas se défaire de Jean, dont il avait éprouvé

Digitized by Google

la fidélité. Il l'envoya à une maison de campagne pour avoir le soin des troupeaux, et au bout de quelque temps il lui donna la charge de veiller sur les domestiques de cette maison, et l'établit l'économe de ses biens.

Dieu bénit les soins et le travail de Jean, car les biens de son maître s'augmentèrent entre ses mains, les troupeaux se multiplièrent, et la prospérité régna dans la maison ; ce qui fit que son maître, pour l'attacher davantage dans ses intérêts et lui ôter la pensée de se retirer et de s'engager ailleurs, lui offrit sa fille en mariage ; mais il n'y voulut point consentir, et comme son maître le pressait d'accepter ce parti, il se retira de chez lui et s'engagea parmi les troupes que l'empereur Charles-Quint levait. Il s'enrôla dans une compagnie d'infanterie que faisait don Jean Ferruz, qui était un gentilhomme dont son maître avait été le mayoral avant qu'il fût geôlier, et qui avait eu ordre du comte d'Oropésa, Ferdinand Alvarès de Tolède, de marcher au siége de Fontarabie, ville de Biscaye, sur les confins de France. Elle avait été prise en dix jours sur les Espagnols, l'année précédente, par le roi François I^er^ ; et l'empereur Charles-Quint, ayant entrepris de la reprendre, y faisait venir des troupes de tous côtés pour en couvrir le siége et pour empêcher le secours que les Français y envoyaient.

Le tumulte des armes, les mauvais exemples des soldats et la vie licencieuse que l'on mène ordinairement à la guerre, firent oublier à Jean ses exercices de piété : il s'accoutuma insensiblement à faire comme les autres ; et, perdant peu à peu la crainte qu'il avait eue d'offenser Dieu, il eut honte de paraître meilleur que les autres soldats. Mais Dieu, qui veille sans cesse sur ses élus, et qui ne permet qu'ils tombent dans quelques péchés qu'afin que la manière dont ils se relèvent serve à édifier les fidèles et à leur apprendre à faire pénitence, ne laissa pas longtemps Jean dans le désordre, et lui fit bientôt connaître sa faute. Il arriva un jour que lui et ses compagnons manquant de vivre et n'étant pas éloignés d'un village où ils espéraient en trouver, Jean, comme le plus jeune de la bande, fut destiné pour y aller. Il monta sur une jument qui avait été nouvellement

Digitized by Google

prise sur les Français, et s'avança du côté où ils étaient occupés à tenter le secours des assiégés. La jument se reconnut dans les lieux où les Français l'avaient souvent menée; elle courut à toute bride comme pour retourner à leur camp. Jean la voulut retenir, elle se cabra et le précipita avec violence sur des pierres et des roches, et lui froissa tellement le corps qu'il demeura longtemps sans mouvement et sans paroles. Mais enfin, étant un peu revenu à lui et voyant le danger où il était de perdre la vie, parce qu'il était sur le point de tomber entre les mains des ennemis, qui étaient proches, il se releva avec beaucoup de peine et se jeta à genoux, implorant le secours de la très-sainte Vierge et la priant de le délivrer de ce péril et de ne pas permettre qu'il tombât entre les mains des ennemis. Sa prière étant finie, il sentit revenir ses forces, rentra en lui-même et regarda cet accident comme une punition de ses péchés. Il se traîna le mieux qu'il put vers le camp des Espagnols, où il pleura ses désordres et promit à Dieu d'être plus fidèle à son service. De cet accident il tomba dans un autre malheur. Son capitaine lui ayant confié la garde de quelque butin qu'il avait fait sur l'ennemi, des voleurs l'enlevèrent, et le capitaine l'accusant d'infidélité et d'avoir eu part au larcin, le voulut mettre entre les mains de la justice, après l'avoir maltraité extraordinairement. Plusieurs personnes s'intéressèrent pour lui et obtinrent sa grâce, à condition qu'il renoncerait à la profession des armes.

Il retourna à Oropésa, où il alla trouver son ancien maître, qui le reçut avec beaucoup de tendresse. Il lui rendit son premier emploi, lui confiant de nouveau le soin de tous ses biens. Il s'acquitta de cette commission avec encore plus d'exactitude, et se comporta de telle sorte que son maître, ayant toujours dessein de le choisir pour son gendre, lui en fit encore la proposition. Il n'y voulut point consentir, et, pour se délivrer de ses poursuites, il prit une seconde fois, en se retirant, le parti des armes, croyant que la guerre que l'empereur Charles-Quint soutenait alors contre le Turc était sainte et qu'il y pouvait souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Il évita tous les désordres où il était tombé dans la première guerre, il s'y comporta avec toute sorte

Digitized by Google

de retenue et de modestie, et, bien loin d'interrompre ses exercices de piété, il les augmenta.

La guerre étant finie et les troupes ayant été licenciées, Jean vint en Portugal et voulut aller revoir ses parents à Monte-Mayor. Il y apprit d'un de ses oncles que son père et sa mère étaient morts, et ayant su que sa fuite avait été la cause des malheurs de sa famille, il voulut entièrement abandonner son pays pour aller servir Dieu dans un autre endroit. Il passa pour cet effet dans l'Andalousie, où il se mit au service d'une dame riche du territoire de Séville, et entra chez elle en qualité de berger. Il commença à passer les jours et les nuits dans les exercices de la pénitence et à pleurer sa vie passée, à prier et à implorer la miséricorde de Dieu. Croyant faire quelque chose qui lui serait plus agréable, il passa en Afrique afin d'y trouver l'occasion d'y souffrir le martyre. Il fut pour ce sujet à Ceuta; mais, par l'avis de son confesseur, il repassa en Espagne, et ayant débarqué à Gibraltar, il s'occupa à vendre des images et des petits livres de dévotion.

De Gibraltar il passa à Grenade, où il établit d'abord une petite boutique sous la porte d'Elvire, et, sachant qu'on avait coutume de célébrer la fête de saint Sébastien à Grenade, dans l'ermitage de son nom, qui était au quartier le plus élevé de la ville, il y fut et y entendit prêcher le docteur Jean Avila, le plus célèbre prédicateur d'Espagne, et surnommé l'Apôtre de l'Andalousie. Il en fut si touché que, fondant en larmes, il remplit l'église de cris et de lamentations qui le firent prendre pour un homme forcené; il se frappait la poitrine, se déchirait le visage, s'arrachait la barbe et les cheveux, se roulait dans la boue, courait d'une manière extravagante par les rues, ne faisant autre chose que crier à Dieu de toute sa force : *Miséricorde*. Chacun jugea qu'il avait l'esprit troublé. La populace s'attroupa autour de lui, les enfants, la canaille le poursuivirent à coup de pierres. Il arriva chez lui tout en sang, et ayant continué le lendemain à faire la même chose, on le conduisit au docteur Avila, afin de voir s'il ne pourrait pas guérir cet esprit que son sermon avait si étrangement blessé. Ce saint prêtre, après avoir écouté Jean dans

Digitized by Google

la confession, reconnut l'Esprit de Dieu dans les mouvements du cœur de ce pénitent, qui ne contrefaisait l'insensé que pour se procurer des humiliations; il l'encouragea dans ces saintes résolutions, et lui promit de l'assister dans toutes les rencontres.

Jean, consolé par un si saint homme, crut qu'il ne pouvait pas assez s'humilier. Il recommença ses extravagances et ses folies apparentes. On l'enferma dans l'hôpital des insensés, où, après les remèdes qu'on lui fit prendre et qui furent inutiles, on crut que le plus efficace pour le guérir était de le fouetter tous les jours jusqu'au sang, jusqu'à ce que son esprit fût revenu. Ce supplice, qu'il avait soin d'augmenter en irritant continuellement ceux qui en étaient les exécuteurs, le mit à deux doigts du tombeau. Avila en fut averti, et, l'étant venu voir, il lui dit qu'il était temps de mettre fin à ses folies volontaires et de s'appliquer désormais à des choses plus utiles pour lui et pour le prochain. Jean obéit. Les administrateurs furent surpris d'un changement si soudain; ils le firent traiter avec beaucoup de soin, et en peu de temps il recouvra la santé et les forces. Il demeura quelque temps à servir les malades du même hôpital; il en sortit au mois d'octobre de l'an 1539, qu'il voulut exécuter le vœu qu'il avait fait de servir Dieu dans ses pauvres. Il forma le plan du dessein qu'il avait de leur procurer des aliments, des habits et des retraites assurées, à son retour d'un pèlerinage qu'il fit à Notre-Dame de Guadaloupé pour remercier la très-sainte Vierge de sa protection et lui recommander le succès de ses entreprises. Il commença par nourrir quelques pauvres du travail de ses mains; il allait pour cet effet couper du bois dans la forêt, et le vendait à la ville pour les faire subsister; et son exemple joint à ses exhortations anima tellement les personnes charitables de la ville de Grenade que, par le moyen de quelques quêtes qu'il fit, il se vit en état, l'an 1540, de louer une maison pour y retirer les pauvres malades et les y assister.

Voilà quels furent les commencements de l'hôpital de Grenade, et proprement les premiers fondements de son Ordre. Son premier soin, après avoir loué cette maison, fut de la garnir des meubles qu'il crut être absolument nécessaires; et, sans perdre

Digitized by Google

de temps, il alla dans toute la ville chercher des malades, des estropiés, des impotents, pour remplir son hôpital. La plupart de ceux qui le virent agir ainsi le blâmèrent, l'accusant d'indiscrétion, le regardant comme un homme entreprenant et qui s'engageait à une chose qui lui était absolument impossible; mais sa fermeté les étonna, sa foi les chargea de confusion, et l'ardeur de sa charité les fit rentrer en eux-mêmes. Ils voulurent avoir part à l'établissement qu'il faisait : ils lui mirent quelques aumônes entre les mains pour fournir aux besoins les plus pressants de ses pauvres, et leur exemple en attira d'autres à lui faire aussi quelques libéralités. Les pauvres ne manquaient de rien; après que Jean de Dieu les avait assistés pendant le jour et leur avait procuré tous les biens spirituels dont ils pouvaient avoir besoin, leur faisant venir des confesseurs et autres personnes pieuses qui leur faisaient souvent des instructions familières, il allait le soir, vers les huit à neuf heures, quêter pour eux : il marchait dans les rues avec une hotte sur son dos et deux marmites à ses bras. La pluie, le vent et les autres injures du temps ne l'arrêtaient point, et, lorsqu'il voulait demander l'aumône pour les malades, il criait à haute voix : *Mes chers frères, faites-vous du bien pour l'amour de Dieu.* Cette manière extraordinaire de demander l'aumône attirait tout le monde aux fenêtres, et on lui donnait abondamment de quoi nourrir ses pauvres.

Le siége épiscopal de Grenade était occupé alors par dom Pierre Guerrero. Ce Prélat crut qu'il était de sa charge pastorale de prendre connaissance de ce nouvel établissement et d'examiner comme toutes choses s'y passaient. Il en fut si satisfait que, non content de lui accorder sa protection, il donna des sommes considérables pour fournir aux frais de cet hôpital, ce que plusieurs personnes de la ville firent à l'exemple de leur pasteur. L'approbation que l'Archevêque de Grenade venait de donner à cet hôpital le mit en grand crédit, les pauvres y accouraient de toutes parts, de sorte que la maison qu'il avait d'abord prise se trouvant trop petite, il fut obligé d'en louer une plus grande et plus commode, afin d'y pouvoir admettre tous ceux qui se présenteraient. Tout y était admiré : la propreté des lieux, l'ordre du

Digitized by Google

service, l'abondance des vivres et des meubles, la charité, la modestie, la patience des ministres qui travaillaient sous notre Saint; et on s'étonnait comment un homme sans crédit et sans autorité, n'ayant ni biens ni revenus, avait pu établir un si bel hôpital.

Comme le Saint était entièrement mort au monde, il ne désirait point de lui plaire, et paraissait toujours avec des habits très-méchants et tout déchirés; car, s'il rencontrait un pauvre dans la rue qui fût plus mal vêtu que lui, il prenait son habit et lui donnait le sien. Mais l'extérieur méprisable et dégoûtant que les gens du monde trouvaient dans sa mine et dans ses habits n'empêchait pas quelques personnes de considération de marquer toujours beaucoup d'empressement pour l'avoir chez elles dans le cours de ses quêtes. L'Évêque de Tuy, président de la chambre royale de Grenade, l'ayant un jour retenu à dîner, et lui ayant demandé son nom, notre Saint lui répondit qu'il s'appelait Jean. Vous vous appellerez à l'avenir Jean de Dieu, dit le Prélat; et depuis ce temps-là ce surnom lui demeura. François de Castro, administrateur de son hôpital de Grenade, qui rapporte ainsi la cause de ce surnom, et qui le premier écrivit la Vie de saint Jean de Dieu, environ vingt-cinq ans après sa mort, doit être plutôt cru qu'Antoine Goëva, évêque de Cyr, qui n'écrivit la même Vie que quatre-vingts ans après, et qui dit que ce fut Notre-Seigneur qui, étant apparu à lui sous la forme d'un enfant, comme il se reposait sous un arbre, lui montra une grenade ouverte, de laquelle le milieu formait une croix, et qui lui dit : « Jean de Dieu, Grenade sera ta croix, »ce qui serait arrivé, selon cet auteur, dans le temps que notre Saint demeurait à Gibraltar, et qu'il s'était mis en chemin pour aller dans les lieux des environs de cette ville pour y vendre ses images et ses livres. L'Évêque de Tuy lui dit encore que, puisqu'il lui avait donné son surnom, il voulait aussi lui donner un habit, lui représentant que l'humilité et la simplicité dont il faisait profession ne le dispensaient pas de garder une bienséance honnête, et que celui qu'il portait était dégoûtant et empêchait que plusieurs honnêtes gens ne le fréquentassent; c'est pourquoi il envoya sur l'heure acheter de

Digitized by Google

l'étoffe pour lui faire un habit dont il prescrivit lui-même la forme, et il l'en revêtit de sa main, lui ordonnant d'en donner un semblable à ceux qui s'uniraient avec lui.

Le Saint ni le Prélat n'avaient aucune intention d'établir un nouvel Ordre religieux dans l'Église; mais il y a bien de l'apparence qu'ils avaient dessein de former une société ou congrégation de personnes séculières pour avoir soin de l'hôpital de Grenade, et que ces personnes devaient être distinguées des autres séculiers par des habillements différents.

Jean ne fut pas plus tôt revêtu de cet habit que plusieurs personnes s'offrirent à lui pour être de ces disciples. Les premiers furent Antoine Martin et Pierre Velasco, qui se portaient une haine mortelle. Le premier accusait l'autre d'avoir tué son frère, et était venu exprès à Grenade pour le poursuivre en justice; mais Jean de Dieu les réconcilia si bien ensemble que, pour vivre dans une plus grande union, ils voulurent être disciples du Saint, et furent les premiers à qui il donna l'habit de sa congrégation, selon la forme qui lui avait été prescrite par l'Évêque de Tuy.

Son hôpital se trouva encore trop petit, et il fallut le transférer pour la troisième fois. L'archevêque de Grenade, dom Pierre Guerrero, sollicita les principaux de la ville de contribuer à l'achat d'une maison fort vaste, qui avait été autrefois occupée par des religieux, et, pour donner l'exemple, il fournit pour sa part 1,500 ducats. Ce fut encore à la sollicitation de ce Prélat que le Saint entreprit un voyage à Valladolid, où la cour d'Espagne était alors, afin d'obtenir un secours pour ses pauvres. Il y fut favorablement reçu de Philippe II, qui n'avait pas encore le titre de roi, et qu'on nommait le prince des Espagnes, parce que l'empereur Charles V ne lui avait pas encore cédé ses États, ce qu'il ne fit que l'an 1555. Jean de Dieu reçut de grandes libéralités de ce prince et des seigneurs de sa cour.

Sa charité ne se bornait pas seulement aux malades et aux pauvres de son hôpital, il secourait encore les pauvres honteux de la ville, retirait une infinité de femmes et de filles de la débauche, et non-seulement pourvoyait à leur subsistance, mais

Digitized by Google

en mariait encore quelques-unes. Enfin, ses forces se trouvèrent entièrement épuisées par sa charité et sa pénitence, et dans le temps que l'on se promettait qu'il travaillerait plus que jamais pour les pauvres, il se trouva presque hors d'état d'agir. Il ne laissait pas néanmoins de continuer ses exercices ordinaires, de faire ses quêtes, de veiller et de s'occuper au dedans de la maison; mais enfin un accident imprévu lui causa, l'an 1550, la maladie dont il mourut. Les eaux du Xénil étaient extraordinairement grosses cette année-là, et entraînaient avec elles quantité de bois. Notre saint fondateur, voulant en retirer pour l'usage de son hôpital, et étant entré dans ce torrent, le froid le saisit tellement qu'il fut d'abord attaqué d'une violente maladie, qui s'augmenta lorsque, par un excès de sa charité, il se jeta encore dans le fleuve pour secourir un jeune homme qui y était entré trop avant et que la rapidité des eaux entraînait. Il se mit au lit, où il fut visité par l'Archevêque et les plus qualifiés de la ville, du nombre desquels fut la dame Anne Osoria, épouse de don Garcias de Pise, qui fit tant d'instances pour qu'on l'amenât à son logis, afin qu'il fût mieux assisté dans sa maladie, que l'on ne put lui refuser cette grâce; et ce fut dans la maison de cette dame qu'il mourut, le 8 mars 1550, âgé de cinquante-cinq ans.

Comme il n'y avait qu'une petite chapelle dans son hôpital, on ne put pas l'enterrer dans ce lieu. Il fut inhumé dans l'église des Minimes, et enseveli dans l'habit des religieux de cet Ordre, avec une pompe funèbre où la magnificence se trouva jointe à la piété publique; l'Archevêque même y officia pontificalement. Ces religieux possédèrent les précieuses reliques de ce Saint jusqu'en l'an 1664, qu'ils les rendirent à ses enfants pour les transférer à l'hôpital de Grenade. Les grands miracles qui se firent à son tombeau portèrent le Pape Urbain VIII à le béatifier par une bulle du 21 septembre 1630. Innocent XI, par un décret du 13 juin 1679, déclara qu'on pouvait procéder à sa canonisation; mais il se passa encore quelques années sans qu'on en fît la cérémonie; ce ne fut que sous le pontificat d'Alexandre VII, l'an 1690, le 16 octobre, qu'on lui rendit cet honneur.

Saint Jean de Dieu ne donna point de son vivant d'autre règle

Digitized by Google

à ses disciples que l'exemple de ses vertus, avec l'ordre qu'il leur prescrivit pour l'assistance corporelle et spirituelle des malades.

Après sa mort, ils obéirent à un supérieur qu'ils nommaient majeur; ce fut en cette qualité qu'ils reconnurent le Frère Antoine Martin, à qui saint Jean de Dieu avait donné en mourant l'administration de son hôpital. Comme ce saint fondateur avait reçu de grandes aumônes de Philippe II, lorsqu'il était à Valladolid, le Frère Antoine alla trouver pour le même sujet ce prince, qui était pour lors à Madrid, à qui il persuada aussi de faire bâtir dans cette capitale d'Espagne un hôpital sur le modèle de celui qui avait été bâti à Grenade par saint Jean de Dieu; ce que ce prince exécuta, et cet hôpital a été appelé pendant un long temps l'hôpital d'Antoine Martin, à cause de ce Frère, qui en avait procuré l'établissement, et qui, après avoir reçu des aumônes considérables de ce prince pour l'hôpital de Grenade, y retourna pour rendre compte à l'Archevêque de ce qu'il avait fait à Madrid. Il y alla encore quelque temps après, avec la permission de ce Prélat, pour prendre l'administration de ce nouvel hôpital, dans lequel il mourut le 24 décembre de l'année 1553, n'ayant survécu que trois ans au saint fondateur.

A l'exemple de ces deux hôpitaux, on en établit d'autres en Espagne, comme à Cordoue, à Lucène et en d'autres endroits. Celui de Grenade était le plus fameux; il était gouverné par le Frère Rodrigue de Siguença, qui s'acquit une si grande réputation que les communautés de ces autres hôpitaux voulurent être unies à la sienne et le reconnaître pour supérieur. Siguença les reçut et les incorpora à sa société, qui se trouva par ce moyen assez nombreuse. Il crut qu'avant toutes choses il fallait faire approuver par le Saint-Siége leur institut; il en conféra avec don Pierre Guerrero, qui loua son dessein; c'est pourquoi il choisit le Frère Sébastien Arias pour aller à Rome avec une supplique adressée au Pape, qui contenait ce qui s'était passé dans la société depuis son établissement. Sébastien Arias, étant à Naples, y rencontra dom Juan d'Autriche, qui allait à Rome comme en triomphe, après la victoire de Lépante, qu'il avait remportée sur les Turcs. Ce prince s'engagea de l'introduire

Digitized by Google

auprès de Sa Sainteté, de présenter lui-même la supplique, et d'en solliciter l'expédition. Pie V, qui était alors assis sur la Chaire de saint Pierre, approuva cet Ordre par une bulle du 1er janvier 1572, et donna à ces religieux la règle de Saint-Augustin. Il leur prescrivit de plus la forme de leur habillement, leur donna pouvoir d'élire un supérieur, sous le nom de majeur, dans chaque hôpital, et leur permit de faire promouvoir aux Ordres sacrés un d'entre eux aussi dans chaque hôpital, pour leur administrer les Sacrements aussi bien qu'aux malades, les soumettant à la juridiction des Évêques des lieux où leurs maisons seraient situées.

Le Frère Sébastien Arias, qui avait logé, pendant son séjour à Rome, dans le palais de dom Juan d'Autriche, reçut en partant de nouvelles faveurs de ce prince, qui lui mit entre les mains 5,000 ducats, afin qu'en passant à Naples il y fondât un hôpital sous le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire. Pendant qu'il était occupé à la construction de cet hôpital, les bourgeois de Milan le prièrent de venir faire aussi un établissement dans leur ville. Il ne put alors satisfaire à leur demande, parce qu'il était pressé de retourner en Espagne, pour y rendre compte de ce qu'il avait fait; mais étant retourné une seconde fois à Rome, il fonda à Milan un grand hôpital, qui est aujourd'hui très-célèbre et très-magnifique.

Grégoire XIII ayant succédé à Pie V, le Frère Sébastien Arias fit un troisième voyage à Rome par le commandement de ses supérieurs, afin d'obtenir du Pape la confirmation de leur Ordre; non-seulement il le confirma et lui donna plusieurs priviléges, mais il choisit Sébastien Arias pour aller secourir les Flamands, qui étaient affligés de maladies contagieuses. Il voulut même fonder à Rome une maison pour y établir des religieux de cet Ordre: c'est pourquoi il fit écrire au Frère Rodrigue de Siguença afin de lui en envoyer. Il leur donna, l'an 1582, l'église de Saint-Jean-Calibite, et fit construire à ses frais l'hôpital voisin, où il y a ordinairement soixante lits.

Ce ne fut que l'an 1601 que ces religieux passèrent en France par le moyen de la reine Marie de Médicis, qui y mena avec elle

Digitized by Google

le Frère Jean Bonelli et quelques autres religieux d'une piété exemplaire, à qui elle donna une maison au faubourg Saint-Germain, où ils ont bâti un hôpital qui s'est rendu célèbre dans la suite par la magnificence de ses bâtiments. Au mois de mars de l'année 1602, Henri IV leur accorda des lettres patentes pour leur établissement, avec permission de faire bâtir et construire des hôpitaux dans toutes les villes et les lieux de son royaume où ils seraient appelés. Louis XIII, l'an 1617, leur en accorda d'autres, qui confirment l'établissement de leur Ordre en France, érigé en vraie religion par le Pape Pie V, et qui veut que ces religieux soient reconnus pour tels. Ils avaient un vicaire général résidant à Paris, lequel avait droit de visiter tous les hôpitaux du royaume, qui sont au nombre de vingt-quatre. Ces religieux français ont aussi traversé les mers, et ont établi trois hôpitaux considérables, un dans l'Amérique, un autre dans l'île de la Guadeloupe et le troisième dans celle de Saint-Christophe. Le P. Bernard, si connu par ses œuvres de charité, fut inhumé dans l'église de l'hôpital de la Charité, où il avait fait construire la salle dite de la très-sainte Vierge. (HÉLYOT.)

SAINT PONCE,

DIACRE DE SAINT CYPRIEN.

Le zèle et la fidélité que saint Ponce, diacre de l'Église de Carthage, en Afrique, a fait paraître dans l'attachement inviolable qu'il avait pour Jésus-Christ, qu'il regardait comme présent dans la personne de son évêque, saint Cyprien, sont les principales qualités qui ont contribué à sa sanctification, et qui ont donné lieu à l'Église d'honorer sa mémoire par un culte public.

Le saint Prélat l'avait fait entrer dans son clergé, et le choix d'un si grand homme était tout à la fois la preuve et l'éloge d'une vertu reconnue dans saint Ponce. L'ayant élevé au diaconat, au lieu de l'attacher au ministère des peuples dans son Église, il le retint auprès de lui pour être son ministre particulier, le témoin de toutes ses actions et le compagnon de ses travaux.

Ainsi le diacre Ponce fut un homme de prière, un homme de mortification, avec l'évêque Cyprien, animé de la même cha-

Digitized by Google

rité que lui. Il le suivit partout; et sa piété, jointe à beaucoup de sagesse, l'ayant rendu digne de la confiance de son maître, il eut part à ses souffrances. Il ne servit pas moins à le consoler dans ses peines qu'à l'assister dans ses besoins.

Saint Cyprien ne prétendait pas le contraindre à rien, ni l'associer à ses persécutions; mais Ponce, ne se trouvant bien nulle part hors de la compagnie de son bienheureux maître, ne voulut le quitter ni dans la lumière, ni dans les ténèbres. Il alla se cacher avec lui dans la retraite qu'il fit durant la persécution de l'empereur Décius, pour mieux secourir les fidèles et ne pas irriter les persécuteurs par sa présence.

Lorsque le saint Évêque fut exilé à Curube, du temps des empereurs Valérien et Gallien, Ponce s'y bannit volontairement pour ne pas se séparer de lui.

Il en revint avec lui et lui continua ses assiduités avec la même affection et le même zèle, jusqu'à ce qu'il fut pris et condamné à perdre la tête. Il souhaitait avec ardeur pouvoir mourir avec lui pour la même cause, et le suivre au Ciel. Il ne put avoir alors cette satisfaction; Dieu permit qu'il survécût au saint Évêque, pour apprendre à toute la postérité des fidèles l'histoire de ses actions saintes et de son glorieux martyre, et pour tracer et faire revivre les traits de cet excellent modèle que l'Église devait proposer à tous ses Prélats.

Ponce s'acquitta de ce devoir avec beaucoup de sincérité. Quoiqu'il n'ait pas épuisé son sujet, qui demandait sans doute un plus gros volume, l'Église lui a été très-obligée de ce qu'il a jugé à propos de rapporter; et son livre *de la Vie et de la Mort de saint Cyprien,* loué par saint Jérôme et par plusieurs autres auteurs de considération, passe pour l'un des beaux monuments de l'antiquité ecclésiastique.

Nous ne savons rien autre chose de la vie de saint Ponce. Quelques-uns conjecturent qu'il avait été converti à la foi de Jésus-Christ avant saint Cyprien même. Nous n'avons aussi aucune certitude du temps ni du genre de sa mort.

Digitized by Google

SAINT APOLLONE,

DIACRE,

ET SAINT PHILÉMON,

JOUEUR DE FLÛTE, MARTYRS.

Après la mort de Galère, Maximin-Daia, déclaré César, se portant pour empereur en Orient, cassa l'édit que ce prince avait donné dans sa dernière maladie en faveur des Chrétiens, et continua la persécution commencée par Dioclétien. Il y avait alors un solitaire de grande vertu en Thébaïde, nommé Apollone, qui pour son mérite extraordinaire avait été ordonné diacre après avoir passé plusieurs années dans les exercices de la pénitence. Ce saint homme, non content de veiller à la conduite d'un monastère qu'il gouvernait, avait soin pendant la persécution de visiter les frères et de les animer au martyre. Il en avait déjà procuré la gloire à plusieurs lorsqu'il fut pris lui-même, et mené prisonnier dans la ville d'Antinoé, en Égypte. Les païens du lieu, le voyant ainsi arrêté, vinrent en foule l'insulter et le charger d'injures. On y vit entre les autres un fameux joueur de flûte, nommé Philémon, qui était fort aimé du peuple. Cet homme ne cessait de harceler le saint confesseur : il le traitait d'impie et de séducteur, digne de la haine de tous les hommes. Apollone ayant eu la patience de laisser passer les premiers feux de ces emportements, lui répondit :

« Dieu veuille, mon fils, avoir pitié de vous, et ne pas vous imputer tous ces discours! »

Philémon fut touché de ces paroles; elles produisirent dans son cœur un effet si sensible que tout-à-coup il se déclara Chrétien. Il courut de la prison au tribunal du juge qui avait déjà fait mourir le célèbre martyr Asclas, Paphnuce, Timothée et plusieurs autres, et s'écria devant tout le peuple : — « Vous êtes injuste, juge d'iniquité, de punir ainsi les gens de piété et les amis de Dieu. Les Chrétiens ne font et n'enseignent rien de mauvais. »

Le juge, qui connaissait Philémon pour ce qu'il avait été jusque-là, crut d'abord que c'était un jeu. Mais quand il vit qu'il

Digitized by Google

continuait sérieusement et qu'il soutenait toujours la même chose avec une constance égale, il lui dit :

Tu es fou, Philémon ; tu as perdu l'esprit en bien peu de temps.

— Ce n'est pas moi, reprit Philémon, sans garder plus de mesure que la première fois ; c'est vous-même qui êtes fou. Il faut qu'un juge soit bien injuste et bien insensé pour faire périr tant d'hommes justes si injustement. Pour moi, je suis Chrétien ; et il n'y a pas sur la terre de meilleurs gens que les Chrétiens.

Le juge essaya d'abord de le ramener par la douceur devant tout le peuple, et le convia par des caresses à reprendre son premier état. Mais le trouvant inflexible, et arrêté dans sa nouvelle résolution, il lui fit souffrir toutes sortes de tourments.

Il sut que ce changement de Philémon venait des discours d'Apollone ; et tout transporté de colère, il l'envoya tirer de la prison, et le fit tourmenter d'une manière encore plus cruelle, l'accusant du crime de séduction et d'imposture. Apollone, avec sa douceur et sa patience ordinaire, lui dit : « Plût à Dieu que vous, qui êtes mon juge, et tous les assistants qui m'entendent, puissiez tous suivre cette erreur et cette séduction dont vous m'accusez. »

Le juge ne l'eut pas plutôt entendu parler de la sorte, qu'il le condamna à être brûlé avec Philémon devant tout le peuple. Lorsqu'ils furent entrés dans le feu, le Bienheureux Apollone, s'écriant à haute voix, dit à Dieu en présence de toute la multitude : « Seigneur, ne livrez pas aux bêtes ceux qui confessent votre nom, et faites paraître aux yeux de tout le monde votre puissance dans notre salut. »

Il n'eut pas plutôt achevé, qu'un nuage plein de rosée les environna tous deux, et éteignit le feu. Le juge et le peuple, étonnés du prodige, se mirent à crier tout d'une voix : « Le Dieu des Chrétiens est grand, c'est l'unique ; c'est le seul immortel. »

Le préfet d'Égypte qui était à Alexandrie, ayant appris un évènement si extraordinaire, en fut étrangement surpris. Mais au lieu d'en profier comme le juge d'Antinoé, il en devint encore plus cruel et plus implacable contre les Chrétiens. Il choisit les plus barbares et les plus inhumains des soldats et des

Digitized by Google

officiers de son prétoire, les envoya à Antinoé prendre le juge, car il s'était converti, avec les deux saints Martyrs qui avaient attiré le miracle, et les amener à Alexandrie, chargés de chaînes. Durant le chemin, saint Apollone se mit à instruire dans la foi ceux qui les conduisaient, et il les persuada si efficacement que, pleins de confiance en la miséricorde de Dieu, lorsqu'ils furent arrivés à Alexandrie, ils s'offrirent au juge avec leurs prisonniers, et déclarèrent qu'ils étaient Chrétiens comme eux. Le préfet, après plusieurs épreuves, les trouvant toujours fermes dans la foi de Jésus-Christ et inébranlables dans leur confession, les fit jeter tous au fond de la mer.

C'est ainsi que l'impie procura le Baptême sans y penser à ceux à qui il ne songeait qu'à donner la mort. Les corps de ces saints Martyrs furent trouvés quelques jours après en leur entier sur le rivage, par un effet tout visible de la Providence. On les mit dans le même sépulcre, que Dieu honora depuis d'un grand nombre de miracles : ce qui porta les peuples à y aller offrir leurs vœux et leurs prières, pour obtenir des grâces du Ciel par leur intercession.

SAINT PROVIN,

ÉVÊQUE DE CÔME.

Provin, né comme saint Ambroise dans le midi des Gaules, fit le voyage de Milan, où il voulait voir et saluer son compatriote vénéré. Saint Ambroise le reçut avec une grande bienveillance, le retint auprès de lui, et le voyant pieux, instruit et sage, il le fit entrer, comme il le désirait, dans les Ordres sacrés, puis il l'envoya à saint Félix, évêque de Côme, en le lui donnant comme coadjuteur dans le gouvernement spirituel de son Église.

Saint Félix, admirant ses vertus, le désigna pour lui succéder, et à sa mort Provin fut acclamé évêque de Côme.

Il administra si bien son diocèse qu'il en fit disparaître toutes les traces d'arianisme qui l'avaient entamé. Il mourut très-vieux, vers le milieu du v^e^ siècle, et pendant que son âme pure s'en allait en Paradis, son corps fut inhumé dans l'église des saints Gervais et Protais.

Digitized by Google

SAINT SÉNAN,

ÉVÊQUE EN IRLANDE.

Ce Saint, qui était né en Irlande, fut disciple des abbés Casside et Natal ou Naal. Le désir de se perfectionner dans la vertu lui fit entreprendre le voyage de Rome; il passa ensuite dans la Grande-Bretagne, et s'y lia d'une amitié fort étroite avec saint David. De retour en Irlande, il y fonda plusieurs églises et un grand monastère dans l'île d'Inis-Cathaig, qui est à l'embouchure du Shannon. Il gouverna ce monastère avec beaucoup de sagesse, et y fit toujours sa résidence, même après qu'il eut été élevé à l'épiscopat. Il mourut la même année et le même jour que saint David, c'est-à-dire en 344; mais l'Église d'Irlande l'honore le 8 de mars. Il y a un bourg de son nom dans la province de Cornouailles.

SAINT JULIEN,

ÉVÊQUE DE TOLÈDE.

Julien, né à Tolède, fut élevé en sa jeunesse dans le séminaire d'Eugène II, évêque métropolitain de cette ville. Il y fit des progrès considérables dans la vertu et dans la science ecclésiastique, et il prit la tonsure cléricale pour se donner entièrement au service de Dieu dans le clergé de cette Église. Il se lia très-étroitement avec un de ses compagnons nommé Gudilan, qui était déjà diacre. L'amour de la vertu, la ressemblance des mœurs, les mêmes inclinations pour le bien, les mêmes vues pour travailler à leur salut, rendirent indissoluble cette union dont elles étaient le fondement. Ils n'avaient qu'une volonté, qu'un esprit et qu'un cœur, qui produisaient dans l'un et dans l'autre les mêmes désirs et les mêmes actions.

Ils prirent la résolution de se retirer ensemble loin des embarras du siècle, pour vivre dans la tranquillité d'une sainte solitude, et passer le reste de leurs jours dans les exercices de la pénitence, dans l'étude des saintes Écritures et dans la contemplation divine.

Mais une autorité supérieure traversa ces pieuses résolutions,

Digitized by Google

pour les engager à travailler dans l'Église de Tolède à l'instruction et à la sanctification des peuples, selon leur première vocation. Gudilan vint à mourir ensuite dans le ministère de son diaconat; et Julien, ayant été élevé à la prêtrise, fut choisi peu de temps après pour remplir la place de l'évêque Quirique, qui avait succédé à saint Ildefonse, dont on a lu la Vie au 23 de janvier.

Le nouveau Prélat ne tarda pas à justifier le choix que son Église avait fait de lui pour être le pasteur d'un si grand peuple. On vit éclater en lui, avec une édification merveilleuse, toutes les vertus que l'Apôtre demande dans un véritable Évêque, une sagesse consommée, une vigilance continuelle, un zèle toujours actif, mais éclairé, une charité sans mesure. Il se montra le père des pauvres par ses grandes aumônes, l'appui des faibles, le protecteur des veuves et des affligés. Il rendait la justice à ses peuples avec une application infatigable, faisant admirer en tout son équité et son intégrité. Il aimait l'Église de Jésus-Christ d'un amour ardent et très-pur; il défendait ses droits et son honneur en toutes rencontres; il travaillait continuellement à réformer les mœurs de ses enfants, à pourvoir à tous leurs besoins et à maintenir la discipline. Personne n'était plus humble, plus modeste, plus doux, plus simple, plus sobre, plus frugal, plus assidu à l'oraison et à la méditation des vérités du salut. Il passait continuellement de la prière aux fonctions pastorales, et de ces fonctions il revenait toujours à la prière, qu'il regardait comme le canal par lequel il recevait de Dieu tous les secours qui lui étaient nécessaires pour la sanctification de ses peuples et pour la sienne.

Sa sollicitude épiscopale s'étendait encore au-delà de son diocèse, et de ceux même de sa métropole. Le désir qu'il avait de pourvoir au bien général de l'Église lui fit convoquer à Tolède, par le moyen du roi Ervige, trois Conciles nationaux, tant de l'Espagne que de l'Aquitaine et de la Gaule narbonnaise, qui obéissaient aux Wisigoths. Il y présida plus encore par l'éminence de sa doctrine et de sa capacité que par l'autorité de son siége, et il y fit faire quantité de règlements très-salutaires.

Digitized by Google

Saint Julien composa beaucoup d'ouvrages, qui l'ont fait mettre au rang des Pères de l'Église[1]. Parmi ceux qui sont venus jusqu'à nous, on voit un traité des *Pronostics* de l'autre vie, où il traite de la mort, de l'état de l'âme après la mort et de la résurrection dernière. C'est l'ouvrage qui l'a fait confondre par plusieurs avec Julien Pomère, prêtre de Mauritanie, qui vivait plus de deux cents ans avant lui dans les Gaules, qui avait fait un traité de la vie future, sous le même titre de *Pronostics*, et divisé pareillement en trois livres.

Ce traité de saint Julien est un recueil presque continuel de passages de saint Augustin, de saint Grégoire et de Julien Pomère; mais il en a fait un autre en cinq livres contre les Juifs, qui est plus de sa composition.

Il mourut saintement, comme il avait vécu, le 6 mars de l'an 690, après dix ans un mois et sept jours d'épiscopat. Les martyrologes depuis Usuard en ont fait mention le jour même de sa mort, jusqu'au martyrologe romain, qui ne le met que le 8 du mois de mars; en quoi il est conforme à l'usage de l'Église de Tolède, où l'on fait sa fête en ce jour, qui est apparemment celui de sa sépulture dans l'église de Sainte-Léocadie. L'Église de Plaisance, en Espagne, célèbre cette fête le 14 février.

[1] De plusieurs ouvrages que saint Julien avait composés, il ne nous reste plus que l'histoire des guerres du roi Wemba, un livre contre les Juifs et trois livres des *Pronostics*. Il est traité, dans ce dernier ouvrage, de la mort et de l'état de l'âme après la mort. Le Saint y enseigne que l'amour de Dieu et le désir de lui être uni, doivent éteindre en nous la crainte naturelle de la mort; que les Bienheureux dans le Ciel prient pour nous, qu'ils s'intéressent vivement à notre félicité, et qu'ils connaissent nos actions, soit qu'ils les voient dans l'Essence divine avec toutes les vérités qu'il est de leur état de ne pas ignorer, soit que les Anges, qui sont les messagers de Dieu, les en instruisent. Quant aux damnés, il ajoute qu'ils ne connaissent point ordinairement ce qui se passe sur la terre, et cela parce qu'ils ne voient pas Dieu et qu'ils ne conversent pas avec nos Anges. Il enseigne encore que les prières pour les morts accélèrent la délivrance des âmes du purgatoire, mais qu'elles ne servent de rien aux réprouvés. (GODESCARD.)

Digitized by Google

SAINT FÉLIX,

ÉVÊQUE DE DUNWICK, EN ANGLETERRE.

Félix était un saint prêtre de Bourgogne, qui convertit et baptisa Sigebert, roi des Est-Angles, lequel avait été obligé de passer en France pour se soustraire aux coups que lui préparait sa propre famille. Le prince ayant été ensuite rappelé pour monter sur le trône de ses ancêtres, il engagea Félix à le suivre en Angleterre, afin qu'il pût l'aider à procurer la conversion de ceux de ses sujets qui étaient encore idolâtres. Il s'agissait des habitants de Norfolk, de Suffolk et du comté de Cambridge. Notre Saint fut sacré évêque par Honorius, archevêque de Cantorbéry, puis chargé d'aller prêcher la foi dans l'Est-Anglie. Dieu donna tant de succès à sa mission qu'il amena presque tous les idolâtres à la connaissance de la vérité.

Sigebert, à qui Bède donne le titre de roi *très-éclairé* et *très-chrétien*, seconda de tout son pouvoir les travaux apostoliques de Félix. Il fonda des églises, des monastères et des écoles. Deux ans après, il descendit du trône, qu'il céda à Égric, son cousin, et se fit moine à Cnobersbrugh, dans le comté de Suffolk. Il vécut tranquillement dans sa retraite durant l'espace de quatre ans; mais ses sujets l'en retirèrent et le mirent à la tête de l'armée destinée à repousser le cruel Penda, qui était venu fondre sur l'Est-Anglie. Sigebert refusa de porter les armes, parce que cela lui parut contraire à la profession monastique, et il ne voulut avoir qu'une baguette à la main. Ce vertueux prince fut assassiné avec Égric en 642. Il est nommé comme Martyr dans les calendriers de France et dans ceux d'Angleterre, mais sous différents jours. Les premiers le nomment le 7 d'août, et les seconds le 27 de septembre.

Saint Félix établit son siége épiscopal à Donnoc (aujourd'hui Dunwick), et gouverna son Église pendant dix-sept ans avec tout le zèle d'un bon pasteur. On l'enterra à Dunwick [1]; mais

[1] Dunwick possédait autrefois cinquante-deux maisons religieuses; mais cette grande ville a été peu à peu engloutie par la mer. On découvre encore des restes de clochers sous l'eau environ à cinq milles du rivage.

Digitized by Google

ses reliques furent transférées à l'abbaye de Ramsey sous le roi Canut. (GODESCARD.)

SAINT THÉOPHILACTE,

ÉVÊQUE DE NICOMÉDIE.

C'était un Évêque fidèle. Il vivait saintement aux premières années du IXe siècle; et comme tous les Saints de son temps, il luttait contre les iconoclastes, qui voulaient rendre le culte sec et abstrait, qui brisaient les images des Saints et faisaient de leurs églises nues des halles, comme sont de nos jours encore les temples des disciples de Calvin. L'empereur Léon l'Arménien, qui eût pu être un grand prince, s'il ne se fût pas tant amoindri par son amour pour l'hérésie, exila le saint évêque Théophilacte, qui cherchait à l'éclairer; et le pieux Prélat passa trente ans dans une forteresse de la Carie. Il y mourut le 8 mars de l'an 845. Mais son peuple, qui le vénérait, alla chercher ses reliques et les rapporta à Nicomédie.

SAINT HUNFROID,

ÉVÊQUE DE THÉROUANNE.

Saint Hunfroid ou Hunfride (Hunfridus), né probablement aux bords de la Meuse, montra dans son enfance un grand penchant à la piété, et il entra dans les Ardennes au monastère de Prum, où ses jeunes vertus éclatèrent de manière à promettre un Saint à l'Église. Sa conduite régulière, ses succès dans l'étude des sciences sacrées, et la sagesse de ses paroles le signalèrent si bien que, le siége de Thérouanne étant devenu vacant en 855 par la mort de saint Folcuin, les suffrages du clergé et du peuple élurent Hunfroid pour le remplacer.

Il recula devant cette élection, dont il se croyait indigne, et il fallut qu'une députation de la ville de Thérouanne vint l'enlever de son monastère, pour saluer en lui leur évêque.

Il remplit merveilleusement la grande charge qu'il redoutait. Mais les épreuves lui vinrent. Les pirates normands, qui faisaient des incursions sur la Gaule belgique, fondirent en 866 sur les terres de la Morinie, brûlèrent le monastère de Wormout

Digitized by Google

et celui de Sithius, qu'on a appelé plus tard Saint-Bertin, et prirent et saccagèrent Thérouanne. Le pieux Évêque s'était réfugié dans une solitude; et troublé des périls qu'il voyait de toutes parts, il demanda au saint Pape Nicolas Ier la permission de se démettre de son évêché et de retourner à la vie monastique. Le Souverain-Pontife lui répondit qu'il avait bien fait de se soustraire à la persécution; mais que si le pilote ne doit pas abandonner le vaisseau quand la mer est tranquille, il doit bien moins le quitter lorsqu'il est ébranlé par les tempêtes. Il ajoutait que son devoir, quand un peu de sécurité reviendrait, serait de rechercher son troupeau, de le rassembler, de le rassurer, et de dire à son peuple que la perte des biens présents sera réparée dans les trésors de la Patrie céleste.

Hunfroid rentra donc dans son Église, et gouverna si bien que, le Vénérable Adélard, abbé de Saint-Martin, étant mort, il fut obligé de le remplacer et de diriger ensemble son diocèse et cette grande abbaye.

Ce saint Évêque, très-dévoué à la très-sainte Vierge, donna un grand éclat dans son diocèse à la fête de l'Assomption, qui jusqu'à lui n'avait été regardée que comme une fête ordinaire. Il mourut le 8 mars de l'an 874. Son corps, enterré à Thérouane, fut levé de terre en 1108 et placé dans la cathédrale sous l'autel de la très-sainte Vierge.

Et quand les troupes de Charles-Quint eurent détruit abominablement cette vieille et vénérable ville de Thérouane en l'an 1553, les reliques du Bienheureux Hunfroid furent emportées à Ypres, à l'exception de sa tête, conservée à Saint-Omer.

Mais les saintes reliques d'Ypres furent dispersées et brûlées en 1563 par les gueux des Pays-Bas.

SAINT PSALMODE OU SAUMAY,

ANACHORÈTE.

Saint Psalmode (Psalmodius), que l'on appelle aussi saint Saumay, travaillant de ses mains comme les Pères de la Thébaïde, avait l'habitude de se tenir constamment en la présence de Dieu en chantant des psaumes, ce qu'on appelle la psalmodie.

Digitized by Google

C'est sans doute à cette circonstance qu'il doit son nom; car le Saint qui nous occupe était Écossais, et son nom ne l'est pas. Élevé par saint Brendan, il quitta son pays, vint dans les Gaules, et se fit un ermitage dans le Limousin, où ses grandes austérités lui obtinrent le don des miracles. Il paraît qu'il mourut le 8 mars de l'an 589. On l'honore ce jour-là.

SAINT LIUTFROY,

ÉVÊQUE DE PAVIE.

Saint Liutfroy (Lithifredus), évêque de Pavie, avait, entre autres grandes vertus, celle de la patience. Il souffrait tout avec une merveilleuse égalité d'humeur, et il disait souvent : « La patience nous est nécessaire si nous voulons conquérir ce qui nous est promis. »

Ferrari rapporte que ce saint Prélat obtenait de Dieu tout ce qu'il lui demandait.

Cependant, comme il voulait transporter le corps de sainte Honorata, vierge vénérée, de l'église de Saint-Vincent dans une autre, il ne put y réussir; alors il jeûna et pria trois jours, et le transport qu'il désirait se fit très-facilement.

Après que saint Liutfroy eut gouverné dix ans son diocèse, son âme s'envola dans les Cieux le 8 mars de l'an 874, et son corps repose dans sa cathédrale.

LE VÉNÉRABLE BRUNO,

ÉVÊQUE DE VERDEN.

Le Vénérable Bruno, né en Saxe dans le premier tiers du x^e^ siècle, était proche parent du duc de Saxe Herman, et il en était aimé à cause de ses vertus, de sa piété et de sa science, car il avait fait de bonnes études, et il menait une vie exemplaire. Il se déplut au milieu des vaines préoccupations du monde, et s'en retira pour se faire moine dans l'abbaye de Corwey, qu'on appelait la Nouvelle-Corbie. Ses grandes qualités le firent remarquer, et en 1562 il fut élu évêque de Werden, en Westphalie.

Aidé par le duc Herman, il fit construire dans sa ville une

Digitized by Google

nouvelle cathédrale, qui fut la plus belle et la plus grande de cette contrée.

Il était déjà avancé en âge, et quelques infirmités lui survenant, il trouva pesant son fardeau, car son diocèse était vaste. Il s'adressa donc à l'empereur Othon Ier, lui demandant un coadjuteur. Othon lui envoya un de ses chapelains, qui s'appelait Herman, comme son cousin le duc de Saxe. Mais cet autre Herman, quoique ecclésiastique, était un homme frivole, trop dissipé et trop courtisan. Le pieux Évêque ne trouvant en lui que des qualités mondaines, le remercia, ne voulant pas confier l'administration de son Église à des mains si légères, et il s'efforça de suffire à ses travaux.

Une maladie longue et pénible le retint longtemps au lit, sans qu'il cessât de diriger son clergé; il la souffrit avec un cœur résigné, et s'éteignit en odeur de sainteté le 8 mars de l'an 975, laissant de lui un souvenir très-révéré.

SAINT ÉTIENNE,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION D'OBASINE.

Saint Étienne était né de parents honnêtes, et après avoir étudié la science ecclésiastique, il ne laissa pas de demeurer dans le monde, prenant soin de sa famille et plus encore des pauvres; mais ayant été ordonné prêtre, il résolut de se donner entièrement à Dieu, et commença à mener une vie austère et à prêcher avec beaucoup de force et d'onction. Les lectures qu'il faisait pour instruire les autres lui firent naître le dessein de renoncer à tout et de suivre Jésus-Christ dans une parfaite pauvreté. Il consulta sur ce sujet Étienne de Mercœur, qui avait été disciple de saint Robert de la Chaise-Dieu, et ce saint homme lui conseilla d'exécuter au plus tôt son pieux dessein. Étienne avait déjà pour compagnon un autre prêtre nommé Pierre, homme d'une grande simplicité, qui était dans la même résolution. Donc, le jeudi d'après le jour des Cendres, ils assemblèrent leurs parents pour leur dire le dernier adieu, leur donnèrent un grand repas, et distribuèrent aux pauvres tout ce qui leur restait de bien.

Digitized by Google

Ils passèrent la nuit suivante en prières, pour demander à Dieu la grâce d'accomplir ce qu'il leur avait inspiré ; puis, s'étant revêtus d'un habit religieux et marchant nu-pieds, il partirent avant le jour pour quitter leur pays et se bannir volontairement. Il y avait dans le voisinage un ermite nommé Bertrand, qui avait quelques disciples. Ils demeurèrent avec lui dix mois, mais sans engagement, et le quittèrent par le désir d'une plus grande perfection. Après avoir visité toutes les maisons religieuses des alentours sans y trouver ce qu'ils cherchaient, ils s'arrêtèrent à Obasine, lieu désert, environné de bois et de rochers, et arrosé d'une petite rivière. Ils y arrivèrent le vendredi saint, et passèrent ce jour et le suivant sans manger. Le jour de Pâques, ils allèrent à une église voisine, où, ayant emprunté des souliers, l'un d'eux dit la Messe et l'autre y communia. Personne ne les ayant invités à dîner, ils revinrent assez tristes à leur désert. Mais une femme du voisinage leur apporta la moitié d'un pain et un pot de lait, dont ils firent le plus agréable repas de leur vie. Ils passèrent plusieurs jours sans autre nourriture que les racines et les autres choses qu'ils pouvaient trouver dans ce désert ; mais ils furent secourus par des personnes charitables, particulièrement des pâtres, qu'ils récompensaient en les instruisant.

Quelque temps après, de l'avis d'Étienne, Pierre alla à Limoges, avec un clerc nommé Bernard, qui s'était joint à eux. Ils parlèrent à l'évêque Eustorge, et lui expliquèrent leur dessein, qu'il approuva. Ayant bénit une croix qu'ils lui avaient apportée, il leur permit de dire la Messe et de bâtir un monastère, à la charge de suivre en tout la tradition des Pères. Ils commencèrent donc à bâtir des lieux réguliers ; ils avaient déjà quelques disciples, mais en petit nombre, à cause de l'extrême austérité de leur vie ; car, ajoute l'auteur de cette histoire, qui est du temps même, encore que les chanoines chantent régulièrement, leur nourriture est abondante et délicate, ils ont beaucoup de repos, peu ou point de travail des mains. De quoi le Saint homme ayant une grande aversion, il avait ordonné que tout le temps de la journée fût employé au travail, excepté ce qu'emportait la lecture ou l'office divin. Ils y employaient même, pendant l'hiver, une

Digitized by Google

partie de la nuit, et durant ce travail on récitait des psaumes.

Étienne voulut persuader à Pierre, son premier compagnon, d'aller chez les Sarrasins, dans l'espérance d'en convertir quelques-uns ou de souffrir le martyre; mais Pierre l'en détourna, lui disant qu'il valait mieux s'appliquer à la conversion des mœurs de ceux qui avaient déjà la foi, que de travailler inutilement peut-être chez des infidèles. Après qu'ils eurent bâti le monastère d'Obasine, il y eut une dispute entre eux deux à qui le gouvernerait, chacun voulant déférer à l'autre cet honneur. Pour terminer ce différend, on les mena devant le légat Geoffroi, évêque de Chartres, qui se trouvait alors dans le pays, et qui, après les avoir bien examinés, donna la charge de supérieur à Étienne.

Sur la réputation des Chartreux, qui passaient pour les plus parfaits religieux, il alla les visiter. Il y arriva vers le temps qu'une fonte extraordinaire de neige avait emporté plusieurs de leurs cellules avec les moines qui étaient dedans. Saint Étienne d'Obasine consulta le prieur de la Chartreuse, qui était alors le vénérable Guigue, sur l'institut qu'il devait choisir. Le prieur lui répondit : « Les Cisterciens, venus depuis peu, suivent le chemin royal, et leurs statuts peuvent suffire pour la plus grande perfection. Quant à nous, nous sommes bornés, et dans le nombre des personnes et dans l'étendue de nos possessions. Vous qui avez assemblé plusieurs personnes au service de Dieu, et qui avez résolu d'en recevoir encore davantage, vous devez plutôt embrasser la vie cénobitique. »

Au retour de la Chartreuse, Étienne augmenta les bâtiments d'Obasine, pour recevoir ceux qui venaient tous les jours se mettre sous sa conduite, entre lesquels fut un gentilhomme, qui, ayant déjà mené dans le monde une vie très-réglée, se donna à lui, avec sa femme, ses enfants, toute sa famille et tous ses biens, car Étienne recevait aussi des femmes, et il en convertit un grand nombre, même des plus nobles et de celles qui avaient le plus vécu dans le luxe, la mollesse et le désordre, et il les accoutumait à ne point dédaigner les travaux les plus bas. Elles avaient leurs habitations séparées; mais ensuite il les mit plus

Digitized by Google

loin et dans une clôture plus exacte, et elles furent bientôt jusqu'au nombre de cent cinquante.

Étienne ayant donc resolu de prendre la règle monastique, principalement par le conseil d'Aimeri, évêque de Clermont, envoya à Dalone, qui était le seul monastère régulier du pays et suivait déjà l'observance de Cîteaux, sans toutefois être encore agrégé à l'Ordre. Il en fit venir des moines pour instruire les siens. Ces moines les traitaient durement et avec peu de discrétion, comme s'ils avaient dû savoir tout d'abord les observances monastiques qu'ils n'avaient point apprises. Ceux d'Obasine s'en plaignaient à l'abbé Étienne, qui les exhortait à la patience. Toutefois, ayant appris que le Pape Eugène était à Cîteaux, il alla l'y trouver; car il désirait depuis longtemps de se soumettre à cet Ordre. Saint Étienne s'étant donc présenté au Pape et lui ayant expliqué son dessein, le Pape fit appeler Rainard, abbé de Cîteaux, homme d'un mérite singulier, et lui recommanda Étienne pour le regarder comme son fils et l'associer à l'Ordre. Rainard et tous les abbés assemblés en chapitre s'y accordèrent de grand cœur, moins encore par obéissance pour le Pape que par affection pour le Saint, qui fut reçu tout d'une voix et assigné à la maison de Cîteaux pour être de sa filiation. Il y avait quelque difficulté en ce que la maison d'Obasine avait certaines pratiques contraires aux coutumes de Cîteaux, principalement la direction des femmes; mais on passa par-dessus pour l'amour d'Étienne, et Rainard, qui le chérissait tendrement, promit que ces différences s'aboliraient peu à peu. Étienne revint donc à Obasine plein de joie, amenant ceux que l'abbé de Cîteaux lui avait donnés pour maîtres dans l'observance, savoir, deux prêtres et deux Frères lais. Ces nouveaux maîtres, bien différents de ceux de Dalone, instruisaient doucement, familièrement et avec une grande discrétion. Le changement qui fit le plus de peine à l'abbé Étienne fut d'accorder l'usage de la viande aux malades, conformément à la règle. Depuis cette association, le monastère d'Obasine alla toujours augmentant, et continua d'en produire plusieurs autres.

Saint Étienne vécut encore environ onze ans, jusqu'en 1159, qu'il mourut le 8e jour de mars. (ROHRBACHER.)

Digitized by Google

SAINT DUTHAC,

ÉVÊQUE EN ÉCOSSE.

Saint Duthac brillait au XIII^e^ siècle sur le siége épiscopal de Ross, en Écosse. Sa tendresse active pour les pauvres, sa compassion pour les pécheurs, son détachement de tout ici-bas, et en même temps son zèle infatigable pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes de son diocèse, le faisaient proclamer Saint dans toute la contrée. Ce Dieu, qu'il servait de toutes ses forces et toujours, l'honora du don des miracles et du don de prophétie. Il guérit des malades, à qui Dieu, touché par ses prières, donna le temps de réparer les torts de leur vie passée.

Il prédit longtemps à l'avance une invasion des Danois, qui se proposaient de piller l'Écosse. Il mourut saintement en 1253, et l'invasion annoncée vint effrayer le pays dix ans après. Mais les Écossais, en invoquant le Saint qui les avait avertis, marchèrent contre ces sauvages, et remportèrent sur eux une grande victoire; ils l'attribuèrent à l'intercession de leur saint Évêque et aux prières de saint André, qui les protégeait aussi.

Le tombeau de saint Duthac, avant les ravages de la réforme, attirait beaucoup de pèlerins.

LE BIENHEUREUX FORESTIER DE PROVENCE,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Forestier, originaire de Provence, prit l'habit religieux dans la province d'Aix, après avoir abandonné tous ses biens. Il fut grand amateur de la pauvreté évangélique et de l'observance étroite de la règle de Saint-François, et il pratiqua l'une et l'autre à la lettre. La reine Sancie, qui avait un pieux attachement pour l'Ordre Séraphique, ayant fait bâtir hors des murs d'Aix un monastère pour les religieuses de Sainte-Claire, les guerres qui survinrent obligèrent de transporter cette communauté dans la ville, et Forestier en eut la direction spirituelle. Il forma ces Clarisses à la vraie piété et à l'exacte observance de leur institut; en sorte qu'elles édifièrent par leur conduite toute la Provence.

Digitized by Google

Tandis qu'il s'occupait du salut de ses Sœurs, il s'appliquait aussi à se perfectionner lui-même, et il mérita par ses rares vertus une mort qui portait tous les caractères de la béatitude, et qui arriva à Aix dans l'année 1337. La ville lui fit des obsèques distinguées ; on l'enferma dans un tombeau dont la clef fut confiée aux consuls en exercice. Quoiqu'il n'ait pas encore été canonisé, le souvenir de sa sainte vie et des miracles qui sont arrivés à son tombeau l'a mis en grande vénération dans la Provence.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le Bienheureux Albert le Grand, rebuté dans ses études, voulait quitter le couvent, où il n'était pas compris. C'était, dit-on, le 8 mars de l'an 1223 ; comme il allait monter à l'échelle qui devait le faire sortir de l'enceinte, à l'heure où tous les Frères étaient endormis, il vit devant lui la très-sainte Vierge, qui le raffermit et lui promit des succès. On sait qu'ils furent immenses.

Saint Jean de Dieu dut aussi à Marie sa vocation. C'est par son inspiration qu'il refusa de se marier avec la fille de son maître, chef des bergers du comte d'Oropésa. Chaque jour il récitait en son honneur le Rosaire, et ce fut cette bonne Mère qui lui donna le désir de se consacrer à son divin Fils pour le service des pauvres, car il commença la fondation de son Ordre après un pèlerinage qu'il fit à Notre-Dame de Guadalupé, en Estramadure.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Grenade, en Espagne, saint Jean de Dieu, instituteur de l'Ordre des Frères de la Charité, pour avoir soin des malades. Sa compassion envers les pauvres et l'entier mépris qu'il eut de lui-même l'ont rendu célèbre.

A Antinoé, ville d'Égypte, le fête des saints martyrs Philémon et Apollone, diacre, qui, ayant été pris et conduits devant le

[1] OCTAVO IDUS MARTII.

Granatæ, in Hispania, sancti Joannis de Deo, Ordinis Fratrum Hospitalitatis infirmorum institutoris, misericordia in pauperes et sui despicientia celebris. — Apud Antinoum Ægypti urbem, natalis sanctorum martyrum Philemonis et

Digitized by Google

juge, comme ils refusaient constamment de sacrifier aux idoles, eurent les talons percés, et après avoir été traînés dans cet état par les rues de la ville avec une horrible cruauté, ils achevèrent enfin leur martyre par le glaive.

Au même lieu, le martyre de saint Arien, président, de saint Théotique et de trois autres, que le juge fit noyer dans la mer. Les dauphins portèrent leurs corps sur le rivage.

A Nicomédie, saint Quintille, évêque et martyr.

A Carthage, saint Ponce, diacre de l'évêque saint Cyprien, qui, ayant été le compagnon de son exil jusqu'au jour de sa mort, composa une excellente histoire des actions et du martyre de son maître; et tâchant lui-même de glorifier Dieu par ses souffrances, il mérita de recevoir la couronne de la vie éternelle.

En Afrique, les saints Cyrille, évêque, Rogat, Félix, un autre Rogat, Béate, Hérénie, Félicité, Urbain, Sylvain et Mamille.

A Tolède, en Espagne, saint Julien, évêque et confesseur, très-célèbre pour sa sainteté et sa science.

En Angleterre, saint Félix, évêque, qui convertit à la foi les Anglais orientaux.

Additions des autres martyrologes.

Saint Capitolin, martyr avec saint Quintille.

Sainte Cléopâtronie, vierge honorée chez les Grecs.

Saint Bermond, abbé de Sainte-Marie d'Yrache, en Navarre, honoré le 8 mars.

Apollonii diaconi, qui tenti et ad judicem adducti, cum constanter idolis sacrificare renuissent, perforatis calcaneis, per civitatem horribiliter tracti, novissime gladio cæsi martyrium compleverunt. — Item ibidem, passio sanctorum Ariani præsidis, Theotici et aliorum trium, quos judex submersos in mare necavit, sed delphinorum obsequio corpora eorum ad littus delata sunt. — Nicomediæ, sancti Quinctilis episcopi et martyris. — Carthagine, sancti Pontii diaconi beati Cypriani episcopi, qui usque ad diem mortis illius cum ipso exilium sustinens, vitæ et passionis ejus egregium volumen reliquit, atque in suis passionibus Dominum semper glorificans, coronam vitæ promeruit. — Item in Africa, sanctorum Cyrilli episcopi, Rogati, Felicis, item Rogati, Beatæ, Hereniæ, Felicitatis, Urbani, Sylvani et Mamilli. — Toleti, in Hispania, depositio beati Juliani episcopi et confessoris, sanctitate et doctrina celeberrimi. — In Anglia, sancti Felicis episcopi, qui orientales Anglos ad fidem convertit.

Digitized by Google

Saint Catalde (Cataldus), que l'on appelle aussi saint Catas et saint Cartaud, qui fut évêque de Tarente et vénéré pour ses miracles. Il est honoré à Sens, où une église lui a été dédiée et où l'on a de ses reliques.

Saint Castor, martyr à Tarse, en Cilicie, avec un saint Dorothée que l'on fête le 28 mars.

Saint Domèce, honoré chez les Grecs.

Saint Mélage ou Mélaze (Melazius), honoré chez les Cophtes et les Éthiopiens.

Le Vénérable Heddon, évêque de Strasbourg, ami de Charlemagne, mort très-saintement après quarante-deux ans d'un laborieux épiscopat, le 8 mars de l'an 776.

Martyrologe de la dernière persécution.

Suny (nous ignorons ses prénoms), curé de Rilly-la-Montagne, ayant rétracté le serment schismatique, fut chassé de sa cure et se réfugia à Reims, où il fut découvert par un garçon boucher de sa paroisse, qui le massacra à coups de sabre le 8 mars 1793.

Gullevier (nous n'avons pas non plus ses prénoms), curé de Vilaine-la-Juhel, au diocèse du Mans, fut chassé de sa cure pour refus de serment, arrêté à la fin de 1793, emprisonné à Laval, condamné comme prêtre réfractaire et guillotiné le 8 mars 1794.

Digitized by Google

NEUVIÈME JOUR DE MARS.

Sainte Françoise Romaine, fondatrice des Oblates de Tor-di-Specchi. — Saint Grégoire de Nysse, docteur de l'Église. — Saint Pacien, évêque de Barcelone. — Saint Botolf ou Boutou, abbé. — Saint Cyrille et saint Méthode, apôtres des Slaves. — Saint Vital de Rapolla, Basilien. — Sainte Alvère, vierge et martyre. — Saint Félix, abbé de Rhuis. — Sainte Catherine de Bologne, vierge de l'Ordre de Sainte-Claire. — Le Bienheureux Hermand de Gerstadem, Frère-Mineur. — La Vénérable Sœur Marie de la Passion, Clarisse-Capucine. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE FRANÇOISE ROMAINE,

FONDATRICE DES OBLATES DE TOR-DI-SPECCHI.

Sainte Françoise naquit à Rome l'an 1384, de Paul de Buxo et de Jacqueline de Rofredeschi, deux familles distinguées. Au Baptême, elle reçut le nom de Françoise. Dès sa première enfance, elle donna des marques étonnantes de pudeur virginale, pleurant quand elle n'était point assez couverte dans son berceau, et souffrant avec peine d'être touchée par un homme, même par son père. Dès qu'elle sut parler, la première chose qu'elle apprit fut de réciter l'office de la très-sainte Vierge. Tranquille, humble et docile, enfant par l'âge, matrone par la sagesse, elle ne s'amusait à rien de puéril, ne cherchait point à savoir ou à redire des nouvelles; mais, retirée dans l'intérieur de la maison, elle évitait la conversation des hommes, afin de jouir plus commodément de celle de Dieu. Les yeux toujours modestement baissés, jamais elle ne perdait la présence de Dieu et de ses Anges. Ce que le travail et la prière lui laissaient de temps, elle l'employait à lire les Vies des Vierges illustres par leur sainteté, dans le désir d'imiter leurs exemples. A peine visible aux personnes de la maison hors des heures nécessaires, il n'est pas étonnant qu'elle fût inconnue du voisinage. Dès lors elle avait coutume de faire l'examen de toutes ses actions, et d'expier par une sévère pénitence ce qu'elle

Digitized by Google

trouvait avoir commis de fautes. C'était merveille de voir avec quel respect et quelle soumission elle obéissait à son confesseur; il n'y avait qu'un point où elle était importune, c'était qu'on lui permît de tourmenter son jeune corps par des pénitences au-dessus de son âge. Plus d'une fois il fallut condescendre à ses pieux désirs; Dieu voulait de bonne heure former à la mortification celle qu'il destinait à une si haute sainteté.

Vivant ainsi à la maison comme une recluse, Françoise roulait dans son esprit le dessein de garder la virginité et de la consacrer à Dieu dans quelque monastère. Son confesseur lui conseilla d'y penser mûrement, de bien examiner le pour et le contre de chaque état, et d'essayer ses forces par quelque austérité secrète. Elle obéit, et se rendit de jour en jour plus affermie dans sa résolution. Elle s'en ouvrit à ses parents, qui en avaient déjà soupçonné quelque chose. Non-seulement ils n'y consentirent point, mais, comme elle avait passé douze ans, ils songèrent aussitôt à la marier. Sur les ordres formels de son père, elle se résigna par obéissance, mais après avoir versé bien des larmes, et épousa Laurent de Ponziani, jeune seigneur romain dont la fortune égalait la naissance.

Peu après ses noces, elle tomba grièvement malade. Elle dépérissait de jour en jour; les médecins n'y voyaient point de remède. Le père s'affligeait d'autant plus qu'il regardait la maladie de sa fille comme une punition du Ciel, parce qu'il lui avait refusé la permission d'embrasser la vie religieuse. Des personnes osèrent espérer sa guérison par des sortiléges; mais Françoise protesta constamment qu'elle aimait mieux mourir que d'offenser Dieu par aucune superstition. Sans aucun secours des médecins, elle recouvra la santé en partie; mais retombée quelque temps après, elle fut près d'un an si malade qu'elle ne pouvait se mouvoir dans son lit ni retenir dans l'estomac aucune nourriture, avec de grandes douleurs et pour elle et pour ses proches, qui s'attendaient à sa mort chaque jour. Une femme qui se mêlait de sortiléges se présenta d'elle-même pour la guérir. Mais elle fut reçue de telle sorte qu'elle se trouva heureuse d'échapper de la maison sans être battue. C'était la veille de Saint-Alexis, 17 de juillet

Digitized by Google

1398, quatorzième année de Françoise. Au milieu de la nuit, tous les domestiques dormaient profondément, même les gardes-malades; Françoise veillait et pensait à Dieu. Tout-à-coup la chambre est éclairée d'une lumière extraordinaire; saint Alexis apparaît rayonnant de gloire; il se nomme et lui annonce que Dieu l'envoie pour la guérir; il pose son manteau d'or sur la malade, et lui rend une santé parfaite. Françoise aussitôt se lève bien portante, s'en va trouver son amie d'enfance, sa belle-sœur Vannozie ou Jeannette, qui venait à peine de s'endormir, lui raconte le miracle, l'invite à venir avec elle en remercier Dieu dans l'église voisine : ce qu'elles font toutes deux avec une indicible dévotion. Retournée chez elle, Françoise y est reçue par toute la famille comme une personne ressuscitée d'entre les morts. Tout Rome en fut dans l'admiration.

Revenue ainsi des portes de la mort, Françoise s'appliqua avec une ardeur plus grande que jamais à toutes les œuvres de piété. Le désir de la vie solitaire se renouvela dans son cœur, afin de s'y donner à Dieu tout entière. Vannozie, survenant, la trouva tout absorbée dans ces réflexions. S'étant expliquées l'une avec l'autre, Vannozie entra dans les idées de Françoise. Mais comment s'y prendre pour l'exécution, étant mariées toutes deux ? Au plus haut de la maison, où n'allait presque jamais personne, elles se construisirent un petit oratoire; à l'extrémité du jardin, d'anciennes ruines formaient une espèce de grotte. Toutes les fois qu'elles étaient libres, elles passaient des heures entières à prier, le jour dans la grotte, la nuit dans l'oratoire. Un jour, étant en la grotte, elles se demandaient ce qu'elles feraient si Dieu leur accordait la grâce de mener la vie d'ermites. Françoise, qui aimait surtout l'abstinence et le jeûne, répondit : « Quand nous serons dans le désert, nous irons de côté et d'autre chercher des fruits pour nous sustenter. » A l'instant même, elles entendirent tomber deux pommes d'un arbre à coton, quoique ce fût au mois d'avril; elles admirèrent la bonté de leur Père céleste, qui daignait ainsi approuver leurs vœux enfantins; elles en mangèrent une entre elles, avec actions de grâces, et partagèrent l'autre à leurs domestiques, qui n'en furent pas moins émerveillées.

Digitized by Google

A l'époque de son mariage, Françoise avait encore son père et sa mère; de plus elle trouva dans la maison de son époux Laurent, son beau-père Andréosse et sa belle-mère Cécile, avec son beau-frère Pauluzzio, époux de Vannozie, lesquels ne faisaient qu'une famille. Le beau-père étant mort après quelque temps, toute l'administration domestique retomba sur elle et sur Vannozie; celle-ci, connaissant sa rare prudence, s'en rapportait à elle de tout, sans qu'il s'élevât jamais la moindre dissension entre elles deux. Malgré toutes ces occupations, Françoise n'était pas moins fidèle qu'auparavant à tous ses exercices de piété. Elle s'approchait deux fois par semaine du sacrement de Pénitence, recevait la Communion à toutes les grandes fêtes, et récitait chez elle l'office de la très-sainte Vierge.

Tout le reste du temps, elle l'employait au soin de la famille; Laurent vit bientôt qu'il pouvait couler des jours tranquilles, ayant reçu de Dieu une telle épouse. Quoique le nombre des domestiques de l'un et l'autre sexe fût très-considérable, elle les regardait néanmoins tous comme ses frères et sœurs. Elle les exhortait à vivre dans la crainte de Dieu, leur donnait l'exemple de conserver la paix domestique, demandant pardon avec beaucoup d'humilité lorsqu'elle croyait avoir offensé quelqu'un. Mais quand elle voyait s'élever des querelles ou d'autres occasions d'offenser Dieu, tout en conservant en son cœur sa douceur habituelle, elle déployait au dehors un zèle ardent, et réprimait avec une grande liberté ce qu'elle voyait qui offensait Dieu et scandalisait le prochain. Un jour, plusieurs nobles soupant chez elle, l'un d'eux remit à Laurent un livre de magie; aussitôt elle le lui prit adroitement des mains et le jeta au feu, quoi qu'il pût dire pour la gronder.

Quelqu'un de la famille tombait-il malade, non-seulement Françoise pourvoyait abondamment à ce qui pouvait le guérir, elle le servait elle-même avec beaucoup d'empressement et de charité. Dans une maladie grave, Vannozie avait perdu l'appétit pour toute espèce de nourriture. Françoise la conjura de lui faire connaître si elle désirait quelque chose. Une écrevisse de rivière, répondit-elle. Mais on eut beau chercher, on n'en trouva

Digitized by Google

point. Tout le monde en était dans la peine, lorsqu'on vit tomber une fort belle écrevisse sur le plancher de la chambre. Cuite et mangée, elle fit disparaître le dégoût de Vannozie et sa maladie.

Voyant sa maison opulente, Françoise défendit de renvoyer aucun pauvre sans lui rien donner. Une année stérile ayant multiplié l'indigence et les maladies à Rome, Françoise dilata aussi les entrailles de sa charité. Non-seulement elle donnait l'aumône à ceux qui la demandaient, elle la faisait porter aux malades qui ne pouvaient pas venir. Dieu manifesta par un miracle, vérifié dans les procès authentiques, combien cette charité lui était agréable. Plus la disette augmentait, plus Françoise multipliait ses aumônes : elles étaient telles que personne ne pouvait les expliquer. Pauluzzio et Laurent, craignant que la libéralité de leurs femmes ne leur portât préjudice, leur ôtèrent les clefs du grenier, qui était plein, mirent en réserve ce qui était nécessaire pour la famille, les domestiques et les fermiers, vendirent le reste et laissèrent le grenier vide. Françoise dit ensuite à Vannozie : « Allons au grenier, ramasser ce qui reste pour les pauvres. » Elles ne trouvèrent que de la menue paille, qu'elles amassèrent avec des balais; l'ayant ensuite criblée avec soin, elles eurent un muid de pur froment, qu'elles distribuèrent aux plus nécessiteux. Cela fait, Vannozie sortit du grenier, et Clara, sa domestique, le ferma à clef. Après peu de jours, les deux maris y vinrent, et y trouvèrent quarante mesures du meilleur froment ; saisis d'admiration, ils racontèrent la chose au beau-père, qui voulut voir par lui-même, et dit que c'était l'œuvre de Dieu, approuvant et récompensant la charité de Françoise.

Une autre fois, le vin étant fort rare, Andréosse et ses deux fils mirent à part un tonneau du meilleur pour la famille. Mais les pauvres, connaissant la charité de Françoise, venaient lui demander du vin pour les malades. Elle envoyait Clara en chercher au tonneau mis en réserve, et qui se trouva bientôt vide. Andréosse et ses deux fils s'en étant aperçus, se mirent à crier avec grande colère, contre Françoise et Vannozie, qu'il ne leur restait pas une goutte de vin. Françoise leur dit en souriant : « Laissez-nous descendre à la cave, et, par la grâce de Dieu, nous vous

Digitized by Google

servirons abondamment du vin que vous désirez. » Elles descendent toutes deux avec Clara, trouvent le tonneau plein, en tirent du vin excellent, et l'apportent à leur beau-père et à leurs maris, disant : « Voici le vin en question ; grâces à Dieu, le tonneau est encore plein. » Le vieillard en goûta, ses fils en goûtèrent. Ne pouvant en croire leur palais, ils descendent à la cave et trouvent le tonneau plein. Dès lors ils laissèrent pleine liberté aux femmes d'administrer tout comme elles jugeraient à propos. Ce prodige, publié par toute la ville, eut un grand nombre de témoins, qui l'apprirent soit de la bouche de Laurent, soit de la bouche de Françoise même, qui le cita plus d'une fois pour exciter les autres à faire l'aumône avec largesse.

Françoise eut plusieurs enfants ; on ne connaît les noms que de trois : Baptiste, qui survécut aux autres, se maria, et laissa de la postérité ; Évangéliste, qui mourut la neuvième année de son âge ; une fille, nommée Agnès. Évangéliste fut un Ange terrestre, tant il se plaisait à la prière et au culte divin. Il eut le don de prophétie. Un jour, prenant l'épée de son père et la lui appliquant sur le côté, il dit : « Voilà comme il vous sera fait, mon père. » Et dans l'invasion de Rome par Ladislas, roi de Naples, vers 1413, Laurent fut grièvement blessé à l'endroit marqué par son jeune fils. C'était merveille de voir les œuvres que faisait le petit Évangéliste, bien au-dessus de la portée de son âge ; ce qui semblait l'occuper uniquement, ce dont il parlait à sa mère avec le plus de joie, c'était de se préparer à la gloire éternelle. Son bonheur ne tarda guère. L'an 1411, la peste qui désolait Rome frappa Évangéliste dans sa neuvième année. Aussitôt il fit venir un confesseur, et, ayant reçu l'absolution, il dit à sa mère : « Il vous souvient, maman, que je vous ai dit : Il n'y a rien en ce monde qui me plaise, je ne désire que la vie éternelle et la société des Anges. Dieu a regardé favorablement mon désir ; voici que nous allons être séparés ; mes Patrons sont venus ici du Ciel, saint Antoine, saint Onuphre, avec une multitude d'Anges. Pour vous, ayez toujours bon courage, sachez que je serai bien, et que je prierai pour vous. Maintenant, donnez-moi votre bénédiction. Il dit ; et arrangeant lui-même ses mains et son corps, il rendit

Digitized by Google

à Dieu son âme innocente. Au même instant, une petite fille de la maison voisine, qui était à l'extrémité et depuis longtemps ne parlait plus par la violence du mal, s'écria tout-à-coup : « Voyez, voyez Évangéliste Ponzani qui monte au Ciel entre deux Anges! »

Pendant une nuit que Françoise veillait sur sa couche et que sa jeune fille Agnès dormait dans la même chambre, elle vit une blanche colombe, tenant en son bec un cierge allumé, qu'elle approchait de tous les sens de la jeune enfant, puis, ayant volé de côté et d'autre en battant des ailes, elle disparut. C'était à peu près un an depuis la mort d'Évangéliste. Françoise ne savait que penser de cette vision. Une autre nuit, vers l'aurore, elle vit la chambre resplendir d'une lumière insolite, et au milieu de cette lumière apparaître son jeune fils défunt, tel qu'il était de son vivant, mais incomparablement plus beau. A côté, elle voyait un jeune homme, bien plus beau encore. Étonnée d'abord, puis remplie d'une joie inexprimable, d'autant plus qu'elle le voyait s'approcher et la saluer gracieusement, elle ne put s'empêcher de lui tendre les bras et de lui demander avec tendresse ce qu'il faisait, où il était? s'il se souvenait de sa mère dans les Cieux? — Levant les yeux vers le Ciel, il répondit : « Notre occupation n'est autre que de contempler l'éternel abîme de la divine Bonté, de louer et de bénir sa Majesté avec des transports de joie et d'amour. Tout absorbés en Dieu dans cette céleste béatitude, non-seulement nous n'avons aucune douleur, mais nous ne pouvons pas en avoir, et nous jouissons d'une paix qui durera toujours; nous ne voulons ni ne pouvons vouloir que ce que nous savons être agréable à Dieu, lequel est notre entière et unique béatitude. Sachez que les Chœurs qui sont au-dessus de nous nous manifestent les secrets divins. » Il ajouta : « Puisque vous desirez, ô mère, savoir en quel lieu je suis maintenant, sachez que je suis placé dans le second Chœur de la première Hiérarchie, parmi les Archanges, et associé à ce jeune homme, que vous voyez bien plus beau que moi, parce que, dans le même Chœur, il est dans un degré plus élevé. Il est envoyé de Dieu pour vous consoler dans votre pèlerinage : il sera votre compagnon per-

Digitized by Google

pétuel, et nuit et jour vous aurez la consolation de le voir. A présent, je vous annonce que je suis venu pour emmener Agnès, qui mourra dans peu de temps et jouira avec moi des joies du Paradis. »

Alors Françoise comprit ce que signifiait dernièrement la colombe. Après cet entretien, qui dura environ une heure, depuis l'aube jusqu'au lever du soleil, Évangéliste demanda permission à sa mère de se retirer, et lui laissa l'autre Ange. La beauté de l'un et de l'autre était si éclatante, que jamais elle n'aurait pu y fixer ses regards, si Dieu n'en avait tempéré la splendeur. C'est ce qu'elle témoigna plus d'une fois à son Père spirituel, qui l'obligeait par la sainte obéissance à lui faire connaître tout ce qu'elle voyait d'extraordinaire, et qui a écrit sa Vie, tant sur ce qu'il apprit de sa bouche que sur ce qu'il connut par lui-même. Certaine donc de la mort prochaine de sa jeune fille, Françoise n'en dit rien à personne; en attendant, elle la servait avec amour et respect, non plus comme sa fille, mais comme une épouse destinée à Jésus-Christ, le Roi éternel, rendant grâces à Dieu de ce qu'il daignait l'appeler à lui. Agnès tomba donc malade, et quitta la vie en la cinquième année de son âge.

Lors de l'invasion de Rome par Ladislas de Naples, Pauluzzio, beau-frère de Françoise, fut jeté dans les fers; son mari, Laurent, condamné à l'exil; il ne restait à la maison que son fils Baptiste. Le commandant du roi, en quittant Rome, voulut l'emmener comme otage. Françoise, qui n'avait plus que cet enfant, pensait à le cacher. Son confesseur, mû par des vues plus élevées, lui ordonna de le conduire elle-même au commandant. Elle obéit. Le commandant et ses officiers en furent dans l'admiration. Quelques-uns cependant la blâmèrent de ce qu'elle exposait ainsi son fils unique à la captivité, peut-être même à la mort. On lui conseilla d'implorer la grâce du commandant. Elle répondit : « J'implorerai la grâce de qui peut me secourir, » et se mit à genoux devant une image de la très-sainte Vierge. Le commandant fit mettre Baptiste sur un cheval pour partir; malgré tous les éperons, le cheval reculait au lieu d'avancer; il en fut de même de plusieurs autres que l'on fit monter au jeune homme. Enfin

Digitized by Google

le commandant, épouvanté, le rendit à sa mère, qui reçut ainsi le prix de son obéissance [1].

Elle avait souvent des extases, durant lesquelles elle demeurait immobile. Mais dès que son Père spirituel lui commandait ou demandait quelque chose en vertu de la sainte obéissance, elle faisait et répondait conformément à ses ordres et à ses demandes, sans sortir de l'extase, tandis qu'elle demeurait insensible comme une pierre à la voix de tout autre. Cette expérience eut lieu plus d'une fois devant un grand nombre de personnes. Un jour elle était dans sa chambre avec Vannozie, récitant l'office de la très-sainte Vierge; elle était à dire une antienne, lorsque son mari l'appelle par un domestique; aussitôt elle quitte le livre, et exécute ce que son mari lui mande. Revenue dans sa chambre, elle reprend l'antienne interrompue, lorsqu'elle est appelée une seconde fois; une seconde fois elle interrompt l'antienne pour obéir avec promptitude, ce qui arriva jusqu'à quatre fois de suite. La quatrième fois, quand elle reprit en main le livre, elle trouva son antienne écrite en lettres d'or, et apprit de saint Paul, dans une extase, que Dieu l'avait fait par un Ange, pour témoigner combien son obéissance lui était agréable. Vannozie, qui était présente, fut témoin oculaire de ce miracle [2].

La peste sévissait à Rome. La charité de Françoise s'empressa au secours des pestiférés; elle les excitait avant tout à sanctifier leur mal, pour le salut de leur âme, puis mettait tout en œuvre pour leur rendre la santé. Dieu lui accorda la grâce des guérisons, en sorte que les malades accouraient à elle de toutes parts, sans que sa tendresse pût en refuser aucun. Pour satisfaire à leur multitude, elle leur arrangea plusieurs appartements dans la maison de son mari, d'où ils sortirent guéris contre toute espérance. Comme ils attribuaient cette guérison aux mérites de la Sainte, elle imagina ce moyen pour détourner leur estime. Elle composa un médicament avec de la cire, de l'huile et des sucs de rue et de marjolaine, et s'en servait pour guérir toute espèce de maladies. Elle espérait qu'on attribuerait les guérisons à la vertu

[1] *Acta Sanctor.*, 9 mart.; *Vita secunda S. Franciscæ*, n. 49. — [2] *Acta Sanct.*, 9 mart.; *Vita secunda S. Franciscæ*, n. 50.

Digitized by Google

naturelle du médicament, et non aux mérites de la personne. Le contraire arriva : les malades, qui guérissaient en foule et subitement, n'en conçurent que plus de vénération pour elle.

Non contente de servir les malades dans sa propre maison, Françoise allait les chercher dans leurs cabanes et dans les hôpitaux, leur donnait à boire, faisait leurs lits, pansait leurs ulcères ; plus ces ulcères étaient horribles et lui soulevaient le cœur, plus elle les soignait avec attention. Il lui arriva bien des fois, pour mieux vaincre la répugnance de la nature, de prendre de cette lotion infecte, de s'en asperger le visage, et même d'en boire. Mais Dieu, pour montrer combien cette victoire lui était agréable, rendait cette infection plus délicieuse que le mets le plus exquis. Françoise avait coutume de porter à l'hôpital ce qu'il y avait de plus délicat sur la table et de le distribuer aux plus indigents. Elle rapportait à la maison leurs haillons les plus malpropres, les lavait et les raccommodait avec soin, puis les mettait parmi les parfums, comme devant servir au Seigneur lui-même.

C'est ainsi que Françoise, suivant qu'il a été constaté dans le procès de sa canonisation, servit les malades dans les hôpitaux pendant trente ans, du vivant de son mari. Comme dans les contagions il était difficile de trouver non-seulement des médecins pour soigner les corps, mais encore des prêtres pour soigner les âmes, elle en cherchait elle-même pour les amener auprès des malades qu'elle avait préparés. Elle assura même un traitement à un ecclésiastique, afin qu'il eût tout le temps pour visiter les malades qu'elle lui indiquait dans les hôpitaux. On ne saurait croire combien elle sauva d'âmes par cette charité.

Cependant elle eut la dévotion de faire un pèlerinage à Saint-François d'Assise, tant parce qu'elle portait le nom de ce patriarche, que parce que, comme lui, elle faisait ses délices de méditer la Passion du Sauveur. Elle se mit en route à pied, vers la fin de juillet, pour assister le 2e jour d'août à la fête de la Portioncule. Elle était accompagnée de Vannozie, sa belle-sœur, et d'une de leurs amies nommée Rite, c'est-à-dire Marguerite, par abréviation. Elles partageaient leur temps entre de pieuses méditations et de pieux entretiens. Elles approchaient du terme de leur

Digitized by Google

pèlerinage et entraient dans la plaine de Foligno, lorsqu'elles furent rejointes par un religieux vénérable, portant l'habit de Franciscain, qui, après les avoir saluées et leur avoir demandé la cause de leur voyage, se mit à parler avec une ferveur merveilleuse de l'infinie charité que nous a témoignée le Sauveur. La Sainte, reconnaissant que celui qui parlait avec cet amour enflammé de la Passion de Jésus-Christ était saint François lui-même, en fut émue jusqu'au fond de l'âme et ressentait une joie indicible. Ses compagnes étaient également charmées d'un entretien si agréable et oubliaient la fatigue du chemin. Cependant, comme on était à la fin de juillet, les chaleurs excessives leur faisaient éprouver une soif bien grande. Pour y pourvoir, le Saint voyageur frappa de son bâton un poirier sauvage près du chemin, et en fit tomber des poires si belles et si grosses que les pieuses pèlerines pouvaient à peine en embrasser une des deux mains. Tandis qu'elles admiraient cette merveille, le Saint disparut. Elles reconnurent alors toutes que celui qui leur avait parlé n'était pas un des mortels d'ici-bas, et elles rendirent à Dieu les plus ferventes actions de grâces[1].

Les premiers confesseurs de Françoise étant morts, elle choisit le prêtre Jean Mattiotti, chanoine et curé de Sainte-Marie-la Neuve, qui n'était pas loin de sa maison. Il fut son Père spirituel tant qu'elle vécut. C'est lui qui nous a laissé la première Vie de la Sainte, dont tous les principaux faits se trouvent d'ailleurs juridiquement attestés dans les procès-verbaux de la canonisation.

Cette Vie est en trois livres. Le premier expose assez brièvement les principaux faits de sa vie extérieure; le second présente le récit de ses principales visions, au nombre de quatre-vingt-dix-sept; le troisième contient ses luttes avec les démons, et ses révélations sur les peines de l'enfer, les expiations du purgatoire, les joies du Paradis.

Outre son Ange gardien, tel qu'en a tout le monde, Françoise avait encore, comme déjà nous avons appris, un Archange pour assistant perpétuel. Elle le voyait jour et nuit sous la forme

[1] *Secunda vita*, n. 64 et 65.

Digitized by Google

humaine d'un enfant de neuf ans, vêtu d'une tunique blanche comme la neige. Son visage était plus resplendissant que le soleil, en sorte qu'elle pouvait en voir l'éclat, mais non le regarder. Il n'y avait que deux occasions où elle pouvait le contempler plus facilement : lorsqu'elle parlait de l'Archange à son Père spirituel ; alors elle pouvait très-facilement considérer ses cheveux, ses yeux et ses autres membres. Ensuite, lorsqu'elle était battue par les malins esprits, elle regardait sans aucune difficulté l'Archange, pour se réconforter par cette vue. Ce qui est plus admirable, lorsqu'elle avait été battue et assommée par les malins esprits, au point d'être près de mourir, l'Archange apparaissait avec un visage resplendissant et une chevelure rayonnante, et les esprits malins, n'en pouvant supporter l'éclat, s'enfuyaient aussitôt confus. Tel était le resplendissement de l'Archange, qu'à sa clarté Françoise faisait la nuit tous les exercices nécessaires dans la maison sans aucune lumière matérielle [1].

Quant aux révélations de sainte Françoise sur l'enfer, le purgatoire et sur les Hiérarchies des Anges, révélations que l'Église a examinées sans y trouver rien à reprendre, on en peut voir le résumé dans le tome XXI de l'*Histoire de l'Église* [2].

Laurent Ponzani, touché des vertus de sa sainte épouse et sachant combien elle aspirait à une vie plus parfaite, se résolut de garder avec elle la continence, pourvu qu'elle continuât à demeurer avec lui dans la même maison et à gouverner la famille, lui promettant de ne contrarier plus jamais sa volonté ni lui faire aucune peine. Françoise en fut au comble de la joie. Elle n'avait plus qu'à servir Dieu et son époux : Dieu, par-dessus toutes choses ; son époux, comme son frère, dans les infirmités qu'il avait contractées par suite de ses blessures, de ses prisons, de ses exils. Quant à elle-même, se voyant libre pour tout le reste, elle vendit les habits précieux qu'elle portait jusqu'alors par obéissance, en employa le prix à vêtir les pauvres, s'habilla elle-même d'une robe de bure, telle que les servantes eussent à

[1] *Vita prima*, lib. II, n. 1.

[2] Nous donnons à la suite de cette notice le résumé des visions, qui a été fait par M. de Bussières dans sa *Vie de sainte Françoise Romaine*.

Digitized by Google

peine voulu en porter. Le monde ne pouvait comprendre qu'une dame si noble et si riche s'abaissât de cette manière. Elle allait à une de ses vignes, près de Saint-Paul, y ramassait des sarments, et les portait sur sa tête à travers la ville, pour les distribuer aux malheureux. Son mari la vit un jour dans cet équipage; il ne lui en dit rien, connaissant le saint motif qui la faisait agir de la sorte. Quelquefois elle conduisait un petit âne chargé de fagots qu'elle distribuait par les maisons les plus indigentes. Elle fit plus : dans un temps de cherté, elle s'en allait avec sa belle-sœur Vannozie dans les quartiers de Rome où elles n'étaient pas connues, et mendiaient de porte en porte de quoi donner aux pauvres. Comme on s'apercevait bien qu'elles n'étaient pas pauvres elles-mêmes, il arriva plus d'une fois qu'on leur donna des injures au lieu d'argent. Dans une de ces quêtes d'humilité et de charité, elles entendirent de grands gémissements dans une maison : un enfant venait d'y mourir sans Baptême; Françoise le prend entre ses bras, le rend bientôt vivant à sa mère, recommande aux assistants de ne rien dire, et se dérobe à leurs yeux. Elle affectionnait tellement la pauvreté et l'humiliation qu'elle se mettait volontiers parmi les mendiants à la porte des églises. Les morceaux de pain qu'on lui donnait comme à une mendiante, elle les gardait pour elle, et en place elle donnait aux pauvres un pain tout entier de sa maison; les morceaux rompus lui semblaient bien plus délicats, parce qu'ils avaient été donnés pour l'amour de Dieu.

A ce mépris de soi-même, elle joignait des austérités de plus d'un genre. Jamais elle ne but de vin, ni en santé, ni en maladie. Contente d'un seul repas par jour, elle ne mangeait rien le soir, si ce n'est en cas de maladie grave et par ordre de son confesseur, une pomme cuite, et cela très-rarement encore. Pendant seize ans que sa bru, nommée Mobilie, continua de l'observer, jamais elle ne la vit manger ni chair, ni œufs, ni laitage, ni poisson, ni rien qui pût flatter le goût. Bien ou mal portante, toute sa nourriture était du pain ordinaire, des légumes ou des herbes cuites, avec un peu de sel, sans huile. Elle ne prenait que deux heures de sommeil sur un lit très-dur, dans

Digitized by Google

une position gênante, plutôt assise que couchée. Elle portait sur la chair un double cilice, avec une ceinture de crin et un cercle de fer, qui lui occasionna plus d'une plaie. Ajoutez-y une discipline armée de pointes de fer, avec quoi elle se frappait jusqu'au sang. Elle persévéra dans cette rigueur de pénitence jusqu'à ce que son confesseur lui interdit le cercle de fer et les disciplines sanglantes. Cependant, si dure à elle-même, Françoise était douce et indulgente envers tout le monde, ne laissait manquer personne de rien, surtout les malades, et remplissait avec une constante sollicitude tous ses devoirs de mère de famille.

Quand elle méditait sur la Passion du Sauveur, elle en était si profondément touchée, elle en versait des larmes si abondantes, que sa bru et ses autres domestiques craignirent plus d'une fois qu'elle n'en mourût de douleur. Cette douleur ne pénétrait pas seulement son âme, mais son corps. Pensait-elle aux Pieds et aux Mains percés de clous, elle sentait ses pieds et ses mains propres si endoloris qu'elle n'en pouvait plus faire aucun usage. La Couronne d'épines lui occasionnait une couronne de douleurs à la tête; la Flagellation lui laissait les membres meurtris. Dans cette contemplation douloureuse, était-elle ravie en extase, ses pieds et ses mains distillaient du sang. En méditant sur le côté ouvert du Sauveur, toute sa poitrine lui demeura couverte de plaies. Cette souffrance lui dura très-longtemps; il en sortait une liqueur semblable à de l'eau; il fallut y appliquer du linge, et en changer de temps à autre. Ne pouvant le faire toute seule, tant la douleur était grande, elle fut obligée de découvrir son secret à Vannozie et à deux autres compagnes intimes, qui gardèrent ces linges comme des reliques. Elle fut guérie de cette plaie dans une extase, le jour de Noël 1432, en présence d'une de ses compagnes et de son confesseur[1].

Dès son enfance, Françoise allait habituellement à la Messe et se confessait dans l'église Sainte-Marie-la-Neuve, non loin de sa maison paternelle. Cette église était desservie par des Bénédictins de la Congrégation du mont Olivet, fondée par le Bienheureux Bernard-Ptolémée de Sienne. Lors de son mariage, Françoise

[1] *Secunda vita*, cap. IV.

Digitized by Google

alla demeurer dans un autre quartier, mais elle venait toujours se confesser à Sainte-Marie. Elle s'était attiré l'affection et la confiance de plusieurs nobles dames qui fréquentaient la même église. De pieux entretiens s'établirent entre elles. Un jour, c'était en 1425, leur parlant avec une ferveur extraordinaire, Françoise leur exposa combien ce serait une chose agréable à Dieu, si toutes unanimement elles se consacraient à la très-sainte Vierge, et, sous sa protection maternelle, formaient une association de piété dans cette même église, comme il y en avait d'autres ailleurs, tels que du Rosaire ou du Scapulaire. Cette pensée plut singulièrement à toutes les dames, qui la regardèrent comme inspirée du Ciel et digne d'être mise à exécution sans délai. Le jour de l'Assomption, elles firent solennellement l'*oblation de* leurs personnes à la très-sainte Vierge, d'où leur vint le nom d'*Oblates*. Toutes regardaient et écoutaient Françoise comme la mère et la supérieure que Dieu même leur avait donnée. Ceci était un germe qui, avec le temps, devait produire quelque chose de plus parfait. Lorsque Françoise eut reçu de son mari liberté pleine et entière de suivre tous les mouvements de sa dévotion, elle pensa qu'elle pourrait bien se réunir un jour avec ces pieuses dames dans une même maison, et donner naissance à une nouvelle congrégation religieuse. Cette pensée devint une résolution formelle, lorsqu'elle se vit privée de la société si douce de sa belle-sœur. Vannozie, avec laquelle elle avait vécu trente années entières dans une telle union que toutes deux paraissaient n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, Vannozie était tombée malade : Françoise connut qu'elle n'en relèverait point. Elle l'assista constamment, avec un prêtre et d'autres personnes pieuses. Ayant aperçu l'esprit malin qui cherchait à troubler la mourante, elle recommanda au prêtre de le réprimer par l'aspersion d'eau bénite. Cela fait, l'Archange qui accompagnait toujours Françoise réduisit le tentateur, par un regard, à se retirer, transformé en vile fourmi. La malade mourut saintement, et Françoise vit son âme monter au Ciel dans une nuée lumineuse[1].

[1] *Secunda vita*, cap. VIII.

Digitized by Google

Trois Saints du Ciel excitèrent spécialement Françoise à procurer l'établissement de la congrégation des Oblates : saint Paul, saint Benoît et sainte Madeleine. Au commencement du mois de juillet 1434, le Pape Eugène IV commit cette affaire à Gaspar, archevêque de Cosenza, qui donna, vers la fin du même mois, un avis favorable. Les pieuses dames, les unes filles, les autres veuves, se réunirent dans une maison appelée la Tour-des-Miroirs. Françoise, leur mère et leur fondatrice, ne put les suivre aussitôt. Son mari, qui vivait encore et souffrait beaucoup de ses infirmités, réclamait sa continuelle assistance. Il mourut chrétiennement en 1436. Dès lors elle se réunit à ses chères filles. Ayant mis ordre à ses affaires, elle alla se prosterner à la porte du couvent, nu-pieds, les bras en croix, suppliant les Sœurs, au milieu des larmes et des sanglots, de l'admettre dans leur société comme une mendiante et une pécheresse, qui, après avoir donné au monde la fleur de sa jeunesse, venait offrir à Dieu les restes d'une vieillesse épuisée. Ce spectacle inattendu émut jusqu'aux larmes toutes les Sœurs, qui la relevèrent avec empressement et l'introduisirent dans la maison avec une sainte joie. Elle prit l'habit et fit son *oblation* le jour de Saint-Benoît, 21 mars 1436. La supérieure était alors Sœur Agnès de Lellis. Mais toutes supplièrent Françoise de vouloir bien être leur supérieure, comme elle était leur mère et leur fondatrice. Elle résista longtemps, étant venue, non pour être servie, mais pour servir les autres, comme la dernière de toutes. Elle finit par céder à leurs instances. Mais comme ses fréquentes visions et extases pouvaient être un obstacle au parfait accomplissement de certains de ses devoirs, elle prit pour assistante la même Agnès de Lellis. La vie de Françoise était une règle vivante de perfection. Chaque soir, elle se prosternait devant toutes ses Sœurs, et, les mains jointes, leur demandait humblement pardon de toutes les fautes qu'elle avait pu commettre. Dieu ne cessa de glorifier son humble servante par le don de prophétie et un grand nombre de miracles, juridiquement attestés par des témoins oculaires. Enfin, le 2 mars 1440, ayant appris que son fils Jean-Baptiste était malade, elle alla le voir avec une de ses compagnes. Elle le trouva mieux,

Digitized by Google

mais elle y tomba malade elle-même. Elle voulait s'en retourner au couvent dès le soir, suivant la règle; mais comme c'était loin, son confesseur lui ordonna de rester par obéissance en la maison de son fils. Elle connut par révélation qu'elle mourrait dans sept jours, et s'y prépara comme elle avait vécu, c'est-à-dire saintement. En effet, ayant reçu tous les Sacrements de l'Église, elle expira tranquillement le 9 du même mois, en la cinquante-sixième année de son âge. Une minute auparavant, lui voyant remuer les lèvres, son confesseur lui avait demandé si elle voulait quelque chose. Elle répondit : « J'achève les vêpres de la sainte Vierge ! »

Les miracles ne furent pas moins nombreux après sa mort que pendant sa vie. On commença dès lors à l'honorer d'un culte public. Cependant le procès de sa canonisation, commencé sous Eugène IV et Nicolas V, ne fut terminé que sous Paul V, en 1608. On voit son corps à Rome, dans une châsse magnifique, et l'on y célèbre sa fête le 9 mars avec beaucoup de solennité. Les religieuses, qui reconnaissent sainte Françoise pour fondatrice, ne font point de vœu : elles promettent simplement d'obéir à la Mère présidente. Elles ont des pensions, héritent de leurs parents, et peuvent sortir avec la permission de leur supérieure.

(ROHRBACHER.)

Voici, d'après M. de Bussières, le résumé des principales visions de sainte Françoise, selon le cours de l'année ecclésiastique.

Un jour de Noël, Françoise fut portée en esprit dans la grotte de Bethléem. Elle n'y vit d'abord que Marie et Joseph. La très-sainte Vierge était agenouillée et absorbée dans la plus haute contemplation. Une lumière éclatante sortit de son sein, et soudain, l'Enfant Jésus parut couché à ses pieds, et portant sur sa poitrine la marque de la Croix en rouge. Marie adora son Fils avec la plus profonde humilité, le remercia de l'avoir rendue mère en lui conservant la virginité, et entonna le *Magnificat*. Saint Joseph joignit ses adorations à celle de son Épouse. Il fut révélé à Françoise que, dès ce moment, Marie sut tout ce qui devait arriver à Jésus. Notre Sainte entendit aussi les chants de la Milice céleste, dont l'incomparable harmonie la ravit. Toutes les Hiérarchies

Digitized by Google

rendaient gloire à Dieu et promettaient la paix aux hommes de bonne volonté. Les Saints, les Martyrs, les Vierges et les Chœurs des Bienheureux unirent leurs voix à celles des Anges : ils remerciaient Dieu, qui a glorifié la nature humaine en décidant de toute éternité que le Verbe prendrait chair par l'opération du Saint-Esprit dans le chaste sein de Marie, et que la sainte humanité de Jésus demeurerait toujours unie à sa divinité. Leurs chants sont moins suaves, mais plus joyeux que ceux des Anges, parce qu'ils ont été sauvés par l'Incarnation du Verbe et qu'ils attendent la glorification de leurs corps. — Cependant la très-sainte Vierge prend l'Enfant dans ses bras, l'offre au Père éternel, le serre avec respect sur son cœur, et le pose dans la crèche.

Les deux animaux qui y sont attachés reconnaissent eux-mêmes leur Créateur et s'agenouillent. — Marie voit alors trembler de froid l'Enfant Jésus; elle veut détacher son voile pour le couvrir, mais Françoise la prévient; elle se dépouille du sien; Don Giovanni, Rita et les personnes réunies dans l'église sont témoins de son mouvement, puis ils entendent notre Sainte qui élève la voix. Elle supplie de la manière la plus touchante la Vierge de lui confier son Enfant, afin qu'elle puisse l'emmailloter.

La Reine du Ciel l'exauce et dépose Jésus dans ses bras. Françoise, ivre de bonheur, manifeste sa tendresse et sa joie par des larmes et des baisers, et tandis que d'une main elle a l'air de soutenir le Nouveau-Né, elle essaie de l'autre d'ôter son manteau, afin de lui en faire une couche commode. Don Giovanni, qui s'en aperçoit, lui présente deux nappes d'autel; la Sainte s'en empare, et prépare un petit lit avec autant de soin que si elle eût été dans son état ordinaire. Pendant qu'elle contemple l'Enfant divin, qu'elle l'embrasse et le serre sur son cœur, il lui est dit que la très-sainte Vierge, en devenant Mère de Dieu, est devenue aussi une source éternelle et intarissable de miséricordes, à laquelle nous devons recourir dans tous nos besoins. — Cependant Marie redemande son Fils, et l'on entend la Sainte dire d'une voix douce et suppliante : « Hélas! ne me privez pas du Bien suprême,

Digitized by Google

ne m'enlevez point par la force ce que vous m'avez donné de bon gré; je perds tout en perdant cette fleur qui me transporte dans le Paradis. » Tandis qu'elle parle, l'Enfant Jésus s'échappe de ses bras et se réfugie dans ceux de sa Mère; Françoise verse des larmes, se plaint à la très-sainte Vierge et à son Fils, et le Sauveur, prenant la parole à son tour, lui dit : « Je suis l'amour viril qui rend les âmes stables : celle qui me tient doit m'aimer entièrement et devenir semblable aux habitants de cette Jérusalem d'En-Haut, à laquelle l'amour conduit. » Elle sent alors une douceur et une joie qui ne lui manqueront jamais. — « Pauvre âme choisie pour voir le Fils de Dieu et de la Vierge, il va bientôt te consoler. Il te sera rendu, mais sache le tenir, afin qu'il ne te soit plus enlevé. »

Puis il retourne dans les bras de la Sainte, qui entonne un cantique de jubilation, le serre plus étroitement, et n'en détache point ses regards, de manière à empêcher qu'on ne puisse le lui ravir. L'Enfant continue à lui parler, l'exhorte à la piété, à l'amour de Dieu, à la confiance en sa très-sainte Mère et à ne jamais oublier les grâces dont elle a été l'objet; puis il disparaît. — Françoise, fixant alors ses regards sur Marie, lui voit la tête ceinte d'une triple couronne, formant six guirlandes. La première est composée de roses blanches, symbole de l'humilité et de la virginité glorieuse de la Mère de Dieu. La seconde renferme douze lis d'or, dans chacun desquels est une étoile très-brillante, dont les rayons varient de nombre et de couleur; ces étoiles représentent les vertus et les mérites de Marie. Dans la troisième couronne sont douze pierres précieuses d'un éclat infini : leur signification est expliquée à notre Sainte. Elles indiquent les dons et les priviléges dont le Créateur a doté la très-sainte Vierge, en la désignant pour être sa Fille chérie, l'Épouse du Saint-Esprit et la Mère du Verbe, à savoir : la force, l'amour de Dieu, la constance, l'obéissance, la magnificence, la mémoire, l'intelligence, la volonté, la virilité, la vérité, la conservation et la vraie sagesse. Des Séraphins entourent Marie; ils chantent : « Soyez louée à jamais, ô glorieuse Reine, qui portez en tête de superbes couronnes faites de roses blanches, d'étoiles et de pierreries; elles sont le symbole

Digitized by Google

des vertus dont vous a enrichie le Créateur, parce que vous avez toujours considéré l'amour infini avec lequel il vous a affermie en lui. » Françoise voit alors jaillir dans un coin de la grotte une merveilleuse source, d'une couleur éthérée; la Vierge lui ordonne de découvrir la plaie de sa poitrine, et y applique la liqueur de la fontaine miraculeuse; la Sainte s'écrie : « Il vous plaît, ô Reine du Ciel, de me guérir, afin que je sois plus propre au service de votre Fils. » Ce fut en effet durant cette extase que Françoise se trouva miraculeusement guérie de sa plaie, ainsi que nous l'avons précédemment rapporté.

Cette vision de Noël se répète plusieurs fois dans la vie de sainte Françoise. Il arrive même qu'elle reste en extase depuis la nuit de la fête jusqu'au soir de celle de saint Étienne. En cette occasion, elle voit d'innombrables légions d'Anges préparant un autel splendide. Saint Paul, saint Benoît et sainte Madeleine lui apparaissent, et l'Apôtre des gentils la dispose à assister au saint Sacrifice. Saint Pierre vient sacerdotalement vêtu, et la Vierge se place sur un trône. Saint Pierre plonge l'âme de Françoise dans le sein de Marie comme dans une source de miséricordes, dans laquelle elle devient indiciblement pure; puis il officie et donne la Communion à la Sainte. Après la Messe, Françoise renouvelle, par inspiration, son oblation à la Reine du Ciel; elle se donne tout entière, sans réserve ni restriction. Marie accepte; elle adopte notre Sainte en qualité de fille bien-aimée et la comble de bénédictions.

A l'Épiphanie, Françoise est transportée de nouveau, après la Communion, dans la grotte de Bethléem. Le Verbe divin est couché dans la crèche, les Anges l'entourent et chantent ses louanges. Au lever de l'aurore, la Sainte voit une étoile très-brillante s'arrêter au-dessus de l'Enfant Jésus, et elle entend un grand bruit occasionné par l'arrivée des chevaux, des dromadaires et du cortége de trois rois. Marie prend son Fils dans ses bras, et saint Joseph se place auprès d'elle.

Les Mages pénètrent dans la grotte. A la vue de la lumière qui émane du Fils de Dieu, ils se prosternent humblement, et unissent leurs voix à celles des Chœurs célestes pour adorer Jésus

Digitized by Google

et saluer Marie en qualité de Mère de Dieu, Vierge et Reine. Un Ange leur explique le mystère de l'Incarnation du Verbe, et leur découvre le sens des Écritures et des Prophéties. — Gaspard, le plus vieux des rois, offre l'or, et place sa tête sous les pieds de l'Enfant Jésus avant d'oser les baiser ; Balthasar présente l'encens, Melchior la myrrhe. Leurs dons sont renfermés dans des cassettes et des vases d'un travail exquis, et Marie, toujours miséricordieuse, ordonne qu'ils soient distribués aux pauvres. — Le Sauveur bénit les Mages ; ils se retirent dans un coin de la grotte, y passent plusieurs heures en contemplation ; enfin un sommeil mystique s'empare d'eux, et un Ange leur ordonne de ne plus retourner chez Hérode. Ils s'éloignent après avoir été bénis une seconde fois, et Marie recommande à Françoise de conserver en son cœur ce qu'elle vient de voir et d'entendre.

Cette vision se renouvelle à l'Épiphanie de l'année suivante. Mais alors notre Sainte demande à Marie de lui donner l'Enfant avant l'arrivée des Mages. Elle est exaucée, et s'écrie : *O admirabile commercium!* Puis elle chante les paroles suivantes : « O âmes créées à l'image de Dieu, songez à la noblesse de votre origine, et ne vous avilissez jamais ; ... je veux être forte et pure, humble et obéissante, à l'exemple de mon Rédempteur. Par amour pour nous, il a été obéissant jusqu'à la mort. Il nous donne tout, et nous lui rendons si peu ! Car que vous donnent, Seigneur, ceux qui ne renoncent pas à tout pour vous? Nous nous acquittons mal de ce que nous vous devons, ô Roi de gloire ! nous sommes pleins d'imperfections et lâches pour votre service. — Vous seul pouvez porter remède à notre misère, ne nous refusez point cette grâce ! »

A quelques semaines de là, Françoise passe la nuit en oraison dans sa chambre. Le démon cherche vainement à l'en détourner ; elle ne lui oppose que le mépris. Une colombe blanche pénètre dans la pièce : la Sainte craint d'abord que ce ne soit une illusion infernale ; mais rassurée par le sourire de son Archange et par la clarté qui remplit l'appartement, elle regarde la colombe et entre dans un très-grand ravissement. Elle suit le céleste oiseau de lumière en lumière, et arrive avec lui au pied d'un trône res-

Digitized by Google

plendissant, placé immédiatement au-dessous de celui de la Divinité, et sur lequel est assise Marie. Son front est toujours ceint de la triple couronne, et devant elle est un immense miroir, dont la matière est plus précieuse et plus transparente qu'on ne le peut imaginer, et qui porte l'insciption : *Unus Deus, una fides, unum Baptisma.* — Marie contemple le miroir avec une intensité telle qu'elle semble vouloir y pénétrer ; il réfléchit son image sans aucune tache, parce qu'il n'en trouve point en elle ; la contemplation de la Vierge est une action de grâces qu'elle rend à son Fils des faveurs surnaturelles dont il l'a comblée en la créant assez pure pour pouvoir correspondre pleinement à l'amour divin. — Cette même vision se renouvelle trois fois en l'espace de douze jours. Au moment où elle finit, les Esprits bienheureux entonnent un cantique à la gloire de Dieu, et une voix sortant du miroir dit à Françoise :

« Remets-t'en à Dieu pour toutes choses ; ne veux que ce que Dieu veut ; aie toujours présent à la pensée ton propre néant. »

Le 2 février, sainte Françoise se retire dans son oratoire pour méditer sur la Purification : elle est bientôt ravie en extase et conduite par un personnage vêtu de blanc dans un lieu élevé du temple de Jérusalem. Elle y voit un magnifique autel soutenu par quatre colonnes. Trois prêtres en grand costume sacerdotal, et suivis de différents ministres d'un rang inférieur, préparent un sacrifice. Le vieux Siméon et la prophétesse Anne arrivent poussés par l'Esprit-Saint, et vont au-devant de la sainte Famille. Françoise veut les accompagner, mais elle en est empêchée par son guide mystérieux, qui lui ordonne de rester et d'observer ce qui va se passer en ce lieu. Marie entre, portant son Fils et accompagnée de saint Joseph ; Siméon se prosterne. La Vierge rend au Père éternel le Verbe fait chair ; en le plaçant sur l'autel, — l'Enfant Jésus s'y tient debout, seul et sans appui, il regarde sa Mère, comme pour lui demander l'autorisation d'aller à Siméon ; elle le comprend, et lui dit : « Mon Fils, que votre volonté soit faite. » Siméon reçoit le Sauveur dans ses bras, et entonne le *Nunc dimittis ;* puis saint Joseph lui remet deux colombes, et il rend Jésus à Marie. — Anne prophétise. — Siméon et les

Digitized by Google

prêtres font processionnellement le tour du temple, et vont s'agenouiller devant le Rédempteur et sa Mère, en chantant ces mots :

« Nous vous saluons Verbe incarné, vous qui vous humiliez.

» Nous vous saluons, Jésus-Christ Sauveur, qui êtes descendu du Ciel pour nous délivrer de la servitude. »

Siméon prédit encore à la très-sainte Vierge que son cœur sera percé du glaive. La sainte Famille s'éloigne. — Au retour elle visite Élisabeth, qui, avec le petit saint Jean, va au-devant du Sauveur. Le Précurseur, voyant arriver Jésus, s'agite jusqu'à ce qu'on l'ait posé à terre; il s'y agenouille avec sa mère, salue le Seigneur comme Roi de gloire, et la Vierge, en qualité de Mère de Dieu. Marie dépose son Fils; saint Jean, toujours à genoux, donne les marques du plus profond respect; l'Enfant Jésus le bénit. La Vierge reste un jour et une nuit auprès de sa cousine, et ordonne à Françoise de rentrer dans son état naturel.

Cette vision se renouvelle plus tard, après la retraite de Françoise à Tor-di-Specchi.

Peu de jours après, Françoise est transportée en esprit au milieu d'une vaste campagne. Elle y rencontre saint Joseph et son Épouse. Marie dit à notre Sainte : Je suis la Vierge, accompagne-moi. » Elle obéit, et entre avec le Couple auguste dans le temple de Jérusalem. — Joseph la place dans un lieu élevé, d'où elle voit ce qui se passe dans l'enceinte sacrée. Elle aperçoit Jésus, âgé de douze ans, assis et ayant devant lui un grand livre ouvert, sans cependant y lire. — Une foule de docteurs l'entoure, et dispute avec lui sur l'avènement du Messie. La Vierge s'agenouille; son Fils a l'air de ne point la voir; les yeux levés vers le Ciel, il accuse les docteurs de ne pas observer les préceptes de la loi; il les confond par les Écritures, et leur prouve que le Messie qu'ils attendent est venu déjà; mais il ne se fait point connaître à eux. — Quelques-uns des docteurs témoignent l'admiration que leur inspirent les discours et la sagesse de l'Enfant étranger; les autres se retirent pleins de honte et de confusion. Françoise assiste encore à l'entretien de Marie avec son Fils, tel que le rapporte l'Évangéliste.

Dans le courant de la même semaine, notre Sainte se trouve

Digitized by Google

ravie dans une vaste enceinte, qu'un feu immense et très-clair remplit d'une lumière surnaturelle, et au-dessous de laquelle s'étendent d'épaisses ténèbres. Au milieu des flammes est un tabernacle servant de support au trône de Jésus. Françoise ne peut soutenir l'éclat du visage de Notre-Seigneur ; elle voit sortir de chacune de ses plaies des rayons de gloire qui se répandent sur les âmes bienheureuses, les couronnent de brillantes auréoles et les pénètrent de lumière. Elle aperçoit aussi les âmes de plusieurs personnes encore vivantes sur la terre, et qui participent à cette divine clarté ; — elle apprend que ces âmes persévèrent fidèlement dans l'amour divin sans en être détournées par les tentations et les tribulations inséparables de l'existence présente.

Françoise reconnaît sainte Marie-Madeleine parmi les Bienheureux qui font le cortége du Verbe. Sainte Agnès et sainte Catherine sont auprès d'elle, et une foule de Saintes, diversement couronnées d'après leurs combats et leurs mérites, les accompagnent. Madeleine et ses compagnes se jouent dans la fournaise de l'amour divin et engagent notre Sainte à les y suivre. Il est révélé à Françoise que quiconque y veut participer doit se dépouiller de toute affection intérieure et extérieure pour suivre Jésus seul, et arriver ainsi à la vraie pauvreté d'esprit et au parfait détachement des créatures.

Madeleine et ses compagnes commencent alors à chanter alternativement les paroles suivantes :

« Il est trois choses que le pauvre d'esprit rend au Seigneur sans réserve aucune :

» Sa mémoire, pour oublier tout ce qui n'est pas Dieu ;

» Son intelligence, pour ne s'occuper que de lui ;

» Sa volonté, pour ne vouloir que ce qu'il veut.

» Le pauvre d'esprit hait les éloges, il sait que toute gloire appartient à Dieu seul.

» Il se réjouit dans la souffrance et le malheur.

» Il repousse toute joie mondaine.

» Il imite la justice de Dieu, et se venge sur lui-même avec une sainte haine des fautes commises.

» Il aime ceux qui le persécutent et le font souffrir.

Digitized by Google

» Il remercie Dieu dans la douleur.

» Il est avide de mépris et demeure humblement anéanti à ses propres yeux.

» Il ne met pas son bonheur à posséder le plus, mais à être satisfait du moins.

» Seigneur, Seigneur, le superflu n'est nécessaire qu'à celui auquel vous ne suffisez point.

» Vierge très-sainte, dont la tête est ornée de trois couronnes, vous seule avez été parfaitement pauvre d'esprit.

» Votre volonté a toujours été unie avec la volonté divine.

» C'est pourquoi vous êtes Reine du Ciel et placée au-dessus de tous les Chœurs.

» Tous doivent chanter vos louanges; car, par votre humilité et votre piété, vous nous avez délivrés de la ruine et de la mort. »

Cette vision se répète; Françoise est conduite par saint Jérôme au pied du trône de Jésus, où elle reste en contemplation pendant une heure. — Le Seigneur ordonne alors à Jérôme de licencier la Sainte; il s'approche d'elle et lui dit : « Tu crois voir beaucoup, et cependant tu ne vois rien encore : l'abîme des grandeurs du Tout-Puissant est insondable; nous-mêmes, qui sommes toujours ici, ne pouvons mesurer ce qui est infini. Aie le cœur pur, les mains innocentes et une charité toujours ardente, alors tu arriveras en ces lieux pour y rester. Tu as été fortifiée par cette vision, redescends maintenant. »

A ces mots l'extase de Françoise devient mobile. Don Giovanni et Rita, qui sont auprès d'elle, lui entendent dire avec énergie qu'elle veut rester, qu'on ne licencie jamais de force les personnes qu'on a invitées et amenées. Saint Jérôme lui reproche son audace et sa présomption : « Où donc est ton obéissance? lui dit-il d'un ton sévère. Ne sais-tu point renoncer à ta joie et à ta volonté? Ignores-tu qu'en toutes choses tu dois être indifférente et complètement résignée? »

Une autre fois Françoise, ravie après la Communion à Santa-Maria-in-Trastevere, est menée dans une campagne vaste et fleurie, au milieu de laquelle se trouve Notre-Seigneur sous la

Digitized by Google

figure d'un agneau blanc. — A ses côtés est un beau jeune homme, revêtu d'une dalmatique semblable à celle que portent les diacres, et ayant sur la tête une guirlande très-odorante. Une foule d'individus des deux sexes, tous beaux, tous couronnés de fleurs, entourent l'Agneau et sont accompagnés chacun d'un Ange semblable à celui qui est aux côtés de notre Sainte. Le jeune homme donne le signal d'une sorte de marche grave et modeste, à laquelle se mêle toute l'assemblée; elle passe et repasse devant le Seigneur, et chaque fois elle s'incline profondément et lui rend grâces pour le bienfait de la Rédemption.

Cependant notre Sainte voit s'écouler du monticule sur lequel est l'Agneau, cinq ruisseaux limpides et de couleurs diverses. Les assistants vont s'y désaltérer et convient Françoise à en faire autant; elle obéit et se sent pénétrée d'une joie et d'un contentement ineffables. Alors le jeune homme en dalmatique s'approche d'elle et lui dit : « Ces cinq ruisseaux figurent les cinq plaies du Rédempteur de l'humanité, et leurs couleurs diverses ont une mystérieuse signification.

» Le premier est rouge, pour nous rappeler l'ardente charité de Jésus, qui a répandu son sang pour sauver ce qui était perdu.

» La blancheur du second est l'image de la pureté et de l'innocence qui ont été données aux hommes par la vertu de la Passion de Notre-Seigneur.

» Le troisième est vert, parce que nous devons aux mérites du Sang du Verbe incarné l'espérance de la vie éternelle.

» Le quatrième, qui est bleu, est le symbole de l'obéissance parfaite du Fils de Dieu, qui s'est soumis à la mort pour accomplir la volonté de son Père. Cette vertu est la véritable bannière des fidèles de Jésus-Christ; par elles ils s'emparent de tous les fruits de la Passion.

» Le dernier ruisseau est de la couleur du diamant, afin de nous rappeler que la foi virile et pure élève l'âme, la fait reposer en Dieu seul et ne lui permet jamais de se séparer du bien suprême. »

Au jour de l'Annonciation notre Sainte est ravie et traverse successivement plusieurs sphères de plus en plus lumineuses.

Digitized by Google

Saint Paul l'accueille à l'entrée de la dernière et la guide en un lieu d'où elle contemple le mystère de l'Incarnation.

Les regards de Françoise ne peuvent supporter l'éclat de l'Humanité sainte de Notre-Seigneur. Les Chœurs des Bienheureux sont rassemblés devant le Verbe fait chair; l'immense splendeur qui procède du Fils de Dieu et de la Vierge les éclaire. La miséricorde, la piété, la charité, la justice, la paix et la concorde vont successivement lui rendre grâces du mystère de l'Incarnation. Lorsque les Vertus ont parlé, les Chœurs célestes et les Saints des deux Testaments louent, bénissent et exaltent le Seigneur, et chantent les prérogatives excellentes de la Vierge prédestinée à devenir Mère de son Créateur.

Quittant alors les sphères célestes, mais sans sortir de l'extase, Françoise est transportée dans l'humble demeure de Nazareth. — Marie est seule, agenouillée dans sa chambre et prie. Soudain l'Ange Gabriel est devant elle. Messager député par la très-sainte Trinité à la plus parfaite des créatures, il se prosterne humblement. « Je vous salue, dit-il, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » La Vierge ne comprend pas d'abord ce discours et se trouble un instant, Dieu l'ayant ainsi permis afin de nous prouver que quelque pure qu'ait été notre vie, nous ne devons jamais être dans une sécurité parfaite. — Marie, après avoir reçu l'assurance que la virginité dont elle a fait vœu lui sera conservée, prononce le *fiat* qui rend possible la Rédemption du genre humain, et répare ainsi, par la perfection de son obéissance, les maux qu'avait causés la désobéissance d'Ève.

En ce moment il est donné à Françoise de contempler par une vision tout intellectuelle l'ensemble des vertus qui ont rendu Marie digne et capable de devenir Mère de Dieu, et la Vierge se tournant vers elle lui dit : « Aucune autre âme ne peut posséder toutes ces vertus ni les avoir au même degré; mais elle peut au moins les cultiver selon sa condition et sa capacité, et s'efforcer de les imiter.

A peu de temps de là, sainte Françoise est introduite dans une vaste plaine, où règne une éclatante lumière et au milieu de

Digitized by Google

laquelle s'élève une grande montagne ; saint Jean-Baptiste la conduit au pied de cette hauteur et l'engage à considérer attentivement les mystères de la Croix. Elle voit l'Humanité de Notre-Seigneur fixée à l'instrument de son supplice, — une splendeur immense sort de chacune de ses plaies, mais elle se voile peu à peu de manière à ce que Françoise puisse contempler l'Homme-Dieu. Les Esprits bienheureux viennent successivement rendre hommage au Sauveur et le remercier de les avoir rachetés. Tous ils sont éclairés par la lumière qui émane de ses blessures, il est le foyer unique de la charité et de l'amour qui les embrase, la source de leurs vertus et de leurs œuvres, elles viennent de lui seul, et lorsqu'il ceint ses élus de l'immortelle auréole, il couronne en eux ses propres dons. — Le Précurseur explique à notre Sainte ce qu'elle voit, et lui dit encore d'aimer Celui qui nous a tant aimés et qui nous a sauvés en souffrant pour nous.

A Pâques, Françoise est ravie dans un lieu très-élevé, et elle voit la réunion des habitants de la céleste Jérusalem. Marie-Madeleine s'approche d'elle et lui dit : « Rendez grâces à Celui qui vous conduit à de telles hauteurs, aimez-le toujours véritablement, et il ne vous cachera aucun de ses secrets ; l'aimer véritablement, c'est croire que tout ce qui ne lui est pas agréable n'est que mensonge. Tant que vous serez mortelle, vous serez exposée à des douleurs, mais ne vous en affligez point. Dans la vie terrestre, vous ne pouvez être toujours dans le même état. Lors donc que le découragement succède à la ferveur, le trouble à la quiétude, la tentation au repos, ne craignez rien et espérez en votre Sauveur ; efforcez-vous de vous rendre toujours digne de son assistance, car avec elle vous ne manquerez jamais d'être victorieuse de vous-même. » — Françoise est admise alors à contempler les inénarrables splendeurs de l'humanité glorifiée de Jésus-Christ. La fête de la Résurrection qu'on célèbre semble ajouter encore à l'éclat habituel de la très-sainte Vierge ; elle ne cesse de remercier son Fils des grâces si abondantes dont il l'a dotée et de l'avoir établie Médiatrice entre lui et le genre humain. Le long cortége des Bienheureux s'avance. Ils sont diversement couronnés et portent les symboles de leurs glorieux

Digitized by Google

triomphes. La variété de leurs attributs se fond en quelque sorte dans une immense et harmonieuse unité, en un seul tout, dont Jésus-Christ, Dieu parfait et Homme parfait, est le centre commun. — Ils s'approchent de son trône et restent prosternés dans un long acte de joyeuse adoration; puis ils célèbrent les mérites de Marie, seule créature jugée digne de porter le Verbe éternel dans ses chastes entrailles et capable de ne point succomber sous le poids des douleurs qui lui sont réservées.

Les Esprits célestes chantent alors les grandeurs du Fils et de la Mère, et invitent Françoise à s'unir à eux. Don Giovanni et Rita, présents à son extase, entendent sa voix, et un parfum exquis se répand dans la chapelle :

« L'Agneau a racheté les brebis; Jésus-Christ, l'innocence même, a réconcilié les pécheurs avec son Père.

» Il s'est livré un combat entre la mort et la vie : l'Auteur de la vie triomphe de la mort en mourant, et règne plein de vie.

» Dites-nous, Marie, ce que vous avez vu dans le chemin. »

Et Madeleine répond : « J'ai vu le tombeau vide et le Seigneur qui est vivant; j'ai vu la gloire de sa Résurrection.

» J'ai vu les Anges qui en ont été témoins; j'ai vu son suaire et ses linceuls. »

Puis l'Armée céleste se tourne vers Marie, les voix des Bienheureux forment un seul accord d'une incomparable harmonie, et s'écrient toutes ensemble :

« Reine du Ciel, réjouissez-vous, Celui que vous avez mérité de porter dans votre sein est ressuscité comme il l'avait prédit. »

Madeleine se tourne encore vers notre Sainte et lui dit : « O âme heureuse que le Seigneur a conduite ici, réjouis-toi, et ne pleure plus à l'avenir. »

Des visions semblables se reproduisent dans les journées suivantes et en plusieurs époques de la vie de sainte Françoise.

Une fois, c'est saint Jean l'Évangéliste qui la fait assister au triomphe de l'Humanité ressuscitée de Notre-Seigneur; l'Apôtre l'exhorte à la parfaite obéissance, qui seule peut rendre l'âme libre et belle.

Peu de jours après, Françoise contemple la Patrie céleste des

Digitized by Google

Bienheureux. Les neuf Chœurs des Esprits se présentent à ses regards : ils sont subdivisés chacun en neuf stations supérieures les unes aux autres ; elle voit tous les Élus pleinement rassasiés par la vision béatifique ; mais les uns en reçoivent une intelligence plus complète que les autres, et pénètrent plus profondément dans les mystérieux abîmes de la grandeur de Dieu, suivant leur degré de capacité et de subtilité. La Sainte voit aussi plusieurs âmes qui viennent de quitter la terre ou le purgatoire, et que leurs Anges gardiens conduisent en présence de Dieu avec une joie ineffable. Elles sont menées ensuite au Chœur dont elles feront partie pour l'éternité, et où elles ont mérité de trouver place par leur fidélité à correspondre à la grâce prévenante. Tous les Esprits célestes se réjouissent lorsqu'une âme vient augmenter leur nombre, et principalement ceux du Chœur et de la station auxquels appartiendra la nouvelle venue. — Les âmes destinées au Chœur des Séraphins jouissent de prérogatives distinctes. Enlevées et attirées par la vertu divine, elles traversent rapidement les huit Chœurs inférieurs et ne s'arrêtent qu'au trône qui leur est destiné.

Tous les Élus sont au comble du bonheur, aussi heureux qu'il leur est possible de l'être ; bien que les uns le soient plus que les autres, tous le sont néanmoins, parce que la capacité de chacun est pleinement satisfaite. Ils comprennent les Mystères augustes qui sont proposés ici-bas à la foi du Chrétien, et ils acquièrent la parfaite intelligence de ce qui fait l'objet de la science humaine. — Françoise voit aussi que ces âmes rassasiées de joie n'oublient point cependant celles qui accomplissent encore leur pèlerinage terrestre ; Dieu permet qu'elles aient pleine connaissance des hommages que nous leur rendons, des respects que nous témoignons à leurs reliques et à leurs images ; elles se réjouissent de ces actes de vénération publique, et obtiennent souvent du Tout-Puissant des grâces signalées et des miracles pour ceux qui les honorent ainsi. Les Élus connaissent les peines des damnés, et ne cessent de remercier Dieu de les en avoir préservés ; l'existence de l'enfer, éternelle manifestation de l'éternelle justice, ne trouble point leur joie et ne leur cause aucun regret. Il est dit à

Digitized by Google

Françoise qu'après le jugement les corps participeront à la gloire des âmes. Ils seront doués d'une merveilleuse agilité, subtiles, impassibles et lumineux, en proportion de leur degré de béatitude.

La Sainte est transportée en esprit au tombeau de Notre-Seigneur et assiste à sa Résurrection; elle rend compte de sa vision à son directeur, et dit en protestant de sa parfaite soumission aux enseignements de l'Église : « Pendant que les saintes femmes étaient au tombeau, la très-sainte Vierge priait et sentait que la Résurrection était proche. J'ai vu le Rédempteur apparaître à Marie une heure avant le lever du soleil; ses plaies étaient très-lumineuses; il la salua des mots : *Salve, sancta Parens,* et, s'asseyant à côté d'elle, il lui expliqua le plein accomplissement des Prophéties. La sainte Vierge l'adora en s'agenouillant. Le Seigneur, en la quittant, se montra à Madeleine. » Puis Françoise ajoute encore : « En s'incarnant, le Verbe a soulagé les âmes détenues dans les limbes; leur soulagement a augmenté à la Nativité, puis graduellement pendant la vie terrestre de Jésus. Ces âmes se trouvèrent en compagnie de l'Ame de Notre-Seigneur unie à sa divinité, tandis que son Corps, uni également à sa divinité, reposait dans le tombeau. Après la Résurrection, elles restèrent sur la terre pendant six semaines avec Jésus-Christ; à l'Ascension, elles le suivirent au Ciel. »

Un jour, après la Communion, elle voit, au milieu d'une éclatante lumière, le Roi de gloire assis sur un trône magnifique. Au-dessus de lui est une flamme immense, symbole de l'amour divin. Une voix, sortie du milieu du feu, lui ordonne de s'unir parfaitement à cet amour.

A peu de temps de là, saint Jean-Baptiste la conduit au pied de ce même trône. La Vierge est assise auprès de son Fils. Les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Vierges, les Confesseurs forment le cortége du Sauveur, et le remercient de les avoir rachetés. Les Esprits célestes préparent un somptueux autel. Jésus-Christ y monte sous la figure d'un Ange. De toutes les plaies que lui ont faites l'amour et l'obéissance, découle une précieuse liqueur. Saint Pierre, en costume pontifical, la

Digitized by Google

distribue aux assistants; le Précurseur amène Françoise à l'autel, et le Prince des Apôtres lui donne à son tour la nourriture céleste. Don Giovanni et Rita lui voient ouvrir la bouche comme pour communier, et une délicieuse odeur, semblable à celle des lis et des roses, se répand dans l'église entière.

Ces visions, dans lesquelles Françoise est engagée à persévérer dans l'amour divin, qui lui est montré sous divers symboles, se renouvellent fréquemment. Tantôt ce sont des voix célestes qui lui parlent de l'immense charité de Jésus-Christ envers le genre humain, et lui expliquent l'efficacité de l'amour et la manière dont il élève les âmes; — tantôt Notre-Seigneur lui-même lui parle, et l'excite à l'amour fervent et constant, en lui rappelant son amour, ses souffrances et ses abaissements. « Je suis, lui dit-il, le feu qui allume, mais sans les brûler, les cœurs qui m'aiment. — Je descends de mon trône pour m'unir à l'âme qui m'aime; mais il faut qu'elle soit pure, car ma divine Majesté ne saurait habiter un lieu fétide. — L'âme qui m'aime veut me demeurer toujours unie, et elle devient humble en considérant son propre néant. — Je cherche, je relève, je nourris et je fortifie les âmes dans l'Eucharistie; — les conditions de l'amour vrai et pur sont l'humilité, l'espérance et l'obéissance. »

Souvent aussi différents Saints donnent à Françoise des instructions relatives à l'amour qui pénètre et embrase l'âme fidèle. — Sainte Madeleine lui dit que cet amour doit être prudent, circonspect et semblable à l'homme qui entoure sa demeure d'un rempart pour la défendre vaillamment contre tous ses ennemis; elle l'excite à se dépouiller de la volonté propre et à pratiquer l'humilité. — Saint Pierre l'exhorte à imiter l'aigle, qui regarde fixement et persévéramment le soleil sans que ses yeux en soient éblouis. — Saint Onuphre lui explique le malheur de l'âme éprise de l'amour mondain. « Elle s'attache, dit-il, au néant, et y place son espérance; elle devient vile, esclave de la sensualité, jouet du monde et pauvre en tout, car elle a bâti sur le sable. » — Sainte Catherine l'engage à se jeter avec une entière soumission dans les bras de Dieu. — Saint Paul la conjure d'être forte et généreuse dans l'amour, d'aller à Jésus-Christ et de se

Digitized by Google

donner entièrement à Celui qui, étant Dieu, s'est fait esclave pour nous sauver. « Sois humble, lui dit-il : la voie royale de l'humilité rend l'âme tranquille et sereine; elle lui donne la paix souveraine, la pose toute en Dieu, et le lui fait aimer véritablement. » — Saint Michel l'exhorte à persévérer dans l'amour qui la porte aux hauteurs les plus sublimes. — Saint Augustin lui expose l'excellence de l'amour divin, qui élève l'âme et lui fait rompre les liens d'ici-bas. — Un Ange l'encourage à rester ferme et inébranlable dans l'amour, et à demeurer unie à Dieu, en qui seul elle peut trouver le repos.

D'autres visions sont destinées à faire comprendre à Françoise le mérite de l'obéissance. — Elle voit quatre roues enchaînées à une colonne; il lui est dit que ces roues sont les images de la volonté naturelle, et que les chaînes représentent les vertus qui maîtrisent cette volonté viciée et la maintiennent autour de la colonne, laquelle signifie la *Force véritable*. Au-dessus de la colonne, la Sainte aperçoit un autel. La figure symbolique de l'obéissance y est assise; elle fait rester les âmes dans la voie de la vérité et de la raison, les confirme dans la charité, et les conduit à la pratique parfaite de l'amour divin.

Saint Paul fait connaître à Françoise les lois et les fruits de l'obéissance pendant un ravissement.

« Cette vertu, lui dit-il, n'a en vue que la gloire de Dieu; rien ne la trouble, et elle reçoit avec une égalité d'âme parfaite tout ce qui lui arrive. Une conscience pure et fidèle est affranchie de la volonté propre, rien ne peut la séparer de l'obéissance; l'âme meurt à elle-même, pour vivre dans le Seigneur : tels ont été les Martyrs. »

Saint Benoît lui donne des instructions semblables, et lui trace les devoirs du disciple de Jésus-Christ de la manière suivante : « L'obéissance se sépare des affections charnelles et se détache de toutes choses pour s'attacher à Dieu seul; elle ne connaît point la signification des mots *je veux* ou *je ne veux point*. Elle ignore la crainte, et n'a nul souci de sa personne, car elle se conforme toujours à la volonté de Dieu, qui connaît ses nécessités et ses pauvretés. — Elle a un guide qui la conduit; elle avance

Digitized by Google

sans s'inquiéter du chemin. Elle se dépouille aussi complètement que Notre-Seigneur l'a été sur la Croix; sa marche en devient plus facile et plus légère. L'âme qui veut servir Jésus doit se donner toute à lui; il faut qu'elle renonce à ses appétits et au soin des choses extérieures, et qu'elle accepte humblement ce qui lui arrive. »

Nous avons eu déjà occasion de parler de la manière héroïque dont notre Sainte pratique l'obéissance; son Père spirituel est le représentant de la volonté divine : elle lui obéit, même pendant l'extase, sans avoir conscience, tandis que d'ailleurs elle ne sent, n'entend ni ne voit rien de ce qui se fait autour d'elle.

Françoise, ayant communié à Sainte-Marie-in-Trastevere à la fête de l'Ascension, est ravie en extase. Un Ange la guide successivement dans deux vastes sphères très-lumineuses, d'où elle en aperçoit une troisième, où règne une splendeur infinie. Elle saisit une chaîne d'or que lui tend la très-sainte Vierge, et au moyen de laquelle elle est attirée dans ce lieu sublime et placée au milieu du Chœur des Séraphins. Les Esprits célestes s'y trouvent réunis. Marie dit à Françoise de regarder le Rédempteur. Mais la splendeur de sa très-sainte Humanité est telle qu'il lui est impossible de la contempler. Elle entend les Anges remercier Jésus d'avoir associé les hommes à leur félicité. Les Patriarches et les Prophètes, les Apôtres, les saints Innocents, les Martyrs, les Vierges et tous les Saints rendent grâces au Rédempteur, et chantent :

« Il nous a rachetés de l'esclavage et de la mort.

» Il nous a ouvert son royaume et nous en a faits citoyens.

» Il nous a procuré l'union et la paix parfaite.

» Il a emporté avec lui l'étendard de sa victoire et l'a placé en très-haut lieu. »

Pendant ces chants, les plaies du Sauveur deviennent de plus en plus éclatantes et jettent une splendeur nouvelle sur la foule des Bienheureux.

Madeleine, les Veuves et les Vierges se tournent vers la Mère de Dieu, et lui disent :

« Grâces vous soient rendues, ô Marie ! notre modèle !

Digitized by Google

» Grâces vous soient rendues, ô Marie! qui nous avez donné le Sauveur! »

Puis l'assemblée des Saints entonne une hymne céleste et chante les louanges du Père, du Verbe incarné et de sa Mère. Marie, regardant encore une fois Françoise avant de la congédier, lui dit :

« Pauvre âme, retourne à la terre; mais aie bon courage, et grave en ton esprit ce que tu viens de voir et délectes-en ton cœur. »

Pendant une autre extase, la Sainte assiste encore aux louanges adressées par les Bienheureux au Rédempteur. Saint Jean-Baptiste le remercie d'avoir souffert pour donner la vie aux hommes. — Saint Pierre lui dit : « Nous avons été témoins de vos douleurs et de vos travaux dans le monde, maintenant nous jouissons de votre gloire et de votre amour. » — Saint Paul s'adresse à Françoise, et l'exhorte à visiter fréquemment ses filles spirituelles et à les rendre pures et ferventes d'esprit.

A la Pentecôte, elle voit briller au Ciel des flammes semblables à celles qui descendirent sur les Apôtres au Cénacle, et aussitôt elle entre dans un très-grand ravissement, qui dure jusqu'au jour suivant. Elle est transportée au pied du trône divin, qu'entoure la Cour céleste, et sur lequel elle lit ces mots : *Principium sine fine*. Don Giovanni, qui la trouve ravie hors d'elle-même, lui ordonne de communier; elle obéit et dit à ce dernier qu'elle a prié pour lui, et que désormais le démon aurait moins de pouvoir pour le tenter.

Cette vision se renouvelle plus tard à la même fête, et saint Benoît donne à Françoise les instructions suivantes pour don Ippolyto, supérieur de Santa-Maria-Nuova : « Qu'il se détache des choses de la terre et bannisse de son cœur les affections mondaines; qu'il ait la vraie pauvreté d'esprit pour participer à l'amour divin; qu'il se soumette à son directeur avec une humilité entière. Qu'il obéisse aveuglément, car l'obéissance seule fait trouver la paix et la science véritable. »

A la Trinité, sainte Françoise est ravie après la Communion et voit les Bienheureux célébrant la fête. Elle pénètre en un lieu

Digitized by Google

très-clair, au milieu duquel est un vaste tabernacle blanc, ouvert, répandant un éclat incomparable, et ayant la vie en lui-même. L'âme de Françoise y pénètre, elle y entend une mélodie céleste et éprouve une consolation, une joie et un repos qu'aucune parole humaine ne saurait exprimer. Elle voit également en ce lieu un bain odorant, dont la couleur brille, semblable à de l'or poli; le fond en est couvert de pierreries. Elle essaie en vain de prendre quelqu'une de ces pierres, mais elle réussit à plonger la tête dans le bain et à avaler une goutte de la liqueur qui le compose; une voix lui dit :

« Reste toujours ferme dans la foi; considère ce que l'amour a fait pour toi : il t'a rachetée, il s'est placé en haut lieu pour t'y recevoir, donne-toi toute à lui et prends garde aux voleurs. » Don Giovanni et Rita entendent la Sainte qui, toujours en extase, demande avec les plus vives instances à l'Amour de ne point la renvoyer, d'éclairer son cœur et de lui donner la plénitude de la grâce. — Cependant elle revient à elle, et elle est tellement rassasiée d'amour qu'elle assure à son directeur que son cœur se fût brisé si la vision eût duré davantage. La force de l'amour divin lui est montrée sous le même symbole dans une autre extase. Elle voit un tabernacle sphérique et éclatant, renfermant une figure humaine, dont la splendeur est telle qu'elle n'en peut distinguer les traits. Sur le tabernacle, elle lit cette inscription :

« Je suis la plénitude de la lumière et de la splendeur;

» Je suis l'objet du vrai amour de l'âme qui me plaît et que je remplis;

» L'âme qui me connaît est détachée de toute autre chose; elle se renferme en moi et ne peut s'en éloigner. »

Les Bienheureux, divisés en trois troupes innombrables, passent devant le tabernacle en célébrant l'amour de Jésus, qui les a rachetés et qui a exalté l'humanité en l'unissant à la Divinité.

La première troupe est composée de vieillards augustes, tenant des couronnes de lis et de roses de diverses couleurs qu'ils offrent au Rédempteur. — Saint Jean-Baptiste les conduit; le poil de chameau dont il est vêtu brille comme de l'or; il tient un éten-

Digitized by Google

dard et chante le bonheur d'une âme soumise à la discipline, qui la mènera au royaume des Cieux ; son armée lui répond par des cantiques d'allégresse.

La seconde est guidée par saint Benoît ; il porte un étendard semblable à celui du Précurseur ; les Esprits qui le suivent sont marqués au côté d'un signe rouge et brillant, et chantent leurs combats et la félicité qui en a été la conséquence.

Madeleine est à la tête du Chœur des femmes, et tient leur étendard ; car elle est, après Marie, celle qui a le plus aimé Jésus : elle chante son amour, et ses compagnes répondent en accents dont la douceur est infinie.

A la Fête-Dieu, Françoise est transportée au pied du trône de la Trinité. Il repose sur une flamme très-pure, et devant lui est une riche table sur laquelle sont le pain et le vin. La Sainte les voit changés au Corps et au Sang du Verbe divin, mais il ne lui est point donné de comprendre ce mystère, qui dépasse les bornes de son intelligence. — Autour de la table se trouvent des légions d'Anges et de Bienheureux, qui se rassasient spirituellement de l'Essence divine. La Reine du Ciel, regardant notre Sainte avec amour, lui dit : « Francoise, approche du repas dans lequel mon Fils se donne au genre humain sous forme de nourriture et de breuvage pour le rassasier de sa plénitude. — En retour d'un don si sublime, il ne demande que de l'amour : conserve-lui ton âme belle et pure, sois forte et humble, discrète et ferme dans la foi. Et si jamais tu commets quelque faute, ne t'en trouble point, et garde-toi de perdre la paix intérieure ; humilie-toi devant Dieu avec contrition, avec foi, espérance et charité, et le pardon que tu imploreras ne te sera point refusé. »

Françoise communie spirituellement, et, pendant ce temps, l'assemblée des Élus chante de divins cantiques en l'honneur du du très-saint Sacrement. Lorsque la Sainte a reçu la céleste nourriture, ils lui disent : *Lætare, et nobiscum canta,* « réjouis-toi, et chante avec nous. » Don Giovanni et Rita, qui sont auprès d'elle, l'entendent alors qui chante les paroles suivantes sur une mélodie d'une incomparable suavité :

« Rendons grâces avec amour à Jésus, car il nous a nourris

Digitized by Google

de son Corps et de son Sang sous les apparences du pain et du vin.

» Jésus, vous êtes la douceur de ma vie; je vous loue, ô très-doux Dieu d'amour, ô très-pieux Rédempteur. »

Mais en ce moment elle sent que sa vision va finir, elle en est dans l'agonie de la douleur; les Bienheureux lui disent de chanter encore, et elle répond d'une voix étouffée par l'affliction :

« Mon cœur est brisé, je vais quitter l'amour; réjouissez-vous, car vous restez ici; moi, hélas! je ne puis plus chanter avec gaîté. — Cependant les Élus insistent; elle reprend la même mélodie et chante encore en plaintifs accents :

« L'amour m'avait conviée aux noces de l'Agneau; mais il me congédie.

» L'amour m'avait conduite à la Table divine, déjà il me renvoie.

» Les forces m'abandonnent, hélas! hélas! je retourne à mon néant... » Puis elle rentre dans l'état naturel.

Elle assiste successivement, au Ciel, aux fêtes de saint Jean-Baptiste, de sainte Marguerite, de sainte Madeleine et de sainte Brigitte. En ces occasions, elle est témoin de la joie qui règne dans la céleste Jérusalem : tous les Bienheureux remercient Dieu des grâces accordées à l'un d'eux. Ils exaltent les prérogatives excellentes dont le Précurseur a été doté, la pénitence de Madeleine, la virginité et le martyre de Marguerite. Brigitte en particulier associe Françoise à ses joies : semblable à notre Sainte, elle est restée épouse de Dieu dans le mariage et a été fidèle à tous ses devoirs.

Un jour, après avoir communié dans la chapelle des Anges à Santa-Maria-in-Trastevere, notre Sainte est conduite dans un lieu lumineux où se trouve le roi David. Elle passe ensuite de clarté en clarté, arrive auprès du trône de Dieu, et y reste en extase immobile pendant une heure et demie. — Le Prophète Élisée la guide dans une vaste plaine, au milieu de laquelle s'élève un arbre gigantesque et merveilleux; neuf gradins entourent son tronc; une source limpide l'arrose. — Le Prophète plonge Françoise dans cette fontaine, et elle ressent d'admirables

Digitized by Google

effets de cette immersion. Elle y a acquis une pureté et une agilité extraordinaires, les yeux de son âme se sont ouverts, l'arbre lui semble plus beau, plus grand : elle comprend qu'il symbolise divers articles de foi, et que chacune de ses branches a une signification mystérieuse. — Élisée lui en donne l'explication. — « Sache, ô Françoise, lui dit-il, que douze de ces branches représentent les douze tribus d'Israël; les dix rameaux qui les accompagnent symbolisent le Décalogue. — Les douze branches qui sont couvertes de fleurs fermées signifient les articles de foi; celles que tu vois chargées de fruits figurent les œuvres de miséricorde; il en est sept qu'enlace un cep de vigne chargé de raisins mûrs, ce sont les vertus théologales et cardinales; les sept rameaux à feuilles dorées représentent les Sacrements et les dons du Saint-Esprit. Les quatre branches vertes figurent les Évangélistes; celles qui semblent leur faire cortége sont les images des Apôtres et des docteurs de l'Église. » La Sainte, de plus en plus ravie, contemple la partie supérieure de l'arbre; il est dominé par trois branches plus élevées que les autres, dans lesquelles elle reconnaît le symbole de la Trinité. Au milieu de ces rameaux, elle voit la Vierge portant son Fils. L'aspect de Jésus est celui d'un enfant de deux ans et demi; il est resplendissant de lumière, et une troupe d'Anges forme cercle autour de lui. Une clarté incomparable se joue à travers les différentes parties de l'arbre et donne à ses feuilles, à ses fleurs et à ses fruits l'aspect du rubis, de l'émeraude, de l'opale et du diamant. Françoise s'élance vers le tronc de la plante merveilleuse; elle l'étreint de ses bras, et don Giovanni et Rita l'entendent dire d'une voix fortement accentuée qu'elle ne s'éloignera plus et qu'aucune créature ne saurait l'obliger à partir.

Cependant saint Paul lui ordonne de lâcher prise, parce qu'une âme qui est encore dans la chair ne peut rester dans ces lieux. Mais elle lui résiste; elle lui rappelle qu'il a écrit les mots : *Quis me separabit a charitate Christi* (Rom., VIII, 35)? qu'ainsi il ne doit point s'étonner de lui voir tenir l'arbre embrassé.

Saint Pierre à son tour veut la renvoyer; elle lui répond « que lui aussi avait voulu demeurer sur le Thabor et y dresser

Digitized by Google

trois tentes, parce qu'il s'y trouvait bien. » Élisée veut alors la forcer à s'éloigner pour porter à son Père spirituel certaines paroles qu'il allait lui communiquer; mais Françoise ne le laisse point achever. « Portez-lui vous-même ces paroles, si la charité vous presse, lui dit-elle; trouvant ici mon Père le plus grand, je ne le quitterai point pour retourner au moindre. » Le Prophète lui fait encore quelques représentations, auxquelles se joignent saint Jacques, fils de Zébédée, et plusieurs Saints; elle refuse de les écouter et s'écrie : « Nous devons rester en l'état de grâce dans lequel nous nous trouvons; j'y suis, j'y demeurerai; mon indiscrétion m'est inspirée par le Seigneur, elle n'est point un péché. » Marie elle-même vient reprocher son audace à Françoise; cependant la Sainte persiste, mais elle prend un ton suppliant, et dit : « Reine du Ciel, ne me congédiez point; demandez à votre Fils de me laisser ici; vous avez tout crédit auprès de lui, et il ne peut rien vous refuser.

» C'est de vous que vient le Sang qu'il a versé sur le Calvaire.

» C'est de vous qu'il tient le Corps qu'il nous donne en nourriture.

» Vous lui avez donné le cœur dont il nous a tant aimés.

» Il a reçu de vous les yeux dont il a pleuré nos péchés.

» Il tient de vous les mains qui ont fait tant de miracles, secouru tant de misérables et fait tant de bien.

» Intercédez pour moi. »

Enfin Jésus, vaincu par cet ardent amour, descend dans les bras de la Sainte, et permet qu'elle l'embrasse, le caresse et le serre sur son cœur. Ivre de joie, elle se lève, et dans l'attitude d'une mère qui tient son enfant, elle se tourne vers don Giovanni en s'écriant : « Et vous aussi, jouissez de mon bonheur. Voici mon Jésus, regardez-le, admirez-le. » Cependant l'Enfant divin devient de plus en plus lourd. — Françoise ploie sous son fardeau : « Seigneur, s'écrie-t-elle douloureusement, je ne suis pas forte, ayez pitié de ma faiblesse, devenez plus léger. » Mais accablée par le poids, elle tombe, et le Rédempteur retourne à sa Mère.

Cette même vision se renouvelle dans le courant de la journée

Digitized by Google

en laquelle la dame de Ponziani l'avait eue pour la première fois.

Dans une autre extase, Françoise voit encore l'Enfant Jésus porté par la très-sainte Vierge. Marie, la tête ceinte de son triple diadème, est assise sur un trône; son Fils a l'apparence d'un enfant de huit mois. A leurs côtés sont deux hommes vêtus de blanc, sur les visages desquels brille une éternelle jeunesse et dont les têtes sont couronnées de fleurs. Notre Sainte, agenouillée, contemple les objets de son amour. — Jésus, debout sur les genoux de sa Mère, regarde sa fidèle servante avec l'expression de gaîté innocente particulière aux enfants, et de ses yeux partent des rayons qui pénètrent le cœur de Françoise d'un amour de plus en plus ardent. Il lui tend ses petites mains, et tandis qu'elle ouvre les bras pour le recevoir, il se cache au milieu des flots de la lumière qui émane de lui. Il répète plusieurs fois ce jeu; la Vierge aussi présente l'Enfant à Françoise, et le retire lorsqu'elle est prête à s'en emparer.

Enflammée par l'amour, elle éprouve une sainte impatience d'obtenir ce qu'elle désire avec tant d'ardeur, et elle se plaint doucement à Jésus et à Marie des tourments qu'elle endure et du plaisir qu'ils trouvent à l'affliger. Mais alors la Vierge lui explique le sens mystérieux de cette vision, et lui dit : « Jésus exerce ta patience, afin que ton amour pour lui et ton désir de le posséder s'enflamment de plus en plus. Aime donc toujours Celui qui t'a aimée le premier; et comme dans la vie mortelle tu ne peux le posséder avec la plénitude de la joie et de la consolation, aie dans ton cœur un amour viril et fort, il te rendra capable de supporter les croix et les misères, et digne de posséder éternellement le souverain Bien. » — Françoise se résigne à ne point recevoir l'Enfant Jésus, mais elle demande à rester pour le voir. Cependant les deux jeunes gens couronnés de fleurs s'approchent d'elle, et la congédient dans les termes suivants : *Anima, quæ es in vilitate, credis in altum ire? Ad teipsam revertere, quia non potes hic manere.*

Une autre fois elle voit encore Jésus Enfant dans les bras de sa Mère, mais il vient dans ceux de Françoise. Tous les Bien-

Digitized by Google

heureux l'entourent, et plus ils sont élevés en gloire, plus ils sont lumineux.

A quelque temps de là elle est ravie en un lieu rempli de trésors admirables qui découlent tous des plaies du Sauveur. Il est assis sur un trône magnifique, et un peu plus bas se trouve celui de la très-sainte Vierge. La Mère et le Fils échangent des regards d'amour ; Françoise désire connaître la signification des trésors, une voix lui dit : « Dieu est le trésor des âmes, et les âmes sont le trésor de Dieu. » Elle supplie Jésus et Marie de ne point faire cesser cette vision ; mais ils répondent : « Ame ingrate et ignorante, qui ne veux ni obéir ni t'éloigner, sois contente de ce qui t'a été permis, et cesse de résister et de contredire. »

A l'Assomption, sainte Françoise, ravie jusqu'au trône de Jésus, voit entre les mains de Notre-Seigneur l'âme de Marie comme si elle venait de quitter son corps immaculé. Puis cette âme, accompagnée de tous les Bienheureux, retourne au sépulcre, s'unit instantanément au corps, et corps et âme, ne faisant plus qu'un, sont portés au Ciel par les Anges. Jésus, avec une affection toute filiale, place Marie sur un trône supérieur à ceux des Esprits célestes.

Les neuf Chœurs des Anges entonnent une céleste mélodie, et remercient la très-sainte Vierge, qui, en consentant à l'Incarnation de la deuxième Personne de la Trinité, est devenue la cause première de leur joie. — Le Verbe divin couronne Marie d'un triple diadème, et la reconnaît Reine du Ciel, de la terre et du purgatoire.

Françoise entend les actions de grâces réciproques de la Mère et du Fils. Il lui est dit que l'Assomption est une intarissable source de grâces pour les hommes, et que la Vierge est devenue au Ciel l'Avocate des pécheurs ; les âmes du purgatoire sont soulagées ou délivrées par ses prières ; par elle encore les endurcis se convertissent, et les mourants obtiennent la contrition et le pardon. Un Ange s'approche de notre Sainte, la félicite d'avoir assisté à la fête que le Ciel vient de célébrer, et il ajoute : « Contemple les excellentes vertus de la très-sainte Vierge, efforce-toi de les imiter ; conserve dans ta mémoire ce que tu vois et en-

Digitized by Google

tends, afin de le conserver dans ton cœur, ton esprit et ton intelligence, lorsque tu reviendras à toi. »

Au jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, Françoise se rend à Sainte-Marie-in-Trastevere; elle entre en extase mobile pendant le *Credo*. Après la communion, elle est ravie au Ciel et assiste à la solennité qui s'y célèbre. Deux Séraphins chantent :

« Ista est illa navicella.
Quæ est tantum pulcherrima
Quod fuit facta Dei cella
Et Dei humilis ancilla. »

Les Bienheureux exaltent tour-à-tour les prérogatives dont la très-sainte Trinité a doté Marie, et elle est saluée successivement par deux des Patriarches, deux des Prophètes, saint Pierre et saint Paul, saint Étienne et saint Laurent, saint Jérôme et saint Grégoire, et par le Chœur des Vierges.

A son tour Marie remercie Dieu et le Rédempteur, *qui s'est fait fils de la femme* par amour pour l'humanité.

Deux Séraphins s'approchent de Françoise et l'exhortent « à n'être jamais ingrate, à renoncer à la volonté propre et à n'avoir en vue que les biens éternels. » Madeleine et Agnès lui disent de persévérer dans l'amour.

A la fête des Anges, Françoise étant malade d'une fièvre très-opiniâtre, le Rédempteur, radieux comme lorsqu'il sortit du tombeau, vient à elle en tenant une branche d'olivier; il en couronne l'Archange de notre Sainte, parce qu'il a fidèlement gardé l'âme qui lui a été confiée. L'Esprit céleste rend grâces à Jésus en s'agenouillant, puis la Vierge, accompagnée de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean-Baptiste, montre à Françoise le lieu où elle sera ensevelie un jour à Santa-Maria-Nuova.

A la fête de tous les Saints, elle traverse le ciel étoilé, le ciel cristallin et l'empyrée, et est conduite auprès du trône de la Divinité. Notre-Seigneur l'occupe; il a les bras croisés sur la poitrine, ses mains sont plus resplendissantes que ses pieds, le visage l'est davantage encore. Trois rayons éclatants, sortant des plaies du Rédempteur, entourent Marie d'une lumière immense et éclairent plus ou moins les Bienheureux suivant les

Digitized by Google

mérites de chacun. La Sainte voit ces mêmes rayons descendre aussi sur les hommes et les pénétrer en proportion de leur amour et de leurs mérites; il en est même qui s'arrêtent sur les pécheurs obstinés, afin de leur donner l'occasion et le loisir de se convertir. Il lui est révélé que le Sauveur enlève souvent les méchants de la terre avant le temps, afin de les empêcher de s'amasser un trésor de colère, et que souvent aussi les bons y sont laissés au-delà du temps préfixé, afin de mériter davantage.

Pendant cette vision, l'âme de Françoise se plonge dans la plaie du côté de Notre-Seigneur, abîme sans fond d'amour et de charité, et une voix très-douce lui dit : « L'amour véritable repose sur l'entière abnégation du moi. »

D'autres fois divers Saints viennent lui donner des instructions et des règles de conduite. Saint Paul lui dit que le salut et la condamnation des hommes sont la conséquence du libre usage ou des abus qu'ils font de la grâce, Dieu ne voulant point les sauver sans leur concours. Saint Jean-Baptiste l'exhorte à la vraie discrétion, à la parfaite obéissance et à la pauvreté d'esprit. « Celui qui aime Dieu véritablement, lui dit-il, ne se soucie ni des injures, ni de l'adversité : loin de là, il s'en réjouit; et la sainte pauvreté vit toujours en sécurité. » Saint Benoît l'engage à être satisfaite des dons que Dieu lui a octroyés et à n'en point demander davantage. « Estime ces dons, ajoute-t-il, sois-en la fidèle gardienne, reste humble et contente dans la pauvreté et dans les sollicitudes : elles arrivent par la permission de Celui que tu aimes. »

Un jour le roi David lui apparaît et célèbre, en s'accompagnant de la harpe, les faveurs célestes accordées à Françoise. Il chante, qu'assistée de la grâce divine, elle a pris possession de la vie purgative aux pieds de Jésus, et qu'elle s'est dépouillée de la nature propre pour revêtir toutes les vertus. Le Ciel a éclairé son âme d'une lumière divine qui en a effacé jusqu'au moindre défaut habituel et actuel. Elle est devenue soleil, d'étoile qu'elle était d'abord, et épouse bien-aimée du Tout-Puissant, elle lui est unie par l'intelligence, la volonté et la plus ardente charité; elle est riche en actions héroïques. » Saint Paul prend la parole à

Digitized by Google

son tour, et dit que Françoise à perfectionné son union avec Dieu autant que faire se peut pendant la vie mortelle, tenant attachées à la Majesté suprême toutes les puissances de l'âme et de l'intelligence. L'Apôtre l'assure que jamais la grâce efficace de Dieu ne lui manquera, et que, lorsque le moment en sera venu, il la placera dans la gloire éternelle.

Obligée de raconter cette vision à son Père spirituel, l'humilité de Françoise en éprouve une mortification extrême. Don Giovanni, admirant cette complète abnégation de la volonté propre, comprend qu'il est impossible qu'il y ait de l'illusion infernale dans les extases de sa pénitente, et adoucit la sévérité dont il avait coutume d'user à son égard.

Notre Sainte assiste au Ciel à la célébration de la fête de saint Jean l'Évangéliste. Le Disciple bien-aimé lui présente, de la part de Notre-Seigneur, un bouquet de vingt roses. Il y en a cinq blanches, symboles de la candeur et de la pureté; cinq rouges, images de la charité ardente; cinq panachées, qui figurent la disposition du cœur à exécuter en toutes choses la volonté divine, et cinq violettes qui représente l'humilité et la foi. Ces fleurs réunies produisent l'obéissance, qui est d'agréable odeur à Dieu; elles sont ouvertes du haut et fermées du bas, pour rappeler que le cœur de l'homme doit être disposé à accueillir les impressions du Ciel, et à repousser celle de la terre. — Françoise reçoit avec ravissement ce présent, dont les doux parfums élèvent son âme, et d'après l'ordre de l'Évangéliste, elle confie le bouquet à son Archange.

(Vte M. TH. DE BUSSIÈRES, *Vie de Ste Fr. Romaine*, c. XV et XVI.)

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE,

PÈRE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Grégoire naquit en Cappadoce l'an 330, dans une famille composée toute de Saints : on l'a vu au 9 janvier, dans la Vie de saint Pierre de Sébaste, son frère puîné. La maison de son père fut pour lui une école de piété, comme pour ses frères et ses sœurs. Il n'y voyait et n'y entendait rien qui ne lui tînt lieu d'instruction. Sainte Macrine même et saint Basile, ses aînés, contri-

Digitized by Google

buèrent à son éducation autant que ses parents, et il honora toujours Macrine comme sa mère et sa maîtresse, et saint Basile comme son père et son précepteur. Il passa quelque temps avec sa sœur dans la solitude où elle s'était retirée, et vécut avec son frère dans le monastère qu'il avait sur la rivière d'Iris. Mais il n'embrassa pas la vie solitaire comme ses autres frères, et s'étant engagé dans la vie commune du monde, il épousa une fille de beaucoup de mérite, nommée Théosébie, qui se fit la compagne de sa vertu. Leur société devint le modèle d'un mariage véritablement chrétien; et, vivant ensemble d'une manière conforme à l'Évangile, ils s'éloignèrent fort peu de la perfection où s'élevaient ceux de la famille qui servaient Dieu dans la liberté du célibat.

Saint Grégoire de Nazianze a fait des éloges magnifiques de la vertu de Théosébie; mais quoiqu'ils ne puissent être suspects, il semble que toute la piété d'une si sainte femme n'a pu consoler son mari de l'engagement où on l'avait mis avec elle. Car en écrivant *de la Virginité* longtemps après, il ne put dissimuler le regret qu'il avait de ne s'être pas trouvé en état de profiter de ce qu'il disait de cette vertu, et ce regret ne servait qu'à lui faire déplorer la perte d'un bien qu'il avait connu trop tard.

Son mariage n'empêcha pas qu'on le fît passer ensuite du rang des laïques à l'état ecclésiastique, et il paraît qu'il fit dès lors la fonction de lecteur dans l'Église. Mais je ne sais quelle résolution lui fit quitter ensuite la lecture qu'il faisait des Livres sacrés aux fidèles, pour enseigner la rhétorique aux jeunes gens. On ne peut douter qu'il n'y acquit de la réputation, étant d'ailleurs l'un des meilleurs orateurs de son temps, et fort instruit dans les belles lettres. Mais ce changement de condition, qui n'était pas ordinaire alors, surprit et choqua presque toutes les personnes pieuses. On y vit une conduite de mauvais exemple, qui faisait honte à tout l'ordre ecclésiastique, et qui l'exposait lui-même à de grands dangers.

Saint Grégoire de Nazianze, qui était son ami, comme celui de saint Basile, son frère, lui fit sur cela de généreuses remontrances dans une lettre également forte et ingénieuse qu'il lui écrivit. On

Digitized by Google

a lieu de croire que cette lettre produisit l'effet qu'on en pouvait attendre. On est au moins assuré que Grégoire ne fut pas longtemps rhéteur, et qu'ayant repris la profession ecclésiastique, il fut élevé à la prêtrise.

Alors il se sépara de son épouse, la Bienheureuse Théosébie, que saint Grégoire de Nazianze appelle l'ornement de l'Église, et qui était pour tous une personne sacrée; et on raconte qu'elle se retira honorée de l'office de diaconesse.

Or, il y avait un peu plus d'un an que saint Basile était évêque de Césarée lorsque le siége épiscopal de Nysse vint à vaquer. C'était une petite ville éloignée de Césarée d'environ trente-cinq lieues. Grégoire fut élu pour remplir ce siége en l'an 372. Il fallut lui faire violence pour le déterminer à l'accepter. C'est le témoignage que lui rendirent les Évêques de la province qui avaient assisté à son ordination.

La fermeté avec laquelle il soutenait la foi catholique contre les ariens lui attira, dès les premières années de son épiscopat, la haine et la persécution de ces hérétiques. Leurs violences allèrent si loin qu'il fut obligé de s'enfuir et de se cacher. Les ariens aussitôt établirent sur son siége un misérable usurpateur, qui n'avait d'autre foi que l'hérésie impie de ceux de qui il tenait sa dignité supposée. Ils vinrent même à bout de faire bannir formellement Grégoire par l'empereur Valens, et le Saint ne revint à son Église qu'en l'an 378.

Il assista, l'année suivante, au grand Concile d'Antioche, qui lui donna commission d'aller visiter les Églises d'Arabie et de Palestine, pour y corriger certains désordres et pour rétablir la paix dans celle de Jérusalem. On lui fournit, par ordre de l'empereur Théodose, une voiture publique. Il en fit en quelque sorte une église et un monastère, où lui et ceux de sa compagnie chantaient des psaumes et observaient les jeûnes pendant tout le chemin.

L'histoire ne nous apprend pas ce qui se passa dans sa tournée d'Arabie. Il alla ensuite à Jérusalem, attiré là non-seulement par la nécessité de sa commission, mais aussi par le désir de satisfaire sa piété en visitant les lieux que Jésus-Christ avait sanc-

Digitized by Google

tifiés par les mystères de notre salut. Il assure qu'il reçut une grande consolation en parcourant ces saints lieux, qui conservent encore tant de marques de la miséricorde infinie de notre Sauveur; mais il avoue qu'il fut peu édifié des mœurs des habitants, et qu'il ne remporta guère d'autre impression du voyage de Jérusalem que de reconnaître qu'il y avait moins de piété dans ce pays que dans la Cappadoce. Cette raison, et la dissipation, qui est la suite ordinaire des grands voyages, le dégoûtèrent d'une pratique de dévotion dès lors très-répandue parmi les Chrétiens : les pèlerinages aux saints Lieux de Jérusalem. — Plusieurs, dit-il, mettaient en cela une partie de leur piété : et il semblait qu'on ne fût pas Chrétien si l'on n'avait été à Jérusalem. — Il ne condamnait pourtant pas cette pratique, qui peut en effet être utile à quelques-uns; mais en général il ne la conseillait pas facilement; et, répondant à la consultation d'un de ses amis au sujet de certains moines qui voulaient faire ce pèlerinage, il les exhorta à sortir de leurs corps pour s'élever à Jésus-Christ, plutôt qu'à sortir de Cappadoce pour aller à Jérusalem.

Dans le voyage qu'il fit à la ville sainte, il trouva cette Église désolée par les ravages des ariens; saint Cyrille, son évêque, n'y était reconnu que depuis un an ou deux : plusieurs même méprisaient son autorité et entretenaient un schisme scandaleux. Grégoire fit tout ce qu'il put pour les ramener à l'unité, mais il eut la douleur de s'en retourner sans avoir réussi.

Il assista, en 381, au Concile général de Constantinople, qui est le second Concile œcuménique; il prononça l'oraison funèbre du grand saint Mélèce, évêque d'Antioche. La pureté de sa foi était si universellement reconnue qu'il fut du nombre des Prélats que le Concile choisit pour être dans l'Église, en Orient, le centre de la communion catholique; en sorte que nul, dans ces contrées, n'était regardé comme orthodoxe s'il n'était pas uni de communion avec saint Grégoire de Nysse ou avec quelqu'un des Prélats désignés par le Concile.

Après avoir travaillé longtemps par ses discours, ses démarches et ses écrits, qui nous ont été heureusement conservés, à ins-

Digitized by Google

truire les fidèles et à combattre les ennemis de la vérité, il alla jouir du repos éternel à la fin du IVe siècle, selon quelques historiens, en l'an 390, et sa fête a été fixée au 9 mars.

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE.

1° L'*Hexaéméron,* ou livre sur l'ouvrage de six jours. C'est un supplément aux homélies que saint Basile avait faites sur le même sujet. Ce dernier avait omis toutes les questions qui étaient au-dessus de la portée du peuple. Saint Grégoire entreprit de les expliquer à la prière de plusieurs personnes recommandables par leur science et leur vertu, et il le fit avec une exactitude digne d'un frère du grand saint Basile. Il montre dans cet ouvrage qu'il avait une parfaite connaissance de la philosophie ancienne.

2° Le *Traité de la formation de l'homme* peut être regardé comme une continuation de l'ouvrage précédent, quoiqu'il ait été composé le premier, c'est-à-dire vers l'an 379. Il est très-curieux et plein d'érudition; on y trouve de fort belles choses sur l'excellence et la dignité de l'homme, sur sa ressemblance avec Dieu, sur la spiritualité de son âme, sur la résurrection des corps, etc.

3° Le livre *de la Vie de Moïse* ou *de la Vie parfaite* est adressé à un nommé Césaire, qui avait prié le Saint de lui apprendre en quoi consistait la vie parfaite, afin qu'il tâchât d'y parvenir. Saint Grégoire lui traça un modèle accompli de toutes les vertus dans la personne de Moïse.

4° Les deux *Traités sur l'inscription des Psaumes* et l'*Homélie sur le psaume sixième.* Saint Grégoire donne dans ces deux traités une idée générale des Psaumes, dont il fait voir la merveilleuse utilité pour la sanctification des fidèles. Il dit que de son temps les Chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, avaient sans cesse dans la bouche ces divins cantiques.

5° Les huit *Homélies* sur les trois premiers chapitres de l'*Ecclésiaste.* Elles renferment des instructions admirables sur les vertus et les vices, et sur les effets qui en sont les suites.

6° Les quinze *Homélies sur le Cantique des cantiques,* qui furent toutes prêchées, sont adressées à une vertueuse dame de

Digitized by Google

Constantinople, nommée Olympiade, qui, étant devenue veuve après environ vingt mois de mariage, distribua ses biens aux pauvres et aux églises. Le saint Docteur y dit que le livre du Cantique des cantiques ne doit être lu que par ceux qui ont le cœur pur et dégagé de l'amour des créatures.

7° Les cinq *Homélies sur l'Oraison dominicale,* qui furent aussi prêchées, contiennent des instructions fort utiles sur la nécessité et l'efficacité de la prière.

8° Les huit *Homélies sur les huit béatitudes* sont du même style que les précédentes. On y trouvera des instructions solides sur l'humilité, la douceur, la pauvreté d'esprit, etc.

9° Les *Traités sur la soumission du fils* et *sur la pythonisse,* et le *Discours sur l'ordination de saint Grégoire.* Il n'est pas certain que le premier ouvrage soit de notre saint Docteur. L'erreur des origénistes sur la cessation des peines des damnés paraît y être enseignée. Ceux qui donnent ce traité à saint Grégoire disent que l'erreur qu'on y trouve y a été ajoutée après coup par quelque origéniste. Le *Traité sur la pythonisse* est en forme de lettre, et adressé à un évêque nommé Théodose. Saint Grégoire y agite la question de l'*évocation de l'âme de Samuel,* et pense que ce fut le démon qui, sous la figure de Samuel, parla à Saül. Le *Discours sur l'ordination,* qu'on devrait plutôt appeler le discours *sur la dédicace,* fut prononcé en 394, à l'occasion de la dédicace d'une magnifique église que Rufin, préfet du prétoire, avait fait bâtir au bourg du Chêne, près de Chalcédoine.

10° L'*Antirrétique,* ou traité contre Apollinaire. Il n'y en avait qu'un fragment dans les éditions des œuvres de saint Grégoire; mais Laurent Zacagnius, bibliothécaire du Vatican, le donna entier en 1698, d'après un manuscrit de plus de sept cents ans. Léonce de Byzance, Euthymius et saint Jean Damascène en citent plusieurs endroits sous le nom de saint Grégoire, et le sixième Concile le lui attribue. On ne peut donc douter que ce Père n'en soit l'auteur. Il fut composé vers l'an 377. Le saint Docteur y prouve, contre Apollinaire, que la Divinité est impassible, que Jésus-Christ a une âme, qu'il réunit en sa Personne la nature divine et la nature humaine, etc.

Digitized by Google

11° Le *Discours sur l'amour de la pauvreté,* qui est une exhortation pathétique à l'aumône. Le *Livre contre le destin,* où il est prouvé que tout arrive par l'ordre de la Providence. Il fut composé vers l'an 381, et est écrit en forme de dialogue. Le *Traité des notions communes,* qui est une exposition philosophique des termes dont les anciens s'étaient servis pour expliquer le mystère de la Trinité.

12° L'*Épître canonique à Létoïus,* évêque de Mélitine, métropole d'Arménie. Elle fait partie des canons pénitentiaux publiés par Bévéridge. Saint Grégoire y prescrit des pénitences pour les péchés les plus énormes. D. Ceillier a montré, t. VIII, p. 265 et 266, le peu de solidité des raisons qui ont déterminé quelques protestants à rayer cette épître du catalogue des ouvrages de saint Grégoire de Nysse.

13° *Discours contre ceux qui diffèrent leur Baptême.* Les pécheurs y sont exhortés à la pénitence et les catéchumènes à recevoir le Baptême, par des raisons très-fortes, qui se tirent principalement de l'incertitude de l'heure de la mort et des divers accidents qui peuvent à chaque instant nous précipiter dans le tombeau.

14° Les *Discours contre la fornication et l'usure, sur la pénitence et l'aumône,* offrent une très-belle exposition de la morale chrétienne sur ces divers points. Le *Discours contre l'usure* mérite une attention particulière par la manière forte et intéressante dont les choses y sont traitées.

15° *Discours sur la Pentecôte. Témoignage contre les Juifs.* On n'avait qu'en latin le premier ouvrage; mais Zacagnius l'a publié en grec d'après trois manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Saint Grégoire se propose dans le second ouvrage de prouver le mystère de la Trinité contre les Juifs, par les propres paroles de l'Écriture. On ne l'avait non plus qu'en latin avant que Zacagnius en eût publié le texte grec. Ce savant n'ayant pas trouvé dans les manuscrits les trois derniers chapitres des anciennes éditions latines, en a conclu avec raison qu'ils étaient supposés, et au lieu de ces trois chapitres, il en a donné quatre autres qui font une suite, et rendent l'ouvrage complet.

Digitized by Google

16° Les douze *Livres contre Eunomius*. Saint Grégoire y venge la mémoire de saint Basile, son frère, attaqué par Eunomius, et y prouve, contre cet hérésiarque, la divinité et la consubstantialité du Verbe. Il y dit qu'indépendamment de l'Écriture, qu'il emploie avec une sagacité merveilleuse, la tradition seule suffirait pour confondre les hérétiques.

17° Le *Traité à Ablarius* et le *Traité sur la foi*. C'est une défense de divers points de la doctrine catholique contre les ariens.

18° La *Grande Catéchèse*, divisée en quarante chapitres, est citée par Théodoret, Léonce de Byzance, Euthymius, saint Germain de Constantinople; les vingt dernières lignes y ont été ajoutées après coup. Dans cet ouvrage, saint Grégoire de Nysse apprend aux catéchistes comment ils doivent prouver par le raisonnement les mystères de la foi.

19° Le *Livre de la virginité* est divisé en vingt-quatre chapitres, non compris le prologue. Le saint Docteur y montre l'excellence de la virginité et les avantages qu'elle a sur l'état du mariage.

20° Les dix *Syllogismes contre les manichéens*, et le *Livre de l'âme et de la résurrection*. Il est prouvé dans le premier ouvrage que le mal n'est point une nature incorruptible et incréée, non plus que le diable, qui en est le père et l'auteur. Le second est un dialogue ou récit d'un entretien que saint Grégoire eut avec sa sœur la veille de sa mort, sur celle de saint Basile. Il fut composé vers l'an 380.

21° La *Lettre à Théophile*, patriarche d'Alexandrie, *contre les apollinaristes*. Elle est citée dans le cinquième Concile général, et dans la *Panoplie* d'Euthymius.

22° Trois *Traités de la perfection chrétienne*. Saint Grégoire examine dans le premier à quoi oblige le nom et la profession d'un Chrétien; il trace dans le second des règles pour arriver à la perfection; dans le troisième, intitulé *le But du Chrétien*, il développe et met dans tout leur jour les maximes les plus saintes de l'Évangile.

23° Le *Discours contre ceux qui ne veulent point être repris*

Digitized by Google

et le *Traité des enfants qui meurent prématurément*. Plusieurs questions intéressantes sont traitées dans le second ouvrage.

24° Le *Discours sur la nativité de Jésus-Christ*, et les deux *Panégyriques de saint Étienne*. D. Ceillier prouve, t. VIII, p. 345, qu'on ne peut contester le *Discours* à saint Grégoire. Il y est parlé non-seulement de la naissance de Jésus-Christ, mais encore du meurtre des innocents. On ne trouvait que le premier *Panégyrique* dans les anciennes éditions; on est redevable à Zacagnius de la publication du second.

25° *Discours sur le Baptême, la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ*. Le premier, qui est intitulé dans quelques éditions *Sur les jours des lumières*, fut prononcé à la fête de l'Épiphanie, jour auquel on baptisait les catéchumènes dans les Églises de Cappadoce. Des cinq discours sur la résurrection, il n'y a que le premier, le troisième et le quatrième qui paraissent être de saint Grégoire.

26° Le *Discours sur la Divinité du Fils et du Saint-Esprit*. On y trouve la réfutation des erreurs des ariens et des eunoméens.

27° Les *Panégyriques de saint Basile et des quarante Martyrs*, les *Oraisons funèbres de Pulchérie et de Placille*, les *Vies de saint Grégoire Thaumaturge, de saint Théodore, de saint Mélèce, de saint Éphrem et de sainte Macrine*.

28° Le *Discours sur la mort* a été fort maltraité par les hérétiques. Le but de saint Grégoire était de fournir des motifs de consolation aux Chrétiens qui s'affligeaient excessivement de la mort de leurs proches.

29° Plusieurs *Lettres*. Dans celle qui est intitulée *Sur le pèlerinage de Jérusalem*, le Saint s'élève contre plusieurs abus que commettaient quelques Chrétiens sous prétexte de visiter les Lieux saints; mais il ne condamne point les pèlerinages en eux-mêmes, comme l'ont prétendu plusieurs protestants. Outre les lettres dont nous venons de parler, Zacagnius en a donné quatorze autres, d'après un manuscrit du Vatican. Jean-Baptiste Caraccioli, professeur de philosophie au collége de Pise, en fit aussi imprimer sept qui n'avaient jamais été publiées, à Flo-

Digitized by Google

rence, 1731, in-fol. Il les avait tirées d'un manuscrit de la bibliothèque du grand-duc de Toscane.

Saint Grégoire de Nysse peut être comparé aux plus célèbres orateurs de l'antiquité, pour la pureté, l'aisance, la douceur, la force, la fécondité et la magnificence de son style; mais il se surpasse en quelque sorte lui-même dans ses ouvrages polémiques. Il y montre surtout une pénétration d'esprit singulière et une sagacité merveilleuse à démasquer et à confondre les sophismes de l'erreur. C'est celui de tous les Pères qui a le mieux réfuté Eunomius. On a seulement reproché à saint Grégoire d'avoir trop donné à l'allégorie, et d'avoir quelquefois expliqué dans un sens figuré des textes de l'Écriture qu'il aurait été plus naturel de prendre à la lettre[1].

SAINT PACIEN,

ÉVÊQUE DE BARCELONE.

Ce Saint, l'un des plus grands hommes que l'Espagne ait donnés à l'Église, naquit dans le IVe siècle, de parents très-distingués par leur naissance. Il fut d'abord engagé dans le mariage, et eut un fils nommé Dexter, qui parvint aux premières dignités de l'empire, et qui, après avoir été grand chambellan sous Théodose, fut préfet du prétoire sous Honorius. Pacien se rendit surtout recommandable par l'innocence et la sainteté de sa vie. Ayant ensuite renoncé au monde, il s'attacha au service de l'Église, et fut fait évêque de Barcelone en 373. S'il mérita d'être compté parmi les dignes pasteurs, il mérita aussi, par son éloquence et par la beauté de son style d'occuper une place distinguée parmi les savants. Il mourut fort âgé, vers la fin du IVe siècle. Nous avons encore quelques ouvrages de ce Saint, qui est mis au nombre des Pères de l'Église[2]. Son fils Dexter,

[1] La meilleure édition des œuvres de saint Grégoire de Nysse est celle que Fronton le Duc donna en grec et en latin à Paris en 1615, 2 vol. in-fol.; mais il faut y joindre le troisième volume, aussi in-folio, que le même Fronton le Duc donna en 1618, par forme d'appendice. On préfère cette édition, avec le supplément, à celle qui parut à Paris en 1638, 3 vol. in-fol.

[2] Les trois *Lettres à Sympronien*, donatiste, qui demeurait dans le voisinage de Barcelone. Saint Pacien commence la première par une énumération des

Digitized by Google

qui lui survécut, était ami de saint Jérôme, qui lui dédia son livre des *Hommes illustres*. (GODESCARD.)

SAINT BOTOLF OU BOUTOU,

ABBÉ.

Botolf (Botulphus), né en Angleterre aux dernières années du VI^e^ siècle, avait un frère nommé Adolphe (Adulphus), qui, par une grâce de Dieu, trouvant absurdes les cultes grossiers de son pays, s'en était allé dans la Gaule belgique, où l'on savait qu'il y avait plus de lumières. Ébranlé par sa démarche, Botolf alla le rejoindre, le trouva Chrétien, et comme lui eut le bonheur de comprendre et de recevoir la foi.

hérésies qui s'étaient élevées dans l'Église depuis Simon le Magicien jusqu'aux novatiens. Il dit ensuite que le nom de *catholique* que porte l'Église lui vient de Dieu, et que c'est par là qu'elle a toujours été distinguée des sectes des hérétiques. « Chrétien, ajoute-t-il, est mon nom, et Catholique est mon surnom; l'un me distingue, et l'autre me désigne. » Après avoir expliqué la signification du nom de *catholique*, il réfute les erreurs des novatiens sur la pénitence. Le saint Évêque emploie sa seconde lettre à détruire quelques objections qui lui avaient été faites par Sympronien; il revient dans la troisième à la matière de la pénitence, qu'il traite à fond. Le novatianisme y est solidement réfuté. Cette lettre mérite une attention particulière.

2° L'*Exhortation à la pénitence*. C'est une espèce de lettre pastorale où saint Pacien traite : 1° de la différence des péchés; 2° des pécheurs qu'une mauvaise honte empêche d'appliquer à leurs plaies le remède d'une confession salutaire; 3° de ceux qui, après avoir confessé leurs péchés, ne les expient point par la pénitence; 4° des peines réservées aux pécheurs impénitents, et des récompenses promises à ceux qui se purifient par une sincère conversion.

3° *Traité du Baptême aux fidèles et aux catéchumènes*. Le saint Docteur s'y propose trois choses : 1° d'expliquer dans quel état nous naissons; 2° de montrer combien nous sommes renouvelés par le Baptême; 3° de développer les fruits de la foi que l'on reçoit de Dieu. Cet ouvrage est moins châtié et moins élevé que le précédent.

Nous n'avons plus le traité que saint Pacien avait fait contre le *jeu du petit-cerf*. Il dit lui-même au commencement de son *Exhortation à la pénitence*, que plus il avait montré de zèle à combattre *le jeu du petit-cerf*, plus on s'était opiniâtré à le continuer et à l'apprendre. Il paraît que ce jeu était mêlé d'infamie. Ceci faisait douter à saint Pacien s'il ne vaudrait pas mieux ne point parler de certains vices que d'en parler, même pour les combattre.

On sent mieux la beauté des écrits de saint Pacien en les lisant qu'on ne peut l'exprimer. Le style en est poli et châtié, les raisonnements justes, les pensées belles. Il est plein d'onction pour exhorter à la vertu, de force pour combattre le vice.

Digitized by Google

Il étudia ensuite dans les écoles de science et de vertu qui éclairaient les Gaules, et quand il se sentit aussi pénétré de la vérité que son frère Adolphe, qui s'unissait aux Évêques régionnaires pour aller implanter la foi chez les races germaines, lui Botolf retourna en Angleterre, qu'il voulait régénérer aussi.

Ayant converti quelques-uns de ses amis d'enfance, il demanda au roi Ethelmond ou Edmond, qui régnait alors sur une portion du pays, un terrain où il pût fonder un monastère. Il obtint un lieu vague qu'on appelait le désert d'Ikanho. Il y bâtit une église et des cellules, et il vit aussitôt venir à lui une foule de jeunes hommes, avides comme lui de gagner la vie éternelle. Il en fut le premier abbé, et il gouverna ses disciples selon les règles établies par les Pères de la vie spirituelle.

Il y vieillit dans le travail, ayant amené à Dieu de nombreuses phalanges. Une maladie longue et cruelle lui annonça que sa fin approchait. Comme Job dans ses souffrances, il bénit constamment Dieu qui le purifiait. Il mourut le 9 mars de l'année 655, et son culte se répandit très-vite dans toute l'Angleterre. Quand les Danois détruisirent son abbaye, ses reliques furent sauvées et enrichirent dans la suite l'abbaye de Westminster et d'autres églises. — Son frère Adolphe est honoré le 17 juin.

SAINT CYRILLE ET SAINT MÉTHODE,

APÔTRES DES SLAVES.

Constantin, qui fut depuis nommé Cyrille, naquit à Thessalonique d'une famille sénatorienne. Ses parents l'ayant envoyé à Constantinople pour y étudier les lettres, il fit dans cette étude des progès si rapides qu'on lui donna le surnom de *Philosophe ;* mais il était encore plus distingué par sa vertu que par la variété et l'étendue de ses connaissances. Les services importants qu'il rendit à l'Église lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, firent concevoir de lui la plus haute idée. Voici une circonstance où il donna la preuve la moins équivoque de la pureté de son zèle. Photius décriait saint Ignace, qu'on avait placé sur le siége patriarcal de Constantinople en 846, et enseignait qu'il y avait deux âmes dans chaque homme. Cyrille ne craignit point de lui re-

Digitized by Google

procher une erreur aussi scandaleuse, et comme celui-ci répondait qu'il n'avait point eu intention d'offenser qui que ce fût, et qu'il avait seulement voulu mettre à l'épreuve la capacité et la dialectique du Patriarche : « Quoi ! reprit le Saint, vous avez lancé vos traits au milieu de la foule, et vous prétendez que personne n'aura été blessé ! Vous avez beau vous prévaloir des lumières que vous donne votre sagesse ; elles sont obscurcies par les vapeurs qui s'élèvent de ce fonds d'avarice et de jalousie qui est dans votre cœur. Votre passion contre Ignace vous aveugle, et vous plonge dans d'épaisses ténèbres[1]. »

Ce fut vers ce temps-là que les Chazares résolurent d'embrasser la religion chrétienne. Ces Chazares étaient une tribu de Turcs, le plus nombreux et le plus puissant peuple d'entre les Huns qui habitaient la Scythie européenne[2]. Ils s'étaient établis dans une contrée voisine de la Germanie et qui s'étend le long du Danube[3]. Ayant formé le projet de se soumettre à l'Évangile, ils envoyèrent une ambassade solennelle à l'empereur Michel III et à la pieuse impératrice Théodora, sa mère, pour leur demander des prêtres qui voulussent bien se charger du soin de les instruire. Théodora fit venir saint Ignace pour en conférer avec lui. Le Patriarche, après avoir tout examiné, conclut par proposer

[1] Tout ceci est rapporté par Anastase le Bibliothécaire. L'erreur des deux âmes fut condamnée dans le septième Concile général, can. XI, t. VIII *Conc.*, p. 1132.

[2] Dans le VI^e^ siècle, les Turcs étaient divisés en sept et quelquefois en dix tribus, dont chacune avait un prince indépendant, nommé *Schakan*. (Voyez M. Joseph Assémani, *Orig. Eccl. Slav.*, t. II et III, p. 161.) Ils chassèrent les Arabes et les autres nations des Huns depuis les bords de l'Éthel, appelé depuis Volga, jusqu'au Danube, sous le règne des empereurs Maurice et Tibère, qui firent alliance avec eux, et leur envoyèrent deux magnifiques ambassades, dont on trouve la description dans Constantin Porphyrogénète *(Pandectæ Hist. de Legationibus)*, et dans Théophylacte Simocatta. C'est de ces anciens Turcs que quelques auteurs font descendre ceux d'entre les Tartares Oygyziens qui habitent l'Asie, ainsi que les Tartares de Crimée. Constantin Porphyrogénète (lib. *De regendo imper. ad Romam filium)* et les autres auteurs de la *Byzantine* donnent aussi le nom de Turcs aux Hongrois et aux nations qui sont au nord de l'Europe et de l'Asie.

[3] Du temps de Constantin Porphyrogénète, cette contrée avait la Bulgarie à l'orient, le pays des Patzinacites au nord, la Moravie à l'occident et le pays des Schrobates au midi.

Digitized by Google

de mettre Cyrille à la tête de cette importante mission, ce qui fut définitivement arrêté[1]. Comme les Chazares parlaient la langue turque, ainsi que les Huns et les Tartares, notre Saint se mit promptement à l'étudier; il l'apprit en peu de temps, parce que le zèle du salut des âmes l'animait à dévorer toutes les difficultés qui accompagnent ordinairement un semblable travail. Il ne fut pas plus tôt en état de se faire entendre qu'il commença à prêcher l'Évangile. Tous les yeux s'ouvrirent à la lumière qui les frappait. Le khan reçut le Baptême, et son exemple fut bientôt suivi de la nation entière. Cyrille fonda des Églises qu'il pourvut d'excellents ministres, et retourna à Constantinople. Le prince et le peuple voulurent lui faire de riches présents, mais il ne fut pas possible de le déterminer à rien accepter. Un tel désintéressement honorait beaucoup la religion qui en était le principe.

Cyrille fut ensuite chargé d'aller faire une mission dans la Bulgarie. On lui associa dans cette bonne œuvre son frère Méthode, qui était un moine d'une sainteté éminente; mais il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. Les Bulgares, peuple scythe, avaient une origine commune avec les Slaves. Il paraît qu'ils s'établirent d'abord dans le voisinage du Volga, et qu'ils en furent chassés avec les Arabes par les Turcs. Ils s'emparèrent de l'ancienne Mysie et de la Dace, c'est-à-dire de la Valachie, de la Moldavie et d'une partie de la Hongrie[2]. Les Grecs qu'ils firent prisonniers sous le règne de l'empereur Basile, surnommé le *Macédonien,* jetèrent parmi eux quelques semences de Christianisme; mais ils ne se convertirent que longtemps après. Voici comment la chose arriva. Bogoris, roi des Bulgares, avait une sœur qui s'était faite Chrétienne à Constantinople, où elle avait été prisonnière. Ce fut l'impératrice Théodora qui lui procura le bonheur de connaître la vérité. La princesse étant ensuite retournée auprès de son frère, continua de suivre avec ferveur les

[1] Henschénius et Joseph Assémani ont prouvé que ceci arriva en 848, et non en 843, comme Kohlius l'a prétendu.

[2] Ce fut sous le règne de l'empereur Anastase que les Bulgares quittèrent l'établissement qu'ils avaient auprès du Volga. Le nouvel état qu'ils fondèrent a subsisté jusqu'en 1018, que Jean, le dernier de leurs rois, fut assassiné. Basile II ajouta la Bulgarie à l'empire romain.

Digitized by Google

maximes de la religion dans laquelle on l'avait instruite; elle tâcha même d'inspirer à Bogoris les sentiments dont elle était pénétrée. Malheureusement des motifs humains empêchèrent ce prince de se rendre aux sollicitations de sa sœur. A la fin cependant le moment des miséricordes arriva. Le roi des Bulgares ayant demandé un habile peintre à l'empereur de Constantinople, celui-ci lui envoya le saint moine Méthode, qui excellait dans cet art. (On trouvait alors plusieurs moines qui réussissaient parfaitement dans les tableaux de dévotion.) A peine Méthode se fut-il rendu au lieu de sa destination, que Bogoris lui demanda quelques tableaux capables de contribuer à la décoration du palais qu'il venait de faire bâtir; il lui recommanda, entre autres choses, d'imaginer un sujet dont la représentation pût glacer d'effroi les spectateurs. Le Saint résolut de mettre à profit les dispositions du roi : il entreprit de peindre le jugement dernier. On voyait Jésus-Christ environné d'Anges à droite et à gauche, assis sur un trône éclatant de gloire et revêtu de l'appareil formidable d'un juge irrité. Tous les hommes, sans aucune distinction de rang, étaient assemblés devant son tribunal, où ils attendaient en tremblant la sentence qui allait décider de leur sort éternel. Il y avait d'ailleurs dans les différentes parties du tableau une force, une énergie, une vivacité et une chaleur d'expression qui ajoutaient encore au terrible du sujet. L'ouvrage achevé, on le montra au roi, qui en fut singulièrement ému; mais son émotion s'accrut de beaucoup lorsque le peintre vint à expliquer chacune des parties dont l'ensemble composait son tableau. Il n'y put tenir, et correspondant dès lors à la grâce qui lui parlait par un objet sensible, il demanda à être instruit des mystères de la religion chrétienne. Méthode travailla sans délai à éclaircir ses doutes et à lui donner toutes les lumières dont il pouvait avoir besoin. Le prince n'eut pas plutôt connu la doctrine de l'Évangile, qu'il reçut le Sacrement de la régénération, et prit le nom de Michel [1].

[1] Il fut baptisé par des prêtres grecs. Baronius et Henschénius mettent son Baptême en 845; le P. Pagi le met en 861, et M. Joseph Assémani en 865. Il

Digitized by Google

Les Bulgares, irrités d'apprendre que leur roi s'était fait Chrétien, prirent les armes contre lui dès le lendemain de son Baptême, et marchèrent droit à son palais. Bogoris, plein de confiance en Dieu, ne se découragea point; il se mit à la tête de ses gardes, et dissipa facilement les rebelles. La fermentation ne dura pas longtemps : les esprits se calmèrent, le peuple se défit peu à peu de ses préjugés; il écouta les prédicateurs de l'Évangile, et reçut le Baptême à l'exemple de son roi. Bogoris envoya des ambassadeurs à Rome, avec ordre de remettre de sa part des lettres et des présents au Pape Nicolas Ier, et de le consulter sur ce qu'il avait à faire pour perfectionner l'ouvrage de sa conversion[1]. Le Pape, de son côté, écrivit à ce prince pour le féliciter sur le bonheur qu'il avait eu d'entrer dans le sein de la véritable Église. Sa lettre fut portée par les légats, qu'il envoya en Bulgarie en 867. Comme ces légats étaient Évêques, ils donnèrent le sacrement de Confirmation aux Bulgares baptisés par les prêtres grecs; ils leur prescrivirent aussi de jeûner tous les samedis, ce qui fut hautement désapprouvé par Photius, patriarche schismatique de Constantinople. Quelques-uns des nouveaux convertis ayant été baptisés, dans des cas pressants, par la main des laïques et même des infidèles, s'adressèrent au Pape pour savoir à quoi ils devaient s'en tenir sur ce sujet. Nicolas Ier répondit que leur Baptême était valide, et qu'il ne fallait point le réitérer. Il résolut encore d'autres difficultés qui lui avaient été proposées[2].

Après la conversion des Bulgares, qui avait été le fruit principal du zèle de Cyrille et de Méthode, ces deux hommes apostoliques partirent pour aller prêcher l'Évangile dans la Moravie[3].

n'est pas vrai que Bogoris ait été baptisé à Constantinople, comme quelques auteurs l'ont prétendu; la révolte des Bulgares en est une preuve évidente.

[1] Anast. Bibl., *In Nicol. I*, et ipse Nicolaus, *Ep.* LXX *ad Hincmar.*

[2] *Responsa ad consult. Bulgard.*, t. VII *Conc.*, p. 1542.

[3] Il est parlé des Moraves pour la première fois dans une lettre du Pape Eugène II, écrite en 825. (Voyez Hanzius, in *German. sacra*, t. I. p. 71.) Les Moraves ainsi que les Carinthiens étaient du sang des Slaves. Ceux-ci étaient gouvernés par des ducs, et ceux-là par des rois, dont le premier fut Samon, né aux environs de Bruxelles. Les Moraves le récompensèrent par là des services qu'il leur avait rendus en les défendant avec courage contre les Arabes ou les Huns de Pannonie. Quoique la Moravie eût été conquise par Charlemagne avec

Digitized by Google

Ils avaient été attirés en ce pays par le pieux roi Rasticès, qui reçut le Baptême de leurs mains, ainsi que la plus grande partie de ses sujets. Les Moraves eurent d'autant moins de peine à quitter leurs superstitions qu'ils pensaient assez favorablement du Christianisme, surtout depuis la conversion des Bavarois par saint Robert, évêque de Worms, et fondateur du siége archiépiscopal de Saltzbourg. Nous lisons dans quelques auteurs que saint Cyrille fut ordonné archevêque des Moraves[1]. Le titre d'évêque des Moraves est conjointement donné à saint Cyrille et à saint Méthode dans les calendriers moscovites et dans le martyrologe romain[2].

Boriway ou Borivarius, duc de Bohême, qui avait entendu prêcher saint Cyrille et saint Méthode, fut si vivement touché de leurs discours qu'il crut en Jésus-Christ. Il engagea Méthode, de qui il avait reçu le Baptême, à passer en Bohême pour y

la Bavière et la Pannonie (du moins Éginhard le dit expressément), elle était néanmoins gouvernée en 850 par des ducs qui se disputaient la souveraineté. Leurs noms étaient Moymar et Priwina ou Prinnina. Le premier ayant été assassiné, Rasticès, son neveu, fut fait roi de Moravie en 856, par Louis, roi de Germanie. Henschénius appelle ce prince Suatopulk ; mais c'est une faute, comme M. Joseph Assémani l'a prouvé d'après les *Annales* de Fulde. Suatopulk était neveu de Rasticès ; il lui succéda, et persécuta les Chrétiens.

[1] On peut voir là-dessus Dubravius, *Hist. Bohem.*, lib. IV, et le Catalogue des Évêques d'Olmutz par Augustin. Inter *Rerum bohemic. Scriptores.* Hannoviæ, 1602.

[2] Ceci ne s'accorde ni avec le Bréviaire polonais, ni avec d'autres anciens monuments. Il y est dit, en effet, que saint Cyrille mourut moine, et que saint Méthode ne fut sacré archevêque qu'après la mort de son frère. Il est dit encore dans la seconde Vie de nos deux Saints, publiée par Henschénius, qu'ils furent mandés à Rome par le Pape Nicolas, qui ne vivait plus lorsqu'ils y arrivèrent ; que Cyrille se fit moine dans cette ville, et qu'il y mourut avant que d'avoir été sacré évêque. Saint Méthode a le titre d'archevêque des Moraves dans une lettre du pape Jean VIII en date de l'année 879. Dans une lettre du même Pape à Suatopulk, duc de Moravie, saint Cyrille est simplement qualifié *philosophe*. « Nous approuvons, dit-il, *Ep.* CLXXXV, les lettres sclavonnes inventées par le philosophe Constantin (Cyrille), et ordonnons que l'on chante les louanges de Dieu en langue sclavonne. » Ce passage ne laisse aucun doute sur le véritable inventeur de l'alphabet sclavon. Les anciennes Vies de saint Cyrille y sont conformes. On trouve la même chose dans un auteur qui écrivait en 878. Son ouvrage a été publié par Fréher dans son recueil des *Scriptores rerum bohemicarum*.

Digitized by Google

annoncer l'Évangile. Le Saint se rendit facilement à une invitation dont la gloire de Dieu était l'objet. Il baptisa la femme et les enfants du duc, avec un très-grand nombre de Bohémiens[1]. Il fonda à Prague l'église de Notre-Dame, celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et plusieurs autres dans les différentes parties de la Bohême.

Nos deux Saints traduisirent la liturgie en sclavon, et firent célébrer la Messe dans la langue que parlaient les peuples qu'ils avaient convertis[2]. Les Archevêques de Saltzbourg et de Mayence s'élevèrent avec leurs suffragants contre cette nouveauté, et portèrent leurs plaintes au Pape Jean VIII. Ce Souverain-Pontife, qui voulait éclaircir cette affaire, en écrivit en 878 à Tuventare, comte de Moravie, et à Méthode, auquel il donnait le titre d'ar-

[1] La Chronique de Côme de Prague place cet évènement en 894. Voyez Dubravius, loc. cit.

[2] Kohlius, Kulcinius, Hofman et M. Jos. Assémani, pensent que le nom de *Slaves* ou *Sclavons* vient de *slava*, qui signifiait *gloire* dans la langue de ces peuples. Les Slaves, Scythes d'origine, étaient sortis des environs des Palus-Méotides, et étaient tombés sur le nord de la Germanie, d'où ils chassèrent les Vandales, les Vénèdes, etc. Ils s'établirent dans la Poméranie et dans les contrées voisines. Un autre essaim de Slaves s'empara de l'Illyrie, et soumit les Goths et les Huns vers le règne de l'empereur Justinien, comme nous l'apprenons de Constantin Porphyrogénète, de Procope, etc. (Voyez Jos. Assémani, t. III, p. 399; Budrius, dans l'*Histoire de Raguse*, et Jean Lucius, dans son livre *De regno Dalmatiæ et Croatiæ*.) Les Slaves acquirent ensuite de nouveaux établissements dans la Pologne et dans la Bohême. L'affinité des langues qu'on parle dans ces deux pays en est la preuve. Voici ce qu'on lit dans le chap. I du *Chronicon Slavorum* : « Les Danois et les Suédois habitent la côte septentrionale de la mer (Baltique); mais la côte méridionale de la même mer est habitée par les Slaves. On comprend sous cette dénomination les Russes qui sont à l'est, les Polonais, qui ont les Prussiens au nord, et au midi les Bohémiens, les Moraves et les Carinthiens. » M. Joseph Assémani a démontré dans ses *Origines Slavorum*, t. II et III, que les Slaves habitaient originairement une partie de la Scythie et de la Sarmatie, et qu'ils en sortirent pour se répandre dans la Germanie, la Pologne, la Bohême, la Pannonie, la Dalmatie et l'Illyrie. Le royaume de Bohême fut fondé vers l'an 650, par Zéchus et Chécus, qui étaient Slaves, et même frères selon quelques auteurs. Les Patzinacites, qui étaient aussi originaires de Scythie, se jetèrent sur les frontières de l'empire romain, s'emparèrent de l'ancienne Dacie, et donnèrent beaucoup d'occupation aux Grecs; mais à la fin ils furent vaincus et soumis par Jean Comnène. Les Grecs leur donnaient le nom de *Ulahes*. Ce sont aujourd'hui les Valaches. Voyez Jean Lucius, loc. cit., lib. VI, cap. V.

Digitized by Google

chevêque de Pannonie. Pour saint Cyrille, on ne sait plus rien de de ce qui le concerne. Jean VIII manda Méthode à Rome, et lui défendit en même temps de dire la Messe dans une langue barbare. Le Saint obéit sans délai, et alla rendre compte de sa conduite et des motifs qui l'avaient déterminé. Le Pape satisfait confirma les priviléges dont jouissait le siége archiépiscopal de Moravie, le déclara indépendant de celui de Saltzbourg, et permit aux Slaves de faire l'office divin en leur langue, ce qui se pratique encore dans les Églises de ces peuples, même à Aquilée et dans plusieurs autres lieux d'Italie[1].

[1] On peut voir la lettre du Pape Jean VIII au comte Suatopulk; Hanzius, t. I *German. sacr.*, p. 163; M. Jos. Assémani, *Origin. Eccles. Slav.*, t. III, p. 173. Il paraît par les lettres de Jean VIII et par les deux Vies du Saint, que l'affaire dont il s'agit ici n'avait point été examinée par les Papes Nicolas et Adrien, comme le cardinal Bona et quelques autres auteurs l'ont prétendu. Le Missel sclavon fut révisé en 1631, par l'ordre d'Urbain VIII. On voit le bref d'approbation de ce Pape à la tête du même Missel, imprimé à Rome en 1745 aux dépens de la Congrégation de la Propagande Cette Congrégation fit aussi imprimer le Bréviaire sclavon à Rome en 1688, par l'ordre du Pape Innocent XI. On trouve à la tête le bref par lequel Innocent X approuve ce Bréviaire, et en ordonne la récitation aux Sclavons. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché que nous traitions avec une certaine étendue ce qui concerne l'usage de la langue sclavonne dans l'office ecclésiastique.

On célèbre la liturgie en sclavon dans les Églises de la Dalmatie et de l'Illyrie, qui suivent le rit latin, et dans celles des Russes, des Moscovites et des Bulgares, qui suivent le rit grec. L'usage où sont les Sclavons de faire l'office en leur langue a été approuvé par le synode de Zamaski en 1720, confirmé par Innocent XIII et par Benoît XIV, inter plures constit. XCVIII, an. 1844; *Bullar.*, t. I, p. 316, constit. 316 *Etsi dubitare non possumus*, an. 1742, ibid., p. 217, constit. *Ex pastorali munere*, 1754. Il avait été précédemment approuvé par Jean VIII, Urbain VIII et Innocent X. Dans les Églises de Moravie, de Dalmatie et d'Illyrie, où l'on dit la Messe en latin, on n'a pas plus tôt lu l'Évangile en cette langue, qu'on le relit au peuple en sclavon. Voyez M. Jos. Assémani, t. IV *Comment. in Calend. univ.*, part. II, c. IV, p. 416.

Un synode tenu à Spalatro et un légat du Pape ordonnèrent, vers l'an 1070, qu'on ne se servirait point de la langue sclavonne dans l'office divin. Ce décret fut confirmé par Alexandre II; mais il faut ou convenir qu'il ne regardait que les Églises situées vers la Pologne et la Moravie, ou dire qu'il n'a jamais été exécuté. Il y a même dans le diocèse de Spalatro dix chapitres et plusieurs paroisses qui célèbrent la liturgie en sclavon. Nous apprenons ceci d'Orbinius, cité par le savant Caraman, archevêque de Jadra, dans sa dissertation *De lingua slavica litterali in divinis celebrandis*, num. 32. La même chose est

Digitized by Google

Saint Méthode, après son retour de Rome, eut beaucoup à souffrir de la part de quelques Évêques voisins, qui se plaignaient des atteintes portées à la juridiction de leurs siéges ; mais le Pape Jean VIII sut maintenir l'indépendance qu'il avait accordée à

attestée par Robert Sala dans ses *Observations sur les livres liturgiques du cardinal Bona*, liv. I, c. IX, § 4, p. 152. Ce dernier auteur ajoute qu'il n'y a dans le diocèse de Spalatro que huit paroisses où l'on fasse usage de la langue latine.

Le Pape Grégoire VII, lib. VII, *Ep.* II *ad Uratislaum Bohemiæ ducem*, défendit de dire la Messe en sclavon ; mais cette défense ne regardait que ceux de Bohême. Il est d'ailleurs fort aisé d'en pénétrer la raison. La permission que Jean VIII accorda à saint Méthode, d'employer dans l'Église la langue sclavonne, ne s'était jamais étendue à la Pologne et à la Bohême, il n'est donc pas étonnant qu'on se soit opposé à ceux qui voulaient l'introduire dans les Églises de ces deux royaumes.

Le cardinal Bona se trompe en confondant, *Liturg.*, lib. I, c. IX, § 4, la langue sclavonne avec l'illyrienne. Cette dernière est un dialecte particulier qui s'est introduit parmi les Sclavons d'Illyrie. Le sclavon dont on se sert dans la liturgie est l'ancien, celui d'où sont sortis les dialectes modernes, et qu'on appelle le sclavon des écoles ou des savants. *Idioma quod nunc sclavum litterale appellant*, dit Benoît XIV, d'après Urbain VIII, Innocent X, etc. Lorsque Caraman révisa le Bréviaire et le Missel des Sclavons, imprimé à Rome en 1745, il suivit les règles de l'ancienne langue sclavonne, dont il y a un dictionnaire pour l'usage du clergé. On l'appelle *Azbuquidarium* ou *Abecedarium*. Il y a aussi une grammaire de la même langue, composée par Smotriski, moine russe de Saint-Basile. Elle fut imprimée à Wilna en 1619, et à Moscou en 1721. Si l'on veut savoir combien il y a de différence entre l'ancien sclavon et tous les dialectes modernes qui en sont dérivés, on peut consulter le P. Lelong, *Bibl. sacr.*, t. I, art. VI, sect. 1, 2, 3, 4 et 5, et Reland, à la fin de la troisième partie de ses *Dissertationes miscellaneæ*. La langue sclavonne est en usage dans la Bohême, la Moravie, la Pologne, la Moscovie, la Russie, la Bosnie, la Servie, la Croatie, la Dalmatie, la Bulgarie, etc. Mais les dialectes de tous ces pays diffèrent tellement entre eux qu'un Polonais, par exemple, n'entend point un Dalmate. Cette observation est du cardinal Stanislas Hosius, évêque de Warmie, en Pologne, *Dial. de sacro vernaculo legendo*. Le même auteur pense qu'il n'y a point de langue si étendue que la sclavonne. Il faut toutefois en excepter l'arabe, qui est en usage chez les Chrétiens de l'Arabie, de la Syrie et de l'Égypte, et chez les mahométans qui habitent l'Asie, l'Afrique, et une partie considérable de l'Europe.

Herbinius, *De religiosis Kioviensibus Cryptis*, prétend que le sclavon est une langue mère, qui a donné naissance aux idiomes que l'on parle dans la Russie, la Moscovie, la Pologne, la Vandalie, la Bohême, la Croatie, la Dalmatie, la Valachie et la Bulgarie. On pense qu'il tient le milieu entre l'hébreu et les autres langues, tant de l'Orient que de l'Occident, et qu'il convient à tous les climats. Quelques-uns ajoutent qu'il paraît avoir tout ce qu'il faut pour devenir une langue universelle. Il s'est trouvé des auteurs qui ont attribué à

Digitized by Google

celui de Moravie. Il n'eut pas plus tôt appris les persécutions qu'on avait suscitées à notre Saint, qu'il lui écrivit une lettre, dans laquelle il le félicitait sur la pureté de sa foi et sur le succès de ses travaux apostoliques. Il l'exhortait tendrement à la pénitence et à surmonter le mal par le bien. Il lui marquait encore qu'il veillerait au soutien de sa dignité, et qu'il le seconderait dans toutes les entreprises qu'il formerait pour la gloire de Dieu[1]. Rien n'était plus édifiant que la conduite que tenaient les peuples convertis par saint Méthode. On vit Bogoris ou Michel, premier roi chrétien de Bulgarie, abdiquer la couronne en 880 pour aller finir ses jours dans un monastère.

Saint Méthode parvint à un âge fort avancé, mais on ignore l'année précise de sa mort. Les Grecs et les Moscovites l'honorent le 11 mai. Pour saint Cyrille, ils en font la fête le 14 février. Ces deux Saints sont nommés conjointement le 9 de mars dans le martyrologe romain. On leur attribue plusieurs miracles[2]. Leurs

saint Jérôme l'invention de l'alphabet sclavon, et la traduction de la Bible en cette langue : mais leur opinion est certainement fausse. Saint Jérôme nous dit lui-même qu'il a traduit la Bible en sa langue. Or, la langue de saint Jérôme était la latine. Voyez Canduri, *Animad. in Constantin. Porphirog. de administr. imper.*, p. 117.

Les lettres sclavonnes n'ont aucune affinité avec les gothiques ; elles furent inventées par saint Cyrille et saint Méthode, qui les formèrent d'après l'alphabet grec. Les Sclavons ont deux autres alphabets pour l'usage ordinaire ; l'un, qui est d'un caractère fin, a cours principalement dans la Dalmatie, la Carniole et l'Istrie ; l'autre, qui n'a presque aucune ressemblance avec le premier, paraît avoir été emprunté des Croates et des Serviens. (Voyez Kohlius, *Introduct. ad Hist. Sclavor.*, et Jos. Assémani, liv. IV.) De tous les dialectes de la langue sclavonne, il n'y en a point qui ait été aussi cultivé que le polonais. Les Lithuaniens n'ont point une origine commune avec les Sclavons. Ceci se prouve par la diversité de leur langue, qui est un dialecte du sarmate.

N. B. La particule *ski*, par laquelle finissent les noms polonais, répond à notre article *de* ; ainsi on ne doit pas dire *le comte de Jablonski, mais le comte Jablonski*, ou *le comte de Jablon*.

[1] *Ep.* CCLXVIII *ad Method.*

[2] Voyez Dubravius, loc. cit., et les notes de Baronius sur le martyrologe romain. Stredowski, dans sa *Sacra Moraviæ historia*, appelle saint Méthode et saint Cyrille Apôtres de la Moravie, de la Haute-Bohême, de la Silésie, de la Cazarie, de la Croatie, de la Circassie, de la Bulgarie, de la Bosnie, de la Russie, de la Dalmatie, de la Pannonie, de la Dacie, de la Carinthie, de la Carniole, et de la plus grande partie des peuples sclavons.

Digitized by Google

reliques, au rapport de Dubravius, ont été découvertes sous l'autel d'une ancienne chapelle de l'église de Saint-Clément à Rome, où on les garde précieusement. La même chose est attestée par Octave Panciroli[1] et par Henschénius. Le dernier montre qu'on a transféré en Moravie une partie des reliques de nos deux Saints, et qu'on les voit enchâssées dans la collégiale de Brune.

SAINT VITAL DE RAPOLLA,

BASILIEN.

Vital, enfant de noble race, né dans la Sicile, quitta tout jeune son pays et sa famille pour aller vivre de la vie monastique, à laquelle il se sentait appelé. Il se présenta à un monastère de l'Ordre de Saint-Basile, où il fut bien accueilli. Là il marcha dans les voies de la sainteté, et ses vertus lui obtinrent la permission d'aller en pèlerin à Rome visiter les tombeaux des saints Apôtres.

On raconte qu'en chemin il fut piqué par un serpent, dont il anéantit le venin par le signe de la Croix.

De Rome il revint en Sicile, au monastère de Saint-Philippe d'Agyrone, où il avait débuté dans la vie religieuse; et il y vécut douze ans dans une cabane, où il ne se nourrissait que d'herbes et de fruits sauvages, ne buvait que de l'eau et jeûnait tous les deux jours.

Les visites qu'il recevait le troublant, il passa dans la Calabre, et se réfugia dans une grotte, où il n'eut pour visiteurs que quelques animaux sauvages, qui venaient lui lécher les pieds. Comme cette retraite manquait d'eau, il en demanda à son divin Maître, et une source vive jaillit si abondamment et si constamment qu'elle forma un étang, qu'on appela dès lors le lac de Saint-Vital.

Mais sa vie sainte eut alors aussi un éclat qui lui attira beaucoup de pécheurs cherchant à se rapprocher de Dieu; il les instruisait et les consolait.

Il y avait eu non loin de sa grotte une église dédiée à saint Adrien et à sainte Natalie, son épouse. Mais dans des invasions

[1] In *Thesauris absconditis almæ urbis.*

Digitized by Google

ennemies, cette église avait été détruite. Aidé de tous ceux qui venaient se régénérer auprès de lui, il releva cette église et bâtit tout auprès un monastère. Il gouverna quelque temps cette maison de prières ; puis il alla en bâtir une autre auprès de Rapolla, et c'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, ce qui le fit appeler Vital de Rapolla. Il y mourut très-révéré le 9 mars de l'an 994. Ses saintes reliques furent honorées de beaucoup de miracles; et sa vie a été écrite en grec par un Calabrais presque son contemporain.

SAINTE ALVÈRE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Alvère était une vierge chrétienne qui brillait au temps des persécutions. Dans ses offices, en Périgord, elle est appelée Alvénéra ; mais dans le diocèse d'Agen on lui donne le nom d'Alberte (Alberta), et on la dit vierge et martyre. On croit qu'elle était sœur de sainte Foy d'Agen, vierge et martyre aussi. Elles souffrirent sous Dacien.

Les reliques de sainte Alvère ont été conservées dans une petite ville du Périgord qui s'appelle Sainte-Alvaire, à quelques lieues de Bergerac.

SAINT FÉLIX,

ABBÉ DE RHUIS.

Félix, né d'honnêtes parents bretons au x^e^ siècle, fut conduit par la grâce dans le chemin de la perfection. Après qu'il se fut fait religieux, il ramena à Dieu le jeune Gulstan, qui, embauché par des pirates, avait été complice de leurs brigandages. Gulstan se rendit aussitôt à l'abbaye, y fut admis, et devint bientôt un modèle pour les religieux ses Frères, ce qui fit que le duc de Bretagne, attristé par la décadence où il voyait tomber ses monastères, demanda à l'abbé de Fleury quelques moines qui pussent relever ces maisons, où la règle chancelait. Cet abbé, qui était Gauzlin, lui envoya Félix, qui, par seize ans d'efforts, de mansuétude et de zèle, releva tous ces lieux saints qui tombaient. L'archevêque de Bourges, Aimon de Bourbon, lui donna la

Digitized by Google

bénédiction abbatiale; dès lors il fut abbé de Rhuis, qu'il gouverna très-heureusement, en visitant fréquemment les autres monastères rentrés dans les voies saintes. Et il alla recevoir la récompense promise aux bons serviteurs le 9 mars 1038.

SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE,

CLARISSE.

Catherine naquit à Bologne, en Italie, le 8 septembre 1413, d'une des premières familles du pays. L'amour de la vertu parut avoir prévenu en elle l'usage de la raison. A l'âge de douze ans, on la mit auprès de la princesse Marguerite, fille de Nicolas d'Est, marquis de Ferrare, en qualité de demoiselle d'honneur. On fut charmé de la modestie et de la sagesse qu'elle fit paraître dans une si grande jeunesse; mais l'expérience qu'on voulut lui donner des délices de la vie, ne servit qu'à l'en dégoûter et à lui inspirer de l'aversion et du mépris pour toutes les vanités du siècle.

Il y avait deux ans qu'elle était auprès de Marguerite lorsqu'on maria cette princesse. Catherine profita de cette circonstance pour recouvrer sa liberté, et se retira dans une communauté de religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François. Elle y apprit à renoncer non-seulement aux espérances trompeuses du monde, mais encore à elle-même, par la mortification des sens et les exercices de la piété.

Cette société ayant été érigée six ans après en un monastère de religieuses sous le nom du Corps-du-Christ et sous la règle de Sainte-Claire, Catherine s'y engagea par la profession des vœux solennels; et ce fut alors qu'elle se vit attaquée par de violentes tentations, dont la grâce la rendit victorieuse.

Après de longs combats, elle fit paraître une constance admirable à se tenir ferme dans sa vocation contre les sollicitations de tout genre. Pour y parvenir, elle se priva des attraits de la retraite et de la vie solitaire, où son inclination la portait, et se chargea de tout ce qu'il y avait de plus pénible et de plus humiliant dans les offices de la maison, occupant sa charité à servir les Sœurs en santé et en maladie.

Digitized by Google

Dieu fit connaître combien la conduite de sa servante lui était agréable par les faveurs extraordinaires dont il l'honora : ce qui ne servit qu'à la rendre encore plus humble, plus mortifiée et plus détachée des choses de la terre. Quelque soin qu'elle prît pour cacher son mérite aux yeux des hommes, elle ne put empêcher que la connaissance qu'on en eut ne fît souhaiter de la voir chargée de la conduite des autres.

Les habitants de Bologne ayant fondé un monastère de l'Ordre de Sainte-Claire, envoyèrent des députés à Ferrare pour demander à l'abbesse une supérieure qui pût, par sa vertu, mettre la nouvelle maison en réputation. Celle-ci promit de leur donner une autre sainte Claire, et leur envoya Catherine, qui par ce moyen retourna dans le lieu de sa naissance.

On vit bientôt l'accomplissement des promesses et des prédictions de l'abbesse de Ferrare. Le bruit de la sainteté de Catherine se répandit en peu de temps dans la ville, et attira un grand nombre d'âmes choisies de Dieu, pour servir sous sa conduite dans cette nouvelle maison.

Catherine avait un zèle extraordinaire pour la conversion des pécheurs, qu'elle ne cessait de solliciter par ses larmes et ses prières. Son amour pour l'oraison et sa fermeté au milieu des épreuves intérieures qu'elle eut à souffrir, firent d'elle un spectacle digne des Anges. Pénétrée des sentiments de l'humilité la plus profonde, elle ne désirait rien tant que de servir ses Sœurs. Son éminente vertu fut récompensée dès cette vie par des miracles et par le don de prophétie.

Elle eut la consolation de voir ses religieuses marcher avec ardeur dans le chemin de la perfection, par les instructions et les exemples qu'elle leur donnait. On peut mettre au nombre de ces instructions une partie de ses écrits, tant en italien qu'en latin, qu'elle savait fort bien. Le plus célèbre de ses ouvrages est le livre de *Sept Armes spirituelles,* qu'elle composa pour les personnes qui ont à combattre des ennemis intérieurs. On lui attribue aussi des révélations, mais elles n'ont été publiées que longtemps après sa mort.

Sainte Catherine de Bologne rendit son âme à son divin Créa-

Digitized by Google

teur le 9 mars de l'an 1463; elle avait cinquante-neuf ans et demi de religion.

Dieu opéra des merveilles après sa mort en témoignage de la gloire dont il l'avait couronnée. Son corps reçut d'abord la sépulture convenable à une humble religieuse; mais bientôt on la déterra pour la mettre dans un cercueil honorable, et quoique la terre l'eût froissée et noircie, la chair devint en peu de moments aussi vermeille que celle d'une personne endormie. Ce miracle et quelques autres qui eurent lieu sur ce tombeau firent qu'on tira ce saint corps du cercueil, et qu'on l'exposa à la vue. On le vénère encore à Bologne dans l'église des Clarisses. Il est assis dans une espèce de tabernacle vitré et grillé, vêtu d'une étoffe grise, mais précieuse et couverte de dentelle d'argent et de pierreries. Le visage, les pieds et les mains sont découverts. La main droite tient un petit Crucifix d'argent, et sous la gauche est le livre des *Sept Armes spirituelles*.

Clément VIII inséra le nom de Catherine de Bologne dans le martyrologe romain, et Benoît XIII expédia la bulle de sa canonisation.

LE BIENHEUREUX HERMAND DE GERSTADEM,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Hermand, né en Saxe, ayant embrassé l'Ordre de Saint-François, s'y distingua par son humilité et son zèle pour la propagation de la foi. Il remplissait les plus basses fonctions de la communauté avec une extrême satisfaction, et se croyait toujours trop heureux de pouvoir être utile.

Il allait seul, et au danger d'être dévoré par les bêtes féroces, dans les lieux les plus écartés, pour y instruire les familles qui y étaient retirées; et soit dans l'instruction, soit dans la confession, il préférait les pauvres, parce que, disait-il, « il se trouve toujours assez de gens qui prennent soin des riches, tandis que ceux qui habitent les campagnes sont abandonnés et vivent dans la misère et dans l'ignorance des vérités du salut. »

Jamais on ne porta plus loin que ne l'a fait le Bienheureux Hermand l'amour de la pauvreté religieuse : il ne réservait à

Digitized by Google

son usage que ce dont une extrême nécessité le forçait d'user, et il trouvait tant de satisfaction à servir les pauvres de la campagne que, dans les courses multipliées qu'il faisait pour les aller entretenir des vérités de la religion, il ne prenait souvent, pendant plusieurs jours de suite, qu'un peu de pain noir et d'eau.

Dieu fit éclater les vertus de son serviteur par plusieurs miracles opérés pendant sa vie et après sa mort, qui eut lieu à Mulhausen, en Thuringe, dans le cours de l'année 1287.

LA VÉNÉRABLE SŒUR MARIE DE LA PASSION,

CLARISSE CAPUCINE.

Cette sainte religieuse naquit à Paris au commencement du XVII^e^ siècle, de parents avantagés de la fortune. Dès sa première enfance elle donna des marques de son penchant à la piété et à l'étude des saintes lettres. Elle n'avait que quatre ans lorsqu'elle s'adonna à fréquenter les Cordelières du faubourg Saint-Marcel; une maison que son père fit bâtir dans leur voisinage en fut l'occasion. Elle fut mise ensuite aux Ursulines pour y recevoir les premiers éléments de l'éducation; elle témoigna du goût pour la langue latine, et en prit des leçons dans cette maison, où une religieuse qui l'entendait bien, l'enseignait. Dans la suite Marie se rendit habile dans cette langue, qui paraît avoir été familière aux religieuses de Sainte-Claire en ces temps-là.

Rentrée à l'âge de neuf ou dix ans dans le sein de sa famille, cette pieuse fille s'appliqua avec succès aux soins domestiques, mais sans perdre de vue le dessein qui la pressait de plus en plus de se consacrer à Dieu. Elle crut qu'il était temps de s'en ouvrir à ses parents; mais elle les trouva dans des dispositions contraires aux siennes. Ils voulaient absolument la retenir dans le monde; et, se servant de leur ascendant, ils lui firent accepter, par la seule crainte de leur déplaire, un anneau qui devenait le premier gage de l'union qu'ils voulaient lui faire contracter avec un homme revêtu d'une charge honorable au parlement de Paris.

Quand la pieuse fille vit que sa famille voulait user d'autorité, elle déclara les motifs qui la faisaient résister à leur volonté, et

Digitized by Google

annonça qu'elle avait choisi Jésus-Christ pour époux. Il y eut sur cet aveu de grandes contestations, surtout de la part de sa mère; mais ayant mis son aïeule dans ses intérêts, elle obtint enfin la permission de suivre son penchant. Elle entra alors aux Cordelières, avec qui elle avait formé ses premières liaisons de piété; elle n'avait que douze ans, et aima mieux faire un noviciat de quatre années que d'attendre dans le monde qu'elle eût atteint l'âge de seize ans, requis alors pour s'engager dans la religion.

Sa famille n'avait pu lui refuser quelques bijoux de valeur : elle en employa le prix à décorer la chapelle de la très-sainte Vierge et à mettre un pauvre écolier en état de continuer ses études, ne se réservant absolument rien pour elle.

Durant le noviciat de Marie, ses parents firent d'incroyables efforts pour la rappeler au monde, où ils lui faisaient entrevoir les avantages les plus flatteurs. Une tante qu'elle avait dans ce même couvent, et qui y jouissait d'une grande réputation de piété, lui fit subir les plus rudes épreuves : elle alla même jusqu'à la traiter cruellement. L'abbesse des Cordelières, qui en fut informée, craignant que ces violentes épreuves ne dégoûtassent la novice, l'appela auprès d'elle, et sonda ses sentiments; mais c'était la plus parfaite vocation qui avait déterminé Marie, et elle répondit nettement que, n'ayant point été appelée à la religion par égard pour sa tante, elle ne la quitterait pas pour les traitements qu'elle en avait reçus.

Lorsque le temps de prononcer ses vœux approchait, plusieurs de ses compagnes imaginèrent qu'elle n'avait quitté le monde que pour quelques désagréments qu'elle y avait éprouvés. Ce bruit s'accrédita, et le moment de s'unir à son céleste Époux allait être différé. Marie alors prit le livre des Évangiles, et l'ayant ouvert, elle mit la main dessus, et protesta en présence de toute la communauté de la pureté des motifs qui l'animaient.

On n'exigea pas d'autres preuves de sa sincérité, que sa conduite avait d'ailleurs confirmée, et elle fut admise.

Son premier soin fut de bien saisir l'esprit de sa règle et de la pratiquer sans exception. Cette règle, dont saint François est l'auteur, avait reçu plusieurs adoucissements par la bulle du Pape

Digitized by Google

Urbain IV, et cette mitigation, qui autorisait certaines propriétés, ne s'accordait pas avec l'esprit d'abnégation totale et la parfaite pauvreté dont Marie faisait profession. Elle entreprit de réformer ses Sœurs, et y réussit en partie : ce qui lui acquit l'estime des amateurs de l'exacte discipline.

Ne pouvant parvenir à détruire tout ce qu'elle regardait comme des abus, elle résolut de tendre à la perfection dans le plus grand secret. Elle endossa la haire et le cilice, se donna de sanglantes disciplines, et ajouta aux jeûnes de sa règle les plus rigoureuses abstinences, les veilles et l'oraison continuelle. Des religieux de l'Ordre des Capucins, qu'elle eut occasion de voir, fortifièrent par leurs discours son amour pour la vie pénitente, et elle ne put les entendre parler de la vie que menaient les Capucines sans désirer de se joindre à leur réforme. On lui fit apercevoir beaucoup d'obstacles dans cette mutation ; mais elles ne firent qu'échauffer son courage.

La circonstance du jubilé de l'an 1625 lui donnant la faculté de se choisir un confesseur dans le grand nombre de ceux approuvés par l'ordinaire, elle s'adressa à M. Rousse, docteur de Sorbonne et curé de Saint-Roch. Ce pasteur approuva sa résolution, et se chargea de solliciter à Rome la bulle de translation. Il lui conseilla cependant de tâcher d'obtenir l'agrément de ses supérieures : elle fit tout ce qu'elle put faire à cet égard, mais il fallut employer l'autorité pour la retirer des Cordelières, quand la bulle fut arrivée.

Marie avait passé environ quatorze ans dans le monastère des Cordelières quand elle fut conduite par le curé de Saint-Roch et par ses parents à celui des Capucines de Paris, où elle fut reçue avec beaucoup de vénération et de grandes démonstrations de joie. Il lui fallut subir un nouveau noviciat, et le temps de la probation fini, elle fut solennellement admise à la profession.

' Elle avait édifié les Cordelières ; mais, plus libre dans ce nouvel asile, elle y donna l'exemple de toutes les vertus, de toutes les mortifications qui furent mises en pratique dans les déserts de la Thébaïde. Douce, compatissante, charitable envers toutes ses Sœurs, elle était impitoyable envers son propre corps, qu'elle ne

Digitized by Google

revêtait que de vieux habits, et qu'elle n'alimentait que d'un peu de soupe et de légumes crus, presque sans assaisonnement.

Jamais on ne porta plus loin la chasteté, l'obéissance, l'abnégation et les autres vertus recommandées par le saint Patriarche. Le zèle de la maison de Dieu la dévorait, et pour y satisfaire, elle ne manquait jamais de ressources. Elle décora l'église, elle soulagea les infirmes et les pauvres, et cela sans posséder quoi que ce soit.

Son humilité lui fit éluder l'élection à diverses charges où ses Sœurs voulaient l'élever; cependant, contrainte par l'obéissance, elle en accepta quelques-unes dont elle s'acquitta dignement; mais elle ne goûtait de vraie satisfaction que dans les emplois inférieurs, et pour se disculper des plus élevés, elle se chargeait, aux yeux des supérieurs, dans le cours de leurs visites, de fautes qu'elle croyait capables de la faire redescendre dans l'état commun, quoiqu'elles ne valussent pas même la peine qu'on y fît attention.

La sacristie, la cuisine, le jardin, l'infirmerie partageaient ses soins dans le jour; elle passait la nuit à méditer, à prier, et néanmoins elle ne manqua jamais aux offices, à moins que quelque maladie violente ne la retînt.

Parvenue à un âge avancé, l'abbesse lui ordonna d'adoucir son régime austère et de vivre comme la communauté; Marie y consentit, mais en demandant en grâce que les restes de ses Sœurs fussent son unique subsistance. Elle recueillait le lundi de quoi vivre toute la semaine, et il fallut encore employer l'autorité pour la forcer à ne pas manger des aliments qui se gâtaient dans le cours d'une semaine.

Tant de vertus ne demeurèrent pas ensevelies dans son cloître à Paris : sa réputation de sainteté perça jusqu'en Portugal, où la reine, qui était de la maison de Mercœur, voulut l'attirer pour un établissement de religion qu'elle projetait. Marie se disposa à passer la mer pour se rendre à Lisbonne, étant âgée de soixante-dix ans; mais ses supérieurs ne jugèrent pas à propos de l'exposer à ce pénible voyage, et ayant différé pendant près de six ans à lui expédier l'obédience, Dieu l'appela à lui dans cet intervalle.

Digitized by Google

Après avoir vécu plus de quarante-sept ans dans la famille des Capucines, sans quitter la haire et le cilice, sans rien relâcher de ses premières austérités et de son admirable ferveur, Marie de la Passion, qui souffrait depuis longues années de l'asthme et de la goutte, au point d'avoir de gros nœuds à tous les doigts de ses pieds et de ses mains, céda, le 5e jour de mars 1673, qui était un dimanche, à une fièvre violente qui lui causa de grandes douleurs au côté. Elle supporta les angoises de ce mal avec la plus grande résignation jusqu'au jeudi suivant. Dans cet espace de temps elle reçut le saint Viatique, et rendit enfin son âme à son Créateur au milieu des actes de foi, d'amour et d'espérance, le 9e jour du même mois, vers les six heures du matin, emportant avec elle les regrets et la vénération de ses Sœurs, qui n'en furent consolées que par l'espoir qu'elle était couronnée dans l'autre vie.

Cette pieuse fille a laissé, outre les Annales de son Ordre pendant les années qu'elle y a vécu, un testament spirituel, ainsi que nous l'apprend son historien, le P. Archange Parfait, Capucin, dont les ouvrages, comme ceux de cette sainte religieuse, sont restés manuscrits.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 9 mars de l'an 1449, en un temps de peste, le Frère lai d'un couvent voisin d'Astorga, gardant les troupeaux de sa maison, vit paraître devant lui, dans un nuage lumineux, une brillante image de la très-sainte Vierge, qui tenait à la main une grande Croix, et qui lui dit : « Porte cette Croix à l'Évêque d'Astorga; dis-lui qu'il la place sur l'autel de ma chapelle au couvent de Sainte-Jeanne, et la peste qui désole le pays s'arrêtera. Le saint Évêque alla en procession recueillir la sainte image, l'emporta au lieu qu'elle désignait, lui remit sa Croix dans la main, et la peste disparut[1].

Lorsque sainte Françoise Romaine fondait l'Ordre des Oblates de Marie, la très-sainte Vierge lui apparut tenant l'Enfant Jésus

[1] *Légendes des saintes images*, p. 281.

Digitized by Google

dans ces bras; elle était accompagnée de l'apôtre Saint-Paul, de saint Benoît et de sainte Marie-Madeleine. Notre Seigneur assura d'abord à la sainte fondatrice que sa congrégation serait protégée de Dieu; puis la très-sainte Vierge lui dit, en lui montrant saint Paul, saint Benoît et sainte Madeleine : « Voilà, ma fille, ceux qui vous obtiendront au Ciel des grâces et des bénédictions. » Et elle daigna ensuite lui donner diverses instructions pour l'utilité de la congrégation nouvelle. Car Marie, Reine des vierges, est aussi la Mère de tous les Ordres religieux destinés à sanctifier les vierges consacrées à Dieu.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sainte Françoise, veuve, célèbre par sa noblesse, par la sainteté de sa vie et par le don des miracles.

A Sébaste en Arménie, les saints quarante soldats cappadociens, que le juge Agricolaüs fit mourir du temps de l'empereur Licinius, et qui, après avoir enduré les chaînes et les prisons pleines d'infection, après avoir eu le visage meurtri de pierres, furent, dans le temps de l'hiver le plus rigoureux, exposés nus à l'air, durant une nuit entière, sur un étang glacé, où le froid les pénétra de tel sorte que leurs corps s'ouvraient de toutes parts; enfin on leur brisa les jambes, et ils achevèrent ainsi leur martyre. Les plus considérables d'entre eux étaient Cyrion et Candide. Saint Basile et plusieurs autres Pères ont célébré dans leurs écrits la gloire de ces saints Martyrs. On solennise leur fête le jour suivant.

A Nysse, le décès de saint Grégoire, évêque, frère de saint

[1] SEPTIMO IDUS MARTII.

Romæ, sanctæ Franciscæ viduæ, nobilitate generis, vitæ sanctitate et miraculorum gratia celebris. — Apud Sebasten Armeniæ, natalis sanctorum quadraginta militum cappadocum, qui tempore Licinii imperatoris, sub præside Agricolao, post vincula et carceres teterrimos, post cæsas lapidibus facies, frigidissimo hiemis tempore supra stagnum rigens pernoctare nudi sub dio jussi sunt; ubi gelu constricta eorum corpora disrumpebantur, ac demum crurifragio martyrium consummarunt. Erant autem inter eos nobiliores Cyrion et Candidus, quorum omnium præclaras glorias sanctus Basilius, aliique Patres scriptis suis celebrarunt, quorum festivitas sequenti die celebratur. — Nyssæ, depositio sancti Gregorii episcopi, fratris beati Basilii Magni, vita et

Digitized by Google

Basile le Grand, célèbre par son érudition et par l'innocence de sa vie. Il eut sous Valens, empereur arien, la gloire d'être chassé de sa ville épiscopale pour la défense de la foi catholique.

A Barcelone, en Espagne, saint Pacien, évêque, puissant en paroles et en œuvres; étant parvenu à une extrême vieillesse, il mourut saintement, du temps de l'empereur Théodose.

En Moravie, les saints évêques Cyrille et Méthode, qui attirèrent à la foi de Jésus-Christ plusieurs peuples de ces contrées, avec leurs rois.

A Bologne, sainte Catherine, vierge de l'Ordre de Sainte-Claire, illustre par la sainteté de sa vie, et dont le corps est honoré en cette ville d'un culte particulier.

Additions des autres martyrologes.

Saint Dionathée, révéré chez les Éthiopiens.

Sainte Mella, veuve chrétienne, qui fut abbesse en Irlande au VIII^e^ siècle.

Saint Alexandrin, confesseur à Clermont, en Auvergne.

Le Bienheureux Rosa, évêque d'York, en Angleterre.

Saint Ceslas, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, à Prague.

Saint Hagiodule, abbé de Saint-Gérasime, en Palestine, cité par le Vénérable Jean Moschus dans son *Pré spirituel.*

La Vénérable Néphalie, recluse au mont Ida.

Saint Salmon, pèlerin honoré à Aix-la-Chapelle.

Le Bienheureux Gauthier, solitaire au diocèse de Vicence, avec saint Thibaut de Provins.

Sainte Onzinie, honorée dans le diocèse de Mende, où elle a une église.

Saint Vaudrice, abbé de Saint-Èvre de Toul.

eruditione clarissimi, qui, ob fidei catholicæ defensionem sub Valente imperatore Ariano civitate sua pulsus est. — Barcinone, in Hispania, sancti Paciani episcopi, tam vita quam sermone conspicui, qui tempore Theodosii principis in ultima senectute finem vitæ sortitus est. — In Moravia, sanctorum episcoporum Cyrilli et Methodii, qui multas illarum regionum gentes cum earum regibus ad fidem Christi perduxerunt. — Bononiæ, beatæ Catharinæ virginis, Ordinis sanctæ Claræ, vitæ sanctitate illustris, cujus corpus magno cum honore ibidem colitur.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Dardant, curé de Bénévent, au département de la Creuse, refusa le serment schismatique, fut emprisonné à Limoges, puis, en 1794, conduit à Rochefort pour être déporté, fut remis à terre, puis repris en 1795, relaché ensuite ; mais toujours traqué et malade, il se fit porter à l'hôpital de Limoges, où il mourut le 9 mars 1798.

Edmond-Antoine Lacour, prêtre Capucin à Besançon, sous le nom de Zéphirin, s'en alla en pèlerinage en Suisse, à Notre-Dame-des-Ermites. Arrêté à son retour, il fut envoyé à Pontarlier, et jugé là comme émigré rentré; il fut condamné à mort, et guillotiné le 9 mars 1794 à Besançon.

Digitized by Google

DIXIÈME JOUR DE MARS.

Les quarante Martyrs de Sébaste. — Saint Caius et saint Alexandre, martyrs. — Sainte Théosébie. — Sainte Disciola, vierge. — Sainte Anastasie la Patricienne. — Saint Macaire, évêque de Jérusalem. — Saint Anect et ses compagnons, martyrs. — Saint Mac Kessoge, évêque en Écosse. — Saint Himelin d'Écosse et saint Ymelin, abbé de Lagny. — Saint Droctovée, abbé de Saint-Vincent ou Saint-Germain-des-Prés. — Saint Attale, abbé de Bobbio. — Le Bienheureux André, abbé de Saint-Fidèle. — Le Bienheureux Pierre de Palerme, Frère-Prêcheur. — Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE.

Au mois de janvier 313, l'empereur Licinius, d'accord avec l'empereur Constantin, dont il venait d'épouser la sœur, publia un édit favorable aux Chrétiens. Au mois de mai de la même année, l'empereur Licinius, ayant invoqué le Dieu des Chrétiens avec son armée, remporta une victoire complète sur le persécuteur Maximin-Daïa, et extermina toute la race des empereurs persécuteurs, Dioclétien, Galérius, Maximin et Sévère. En 315, l'empereur Licinius commence à persécuter les Chrétiens. En 324, l'empereur Licinius est défait dans une grande bataille, il perd l'empire et la vie; sa race est exterminée comme celle de Dioclétien, de Galérius et de Maximin-Daïa.

Dans la persécution de Licinius, la ville de Sébaste, en Arménie, vit deux glorieux triomphes de Martyrs : d'abord celui de saint Blaise, son évêque, ensuite celui de quarante soldats.

Ils étaient de différents pays, mais unis entre eux comme des frères par la même valeur guerrière, et plus encore par la même foi chrétienne. Leur bataillon était renommé par sa bravoure. Un jour que la division dont ils faisaient partie prit la fuite, non-seulement ils ne s'enfuirent pas, mais ils résistèrent seuls à toute

Digitized by Google

l'armée ennemie, sans que pas un des quarante succombât. Aussi étaient-ils regardés comme les modèles des braves.

L'empereur Licinius ayant donc envoyé l'ordre de sacrifier aux idoles, le gouverneur Agricolaüs fit venir les quarante, et leur dit : « Vous avez montré à tous votre confraternité à la guerre par votre accord parfait et par la victoire; tous vous avez commandé à l'armée. Montrez donc le même accord à cette heure. Obéissez aux lois impériales et sacrifiez aux dieux avant les tourments. » Les Saints répondirent au gouverneur : « Lorsque nous nous battions pour un empereur mortel, nous remportions la victoire, ainsi que vous le savez bien vous-même; combien plus, nous battant pour le Souverain immortel, vaincrons-nous ta méchante volonté? » Agricolaüs dit : « On vous propose de deux choses l'une : ou de sacrifier aux dieux et de recevoir de grands honneurs, ou bien, si vous ne sacrifiez pas, d'être privés du baudrier et de la milice. Réfléchissez donc, et choisissez ce qui vous est plus avantageux. » Les Saints répondirent : « Le Seigneur pourvoira ce qui nous convient. » Le gouverneur dit : « Ne m'apportez point beaucoup de paroles, mais, revenant demain, sacrifiez aux dieux. » Et il les fit mettre en prison. Les Saints y étant entrés prièrent ainsi à genoux : « Seigneur, délivrez-nous des tentations et des piéges de ceux qui opèrent l'iniquité. » Le soir venu ils se mirent à chanter ce psaume : « Celui qui habite dans l'assistance du Très-Haut se repose dans la protection du Dieu du Ciel. Il dira au Seigneur : Vous êtes mon défenseur et mon refuge. Il est mon Dieu, et j'espèrerai en lui, etc. » C'est un des psaumes que l'Église récite ou chante dans sa prière du soir. Quand les quarante soldats eurent fini le psaume, ils prièrent. Puis, se levant, ils se mirent à réciter des psaumes jusqu'au milieu de la nuit. Le chef du premier chœur s'appelait Cyrion, le chef du second Candide. A minuit, le Sauveur leur apparut, et dit : « Votre commencement est bon; mais qui persévèrera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » Or, tous entendirent cette voix et furent saisis de crainte, et restèrent sans dormir jusqu'au jour.

Le gouverneur, ayant convoqué tous ses amis, fit venir les

Digitized by Google

Saints, et se mit à leur dire : « Je vous parle sincèrement : parmi tous les soldats de l'empereur, il n'y en a point comme vous de si dignes d'éloges ni que nous aimions tant. Ne veuillez pas tourner cet amour en haine. Il dépend de vous de choisir. » Saint Candide, faisant allusion au sens que présente en grec le nom d'Agricolaüs, répondit : « C'est bien à propos que l'on vous a donné le nom de flatteur agreste. » Le gouverneur reprit : « Ne vous ai-je pas dit qu'il dépend de vous de choisir la haine ou l'amour? » Candide répondit : « Puisque cela dépend de nous, eh bien! nous vous haïssons, et nous aimons Dieu. Nous étant donc odieux, ne veuillez pas nous aimer. » Agricolaüs, rugissant comme un lion, les fit charger de chaînes et conduire en prison. Saint Cyrion lui dit : « Vous n'avez pas le pouvoir de nous punir, mais seulement de nous interroger. » Le gouverneur eut peur et ordonna au geôlier de leur ôter les chaînes, mais de les garder avec soin en attendant l'arrivée de Lysias, commandant général des troupes. Dans l'intervalle, saint Cyrion exhortait ses camarades jour et nuit. Il leur disait : « Suivant la disposition de Dieu, nous avons été amis dans cette milice temporelle, ne nous séparons donc pas; mais comme nous avons été unanimes dans la vie, soyons-le dans le martyre. Vaillants ici-bas et obéissants au souverain temporel, hâtons-nous d'être trouvés tels devant le souverain Dieu.

Après sept jours, Lysias arriva de Césarée, en Cappadoce, à Sébaste. Le huitième, étant assis sur le tribunal avec le gouverneur, il donna ordre d'amener les Saints. En route, Cyrion les exhortait, disant : « Tenons ferme, et soutenons-nous les uns les autres. Quand nous marchions à la bataille, n'invoquions-nous pas le Seigneur? et il nous assistait, et nous remportions la victoire. Rappelez-vous ce combat mémorable où tous les autres s'enfuirent, nous ne restâmes que nous, quarante, au milieu des ennemis. Nous invoquâmes le Seigneur avec larmes, et il nous donna la valeur : nous tuâmes les uns et mîmes en fuite les autres, et pas un de nous ne fut blessé par une si grande multitude. Aujourd'hui nous avons trois adversaires qui cherchent à nous abattre : Satan, le général et le gouverneur, et ces trois

Digitized by Google

sont un. Et nous nous laisserions vaincre par ces trois? Non, non, je vous en prie; mais, comme toujours, invoquons le Seigneur, et ni les chaînes ni les tourments ne nous abattront. Quand nous allions à la guerre ou au combat, ne disions-nous pas ce psaume : « Dieu, sauvez-moi en votre nom, et dans votre vertu délivrez-moi; Dieu, exaucez ma prière et écoutez les paroles de ma bouche? Disons-le maintenant, et le Seigneur nous exaucera et nous soutiendra. » Et pendant qu'on les conduisait au tribunal, ils récitaient ce psaume, qui est le LIII^e^.

Tout le monde était accouru au spectacle. Les quarante s'étant présentés devant le général et le gouverneur, le général dit en les regardant : « Voilà des hommes qui veulent qu'on les persuade, afin de recevoir de plus grands honneurs. Dans la réalité, ils en sont dignes. Je vous propose donc de deux choses l'une, ou de sacrifier aux dieux pour recevoir de moi des honneurs et des récompenses, ou bien, si vous n'obéissez pas, d'être privés du baudrier et de la milice, et livrés au châtiment. » Saint Candide répondit : « Recevez nos baudriers et même nos corps, car nous n'estimons rien ni personne au-dessus du Christ. » Alors le général ordonna de leur meurtrir le visage avec des pierres. Candide dit : « Commandant de ténèbres et docteur d'iniquité, commence à le faire, et tu verras ton châtiment. » Le gouverneur, frémissant contre les militaires qui servaient d'exécuteurs, leur dit : « O mauvais ministres, pourquoi ne faites-vous pas plus promptement ce qui vous est commandé? » Les exécuteurs prirent donc des pierres, mais ils se frappaient eux-mêmes. Ce qui donna aux Saints de Dieu une nouvelle confiance. Le général en fureur prit une pierre pour frapper un des Saints au visage; mais le coup porta sur la mâchoire du gouverneur, de manière à le blesser grièvement. Saint Cyrion dit alors : « Seigneur, les ennemis qui nous attaquent ont été affaiblis eux-mêmes et sont tombés. Que vraiment leur glaive entre dans leurs propres cœurs, et que leur arc soit brisé! » Le gouverneur dit : « Par les dieux! ces gens usent de magie pour ne pas sentir nos tourments, mais nous les renvoyer. » Les Saints comparèrent le gouverneur à la tête du diable, le général à la queue, et dirent ;

Digitized by Google

« Vous êtes tous deux ministres de Satan. Si vous ne l'avez pas vu dès les premiers tourments, essayez-en d'autres. » Les exécuteurs dirent aux Saints : « Insensés et ennemis de la bonté des dieux, pourquoi ne leur sacrifiez-vous pas? » Saint Cyrion répondit : « Nous adorons un seul Dieu et Jésus-Christ, son Fils, et l'Esprit-Saint, qui a la puissance de diriger notre bouche selon la vérité, afin que nous recevions des couronnes incorruptibles, en triomphant de vos malicieuses inventions. »

Alors le général les fit reconduire en prison, pour prendre le temps de savoir qu'en faire. Arrivé en prison, saint Cyrion se mit à chanter le psaume CXXII : « J'ai levé mes yeux vers vous, qui habitez dans les Cieux. » Quand ils eurent fini, une voix se fit entendre; le Sauveur leur apparut et dit : « Qui croit au Père, au Fils et au Saint-Esprit, celui-là vivra, quand même il serait mort. Ayez confiance et ne craignez pas les peines qu'ils peuvent vous faire, car elles ne durent qu'un temps. Encore un peu de patience, et vous serez couronnés. » Ils passèrent toute la nuit dans la joie du Christ.

Le lendemain, quand ils parurent devant le général et le gouverneur, ils virent un noir démon, tenant un glaive et un serpent, et disant à l'oreille d'Agricolaüs : « Tu es à moi, courage! » Les Martyrs, debout au milieu du peuple, dirent aux deux magistrats : « Pourquoi tant de délais? Faites promptement ce que vous voulez faire. » Le gouverneur irrité ordonna de leur mettre une corde au cou de chacun, et de les traîner sur un étang près de la ville, et qui alors était glacé comme au fort de l'hiver; à côté se trouvait un bain chaud pour celui qui voudrait s'y retirer en renonçant à Jésus-Christ. Vers le soir, les quarante furent exposés sur la glace, tout nus et par un vent très-froid. A la première heure de la nuit, leurs membres, gonflés par un froid excessif, se gerçaient de toutes parts. L'un des quarante, perdant courage, entra dans le bain; mais à peine eut-il senti la chaleur, qu'il expira. Les autres se mirent à prier tout d'une voix : « Seigneur, n'exercez pas votre colère sur nous dans les fleuves, ni votre fureur dans la mer. Celui qui s'est séparé de nous s'est écoulé comme de l'eau, et tous ses os ont été dispersés.

Digitized by Google

Mais nous ne nous éloignons pas de vous, parce que vous nous donnerez la vie et que nous vous invoquerons. Toutes les créatures vous louent, les dragons et tous les abîmes. Tout obéit à votre parole, Seigneur, le feu, la grêle, la neige, la glace, le souffle des tempêtes. Vous seul marchez sur les ailes des vents. Vos pas foulent la mer comme la terre ferme. Exaucez-nous, Seigneur, comme vous avez exaucé Jacob quand il fuyait la colère de son frère Ésaü. Délivrez-nous, Seigneur, comme vous avez délivré de la tentation Joseph, qui a été vendu en figure de vous; comme vous avez exaucé Moïse, faisant des prodiges en Égypte, divisant la mer et conduisant votre peuple par le désert. Exaucez-nous, Seigneur, comme vous avez daigné exaucer vos Apôtres, quand les impies leur défendaient de parler en votre nom : ainsi maintenant exaucez-nous et délivrez-nous dans votre miséricorde, de peur que cette tempête ne nous abîme, et que cette glace ne nous absorbe. Secourez-nous, ô notre Sauveur, parce que nous plongeons dans la mer et que nos pieds sont teints de notre sang. Seigneur, adoucissez la rigueur de ce froid, afin que tout le monde connaisse que nous avons crié vers vous. »

Et à la troisième heure de la nuit, le soleil se leva sur eux avec une chaleur d'été, et la glace se fondit, et l'eau devint chaude. Or, tous ceux qui les gardaient étaient plongés dans un profond sommeil; il n'y avait à veiller que le concierge, qui écoutait avec attention tout ce que disaient les Martyrs dans leur prière, et qui considérait en lui-même comment celui qui s'était retiré dans le bain y était mort aussitôt, tandis que ceux qui priaient sur la glace vivaient encore. Quand il les aperçut entourés de lumière, il regarda au Ciel, pour voir d'où venait cette lumière, et il vit des couronnes descendre du Ciel au nombre de trente-neuf, et il disait en lui-même : Comment, puisqu'ils sont quarante, y a-t-il une couronne de moins? Et il comprit que celui qui s'était réfugié dans le bain avait été réprouvé et ne comptait plus parmi les quarante. Aussitôt réveillant les gardes, il jeta ses vêtements devant eux, et il sauta dans l'étang, en criant : « Moi aussi je suis Chrétien. » Et se plaçant au milieu des quarante, il dit : « Seigneur Dieu, je crois en vous comme

Digitized by Google

ceux-ci; mettez-moi de leur nombre, et rendez-moi digne de souffrir pour vous des tourments et des tentations, afin que moi aussi je me retrouve en vous. « Saint Cyrion s'écria aussitôt : « Quel dieu est grand comme notre Dieu? Vous êtes le seul Dieu qui fassiez ces grands miracles. Vous tournez pour nous ceux qui étaient contre nous, suppléant le nombre de la quatrième dizaine, afin que l'esprit malin ne se réjouisse pas d'avoir rendu notre bataillon imparfait, mais qu'il gémisse de se voir confondu d'un opprobre éternel. » En effet Satan, prenant une forme humaine, se lamentait devant eux : « Malheur à moi, je suis vaincu par les Saints et devenu un objet de risée, pour n'avoir pas eu de bons ministres; autrement je n'eusse pas été vaincu. Maintenant je tournerai le cœur du juge, pour qu'il brûle les corps des Saints et les jette dans le fleuve, afin qu'au moins on ne trouve pas leurs reliques. »

Au matin, les persécuteurs étant arrivés sur les lieux, virent le concierge debout au milieu des Martyrs. Ils demandèrent aux soldats ce qu'ils avaient donc vu pour faire cela. Les soldats répondirent : « Nous étions accablés de sommeil, mais le concierge veilla toute la nuit. Tout d'un coup il nous réveilla, et nous le vîmes environné d'une grande lumière. Mais lui, jetant aussitôt ses habits, entra vers eux dans l'étang, en s'écriant : Moi aussi je suis Chrétien! » Les persécuteurs ordonnèrent alors de tirer les Martyrs hors de l'étang, et, avec des barres de fer, de leur briser les jambes, le dos et les autres ossements. La mère de l'un d'eux était présente. Or son fils, nommé Méliton, était le plus jeune. Elle craignait pour lui qu'il n'eût peur. Elle tendait continuellement ses mains vers lui, disant : « Bien-aimé fils, encore un peu de courage, afin que vous soyez parfait; ne craignez pas, voilà Jésus-Christ qui vous assiste et vous soutient. » Or, pendant qu'on leur brisait les jambes et qu'ils expiraient, ils disaient : « Notre âme a été délivrée comme un passereau du piége des chasseurs; le piége a été brisé, et notre âme est sauve. Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le Ciel et la terre. » Et tous disaient : Amen, en rendant leurs âmes à Dieu.

Digitized by Google

On fit venir des charriots pour emmener les corps des Saints, afin de les brûler et de jeter leurs cendres dans le fleuve. Méliton, le plus jeune, respirait encore. On le laissa, dans l'espoir qu'il survivrait et qu'on pourrait le faire changer. Mais il expira entre les bras de sa mère, qui suivait les charriots, pour le mettre avec les corps des Saints. C'était une femme, et une femme du peuple.

Quand les corps eurent été brûlés, le général et le gouverneur se dirent entre eux : « Si nous laissons ces cendres, les Chrétiens les recueilleront avec soin, et en rempliront le monde. Jetons-les au fond du fleuve, pour qu'on ne puisse rien faire de semblable. » En conséquence, on balaya même la place du bûcher, pour qu'il ne restât pas la moindre relique. Vaine précaution, après quelques jours, Pierre, évêque de Sébaste, eut révélation que les reliques des saints Martyrs se trouvaient réunies dans un certain endroit du fleuve. Il y alla de nuit, avec quelques hommes pieux du clergé et du peuple. Et voilà que les reliques des Saints brillaient dans l'eau comme les étoiles dans le firmament. Ils les recueillirent dans une châsse, d'où il s'en est répandu par tout l'univers. Ces quarante soldats consommèrent leur martyre le 9 mars 320. Ils ont été célébrés dans d'éloquents panégyriques par saint Basile, saint Éphrem, saint Grégoire de Nysse, saint Gaudence de Bresse. C'est de leurs écrits, ainsi que de trois espèces de Vies ou d'Actes que nous avons tiré cet article. La fête des quarante Martyrs de Sébaste a été remise au 10 mars, pour céder le 9 à sainte Françoise de Rome, dont la fête est plus solennelle. (ROHRBACHER.)

Après les actes de ces saints Martyrs, nous croyons qu'on lira avec plaisir l'homélie que prononça à leur louange saint Basile le Grand le jour anniversaire de leur martyre. Mais d'abord donnons les noms de ces vaillants soldats de Jésus-Christ.

Ils s'appelaient Cyrion, Candide, Domnus, Méliton, Domitien, Eunoïc, Sisinnius, Éraclius, Alexandre, Jean, Claude, Athanase, Valérien, Élien, Ecditius, Acacius, Vivien, Élie, Théodule, Cyrille, Flavius, Sévérien, Valérius, Chudion, Sacerdon, Priscus, Eutichius, Eutichès, Umérand, Filoctimon, Vivien, Michel, Lysi-

Digitized by Google

maque, Théophile, Xantée, Aggias, Léonce, Hésichius, Caius et Gorgonius.

Ce n'est pas un seul Martyr, ni deux, ni dix, que l'Église propose aujourd'hui à notre vénération, dit l'éloquent Évêque de Césarée, ce sont quarante Martyrs, qui, n'ayant tous qu'une âme répandue en plusieurs corps, ont donné les mêmes marques de constance; et, conspirant tous à soutenir et à défendre la foi de Jésus-Christ, ont sacrifié en un même jour leur vie pour elle. Nulle inégalité entre eux, mêmes sentiments, même valeur, mêmes combats, même gloire et mêmes couronnes. Mais où trouver des louanges pour quarante victorieux tout à la fois? Quelle éloquence assez abondante en pourrait autant fournir? Quarante langues suffiraient à peine pour louer quarante conquérants de cette sorte. Eh quoi! un seul de ces vaillants hommes, s'il était loué comme il faut, épuiserait facilement tout ce que nous avons de génie, et consumerait le médiocre fonds que nous pouvons avoir fait de belles paroles; que fera donc cette multitude de braves, ce bataillon, qu'aucun ennemi n'a jamais pu vaincre et qu'aucun orateur ne pourra jamais dignement louer? Essayons toutefois d'esquisser les exploits mémorables de ces illustres guerriers, rappelons la mémoire de leurs hauts faits, et ayons en cette rencontre bien moins en vue notre réputation que l'utilité de nos auditeurs. J'ai dit que j'allais tâcher d'ébaucher le tableau des belles actions de nos quarante héros. C'est que les orateurs peignent avec la langue, comme les peintres parlent avec le pinceau, et ce que la peinture met devant les yeux par le moyen des couleurs, un récit historique le fait entendre à l'oreille par le discours; mais enfin, et les peintres et les orateurs ne doivent avoir pour fin de leurs ouvrages que d'exciter dans les cœurs, par la vue et par l'ouïe, l'amour de la vertu et le désir d'imiter les grandes actions qu'ils représentent. Ainsi, en vous racontant celle de ces quarante Martyrs, nous nous efforcerons de vous inspirer ce désir, et nous ne doutons point que ce dessein ne réussisse, pour peu de disposition que nous trouvions dans vos cœurs. Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un Martyr, c'est de proposer le Martyr pour modèle à

Digitized by Google

ceux qui écoutent l'éloge. En effet, on ne loue pas un Saint comme on loue un homme du monde, et le panégyriqne est bien différent de l'oraison funèbre. Pour composer celle-ci, le monde fournit à l'orateur tous les matériaux dont il a besoin; mais comment emprunter du monde de quoi louer celui à qui le monde est crucifié?

Nos quarante Martyrs n'avaient pas tous pris naissance sous un même climat; plus d'une ville les réclamait pour ses citoyens. Mais à quoi bon parler ici des lieux qui les virent naître, puisqu'ils ne reconnaissaient plus de patrie sur la terre? La véritable patrie des Martyrs est la Cité de Dieu, qu'il a construite pour être le séjour de ses Élus : c'est la Jérusalem céleste, cette Ville libre, la Mère de Paul et de tous ceux qui, comme lui, soupirent après cette heureuse demeure. Sur la terre et selon le cours de la nature, il y a différentes familles; dans le Ciel et suivant l'ordre de la grâce, il n'y en a qu'une, Dieu en est le chef, il est le Père de tous les Saints, qui sont tous frères par l'adoption du Saint-Esprit et par l'union d'une parfaite charité. Tels furent nos guerriers; ils étaient tous dans la fleur de leur âge, d'une taille avantageuse, d'une valeur reconnue, et qui s'étaient distingués par plus d'une belle action. Comme ils savaient parfaitement la guerre, leur mérite et leur bravoure les avaient fait parvenir aux charges de l'armée; ils étaient connus des empereurs, qui les honoraient de leur estime, et ils s'étaient souvenus d'eux dans la distribution des honneurs et des récompenses militaires.

Dans le temps qu'ils étaient le plus florissants, on publia un édit qui défendait à qui que ce fût de confesser Jésus-Christ, et qui décernait des peines très-sévères contre ceux qui refuseraient d'y obéir. Ce fut pour lors que l'injustice, la violence et la fureur s'emparèrent des tribunaux; ce n'était partout qu'embûches secrètes ou guerre déclarée, accusateurs publics ou ennemis cachés. On allumait des feux, on plantait des croix, on creusait des fosses, on préparait des roues, des fouets, des chevalets; les épées et les haches faisaient briller en mille lieux divers leur acier funeste. Dans cette horrible agitation où se trouvaient les fidèles,

Digitized by Google

les uns fuyaient, les autres succombaient; plusieurs étaient incertains du parti qu'ils devaient prendre; d'autres se rendaient avant même le combat, d'autres pâlissaient à la vue des tourments, et perdaient courage dès l'entrée; d'autres combattaient d'abord vaillamment, mais ils se relâchaient dans la suite, ils abandonnaient la victoire, lorsqu'il n'y avait plus qu'un pas à faire pour vaincre, et semblables à des gens qui font naufrage, ils jetaient dans la mer, pour sauver leur vie, le fruit de leurs sueurs et de leurs longs travaux.

Le président Agricolaüs ayant fait voir cet édit à l'armée, et exhortant chacun à s'y soumettre, ces vaillants hommes, sans être épouvantés par le péril où ils allaient s'exposer, s'avancèrent hardiment, et d'une voix assurée confessèrent Jésus-Christ. O langues heureuses! qui prononçâtes un si saint Nom, l'air qui le reçut en fut consacré; les Anges, qui l'entendirent, y répondirent par leurs applaudissements; les démons en furent frappés comme d'un trait de feu, et le Seigneur l'écrivit au plus haut des Cieux! Voilà donc nos quarante officiers qui l'un après l'autre s'avancent vers le tribunal en disant : « Je suis Chrétien. » Ainsi l'on voit les athètes, en un jour de spectacles, se faire inscrire sur le rôle des combattants, avec cette différence que ceux-ci, laissant leurs noms de famille, se firent enregistrer sous celui du Sauveur; en sorte que tous les quarante ne se donnèrent qu'un même nom. Ils ne disaient point : Je m'appelle un tel ou un tel, mais : Je m'appelle Chrétien. Le président demeura quelque temps dans l'incertitude s'il emploierait les menaces ou les flatteries; il se détermina enfin à se servir d'abord de celles-ci. « Que faites-vous, mes enfants, leur dit-il, et pourquoi perdre ainsi tant de belles années que les dieux vous promettent? Pourquoi, par une mort prématurée, mettre fin à une vie douce, et qu'une jeunesse florissante vous doit rendre si chère? Quoi, de braves gens comme vous se résoudre à mourir comme des criminels! » Il leur offrit ensuite de l'argent, puis il leur faisait espérer d'obtenir pour eux de l'empereur des dignités et des grades; en un mot, il mit en usage mille sortes de finesses, il les tourna de cent manières, pour tâcher de les vaincre et de les faire consentir à ce qu'il souhai-

Digitized by Google

tait. Mais quand il vit que tout cela ne faisait rien, que toutes ces belles promesses, que ces offres si brillantes et si avantageuses en apparence n'avaient pu les ébranler, il tenta un autre moyen. Il leur mit devant les yeux les supplices les plus affreux, il leur remplit l'imagination de plaies, de sang, de morts. Ce tableau, capable de jeter l'effroi dans les âmes les plus intrépides, ne fit aucun effet sur celles de nos gens de guerre. « Que prétendez-vous avec toutes ces offres, ô ennemi de Dieu, dirent-ils au président? Croyez-vous pouvoir par vos présents nous engager à abandonner le culte du Dieu vivant pour celui de vos mauvais démons? Il faudrait pour cela nous persuader que ce que vous nous offrez vaut autant que ce que vous voulez nous faire perdre. Nous ne voulons point de vos dons, qui ne peuvent nous causer qu'un dommage évident; nous refusons vos honneurs, qui ne sauraient que nous plonger dans un abîme d'ignominie. Donnez-nous des richesses qui soient éternelles et une gloire qui ne passe jamais. Vous nous promettez les bonnes grâces de l'empereur, et vous voulez nous faire perdre celles de Dieu. Vous nous faites valoir je ne sais quels avantages que le monde vous fournit : ignorez-vous que nous méprisons le monde entier? Sachez que tout ce qui tombe sous les sens, que tout ce que la vue trouve de beau, tout ce qu'elle offre à l'esprit de rare et de surprenant, tout cela n'approchera jamais de ce que l'espérance nous fait seulement entrevoir. Vous voyez le ciel, rien n'est plus digne de notre attention, rien n'a plus de véritable grandeur; cela est vrai. Et la terre, quelle vaste étendue! combien de merveilles ne renferme-t-elle pas dans son sein? Et cependant la possession de tout cela ne peut égaler la félicité que Dieu prépare aux justes. Car enfin la terre et le ciel passeront, et cette félicité ne passera jamais. Ce n'est donc que pour la jouissance de cette félicité que nous pouvons concevoir quelque ambition; ce n'est que pour cet unique bien que nous ressentons de l'ardeur; c'est la seule gloire après laquelle nous soupirons. Nous souhaitons d'être heureux, et nous craignons fort d'être malheureux. Le feu de l'enfer nous fait peur, car à l'égard de celui dont vous nous menacez, bien loin que nous le craignions, c'est lui-même qui nous craint. Il

Digitized by Google

est aussi bien que nous soumis à Dieu, et il n'ose se jouer à ceux qui, comme nous, méprisent les idoles. Voulez-vous que nous vous disions ce que nous pensons de vos tourments? Ce ne sont franchement que de légères égratignures faites de la main d'un enfant. Vous pouvez, à la vérité, faire un peu de mal à notre corps. Que s'il résiste longtemps, tant mieux pour nous, notre couronne en sera plus belle; que si, au contraire, il succombe sous vos premiers coups, tant mieux encore, nous serons plus tôt délivrés de vos mains. Mais enfin, n'est-ce pas une chose insupportable de voir que vous vouliez étendre votre puissance jusque sur les âmes, et que vous n'entriez précisément en fureur que parce que nous obéissons plutôt aux ordres de Dieu qu'aux vôtres. Cette préférence vous choque, vous vous en offensez comme d'une injure faite à votre autorité; nous sommes criminels, parce que nous avons de la religion, et la fidélité que nous gardons à notre Dieu mérite les derniers supplices. Nous n'aimons pas assez la vie, et nous ne craignons pas si fort la mort pour que le désir de l'une et l'appréhension de l'autre nous fassent condescendre à votre volonté. Car afin que vous le sachiez, nous sommes prêts à souffrir et vos roues, et vos chevalets, et vos feux, pour la foi que nous professons et pour l'amour du Dieu que nous adorons. »

La liberté de ce discours excita dans l'âme du président une fureur que l'orgueil et la cruauté, qui en faisaient déjà le caractère, rendaient encore plus violente. Il ne délibère plus s'il doit faire mourir ces généreux Chrétiens, mais de quelle mort et dans quel supplice il les doit faire mourir. Il ne se contente pas d'un supplice ordinaire ni d'une mort commune, il veut quelque chose d'exquis. Voici ce qu'il inventa. On était alors dans le plus fort de l'hiver, et on sait d'ailleurs que l'Arménie est un pays extrêmement froid[1] durant cette saison. Le président choisit pour son dessein une nuit que le froid était de beaucoup augmenté par un vent de bise qui soufflait avec violence; il commanda que les Saints fussent conduits sur un étang, et là exposés tout nus à l'air. Ceux qui ont quelquefois éprouvé la rigueur

[1] Saint Chrysostome s'en plaint dans ses *Lettres* IV et VI *à Olympiade*.

Digitized by Google

d'un froid âpre et piquant, s'imagineront facilement la grandeur d'un pareil supplice. D'abord le corps est saisi, le sang se glace et une pâleur livide s'empare de toute la superficie de la chair. Ensuite on frissonne, les dents se choquent l'une contre l'autre, les veines se rétrécissent, le corps se raccourcit, enfin une douleur aiguë s'insinue partout, pénètre jusqu'aux moelles et cause de mortelles convulsions. Alors les extrémités du corps s'en séparent, et les membres tombent par pièces : car la chaleur naturelle se retirant des parties extérieures vers les parties nobles et internes, il faut nécessairement que ces parties, ainsi abandonnées de ce feu qui entretien la vie, meurent; mais en même temps celles vers lesquelles la chaleur s'est retirée, n'en pouvant supporter l'augmentation, en sont étouffées.

On conduisit les Saints sur cet étang, qui n'est pas fort éloigné de la ville. La glace en était plus dure que le marbre, et aussi immobile qu'un rocher, et si épaisse que les gens de pied et les chevaux marchaient dessus comme sur la terre ferme; il était devenu un chemin public. Borée de son haleine tuait tous les oiseaux et les autres bêtes de la campagne qui osaient en approcher. Quel fut donc le courage de nos Martyrs, lorsque, ayant jeté les yeux sur cet effroyable lit, où la cruauté du tyran les avait condamnés à passer la nuit, ils y entrèrent gaîment, ôtèrent leurs habits, et s'avancèrent hardiment vers la mort qui les attendait, s'exhortant l'un l'autre non à mourir, mais à vaincre? « Nous ne nous dépouillons pas, dirent-ils, de nos habits, mais du vieil homme, que l'erreur et les mauvais désirs corrompent. Soyez béni, Seigneur, de ce que nous quittons le péché en quittant ce vêtement honteux et la marque du crime de notre premier père. Le serpent fut cause que nous le prîmes dans le Paradis, mais nous en fûmes en même temps chassés ; et aujourd'hui Jésus-Christ nous l'ôte pour nous faire rentrer dans le Paradis. On nous dépouille pour l'amour de notre Dieu, et notre Dieu a bien été dépouillé pour l'amour de nous. Si le Maître a souffert cette peine, est-ce un si grand effort à l'esclave de la souffrir? Du moins avons-nous cette consolation, que nos mains n'ont pas servi à dépouiller le Sauveur : ce sacrilége fut le crime

Digitized by Google

des soldats romains. Le temps est rude, il est vrai ; l'hiver se fait sentir dans toute sa violence, mais nous jouirons dans le Ciel d'un éternel printemps : Abraham nous réchauffera dans son sein. Il faut que le froid détache nos pieds de notre corps, afin qu'on nous en rende d'immortels dans le Ciel ; il faut que le froid fasse tomber nos mains, pour pouvoir les élever vers Dieu. Combien de nos compagnons avons-nous vu périr dans les divers combats où nous nous sommes trouvés? Ils donnaient leur vie pour le service d'un homme, et nous avons le bonheur de sacrifier la notre pour les intérêts d'un Dieu. Mais combien de scélérats, combien d'infâmes brigands ont souffert la mort pour leurs crimes, et nous ne la souffririons pas pour la justice! Chers compagnons, ne nous relâchons point; ne donnons sur nous aucune prise au démon. Il ne s'agit ici que de notre corps, ne l'épargnons pas. Puisqu'enfin nous ne vivons que pour mourir, mourons pour vivre éternellement. Seigneur, daignez honorer notre sacrifice de vos regards; recevez-nous comme autant de victimes vivantes que nous vous immolons de nos propres mains. Sacrifice nouveau, nouvel holocauste, que le froid détruit, que le froid consume. »

C'est de cette sorte que nos saints Martyrs s'animaient à souffrir constamment, chacun donnant, pour ainsi dire, et recevant l'ordre tour-à-tour les uns des autres, ils passaient cette affreuse nuit, comme s'ils eussent été au bivouac. Ils supportaient patiemment le présent, ils se réjouissaient de l'avenir, et ils se moquaient des vains efforts de leur ennemi. Ils faisaient cette prière : « Nous sommes entrés quarante dans la carrière, qu'il vous plaise, Seigneur, de nous couronner tous quarante ; qu'il n'y en ait pas un qui ne reçoive le prix de la course. Vous l'avez consacré, Seigneur, par votre jeûne, ce nombre de quarante; ce fut après un pareil nombre de jours que Moïse fut jugé digne de promulguer dans le monde votre loi, et que le Prophète Élie mérita de vous voir. » Nos quarante Martyrs priaient ainsi : mais ils eurent la douleur d'en voir un des quarante abandonner son poste et déserter honteusement. Cependant leur prière ne laissa pas d'avoir son effet, et Dieu la leur accorda dans toute son étendue.

Digitized by Google

Le gouverneur avait commandé un soldat pour garder les quarante Martyrs. Le grand froid l'avait obligé d'entrer dans le lieu des exercices, qui était proche de l'étang. Il s'y était mis comme il avait pu, à l'abri de l'inclémence de l'air. Il avait aussi ordre de prendre garde si quelqu'un des quarante ne viendrait point à changer de sentiments. En ce cas il y avait là un bain pour réchauffer ceux qui demanderaient grâce. L'expédient était admirable pour faire des apostats, et c'était un trait de grande adresse au gouverneur, d'avoir su si bien choisir le lieu du combat que les combattants, pressés de se rendre, pussent trouver aussitôt un secours contre la mort. C'était sans doute de quoi ébranler leur constance, et ce fut ce qui rendit celle des Martyrs plus recommandable. Ce soldat donc, qui observait avec soin de l'endroit où il s'était mis à couvert tout ce qui se passait sur l'étang, comme en devant rendre compte au gouverneur, aperçut des Anges qui descendaient du Ciel, ayant les mains chargées de couronnes et de présents qu'ils distribuaient aux Martyrs, à l'exception d'un seul. C'était celui qui, dans le moment même, cédait au froid une funeste victoire, et donnant un triste exemple d'inconstance et de faiblesse, quittait le parti de Jésus-Christ pour se jeter dans celui de son ennemi. Déplorable condition de l'homme! Un soldat, qui jusqu'alors avait passé pour vaillant, abandonne lâchement son général, ses compagnons; il manque de cœur, il se laisse prendre; et, ce qui est plus lamentable, cet infortuné transfuge, en perdant le Ciel, ne jouit pas longtemps de la terre. Car à peine fut-il entré dans le bain, que l'eau chaude venant à dissoudre ses membres que le froid tenait encore un peu unis ensemble, il y expira. Ainsi ce malheureux, qui, pour conserver un reste de vie, n'avait pas craint de commettre un crime, n'en tira aucun avantage. Celui qui en profita fut le garde du gouverneur. Car, ayant vu ce misérable sortir de l'étang et courir vers le bain, il prit aussitôt sa place, et ôtant ses habits, il se joignit aux trente-neuf autres, disant avec eux : Je suis Chrétien. Un changement si soudain remplit d'abord nos Martyrs d'étonnement, puis de joie et de consolation, lorsqu'ils virent la perte qu'ils venaient de faire si heureusement

Digitized by Google

réparée. C'est ainsi que, dans une bataille, quand un corps qui fait front à l'ennemi, se trouve éclairci par la chute de quelques soldats on a soin de remplir aussitôt ces vides, de crainte que l'ennemi ne pénètre par là, comme par autant de brèches, jusqu'au centre de l'armée. Enfin cet heureux soldat vit un miracle, il reconnut la vérité, il eut recours à Dieu, il fut mis au nombre des Martyrs. C'était ainsi encore que Mathias prend la place du traître Judas ; que Paul, qui était hier un persécuteur, est aujourd'hui un Apôtre. La vocation de notre soldat, aussi bien que celle du Docteur des gentils, venant directement de Dieu et non des hommes, il croit en Jésus-Christ ; il est baptisé non par un ministre de l'Église, mais par la foi seule ; non dans l'eau, mais dans son propre sang.

Cependant le jour parut, et comme on leur trouva encore un reste de vie, on les jeta tous sur un bûcher, pour y être consumés et leurs cendres mêlées avec les eaux du fleuve. De sorte que tous les éléments contribuèrent à leur martyre. Ils endurèrent premièrement divers tourments sur la terre ; après ils furent exposés à un air glacé, puis mis sur un bûcher, et enfin jetés dans une rivière. Ils pouvaient dire avec beaucoup de raison : « Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez mis ensuite dans un lieu de rafraîchissement [1]. » Ce sont ces bienheureux soldats qui, faisant garde jour et nuit dans cette province, sont autant de tours qui arrêtent les courses de nos ennemis. Leurs saintes reliques ne furent pas toutes abandonnées au courant du fleuve : la plus grande partie de ce trésor est restée sur terre, non en un seul endroit, mais répandue en divers lieux, et faisant la joie de plusieurs Églises. Chose admirable ! ils sont tous en chaque lieu, ils ne sont pas même séparés après leur mort. La portion que nous en avons obtenue est un bienfait du Ciel ; c'est pour nous une source perpétuelle de grâces, c'est pour les Chrétiens un secours toujours prêt, que cette nombreuse assemblée de Martyrs, que cette armée victorieuse et triomphante, que ce chœur de Saints uni à ceux des Anges pour louer Dieu. Je vous ai vu souvent en peine pour trouver dans le Ciel quelque Saint

[1] *Psalm.* LXV, 12.

Digitized by Google

qui voulût se faire notre intercesseur auprès de Dieu, et vous en avez quarante, qui n'ont tous qu'une même voix pour demander les grâces qui vous sont nécessaires. En quelque lieu que deux ou trois personnes soient assemblées au nom du Seigneur, le Seigneur est au milieu d'elles, et qui peut douter qu'il ne soit présent au milieu de quarante ? Quiconque donc est dans l'affliction, qu'il aille à eux : ils feront cesser ses peines. Quelqu'un est-il dans la joie? qu'il s'adresse à nos Saints : ils savent donner de la durée à la prospérité. Une mère leur porte ses vœux pour son fils, une femme leur va demander le retour de son mari qui est en voyage, une autre implore leur secours dans la maladie du sien. Allons donc aussi nous autres leur offrir nos prières. Que les jeunes gens les prennent pour modèles de leur conduite : ils étaient jeunes ; que les pères souhaitent d'avoir des enfants qui leur ressemblent : ils ont fait le bonheur de leurs pères ; mais que les mères règlent leur tendresse sur l'exemple que nous allons leur proposer, il est de la mère de l'un de nos quarante Martyrs. Cette femme admirable vit qu'on avait chargé un charriot des corps de ces Saints, pour les porter sur un bûcher où ils devaient être brûlés, et qu'on laissait là son fils qui respirait encore, ayant résisté plus longtemps que les autres à la violence du froid, parce qu'on espérait toujours que tant qu'il serait en vie, il pourrait changer de sentiments. Elle le prit entre ses bras, et de ses propres mains elle le mit dans le charriot sur les corps de ses compagnons ; elle ne s'amusa point à répandre des larmes, elle ne deshonora point la victoire de son fils par des plaintes : « Allez, lui dit-elle, mon fils, achevez glorieusement avec vos compagnons la course que vous avez si généreusement commencée avec eux. Ah ! mon fils, je ne crains pour vous qu'une chose ; c'est que vous n'arriviez plus tard que les autres en la présence du Seigneur. » O mère, digne d'un tel fils ! ô fils, digne d'une telle mère ! fils heureux, d'avoir eu une mère qui lui ait fait sucer la piété avec le lait ; mère heureuse, d'avoir eu un fils qui ait si bien répondu à l'éducation sainte que vous lui aviez donnée ! Le démon, honteux de sa défaite, s'alla cacher au fond de l'enfer. Il frémissait de rage en voyant toutes ses machines démontées par

Digitized by Google

la fidélité et la constance de nos Martyrs. En effet, il avait si bien concerté toutes choses qu'il semblait que ses desseins ne pouvaient manquer de réussir. Le temps, le lieu, les personnes, l'horreur d'une nuit d'hiver, la saison la plus froide et la plus fâcheuse de l'année, un climat de frimas et de glaçons, tous les vents du nord maîtres de l'air, en un mot, toute la nature à sa discrétion. O troupe sacrée! brigade sainte, bataillon invincible, glorieuse compagnie de Martyrs! ô sûrs et fidèles gardiens du genre humain, charitables associés à nos misères, députés de la nature humaine auprès de Dieu, puissants intercesseurs pour les Chrétiens, astres du monde, fleurs de l'Église! oui, je le dis, fleurs intelligentes, fleurs qui brillez parmi les étoiles.

Martyrs dignes des louanges de tous les siècles, les portes du Paradis vous furent ouvertes, les Anges, les Prophètes, les Patriarches, tous les Saints accoururent de tous les endroits du Ciel pour être spectateurs de l'entrée triomphante que vous y fîtes. Qu'il était charmant, ce spectacle, et digne d'occuper tous les Bienheureux! Quarante jeunes guerriers, à la fleur de leur âge, égaux en mérite, en valeur, en réputation, méprisent la vie, aiment Dieu plus que pères, enfants, femmes, parents, le glorifient en leurs corps, le glorifient en son corps mystique, s'érigent un trophée des dépouilles de l'enfer, et sont couronnés de la main de Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. (DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT CAIUS ET SAINT ALEXANDRE,

MARTYRS.

Nous ne savons de ces saints Martyrs que ce qu'Eusèbe en a dit d'après Astérius Urbanus, auteur contemporain. Ils étaient de la ville d'Euménie dans la grande Phrygie, et ils furent condamnés à mort pour la foi à Apamée, sur le Méandre. C'était le pays que les montanistes avaient le plus infecté de leurs erreurs[2].

[1] *Homil.* XX, t. I. — On voit que les Actes de ces Saints ne diffèrent en rien de ce que rapporte saint Basile.

[2] Les montanistes se donnaient pour des inspirés et des prophètes. Ils furent solidement réfutés par les Catholiques, entre autres par Miltiade, savant apologiste de la religion chrétienne, qui florissait sous Marc-Aurèle et Commode,

Digitized by Google

Lorsque ces hérétiques se trouvaient arrêtés avec les Catholiques, les derniers se séparaient des premiers en protestant qu'ils n'avaient pas la même doctrine, et mouraient sans vouloir communiquer avec eux. Ce fut la conduite que tinrent entre autres saint Caius et saint Alexandre. On met leur martyre sous Marc-Aurèle, vers l'an 179, ou sous Sévère, vers le commencement du IIIe siècle. Ils sont nommés en ce jour dans le martyrologe romain.

SAINTE THÉOSÉBIE.

Saint Grégoire de Nysse, n'ayant pas embrassé la vie solitaire comme son frère saint Basile, épousa une jeune fille nommée Théosébie, élevée comme lui dans la religion chrétienne et qui fut la compagne fidèle de sa vertu. Leur union fut le modèle d'un heureux mariage; ils menèrent ensemble une vie toute

S. Hier., *Cat.*, c. XXXIX, *Eus.*, lib. V, c. XVII; par Astérius Urbanus, qui écrivait en 225, et par Apollonius, *Eus.*, lib. V, c. XVI. Miltiade convainquait de faux Montan et ses prophétesses (Priscille et Maximille) par ce raisonnement : Vous tombez en fureur lorsque vous prophétisez. Or, il n'est rien arrivé de semblable aux vrais Prophètes, et jamais ils n'ont perdu l'usage de la raison. Donc, etc. Lorsque Montan se mit à faire le prophète, on le prit pour un possédé, et on le conjura de se taire; on le crut rempli de l'esprit du démon, parce qu'il était agité de fureur, et qu'il débitait une doctrine contraire à celle que l'Église tient de la tradition des anciens. Priscille et Maximille se trouvaient dans le même cas que Montan. Tous ces fanatiques, s'étant vus retranchés de la communion des fidèles, déclamèrent contre l'Église et en noircirent les pasteurs par tous les discours que la haine et la vengeance peuvent inspirer. Astérius Urbanus entrait dans le détail pour mieux faire sentir la fausseté des prophéties des montanistes. Maximille, disait-il, a prédit des guerres et des malheurs. Elle est morte il y a plus de treize ans; les temps marqués pour l'accomplissement de ses prédictions sont passés, et cependant il n'y a point eu de guerres; les Chrétiens ont toujours joui depuis d'une paix profonde.

Les montanistes se vantaient d'avoir des martyrs. Astérius Urbanus réfute leur prétention, et montre *qu'aucun d'eux n'a été crucifié, ni fouetté, ni lapidé, dans les synagogues des Juifs*. Apollonius assure la même chose; il ajoute que Thémison, leur héros, avait donné de l'argent pour sortir de prison et qu'il n'avait rien souffert. Alexandre, continue-t-il, était un homme de bonne chère; il a été convaincu de larcin, et condamné à Éphèse pour ce crime. Il serait aisé de dévoiler les dérèglements des autres montanistes. « Un prophète peint-il ses cheveux? frotte-t-il ses yeux d'antimoine? a-t-il soin de se parer? joue-t-il aux dés? prête-t-il à usure? » (Note de GODESCARD.)

Digitized by Google

sainte, toujours conforme aux préceptes évangéliques; et, servant Dieu sans s'occuper du monde, ils s'éloignèrent bien peu de la perfection des pieux solitaires.

Saint Grégoire de Nazianze fait un grand éloge de la piété, de la modestie, de la douceur et des autres vertus de sainte Théosébie. Il l'appelle l'ornement de l'Église et la digne épouse de Grégoire de Nysse, dont elle égalait la vertu et le mérite.

Ce mariage n'empêcha pas que saint Grégoire de Nysse fut admis à l'état ecclésiastique, où il débuta par les fonctions de lecteur. Mais il se sépara de sa sainte épouse lorsqu'on l'éleva au sacerdoce. Il avait quarante ans lorsqu'il fut nommé évêque.

On admit Théosébie au rang des diaconesses; et après avoir édifié les Chrétiens par la pureté et la sainteté de sa vie, elle rendit son âme à Dieu vers l'an 380.

SAINTE DISCIOLA,

VIERGE.

Disciola, l'une des pures figures du VI^e^ siècle, était nièce de saint Salvius, évêque d'Albi. Son oncle vénéré, la voyant croître en piété et en sagesse dès son plus jeune âge, comprit sa vocation; et lorsqu'il lui demanda, après sa première communion, ce qu'elle désirait être dans cette vie, elle répondit qu'elle voulait n'être qu'à Dieu. Il la combla de joie en lui proposant la vie religieuse dans le monastère de Sainte-Croix, que venait de fonder sainte Radegonde. Elle y entra donc, et ce fut pour elle un jour de fête. Elle fit des progrès continuels dans l'humilité et dans les vertus qui ouvrent le Ciel; elle fut le modèle du monastère, et sa mort, qui eut lieu le 10 mars 583, la plaça, comme elle l'avait toujours souhaité, dans les rangs de ceux qui sont à Dieu.

SAINTE ANASTASIE LA PATRICIENNE.

Il y a eu deux Anastasie qui vivaient dans le même temps et tenaient un grand rang à la cour de l'empereur Justinien, l'une qui épousa le patrice Pompée, parent de l'empereur, dont il est

Digitized by Google

parlé dans la Vie de saint Sabas, et qui, après la mort de son mari, abandonna le monde et se retira auprès de Jérusalem à la montagne des Oliviers, où elle mena une vie sainte; sur quoi on peut voir le cardinal Baronius dans ses *Annales*. L'autre, dont nous avons à parler ici, et qui est surnommé la Patricienne, titre d'honneur qui lui est resté pour la distinguer des autres du même nom, et qui montre qu'elle était d'une haute condition. Sa beauté, sa vertu et son bon esprit, joints à sa naissance, lui conciliaient l'estime et l'affection de tout le monde. L'empereur aussi avait beaucoup de considération pour elle; mais ce fut précisément ce commencement de faveur qui lui suscita une persécution de la part de l'impératrice Théodora, et qui donna occasion à sa retraite du monde et à sa sanctification.

Théodora, qui du théâtre était montée sur le trône, avait conservé les défauts de sa première condition dans le sublime rang où elle avait été élevée[1]. Elle était susceptible de jalousie, sans parler des erreurs qu'elle protégea et des troubles qu'elle causa dans l'Église. Elle ne put donc voir le mérite d'Anastasie reconnu et applaudi par l'empereur sans en être alarmée, et conçut dès lors de funestes desseins contre elle.

Anastasie en fut avertie, et on lui conseilla de conjurer l'orage en s'éloignant de la cour pendant quelque temps; mais plus prudente encore et plus généreuse qu'on ne lui inspirait de l'être, et reconnaissant de plus près la fragilité des grandeurs humaines par les lumières de la foi, elle se dit à elle-même : « Anastasie, sauve ton âme; guéris pour toujours la princesse de son injuste jalousie, et tâche d'être toi-même princesse du Ciel. »

Elle prit donc avec elle tout ce qu'elle put emporter de son argent, et passa en Égypte, où elle bâtit un monastère de filles environ à deux lieues d'Alexandrie, et se mit tout de bon à travailler à son salut. Il fut depuis appelé le monastère de la Patricienne. Elle demeura dans cette sainte maison jusqu'à la mort de l'impératrice Théodora, et alors il ne dépendit que d'elle de retourner à la cour pour y reprendre son rang et profiter des

[1] Justinien avait épousé Théodora avant d'être appelé à l'empire.

Digitized by Google

bonnes grâces de l'empereur; car ce prince, qui avait toujours conservé une estime particulière pour sa vertu et pour son mérite, ordonna qu'on la cherchât partout pour la ramener à Constantinople. Le bruit s'en répandit dans les lieux principaux de l'empire, et parvint conséquemment à Alexandrie, jusqu'au monastère d'Anastasie. Elle en fut effrayée, parce que depuis qu'elle avait goûté les avantages de la piété dans sa solitude, la cour ne lui paraissait plus que comme un séjour de trouble et le théâtre des passions.

La crainte d'être reconnue et d'être forcée d'y retourner l'obligea de s'éloigner davantage de la ville et de chercher dans le fond du désert un asile plus assuré. Elle se déroba à la faveur de la nuit de son monastère, et alla chercher dans la solitude de Scété, auprès de l'abbé Daniel, un moyen de se mettre en sûreté, Elle se jeta à ses pieds, lui exposa les motifs qui l'avaient portée à se retirer de Constantinople, les grâces dont Dieu l'avait favorisée dans son monastère, et le pria de lui dire ce qu'elle devait faire pour mieux assurer son salut. L'abbé Daniel lui donna un habit d'homme, l'enferma dans une caverne, éloignée à une distance raisonnable de son ermitage, et lui prescrivit en même temps les règles qu'elle devait observer. Entre les autres, il lui défendit expressément de mettre le pied hors de sa cellule, ni de permettre à qui que ce fût d'y entrer. Il chargea aussi son disciple de lui porter toutes les semaines un seau d'eau qu'il déposait devant sa cellule, se retirant tout de suite sans dire un seul mot.

Anastasie y passa vingt-huit ans dans le jeûne et dans une oraison presque continuelle, et il est à présumer qu'elle eut des combats à soutenir de la part des ennemis invisibles, qu'elle remporta sur eux de grandes victoires, et que Dieu, toujours libéral envers les âmes qui lui sont fidèles, la dédommagea souvent de ses peines par des grâces particulières. Cela paraît assez par celle qu'il lui accorda, de lui faire connaître sa dernière heure. Elle en voulut donner avis à l'abbé Daniel; mais Dieu le lui révéla également. Il vint aussi à sa cellule accompagné de son disciple, lui donna le saint Viatique et reçut ses

Digitized by Google

derniers soupirs. Sa cellule lui servit de sépulcre, et l'abbé Daniel apprit à son disciple et aux autres Pères du désert toute son histoire, pour les porter à reconnaître les merveilleuses opérations de la grâce divine sur les âmes, et les animer à l'en glorifier et à profiter de celles de leur état.

Nous avons déjà nommé plusieurs Saintes qui ont caché leur sexe en prenant des habits d'hommes. On en trouve d'autres exemples encore parmi les Orientaux; mais on doit regarder ces actions comme au-dessus des règles, ayant été inspirées par un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit. Conduite admirable, mais qu'on ne peut proposer pour modèle, puisque dans la règle générale cela n'est point permis, et a été même expressément défendu par le Concile de Gangre.

SAINT MACAIRE,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Macaire, l'un des principaux défenseurs de la divinité du Fils de Dieu contre les ariens, fut élevé à l'épiscopat de Jérusalem après la mort d'Hermon, vers l'an 314. Il était le trente-neuvième évêque de cette ville depuis l'Apôtre saint Jacques. Sa piété solide, la sagesse de sa conduite, son zèle pour étendre la foi de Jésus-Christ et pour en conserver la pureté, ses autres vertus le firent considérer comme l'un des plus saints et des plus illustres Prélats de l'Église en son temps. Il se joignit à saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, et il seconda les efforts qu'il fit avant le Concile de Nicée pour arrêter et tâcher d'éteindre l'arianisme, qui commençait à sortir de l'Égypte, et se communiquait déjà dans les autres provinces de l'empire.

Aussi Arius, qui, après avoir été chassé d'Alexandrie, par suite d'un Concile où il avait été condamné, s'était réfugié en Palestine, où son hérésie trouvait de la protection auprès de divers Prélats, comptait saint Macaire au rang de ses plus grands ennemis, avec Philogone d'Antioche et Hellanique de Tripoli. Il tâchait de décrier partout leur conduite et de noircir leur réputation, traitant d'ignorants et d'hérétiques grossiers des gens qui, selon saint Athanase, ne respiraient que l'esprit des

Digitized by Google

hommes apostoliques par leur sincérité, par la droiture et la simplicité de leur cœur.

Saint Macaire se trouva depuis au Concile général de Nicée, composé de Prélats presque tous confesseurs de la foi de Jésus-Christ durant les dernières persécutions, et l'on juge par le rang de sa souscription, qui est la troisième de trois cent dix-huit Évêques et la première de ceux de la Palestine, de quelle considération il était honoré dans toute l'Église que ce Concile représentait : considération que l'on avait sans doute pour son mérite personnel plus que pour la dignité de son siége, qui n'avait pas encore eu jusque-là de distinction honoraire, et qui dépendait de Césarée, alors métropole de la Palestine.

Après avoir contribué de tout son pouvoir au triomphe de la vérité orthodoxe contre l'hérésie et le mensonge dans cette sainte assemblée, il revint à Jérusalem en faire exécuter les décisions, et il donna toute son application à préserver son troupeau du poison de l'arianisme, empêchant par sa vigilance qu'il ne s'y glissât des diocèses de Césarée, de Lydda et de Scythopolis, où il s'était répandu.

L'année d'après le Concile de Nicée, qui était la vingtième du règne de Constantin, ce prince, pour célébrer les *vicennales* de son empire d'une manière plus louable que n'avaient fait tous ses prédécesseurs, voulut employer les libéralités qu'il pouvait faire à bâtir plusieurs églises magnifiques, particulièrement dans la Terre sainte. Les païens n'avaient rien oublié pour tâcher d'arrêter ces projets. Mais malgré leurs mouvements, saint Macaire eut le bonheur de voir commencer sous son épiscopat l'église métropole de Jérusalem, visitée depuis par des millions de Chrétiens, car elle est bâtie sur le Calvaire.

C'est sous ce même épiscopat que sainte Hélène vint à Jérusalem pour recouvrer la sainte Croix. Après bien des informations, elle fit commencer les fouilles, car elle savait que la Croix qui a porté Notre-Seigneur avait été enterrée.

On découvrit les trois croix de la Passion. Mais il fallait reconnaître la vraie, qui a été le théâtre de notre salut. Pour la reconnaître, saint Macaire fit appliquer successivement les deux pre-

Digitized by Google

mières croix sur une vieille dame qui se mourait et qui n'en reçut aucun secours. Mais dès qu'elle eut été touchée par la troisième, elle se leva aussitôt rentrée en pleine santé.

Saint Macaire vécut encore huit ans après ce grand évènement.

SAINT ANECT ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Saint Anect fut arrêté à Corinthe, comme Chrétien, dans la persécution de Décius, avec Codrat, Crescent, Denis, Cyprien et Paul; ils furent tous cruellement tourmentés. Mais Codrat, Denis, Crescent et Cyprien furent seuls décapités. Anect et Paul, réservés, furent repris dans la persécution de Valérien, et n'allèrent se réunir à leur quatre compagnons que cinq à six ans après, où ils furent comme eux décapités en l'an 258. On les honore ensemble le 10 mars.

SAINT MAC KESSOGE,

ÉVÊQUE EN ÉCOSSE.

Ce Saint florissait en Écosse; il était évêque des provinces de Lévin et de Boyn, et vivait sous le règne du pieux roi Congal II, l'une des honnêtes figures du VI^e^ siècle. Congal se conduisait en tout sur les conseils du Saint, qui étaient dictés par la sagesse et la vertu. Ce digne Prélat mourut en 560.

On voit encore en Écosse une église célèbre qui est appelée de son nom Saint-Kessoge-Kirk. Les Écossais avaient tant de vénération pour sa mémoire qu'ils firent de son nom leur cri de guerre; mais ils lui substituèrent ensuite celui de saint André.

On représentait quelquefois saint Kessoge en habit de guerrier, tenant en main une flèche sur un arc bandé.

SAINT HIMELIN D'ÉCOSSE

ET SAINT YMELIN, ABBÉ DE LAGNY.

Écossais de naissance et prêtre, Himelin était parent de saint Rumolde, vulgairement saint Rombaud, premier évêque de Malines. On ne sait presque rien de lui, sinon qu'il mourut à

Digitized by Google

Wissenaken, près de Louvain, en soignant les pestiférés, et que Dieu signala sa mort par des miracles. On l'invoque dans les épidémies, et il est honoré le 10 mars. — VIIIe siècle.

Un autre Saint, dont le nom peut faire confusion avec celui que nous venons de citer, quoique ce nom s'écrive autrement, saint Ymelin, abbé de Lagny, successeur de saint Fursy, dont il avait été le disciple, avait précédé d'un siècle saint Himelin d'Écosse. Il mourut en 675. Mais son nom français est une traduction très-libre de son nom véritable, qui était Émilianus. Il est aussi honoré le 10 mars.

SAINT DROCTOVÉE,

ABBÉ DE SAINT-VINCENT OU SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

Saint Droctovée, qu'on appelait autrefois saint Drotté et saint Trotteins, était né au diocèse d'Autun vers l'an 530. Il fut mis tout jeune sous la discipline de saint Germain, dans l'abbaye de Saint-Symphorien d'Autun, dont saint Germain était abbé. Il y fut formé sur le modèle des plus solides vertus et sur les exemples de pieux solitaires. Mais il n'eut rien qui pût mieux le porter à la perfection que les actions mêmes et la vie de saint Germain, son excellent maître; et ce fut principalement en l'imitant qu'il parvint au degré éminent de la vertu religieuse.

Saint Germain, ayant été élevé depuis à l'évêché de Paris, voulut continuer de vivre dans la discipline monastique, et pour s'y entretenir, il tira son disciple Droctovée de l'abbaye de Saint-Symphorien, pour le faire venir près de lui.

Le roi Childebert avait bâti depuis peu une église près de Paris, à quelques pas de la Seine, pour y faire honorer l'étole de saint Vincent, l'illustre Martyr, qu'il avait rapportée de Saragosse au retour de son expédition d'Espagne. L'ayant aussi choisie pour le lieu de sa sépulture, il mourut sur la fin de l'an 558, et le jour même de son enterrement, saint Germain dédia la nouvelle église sous le titre de la Sainte-Croix et de Saint-Vincent. Il y mit aussitôt des religieux, dont il donna la conduite à saint Droctovée, son disciple, qu'il avait longtemps éprouvé dans les exercices de la vertu.

Digitized by Google

On peut juger de son mérite par les éloges qu'en a faits Fortunat, évêque de Poitiers, qui vivait de son temps. Il établit dans ce nouveau monastère, par la force de ses exemples, beaucoup plus que par ses leçons, l'esprit de mortification, de retraite et de renoncement au siècle. On ajoute qu'il était humble, austère, chaste, ardent pour la prière, zélé pour la discipline, charitable aux pauvres, patient, d'une sagesse consommée. C'est ce qu'il fit voir avec édification pendant vingt ans entiers qu'il gouverna ses religieux, et on a sujet d'attribuer à ces heureux commencements la réputation que s'est acquise cette célèbre abbaye de Saint-Vincent, qui embrassa dans la suite la règle de Saint-Benoît, et qui prit le nom de Saint-Germain depuis que le corps de ce grand Prélat y eut été transféré.

Nous aurions sans doute une connaissance plus étendue des actions saintes de l'abbé Droctovée, si l'histoire qu'on avait composée de sa vie peu de temps après sa mort n'avait été perdue dans le IX^e^ siècle pendant les ravages des Normands. Nous ne pouvons ajouter autre chose de certain à ce que nous en avons rapporté, sinon qu'il fut le premier abbé de ce monastère, et qu'Authare, que quelques-uns lui ont donné pour prédécesseur, ne lui a succédé que cent ans après.

Il mourut saintement vers l'an 580, et on honore sa mémoire dans l'Église le 10 mars. Adon n'en fait pas mention dans son martyrologe; mais il n'a pas été oublié par Usuard, moine de Saint-Germain-des-Prés, qui connaissait sa sainteté de plus près.

SAINT ATTALE,

ABBÉ DE BOBBIO.

Attale, né en Bourgogne au VI^e^ siècle, d'une honnête famille, fut placé dès son enfance sous la direction de saint Arige, évêque de Gap, qui lui ouvrit les voies de la vie chrétienne.

Décidé de bonne heure à se donner tout à Dieu, il alla faire son noviciat et prendre l'habit religieux dans l'abbaye de Lérins, île déjà célèbre sur les côtes de la Provence. Il tâcha d'y prendre et d'y conserver l'esprit de saint Honorat, qui avait établi dans

Digitized by Google

cette maison la perfection évangélique. Mais il fut si peu édifié des religieux, qui avaient secoué le joug de la règle, qu'il les quitta pour aller chercher dans les Vosges l'une de ces heureuses solitudes où Dieu était servi selon les conseils de l'Évangile.

La réputation de saint Colomban l'attira au monastère de Luxeuil, que ce Saint avait fondé dans cette partie de la Franche-Comté qu'on appelle aujourd'hui le département de la Haute-Saône. Il fut bien accueilli de saint Colomban, qui vit en lui un vrai religieux et qui le préféra bientôt à tous les autres qui étaient sous sa conduite. Aussi Colomban, ayant été banni par Thierri, roi de Bourgogne, prescrivit aux moines de Luxeuil de s'attacher à Attale et de lui obéir comme à lui-même.

Mais Attale aima mieux suivre son maître dans son exil que de commander à sa place. Il le rejoignit en Suisse et passa avec lui en Italie.

Arrivé dans le Milanais avec son fidèle disciple, saint Colomban fonda en cette province le monastère de Bobbio. C'était en l'an 612. Trois ans après, le Bienheureux Colomban s'en alla de ce monde, et saint Attale fut élu pour lui succéder.

Dès le commencement de son administration, le nouvel abbé fut soumis à des épreuves. Quelques rebelles se soulevèrent. En voyant en lui un modèle si parfait, ils craignaient d'être obligés à le suivre dans la voie étroite ; et sa mansuétude ne les ayant pas assez rassurés, ils se dispersèrent. Ils firent plus, pour exécuter leur désertion, ils attaquèrent l'honneur de leur abbé par des calomnies. Mais la justice divine vengea l'innocence d'Attale. L'un des moines fuyards, nommé Roccoléni, tomba malade, et dans l'ardeur de la fièvre qui le consumait, il s'écria que, s'il revenait en santé, il retournerait à Bobbio et ferait pénitence. Il ne fut pas écouté. Et sa mort, accompagnée de quelques circonstances terribles, inspira à ceux qui étaient auprès de lui un effroi salutaire. Ils allèrent se jeter aux pieds, d'Attale reconnurent leur faute et furent reçus avec une bonté paternelle.

Les autres, qui s'étaient retirés ailleurs, semblaient plus endurcis et plus éloignés de reconnaître leur égarement. Mais un d'entre eux ayant été tué d'un coup de hache, et deux autres

Digitized by Google

noyés, le reste craignit d'être aussi poursuivi de la justice divine, revint à Bobbio, et rentra avec tremblement et soumission sous l'obéissance du saint abbé.

Après la réduction de ces esprits rebelles, la discipline monastique devint florissante à Bobbio, par la bénédiction que le Ciel donnait aux soins d'Attale.

Outre les leçons d'humilité et de pénitence qu'il faisait à ses religieux, on remarque qu'il avait une pénétration d'esprit et une intelligence toute particulière pour trouver la solution de toutes les questions qu'on lui proposait, et on parle avec admiration de la force avec laquelle il repoussait les hérétiques. C'est ce qui fait juger qu'à l'exemple de saint Colomban, son maître, il eut à combattre contre les ariens, et qu'il travailla à la conversion des Lombards qui occupaient le pays.

Il mourut comblé de mérites le 10 mars de l'an 627, après avoir vu sa foi récompensée du don des miracles.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ,

ABBÉ DE SAINT-FIDÈLE.

Le Bienheureux André, enfant de Parme, avait été disciple de saint Ariald, qui, par ces luttes contre la simonie et les désordres du clergé italien, au XI^e^ siècle, s'était attiré un cruel martyre; il avait pris part à ses généreuses prédications et à ses efforts pour le rétablissement des mœurs, et plus d'une fois il avait exposé sa vie pour la défendre.

Ayant appris un jour que saint Ariald, qui avait disparu, était enfermé dans une forteresse inexpugnable, il fit le long voyage qui le séparait de cette tour redoutée, et chercha à y entrer pour revoir et consoler son cher maître. Mais on le reconnut, on l'empoigna, et avec une corde on le descendit dans une basse fosse, où on le laissa sans aliments plusieurs jours, et d'où on ne le retira qu'à demi-mort pour le mettre dehors. Il se rattacha lentement à la vie, et alors il apprit le martyre de son maître vénéré.

Il se réfugia dans un couvent de l'Ordre de Vallombreuse,

Digitized by Google

où il fut généreusement accueilli. Il y écrivit les travaux et le martyre de saint Ariald, récit qui s'est malheureusement perdu. Lorsque sa santé fut rétablie, comme ses vertus étaient bien connues, ainsi que son mérite, le Bienheureux Rusticus, alors général de Vallombreuse, le chargea du gouvernement, avec la dignité d'abbé, du monastère de Saint-Fidèle de Strumes, au diocèse d'Arezzo. Il gouverna avec une grande sagesse, et Dieu donna plusieurs preuves éclatantes de sa sainteté. Il y mourut le 10 mars de l'an 1097; et après sa mort, l'abbaye de Saint-Fidèle ayant été transférée à Poppi, les religieux y emportèrent dans quatre châsses dorées ses reliques, honorées de plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE PALERME,

FRÈRE-PRÊCHEUR.

La vie de ce grand serviteur de Dieu, que Léandre Albert appelle un homme éminent en science et en sainteté, et que les Églises de Sicile comptent parmi leurs Saints, fut écrite d'abord après sa mort par un religieux de mérite, qui, ayant été longtemps le compagnon de ses travaux, pouvait parler savamment de ses actions et de ses vertus. Il avait été aussi témoin de plusieurs guérisons miraculeuses obtenues à son tombeau, et il déclare que, passant sous silence ce qu'il ne savait que par le témoignage des autres, il rapporterait seulement deux miracles, qui s'étaient opérés en sa présence[1].

Pierre naquit à Palerme, capitale de la Sicile, le 1er jour d'août 1381 sous le règne de la reine Marie, fille de Frédéric III et son héritière, qui épousa depuis don Martin, roi d'Aragon. Son père, nommé Ardouin Jérémie, célèbre jurisconsulte, exerçait auprès de cette princesse la charge de procureur fiscal, et sa mère, Contance de Néri, était originaire de Gênes. L'un et l'autre n'étant pas moins distingués par leur probité et l'inté-

[1] C'est sur cet ancien manuscrit que le Jésuite Octavien Cajetan a publié depuis l'histoire édifiante du Bienheureux, avec celle des Saints du royaume de Sicile. Les continuateurs de Bollandus l'ont insérée dans leur premier tome de mars.

Digitized by Google

grité des mœurs que par leurs richesses et leur noblesse, ils s'appliquèrent particulièrement à donner à ce premier fruit de leur mariage une éducation chrétienne, et leurs soins, agréables au Seigneur, furent récompensés par les bénédictions que le Ciel répandit dans l'âme d'un jeune enfant qui, dès ses tendres années, donnait les plus belles espérances.

Ayant fait avec succès ses premières études à Palerme, Pierre de Jérémie (car c'est ainsi qu'il est souvent appelé) fut envoyé à Bologne, en Lombardie, pour étudier les lois dans cette fameuse université. Il était déjà entré dans sa dix-huitième année, et les progrès qu'il avait faits dans les humanités et dans la philosophie en faisaient espérer de nouveaux dans une science qui pouvait servir à sa fortune. On se flattait qu'en suivant la profession de son père, qui avait acquis beaucoup d'honneur et de biens, il ajouterait encore un nouveau lustre à sa famille. On fut confirmé dans ces sentiments par le témoignage avantageux que rendirent de lui les docteurs de Bologne. Il n'y avait pas un an qu'il fréquentait ces écoles, et déjà il s'y était fait une si grande réputation que, lorsque la maladie ou quelque pressante occupation obligeait le professeur de s'absenter, le jeune Pierre de Palerme tenait sa place, et ses condisciples l'écoutaient toujours avec plaisir, soit qu'il dictât ou qu'il expliquât quelque leçon de droit.

Mais tandis que, tout occupé à remplir son esprit de nouvelles connaissances et encouragé par le succès, il négligeait une partie de ses exercices de piété, par le désir de mériter un rang entre les savants de son siècle, le Seigneur lui fit connaître que ce n'était pas à la gloire du barreau qu'il devait fixer ses vues : il voulait le placer un jour parmi ses Saints; et il l'appela à son service d'une manière si sensible que le pauvre jeune homme, tout tremblant et soumis, s'écria d'abord comme saint Paul : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ?* Dès ce moment, résolu de suivre Jésus-Christ par la pratique des conseils évangéliques, il se dévoua à la pénitence. Avant même que d'embrasser l'état religieux, il chargea ses reins d'une grosse chaîne de fer, qu'il ne quitta plus pendant sa vie, et qu'on ne put arracher qu'avec beaucoup de peine après sa mort. Ce terrible instrument de péni-

Digitized by Google

tence, dit l'ancien historien, lui servit à soumettre la chair à l'esprit, et à conserver toujours la fleur de la virginité, dont il avait été jusqu'alors extrêmement jaloux.

Il s'éprouva encore pendant quelques mois, et il redoubla la ferveur de ses prières, pour mériter de connaître plus clairement la volonté de Dieu sur le choix de vie dont il devait faire profession. Chaste, modeste, pénitent, au milieu d'une nombreuse jeunesse toute occupée du désir de satisfaire ses passions, il n'avait de pensées que pour le Ciel et ne trouvait de plaisir qu'à méditer la loi du Seigneur ou à exercer ses mains dans quelque œuvre de miséricorde.

Tel était Pierre de Palerme, lorsqu'il alla se présenter au couvent de Saint-Nicolas pour demander l'habit de Saint-Dominique, l'an 1400, ayant à peine commencé sa vingtième année. Ce qu'il demandait avec autant de ferveur que d'humilité lui fut accordé sans délai, parce que son mérite n'était point inconnu ni sa vocation équivoque. Du jour de sa réception, le fervent religieux commença sa carrière d'une façon à faire connaître la joie de son âme et à augmenter encore celle de la communauté. Mais il n'en fut pas de même de sa famille.

Les premières nouvelles de son changement ne furent pas plutôt portées en Sicile, qu'Ardouin se rendit en diligence à Bologne, moins pour examiner cette vocation que dans le dessein de la traverser. Il se présente d'abord au couvent de Saint-Nicolas, s'informe de la santé de son fils et demande à lui parler. Le supérieur consent volontiers à une demande si juste, et fait avertir le novice. Mais le timide et prudent religieux, connaissant la tendresse de son père et se défiant de sa propre faiblesse, au lieu de se rendre au parloir, où il est attendu, va se jeter aux pieds du supérieur pour le supplier de vouloir paraître pour lui, et de faire toutes sortes de politesses à son père, à condition qu'il soit dispensé de lui parler. Les larmes du novice, ses prières et ses raisons ne permirent point au supérieur de le contrister par un refus; mais en voulant mettre à couvert la vocation du fils, il eut d'abord à essuyer les amers reproches du père et ses plaintes les plus vives. Rien ne pouvait le consoler ni l'adoucir. La piété

Digitized by Google

ne détruit pas la nature, et les sentiments de l'une parurent en cette occasion céder aux saillies de l'autre. Enfin le sage supérieur, ne pouvant faire mieux, s'avisa de prier ce père affligé de s'arrêter quelques jours à Bologne, lui faisant espérer qu'on pourrait disposer son fils à le voir et à lui parler

Le novice demandait avec instance qu'on lui permît de passer au moins quinze jours en prière avant que de l'obliger à soutenir les assauts qu'il craignait de la part d'un père dont il était tendrement aimé ; et il redoubla l'ardeur de ses oraisons, afin d'obtenir du Ciel, autant pour son père que pour lui-même, la grâce dont ils avaient tous deux besoin : l'un pour ne point s'opposer à la volonté de Dieu, et l'autre pour continuer à la remplir, sans écouter la voix de la chair et du sang. Mais l'espace de quinze jours était trop long à l'impatience du docteur Ardouin : le même amour qui l'avait fait partir de Palerme avec tant de précipitation le fit revenir aussi bientôt au couvent de Saint-Nicolas ; il est vrai que, la grâce ou la raison commençant à prendre le dessus, il y parut dans un esprit plus tranquille, et qu'il s'expliqua en des termes qui commencèrent à rassurer. « Si le Seigneur, dit-il, demande le sacrifice de mon fils, il est le maître : ce cher fils est à lui plutôt qu'à moi. Qu'il ne m'arrive jamais de vouloir m'opposer au Tout-Puissant. La seule grâce que je demande, c'est de pouvoir embrasser une personne que j'aime plus que moi-même. Ce que vous ne refuseriez point à un inconnu, voudriez-vous le refuser à un père ? » Les larmes qui accompagnaient ses paroles l'empêchèrent d'en dire davantage.

Ardouin ne se retira pas cette seconde fois sans avoir eu la consolation de voir son fils, et peu de jours après il eut celle de lui parler et de l'entretenir seul à seul. Mais, en père chrétien et déjà constant dans la résolution qu'il avait eu le temps de prendre, bien loin de penser à le détourner de sa vocation, il l'exhorta fortement à en remplir les devoirs avec fidélité. Il était venu de Sicile agité de mille différents mouvements, de dépit, de colère, de crainte, d'espérance, de tristesse. Il s'en retourna plein de confiance, de joie et de consolation, persuadé que la main qui avait conduit son fils dans le cloître l'y soutiendrait toujours,

Digitized by Google

pour l'élever à une plus solide gloire. Ce fut l'effet des prières et des pénitences du saint novice.

Les vœux solennels qui l'attachèrent plus étroitement au service du Seigneur furent pour lui un nouveau motif de marcher avec encore plus de vitesse dans la voie des divins commandements, par le plus parfait renoncement au monde et à lui-même. Aussi son attention continuelle à se perfectionner de plus en plus le mit-elle bientôt après en état de travailler avec fruit au salut des âmes. C'était à quoi son attrait particulier le portait, et il parut que la Providence l'avait formé pour un si auguste emploi. On ne craint point d'assurer que les fruits de son ministère, pendant plus de quarante-cinq ans, ne sont bien connus que de Celui qui, ayant rempli son cœur de charité et mis des paroles de vie sur ses lèvres, rendit toujours ses discours et ses exemples également efficaces pour la conversion des pécheurs, l'instruction des ignorants, le soutien des faibles et la consolation de tous.

Le cruel schisme, dont la naissance avait précédé de trois ans celle de Pierre de Palerme, continuait à diviser les esprits et les cœurs, et on sait quelles furent les tristes suites de ces malheureuses divisions : l'oubli ou le mépris des lois, l'indocilité des peuples, l'indépendance, la corruption des mœurs, la liberté de tout dire, de tout faire, de douter de tout et de ne rien respecter. C'est ce que l'on avait la douleur de voir dans presque tous les États. Le nouvel Apôtre de l'Italie ne put jeter ses regards sur des objets si affligeants sans éprouver les mêmes sentiments de zèle, d'indignation ou de compassion dont le prophète Jérémie était autrefois pénétré à la vue des crimes multipliés de la coupable Jérusalem. A l'exemple de ce saint homme, humilié devant le Seigneur et lui présentant avec confiance ses larmes, ses prières, ses mortifications, il le conjurait d'apaiser sa colère et d'avoir pitié de son peuple. La grandeur du mal demandait la continuation de ses gémissements, et à la ferveur de la prière, il ajouta la vertu de la prédication.

Quelque éloignement qu'eussent alors les hommes pour tout ce qui pouvait les rappeler de leurs voies égarées, le disciple de

Digitized by Google

Jésus-Christ se fit écouter, il se fit suivre. Puissant en œuvres et en paroles, il se conciliait l'estime des uns par l'éclat de ses vertus, et les saintes adresses de sa charité lui apprenant à se faire tout à tous, il obtenait souvent la conversion de ceux qui avaient résolu de fuir même sa présence. Si les vérités qu'il annonçait avec toute la liberté apostolique portaient un trouble salutaire dans les cœurs les plus endurcis, un zèle éclairé et toujours compatissant lui apprenait à consoler dans le confessionnal les pénitents déjà touchés et résolus de satisfaire à la justice de Dieu par des fruits dignes de pénitence. Les malheureux esclaves de la volupté, de la cupidité ou de l'ambition apprirent de l'homme de Dieu à combattre leurs passions, à rompre leurs chaînes et à triompher d'eux-mêmes. Ceux-là, pour assurer leur conversion, s'éloignaient sagement des objets qui avaient servi à les séduire ou à les corrompre; ceux-ci restituaient ce qu'ils avaient mal acquis, et pour mériter les biens solides de l'éternité, ils distribuaient aux pauvres une partie de ceux dont ils avaient autrefois abusé dans l'oubli de Dieu.

Ce ne fut pas seulement dans la ville de Bologne ni dans la seule Lombardie que Pierre de Palerme prêcha avec ce succès; sous le pontificat d'Innocent VII, de Grégoire XII, d'Alexandre V et de Jean XXIII, il parcourut presque toute l'Italie, et partout il recueillit une abondante moisson. L'exemple de saint Vincent Ferrier et ses exhortations furent encore un moyen dont Dieu se servit pour soutenir le courage et animer toujours de plus en plus la ferveur de ce zélé ministre. On rapporte que l'illustre Vincent Ferrier étant arrivé à Bologne l'an 1416, et voyant avec une sainte joie quelle était la vie du Bienheureux Pierre de Palerme, sa conduite dans le divin ministère et le fruit de ses prédications, il l'embrassa tendrement, et l'assura que la volonté de Dieu était qu'il persévérât jusqu'à la fin dans les fonctions de l'apostolat. Il continua aussi à les remplir dans le Milanais, le Parmesan, la Toscane, pendant une partie du pontificat de Martin V, malgré les agitations des guerres suscitées contre ce Pape, tantôt par le duc de Milan, tantôt par les Bolonais, et ensuite par Alphonse d'Aragon, qui prétendait au royaume de Naples,

Digitized by Google

Pendant près de vingt ans les peuples d'Italie profitèrent des prédications, des grands exemples de vertu du disciple de Jésus-Christ. Ce ne fut qu'en 1427 que le général des Frères-Prêcheurs, voulant rétablir dans les couvents de Sicile la vie régulière, extrêmement déchue par une longue suite de révolutions, chargea notre Saint de cette difficile commission. La difficulté de l'entreprise ne l'étonna pas, parce qu'il était accoutumé à ne rien craindre et à ne se refuser jamais au travail, dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Il avait trop souvent éprouvé le secours divin dans des rencontres où toute la prudence humaine était à bout, pour ne point attendre la même faveur dans celle-ci, et il ne fut point trompé dans son attente. La réputation de sainteté qu'il s'était faite dans l'Italie le suivit dans la Sicile : son ministère n'y fut pas moins glorieux, ni les fruits moins abondants. Les peuples le recevaient partout avec vénération, et ses Frères prévenaient souvent ses désirs, pour aller au-devant de ce qu'il pouvait exiger de leur docilité. Dans l'espace de peu d'années, le sage réformateur eut le plaisir de voir refleurir par ses soins la régularité et la première ferveur dans plusieurs monastères de Sicile.

Celui de Palerme, appelé de Sainte-Cite, donna l'exemple à tous les autres. Il n'y avait pas longtemps qu'il avait été fondé par quelques religieux venus d'Aragon et de l'île de Majorque; la bonne odeur que ses premiers fondateurs y avaient laissée s'y conservait encore, mais le Bienheureux Pierre de Palerme, pour en faire le modèle de toutes les maisons de son Ordre dans le royaume de Sicile, porta à sa dernière perfection ce qu'il y avait déjà de bon. Il y fit revivre l'ancien esprit de zèle, de pénitence, de recueillement, de prière et d'une rigoureuse pauvreté. On lui offrit plus d'une fois des revenus considérables, des terres, des possessions, des domaines; mais il les refusa toujours, parce qu'il appréhendait que le poison des richesses ne fît peut-être mourir cet esprit de régularité et de simplicité évangélique dont il voyait animés ceux qu'il aimait comme ses plus chers enfants, et qui l'honoraient comme leur père.

Persuadé cependant que les plus sages peuvent se tromper,

Digitized by Google

lorsqu'ils s'appuient trop sur leur prudence, en négligeant de consulter les amis de Dieu, il n'entreprenait rien de considérable qu'après l'avoir mûrement examiné avec des personnes dont il connaissait la sagesse et la droiture. Aussi humble que zélé, il avait choisi parmi ses Frères un directeur, de la volonté duquel il se faisait un devoir de dépendre en toutes choses. Pierre de Majorque, que l'ancien historien appelle un homme d'un excellent génie, et d'une plus grande piété, avait mérité la confiance particulière du serviteur de Dieu, qui, l'ayant associé à ses travaux, lui communiquait tous ses desseins et soumettait son sentiment à ses lumières. Ce fut principalement par les conseils de ce saint religieux que Pierre de Palerme demeura toujours ferme à écarter tout ce qui aurait pu donner quelque atteinte à la pauvreté évangélique, dont il faisait profession.

Cette modestie pouvait paraître d'autant plus digne de louanges qu'il était lui-même connu pour un homme des plus sages et un théologien des plus éclairés de son siècle. Ses prédications et ses belles actions, indépendamment des ouvrages qu'il avait déjà publiés, ayant fait connaître ses talents au Pape Eugène IV, Sa Sainteté l'appela au Concile de Florence. On ne nous a point instruit en particulier de ce qu'il fit dans cette auguste assemblée : on s'est contenté de l'insinuer, en disant que le Pape, charmé de la pureté de ses mœurs et de l'éloquence qu'il avait montrée en réfutant les erreurs des Grecs, lui offrit divers titres d'honneur, qu'il eut la modestie de refuser; il fut cependant obligé d'accepter la charge de visiteur apostolique dans le royaume de Sicile[1].

Les devoirs de ce nouvel emploi lui parurent compatibles avec ceux du saint ministère; aussi remplit-il en même temps les fonctions de l'un et de l'autre, et le concours des peuples, qui venaient de toutes parts pour l'entendre, était ordinairement si

[1] Ab Eugenio IV vocatur ad Concilium florentinum : cujus et morum integritatem, et in confutandis præsertim Græcorum erroribus eloquentiam, cum Pontifex multis honorum gradibus cohonestare vellet, iis ut ornaretur, qua erat modestia, vir adduci non potuit. Dimisso Concilio, generalis auctoritate apostolica visitator in Siciliam rediit, etc. *Act Sanct.*, tom. I, *Mart.*, p. 295, n. 7.

Digitized by Google

grand que les églises les plus vastes ne l'étaient pas toujours assez pour contenir la multitude de ses auditeurs : il prêchait alors ou dans les places publiques ou en pleine campagne. Les fréquentes conversions qui se faisaient dans tout ce pays, autant peut-être par la vertu des prières que par la force des prédications du visiteur apostolique, excitaient encore la confiance des fidèles. On remarque surtout qu'il avait reçu du Ciel un don ou une grâce particulière pour réconcilier les ennemis, faire cesser les dissensions ou les discordes et terminer les procès.

On rapporte qu'un homme vindicatif, résolu de venger un affront en répandant le sang de celui qui l'avait offensé, attendait au passage son ennemi, dans le temps que notre prédicateur parlait avec beaucoup de véhémence contre la folie et l'injustice de ceux qui ne veulent point laisser à Dieu même le soin de les venger. L'un était trop éloigné de l'autre pour pouvoir naturellement l'entendre; il l'entendit cependant, et comme si ses paroles ne se fussent adressées qu'à lui seul, il en fut si vivement touché que, changé tout-à-coup et confus de lui-même, il abandonna dans le moment et son malheureux dessein, et le lieu qu'il avait choisi pour l'exécuter. Lorsque l'homme de Dieu eut fini sa prédication, cet homme déjà converti se présenta à lui, lui raconta fidèlement tout ce qui venait de se passer dans son cœur, et après lui avoir rendu ses actions de grâces de ce qu'en lui épargnant un crime il l'avait encore empêché de courir à la mort, il lui promit de vivre désormais avec celui qui l'avait outragé comme avec un de ses amis et de ses frères.

On n'était guère surpris du fruit admirable de ses prédications, quand on faisait attention à la sainteté de sa vie et à sa manière d'annoncer les vérités du salut. Si dans un seul discours il faisait quelquefois ce que plusieurs autres ne pouvaient faire dans une longue mission, il ne fallait l'attribuer qu'à la vertu de la divine parole, que ce saint ministre prêchait dans toute sa pureté, avec des intentions toujours droites, et après s'y être préparé par la prière et la pénitence. Il semble que les grâces particulières qu'il recevait dans l'exercice de son ministère, en le remplissant le premier de force et de lumière, se répandaient sur ses auditeurs,

Digitized by Google

pour les mettre dans les dispositions où ils devaient être pour profiter de ses salutaires instructions. Le Seigneur l'honorait aussi quelquefois de faveurs plus marquées, qui tournaient toujours à la gloire de la religion et à l'édification publique.

Le Bienheureux Pierre de Palerme étant allé, le 15e jour d'août, sur une colline que les Siciliens appellent en leur langue *Montagna di Gibilrossa,* où les peuples ont coutume de se rendre en foule pour y honorer le triomphe de la Mère de Dieu, dans une chapelle dédiée sous son invocation, pendant qu'il se préparait à la prédication par la prière, il plut au Seigneur de lui faire connaître que, dans une grotte assez proche de cette montagne, il y avait les corps de plusieurs vierges qui venaient de perdre la vie en défendant généreusement leur pudeur. C'était (disent les historiens de la nation) une troupe de filles qui, étant sorties de grand matin des lieux circonvoisins pour aller entendre la parole de Dieu dans la sainte chapelle et y faire leurs dévotions, étaient tombées entre les mains de quelques scélérats, dont la brutale passion, changée en fureur par la résistance, en avait fait autant de Martyres de la chasteté. Le saint prédicateur prit de là occasion de faire un sermon sur la gloire et le mérite de la virginité; et il le finit en publiant devant son auditoire ce qui lui avait été révélé. On alla de suite en procession dans cette grotte; on y trouva les corps de ces victimes de la chasteté encore noyés dans leur sang; on les transporta avec respect dans la chapelle et on les y enterra avec solennité[1].

Ce ne fut pas sans doute un petit sujet de consolation pour le serviteur de Dieu de voir dans un siècle aussi corrompu un si illustre exemple de la force chrétienne parmi des personnes qui, ayant profité de ses instructions, avaient moins appréhendé la mort que le péché. Il ne manqua pas de profiter de cet évènement pour réveiller la foi et exciter la piété des peuples. Il s'en servit

[1] Nactus ex ea re concionis habendæ occasionem, mirifice auditores ad virtutis honestatem inflammat. Inde extrahi e spelunca mulierum pleraque corpora, jubet a latronibus interfectarum ob studium tuendæ virginitatis, cum potius illæ vitam amittere (ut ei revelatum fuerat) quam pudicitiam maluissent, etc. *Act. Sanct.*, tom. I, *Mart.*, pag. 296, n. 12.

Digitized by Google

aussi comme d'un nouveau motif pour travailler lui-même avec une nouvelle ferveur à sa propre perfection. Le couvent de Palerme, qui le considérait comme son restaurateur et qu'il édifiait depuis longtemps par ses grandes vertus, voulut l'avoir pour prieur. La sagesse et la douceur de son gouvernement le rendirent toujours plus cher à une communauté déjà accoutumée à respecter également ses instructions et ses exemples. Zélé, vigilant, attentif à tout, il aimait ses Frères d'un amour de père, et leur faisait aimer la vertu, à laquelle il ne cessait de les exhorter. Nul ne se plaignait ni de ses corrections, ni de sa fermeté, et chacun croyait trouver en lui le modèle qu'il pouvait imiter pour arriver à la perfection de son état. Les différentes occupations inséparables de sa charge de supérieur ne le rendaient jamais distrait sur la principale affaire, dont il faisait son but capital, et la charité dont il était embrasé semblait se communiquer à tous ceux qui travaillaient sous sa conduite à devenir de parfaits disciples de Jésus-Christ.

Mais ses attentions ne se bornaient pas aux besoins de ses Frères, et l'étroite pauvreté dont il faisait profession ne l'empêchait point de soulager un grand nombre de pauvres, à qui il faisait distribuer tous les jours quelques aumônes. Les riches du monde se plaignent quelquefois de manquer de bien des choses, et leur abondance les met rarement en état de consoler des malheureux; tandis que ceux qui se sont volontairement dépouillés de tout, pour imiter la pauvreté volontaire de Jésus-Christ, trouvent dans leur indigence même de quoi adoucir ou diminuer celle des autres. Le Bienheureux Pierre de Palerme ne se contentait point de partager son pain avec les pauvres, il aimait aussi à les servir de ses mains, honorant en leur personne Celui qui a voulu se rendre semblable à eux, pour solliciter plus efficacement notre charité à leur égard ou pour condamner plus rigoureusement notre dureté.

Nous passons sous silence les autres exemples de vertu, de zèle, de patience, de modestie que donna le sage supérieur. A peine débarrassé de la conduite de cette communauté, il fut chargé du soin et de l'éducation des novices. Il en forma plu-

Digitized by Google

sieurs à la plus haute piété, et il parut toujours plus attentif à leur apprendre l'esprit de la religion et à leur faire pratiquer les vertus chrétiennes qu'à les instruire des diverses observances, qu'il n'est pas sans doute permis de négliger ou de mépriser, mais qui ne peuvent conduire par elle-même à la perfection et au salut si l'humilité n'en est le fondement et la charité le principe. Cependant quelque précieux que fût le fruit que les jeunes religieux retiraient des instructions d'un maître si éclairé et si intérieur, ils n'eurent point le bonheur de vivre longtemps sous sa conduite : le désir de prêcher l'Évangile, surtout aux peuples de la campagne, lui fit souhaiter de se démettre de cet emploi, et ce ne fut que par le désir d'obtenir cette grâce qu'il alla au chapitre provincial de son Ordre, assemblé à Catane l'an 1444.

Pendant le séjour que le disciple de Jésus-Christ fit dans cette ville, il fut témoin de la consternation générale des peuples, et le Seigneur voulut bien se servir de son ministère pour détourner le fléau dont on était menacé, ou plutôt pour le faire cesser, car déjà il était affreux. On sait que la ville de Catane, située au pied du mont Gibel (appelé aussi le mont *Etna*) est souvent incommodée et a été quelquefois renversée par les incendies et les torrents de feu qui sortent de temps en temps du sein de cette célèbre montagne, la plus haute de la Sicile. Les ouvertures qui s'y firent en 1444, les cendres et les flammes qu'elle poussa au loin, le fracas horrible, le bruit et le tremblement de terre qui avaient précédé ce déluge de feu, tout cela avait tellement effrayé les habitants du pays qu'ils craignaient avec raison de se voir bientôt engloutis avec leurs villes, bourgs et villages, dans les entrailles de la terre.

Les peuples, dans cette calamité, coururent à l'église; et le Bienheureux Pierre de Palerme, dont on connaissait la sainteté, fut prié de prendre le voile qui couvrait le tombeau de sainte Agathe, pour l'opposer à ces tourbillons de flammes qui semblaient devoir consumer tout. L'ami de Dieu, plein de foi, après une humble prière et une puissante exhortation qu'il fit aux fidèles, pour leur inspirer des sentiments de repentir et de confiance, se mit à leur tête, suivi ou environné de tout le clergé, et

Digitized by Google

marcha avec assurance vers le lieu d'où partaient ces foudres menaçantes. Il est aisé de penser quels pouvaient être, dans ces moments critiques, les vœux des peuples, les larmes et les gémissements des uns, les promesses et les protestations des autres. Hommes, femmes, enfants, grands et petits, tous accusaient publiquement leurs péchés et ils reconnaissaient avoir bien mérité ce redoutable fléau dont ils étaient châtiés. Ces sentiments passagers, inspirés dans la plupart par la seule crainte, à la vue d'un grand péril, s'étaient souvent démentis.

Mais si les péchés des peuples et leurs rechutes ne pouvaient que provoquer la colère du Seigneur, la pénitence de plusieurs apaisa sa justice, et l'humble prière de notre Saint fut exaucée. Ces globes enflammés, qui remplissaient les airs et qui menaçaient la ville de Catane, se dissipèrent ou prirent un autre cours. L'incendie cependant tint les peuples des environs dans de continuelles alarmes, et il ne fut éteint que le vingtième jour depuis son commencement [1].

De retour à Palerme, notre zélé prédicateur reprit ses premières fonctions, et Dieu honora son ministère par un miracle qui rendit sa réputation toujours plus éclatante, et son nom plus célèbre dans tout le royaume. Les cris d'une mère éplorée lui apprirent la chute de sa fille dans un puits. Le saint homme commande aussitôt qu'on la retire avec diligence, et fait apporter son corps dans l'église de Sainte-Cite ; il se met en oraison, et après avoir prié l'espace d'une heure avec beaucoup de ferveur, il rend, dit un auteur contemporain, la vie et la santé à la fille, et la fille à sa mère, ajoutant ces modestes paroles, pour empêcher sans doute le peuple de crier au miracle : *Cette fille n'était pas morte, mais elle dormait* [2]. Cette merveille, qui réjouit extrêmement les

[1] Anno 1444, cum ignis ex Æthna erupisset, Catanam versus defluens exitium urbi comminabatur, delectus est Petrus, pro sua insigni religione, qui divæ martyris Agathæ velum, cum cleri populique pompa, adversum decurrens in urbem incendium deferret; quod cum divæ Martyris ingentia merita reveritum, tum Petri pietatem, cursum alio vertit, ac vigesimo post die penitus extinctum est, etc. *Act. Sanct.*, tom. I, *Mart.*, pag. 297, n. 18.

[2] Unius horæ spatio in præceps effusus, vitam puellæ, puellam matri reddidit, subjiciens : Non erat mortua puella, sed dormiebat, etc., *Ibid.*, n. 19.

Digitized by Google

habitants de Palerme, a été depuis représentée sur le tombeau du Saint.

Ce que l'historien ajoute ne fait pas moins d'honneur à sa haute piété, et ne montre pas moins clairement quelle était la vertu de ses prières. La disette était grande dans la ville de Palerme, et le défaut de vivres faisait craindre quelque sédition de la part du peuple. Les orages, qui régnaient depuis quelque temps sur la mer de Sicile, la rendaient impraticable, et les pluies abondantes, qui avaient fait déborder toutes lès rivières, en inondant les chemins, semblaient avoir fermé toutes les voies par où on aurait pu recevoir quelques provisions. Dans cette extrémité, le gouverneur et les magistrats, après avoir fait tout ce qui pouvait dépendre de leur vigilance, eurent recours à la charité du serviteur de Dieu. Ils lui représentèrent que la famine qu'on éprouvait depuis quelques jours était encore un moindre mal que celui qu'on avait lieu de craindre, si on ne contentait les citoyens, dont les murmures séditieux allaient bientôt éclater par une révolte générale. « Ne vous troublez pas, leur répondit aussitôt le saint religieux; nous touchons déjà au moment où le Seigneur va manifester sa miséricorde : avant le coucher du soleil, la ville sera suffisamment pourvue de blé. » Les magistrats, consolés par ces paroles, donnèrent de bonnes espérances au peuple, et le Bienheureux Pierre de Palerme, redoublant l'ardeur de ses prières, les continua avec la même confiance jusqu'au soir. On assure que les tempêtes dont la mer était agitée, loin de diminuer, paraissaient de moment en moment devenir plus violentes, lorsque, contre toute espérance, on vit entrer dans le port un gros vaisseau chargé de grains [1].

La joie dès lors fut grande dans la ville. Ce fut peut-être pour éviter les louanges qu'on lui donnait que le disciple de Jésus-

[1] Cives, omni spe destituti, periculum prætori et senatoribus exhibebant; hi timore perculsi ad Petrum confugiunt, calamitatem patriæ, civium commotionem, suum periculum exponunt. Ad quos ille : *Mœrorem abjicite : antequam sol occidat, provisum a Deo erit, tritico abunde in urbem invecto.* His verbis homines consolatos dimisit; precibus se dedit. Mox navis, præter spem in portum appulsa, magno omnium gaudio, cives fame liberavit, etc. *Act. Sanct.*, p. 297, n. 20.

Digitized by Google

Christ sortit de Palerme, et alla porter ailleurs les paroles du salut. L'obéissance l'obligea de paraître de nouveau à Catane, où, selon l'expression d'un ancien auteur, il fut reçu comme un homme venu du Ciel. Son ministère y fut encore utile à plusieurs, mais il ne put l'y exercer longtemps. Diverses incommodités, qu'il avait toujours dissimulées et qu'il souffrait avec un courage invincible, le firent enfin succomber. Malgré les vives instances et les prières des habitants de Catane, qui s'efforçaient de le retenir chez eux, il voulut aller finir ses jours dans sa retraite de Sainte-Cite [1]. Il y fut éprouvé par une maladie d'un mois, et il mit tout ce temps à profit pour se purifier davantage des plus légères taches et augmenter le nombre de ses mérites par une patience héroïque, au milieu des plus cruelles douleurs. Il prédit l'heure de sa mort, qui arriva le 3e jour de mars 1452, dans la soixante-onzième année de son âge.

Dieu fit connaître la sainteté et la gloire de son Serviteur par des nouveaux miracles, qui se firent ou à son tombeau, ou par l'attouchement de cette chaîne de fer qui, pendant plus de cinquante ans, avait été un des instruments de sa longue pénitence. On commença dès lors à l'invoquer et à lui donner publiquement le titre de Bienheureux, avec lequel son nom a été mis dans le martyrologe de Sicile [2]. Le Pape Pie VI a approuvé le culte qu'on lui rendait. Il est honoré dans son Ordre le 10 mars.

Les historiens rapportent l'épitaphe qu'on fit graver sur son tombeau, en ces termes : « Le Bienheureux Pierre Jérémie de Palerme, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, illustre par sa doctrine et par la gloire des miracles, un des plus grands théologiens de son siècle, comme il paraît par ses ouvrages, se reposa dans le Seigneur le 5e des nones de mars 1452. Les merveilles qui s'opèrent continuellement à son tombeau montrent quel est son crédit auprès de Dieu. »

[1] Rursus Catanam ad concionatoris munus obeundum missus, tanquam homo e cœlo delapsus, exceptus ab omnibus, auditusque ; sed cum adversa ibi valetudine uteretur, Panormum regredi ad suum cœnobium, invitis Catanensibus ejusque obcessum lacrymantibus, coactus est. *Acta Sanct.*, p. 297, n. 22.

[2] Panormi in monasterio sanctæ Citæ, dormitio B. Petri Jeremiæ, Ordinis Prædicatorum. *Act. Sanct.*, tom. I, *Mart.*, pag. 294, n. 4.

Digitized by Google

C'est dans l'église de Sainte-Cite à Palerme qu'on voit cette inscription et le tombeau du Bienheureux. Ainsi Dupin s'est trompé, lorsqu'il a écrit que ce saint religieux, après avoir établi et réformé plusieurs monastères de son Ordre dans le royaume de Sicile, et s'y être rendu célèbre par la prédication, *était retourné mourir à Bologne*.

Parmi les écrits que cet auteur nous a laissés, on trouve plusieurs recueils de sermons pour toute l'année et les fêtes des Saints ; un traité sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; un autre de la Foi ou des douze articles du Symbole, et une explication de l'Oraison dominicale, outre vingt-cinq discours sur le même sujet. Tous ces ouvrages ont été souvent imprimés, à Brescia, à Haguenau et à Lyon. On en conserve quelques autres en manuscrit, parmi lesquels doit se trouver un dictionnaire moral, cité quelquefois par l'auteur dans ses sermons, et une ample collection où il avait traité des lois, des canons, et de différentes matières théologiques : *Sylva rerum, legalium, canonicarum et theologicarum*.

Antoine de Sienne, qui avait lu une partie de ses ouvrages, assure qu'il sont remplis de lumière et d'onction[1]. (TOURON.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE ET DE SAINT JOSEPH.

Notre-Dame de Pradelles est un sanctuaire révéré dans la Haute-Loire. Le 10 mars 1588, les huguenots, deux heures avant le jour, donnèrent l'assaut à la ville. Éveillés en sursaut, les habitants courent aux armes, pendant que les femmes et les enfants courent à Notre-Dame de Pradelles. Mais malgré ses défenseurs une porte de la ville est enfoncée ; on croit tout perdu, lorsqu'une pierre bien lancée à la tête du capitaine Chambaud

[1] Fr. Petrus Jeremiæ, natione Siculus, vir ingenio clarus, eloquio facundus, vitæ probitate conspicuus, in concionibus ad populum suo tempore celebris et undequaque doctus, scripsit sermones de tempore per annum, de Sanctis et dominicales, de pœnitentia et peccatis, de fide, de Passione Domini, et sermones XV super Orationem dominicam, absolutissimos et eruditione refertos. *Acta Sanct.*, tom. I, *Mart.*, p. 294, n. 3, ex *Chronic. Ant. Senens.*

Digitized by Google

le tue net; les huguenots, n'ayant plus de chef, s'enfuient en désordre, et la ville est sauvée.

Tous les ans les habitants de Pradelles vont à cet anniversaire remercier leur auguste Protectrice.

A ce trait de la protection de la très-sainte Vierge, nous ajouterons quelques traits de la protection que saint Joseph accorde avec non moins de bonté à ceux qui l'invoquent dans le péril, ce que nous ferons pendant les neuf jours qui précèdent la fête de ce grand Patriarche. Il est bien juste d'honorer tout spécialement notre bon Père adoptif, l'Époux de notre bonne Mère. D'ailleurs les honneurs rendus à Joseph reviennent à Marie, de qui il a tout reçu, comme la gloire de Marie revient tout entière à son divin Fils, de qui elle tient tout.

Deux religieux Franciscains naviguaient sur la mer de Flandre. Il survint une si horrible tempête que le vaisseau coula à fond. Il portait trente personnes. Les deux moines furent assez heureux pour s'accrocher à une planche du navire fracassé. Ils furent trois jours et trois nuits le jouet de la fureur des flots. Dans cette situation désolante, ils invoquèrent la protection de saint Joseph, pour lequel ils avaient toujours eu une grande dévotion. Il leur apparut sous la forme d'un jeune homme, et les conduisit sains et saufs jusqu'au rivage. Là, à genoux, ces deux religieux rendirent grâces à Dieu; se tournant ensuite vers le jeune homme, qu'ils ne connaissaient pas, ils le supplièrent de se faire connaître.

— Je suis Joseph, répondit-il; et, après leur avoir rappelé les sept douleurs et les sept allégresses qu'il avait éprouvées en ce monde, il leur déclara qu'il accorderait constamment sa protection à quiconque en ferait mémoire en disant sept *Pater* et sept *Ave* dans cet esprit.

Le Bienheureux Jérôme de Pistoie, Capucin et missionnaire apostolique, fut envoyé un jour par le Souverain-Pontife à Venise, où il devait, avec un compagnon de son Ordre, s'embarquer pour Candie. En cheminant, les deux Pères s'égarèrent à l'entrée de la nuit et perdirent leur route. Après avoir marché longtemps sans se retrouver, ils durent s'arrêter, car ils étaient épuisés de

Digitized by Google

fatigue et de faim; et ils se mirent à genoux, invoquant Jésus, Marie, Joseph, et les suppliant de les secourir dans leur détresse.

Les deux religieux reconnurent bientôt que leur prière était exaucée, car ils aperçurent tout-à-coup, à peu de distance, une lumière, et ils arrivèrent à une petite maison habitée par trois personnes, un homme d'un certain âge, une jeune femme et un enfant, tous trois d'une beauté remarquable. Ils furent reçus et traités avec une charité incomparable, et après un souper simple et abondant, ils s'endormirent en priant d'un sommeil qui répara merveilleusement leurs forces.

En s'éveillant le lendemain au point du jour, animés du désir de remercier avec effusion leurs hôtes, ils se trouvèrent, sans avoir rien ressenti, au milieu d'une plaine, et ne virent nulle trace de la maison où ils avaient passé la nuit. Ils reconnurent qu'ils avaient été les hôtes de la sainte Famille, et achevèrent heureusement leur route en bénissant Jésus, Marie et Joseph.

Que leur protection soit sur nous!

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Sébaste, en Arménie, les saints quarante Martyrs.

A Apamée, en Phrygie, les saints Caius et Alexandre, qui, durant la persécution de Marc-Antonin et Lucius Vérus, ainsi qu'Apollinaire, évêque de Hiérapolis, l'écrit dans son livre contre les hérétiques cataphryges, reçurent la couronne d'un glorieux martyre.

En Perse, quarante-deux saints Martyrs.

A Corinthe, les saints martyrs Codrat, Denis, Cyprien, Anect, Paul et Crescent, que le président Jason fit mourir par le glaive, durant la persécution de Dèce et de Valérien.

[1] SEXTO IDUS MARTII.

Apud Sebasten Armeniæ, sanctorum quadraginta Martyrum. — Apameæ, in Phrygia, natalis sanctorum martyrum Caii et Alexandri, qui (ut scribit Apollinaris hierapolitanus episcopus in libro adversus cataphrygas hæreticos) in persecutione Marci Antonini et Lucii Veri, glorioso martyrio coronati sunt. — In Perside, passio sanctorum quadraginta duorum Martyrum. — Corinthi, sanctorum martyrum Codrati, Dionysii, Cypriani, Anecti, Pauli et Crescentis, qui in persecutione Decii et Valeriani, sub Jasone præside, gladio cæsi sunt. —

Digitized by Google

En Afrique, saint Victor, martyr, pour la fête duquel saint Augustin fit un sermon au peuple.

A Jérusalem, saint Macaire, évêque et confesseur, qui porta Constantin et Hélène à purifier les saints Lieux et à y bâtir des églises.

A Paris, saint Droctovée, abbé, disciple du bienheureux évêque Germain.

Au monastère de Bobbio, saint Attale, ablé, célèbre par ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Agathe et sainte Marianne, vierges et martyres à Antioche.

Saint Abilaude, fêté chez les Éthiopiens.

Saint Victor, martyr en Afrique, grandement loué dans un sermon de saint Augustin.

Saint Eugandre, vénéré aussi chez les Éthiopiens.

Saint Blanchard, confesseur au VII^e^ siècle, honoré à Néelles-le-Repos, près de Villenauxe, au département de l'Aube.

Saint Palatin, saint Firmien et saint Rustique, martyrs à Nicomédie en l'an 303, sous Dioclétien.

Saint Senode, abbé d'un monastère en Égypte, à la fin du V^e^ siècle.

Quarante-deux Martyrs en Perse, sous Sapor, en 375.

Saint Alexandre d'Apamée, martyr en 179, sous Marc-Aurèle.

Saint Méliton et son compagnon, martyrs, dont les reliques sont conservées dans l'église de Saint-Lazare à Venise.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph Pongérard, prêtre du diocèse de Saint-Malo, n'ayant pas voulu faire le serment anticatholique, fut arrêté comme prêtre réfractaire, et guillotiné à Rennes le 10 mars 1794.

In Africa, sancti Victoris martyris, in cujus solemnitate sanctus Augustinus ad populum tractatum habuit. — Jerosolymis, sancti Macarii episcopi et confessoris, cujus hortatu Loca sancta a Constantino et Helena expurgata, et sacris basilicis illustrata sunt. — Lutetiæ Parisiorum, depositio sancti Droctovei abbatis, discipuli beati Germani episcopi. — In monasterio Bobbiensi, sancti Attalæ abbatis, miraculis clari.

Digitized by Google

ONZIÈME JOUR DE MARS.

Saint Euloge, prêtre de Cordoue, et plusieurs autres Martyrs d'Espagne. — Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem. — Le Bienheureux Jean Mosch. — Saint Euthyme, évêque de Sardes, martyr. — Saint Constantin, roi breton, martyr. — Saint Constantin, roi d'Écosse, martyr. — Saint Vindicien, évêque de Cambrai et d'Arras. — Saint Benoît, évêque de Milan. — Saint Aengus, évêque. — La Bienheureuse Engelberge, impératrice. — Saint Éberhard, abbé d'Einsiedeln. — Saint Pierre de Babuco. — Le Bienheureux Matthias, enfant martyr. — Le Bienheureux Jean de Fabriano, Frère-Mineur. — Le Vénérable abbé Nicolas Musard, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT EULOGE,

PRÊTRE DE CORDOUE,

ET PLUSIEURS AUTRES MARTYRS D'ESPAGNE.

Interrogé par ses disciples qui était le plus grand dans le royaume des Cieux, Jésus appela un petit enfant, le mit au milieu d'eux et leux dit : « En vérité, je vous le déclare, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. Quiconque s'humiliera comme ce petit enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des Cieux. Prenez donc garde de mépriser un de ces petits, car je vous assure que leurs Anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les Cieux. » Une autre fois, comme les disciples se disputaient à qui était le plus grand d'entre eux, Jésus leur dit : « Les rois des nations les gouvernent en maîtres. Il n'en sera point ainsi parmi vous, mais le plus grand sera comme le moindre, et le chef comme le serviteur. Quel est le plus grand, de celui qui est assis à table et de celui qui sert? n'est-ce pas celui qui est assis? Cependant je suis au milieu de vous comme celui qui sert. C'est vous qui avez persévéré avec moi dans mes tentations; aussi je vous prépare, comme mon

Digitized by Google

Père m'a préparé à moi, un royaume, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » Et lorsque, au jardin des Olives, Pierre tira son glaive pour le défendre, Jésus lui dit : « Remets ton glaive dans son fourreau. Penses-tu donc que je ne pourrais pas prier mon Père, et qu'il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'Anges. Mais comment alors s'accompliraient les Écritures, qui annonçaient que cela doit se passer ainsi? » Enfin, interrogé par Pilate s'il était roi des Juifs, Jésus lui répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde; si mon royaume était de ce monde, mes ministres combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. » Pilate lui dit : « Vous êtes donc roi? » Jésus répondit : « Vous dites vrai, que je suis roi. Je suis né pour cela, et je suis venu pour cela dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix. »

D'après ces paroles de Notre-Seigneur, il est roi, il a un royaume à lui; seulement son royaume ne vient pas de ce monde, mais de son Père, qui lui a dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à te servir de marche-pied. L'Éternel fera sortir de Sion le sceptre de ta puissance, domine en maître au milieu de tes ennemis. » Ce royaume de notre Seigneur Jésus-Christ s'étend au Ciel, sur la terre et dans les enfers; au nom seul de Jésus, il faut que tout fléchisse le genou, au Ciel, sur la terre et dans les enfers. Parmi les ministres de ce Roi et de ce royaume, il y a des millions d'Anges demeurés fidèles dans la tentation. Non-seulement ils servent Dieu et son Fils, mais encore les petits enfants. Telle est leur puissance, qu'un seul d'entre eux, dans une seule nuit, frappa de mort cent quatre-vingt mille hommes de l'armée de Sennachérib. Les anges apostats eux-mêmes, dont le chef est appelé le chef de la puissance de l'air, le prince de ce monde, le dieu de ce siècle, restent assujétis à l'ordre de Dieu et de son Fils, comme exécuteurs de sa justice et de sa providence. En enfer, ils punissent les damnés, suivant

Digitized by Google

le mérite de leurs crimes et la sentence du Juge. Sur la terre, ils tentent l'homme au degré que Dieu leur permet. Ils étaient une légion, quand ils demandèrent à Jésus la permission d'entrer dans un troupeau de porcs.

L'homme est mis à l'épreuve comme l'Ange avant d'être incorporé définitivement au royaume de Dieu. Nos premiers parents succombent à la tentation, mais dans leur châtiment même Dieu leur annonce un Rédempteur né de la femme, lequel écrasera la tête au serpent et sera tout ensemble Fils de Dieu et Fils de l'homme, Roi du ciel et de la terre, des Anges et des hommes fidèles. Satan trompe nos premiers ancêtres du haut d'un arbre ; Jésus-Christ nous rachète sur l'arbre de la Croix ; il est l'Agneau immolé dès l'origine du monde, et dont le Sang opère dès lors la rédemption. Le premier homme qui meurt est un Saint, un Martyr, Abel, figure de Jésus-Christ et de son Église, comme Caïn l'est de Satan et du monde.

Dans l'Église de Dieu, après Abel et Seth, on voit paraître les patriarches et les Prophètes ; Hénoch, qui vit encore ; Noé, l'héritier du premier monde et le père du monde nouveau ; Sem, Abraham, Isaac et Jacob, ancêtres du Christ selon la chair ; Melchisédech, prêtre du Très-Haut et figure du Prêtre éternel, quoique de la race de Chanaan ; Job, de la race d'Ésaü ; Joseph, sauveur de l'Égypte ; Moïse et Aaron ; Josué, Samuel, David, Isaïe, Élie, qui vit encore ; Daniel, les Machabées, Jean-Baptiste ; enfin Jésus-Christ, avec ses douze Apôtres, suivi de millions innombrables de Martyrs, de Confesseurs, de Saints de toute tribu et de toute langue.

Dans le monde figuré et commencé en Caïn, où Satan règne par le mensonge, la violence, l'impiété, l'idolâtrie, l'hérésie, le schisme et les crimes de toute espèce, nous voyons, après le premier meurtrier, ces monstres de violence et de luxure qui attirent le déluge par leurs excès : les peuples de Sodome et Gomorrhe, que les Anges ensevelissent sous une pluie de feu et de soufre ; ces rois de Babylone et d'ailleurs, qui se font adorer comme des dieux, les Antiochus, les Néron ; ces faux prophètes, ces grands séducteurs, Arius, Mahomet, qui pervertissent des nations en-

Digitized by Google

tières : qui tous cependant, sous la main de Dieu, servent à l'accomplissement de ses desseins : éprouver les hommes comme des métaux dans la fournaise, purifier les Saints comme l'or et juger avec eux le monde, réprouver les méchants avec les esprits de l'abîme qu'ils ont adorés ou imités.

Dieu nous a fait connaître d'avance, par le Prophète Daniel et l'Apôtre saint Jean, cet ensemble de ses desseins sur les empires de la terre : l'empire assyrien succombant sous celui des Mèdes et des Perses; l'empire des Mèdes et des Perses, sous celui des Grecs; celui des Grecs, sous celui des Romains; l'empire romain lui-même se démembrant en une dizaine de royaumes, qui finissent par se réduire en poudre à la collision d'une pierre détachée de la montagne sans aucune main : pierre qui devient comme une grande montagne remplissant toute la terre, et que le Prophète nous apprend être l'empire des Saints du Très-Haut. Il est même dit que, dans cette dizaine de puissances auxquelles doit se démembrer l'empire romain, l'une des dernières en abattra trois autres : c'est l'empire antichrétien de Mahomet, qui abat l'empire des Perses en Orient, celui des Grecs à Constantinople, celui des Visigoths en Espagne.

Les Visigoths, d'abord barbares, puis infectés de l'hérésie d'Arius, puis convertis au catholicisme par saint Léandre, évêque de Séville, puis amollis par un long repos et corrompus par une dynastie grecque, laissent envahir l'Espagne par les mahométans d'Afrique, au commencement du VIII^e^ siècle. Leur nationalité se réfugie, sous la protection de la très-sainte Vierge, dans le creux d'une montagne des Asturies.

L'an 847, le prince des musulmans d'Espagne, nommé Abdérame III, envoya des ambassadeurs en France, pour demander la paix au roi Charles le Chauve, qui les reçut à Reims. En même temps, tous les Chrétiens sujets d'Abdérame envoyèrent une requête au même roi, aux Évêques et aux Chrétiens de son royaume, contre un nommé Bodon, qui de Chrétien s'était fait juif quelques années auparavant, et qui excitait Abdérame et les musulmans contre les Chrétiens d'Espagne, pour les obliger, sous peine de mort, à se faire juifs ou musulmans. Ce fut le prélude de la per-

Digitized by Google

sécution. Plusieurs Goths et autres Chrétiens d'Espagne, pour se délivrer du joug des infidèles, avaient passé en France et obtenu des lettres de protection de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, en 816. Charles le Chauve, assiégeant Toulouse en 844, en accorda de semblables à ceux qui s'étaient retirés à Barcelone et aux environs, afin qu'ils fussent traités comme les Français.

Dès le commencement du règne d'Abdérame, deux frères, Adolphe et Jean, souffrirent le martyre; et leurs actes, qu'on n'a pas retrouvés encore, furent écrits par Spera-in-Deo, abbé de Cuteclar. L'Église honore leur mémoire le 27 septembre. En 840, deux vierges chrétiennes, Nunila et Alodia, souffrirent le martyre près de Najara, en Navarre, et deux ans après leurs corps furent transférés au monastère de Saint-Sauveur de Leyre. L'Église en fait mémoire le 22 octobre. Mais la grande persécution commença l'an 850, la vingt-neuvième année du règne d'Abdérame. Le prêtre Parfait, né à Cordoue et élevé dans le monastère de Saint-Aciscle, où il avait passé presque toute sa jeunesse, était fort bien instruit de la science ecclésiastique, et connu des musulmans, parce qu'il possédait parfaitement la langue arabe; mais il avait renié la foi devant le cadi, par la crainte de la mort. Saint Aciscle, que l'on vient de nommer, est un Martyr fameux qui souffrit à Cordoue, sous Dioclétien, avec sa sœur Victoire, et l'Église les honore le 17 novembre.

Un jour, comme le prêtre Parfait passait par la ville pour ses affaires particulières, quelques musulmans lui firent des questions sur la religion, et lui demandèrent son sentiment touchant Jésus-Christ et Mahomet. « Jésus-Christ, dit-il, est Dieu au-dessus de tout, béni dans tous les siècles; pour votre prophète, je n'ose vous dire ce que les Catholiques en pensent, vous en seriez trop offensés; mais si vous me donnez parole de ne point vous fâcher, je vous le dirai. » Ils le lui promirent, et il continua, leur parlant arabe : « Nous croyons que c'est un de ces faux prophètes prédits dans l'Évangile, qui en a séduit plusieurs et les a entraînés avec lui au feu éternel. » Il ajouta plusieurs choses touchant les impuretés que leur religion autorise, et dont Mahomet leur avait donné l'exemple.

Digitized by Google

Ils dissimulèrent pour le moment leur indignation; mais peu de temps après, saint Parfait ayant encore été obligé de sortir pour quelque affaire, les mêmes musulmans le virent venir de loin, et dirent aux assistants : « Voici un homme qui dernièrement prononça contre le prophète, que Dieu bénisse! des blasphèmes qu'aucun de vous ne pourrait souffrir. » Aussitôt ils le prirent et l'enlevèrent avec tant de vitesse qu'à peine ses pieds touchaient à terre; ils le présentèrent au cadi et dirent : « Cet homme a maudit notre prophète et fait des reproches à ceux qui l'honorent; vous savez quelle peine mérite un tel crime. » Le cadi le fit mettre en prison, chargé de fers très-pesants, pour le faire mourir à la fête qui leur tient lieu de Pâques. Saint Parfait s'appliqua dans la prison aux veilles, aux jeûnes et à la prière, pour se fortifier dans la foi qu'il avait autrefois reniée. Cependant il prédit la mort de l'eunuque Nazar, maître de la chambre, qui était le principal officier du sultan et qui gouvernait toutes les affaires d'Espagne. Saint Parfait dit en parlant de lui : « Cet homme, aujourd'hui si puissant, ne verra pas la fin de l'année, après qu'il m'aura fait mourir. »

Saint Parfait demeura quelques mois en prison; et enfin le jeûne solennel du ramadan étant passé, vint la fête qu'ils célèbrent le premier jour du mois de chaoüal, et qu'ils accompagnent de grandes réjouissances. Le Martyr fut tiré de prison et mené au-delà du fleuve Bétis, dans une grande plaine au midi de la ville de Cordoue, pour y être exécuté. Le peuple accourut en foule à ce spectacle. Saint Parfait confessa de nouveau la divinité de Jésus-Christ, anathématisa de nouveau Mahomet et sa fausse religion, dénonça de nouveau les peines éternelles à ses sectateurs, et eut la tête tranchée le vendredi 18e d'avril 850, jour auquel l'Église honore sa mémoire. L'eunuque Nazar mourut dans l'année, comme le Saint l'avait prédit.

Un marchand, nommé Jean, fut accusé dans le même temps d'avoir mal parlé de Mahomet et d'exciter ceux qui venaient acheter chez lui à quitter sa secte. Le cadi, ne trouvant pas suffisant pour le condamner le témoignage de ceux qui l'accusaient, le fit fouetter cruellement pour l'obliger de renoncer à Jésus-

Digitized by Google

Christ. Mais Jean confessa ce qu'on lui reprochait, et protesta qu'il conserverait jusqu'à la mort la religion du Crucifié. Le cadi lui fit donner plus de cinq cents coups de fouet ; puis, demi-mort, il le fit mettre sur un âne, à rebours, et promener par toute la ville, avec un crieur qui disait : « C'est ainsi que l'on traite quiconque blasphème contre le prophète et se moque de sa religion. » On le mit ensuite en prison, chargé de fers très-pesants, et saint Euloge, qui a écrit cette histoire, l'y trouva quand il y fut mis lui-même.

La confession et le martyre de ces deux Saints avaient été provoqués par les mahométans. Cette provocation excita plusieurs moines à quitter leurs solitudes et à venir publiquement parler contre le faux prophète ; en sorte que les mahométans en furent épouvantés et craignirent une révolte, jusqu'à prier les Chrétiens de se contenir. Car ils étaient en grand nombre, comme on voit par les églises et les monastères dont il est parlé dans l'histoire de cette persécution ; et cette histoire est hors de tout soupçon, étant écrite dans le temps même, par le prêtre saint Euloge, qui était présent, et qui fut lui-même un des Martyrs. Nous voyons donc ici l'état des Chrétiens en Espagne sous les musulmans. C'étaient deux nations distinctes, comme ailleurs les Grecs et les Turcs, les Coptes et les Arabes. Les Chrétiens gardaient leurs mœurs, leur langue, qui était un latin corrompu, et leurs noms, partie goths, partie romains.

Le prèmier moine qui souffrit le martyre en cette persécution fut Isaac. Il était né à Cordoue, de parents nobles et riches, et comme il savait bien l'arabe, il faisait la charge de greffier public étant encore dans la fleur de sa jeunesse, quand tout-à-coup il la quitta pour embrasser la vie monastique à Tabane, monastère situé à sept milles de Cordoue, dans le fond des bois, sur les plus âpres montagnes, et qui était double, d'hommes et de femmes. Il y avait été fondé par Jérémie, cousin d'Isaac, homme fort riche, qui s'y était retiré avec sa femme Élisabeth, leurs enfants et presque toute leur famille. Martin, frère d'Élisabeth, en était abbé, et Isaac y demeura trois ans sous sa conduite.

Ensuite il vint à Cordoue, dans la place publique, s'adressa au

Digitized by Google

cadi, et lui dit : « J'embrasserais volontiers votre religion, si vous vouliez bien m'en instruire. » Le cadi, tout joyeux, lui dit qu'il fallait croire ce que Mahomet avait enseigné, suivant les révélations de l'Ange Gabriel, et commença à lui expliquer sa doctrine. « Il a menti, reprit Isaac en arabe ; il est maudit de Dieu, pour avoir attiré en enfer avec lui tant d'âmes qu'il a séduites. Vous autres, qui êtes savants, comment ne sortez-vous pas de cet aveuglement et n'embrassez-vous pas la lumière du Christianisme?» Il dit beaucoup de choses semblables ; de quoi le juge, surpris et hors de lui-même, le frappa au visage ; mais il en fut repris par ses conseillers, qui lui représentèrent qu'il oubliait sa gravité et que leur loi défendait de maltraiter les criminels. Alors le cadi, se tournant vers Isaac, lui dit : « Peut-être es-tu ivre ou frénétique, et tu ne sais ce que tu fais? » Isaac lui répondit : « Ce n'est ni le vin ni la maladie qui me fait parler ; c'est le zèle de la justice et de la vérité, pour laquelle je ne refuse pas, s'il est besoin, de souffrir la mort. »

Le cadi l'envoya en prison, et en fit aussitôt son rapport au roi, qui le condamna à mort, pour avoir ainsi parlé du prophète. On lui coupa donc la tête ; puis on pendit le corps par les pieds au-delà du fleuve, pour être en spectacle à toute la ville. C'était l'an 851, le mercredi 3 de juin, jour auquel l'Église honore la mémoire de ce saint Martyr. Quelques jours après son corps fut brûlé avec ceux des Martyrs qui l'avaient suivi, et les cendres jetées dans le fleuve.

Le vendredi, 5e jour du même mois de juin, fut aussi décapité Sanche, jeune homme laïque, natif d'Albi, d'où il avait été autrefois amené captif et depuis mis en liberté et reçu au nombre des gardes du roi et à ses gages. Le dimanche, 7 de juin, furent martyrisés six autres Chrétiens, savoir : Pierre, Valabonse, Sabinien, Vistremond, Habentius et Jérémie. Pierre était prêtre, natif d'Astigi, et avait étudié à Cordoue. Valabonse était natif d'Éleple : son père avait épousé une femme arabe, et l'avait convertie à la foi chrétienne, ce qui l'obligea de quitter son pays et de fuir en divers lieux jusqu'à ce qu'il arriva à Fronien, petite ville dans la montagne, à quatre lieues de Cordoue. Sa femme y

Digitized by Google

mourut, le laissant chargé de deux enfants, Valabonse et Marie. Il mit son fils dans le monastère de Saint-Félix de Fronien, sous la conduite de l'abbé Sauveur, et consacra à Dieu sa fille dans le monastère de Sainte-Marie de Cuteclar.

Après la mort de l'abbé Sauveur, Valabonse revint auprès de son père, et fut ensuite ordonné diacre. Il fut chargé, avec le prêtre Pierre, de la conduite du monastère des femmes de Sainte-Marie de Cuteclar, près de Cordoue, sous la direction de l'abbé Frugelle, qui demeurait proche avec sa communauté de moines. Sabinien et Vistremond étaient du monastère de Saint-Zoïle d'Armilat, ainsi nommé de la rivière sur laquelle il était situé, dans un affreux désert, à dix lieues de Cordoue, au septentrion. Habentius était de Cordoue, et avait embrassé la vie monastique à Saint-Christophe, situé vis-à-vis de la ville, sur le fleuve de Bétis, où il vivait reclus, ne se montrant que par une fenêtre, portant des lames de fer sur sa chair. Jérémie était le vieillard qui avait fondé le monastère de Tabane.

Ces six vinrent ensemble se présenter au cadi, et crièrent tout d'une voix : « Nous sommes dans les mêmes sentiments que nos frères Isaac et Sanche ; condamnez-nous de même. Nous confesssons que Jésus-Christ est Dieu, nous reconnaissons votre prophète pour précurseur de l'antechrist, et nous déplorons votre aveuglement. » Aussitôt ils furent condamnés à perdre la tête. Toutefois, le vieillard Jérémie, pour quelque chose qu'il avait dit de plus fort que les autres, fut auparavant rudement fouetté, jusqu'à ne pouvoir se soutenir. Quand ils furent arrivés au lieu du supplice, ils s'encourageaient les uns les autres. Pierre et Valabonse furent exécutés les premiers ; tous les corps furent attachés à deux pieux, et, quelques jours après, brûlés dans un grand feu, et les cendres jetées dans le fleuve. L'Église fait la mémoire de ces six Martyrs le jour de leur mort.

Un diacre, nommé Sisenand, se présenta aussi au martyre, invité, comme il disait, par Pierre et Valabonse, depuis qu'ils furent au Ciel. Il était natif de Badajoz, et, ayant été amené à Cordoue pour étudier, il fut élevé dans le monastère de Saint-Aciscle. On crut qu'il avait appris par révélation l'heure de son

Digitized by Google

supplice; car, étant dans la prison et faisant réponse à un ami, après avoir écrit trois ou quatre lignes, il se leva tout d'un coup, rempli de joie, et donna la réponse commencée au valet qui l'attendait, en disant : « Retire-toi, mon enfant, de peur que les soldats ne te prennent. » Aussitôt ils arrivèrent en criant, et l'emmenèrent en lui donnant des soufflets et des coups de poing. Il fut présenté au cadi; ayant persisté dans sa confession, on le mit à mort dans la fleur de sa jeunesse, le jeudi 16 de juillet, la même année 851. Le corps fut laissé sans sépulture à la porte du palais; mais longtemps après, des femmes ayant trouvé ses os dans les pierres que la rivière entraînait, on les enterra à Saint-Aciscle. L'Église fait mémoire de ce Martyr le jour de sa mort.

Le diacre Paul, natif de Cordoue et élevé dans le monastère de Saint-Zoïle, servait les prisonniers avec une grande charité. Saint Zoïle est un martyr qui souffrit à Cordoue avec dix-neuf autres, sous Dioclétien, et est honoré le 27 de juin. L'exemple et les discours de saint Sisenand excitèrent Paul à se présenter au cadi et à lui reprocher la fausseté de sa religion. Comme il était en prison, Tiberin, prêtre de Badajoz, arrêté depuis vingt ans pour quelque plainte que l'on avait portée au roi contre lui, le pria d'obtenir sa delivrance quand il serait devant Dieu, et Paul le lui promit. Il souffrit le lundi 20 juillet, et peu de jours après le prêtre Tiberin sortit de prison et retourna chez lui. Le samedi suivant, 25 de juillet, fut martyrisé Théodomir, jeune moine de Carmone, et enterré avec Paul dans l'église de Saint-Zoïle. L'Église les honore l'un et l'autre le jour de leur martyre.

Il y eut aussi des femmes qui souffrirent dans cette persécution. La première fut Flore, née en un lieu nommé Ausinien, à huit milles de Cordoue, d'une mère chrétienne et d'un père musulman, qui étaient venus de Séville. Il mourut, et sa veuve éleva Flore dans la piété, où elle fit un tel progrès que dès l'enfance elle jeûnait le Carême et donnait secrètement aux pauvres ce qu'elle recevait de sa mère pour son dîner. Le Carême était bien avancé quand on s'en aperçut, et sa mère, qui craignait que le jeûne ne lui nuisît en un âge si tendre, eut bien de la peine de

Digitized by Google

l'empêcher d'achever. Au commencement, elle n'osait assister souvent aux assemblées des Chrétiens, à cause de son frère, qui était musulman et qui l'observait; mais depuis, mieux instruite de la nécessité de confesser la foi, elle quitta la maison, à l'insu de sa mère, et se retira secrètement avec sa sœur chez des religieuses, où elles étaient en sûreté. Le frère s'en vengea contre les Chrétiens, fit mettre en prison quelques clercs, et persécuta les religieuses; mais Flore, ne voulant pas que l'Église souffrît pour elle, revint publiquement à la maison, et dit : « Me voilà, puisque vous me cherchez; je suis Chétienne et prête à tout souffrir pour Jésus-Christ. »

Alors son frère, après avoir vainement essayé de la pervertir par les caresses, les menaces et les coups, la mena devant le cadi, et dit : « Ma jeune sœur, que voici, observait comme moi notre religion, mais les Chrétiens l'ont séduite. » Le cadi demanda à Flore ce qui en était, et répondit qu'elle avait toujours été Chrétienne. Le juge irrité, la fit prendre par deux soldats, qui l'étendirent en lui tenant les mains, et on lui donna tant de coups de fouet, même sur la tête, que le crâne fut découvert. Le cadi la rendit à son frère à demi morte, le chargeant de la faire panser, de l'instruire de la loi et de la lui ramener. Le frère l'ayant ramenée dans sa maison, la mit entre les mains de quelques femmes pour la panser et la pervertir, ayant soin de la tenir bien enfermée. Toutefois, quelques jours après, Flore se sentant guérie, trouva moyen, une nuit, de passer par-dessus la muraille, bien que fort haute, sur une petite maison voisine, d'où elle gagna la rue et se retira dans les ténèbres chez une personne fidèle; puis elle sortit de Cordoue et alla à Ossaria, bourgade près de Tucci, où elle demeura cachée avec sa sœur. Enfin le désir du martyre l'en fit sortir; elle vint à Cordoue, et comme elle priait dans l'église de Saint-Aciscle et se recommandait aux saints Martyrs, une autre vierge, nommée Marie, y entra aussi pour prier.

C'était la sœur du diacre Valabonse, martyrisé peu auparavant. Comme Marie était son aînée, il avait eu pour elle un amour et un respect filial, et elle, de son côté, l'aimait tendrement. Elle

Digitized by Google

avait vécu jusque-là dans le monastère de Cuteclar, où son père l'avait mise, sous la conduite d'une sainte femme nommée Artémie, dont les deux fils Adolphe et Jean avaient souffert le martyre au commencement du règne d'Abdérame. Marie, désirant ardemment de suivre son frère, sortit du monastère et vint à Cordoue chercher le martyre. Elle entra dans l'église de Saint-Aciscle, et y ayant trouvé Flore, elles se communiquèrent l'une l'autre leur dessein, s'embrassèrent et se promirent de ne se séparer jamais. Ainsi, dans la ferveur de leur zèle, elles allèrent se présenter au cadi, et Flore dit : « Je suis celle que vous avez fait autrefois déchirer de coups, parce qu'étant de race de musulmans, j'ai embrassé la religion chrétienne. J'ai eu la faiblesse de me cacher jusqu'à présent; mais aujourd'hui, me confiant en la puissance de mon Dieu, je vous déclare que je reconnais Jésus-Christ pour Dieu et que je déteste votre faux prophète. » Marie ajouta : » Et moi, qui ai un frère entre ceux qui ont confessé Jésus-Christ, je vous déclare aussi que je le crois Dieu et votre religion une invention des démons. » Le cadi leur fit de terribles menaces et les envoya en prison, dans la compagnie des femmes prostituées; les deux vierges s'y appliquaient au jeûne et à la prière.

Le prêtre Euloge, qui, de son côté, était alors en prison, connaissait ces saintes filles, et ayant appris que des Chrétiens même travaillait à les ébranler et que leur fermeté était en péril, il composa une instruction qu'il leur envoya. Euloge était né à Cordoue, de race de sénateurs, et fut élevé dans le clergé de l'église de Saint-Zoïle, où il se distingua par sa vertu et par sa doctrine; mais non content des instructions qu'il y recevait, il cherchait partout les plus habiles maîtres, et fut disciple, entre autres, de l'abbé Spera-in-Deo, fameux dans toute la province. Euloge, étant venu en âge, fut ordonné diacre, et peu de temps ensuite prêtre, et mis au rang des docteurs; car l'Église de Cordoue était une école célèbre. Dès lors il mena une vie plus austère, joignant les veilles et les jeûnes à l'étude de l'Écriture sainte. Il visitait souvent les monastères pour s'instruire de plus en plus dans la vertu, et, après avoir profité de ceux qui étaient au

Digitized by Google

voisinage de Cordoue, il se servit de l'occasion d'un voyage qu'il fut obligé de faire en France, l'an 844, pour visiter ceux du voisinage de Pampelune. Il apporta de ce pays plusieurs livres négligés alors et peu connus, entre autres *la Cité de Dieu* de saint Augustin, *l'Énéide* de Virgile, les *Satires* d'Horace et de Juvénal, et plusieurs hymnes chrétiennes. Il avait résolu de faire le voyage de Rome en esprit de pénitence pour expier les péchés de sa jeunesse, mais ses amis le retinrent[1].

La persécution étant émue, un évêque nommé Reccafrède se déclara contre les Martyrs, et, à sa sollicitation, on mit en prison l'Évêque de Cordoue et quelques autres, et plusieurs prêtres, du nombre desquels fut Euloge, comme celui qui encourageait les Martyrs par ses instructions. Ce fut donc alors qu'il écrivit *l'Exhortation au martyre*, adressée aux vierges Flore et Marie. Il leur dit entre autres choses : « On vous menace de vous vendre publiquement et de vous prostituer; mais sachez que l'on ne peut nuire à la pureté de votre âme, quelque infamie que l'on vous fasse souffrir. » Ensuite il décrit ainsi la persécution : « Le fond de la prison est rempli de clercs qui y chantent les louanges de Dieu, tandis que les églises sont en silence, désertes et pleines d'araignées. On n'y offre plus d'encens, on n'y fait aucun service. » — Ensuite : « Ceux qui veulent vous ébranler vous représentent cette solitude des églises et la cessation du saint Sacrifice. » C'est qu'on leur proposait de céder pour un temps, afin de recouvrer le libre exercice de la religion. « Mais, dit saint Euloge, le sacrifice le plus agréable à Dieu est la contrition du cœur, et vous ne pouvez plus reculer ni renoncer à la vérité que vous avez confessée[2]. »

Cependant le cadi de Cordoue, poussé par le frère de sainte Flore, la fit amener, son frère présent, et lui demanda si elle le connaissait. « Oui, dit-elle, c'est mon frère selon la chair. » Le cadi reprit : « D'où vient qu'il est fidèle à notre religion et que tu es Chrétienne? » Flore répondit : « Il y a huit ans que je suivais, comme lui, l'erreur de nos pères; mais Dieu m'ayant éclairée, j'ai embrassé la foi chrétienne, pour laquelle j'ai résolu de combattre

[1] *Acta Sanct.*, 11 mars. — [2] *Bibl. Patr.*, t. XV.

Digitized by Google

jusqu'à la mort. » Le cadi reprit : « Et quel est aujourd'hui ton sentiment sur ce que tu m'as dit il y a quelque temps? » Flore crut qu'il voulait parler des malédictions qu'elle avait prononcées contre Mahomet, et lui déclara qu'elle était prête à en dire encore plus. Le cadi la fit remener en prison. Aussitôt saint Euloge, qui était dans la même prison, la vint trouver et apprit d'elle comment cet interrogatoire s'était passé. Dix ou douze jours après, c'est-à-dire le 24 de novembre, on mena sainte Flore et sainte Marie au lieu du supplice; elles firent le signe de la Croix sur leur visage, et on leur coupa la tête, premièrement à Flore, ensuite à Marie. On laissa leurs corps sur la place, exposés aux chiens et aux oiseaux, et le lendemain on les jeta dans le fleuve. Le corps de Marie fut retrouvé et porté au monastère de Cuteclar, d'où elle était sortie pour venir au martyre. On ne trouva point le corps de sainte Flore; mais les deux têtes furent mises à Saint-Aciscle de Cordoue. L'Église honore ces Saintes le jour de leur martyre.

Saint Euloge et les autres Chrétiens prisonniers l'ayant appris, en rendirent aussitôt grâces à Dieu à l'office de none, et continuèrent de célébrer en leur honneur les vêpres, les matines et la Messe, en se recommandant à leurs prières. Six jours après, c'est-à-dire le 29 de novembre, ils furent délivrés de prison, suivant la promesse de ces Saintes; car elles avaient dit à quelques-unes de leurs amies que, sitôt qu'elles seraient devant Jésus-Christ, elles le prieraient pour la liberté de leurs frères.

Peu de temps après, Gumesinde et Servus-Dei souffrirent aussi le martyre. Gumesinde, né à Tolède, était venu à Cordoue encore enfant, avec son père et sa mère, qui l'offrirent à Dieu, et il fut élevé dans le clergé des trois martyrs Fauste, Janvier et Martial, que l'Église honore le 13 d'octobre. Gumesinde fut ordonné diacre et enfin prêtre pour gouverner une église de la campagne, quoiqu'il fût encore jeune. Il vint à la ville et se présenta aux juges avec Servus-Dei, jeune moine reclus, et tous deux furent martyrisés comme les autres le 13 de janvier 852. L'Église en fait mémoire le jour de leur mort.

Aurélius, noble et riche, était fils d'un musulman et d'une

Digitized by Google

Chrétienne. Étant demeuré orphelin dans son enfance, il fut élevé par une tante dans la religion chrétienne et dans la piété, quoiqu'en même temps ses autres parents l'obligeassent à étudier les livres arabes : ce qui ne servit qu'à lui faire mieux voir la fausseté de leur religion. Ainsi, ne pouvant professer publiquement le Christianisme, il se recommandait aux prières des prêtres partout où il en rencontrait. Étant venu en âge de se marier, il demandait à Dieu une femme qui l'aidât dans son pieux dessein. Il en trouva une qui, étant fille de musulmans, avait perdu son père en bas âge, et sa mère s'était remariée à un Chrétien caché, qui la convertit et fit baptiser sa fille sous le nom de Sabigothe; et, quoiqu'en public ils se mêlassent entre les musulmans, ils étaient Chrétiens dans le cœur. Aurélius épousa donc Sabigothe, par le ministère des prêtres, et ils vécurent ensemble en Chrétiens, mais secrètement. Il avait un parent nommé Félix, qui, par faiblesse, ayant renoncé à la foi, déplorait en secret sa chute, sans oser se déclarer Chrétien, et il avait épousé Liliose, fille de Chrétiens cachés. Ces deux maris et ces deux femmes étaient unis tous ensemble d'une étroite amitié.

Un jour Aurélius, étant allé à la place publique, vit le martyr Jean le Marchand, que l'on promenait par la ville après l'avoir fustigé. Aurélius, touché de ce spectacle, crut qu'il était fait pour lui, et, étant rentré dans sa maison, il dit à sa femme : « Il y a longtemps que vous m'exhortez à mépriser le monde et que vous me proposez l'exemple de la vie monastique : je crois que l'heure est venue d'aspirer à une plus grande perfection. Vivons désormais comme frère et sœur, appliquons-nous à la prière et préparons-nous au martyre. » Sabigothe, ravie de cette proposition, la reçut comme venant du Ciel. Ils avaient un lit de parade magnifique, mais ils couchaient séparément sur des cilices, jeûnant souvent, priant sans cesse, méditant pendant la nuit les psaumes qu'ils savaient, prenant grand soin des pauvres. Ils visitaient les confesseurs prisonniers, entre autres Jean, le moine Isaac, Flore et Marie, car ceci se passait avant leur martyre. Aurélius visitait les hommes, Sabigothe les femmes.

Aurélius fit alors connaissance avec le prêtre Euloge, et lui

Digitized by Google

demanda conseil touchant ce qu'il devait faire de son bien et de deux enfants que Dieu lui avait donnés. » Est-il permis, disait-il, de les laisser en si bas âge exposés à être élevés dans la fausse religion? Laisserai-je mon bien sans en disposer, pour être aussitôt confisqué. » Saint Euloge, après l'avoir exhorté en général à tout quitter pour Dieu, lui conseilla d'envoyer ses enfants en lieu de sûreté, où ils fussent élevés chrétiennement, et de vendre son bien pour le distribuer aux pauvres, à la réserve d'une partie pour la subsistance des enfants.

Peu de temps après le martyre de sainte Flore et de sainte Marie, Sabigothe les vit en songe, vêtues de blanc, portant des bouquets de fleurs, accompagnée de plusieurs Saints. « Que dois-je espérer, leur dit-elle, de la prière que je vous ai faite dans votre prison? Serais-je assez heureuses pour vous suivre par le martyre. — Vous y êtes destinée, dirent-elles, vous l'accomplirez dans peu; et nous vous donnons pour signe un moine que nous vous enverrons, et qui souffrira avec vous. » Ayant raconté ce songe à son mari, ils ne songèrent plus qu'à se préparer au martyre, vendirent tous leurs biens, gardèrent une partie pour leurs enfants, et donnèrent le reste aux pauvres. Ils visitaient les monastères pour y recevoir des instructions, principalement celui de Tabane, où ils mirent leurs enfants sous la conduite des religieuses, car c'étaient deux filles, l'une de neuf ans, l'autre de cinq.

Aurélius alla consulter entre autres Alvar, que saint Euloge reconnaissait pour son maître, et qui passait pour le plus grand docteur de son temps. Alvar l'exhorta à bien s'éprouver, si, après avoir résisté aux premiers tourments, il persévérerait jusqu'à la fin, et s'il cherchait plus le mérite du martyre devant Dieu que la gloire qui lui en reviendrait devant les hommes.

Il arriva cependant à Cordoue un moine de Palestine nommé Georges, qui, étant né près de Bethléem, avait passé vingt-sept ans dans le monastère de Saint-Sabas, à huit milles de Jérusalem, au midi, où vivaient alors cinq cents moines, sous la conduite de l'abbé David. Georges était diacre, et savait trois langues, le grec, le latin et l'arabe. Son abbé l'avait envoyé en Afrique

Digitized by Google

chercher des aumônes pour le monastère. Il y trouva l'Église opprimée sous la servitude des musulmans, et les gens du pays lui conseillèrent de passer en Espagne. Mais, y trouvant aussi la persécution grande, il délibéra s'il retournerait à son monastère ou s'il passerait au royaume des Chrétiens, c'est-à-dire en France; car on la nommait alors ainsi, parce qu'en effet presque tous les Chrétiens d'Occident étaient sous la domination des rois francs.

Georges était dans cette incertitude, quand il alla de Cordoue à Tabane, pour recommander son voyage aux prières des moines et des religieuses. Alors Martin et sa sœur Élisabeth lui dirent : « Venez recevoir la bénédiction de la servante de Dieu, Sabigothe. » Sitôt qu'elle l'eut regardé, elle dit : « C'est ce moine qui nous est promis pour compagnon de notre combat. » Georges, ayant appris qui elle était, se jeta à ses pieds et se recommanda à ses prières. Le lendemain, ils vinrent tous deux à Cordoue, chez son mari Aurélius, devant lequel Georges se prosterna de même, demandant que, par ses prières, il fût associé à leur martyre. Aurélius y consentit. Georges se trouva animé d'un nouveau zèle et ne les quitta plus. Il vit chez eux Félix et sa femme Liliose, qui avaient aussi vendu leurs biens et se préparaient au martyre. Georges se hâta de terminer les affaires qui lui restaient, et, quand il en fut délivré, ils consultèrent tous ensemble comment ils accompliraient leur dessein. Ils résolurent donc que les deux femmes iraient à l'église le visage découvert, pour voir si on prendrait occasion de les arrêter : ce qui arriva.

Car, comme elles revenaient, un officier demanda à leurs maris ce qu'elles allaient faire aux églises des Chrétiens. « C'est, répondirent-ils, la coutume des fidèles de visiter les églises et les demeures des Martyrs, et nous sommes Chrétiens. » Aussitôt le cadi en fut averti, et saint Aurélius alla dire adieu à ses filles, leur donnant le baiser de paix. Le lendemain, avant le jour, il prit congé du prêtre Eulogе et de ceux qui étaient avec lui, qui lui baisèrent les mains, le regardant déjà comme Martyr et se recommandant à ses prières. Aurélius étant revenu chez lui, où

Digitized by Google

les autres étaient assemblés, le cadi envoya des soldats, qui crièrent à la porte : « Sortez, misérables; venez à la mort, puisque vous vous ennuyez de vivre! » Les deux maris et les deux femmes sortirent pleins de joie, comme s'ils allaient à un festin. Le moine Georges, voyant que les soldats ne le prenaient point, leur dit : « Pourquoi voulez-vous obliger les fidèles à embrasser votre fausse religion? Ne pouvez-vous pas aller en enfer sans nous, avec votre prophète? » Alors les soldats, le jetant par terre, lui donnèrent quantité de coups de pieds et de poing. Sabigothe lui dit : « Levez-vous, mon frère, marchons! » Il répondit, comme s'il n'eût rien souffert : « Ma sœur, c'est autant de gagné. » On le releva demi-mort et on le mena devant le cadi avec les autres.

D'abord le cadi leur demanda doucement pourquoi ils quittaient leur religion et couraient à la mort, leur faisant de belles promesses. Mais comme ils déclarèrent leur attachement à la religion chrétienne et leur mépris pour celle de Mahomet, il les envoya en prison chargés de chaînes, et ils y demeurèrent cinq jours, qui leur parurent très-longs par l'impatience de mourir pour Jésus-Christ. Comme on les en tira pour les ramener devant les juges, Sabigothe encourageait son mari. Après le second interrogatoire, on les condamna à mort, excepté le moine Georges, à qui l'on permit de se retirer, parce que les juges ne lui avaient rien ouï dire contre leur prophète. Alors, craignant d'être séparé des Martyrs, il déclara qu'il tenait Mahomet pour disciple de Satan, ministre de l'antechrist et cause de la damnation de ses sectateurs. Il fut donc condamné avec les autres. Félix fut exécuté le premier, puis Georges, Liliose, Aurélius et Sabigothe, tous le 27e jour de juillet 852. L'Église honore leur mémoire le même jour. Les Chrétiens enlevèrent leurs corps à la dérobée, et les enterrèrent en divers lieux : Georges et Aurélius au monastère de Pillemelar, Félix à Saint-Christophe, au-delà du fleuve Bétis, Liliose à Saint-Genès, Sabigothe à l'église des trois saints Fauste, Janvier et Martial.

Le 20 août suivant, deux jeunes moines, Christophe et Lévigilde, souffrirent aussi le martyre. Christophe était de Cordoue,

Digitized by Google

disciple du prêtre saint Euloge, moine de Saint-Martin de Royan, dans les montagnes. Lévigilde était d'Elvire, moine de Saint-Juste et de Saint-Pasteur, dans les mêmes montagnes de Cordoue. Ils vinrent l'un après l'autre se présenter au cadi et faire leur profession de foi ; mais ils furent exécutés ensemble, et on enterra à Saint-Zoïle les restes de leurs corps brûlés. Peu de temps après souffrirent deux jeunes hommes d'une famille illustre de Cordoue, nommés Émila et Jérémie, qui enseignaient les lettres dans l'église de Saint-Cyprien : l'un était diacre, l'autre laïque. Comme ils savaient fort bien l'arabe, Émila parla si fort contre Mahomet et lui dit tant d'injures, que tout ce que les autres Martyrs avaient dit n'était rien en comparaison. Ils furent exécutés le 15 de septembre.

Le lendemain furent martyrisés deux moines, tous deux eunuques, l'un fort âgé, nommé Rogel, natif d'Elvire ; l'autre jeune, nommé Servio-Deo, qui était venu d'Orient depuis quelques années. Ils se joignirent ensemble, avec promesse de ne se point quitter qu'ils n'eussent obtenu le martyre. Ils entrèrent donc dans la mosquée de Cordoue, au milieu du peuple qui y était assemblé, commencèrent à prêcher l'Évangile et à exhorter les musulmans à se convertir. Aussitôt il s'éleva un grand bruit ; on commença à les frapper de tous côtés, et on les aurait mis en pièces, si le cadi, qui était présent, ne les eût arrachés à la fureur de ce peuple. Car les musulmans regardent comme un grand crime qu'un homme qui n'est pas de leur religion entre dans leur mosquée. Les deux moines furent chargés de chaînes et mis en prison, où ils continuèrent de prêcher hardiment, et prédirent la mort prochaine du roi. Pour les punir d'être entrés dans la mosquée et d'y avoir prêché l'Évangile, on les condamna à avoir les pieds et les mains coupés, et ensuite la tête. Ils souffrirent ce supplice avec tant de constance que les infidèles mêmes en furent touchés. L'Église honore ces six Martyrs le jour de leur mort.

Les musulmans, étonnés de voir tant de Chrétiens courir au martyre, craignirent une révolte et la fin de leur domination. Le roi Abdérame tint conseil, et il fut résolu d'emprisonner les Chrétiens et de faire mourir sur-le-champ quiconque parlerait du

Digitized by Google

prophète avec mépris. Alors les Chrétiens se cachèrent, et plusieurs s'enfuirent la nuit et déguisés, changeant souvent de retraite. Plusieurs aussi, ne voulant ni s'enfuir ni se cacher, renoncèrent à Jésus-Christ et en pervertirent d'autres. Plusieurs, tant prêtres que laïques, qui louaient auparavant la constance des Martyrs, changèrent d'avis et les traitèrent d'indiscrets, alléguant même des autorités de l'Écriture pour soutenir leur sentiment. Ceux qui, dès le commencement, désapprouvaient la conduite des Martyrs, se plaignaient alors hautement de saint Euloge et des autres prêtres qui, en les encourageant, avaient attiré cette persécution. Le roi fit assembler à Cordoue les métropolitains des diverses provinces, et on tint un Concile pour chercher les moyens d'apaiser les infidèles. Là, en présence des Évêques, un greffier qui professait la religion chrétienne, mais qui, étant très-riche, craignait de perdre sa charge, attaqua un jour le saint prêtre Euloge, et s'emporta fort contre lui. Il avait toujours blâmé ces Martyrs, et pressait les Évêques de prononcer anathème contre ceux qui voudraient les imiter. Enfin le Concile fit un décret qui défendait à l'avenir de s'offrir au martyre ; mais en termes allégoriques et ambigus, suivant le style du temps ; en sorte qu'il y avait de quoi contenter le roi et le peuple des musulmans, sans toutefois blâmer les Martyrs, quand on pénétrait le sens des paroles. Saint Euloge n'approuvait pas cette dissimulation [1].

La persécution durait encore et l'Évêque de Cordoue était pour la seconde fois en prison, quand le roi Abdérame, étant monté sur une terrasse de son palais et voyant des corps des Martyrs encore attachés à des pieux, commanda de les brûler. A l'instant même il perdit la parole, et, étant porté sur un lit, il expira la nuit suivante, avant que les bûchers des Martyrs fussent éteints. C'était la même année 852. Il avait régné trente et un ans. Mahomet, son fils aîné, lui succéda, et en régna trente-cinq.

Il n'était pas moins ennemi des Chrétiens, et dès le premier jour de son règne, il chassa tout ce qu'il y en avait dans le palais, et les priva de leurs charges. Peu de temps après, il leur imposa

[1] *Bibl. Patr.*, t. XV ; *Memor.*, lib. II, c. XII, etc.

Digitized by Google

le tribut et ôta la paye à ceux qui servaient dans ses troupes. Il établit des officiers aussi ennemis des Chrétiens que lui ; en sorte que non-seulement ils ne souffraient pas qu'aucun parlât contre leur prophète, mais ils en obligeaient plusieurs, par la crainte, à embrasser leur religion. Entre ces apostats, on remarque le cateb ou greffier qui, l'année précédente, s'était déclaré contre saint Euloge et les Martyrs. C'était le seul de tous les Chrétiens qui fût demeuré dans le palais, parce qu'il parlait arabe très-élégamment; mais quelques mois après il fut chassé comme les autres et privé de sa charge. Ne pouvant souffrir la perte de sa fortune, il se fit musulman et commença à fréquenter la mosquée bien plus assidûment qu'il n'allait à l'église étant Chrétien. Alors on lui rendit sa charge et son logement au palais, pour servir d'exemple et en pervertir d'autres.

Cependant le roi commanda d'abattre toutes les églises bâties de nouveau, et tout ce que l'on avait ajouté aux anciennes depuis la domination des Arabes. Il voulait chasser de son royaume tous les Chrétiens et les juifs, et n'y souffrir d'autre religion que la sienne ; mais les révoltes qui s'élevèrent au commencement de son règne l'empêchèrent d'exécuter ce dessein, et il eut au contraire la douleur de voir plusieurs musulmans se faire Chrétiens et mépriser la mort, sans compter ceux que la crainte tenait cachés. Comme la révolte avait diminué ses revenus, il surchargea les Chrétiens pour y suppléer, et de faux frères entreprenaient le recouvrement de ces exactions. Les principaux des musulmans, voyant les Chrétiens ainsi abattus, leur disaient : « Qu'est devenu votre courage et votre ardeur pour le combat? Ceux qui s'empressaient tant à attaquer notre prophète ont été punis comme ils méritaient; qu'ils y viennent maintenant, si c'est Dieu qui les pousse. »

Alors un jeune moine nommé Fandila, aimable et par sa bonne mine et par sa vertu, se présenta le premier au martyre. Il était de la ville d'Acci, aujourd'hui Guadix, et, étant venu étudier à Cordoue, il embrassa la vie monastique et se retira à Tabane, sous la conduite de l'abbé Martin. Après qu'il y eut vécu quelque temps, les moines de Pegna-Mellar le demandèrent à son abbé,

Digitized by Google

et, malgré lui, le firent ordonner prêtre, pour gouverner la double communauté d'hommes et de femmes de ce lieu-là. Étant abbé, il redoubla ses jeûnes, ses veilles et ses prières. Un jour donc, il vint à Cordoue se présenter hardiment au cadi, lui prêcher l'Évangile et lui reprocher les impuretés de sa secte. Le cadi, l'ayant mis en prison et chargé de chaînes, en rendit aussitôt compte au roi, qui entra en grande colère, admirant cette hardiesse et ce mépris de sa puissance. Il ordonna d'arrêter l'Évêque de Cordoue, mais il s'était sauvé par la fuite. Le roi avait aussi donné un ordre général de faire périr tous les Chrétiens et de vendre leurs femmes pour les disperser; mais les grands lui firent révoquer cet ordre, lui représentant qu'il n'était pas juste de perdre tant de peuple pour la témérité d'un seul, à laquelle aucun des plus sages et des plus considérables n'avait pris part. Il se contenta donc de faire couper la tête à Fandila, et exposer son corps au-delà du fleuve, le 13 de juin 853. L'Église en fait mémoire le même jour.

Le lendemain, Anastase, aussi prêtre et moine, souffrit le martyre. Il fut instruit dès l'enfance à Saint-Aciscle de Cordoue; étant diacre, il en quitta les fonctions pour embrasser la vie monastique, et fut ordonné prêtre. S'étant donc présenté aux juges et ayant parlé contre leur prophète, il fut aussitôt exécuté, et avec lui Félix, moine, natif de Complute, mais Africain d'origine. Ils eurent l'un et l'autre la tête tranchée. Le même jour, vers l'heure de none, une religieuse, nommé Digne, du monastère de Tabane, que gouvernait Élisabeth, se présenta au martyre. Peu de temps auparavant, elle crut voir en songe sainte Agathe, qui, tenant des lis et des roses, lui en donnait une et l'appelait à la suivre. Depuis ce jour, elle désirait ardemment le martyre; si bien qu'ayant appris celui d'Anastase et de Félix, elle ne put attendre davantage; mais, ouvrant secrètement sa clôture, elle se rendit en diligence à Cordoue, et demanda hardiment au cadi pourquoi il avait fait mourir ses frères, qui ne soutenaient que la vérité. Elle ajouta sa profession de foi et des anathèmes contre la fausse religion; et le cadi lui fit aussitôt couper la tête et pendre le corps par les pieds avec les deux autres. Ces trois

Digitized by Google

Martyrs souffrirent donc en même temps, le 14 de juin 853. Le lendemain Benilde, femme avancée en âge et d'une grande piété, souffrit le même martyre, et l'Église honore ces quatre Saints le jour de leur mort. Leurs corps furent brûlés quelques jours après et jetés dans le fleuve.

Colombe, sœur de l'abbé Martin et de l'abbesse Élisabeth, mais plus jeune, charmée de la vertu de sa sœur et de Jérémie, son beau-frère, était très-souvent chez eux et avait conçu un grand désir de se consacrer à Dieu. Sa mère, qui la voulait marier, le trouvait fort mauvais et s'en prenait à sa fille aînée et à son gendre. Colombe refusa plusieurs partis, et enfin, se trouvant libre par la mort de sa mère, elle se retira avec sa sœur au monastère de Tabane, sous la conduite de Martin, son frère. Elle y fut l'exemple de toutes les religieuses, et, pour vaquer plus librement à l'oraison, elle obtint de se renfermer seule dans sa cellule. Mais les musulmans ayant dispersé la communauté de Tabane, les religieuses furent obligées de se retirer à Cordoue, dans une maison qu'elles avaient près de l'église de Saint-Cyprien. La ferveur de Colombe y croissait de jour en jour; et, poussée par de fréquentes révélations, elle sortit secrètement du monastère, demanda la demeure du cadi, se présenta devant lui, lui déclara sa foi et l'exhorta doucement à se convertir. Le cadi, surpris de sa beauté et de ses discours, la mena au palais et la présenta au conseil, où elle continua de parler si fortement que, n'espérant pas de la faire changer, on la fit exécuter aussitôt devant la porte du palais. Elle fit un présent au bourreau qui devait lui couper la tête, et son corps ne fut point exposé comme les autres; mais on le mit dans un panier, revêtu comme il était, d'habits de lin, et on le jeta dans le fleuve. C'était le 17 de septembre 853. Six jours après, son corps fut trouvé entier par les soins de quelques moines, et apporté à saint Euloge, qui l'enterra honorablement dans l'église de Sainte-Eulalie.

Pompose, religieuse de Pegna-Mellar, suivit l'exemple de sainte Colombe. Ce monastère était dédié à saint Sauveur et situé au pied d'une roche où des abeilles s'étaient logées, ce qui lui donna ce nom, qui signifie Roche de miel. Sainte Pompose s'y était re-

Digitized by Google

tirée avec son père et sa mère et toute sa famille, et était parvenue à une grande perfection. Elle apprit le jour même le martyre de sainte Colombe; et, comme elle soupirait depuis longtemps après cette grâce, elle sortit du monastère la nuit suivante, vint à Cordoue, se présenta le matin au cadi, et eut la tête tranchée le 19 de septembre. Son corps, jeté dans le fleuve, fut retiré et enterré à Sainte-Eulalie avec celui de sainte Colombe. L'Église honore ces deux Saintes chacune à leur jour [1].

C'est ainsi que les provocations des mahométans d'Espagne se voyaient confondues par le courage des vierges chrétiennes, courage pieux et calme, comme la grâce qui l'inspire, et comme l'Église de Dieu, qui nous le propose pour modèle.

La persécution continua bien des années encore à Cordoue. Un prêtre nommé Abundius, curé d'une paroisse dans la montagne voisine, fut engagé au martyre par l'artifice des musulmans. Reconnaissant que c'était la vocation divine, il marcha content au sacrifice où on le conduisait. Interrogé par le cadi, il fit hardiment sa profession de foi et parla contre Mahomet et ses sectateurs. Aussitôt il fut mis à mort et son corps exposé aux chiens, le 11 de juillet 854. L'année suivante, le 30 d'avril, trois Martyrs souffrirent ensemble : Amator, jeune prêtre, qui était venu étudier à Cordoue; Pierre, moine, et Louis, frère du diacre Paul, martyrisé en 851. Ils se réunirent tous trois pour faire ensemble profession de l'Évangile, et furent promptement exécutés. Les corps furent jetés dans le fleuve, d'où l'on en tira deux : Pierre, que l'on enterra à Pegna-Mellar, et Louis, à Palme, au diocèse, d'Italique, en Andalousie. Dans le même temps, un vieillard nommé Vitesind, qui avait eu le malheur d'apostasier, répara glorieusement sa faute. Étant exhorté à l'exercice de la fausse religion qu'il venait d'embrasser, il le refusa courageusement, et fut aussitôt mis à mort [2].

L'année suivante, 856, Élie, prêtre de Lusitanie, déjà vieux, fut mis à mort avec deux jeunes moines, Paul et Isidore, le 17 d'avril, et le 28 de juin, Argymire, moine avancé en âge. Il

[1] *Bibl. Patr.*, t. XV. — [2] S. Euloge, *Mémorial*, liv. II, c. XII, XIII, XIV; *Bibl. Patr.*, t. XV.

Digitized by Google

avait eu une charge considérable à Cordoue; et, en ayant été privé, il s'était retiré dans un monastère. Quelques infidèles l'accusèrent devant le cadi d'avoir traité Mahomet d'imposteur et de professer la divinité et la toute-puissance du Christ. Il fut mis dans une étroite prison; et le cadi, ayant vainement essayé de le pervertir, le fit mettre tout vivant sur le chevalet et percer d'une épée au travers du corps. Il fut enterré près de saint Parfait, dans l'église de Saint-Acisclе[1].

Aure, sœur de saint Adolphe et de saint Jean, qui avaient souffert le martyre au commencement du règne d'Abdérame, était religieuse depuis trente ans au monastère de Sainte-Marie de Cuteclar. Elle était d'une famille très-noble entre les Arabes de la province de Séville, ce qui donna occasion à quelques-uns de ses parents, qui en avaient ouï parler, de venir la voir. La trouvant non-seulement Chrétienne, mais religieuse, ils en avertirent le cadi, qui était aussi son parent. Il la fit venir, et d'abord il lui reprocha doucement la honte qu'elle faisait à sa famille, par son changement de religion; mais ensuite il la ménaça des tourments et de la mort, pour l'obliger à quitter le Christianisme. Aure céda pour l'heure et promit de faire ce qu'il voudrait; le cadi, ou juge, la laissa en liberté; mais étant retourné en sa maison, elle continua de faire profession comme auparavant de la religion chrétienne, s'efforçant d'effacer par ses regrets et par ses larmes le scandale qu'elle avait donné. Comme elle fréquentait hardiment les églises, les infidèles l'accusèrent devant le cadi, à qui elle répondit que jamais elle n'avait été séparée de Jésus-Christ, et n'avait jamais adhéré un moment à leurs profanations, quoiqu'elle eût eu la faiblesse de le promettre. Le juge, irrité, la fit mettre en prison, chargée de chaînes, et ayant reçu l'ordre du roi, il la fit exécuter le lendemain, suspendre son corps à un gibet, la tête en bas, et puis jeter dans le fleuve. C'était le 19 juillet de la même année 856. L'Église honoretous ces Martyrs en leurs jours propres[2].

Le prêtre saint Euloge, qui nous en a conservé la mémoire en trois livres, prit soin aussi de les défendre contre les reproches de

[1] S. Euloge, *Mémorial*, c. XV et XVI. — [2] *Ibid.*, liv. II, c. XVI.

Digitized by Google

quelques Chrétiens qui ne voulaient pas les reconnaître pour Martyrs. « Car, disaient-ils, ils ne font point de miracles comme les anciens Martyrs; ils ne souffrent point diverses sortes de tourments; ceux qui les font mourir ne sont point idolâtres, mais des musulmans, qui reconnaissent le même Dieu que nous et détestent l'idolâtrie. » Saint Euloge répond : « Quant aux miracles, ils ne sont pas nécessaires en tous les temps, comme ils l'étaient à la naissance de l'Église, et ce ne sont pas des marques infaillibles de sainteté. Les tourments ne sont point essentiels au martyre; c'est la mort et la persévérance jusqu'à la fin : on ne regarde point la longueur du combat, mais la victoire. Quoique Mahomet n'ait point enseigné l'idolâtrie, il suffit aux Chrétiens, pour l'avoir en horreur, que ce soit un faux prophète et un de ces imposteurs prédits par les Apôtres, et qu'il ait combattu la divinité de Jesus-Christ. » Saint Euloge marque ici que les Chrétiens faisaient le signe de la Croix et se recommandaient à Dieu, quand ils entendaient les crieurs des musulmans appeler le peuple du haut des tours qui accompagnent les mosquées.

Parmi ces Martyrs de Cordoue, nous en avons vu plusieurs s'offrir d'eux-mêmes aux persécuteurs. On en faisait une quatrième objection contre eux. Saint Euloge les justifie, dans son premier livre, par l'exemple de beaucoup d'autres plus anciens, que l'Église honore comme Martyrs, quoiqu'ils se soient présentés d'eux-mêmes. Cette réponse est péremptoire. Fleury n'aurait pas dû la passer sous silence, pour dire que les réponses d'Euloge à cette objection sont faibles. Un Saint des derniers temps, grand maître et juge compétent des vertus chrétiennes, saint François de Sales, pense comme saint Euloge, et trouve même plus héroïque la charité des Martyrs qui se présentent d'eux-mêmes. » Le bienheureux portier de la prison de Sébaste, dit-il, voyant l'un des quarante, qui étaient alors martyrisés, perdre le courage et la couronne du martyre, se mit en sa place, sans que personne le poursuivît, et fut ainsi le quarantième de ces glorieux et triomphants soldats de Notre-Seigneur. Saint Adauctus, voyant que l'on conduisait saint Félix au martyre : « Et moi, dit-il, sans être pressé de personne, je suis aussi bien Chré-

Digitized by Google

tien que celui-ci, adorant le même Sauveur; » puis, baisant saint Félix, il s'achemina avec lui au martyre et eut la tête tranchée. Mille des anciens Martyrs en firent de même, et pouvant également éviter ou subir le martyre sans pécher, ils choisirent de le subir généreusement, plutôt que de l'éviter loisiblement. En ceux-ci donc le martyre fut un acte héroïque de la force et de la constance qu'un saint excès d'amour leur donna. Mais quand il est force d'endurer le martyre ou de renoncer à la foi, le martyre ne laisse pas d'être martyre et un excellent acte d'amour et de force; néanmoins je ne sais s'il faut le nommer acte héroïque, n'étant choisi par aucun excès d'amour, mais par la nécessité de la loi, qui en ce cas le commande[1]. » Voilà ce que dit le saint et savant Évêque de Genève. Or, ceux des Martyrs de Cordoue qui se présentèrent d'eux-mêmes ne le firent point par une impétuosité naturelle, mais après avoir consulté Dieu dans la prière et la retraite. Aussi l'Église les honore-t-elle comme Martyrs, eux et leur défenseur saint Euloge.

Il avait fini ses trois livres, lorsque souffrirent encore deux Martyrs, dont il ajouta l'histoire à la fin de son apologie : le premier, nommé Rodrigue, était un prêtre né au bourg d'Égabre, instruit et ordonné à Cordoue. Il avait deux frères, dont l'un se fit musulman, ce qui lui causait des disputes continuelles avec le troisième, qui était demeuré Chrétien. Une nuit leur querelle vint à un tel excès que, Rodrigue ayant voulu les apaiser, ils se jetèrent tous sur lui et le laissèrent pour mort. Comme il s'était mis au lit sans connaissance, le frère musulman le fit mettre sur un brancard et porter dans le voisinage, en disant : « Voici mon frère, que Dieu a éclairé; quoiqu'il soit prêtre, il a embrassé notre religion, et se trouvant, comme vous voyez, à l'extrémité, il n'a pas voulu mourir sans vous le déclarer. » Quelques jours après, le prêtre Rodrigue étant guéri et apprenant ce qu'avait fait son frère l'apostat, se retira de sa maison de campagne dans un autre lieu. La persécution était alors violente à Cordoue, en sorte que l'on abattit les clochers de quelques églises. Saint Rodrigue ayant été obligé de sortir du fond de la montagne où il

[1] *Traité de l'amour de Dieu*, liv. XIII, ch. XI.

Digitized by Google

était caché, pour venir au marché de Cordoue, son frère l'apostat le rencontra et le mena au cadi, l'accusant d'avoir abandonné la religion de Mahomet. Rodrigue nia que jamais il l'eût embrassée, et déclara qu'il était non-seulement Chrétien, mais prêtre. Le cadi, ayant vainement essayé de l'ébranler, l'envoya en prison.

Il y trouva un nommé Salomon, qui, ayant apostasié pendant quelque temps, était revenu à l'Église. Ils furent bientôt unis d'une étroite amitié, et s'exerçaient ensemble au jeûne et à la prière. Le cadi, l'ayant appris, les fit séparer, et défendit de les laisser voir à personne. Puis, après les avoir fait venir et les avoir exhortés encore jusqu'à trois fois, il les condamna à mort, par ordre du roi. On les mena sur le bord du fleuve; ils se préparèrent au combat par le signe de la Croix : saint Rodrigue fut exécuté le premier, et leurs corps exposés et jetés dans le fleuve, comme les autres. Le prêtre saint Euloge, ayant appris leur bienheureuse mort, vint voir les corps, après avoir célébré la Messe, et vit des infidèles qui prenaient des cailloux teints du sang de ces Martyrs, et, après les avoir lavés, les jetaient dans le fleuve, de peur que les Chrétiens ne les gardassent comme des reliques. Le jour de leur martyre, et auquel l'Église les honore, fut le 13 de mars 857.

En Espagne, le prêtre saint Euloge, après avoir employé ses talents à encourager, à défendre et à nous faire connaître les Martyrs de Cordoue, finit par en augmenter le nombre. L'archevêque Vistremir de Tolède étant mort le dernier jour de l'année 858, Euloge fut élu pour lui succéder pas le suffrage de tous les Évêques de la province et du voisinage. Mais il y eut quelque obstacle qui empêcha qu'il ne fût sacré, et on en élut un autre de son vivant, quoiqu'il ne survécut pas deux mois à son élection, car il souffrit le martyre, après y en avoir encouragé tant d'autres. Une fille nommée Léocritie, d'une famille noble de musulmans, avait été instruite dès l'enfance dans la religion chrétienne par une de ses parentes, qui la fit même baptiser. Son père et sa mère, s'en étant aperçus, la maltraitaient et la fouettaient jour et nuit pour la faire renoncer à la foi. Elle fit connaître son état à saint Euloge et à sa sœur Amalone, témoignant qu'elle dé-

Digitized by Google

sirait aller en quelque lieu où elle pût en liberté exercer sa religion.

Saint Euloge lui procura secrètement les moyens de sortir de chez ses parents, à qui elle donna le change, feignant de céder à leur volonté, jusqu'à parler contre la religion chrétienne. Elle se para comme si elle eût pensé au mariage; et, sous prétexte d'aller à une noce, elle sortit et courut chez saint Euloge et sa sœur, qui la reçurent à bras ouverts et la cachèrent chez des amis fidèles. Le père et la mère, au désespoir, remuèrent ciel et terre pour la trouver, et, par l'autorité du cadi, firent emprisonner et fouetter plusieurs Chrétiens, même des religieuses et des prêtres. Saint Euloge, sans s'émouvoir, faisait souvent changer de retraite à Léocritie, et passait les nuits en prière pour elle, prosterné dans l'église de Saint-Zoïle. Elle, de son côté, jeûnait et veillait, couchait sur la cendre et couverte d'un cilice.

Une nuit étant venue voir saint Euloge et sa sœur, elle ne put retourner, parce que la personne qui devait l'accompagner vint trop tard et qu'il était déjà jour. Le cadi, en étant averti, envoya des soldats entourer la maison, d'où ils tirèrent Léocritie avec Euloge, et les amenèrent en sa présence. Il demanda à Euloge pourquoi il tenait cette fille chez lui. Le Saint répondit que les prêtres ne pouvaient refuser l'instruction à ceux qui la demandaient. Le cadi le menaça de le faire mourir à coups de verges; mais saint Euloge répondit que le glaive était un moyen plus sûr, et commença à parler hautement contre leur faux prophète et leur fausse religion. On le mena aussitôt au palais devant le conseil. Un des conseillers, qui le connaissait particulièrement, lui dit : « Si des ignorants se précipitent malheureusement à la mort, un homme savant et vertueux comme toi ne doit pas imiter leur folie. Crois-moi, je te prie, dis seulement un mot à présent, puisqu'il le faut; tu reprendras ensuite ta religion, et nous promettons de ne te point rechercher. » Saint Euloge lui dit en souriant : « Ah! si tu pouvais connaître les récompenses qui attendent ceux qui conservent notre foi, tu renoncerais à ta dignité temporelle. » Il commença alors à leur proposer hardiment les vérités de l'Évangile; mais, pour ne pas l'écouter, ils le condamnèrent aussitôt à perdre la tête.

Digitized by Google

Comme on le menait au supplice, un des eunuques du roi lui donna un soufflet. Il tendit l'autre joue, et en souffrit patiemment un second. Quand il fut arrivé au lieu de l'exécution, il pria à genoux, étendit les mains au Ciel, fit le signe de la Croix sur tout son corps, et présenta sa tête, qui fut promptement coupée. C'était à trois heures après midi, le samedi 11e jour de mars 859. Il fut enterré à Saint-Zoïle. Sainte Léocritie fut aussi décapitée quatre jours après, et jetée dans le fleuve Bétis; mais elle en fut tirée et enterrée à Saint-Genès-de-Tertios. L'Église honore l'un et l'autre le jour de leur martyre. La Vie de saint Euloge a été écrite par Alvar, son ami, et depuis il nous reste peu de monuments de l'Église d'Espagne sous la domination des musulmans[1].

(ROHRBACHER).

SAINT SOPHRONE,

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM.

Il était de la Phénicie du Liban et né à Damas. Son père s'appelait Plynthas, sa mère Myro. Il embrassa la vie monastique non loin de Jérusalam, dans le monastère de Saint-Théodose. Il étudia si bien les lettres humaines qu'on lui donna le titre de sophiste ou de savant. Les écrits qu'on a de lui, particulièrement ceux qu'on vient de retrouver, justifient cette distinction littéraire. Déjà connu, comme Père de l'Église, par l'exactitude et la fermeté de ses doctrines, saint Sophrone peut l'être maintenant comme poète par la pieuse élégance de ses hymnes. Il en a de deux sortes : une vingtaine en vers anacréontiques sur les principaux faits de l'Évangile et d'autres sujets pieux, l'Annonciation de la très-sainte Vierge, la Nativité de Jésus-Christ, l'adoration des Mages, sa Présentation au temple, son Baptême, la résurrection de Lazare, le dimanche des Rameaux, l'institution de l'Eucharistie, saint Paul, saint Jean, saint Étienne, saint Thècle, le retour de la sainte Croix, la sainte cité de Jérusalem et les saints Lieux. Dans cette dernière hymne, Sophrone parle avec amour du jardin de Gethsémani, qui reçut autrefois le corps de la très-sainte Mère de Dieu, et où était son sépulcre; mais il ne

[1] *Acta Sanct.*, 11 et 15 mart.

Digitized by Google

parle pas de son corps même comme y étant. La seconde série de petits poèmes, comprend plus de deux cent trente odes sur les vertus chrétiennes, particulièrement l'esprit de pénitence. Chaque ode est de quatre strophes, dont la dernière est presque toujours une invocation à la très-sainte Vierge. Sophrone dit dans l'une d'elles : « Vierge sans tache, vous avez enfanté, avec deux volontés et en deux natures, le Fils unique du Père fait homme pour nous rendre participants de la nature divine, lui le Dieu suprême. » Un autre écrit du même Père est un commentaire sur la liturgie de Jérusalem. Il en fait l'histoire et donne l'explication mystique tant de l'édifice que des cérémonies. Il dit entre autres : « Les prêtres sont assimilés aux Archanges, car de même que le Séraphin prit le charbon ardent et le donna au Prophète Isaïe, de même aussi les prêtres prennent le pain ou le Corps du Seigneur et le donnent au peuple. Nul ne doit penser que les choses saintes sont les figures du Corps et du Sang de Jésus-Christ, mais il doit croire que le pain et le vin offerts ont été changés au Corps et au Sang de Jésus-Christ. » Pendant que Sophrone habitait Alexandrie, il lui vint un mal d'yeux que les médecins, après avoir essayé de bien des remèdes, déclarèrent incurable. Délaissé des hommes experts dans l'art de guérir, Sophrone s'adressa aux Martyrs saint Cyr et saint Jean, dont les reliques avaient été transférées par saint Cyrille dans une église sur le bord de la mer. Il fut guéri complètement, et en reconnaissance il écrivit la Vie des deux Saints, ainsi que la relation de soixante-dix miracles opérés à leur intercession, le soixante-dixième sur lui-même.

Il était l'ami inséparable d'un autre moine, Jean Moschus, avec lequel il vint, l'an 610, à Alexandrie, où le patriarche saint Jean l'Aumônier les accueillit tous deux comme des amis intimes. Il les respectait tous deux comme ses pères, et leur obéissait sans réserve. Comme ils étaient très-doctes, il s'en servait utilement pour combattre les hérétiques, et ils y travaillèrent avec tant de fruit qu'ils retirèrent de l'hérésie grand nombre de bourgades, d'Églises et de monastères. Vers l'an 615, les deux amis vinrent à Rome, où Jean Moschus composa son livre appelé le *Pré spiri-*

Digitized by Google

tuel, comme étant tout semé de fleurs, c'est-à-dire de miracles ou d'exemples rares de vertu, qu'il avait appris dans ses divers voyages. Jean mourut à Rome même, sous le pontificat de Benoît V. Il adressa son *Pré spirituel* à Sophrone, son cher disciple, ce qui l'a fait citer sous son nom, et il est à présumer qu'il eut grande part à cet ouvrage. Jean le lui laissa en mourant, et lui recommanda de ne point laisser son corps à Rome, mais de l'emporter dans un coffre de bois, pour l'enterrer au mont Sinaï, avec les moines de cette solitude. Que si les incursions des barbares ne permettaient pas de l'emporter si loin, qu'il l'enterrât au monastère de Saint-Théodose, où il avait premièrement renoncé au monde. Sophrone exécuta cet ordre, et, étant parti de Rome avec les autres onze disciples de Jean, il arriva à Ascalon, où il apprit qu'il était impossible d'aller au mont Sinaï, à cause de la révolte des Arabes, Il vint à Jérusalem au mois de septembre 619, et y ayant trouvé l'abbé de Saint-Théodose, il transporta le corps du Bienheureux Jean dans ce monastère.

Bientôt saint Sophrone combattit avec beaucoup de force et de science, tant à Alexandrie qu'à Constantinople, la nouvelle hérésie du monothélisme, qu'introduisaient les Patriarches de ces deux villes, Cyrus et Sergius. Cette hérésie nouvelle consistait à soutenir qu'en Jésus-Christ il n'y avait point deux volontés comme deux natures, la volonté divine et la volonté humaine, mais une seule : ce qui est contraire à la foi de l'Église. Saint Sophrone montra donc que toujours les saints Pères ont enseigné qu'en Jésus-Christ il y a deux natures, la nature divine et la nature humaine; que chacune de ces deux natures étant parfaite, chacune a sa volonté et son opération distincte; qu'ainsi en Jésus-Christ il y a deux volontés et deux opérations, comme il y a deux natures.

Cependant saint Sophrone, étant retourné en Orient, fut élu malgré lui patriarche de Jérusalem, cette même année 633. Presque tous les Évêques orientaux et les peuples chrétiens le prièrent d'envoyer un de ses suffragants à Rome, pour informer le Pape de cette nouvelle erreur et le presser d'y porter remède. En attendant, il recueillit en deux volumes six cents passages des

Digitized by Google

Pères, pour convaincre les monothélites et tâcher de les ramener. A peine assis sur le siége de Jérusalem, il assembla son Concile et écrivit une lettre synodale, suivant la coutume, pour rendre compte de sa foi au Pape et aux autres Évêques des grands siéges. Il y explique le mystère de la Trinité et réfute les hérésies contraires avec beaucoup d'étendue, mais en même temps avec beaucoup de pénétration et de justesse. Il explique non moins bien le mystère de l'Incarnation, s'appliquant particulièrement à prouver l'unité de personne contre Nestorius, et la distinction des natures contre Eutychès. Ces deux vérités établies, il en tire des conclusions contre la nouvelle erreur des monothélites.

Le Pape Honorius n'approuvait point l'erreur, mais il ne se défiait point assez des artifices de Cyrus d'Alexandrie et de Sergius de Constantinople. Il croyait pouvoir ramener le calme en Orient, comme on l'avait en Occident, où personne ne disputait de ces choses. Mais le mal augmentait en Orient, bien loin de diminuer. Les remontrances de saint Sophrone, les deux volumes où il avait rassemblé les témoignages des Pères, au lieu de ramener les monothélites, ne faisaient que les aigrir et lui attirer leurs calomnies. Dans cette extrémité, il employa le grand remède : ce fut d'envoyer à Rome. Il prit le premier de ses suffragants, Étienne de Dore, le mena sur le Calvaire et lui dit : « Vous rendrez compte au Dieu qui, en ce lieu saint, a été volontairement crucifié pour nous dans la chair; vous lui rendrez compte à son avènement glorieux et terrible, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts, si vous négligez le péril où la foi se trouve. Faites donc ce que je ne puis faire en personne, à cause de l'incursion des Sarrasins. Allez promptement, de cette extrémité de la terre, vous présenter au Trône apostolique, où sont les fondements de la saine doctrine. Faites connaître, non pas une fois ou deux, mais plusieurs fois, aux saints personnages qui y sont tout ce qui se passe ici, et ne cessez point de les prier jusqu'à ce que, dans leur apostolique sagesse, ils prononcent un jugement victorieux, et que, suivant les canons, ils détruisent complètement les nouveaux dogmes, de peur que, comme dit l'Apôtre, ils ne gagnent comme la gangrène, et ne

Digitized by Google

perdent de plus en plus les âmes des simples. » Étienne, effrayé de cette conjuration et pressé par les prières de la plupart des Évêques et des peuples d'Orient, se mit aussitôt en chemin. Mais les monothélites l'ayant appris, lui suscitèrent de grandes traverses et envoyèrent des ordres en divers lieux pour le prendre et le renvoyer chargé de chaînes. Toutefois il évita ces périls et arriva à Rome, peut-être après la mort du Pape Honorius. Depuis, le Pape Théodore, successeur d'Honorius, établit Étienne son vicaire en Palestine.

La sainte cité de Jérusalem fut prise par les musulmans l'an 639, après avoir soutenu un siége de deux ans. Elle se rendit enfin, par composition, au calife Omar, présent en personne. Saint Sophrone en avait reçu des garanties pour toute la Palestine. Saint Théophane ajoute dans sa chronographie : « Omar, entré dans la ville sainte avec un manteau crasseux de poil de chameau et affectant une hypocrisie satanique, demanda à voir le temple des Juifs, bâti par Salomon, pour en faire l'oratoire de son blasphème. Sophrone, le voyant, dit : C'est ici vraiment l'abomination de la désolation prédite par le Prophète Daniel, l'abomination de la désolation debout dans le Lieu saint. Et ce défenseur de la piété pleura beaucoup sur le peuple chrétien. »

Ces paroles de saint Sophrone et de saint Théophane méritent attention. Ils qualifient de blasphème, d'hypocrisie satanique, la religion de Mahomet. Nous avons déjà vu, au 6 mars, quarante illustres Martyrs s'exprimer dans le même sens, et même en donner la raison. Comme Mahomet fait son dieu auteur du péché, ce n'est pas le vrai Dieu que le mahométisme adore, ce n'est pas le Dieu du Ciel et de la terre, mais un faux dieu, le dieu de ce siècle, le prince de ce monde, Satan, le vrai auteur du mal. Le mahométisme est donc vraiment le grand blasphème; sa piété est donc vraiment une hypocrisie satanique, puisqu'elle adore Satan en feignant d'adorer Dieu.

Il y a plus. Le vrai Dieu a un Fils unique, qui s'est fait homme, qui est mort sur une croix pour la rédemption du genre humain. Or le dieu dont Mahomet se dit le prophète nie tout cela, il est en tout sens l'ennemi de la Croix. Donc il est Satan,

Digitized by Google

l'adversaire, l'antechrist; donc son culte à Jérusalem est l'abomination de la désolation dans le Lieu saint. Et saint Sophrone a eu bien raison de le dire.

Cependant la mosquée que le calife Omar faisait bâtir sur l'emplacement du temple de Salomon commençait à s'élever, lorsqu'elle s'écroula tout-à-coup. Comme il en demandait la cause, les Juifs lui dirent que cet édifice ne pourrait subsister tant qu'il y aurait une croix élevée sur le mont des Olives; Omar la fit abattre, et à cette occasion les musulmans détruisirent une infinité de croix. Saint Sophrone mourut dans ces tristes conjonctures, le 11 mars 644.

La haine que l'enfer porte à la Croix et à l'Homme-Dieu qui est mort dessus, doit augmenter sans cesse notre foi et notre amour envers Jésus, notre Sauveur, et notre dévotion envers sa Croix sainte. C'est dans cette vue qu'un religieux Dominicain, le Bienheureux Henri-Amand Suzo, répandit en Allemagne la dévotion du saint Nom de Jésus. (ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX JEAN MOSCH.

Jean Mosch et son disciple saint Sophrone furent trop étroitement unis pour les séparer ici; et quoique Sophrone ait vécu plus de seize ans après son maître, nous les suivrons l'un et l'autre dans les voyages qu'ils entreprirent pour leur édification, et dans les travaux qu'ils soutinrent ensemble pour la foi de l'Église jusqu'à la mort du Bienheureux Jean.

Jean Mosch était un religieux du monastère de Saint-Théodose, en Palestine, et il fit deux voyages en Égypte, l'un vers l'an 850, par ordre de Grégoire, son abbé, pour des affaires de son monastère, et le second vers l'an 606, en la compagnie de Sophrone. Celui-ci était de Damas, et avait si bien étudié les lettres humaines qu'on lui donna le titre de sophiste, qui était alors honorable et auquel on attachait toute autre idée que celle que nous en avons aujourd'hui. Sa vertu le rendit encore plus recommandable que sa science. Mais plus touché du désir de croître en piété que de la réputation que sa doctrine lui avait

Digitized by Google

acquise, il passa, comme nous l'avons dit, en Palestine, pour y visiter les laures et les monastères, et y apprendre auprès des solitaires qui y demeuraient, la pratique des vertus dans lesquelles ils s'exerçaient avec tant de zèle et d'édification. Il en vit un grand nombre dont il admira la ferveur, mais il s'attacha particulièrement à Jean Mosch.

On ne sait positivement en quel endroit ni en quel temps il le connut et se lia d'amitié avec lui. Les Grecs disent que ce fut à Alexandrie; mais d'autres pensent qu'ils s'étaient déjà vus dans le monastère de Saint-Théodose, du temps de l'abbé Grégoire. Sophrone fut pourtant plusieurs années sans s'engager dans l'état religieux. Il se contenta de s'exercer sur l'exemple des solitaires dans les pratiques de leur état, et ce ne fut qu'après avoir été en Égypte qu'il quitta entièrement le monde pour l'embrasser.

Jean Mosch étant retourné en Palestine après son premier voyage, demeura dix ans dans la laure des Éliotes, puis encore dans le monastère de Saint-Théodose, et enfin il fut avec Sophrone dans la nouvelle laure de Saint-Sabas. Depuis ce temps-là Sophrone, quoique encore en habit séculier, voulut l'accompagner dans tous ses voyages, le considérant comme son Père spirituel et son maître.

Le bruit des courses que faisaient les Perses les obligèrent de quitter la laure de Saint-Sabas pour passer en Syrie. Ils s'y retirèrent du côté d'Antioche; de là ils passèrent à Séleucie, sur l'Oronte, où ils virent l'abbé Théodore, qui en était évêque. Ils visitèrent aussi le monastère de Saint-Théodose-du-Rocher, entre Séleucie et Rose de Cilicie; puis ils revinrent en Palestine, d'où, sans s'arrêter, ils passèrent au mont Sinaï et à Raïthe, et enfin en Égypte, où ils s'arrêtèrent à Alexandrie. Ce fut dans ces solitudes qu'ils eurent le bonheur de converser avec un grand nombre de saints solitaires, dont Jean Mosch nous a appris des choses merveilleuses dans son ouvrage qui a pour titre le *Pré spirituel.*

Mais pendant leur séjour en Égypte, ils eurent des occupations encore plus intéressantes pour le bien des fidèles que celle

Digitized by Google

de s'édifier eux seuls en parcourant les cellules des Pères de ces solitudes. Saint Jean l'Aumônier, si renommé dans l'*Histoire monastique* par l'estime singulière qu'il avait pour les religieux, avait été élevé au siége d'Alexandrie depuis peu d'années, et travaillait de toutes ses forces à purger le pays de l'hérésie des acéphales ou jacobites, qui, malgré les soins et les travaux de saint Euloge et des autres Prélats orthodoxes, s'y était répandue et avait jeté de profondes racines. Entre les ministres qu'il employa pour seconder son zèle dans cette importante et difficile entreprise, Jean Mosch et saint Sophrone, dont il reconnut la piété et la doctrine, ne furent pas des moindres. Jean était déjà prêtre, et saint Sophrone embrassa alors tout-à-fait l'état religieux, et entra presque en même temps dans la cléricature. Ils se mirent aussitôt à travailler sous les ordres du saint Patriarche pour déraciner l'hérésie dans les villes et les villages; et Dieu répandit tant de bénédictions sur leurs courses évangéliques, qu'ils ramenèrent à la communion de l'Église catholique quantité de bourgs, d'églises et de monastères.

Des services si importants firent toujours mieux connaître leur mérite, et les rendirent l'un et l'autre encore plus chers au Patriarche, qui les reçut au nombre de ses officiers et des ministres de son Église. Il voulut même qu'ils logeassent dans sa maison et qu'ils fussent du conseil épiscopal, et il profita de leurs avis et de leurs travaux, tant pour les affaires de son diocèse que pour le service des pauvres.

Cependant les Perses, conduits par leur roi Chosroës, s'étant rendus maîtres de la Palestine, menaçaient aussi l'Égypte et y avaient répandu la terreur. Jean Mosch et Sophrone, épouvantés comme les autres, songèrent à leur sûreté, et profitèrent de la mort de saint Jean l'Aumônier, qui arriva peu de temps après, pour satisfaire le désir qu'ils avaient depuis longtemps de passer en Italie et de voir quelle était la discipline des monastères d'Occident.

Sur leur route ils abordèrent à l'île de Chypre et à celle de Samos. Dans la première, ils allèrent au monastère de Polixence, à Dade, port de cette île, où ils virent un religieux nommé

Digitized by Google

Isidore, qui soupirait et pleurait sans cesse. Ils voulurent entrer en conférence avec lui et le prièrent d'arrêter le cours de ses larmes pour quelques moments; mais il leur répondit : « Vous ne devez pas exiger cela du plus grand pécheur qui ait jamais été sur la terre. » Ils lui dirent pour le consoler, que Dieu seul était sans péché; et il ajouta : « A la vérité, mes Frères, je n'ai jamais connu de pécheur tel que moi, ni de crime qui puisse égaler le mien, et vous en conviendrez dès que je vous l'aurai déclaré, afin que vous m'aidiez par vos prières à en obtenir le pardon.

» Lorsque j'étais dans le monde, nous suivions, ma femme et moi, car j'étais marié, l'impie erreur de Sévère (ou des acéphales). Un jour, revenant à la maison et n'y ayant point trouvé ma femme, on me dit qu'elle était allée chez une de ses voisines qui était Catholique pour communier avec elle. Je courus aussitôt pour l'en empêcher, et les ayant trouvées qui communiaient, je fus si transporté de colère, que je pris ma femme à la gorge et la contraignis de rejeter la sainte Eucharistie, que je pris et jetai dans la boue; mais elle n'y fut pas plus tôt tombée, qu'elle devint toute éclatante de lumière. Deux jours après, un homme, aussi noir qu'un Éthiopien et à demi-nu, m'apparut et me dit : « Nous sommes tous deux condamnés au même supplice. » Je lui demandai qui il était, et il me répondit : « Je suis celui qui ai frappé à la joue de Jésus-Christ, le Créateur du monde, au temps de sa Passion. » — « Jugez par là, mes Frères, si je n'ai pas sujet de pleurer sans cesse. »

A Samos ils virent l'abbé Isidore, supérieur du monastère de Carixène, qui, dans la conversation, leur raconta le miracle que Dieu avait fait dans un bourg voisin pour faire connaître l'innocence d'un bon prêtre accusé faussement. Il leur dit qu'un prêtre étant encore jeune, avait été contraint par ses parents de se marier; mais que l'amour de la continence l'avait porté à persuader à sa femme de vivre ensemble comme frère et sœur; que ce prêtre fut dans la suite calomnié auprès de son Évêque, qui le fit mettre en prison, et qu'un Ange l'en fit sortir, les portes restant fermées; ce que l'Évêque ayant reconnu, il rendit justice à son innocence.

Digitized by Google

Il apprit dans la même île d'une dame fort respectable et fort charitable, nommée Marie, femme d'un seigneur appelé Paul, le fait que nous allons raconter, parce qu'il est édifiant. Cette dame disait qu'étant dans la ville de Nisibe, il y avait une femme chrétienne dont le mari était païen, et qui n'avaient que cinquante pièces d'argent. Son mari lui proposa de mettre cet argent à la banque, afin d'en retirer quelque intérêt; mais sa femme, pleine d'une foi vive et de confiance en Jésus-Christ, lui répondit : « Donnez-le plutôt au Dieu des Chrétiens : vous ne risquerez point de le perdre, et non-seulement il vous en paiera fidèlement l'intérêt, mais il vous rendra le principal au double. » Sur cela elle le conduisit sous l'un des cinq portiques de l'église, et lui montrant les pauvres qui s'y trouvaient, elle le leur fit distribuer.

Trois mois après, se trouvant dans le besoin, le païen se plaignit à sa femme que le Dieu des Chrétiens les laissait dans la nécessité, sans les secourir de l'argent qu'ils lui avaient donné; et elle lui répondit qu'il ne craignît rien, qu'il n'avait qu'à aller à l'endroit où il avait distribué les cinquante pièces et qu'il y retirerait son intérêt. En effet, il y trouva à terre une de ces pièces qu'il lui apporta, et dont ils se procurèrent quelques petites provisions pour leur entretien. Il acheta aussi un poisson, qu'il lui donna pour le faire cuire ; mais sa femme en l'ouvrant trouva dans ses entrailles un très-beau diamant, qu'il alla présenter à un lapidaire; celui-ci lui en donna trois cents écus ou grandes pièces d'argent. Ce païen, plus que content de cette somme, à laquelle il ne s'attendait pas, vint aussitôt la remettre entre les mains de sa femme, qui, ne pouvant assez admirer la bonté paternelle de Dieu, lui dit : « Voyez quel est le Dieu des Chrétiens, combien il est reconnaissant de ce qu'on lui fait! Vous lui avez prêté cinquante écus, et il vous en rend six fois autant; reconnaissez donc qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. » Cet homme, instruit par ce miracle de la Providence, renonça à l'heure même au culte des idoles et embrassa le Christianisme.

Pour revenir à Jean Mosch et à saint Sophrone, ils arrivèrent enfin à Rome, et ce fut là le dernier voyage de Jean, car il y mourut environ trois ans après, c'est-à-dire vers l'an 620. Les

Digitized by Google

disciples qui l'y avaient accompagné étaient au nombre de douze, sans y comprendre saint Sophrone. Ce fut pendant ces trois ans qu'il composa son livre du *Pré spirituel,* qu'il adressa à celui-ci, comme à son principal disciple et le compagnon inséparable de ses pieuses courses. Lorsqu'il fut près de rendre l'esprit à Dieu, ayant tous ses disciples assemblés autour de lui, il les pria de porter son corps au mont Sinaï, pour y être enterré avec les Saints qui y reposaient; et en cas que les chemins ne fussent pas libres de ce côté-là, à cause des incursions des barbares, de le déposer dans le monastère de Saint-Théodose. Ce qu'ils exécutèrent en passant en Orient; car les Sarrasins, qui faisaient des courses sur les confins de la Palestine, ne leur permettant pas de porter son corps à Sina, ils le mirent dans le monastère de Saint-Théodose, avec la permission de Georges, qui en était prieur, ou peut-être abbé à la place de l'abbé Modeste, qui était chargé, en l'absence du patriarche Zacharie, de l'administration de l'Église de Jérusalem.

SAINT EUTHYME,

ÉVÊQUE DE SARDES, MARTYR.

Euthyme, l'un des plus illustres défenseurs du culte des Saints et de l'honneur dû aux images qui les représentent, se consacra d'abord au service de Dieu dans un monastère, d'où il fut tiré ensuite pour être mis sur le siége épiscopal de la ville de Sardes, en Lydie, sous le règne de l'empereur Constantin-Porphyrogénète et d'Irène, sa mère. Peu de temps après, on assembla le Concile général à Nicée, pour décider du culte et de l'honneur que l'on devait rendre aux saintes images, contre les erreurs et les violences des iconoclastes. Entre plus de trois cent cinquante Prélats qui s'y trouvèrent, avec le patriarche de Constantinople, saint Taraise, et les légats du Pape Adrien I^er^, personne n'y parut avec plus d'éclat et de distinction pour la doctrine et la piété que saint Euthyme. Il y parla avec beaucoup de force et de lumière, pour maintenir la foi orthodoxe et l'ancien usage de l'Église catholique, conformément aux lettres du Pape, dont on fit la lecture.

Digitized by Google

Pour appuyer de plus d'autorités la cause de la vérité, il produisit quelques ouvrages des saints Pères. Il demeura toujours étroitement uni au saint patriarche Taraise, et donna en toutes rencontres des preuves de son zèle et de son amour pour la vérité et pour la tradition des anciens. Étant retourné à son Église, il conduisit son troupeau tranquillement, jusqu'à ce que l'impératrice Irène, qui avait fait crever les yeux et ôter l'empire à son fils, fut dépossédée elle-même par Nicéphore, qui se mit le diadème sur la tête.

Ce prince chassa saint Euthyme de son siége, pour n'avoir pas voulu adhérer à ses désirs, touchant une religieuse à qui il avait donné le voile. On a lieu de croire que ce fut encore le même sujet qui fit bannir Joseph, archevêque de Thessalonique, son frère, saint Théodore Studite, et saint Platon, leur oncle, qui n'avaient pu approuver le divorce de l'empereur Constantin d'avec Marie, sa femme, pour épouser Théodote.

Après la mort de l'empereur Nicéphore, ces illustres exilés furent rappelés et rétablis, les deux premiers dans leurs Églises, et les deux autres dans leurs monastères, par les soins de l'empereur Michel Curopalate, son successeur, prince très-catholique, qui ne promettait rien moins que de faire refleurir la piété ancienne dans l'empire.

Mais s'étant dégoûté de la pourpre et du monde après la défaite de son armée par les Bulgares, il abandonna tout, se fit religieux avec sa femme Procopie, et ses deux enfants[1], et laissa le trône libre à Léon l'Arménien, grand iconoclaste, qui s'en saisit.

Cette révolution replongea l'Église catholique dans les malheurs où elle s'était vue sous Constantin Copronyme et son fils Léon.

Le saint Évêque, toujours vigilant, toujours actif en ce que son ministère exigeait de lui pour la défense de la vérité, eut le courage de s'opposer des premiers aux entreprises du nouvel empereur. Il l'alla trouver avec le patriarche saint Nicéphore, et

[1] L'un d'eux, nommé Nicétas et ensuite Ignace, fut plus tard patriarche de Constantinople.

Digitized by Google

plusieurs autres Prélats catholiques considérables par leur piété. Il lui remontra généreusement ses devoirs, en leur compagnie et en particulier; mais la liberté apostolique dont il usa lui valut un second exil, après que Léon l'eut fait chasser de son palais avec les autres.

Euthyme fut rappelé l'an 821 par Michel le Bègue; mais ce fut moins par l'amour de la vérité ou de la justice que par la haine de son prédécesseur. Car ce prince persécuta les Catholiques avec autant d'ardeur que lui, et il renouvela la guerre contre les saintes images. Saint Euthyme, résolu de combattre pour la cause de l'Église jusqu'à l'effusion de son sang, ne relâcha jamais rien de la fermeté avec laquelle il s'opposa aux violences des iconoclastes. Saint Nicéphore ayant été chassé de nouveau, ou plutôt n'ayant pas eu la liberté de revenir de son premier exil, Euthyme vint au secours des Catholiques. Il affermit ceux que la persécution avait ébranlés, il prévint la chute de plusieurs par ses conseils et ses prédications, en quoi il fut puissamment secondé par saint Méthode, qui fut patriarche de Constantinople dans la suite. L'empereur les fit arrêter et les relégua sur le cap d'Acrite, en Bithynie, où saint Méthode fut retenu prisonnier. Euthyme n'alla pas jusqu'au lieu de son exil; car l'empereur, avant de le laisser sortir de Constantinople, donna ordre à son propre fils Théophile de le faire fustiger à coups de nerfs de bœufs jusqu'à ce qu'il rendît l'âme. Ce jeune prince, qui ne cédait à son père ni en impiété ni en cruauté, voulut être lui-même le bourreau du Saint, qui mourut en effet sous sa main, et fut récompensé de la gloire du martyre.

Quelques savants mettent sa mort en 840 : mais puisqu'elle arriva du vivant de l'empereur Michel, comme Cédrénus et Zonare le font connaître en le déclarant auteur du meurtre, et son fils le ministre, on ne peut pas soutenir que notre Saint ait passé l'an 829, où ce prince mourut. Le martyrologe romain en fait mention le 11 mars avec beaucoup d'éloges.

Digitized by Google

SAINT CONSTANTIN,

ROI BRETON, MARTYR.

L'histoire de ce roi d'une contrée de l'Armorique est assez obscure. Des traditions font de lui un illustre guerrier; d'autres lui donnent, au début de son règne, une conduite peu régulière. Dans les deux cas, il fut converti par saint Gildas de Rhuis. Dès lors il renonça à la couronne et alla prendre l'habit religieux au couvent de Saint-David. Il y mena pieusement la vie monastique; et comme il était instruit et zélé, il accompagna saint Colomb, qui allait évangéliser les Pictes et d'autres peuplades encore grossières. On dit qu'il fit beaucoup de conversions, mais que des infidèles qu'il n'avait pu toucher le mirent à mort. Selon des traditions bretonnes, il avait fait le pèlerinage de Jérusalem; et pendant qu'il était retourné chez les Pictes, un homme de cette peuplade l'attira dans son verger sous prétexte d'un entretien qu'il voulait avoir avec lui. Mais cet homme le tua d'un coup de sa grosse épée, vers la fin du VI^e^ siècle.

Ce Saint, chez les Bretons, est honoré le 11 mars et le 7 mai.

SAINT CONSTANTIN,

ROI D'ÉCOSSE, MARTYR.

Constantin, deuxième de ce nom chez les Écossais, était fils de Kenneth II, roi d'Écosse. Kenneth II étant mort en 854, le trône, selon les lois et les usages, appartenait à son fils; mais le défunt avait un frère qui s'appelait Donald, et qui voulait régner à son tour. Donc, foulant aux pieds les droits légitimes, il s'empara du trône, y siégea quatre ans, et ce ne fut qu'à sa mort, en 858, que Constantin II fut couronné roi. Il était pieux et bienfaisant. Il s'occupa de toutes ses forces et de tous ses moyens à civiliser ses peuples encore sauvages et à les rendre heureux. Mais ce qui était arrivé déjà plusieurs fois, les Danois, qui ne vivaient que de rapines, sachant que l'Écosse prospérait sous son prince, se jetèrent en troupes nombreuses sur cette partie de l'Angleterre et y semèrent l'effroi. Constantin rallia en hâte sa petite armée et s'avança contre les Danois, dont les bandes marchaient sous

Digitized by Google

deux chefs. Il mit en fuite et en déroute la première qu'il rencontra. Mais en se retournant, il se vit cerné par la seconde armée danoise. Il s'écria : « Seigneur, ne permettez pas que vos serviteurs deviennent la proie des bêtes féroces. » Les Danois le prirent et le tuèrent dans une caverne auprès de Crait. Son corps fut honoré de miracles. Il avait régné dix ans. On le fête le 11 mars.

SAINT VINDICIEN,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS[1].

Les siéges de Cambrai et d'Arras, déjà illustrés par les noms de saint Vaast, de saint Géri et de saint Aubert, virent succéder à ce dernier un autre saint Évêque, qui marcha dignement sur ses traces : c'était saint Vindicien. On peut lui attribuer en grande partie les fruits de salut opérés dans ces contrées du Nord, vers la fin du VII^e^ siècle, à cette époque où la violence et la cupidité des grands portaient déjà le trouble dans beaucoup d'Églises. Sans fléchir devant l'injustice, il sut faire respecter son caractère sacré et défendre son troupeau contre toutes les tentatives téméraires et coupables. Il mérite d'être signalé pour cette fermeté épiscopale qui releva encore sa vertu, et dont il donna, surtout dans une circonstance, un mémorable exemple.

Saint Vindicien était né au village de Beaulincourt[2], non loin de Bapaume, d'une noble et puissante famille. Certains auteurs disent que son père était seigneur de ce lieu. Les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué furent soigneusement cultivées par ses parents, qui fondaient sur lui de grandes espérances, et les progrès qu'il fit dans la science ne le cédaient qu'à ceux qu'il faisait en même temps dans la pratique des vertus de son âge. Sa vocation au sacerdoce se révéla de bonne heure, et il était facile de la reconnaître déjà au plaisir innocent qu'il goûtait dans l'accomplissement de quelques fonctions saintes qui lui étaient confiées. La chaste crainte du Seigneur croissait avec

[1] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

[2] Ou Bullecourt, comme l'écrit M. Leglay, *Chron. de Bald.* Notes, etc., p. 421.

Digitized by Google

les années dans le cœur du pieux adolescent, qui évitait avec un soin extrême tous les dangers auxquels est exposée dans le monde l'innocence de la jeunesse. Ainsi la grâce préparait de loin, dans le calme d'une vie pure et studieuse, ce sage Pontife, qui devait faire si longtemps la gloire et le bonheur de deux grandes Églises.

Le jeune Vindicien montrait déjà dans toute sa conduite un grand amour de Dieu et une souveraine horreur pour tout ce qui eût été capable de ternir la pureté de son âme. Comme le vertueux Tobie, il aimait à aller, dans le temple du Seigneur, lui offrir ses hommages, ses adorations et les prémices des affections de son cœur. Plus d'une fois même on le vit quitter le château de son père et se diriger modestement vers l'église de Notre-Dame à Arras, pour y entendre la parole de Dieu et faire sa prière.

Seul, et sans autre guide que l'Ange de Dieu auquel il se confiait, le pieux adolescent parcourait sans crainte les terres incultes qui séparaient la demeure de sa famille de la cité épiscopale, et le chemin qu'il parcourait alors porte encore aujourd'hui, dit son biographe, le nom de *Chemin-de-Vindicien*, comme pour rappeler aux générations futures l'admirable ferveur de celui que Dieu destinait à devenir plus tard un si grand Évêque.

Il y avait alors, dans le village de Saint-Aubin, près d'Anzin, à quelque distance de la ville d'Arras, une espèce de métairie ou maison de campagne, qui probablement appartenait aux parents de saint Vindicien. C'est là que, loin du bruit du monde et dans un recueillement plus profond et plus continuel, le pieux jeune homme aimait à se retirer. Il y avait même construit un petit oratoire, où il s'appliquait à la méditation des vérités du salut[1]. « Il y repassait soigneusement dans sa mémoire les paroles sacrées qu'il avait entendues, lisait avec attention les livres des saints docteurs, et, par les jeûnes, les veilles et les prières, réprimait les saillies des passions. Au milieu de ces exercices, le fervent anachorète trouvait encore des heures pour l'exercice des

[1] Nous suivons ici l'opinion du docte Ghesquière, *Acta Sanct. Belgii*, t. V, p. 508.

Digitized by Google

œuvres de la charité. Il avançait à grands pas dans la pratique de toutes les vertus. »

C'est à cette époque que des rapports intimes s'établirent entre lui et saint Éloi, évêque de Tournai et de Noyon; il serait difficile d'en assigner l'origine ou l'occasion, mais des auteurs croient la rencontrer dans les apparitions que fit de temps en temps ce Pontife dans un lieu où fut depuis bâti le célèbre monastère qui portait son nom. Des traditions très-respectables ne permettent pas de révoquer en doute ce fait, et il paraît très-vraisemblable que ce fut dans ces circonstances que saint Vindicien « se constitua en quelque sorte le disciple de saint Éloi, et devint son compagnon habituel, alors que ce Prélat recherchait avec sollicitude et dévotion les corps des saints Martyrs et des Confesseurs. » Quelquefois aussi ils allaient ensemble vaquer au saint exercice de la prière dans un petit oratoire, bâti par les soins d'Éloi sur le sommet de la colline. Ce Prélat y avait réuni dix religieux ou solitaires d'une vie sainte, qui devinrent en quelque sorte les fondements de la célèbre abbaye qu'on devait bientôt y construire.

Il serait permis de reconnaître encore saint Vindicien « au milieu de cette réunion d'hommes pieux qui accompagnèrent à Péronne, pour la cérémonie de la translation du corps de saint Fursy, les vénérables pontifes Éloi et Aubert. »

Ce dernier devait d'ailleurs connaître aussi depuis longtemps le vertueux et illustre anachorète de Saint-Aubin. La noblesse de la naissance de Vindicien, la proximité de sa demeure, la renommée de ses vertus, les rapports intimes qui l'unissent à saint Aubert aussitôt que les hagiographes rapprochent ces deux noms, tout prouve qu'il était déjà à cette époque en relations familières et fréquentes avec cet Évêque, auquel il était soumis. On peut croire aussi que c'est de lui qu'il reçut la tonsure et les ordres qui conduisent à la prêtrise. Le silence même des biographes autorise ces suppositions, qui sont dans l'ordre ordinaire des choses et que viennent confirmer encore les quelques mots trop concis qui nous font connaître les dernières années de l'épiscopat de saint Aubert.

Digitized by Google

Ce vénérable Prélat désirait alors se retirer, comme l'avaient déjà fait un certain nombre d'Évêques, dans une paisible solitude, pour y terminer ses jours dans la prière et la méditation des choses du Ciel. Il s'était même déchargé d'une partie des fonctions de son ministère sur saint Vindicien, lequel, en qualité d'archidiacre et de vicaire, gouverna quelque temps l'Église des Atrebates (Arras).

Les commencements de son administration furent couronnés des plus heureux succès, et ne laissèrent aucun doute sur les fruits de salut que l'on aurait à attendre d'un homme si saint et si prudent. Aussi, quand la mort vint enlever à l'amour de ses diocésains le vénérable saint Aubert, le clergé et le peuple, d'une voix unanime, demandèrent que saint Vindicien fût choisi pour le remplacer dans son titre et son autorité, comme il le remplaçait déjà par ses œuvres et ses vertus. Saint Vindicien était alors arrivé à sa cinquantième année; mais Dieu lui avait encore réservé une longue suite de jours, pendant lesquels il allait étendre beaucoup le règne de Jésus-Christ dans les vastes contrées confiées à son zèle. Il fut facile de le reconnaître dès les premiers temps de son épiscopat.

Avec cette régularité tranquille et simple, et cette active modération qui est le caractère spécial des hommes choisis de Dieu pour son œuvre, saint Vindicien se mit à parcourir ses deux diocèses, en répandant partout, avec ses bienfaits, les précieuses semences de la parole de Dieu. Entièrement dévoué au salut de ses ouailles, il n'épargnait pour atteindre ce but ni ses forces, ni les ressources de son patrimoine, et sa ferveur ingénieuse lui faisait trouver mille moyens pour faire avancer les âmes dans le bien. La bonté de son cœur et la douce fermeté de son caractère se reflétait jusque dans les traits ds sa noble figure. Il savait en imposer aux présomptueux par sa sagesse, et se concilier par sa vertu l'amour de tous les gens religieux. Les pauvres se pressaient avec bonheur autour de lui, et les charmes de son commerce lui attiraient les respects et l'affection des grands, qui croyaient retrouver en lui toutes les vertus et les qualités de saint Aubert.

Digitized by Google

Au reste, ces traits de ressemblance déjà si frappants le seront plus encore par l'examen rapide des faits qui signalèrent l'épiscopat de saint Vindicien, et qui, pour la plupart, ont été rapportés avec détail dans la Vie de quelques Saints morts avant lui.

Le premier, en suivant l'ordre des temps, est la translation solennelle qu'il fit du corps de sainte Maxellende, martyrisée à Caudry peu de jours avant la mort de saint Aubert, et dont les restes sanglants avaient été déposés dans l'église de Pommereuil. C'est là qu'une noble et pieuse veuve, qui avait coutume d'aller adresser à Dieu sa prière auprès du tombeau de la jeune Martyre, entendit une nuit ces paroles : « Allez trouver le Pontife de Cambrai, Vindicien, et dites-lui qu'il vienne ici avec des prêtres et des clercs pour lever le corps de la vierge Maxellende, le porter à l'endroit où elle a été tuée, et l'y ensevelir. Le Tout-Puissant, pour glorifier son nom, doit opérer beaucoup de prodiges dans ce lieu, où, par amour pour Jésus-Christ, elle a été mise à mort par des impies. »

Saint Vindicien écouta le récit de la vénérable veuve avec une attention religieuse, lui adressa toutes les questions que la prudence lui suggérait; puis, reconnaissant à n'en pas douter que c'était là une manifestation certaine de la volonté du Ciel, il ordonna tous les préparatifs de cette cérémonie. Au jour fixé, il publia un jeûne pour attirer les bénédictions du Ciel, et se transporta ensuite, avec une partie de son clergé et un grand nombre de fidèles, au lieu où reposait le corps de la sainte Martyre.

On a vu dans la Vie de sainte Maxellende avec quelle piété et quel touchant recueillement se fit cette translation. Une des circonstances les plus frappantes qui la signalèrent, celle surtout qui remplit d'une grande joie le cœur de saint Vindicien, ce fut la conversion et la guérison miraculeuses d'Harduin, meurtrier de la jeune Sainte. Ayant été conduit, sur sa demande, au devant du cortége que suivait le bienheureux Évêque, il s'était jeté à genoux auprès du brancard sur lequel reposait le corps de la vierge martyrisée. Saint Vindicien, immobile au milieu de son clergé, suivait d'un regard tranquille cette scène attendrissante, lorsque tout-à-coup, il voit Harduin se relever plein de joie et

Digitized by Google

accourir vers lui en lui racontant sa guérison et les miséricordes dont le Seigneur venait d'user à son égard.

A la vue de ce grand coupable prosterné à ses pieds et répandant des larmes en abondance, le saint Évêque ne se possède plus de joie et de bonheur. Il ne peut contenir en lui-même les sentiments qui remplissent son âme, et fait entendre à la foule, émue d'un tel spectacle, ces religieuses paroles : « Mes frères, vous avez tous vu l'œuvre que le Seigneur vient d'opérer en votre présence. Rendons-lui grâce et remercions-le de ce qu'il daigne glorifier ainsi la vierge Maxellende. Point de doute que ce que nous faisons ici ne soit sa volonté. Achevons donc cette sainte cérémonie avec respect et dévotion. » Ayant ainsi parlé, saint Vindicien donna sa bénédiction à la multitude, qui continua sa marche en louant Dieu jusqu'au village de Caudry.

Après qu'il eut célébré les divins Mystères et placé dans un lieu convenable les reliques de sainte Maxellende, le digne Évêque songea à perpétuer par une fondation pieuse le souvenir du triomphe admirable qu'elle avait remporté; pour cela il établit à Caudry une communauté chargée de veiller sur le sacré dépôt et de servir Dieu dans la pratique des vertus.

La même année où saint Vindicien avait la consolation de rendre cet éclatant hommage à une jeune vierge martyrisée dans son diocèse, et voyait se réunir avec empressement des clercs pour servir Dieu près de ces restes sacrés, une autre maison de prière s'élevait à Honnecourt pour quelques jeunes vierges qui demandaient à y vivre dans la chasteté parfaite et l'amour de Dieu. Elle était fondée par un seigneur du pays, appelé Amalfride, et son épouse Childeberte, en faveur de leur fille Auriana, qui désirait vivement embrasser la vie religieuse. Saint Vindicien s'empressa de venir consacrer l'église de cette nouvelle abbaye, et fit cette cérémonie avec le vénérable Lambert, évêque de Maëstricht, qui devait bientôt après répandre son sang pour la cause de Jésus-Christ.

Quelques années plus tard, le saint Évêque de Cambrai voyait encore construire, entre les abbayes déjà florissantes d'Elnon et de Marchiennes, deux monastères, qui promettaient de nouveaux

Digitized by Google

fruits de salut dans cette contrée privilégiée. Jean, jeune et vertueux seigneur du lieu, et Eulalie, sa sœur, avaient formé le dessein de se consacrer l'un et l'autre au Seigneur, et de se retirer dans la communauté qu'ils réuniraient, l'un d'hommes pieux qui voudraient suivre les voies de la perfection, l'autre de vierges et de veuves disposées à ne plus vivre que pour Dieu seul. Quand tous les travaux furent accomplis, saint Vindicien, sur leur demande, vint bénir et consacrer solennellement, sous le vocable des saints Apôtres Pierre et Paul, ces deux nouvelles églises, où devaient retentir si longtemps les louanges du Seigneur.

Presque au sortir de ce lieu, saint Vindicien était invité par saint Amand à assister à la consécration qu'allait faire ce vénérable vieillard de son monastère d'Elnon, où il attendait la mort, et à qui il devait bientôt après laisser son nom. Le digne Évêque de Cambrai et d'Arras était bien connu du saint missionnaire, qui, plus d'une fois, l'avait rencontré dans ses courses apostoliques, soit auprès de saint Aubert, soit dans la compagnie de saint Éloi. Si l'on en croit même certains auteurs, il aurait été invité déjà précédemment par lui pour apposer sa signature au bas d'un testament que fit, dit-on, sainte Rictrude avant d'entrer au monastère de Marchiennes.

Cette fois, il se trouva dans la société de saint Réole, métropolitain de la province de Reims, de saint Mommolin, évêque de Tournai et de Noyon, de saint Bertin, abbé de Sithiu, et de plusieurs autres saints personnages disciples de saint Amand. Tous ensemble ils offrirent en ce jour leurs prières au Seigneur pour l'exaltation de la religion, la propagation de l'Évangile et la sanctification des âmes. Tous aussi entendirent le testament que lut alors en leur présence saint Amand, et qu'il les pria de confirmer en y ajoutant leur nom. Le saint Évêque le fit en ces termes : « Au nom du Christ, moi, Vindicien, pécheur, j'ai souscrit. » Ceci se passait le 17 avril de l'an 679.

Saint Vindicien rentrait à Cambrai, quand un autre Évêque arrivait dans le diocèse d'Arras, les yeux crevés, les lèvres mutilées, le corps tout meurtri et conservant à peine quelques

Digitized by Google

gouttes de sang, qu'il allait bientôt répandre dans ces contrées. C'était saint Léger, l'un des Évêques persécutés par Ébroïn, et celui dont le souvenir a laissé une plus profonde impression dans la mémoire des peuples. Mis à mort dans la forêt de Sarcing, en Artois, par les ordres de l'implacable maire du palais, il avait enfin consommé son long martyre par une mort glorieuse, que Dieu couronna aussitôt par des prodiges. En effet, tous les Évêques et les Chrétiens fidèles de France, que le bruit de l'attentat commis sur saint Léger avaient d'abord profondément affligés, se sentirent remplis de la plus douce consolation quand ils apprirent les miracles nombreux et éclatants qui s'opéraient au tombeau du Pontife martyrisé. Il n'était bruit dans tout le royaume que de cette réhabilitation divine de l'innocente victime d'Ébroïn.

A quelque temps de là, plusieurs illustres Évêques, réunis à Paris ou dans quelque autre ville importante du royaume, s'entretenaient entre eux des affaires de l'Église de France et surtout du meurtre sacrilége de saint Léger. Parmi eux se trouvait saint Vindicien. Ils décidèrent d'une voix unanime que des représentations respectueuses et fermes seraient adressées au roi Thierri, sur l'attentat énorme commis contre la personne du saint et vénérable Évêque d'Autun. Tous aussi convinrent de déférer ce dangereux honneur à l'Évêque de Cambrai et d'Arras, que son noble caractère et sa haute sainteté semblaient rendre plus capable de remplir avec succès une mission si difficile.

Sans s'effrayer des conséquences que pourrait avoir pour lui une semblable démarche, saint Vindicien se soumit à la décision de ses collègues, et remettant son sort entre les mains de Dieu, il aborda courageusement ce monarque, au moment où il était environné des principaux seigneurs de sa cour. Après quelques paroles pleines de prudence et de sagesse, qui lui concilièrent la bienveillance de tous les spectateurs, il commença à représenter au roi avec respect « que c'est un devoir pour l'Évêque de reprendre celui qui a failli, de peur qu'il ne meure dans son péché, et que l'Évêque ne soit puni avec lui. » Puis, après ce préambule adroit, dans lequel l'intérêt du coupable était surtout invoqué et

Digitized by Google

mis en avant, saint Vindicien, s'adressant directement à Thierri, ajoutait « qu'il devait écouter avec soumission quelques paroles de reproche sur le meurtre de saint Léger, commis à sa connaissance ; que ce crime était si grand que des Évêques réunis en conseil ne savaient presque quel remède ordonner pour une semblable blessure ; qu'il fallait que le roi se réconciliât avec Dieu en toute humilité, qu'il reconnût sa faute, et qu'avec le juste Job, qui, lui aussi, était puissant dans son pays, il prononçât ces paroles : « Je n'ai point caché mon péché, mais je l'ai confessé en présence de tout le peuple ; » qu'il devait pareillement imiter le roi David dans la conduite qu'il tint après son péché, avouer comme lui publiquement sa faute, et comme lui se prosterner devant le Seigneur pour la pleurer. Alors, ajoutait-il en finissant, le roi méritera d'entendre comme David cette promesse : « Parce que vous vous êtes repenti de votre iniquité, elle vous est pardonnée : vous ne mourrez point. »

Le roi Thierri écouta ces paroles du digne Évêque avec un profond respect, et tous les assistants partagèrent l'émotion sensible qu'on lisait sur ses traits. Aussi le monarque ne tarda pas à déclarer qu'il reconnaissait sa faute, et qu'il s'efforcerait de la réparer ; « en sorte, continue le biographe du Saint, que les spectateurs se demandaient entre eux si Vindicien avait été plus ferme dans ses reproches que le roi prompt dans sa soumission. »

L'assemblée des Évêques avait heureusement accompli l'un des plus importants objets qu'elle s'était proposés. Une autre question, bien grave aux yeux de ces hommes de foi, s'offrait maintenant : il s'agissait de savoir à qui serait donné le corps du saint Martyr. Trois Pontifes surtout avaient exposé de justes réclamations, et il paraissait difficile de décider auxquelles il était plus convenable de céder. Ansoald de Poitiers représentait que saint Léger, outre qu'il était son parent, avait gouverné ce même diocèse en qualité d'archidiacre, et dirigé pendant six ans le monastère de Saint-Maixent, situé non loin de sa cité épiscopale. De son côté, Hermenaire d'Autun, le successeur de saint Léger sur ce siége important, demandait qu'on rendît à son peuple

Digitized by Google

celui qui avait été son pasteur et son père. L'assemblée était déjà émue et édifiée de ce pieux débat, lorsque saint Vindicien, prenant la parole, réclama pour ses églises les restes sanglants et mutilés de ce Martyr, que la Providence avait amené au milieu de son troupeau pour lui donner sa couronne. « Vénérables Pontifes, leur dit-il, la chose ne se peut faire comme vous le dites. C'est à moi que doit rester le privilége de posséder ce bienheureux corps : pareil honneur est dû au lieu où il a daigné prendre son repos. Si vous pesez tout avec justice, aucun de vous deux ne réclamera le corps du saint Martyr; car si vos Églises l'ont eu, l'une pour archidiacre, l'autre comme évêque, la nôtre l'a comme martyr. C'est parmi nous qu'il a heureusement combattu sous les drapeaux du Christ, c'est au milieu de nous qu'il a vaincu. Mais à quoi bon ces délibérations? Lui-même n'a-t-il pas manifesté sa volonté? S'il avait voulu reposer chez vous, il n'eût jamais illustré notre diocèse de tant de miracles. Mettez donc fin à tous ces débats, et ne cherchez point au saint Martyr d'autre asile que celui qu'il a choisi. Ce lieu, nous pouvons l'embellir d'édifices magnifiques et y placer de nouveaux ministres. » Ainsi parla saint Vindicien. Les Pères réunis décidèrent qu'il fallait consulter par le sort la volonté du Seigneur; et leur foi, aussi naïve que sincère, termina ainsi ce pieux débat. Le corps saint échut à Ansoald, évêque de Poitiers. Saint Vindicien en reçut quelques parcelles, qu'il déposa dans son abbaye de Saint-Vaast d'Arras. D'après une ancienne tradition, on croit que cette maison possédait, entre autres reliques précieuses, la pierre sur laquelle avait été recueillis les yeux sanglants du Pontife.

Le roi Thierri, de son côté, se plut à donner des marques éclatantes de son repentir; et les bonnes œuvres multipliées qui signalèrent en particulier les dernières années de son règne, confirmèrent la vérité de l'impression qu'avait faite dans son âme la parole sage et respectueuse de saint Vindicien. « Et parce que, ajoute l'historien du Saint, le sang de saint Léger, injustement répandu dans le pays des Atrebates, avait été une occasion de grands troubles pour cette partie du territoire des Francs, où saint Vaast avait apporté la foi, l'évêque Vindicien obtint du

Digitized by Google

monarque que le monastère d'Arras (depuis appelé Saint-Vaast) ressentît surtout les effets de son généreux repentir[1]. »

Ce monastère, commencé par saint Aubert sur l'emplacement de l'oratoire où se retirait d'ordinaire saint Vaast pour vaquer à la prière et à la contemplation, était devenu pour saint Vindicien l'objet d'une sollicitude spéciale. Il entrait dans ses vues d'accomplir en tout la volonté de son vénérable prédécesseur, et d'établir, dans la ville épiscopale d'Arras, une communauté d'hommes fervents qui pussent y procurer la sanctification des âmes. Pour cela il n'épargna nuls sacrifices, nulles dépenses, et le souvenir de sa pieuse munificence envers cette abbaye était tel qu'il en a été considéré de tout temps comme le premier et le plus insigne bienfaiteur.

Thierri, à sa demande, contribua aussi à la fondation et à la prospérité de cet important monastère. Il augmenta ses domaines et ses possessions, agrandit les édifices, accorda des priviléges qui garantissaient sa liberté et ses propriétés. Saint Vindicien ne se laissa point vaincre en générosité : outre tout ce qu'il avait fait déjà en faveur de cette maison, il l'exempta encore de toute juridiction épiscopale, afin de lui laisser une entière liberté dans son administration intérieure.

Si l'on en croit même certains auteurs, saint Vindicien aurait fait, dans le même but et à cette même époque, un voyage à Rome, et aurait obtenu du Souverain-Pontife des bulles qui confirmaient les donations et surtout l'exemption accordée à ce monastère de Saint-Vaast. Jusqu'alors saint Vindicien en avait gardé lui-même la direction. L'état encore précaire de cette communauté, le petit nombre des membres qui la composaient, le besoin continuel de sa présence, de ses conseils et de ses secours, demandaient en quelque sorte cette surveillance immédiate de l'Évêque fondateur. Mais quand saint Vindicien vit le développement que prenait cette maison, il songea à y placer un sage et vertueux abbé, sur qui il pût se reposer de ce soin, et qui lui vînt en aide dans l'administration de l'importante Église

[1] C'est aussi en ces circonstances que Thierri fit bâtir auprès de Térouane le monastère de *Saint-Jean-du-Mont*.

Digitized by Google

des Atrebates. Le roi Thierri ne fut pas étranger à cette détermination : l'intérêt toujours plus grand qu'il portait à cette abbaye, où, selon sa volonté, il devait être un jour enseveli avec son épouse, lui faisait chercher tous les moyens d'assurer sa prospérité et son avenir[1].

Après en avoir conféré avec ce prince, saint Vindicien appela au gouvernement de cette abbaye le Bienheureux Hatta, religieux de Blandinberg, près de Gand, et l'un des plus fervents disciples de saint Amand. Ce choix sage et fait à propos produisit tous les fruits qu'on en pouvait attendre. Saint Vindicien put avec confiance se reposer sur un homme si rempli de l'Esprit de Dieu, et s'éloigner, pour aller dans d'autres lieux où sa présence devait aussi procurer un très-grand bien.

Ces évènements et ces entreprises multipliées nous conduisent à l'an 685, date à laquelle on fixe le plus ordinairement l'arrivée de l'abbé Hatta au monastère de Saint-Vaast. L'année suivante, saint Vindicien l'appelait à la consécration de la nouvelle église bâtie dans le monastère d'Hamage, par les soins de Gertrude II, qui venait de succéder à sainte Eusébie. Le Pontife fit en même temps, au milieu d'un grand concours de fidèles, la translation du corps de cette sainte abbesse et de sainte Gertrude, son aïeule.

A partir de ce moment, le biographe du saint Évêque ne signale plus de faits particuliers, et expose à nos yeux sa conduite admirable au milieu de ses ouailles. « Saint Vindicien, dit-il, avait fait tant et de si grandes choses dans la maison de Dieu, qu'il surpassait ou du moins égalait les autres Pontifes. Toute sa vie, il ne refusa aucun secours, et ne recula devant aucune fatigue pour combler les églises et les monastères de son diocèse

[1] *Chron. Ord. S. Bened.*, Aubertus Mirœus, p. 14.

Rex Theodoricus ditans ut verus amicus
Nos ope multimoda, jacet hic cum conjuge Doda.
Regis larga manus et præsul Vindicianus
Nobis regale dant et jus pontificale.
In decies nono, cum quinquagies duodeno
Anno, defunctum sciat hunc qui quatuor addat.
Qui legis, hac hora Dominum pro regibus ora,
Muneribus quorum stat vita Dei famulorum.

Digitized by Google

des biens spirituels et temporels, et gagner des âmes à Jésus-Christ. Et parce que, selon la sentence du Saint-Esprit, ce n'est pas la parole, mais la vie qui persuade, il apportait un soin extrême pour l'accomplissement de ses devoirs de pasteur, et offrait sans cesse à son troupeau, par ses paroles et ses œuvres, d'admirables exemples de vertu et de piété. Il distribuait avec abondance aux pauvres et aux malheureux les richesses que lui procurait son patrimoine, et, conformément à l'oracle de l'Évangile, il renfermait dans le Ciel un trésor qui ne doit jamais périr. »

Jusque dans les dernières années de sa vieillesse, saint Vindicien s'occupa avec la plus active sollicitude à procurer le bien des âmes dans ses deux vastes diocèses. Et quand il voulait se reposer de ses fatigues et rendre à ses membres appesantis par l'âge la force et la vigueur dont ils avaient besoin, il se retirait d'ordinaire soit au monastère de Saint-Vaast, soit dans la communauté des religieux réunis au Mont-Saint-Éloi, soit dans quelque autre pieuse retraite. Là, il vivait comme un père au milieu de ses enfants, priant Dieu sans cesse pour le salut de son troupeau et achevant de se sanctifier par toutes sortes de bonnes œuvres.

Cependant des affaires importantes, ou peut-être simplement le désir de visiter ces parties lointaines de son diocèse de Cambrai, avaient conduit saint Vindicien dans la bourgade où depuis s'est élevée la ville de Bruxelles. Ce fut là que la fièvre le saisit et épuisa ses forces en peu de jours. Sentant que sa fin approchait, le vénérable Prélat appela quelques-uns de ses disciples qui l'avaient accompagné, leur donna, avec sa bénédiction, ses derniers avertissements, et leur demanda en même temps qu'après sa mort on transportât son corps dans le monastère du Mont-Saint-Éloi, qu'il choisissait pour le lieu de sa sépulture. Après avoir prononcé ces paroles, il se recueillit en lui-même et remit paisiblement son âme entre les mains de son Créateur, au milieu des prières, des soupirs et des pleurs de ses enfants spirituels, qui l'entouraient. Saint Vindicien avait alors atteint sa quatre-vingtième année.

Ce corps saint, rapporté de Bruxelles avec tous les témoignages

Digitized by Google

du plus profond respect, fut déposé par des Évêques et d'autres Prélats dans le monument qu'on lui avait préparé au monastère du Mont-Saint-Éloi. Il resta dans ce lieu jusqu'au jour où il fut levé de terre, à cause des nombreuses guérisons qui s'y opéraient. Le bruit s'en répandit au loin, et une foule de pèlerins arrivaient de toutes parts pour se recommander à la puissante protection de saint Vindicien. Des rois et des princes se plurent à y envoyer les offrandes de leur pieuse libéralité. Halitgaire, évêque de Cambrai et d'Arras, demanda avant de mourir (831) qu'on y ensevelît son corps, et Hincmar de Laon y envoya vers le même temps sa nièce, qui y recouvra l'usage de la vue, qu'elle avait complètement perdue.

Des jours de deuil et de désolation vinrent arrêter ces pieux élans de la dévotion des peuples. Les Normands, après avoir commis d'affreux dégats dans tout le pays, vinrent attaquer avec fureur l'abbaye du Mont-Saint-Éloi et la détruisirent de fond en comble, après avoir massacré les religieux qui n'avaient pu échapper à leur aveugle rage. Pendant soixante ans, ce lieu ne présenta plus qu'un amas de ruines.

La Providence ayant permis que le tombeau de saint Vindicien fût alors découvert (940), l'évêque Fulbert, accompagné de plusieurs Prélats, leva de nouveau ses précieux restes avec une grande solennité. Quelques mots que l'on trouva gravés auprès du corps ne permirent point de douter de son identité. Après l'avoir renfermé dans une belle châsse, Fulbert en confia le dépôt à huit clercs ou chanoines, qu'il plaça dans une nouvelle église, bâtie par ses soins sur l'emplacement de l'ancien monastère. Ce lieu fut encore souillé dans la suite par le meurtre de plusieurs chanoines, qui avaient cherché à s'opposer à des actes de rapine et de brigandage, à l'époque où Richard, duc de Normandie, passait à travers l'Artois, en allant attaquer l'empereur Henri II, qui faisait le siége de Valenciennes (1006).

Quand l'évêque Gérard fit, le 18 octobre 1030, la dédicace de la nouvelle église de Sainte-Marie à Cambrai, qu'il avait considérablement agrandie et réparée, il ordonna d'apporter, pour cette imposante cérémonie, les reliques de tous les anciens Pontifes

Digitized by Google

qui avaient gouverné ce diocèse et entre autres celles de saint Vindicien.

On trouve encore plusieurs circonstances dans lesquelles ses restes vénérables furent portés processionnellement dans l'Artois ou le Hainaut, selon la coutume du moyen âge.

Pendant les guerres terribles qui eurent lieu dans toute la France entre les factions si connues des Armagnacs et des Bourguignons (1419), Michel Dalenne, alors abbé du Mont-Saint-Éloi, envoya à Douai la châsse qui renfermait les reliques du saint Évêque; elles y restèrent trente ans, après lesquels on les rapporta dans l'église de Notre-Dame à Arras. Le 7 juillet de l'année 1433, on les transféra de nouveau dans l'abbaye où elles avaient reposé si longtemps. C'est à cette occasion que Hugues, légat apostolique, accorda une indulgence de cent jours à ceux qui, chaque année, le jour anniversaire de cette translation, ou à toute autre fête de saint Vindicien, viendraient adorer Dieu en ce lieu. Deux ans plus tard, le cardinal Nicolas de Sainte-Croix, qui était alors à Arras pour rétablir la paix entre Charles VII, roi de France, et Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, accorda encore de nouveaux priviléges en faveur de ceux qui, après avoir confessé leurs péchés et fait aux pauvres une aumône, viendraient dans l'octave de cette même translation implorer le secours de Dieu par les mérites de son serviteur. Toutes ces faveurs spirituelles n'étaient qu'une augmentation ajoutée à celles qu'avait déjà accordées, dès l'an 1252, le Pape Innocent IV, pour tous les fidèles qui célèbreraient d'une manière pieuse la fête de l'illustre saint Vindicien.

Durant les guerres de Philippe II d'Espagne contre Henri II, roi de France, ces précieuses reliques furent encore renfermées dans la ville d'Arras, pour les soustraire aux violences et aux pillages auxquels les provinces du Nord étaient sans cesse exposées (1598). Elles y restèrent jusqu'en l'année 1601, où on les reporta au Mont-Saint-Éloi avec une pompe religieuse et magnifique.

Quoi de plus admirable que la vie d'un saint Évêque! Chargé de la direction si difficile des âmes, il a encore à lutter contre un

Digitized by Google

très-grand nombre d'ennemis. « En effet, dit saint Bernard, si la vie d'un homme ordinaire est une guerre continuelle, à plus forte raison celle de l'Évêque, obligé de combattre pour lui-même et pour son troupeau, de résister aux convoitises de la chair, aux artifices du monde, à la fureur des puissances infernales! » Saint Vindicien, pendant le cours d'un long épiscopat, a dignement rempli ces obligations si importantes, et il s'est montré véritablement digne du ministère que le Ciel lui avait confié. Il est véritablement « ce grand prêtre, dont parle la sainte Ecriture, qui a plu au Seigneur pendant les jours de sa vie mortelle et qui a été trouvé juste à ses yeux. »

SAINT BENOIT,

ÉVÊQUE DE MILAN.

Saint Benoît, en italien Benedetto, était de la famille des Crispi, au Milanais. Il vivait dans la dernière moitié du VII^e^ siècle. Ses vertus et sa piété le firent choisir, à la mort de saint Mansuet, pour le remplacer sur le siége épiscopal de Milan. Zélé pour le culte des Saints, il éleva une église à saint Benoît, son patron; il fut un bon et généreux pasteur, et Paul Diacre rapporte que la renommée de sa sainteté retentissait dans toute l'Italie. C'était sous le règne d'Aribert le Jeune, roi des Lombards. Après avoir gouverné quarante-sept ans son grand diocèse, célèbre par sa piété et par les miracles que Dieu accordait à ses prières, il quitta sa dépouille mortelle le 11 mars de l'an 725.

SAINT AENGUS,

ÉVÊQUE.

Aengus, appelé en France saint Ainguis, était issu de sang royal; il naquit en Irlande dans le VIII^e^ siècle. Dès qu'il eut atteint l'âge de raison, il renonça au monde, pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ. Il se retira dans le célèbre monastère de Cluain-Ednéach, au comté d'Est-Meath. Il s'acquit bientôt une réputation extraordinaire par son éminente sainteté, par l'étendue et la profondeur de son savoir. Importuné des louanges qu'il recevait de toutes parts, il résolut de s'y soustraire.

Digitized by Google

S'étant donc déguisé, il prit la route du monastère de Tamlach, qui était à trois milles de Dublin, et il y vécut sept ans inconnu, en qualité de Frère convers, toujours occupé aux plus bas emplois de la communauté.

Un pareil genre de vie s'accommodait merveilleusement avec son humilité; mais ayant été enfin découvert, il retourna dans son premier monastère, dont il fit l'admiration par ses austérités et par la ferveur de ses prières. Il fut élu abbé, puis évêque, l'usage étant en Irlande d'élever à l'épiscopat les abbés des principaux monastères qui se distinguaient par leur mérite et leur vertu.

Aengus avait une tendre dévotion pour les Saints; ce fut ce qui le détermina à écrire deux martyrologes et quelques opuscules sur les Saints de son pays. Il mourut vers l'an 824, non à Cluain-Ednéach, mais au lieu où se forma depuis le célèbre monastère d'Anguis, ainsi appelé de son nom.

LA BIENHEUREUSE ENGELBERGE,

IMPÉRATRICE.

Engelberge, fille d'un duc de Spolète, était si renommée pour ses vertus et ses grâces, et aussi pour sa piété, que l'empereur Louis II, petit-fils de Louis le Débonnaire, fit le voyage de Spolète pour voir cette merveille. Il n'admira pas moins la grandeur de son âme que sa pureté et ses charmes, et il l'épousa. Elle lui apportait de longs jours de bonheur; elle lui donna une fille, qu'on appela Hermengarde. La douce piété de l'impératrice, unie à une bonté parfaite, lui gagna tous les cœurs.

Cependant des princes d'Allemagne, irrités de ce que Louis II s'était allié à une étrangère, ce qui leur semblait un dédain outrageant pour eux, nourrissaient des hostilités contre la généreuse impératrice. La jeune Ermengarde, arrivée à sa quinzième année, avait toutes les grâces et les vertus de sa mère; elle fut refusée à deux de ces princes dont l'Allemagne était parsemée. Peut-être furent-ils du parti qui voulut perdre la pieuse Engel-

Digitized by Google

berge. Mais pour se venger de ce refus, qu'ils attribuaient à l'impératrice, le prince d'Anhalt et le comte de Mansfeld, ses ennemis les plus acharnés, l'accusèrent d'avoir été infidèle à l'empereur son époux ; ils la chargèrent du crime d'adultère et ils appuyèrent leur calomnie de prétendues preuves. Ce fut une grande commotion à la cour, d'autant plus que les deux accusateurs se disaient prêts à soutenir en champ clos leur accusation.

L'innocente impératrice ne pouvait se justifier, dans les usages d'alors, qu'en s'exposant aux épreuves terribles de l'eau et du feu. C'était en l'an 865. Un certain temps lui était accordé, seize jours, dit-on, pour trouver un noble chevalier qui prît sa défense.

L'empereur était très-peiné de cette accusation, à laquelle il ne pouvait croire, et la pieuse Engelberge priait la très-sainte Vierge, ne cherchant pas d'autre appui.

Cependant le temps s'écoulait et il ne restait plus que deux jours à l'accusée pour arriver au terme où elle devait subir sa peine, lorsqu'on vit arriver à Augsbourg, où la cour était alors, un chevalier armé de toutes pièces, monté sur un très-beau cheval, accompagné d'un écuyer et d'un page. Il s'avança jusqu'aux portes du palais; il y afficha un cartel de défi, par lequel il s'offrait à soutenir en champ clos l'innocence de l'impératrice contre ses accusateurs.

L'empereur, qui aimait sa femme, approuva ce combat, qui eut lieu le lendemain. Le prince d'Anhalt et le comte Mansfeld parurent l'un après l'autre dans la lice; ils furent terrassés l'un après l'autre par le généreux chevalier, et, l'épée sur la gorge, ils avouèrent leur lâche calomnie.

Le marquis d'Halberstad voulut alors défendre le parti des deux vaincus; mais lorsqu'il avança au combat, il tomba de cheval et se tua dans sa chute.

Alors le chevalier victorieux, jusque-là inconnu, alla saluer l'empereur la visière baissée. Mais Louis II, craignant qu'il partît sans se faire connaître, l'arrêta et le conduisit à l'impératrice, qui, à genoux dans sa chapelle, rendait grâces à la très-sainte Vierge. Or ce chevalier était Bozon, comte d'Arles. Pour témoi-

Digitized by Google

gner son estime, l'empereur le couronna roi d'Arles, ce qui l'agrandit beaucoup. Admiré de tous, il obtint aussi pour épouse la princesse Ermengarde, fille de Louis II et d'Engelberge.

Louis II mourut en 875, et alors la pieuse impératrice veuve regagna l'Italie, où elle se consacra à Dieu dans le monastère de Sainte-Julie de Brescia. Puis, voulant se sanctifier davantage, elle passa dans le couvent des Bénédictines de Saint-Sixte de Plaisance. Elle vécut là dans une grande piété, et riche de vertus et de bonnes œuvres, elle mourut en odeur de sainteté le 11 mars de l'an 890.

SAINT ÉBERHARD,

ABBÉ D'EINSIEDELN.

Éberhard ou Éverhard sortait d'une famille distinguée de la Souabe, tant par ses titres et son ancienneté que par son crédit et son opulence. On croit communément qu'il était cousin de Herman, duc de Souabe et d'Alsace. Il fut d'abord prévôt de la cathédrale de Strasbourg; mais il suivit en 934 l'exemple de Bennon, son ami, chanoine de la même Église, lequel s'était retiré vers l'an 906 dans un désert de la Suisse, où saint Meinrad avait jeté les premiers fondements d'un monastère, alors abandonné depuis près de quarante-trois ans. La sainteté d'Éberhard lui attira bientôt un grand nombre de disciples. Il employa les biens considérables dont il était possesseur à bâtir une église en l'honneur de la très-sainte Vierge, et à fonder une abbaye, dont il fut le premier abbé. Cette abbaye, que les miracles qui s'y opérèrent rendirent célèbre dans la suite, porte aujourd'hui le nom d'Einsiedeln ou de Notre-Dame-des-Ermites.

On pourra lire, au 14 septembre, l'histoire de la merveilleuse dédicace de ce sanctuaire, visité par tant de pèlerins.

La charité d'Éberhard éclata surtout dans une grande famine qui, en 942, ravagea l'Alsace, la Bourgogne et la Haute-Allemagne. Il fit ramasser une immense provision de grains pour servir au soulagement et à la subsistance des malheureux. Il mourut le 14 août 958, après avoir gouverné l'abbaye pendant l'espace d'environ vingt-trois ans. Il fut enterré près de la

Digitized by Google

chapelle de la très-sainte Vierge, à côté de Bennon, son ami. Sa mémoire y a toujours été en grande vénération. Le titre de Saint lui est donné par plusieurs historiens, entre autres par l'auteur anonyme de la *Vie de saint Ulric d'Augsbourg*, lequel était contemporain.

Saint Éberhard est fêtée à Einsiedeln le 11 mars.

SAINT PIERRE DE BABUCO.

Ce Saint, peu connu, était un chevalier espagnol, qui, ayant abandonné la guerre, passa une partie de ses années à visiter les reliques des saints Martyrs, et qui, arrivé dans la Campagne de Rome, se fixa pour achever de se sanctifier dans une caverne voisine de Babuco, où il mena une vie pénitente, n'étant vêtu que de sa cuirasse sur ses chairs nues. Il mourut vénéré pour sa sainteté le 11 mars de l'une des dernières années du XIII^e^ siècle.

LE BIENHEUREUX MATTHIAS,

ENFANT MARTYR.

Plusieurs enfants ont été martyrisés par les Juifs, qui croyaient se venger ainsi des outrages et des affronts que leur faisaient les Chrétiens. L'an 1650, le 11 mars, un enfant de quatre ans, nommé Matthias, tomba victime de la fureur de quelques Juifs à Cadana, en Bohême. Cet enfant ne les avait offensés qu'en faisant le signe de la Croix devant eux, et ils le massacrèrent. Mais il y avait des hommes féroces chez les Juifs qui gardaient les haines de leurs pères. Gorrès ajoute dans sa *Mystique :* « On n'a plus entendu parler de ces attentats jusqu'à ce que le crime commis de nos jours à Damas (le meurtre du P. Thomas), soit venu réveiller l'attention publique sous ce rapport.

» Dans cette haine tant de fois séculaire des Juifs, dit-il ensuite, il est impossible de ne pas reconnaître la patte de cette bête féroce qui dort dans le cœur humain : l'action du démon était manifeste. »

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX JEAN DE FABRIANO,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Jean, dit de Fabriano, parce qu'il était né dans cette ville de la Marche d'Ancône, se rendit recommandable dans l'Ordre de Saint-François par son amour pour la pauvreté évangélique et par la rigueur de ses abstinences. Il vivait de pain et d'eau, et souvent, nourri par la prière, il passait des jours sans rien prendre. Il mourut à l'âge de soixante ans, dans le couvent de Masaccio, le 11 mars de l'an 1559. On a constaté qu'il avait guéri plusieurs malades par le signe de la Croix, et son tombeau attire toujours un nombreux concours de fidèles.

LE VÉNÉRABLE ABBÉ NICOLAS MUSARD,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Nicolas Musard, curé dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, naquit le 15 avril 1753, et montra dès sa jeunesse de pieuses dispositions et un désir ardent de se consacrer à Dieu. Ses parents contrarièrent longtemps ses vues; il en obtint enfin la permission de commencer ses études, dont il abrégea la durée par l'activité de son travail. Ordonné prêtre à Châlons le 19 avril 1783, il fut envoyé à Sommevesle pour gouverner cette paroisse et l'annexe de Poix. En 1791, l'abbé Musard ayant refusé le serment, se vit en butte aux insultes et à la violence. On alla jusqu'à brûler son effigie, et l'on vint à son presbytère pour le maltraiter; néanmoins il demeura à son poste jusqu'après la révolution du 10 août 1792, qui le força de sortir de France. Après avoir passé quelque temps dans les Pays-Bas et en Allemagne, il revint, vers la fin de juin 1795, dans la paroisse de Sommevesle, et s'y livra à l'exercice du ministère évangélique. Arrêté le 22 février 1797, Musard fut conduit dans les prisons de Reims. On le traduisit devant le tribunal le 10 mars suivant, et le lendemain il eut la tête tranchée sur l'échafaud. Son nom est cité avec honneur dans les confesseurs de la foi par M. l'abbé Carron[1].

[1] On lui a consacré une notice assez étendue sous le titre suivant : *Modèle*

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
ET DE SAINT JOSEPH.

Le 11 mars de l'an 1023, Garcias IV, roi de Navarre, institua dans la ville de Nagera, qui fait maintenant partie de l'Espagne, l'ordre des chevaliers du Lis en l'honneur de la très-sainte Vierge et pour honorer sa pureté. Il fonda au même lieu, sous le titre de Notre-Dame-du-Lis, un monastère de religieuses Bénédictines, où plusieurs miracles ont eu lieu dans la chapelle de Notre-Dame.

Le P. Cotton, de la Compagnie de Jésus, confesseur du roi Henri IV, Père dont la mémoire est chère à la France, avait un grand amour pour saint Joseph et ne négligeait rien pour propager la dévotion à ce grand Saint. Le nom de Joseph était toujours dans sa bouche; il ne l'oubliait ni dans ses discours, ni dans ses sermons, ni dans ses entretiens. C'est lui qui fit bâtir la première église dédiée en France sous le patronage de saint Joseph. Dans toutes ses prières, il lui demandait la grâce de mourir le jour de sa fête.

Le P. Cotton était un Saint. Le savant Gramond, président au parlement de Toulouse et auteur d'une *Histoire de France* qui n'embrasse guère que son temps[1], dit de ce Père :

« Le P. Cotton était l'orateur le plus éloquent de son siècle, le religieux le plus désintéressé, le plus modeste; il conserva sa vertu pure au milieu des contagions de la cour. C'était un lis entre les épines; il était très-savant, et sa science ne le cédait qu'à sa sainteté... »

Saint Joseph honora ce saint religieux d'une glorieuse visite, pour lui annoncer que son désir serait accompli et lui en faire connaître la date. Il mourut donc le 19 mars de l'an 1626, jour de la fête de saint Joseph, et on assure qu'à sa dernière heure,

des pasteurs ou *Vie de M. Musard*. Paris, in-8°, 1828. On attribue cet écrit à M. Baty, qui avait accompagné l'abbé Musard à son retour en France, et qui se trouva avec lui dans les prisons de Reims. M. Baty est mort curé de Rouvroy.

[1] Elle est écrite en latin, *Historia Galliæ*, in-folio (1643).

Digitized by Google

il vit devant son lit le Saint qu'il aimait tant, accompagné de la très-sainte Vierge, laquelle lui dit qu'elle avait voulu assister aussi à sa mort, et récompenser par cette faveur la tendre affection qu'il avait toujours portée à son glorieux Époux.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Carthage, les saints martyrs Héracle et Zosime.

A Alexandrie, les saints Candide, Pipérion et vingt autres Martyrs

A Laodicée, en Syrie, les saints Trophime et Thale, martyrs, qui, après des tourments cruels et multipliés, obtinrent la couronne immortelle durant la persécution de Dioclétien.

A Antioche, la mémoire de plusieurs saints Martyrs, dont les uns furent mis sur des grils ardents par ordre de l'empereur Maximien, non pour les faire mourir, mais seulement pour prolonger leur supplice; les autres furent livrés à de cruels tourments, et tous parvinrent à la palme du martyre.

Au même lieu, les saints Gorgon et Firme.

A Cordoue, saint Euloge, prêtre, qui, durant la persécution des Sarrasins, mérita d'être ajouté aux Martyrs de la même ville, dont il avait souhaité le courage, en écrivant les combats qu'ils avaient soutenus pour la foi.

A Sardes, saint Euthyme, évêque, qui, ayant été exilé pour la défense des saintes images par Michel, empereur iconoclaste, termina enfin son martyre sous l'empire de Théophile.

[1] QUINTO IDUS MARTII.

Carthagine, sanctorum martyrum Heraclii et Zosimi. — Alexandriæ, passio sanctorum Candidi, Piperionis et aliorum viginti. — Laodiceæ, in Syria, sanctorum martyrum Trophimi et Thali, qui, in persecutione Diocletiani post multa sævaque tormenta, coronas gloriæ sunt assecuti. — Antiochiæ, commemoratio plurimorum sanctorum Martyrum : quorum alii Maximiani imperatoris mandato candentibus craticulis superpositi, non ad mortem, sed ad diuturnum cruciatum assati; alii aliis sævissimis affecti suppliciis, ad palmam martyrii pervenerunt. — Item, sanctorum Gorgonii et Firmi. — Cordubæ, sancti Eulogii presbyteri, qui ejusdem urbis Martyribus in persecutione Sarracenorum adjungi meruit, quorum pro fide certamina scribendo fuerat æmulatus. — Sardis, sancti Euthymii episcopi, qui ob cultum sanctarum imaginum a Michaele imperatore iconoclasta in exilium missus, demum, Theophilo imperante, martyrium

Digitized by Google

A Jérusalem, saint Sophrone, évêque.

A Milan, saint Benoît, évêque.

Sur les confins du diocèse d'Amiens, saint Firmin, abbé.

A Carthage, saint Constantin, confesseur.

A Babuco, dans la Campagne de Rome, saint Pierre, confesseur, illustre par l'éclat de ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

Saint Firman ou Firmin, confesseur de haute sainteté, loué par saint Pierre Damien, son contemporain, est très-vénéré dans la Marche d'Ancône.

Saint Vigile, évêque d'Auxerre, massacré en 689 dans la forêt de Compiègne par les gens de Varaton, maire du palais après Ébroïn. Vénéré le 11 mars.

Sainte Atrasesse, martyre en Éthiopie.

Saint Cérase, évêque d'Éause.

Saint Gorgone, compagnon de sainte Ursule et martyr avec elle.

Saint Eunucule, martyr à Nicomédie en 304, avec quelques autres.

Saint Zosime, martyr à Carthage, avec saint Héracle.

Saint Gombert ou Combert (Cunibertus), chanoine de Wurtzbourg, élu évêque pour sa sainteté et ses vertus, mort avant son sacre.

Sainte Alberte, vierge et martyre, sœur de sainte Foi d'Agen; ses reliques gardées à Périgueux furent transportées à Benerque, sur l'Ariége.

Saint Vincent, abbé de Saint-Claude et martyr. Son corps est vénéré dans la cathédrale d'Oviédo.

La Bienheureuse Aurie (Auria), recluse à Saint-Milhan-de-la-Cogolle, dans le diocèse de Calahorra, morte en odeur de sainteté le 11 mars de l'an 1100.

consummavit. — Jerosolymis, sancti Sophronii episcopi. — Mediolani, sancti Benedicti episcopi. — In finibus Ambianensium, sancti Firmini abbatis. — Carthagine, sancti Constantini confessoris. — Babuci, in Hernicis, sancti Petri confessoris, miraculorum gloria insignis.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Matthieu Lafont, prêtre du diocèse de Limoges, ayant refusé le serment de 1791, fut arrêté en 1793, tiré de prison et embarqué pour la déportation en 1794; ramené en France en 1795, emprisonné de nouveau, il mourut à l'hôpital de Limoges le 11 mars 1797

Pierre-Guillaume Escalier, prêtre insermenté, emmené à Bordeaux pour la déportation, emprisonné au fort du Hâ et mort à l'hôpital Saint-André le 11 mars 1795.

Digitized by Google

DOUZIÈME JOUR DE MARS.

Saint Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Église. — Saint Pierre le Chambellan, martyr. — Saint Eugène et ses compagnons, martyrs. — Saint Egdune, martyr. — Saint Maximilien, martyr. — Saint Paul Aurélien, évêque de Léon. — Les Compagnons de saint Paul de Léon. — Saint Théophane, abbé. — Saint Elfége, évêque de Winchester. — Saint Rolland, évêque de Dol. — Saint Bernard de Padoue, évêque. — Sainte Justine, vierge recluse. — Sainte Fine, vierge. — Saint Denys le Chartreux. — Le Vénérable Père Corneille de la Pierre, de la Compagnie de Jésus. — La Vénérable Sœur Joséphine de Glatigny, religieuse de la Visitation. — Phinées, grand sacrificateur. — Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND,

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Grégoire, premier Pape de ce nom, a mérité le nom de Grand par sa sainteté, par ses vertus, par sa science, par ses œuvres. Descendant d'une famille illustre, il eut pour mère sainte Sylvie, et pour père le vénérable Gordien, qui lui devait laisser le rang de sénateur avec de riches domaines. Sainte Tharsille et sainte Émilienne étaient ses tantes.

Nous ne savons rien de son enfance, ni de son éducation; mais il dut entrer dans la vie avec un naturel heureux, une âme pieuse, l'amour ardent de la vertu et l'intelligence des affaires. Son père le fit admettre au rang des sénateurs; dès son début dans cette dignité il fit paraître tant de sagesse et d'habileté que l'empereur Justin II, admirant son génie, l'établit préfet ou gouverneur de Rome. C'était la première place de l'empire en Italie, après celle de l'exarque ou lieutenant général de l'empereur. Celui-là résidait à Ravenne. Mais, malgré ces honneurs, qu'il n'avait pas recherchés, saint Grégoire persistait dans la résolution qu'il avait formée de se donner entièrement à Dieu.

L'institut religieux de Saint-Benoît faisait l'admiration de

Digitized by Google

Rome. Grégoire en fut frappé; il alla en conférer avec les abbés du Mont-Cassin, et se sentit appelé à être disciple de saint Benoît. D'un autre côté il croyait pouvoir faire beaucoup de bien dans sa charge, où il servait Dieu et le monde tout à la fois, donnant le dehors aux affaires et l'intérieur à Dieu.

Mais il reconnut bien vite qu'il se faisait illusion et que son cœur, dans le tumulte des affaires se liait au monde nécessairement. Dès lors il ne songea plus qu'à s'occuper uniquement de son âme. C'est alors (en l'an 574) que Gordien, son père, fut enlevé de ce monde par une mort sainte, et que sa mère Sylvie se retira dans le monastère de Cella-Nova, pour y vivre devant Dieu en veuve chrétienne.

Possesseur d'une fortune immense, Grégoire bâtit et dota aussitôt six monastères dans la Sicile, où se trouvait une grande partie de son patrimoine. Il en fonda un septième à Rome, dans sa maison paternelle, et il en dédia l'église sous le patronage de saint André.

Il se démit alors de sa charge, vendit tout le reste de ses biens, qui étaient fort étendus, en distribua le produit aux pauvres et se retira dans son monastère, où il prit l'habit en 575, sous l'abbé Valentin. Il y vécut dans une ferveur si grande pour les exercices de la piété que sa santé en fut altérée. Il avait alors trente-cinq ans. Il se livrait avec tant d'ardeur à la lecture des Livres saints et aux pratiques de la mortification, qu'il en contracta une extrême faiblesse d'estomac; dès lors ses jeûnes dérangèrent tellement sa santé qu'il tombait en syncope lorsqu'il ne prenait pas fréquemment de la nourriture. Ce qui l'affligeait le plus, c'était de ne pouvoir plus jeûner le samedi saint, jour où tout le monde jeûnait, sans en excepter les enfants. Le désir ardent qu'il avait de se conformer à la pratique universelle de l'Église le porta à réclamer l'appui d'un moine très-pieux nommé Éleuthère, afin qu'il unît ses prières aux siennes pour lui obtenir de Dieu la grâce de jeûner au moins ce saint jour. Ils furent l'un et l'autre exaucés, car Grégoire se trouva tout-à-coup guéri et en état de faire plus qu'il n'avait demandé.

Grégoire n'était pas encore monté sur le Chaire de saint Pierre,

Digitized by Google

peut-être n'était-il pas encore supérieur de son monastère, lorsqu'il projeta la conversion des Anglais. Ce qui lui fit naître cette pieuse idée, c'est que, passant un jour par le marché de Rome, il y vit des esclaves d'une grande beauté qui étaient exposés en vente; il s'informa de leur pays et de leur religion. On lui répondit qu'ils étaient de l'île britannique et encore païens. — « Faut-il, s'écria Grégoire, que des créatures aussi belles soient sous la puissance du démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu. » Il alla trouver aussitôt le Pape Benoît Ier, pour le prier instamment d'envoyer des prédicateurs évangéliques dans la Grande-Bretagne. Mais comme personne ne montrait assez de courage pour entreprendre une mission aussi pénible, il s'offrit lui-même et demanda au Souverain-Pontife la permission de partir. A peine l'eut-il obtenue, qu'il se mit en chemin avec quelques religieux de son monastère. Mais lorsque la nouvelle de son départ se fut répandue dans la ville, le peuple en ressentit une vive douleur. Il s'attroupa autour de Benoît, qui passait pour aller à l'église de Saint-Pierre, et se mit à crier tout d'une voix : « Saint-Père, qu'avez-vous fait? En laissant partir Grégoire, vous avez détruit Rome; vous nous avez réduits à l'état le plus déplorable; vous avez offensé saint Pierre. » Le Pape, étonné de ces cris, envoya des courriers après Grégoire, qui avait déjà fait trois journées de chemin, pour l'obliger de revenir sur ses pas. Il n'y eut que le mérite de l'obéissance qui le consola d'un contre-temps aussi fâcheux.

Peu après son retour, Grégoire fut mis au nombre des sept Diacres de l'Église romaine, qui avaient alors beaucoup de part dans l'administration des affaires. Pélage II, successeur de Benoît Ier, l'estimait singulièrement, et avait en lui la plus grande confiance; ce fut ce qui l'engagea à le choisir pour l'envoyer à Constantinople, vers l'empereur Tibère, en qualité d'apocrisiaire ou de nonce apostolique. Le Saint y fut reçu de l'empereur avec toute la distinction possible; mais la pompe qui l'environnait ne prit rien sur son humilité : il continua toujours de vivre en moine, et pour mieux observer les pieuses pratiques de cet état, il avait amené avec lui quelques personnes de sa communauté, dont les

Digitized by Google

exemples pussent l'entretenir sans cesse dans l'esprit de recueillement et de prière. Pendant le séjour qu'il fit à Constantinople, il se lia d'une amitié fort étroite avec saint Léandre, évêque de Séville, et ce fut à sa sollicitation qu'il écrivit ses *Morales sur Job*, divisées en trente-cinq livres. C'est un ouvrage qu'on ne saurait assez estimer. Les explications allégoriques et morales y sont tellement distribuées, qu'on y trouve réunies comme en un corps les règles des mœurs et les vrais principes de la vie intérieure. C'est là que saint Isidore, saint Thomas, sans parler de beaucoup d'autres, ont puisé ces maximes sublimes que nous admirons dans leurs écrits. Le Saint reçut en 582 une marque bien sensible de l'estime qu'avait pour lui le successeur de Tibère : c'était Maurice, qui, par son mariage avec la fille du feu empereur, était parvenu à l'empire l'année précédente; il voulut que Grégoire fût le parrain de son fils aîné.

Le Saint se fit beaucoup d'honneur par la conduite qu'il tint à l'égard d'Eutychius, patriarche de Constantinople. Ce Prélat, respectable d'ailleurs par l'innocence de sa vie et par le titre de confesseur qu'il avait mérité sous Justinien, tomba dans l'erreur par rapport aux corps des Bienheureux après la résurrection, enseignant qu'ils ne seraient plus palpables et qu'ils deviendraient plus subtils que l'air; il composa même un ouvrage pour soutenir son sentiment. Saint Grégoire en fut alarmé, et pour faire cesser le scandale, il eut avec le Patriarche des conférences particulières sur le sujet en question, une entre autres où l'empereur Tibère fut présent. Il y démontra clairement, par les Écritures, que les corps des Saints ne diffèreraient de ceux qu'ils avaient eus sur la terre qu'en ce qui porte l'empreinte de la mortalité, et que dans le séjour de la gloire ils seraient palpables, comme celui de Jésus-Christ le fut après sa résurrection. Eutychius, humble et docile, ouvrit les yeux à la vérité, et donna publiquement la rétractation de son erreur. Étant tombé malade peu de temps après, il fit sa profession de foi en présence de l'empereur, qui l'avait honoré d'une visite, et dit en prenant sa peau avec sa main : « Je confesse que nous ressusciterons tous en cette même chair. »

Digitized by Google

Le Pape Pélage rappela notre Saint à Rome en 584. Grégoire emporta avec lui de Constantinople un bras de saint André, et le chef de saint Luc, dont l'empereur lui avait fait présent; il mit ces deux reliques dans son monastère de Rome, et la première y est encore aujourd'hui. Quant à la seconde, elle a été transférée à l'église de Saint-Pierre, où elle se garde avec beaucoup de vénération. Le Saint se vit avec joie rendu à lui-même. Il ne désirait rien tant que de pouvoir s'ensevelir dans la solitude pour le reste de ses jours. L'expérience lui avait appris à combien de dangers on est exposé dans le monde, et ce qu'il en coûte de peines pour ne point participer à sa corruption. Quelque temps après son retour, il fut élu abbé du monastère de Saint-André, et il en garda toujours la conduite, même lorsqu'il eut été fait secrétaire du Pape. Le trait suivant montrera jusqu'à quel point il portait l'exactitude touchant l'observation de la règle.

Un de ses moines, nommé Juste, avait amassé trois pièces d'or, et les avait soigneusement cachées, mais il révéla sa faute quand il se vit au lit de la mort. Grégoire, pour punir d'une manière exemplaire cette infraction de la règle, qui proscrivait l'esprit de propriété, défendit à la communauté de visiter le malade, et d'aller prier autour de lui, comme cela se pratiquait ordinairement; il ne lui envoya qu'un prêtre pour l'assister et l'exhorter à la pénitence. Juste détesta sa faute, et mourut dans les sentiments de la plus vive componction. Le saint abbé ne s'entint pas là : son zèle à maintenir la discipline monastique lui fit faire ce que saint Macaire avait fait dans une semblable circonstance. Il commanda que Juste fût enterré avec les trois pièces d'or, sous un tas de fumier; mais comme il était mort pénitent, il ne voulut pas qu'il fût privé des prières de l'Église, et il ordonna qu'on offrît pour lui le saint sacrifice de la Messe durant trente jours consécutifs[1]. On lit dans les ouvrages de saint Grégoire, qu'après

[1] Il paraît, par la Vie de saint Théodose le Cénobiarque, par l'oraison funèbre de l'empereur Valentinien, composée par saint Ambroise et par plusieurs autres monuments de l'antiquité ecclésiastique, que dans les premiers siècles du Christianisme on offrait des prières et des sacrifices solennels pour les défunts, le troisième, le septième, le trentième, et quelquefois le quarantième jour après leur mort. On a donné le nom de *grégoriennes* aux Messes que l'on

Digitized by Google

la Messe du trentième jour, Juste apparut à un des Frères, et lui apprit qu'il venait d'être délivré des peines qu'il avait endurées depuis sa mort.

Le Pape Pélage II ayant été enlevé par la peste au mois de janvier de l'année 590, le clergé, le sénat et le peuple de Rome jetèrent les yeux sur Grégoire pour le remplacer. Il n'y eut que le Saint qui s'opposa à son élection : il se croyait indigne d'occuper une place qui le rendait successeur de saint Pierre. Comme les empereurs étaient alors dans l'usage de confirmer les élections des Papes, il résolut d'agir à la cour de Constantinople, afin qu'on n'eût point d'égard à tout ce qui s'était passé. Il écrivit donc de la manière la plus pressante à l'empereur Maurice, qui lui avait donné des preuves de son amitié, pour le conjurer de ne point approuver le choix qu'on avait fait de lui ; il écrivit aussi pour le même sujet à Jean, patriarche de Constantinople, et à plusieurs autres personnes puissantes de la même ville, qu'il croyait disposées à le servir dans cette occasion. Mais Germain, préfet de Rome, qui fut informé à temps des pieuses manœuvres du Saint, les rendit inutiles ; il ordonna qu'on interceptât ses lettres, et en écrivit une à l'empereur en son nom et en celui du sénat et du peuple, pour lui demander la confirmation du décret d'élection.

Cependant la peste continuait ses ravages avec une violence qui augmentait de jour en jour. Le Saint eut pitié de ses concitoyens, qui attendaient avec impatience la réponse de l'empereur. Il leur fit un discours fort touchant pour les exhorter à apaiser la justice de Dieu par de dignes fruits de pénitence ; il ordonna ensuite une procession solennelle. Les fidèles, divisés en sept chœurs, qui avait chacun un prêtre à leur tête, partirent de sept églises différentes pour se rendre dans celle de Sainte-Marie-Majeure, chantant les litanies le long du chemin [1]. Le Saint prit

dit trente jours de suite pour l'âme de quelque défunt, en mémoire de ce que saint Grégoire en avait fait dire un égal nombre pour le repos du moine Juste. Voyez Gavantus et les autres rubricaires.

[1] Une tradition ancienne se rattache à cette procession, que dirigeait le saint Pontife ; on portait en tête le portrait de la très-sainte Vierge peint par saint Luc et rapporté de la Terre sainte par sainte Hélène, et c'était le samedi saint. L'air impur fuyait, dit-on, devant la sainte image, et en un moment où

Digitized by Google

de là occasion d'insister avec encore plus de force sur la nécessité d'avoir recours à la prière et aux gémissements [1]. On eût dit, à voir les soins qu'il se donnait durant la consternation générale, qu'il n'était plus occupé de la crainte d'être élevé sur la Chaire de saint Pierre.

les lamentations s'arrêtaient, la foule entendit dans les airs les Chœurs des Anges qui chantaient :

Regina Cœli, lætare, alleluia!
Quia quem meruisti portare, alleluia!
Resurrexit, sicut dixit, alleluia!

Le saint Pape, ranimé par ce prodige, compléta le couplet en chantant sur le même ton :

Ora pro nobis Deum, alleluia!

La tradition ajoute qu'on vit alors, au-dessus du mausolée d'Adrien, un Ange qui remettait son épée dans le fourreau : la peste avait cessé. Depuis lors le mausolée d'Adrien s'est appelé le Château-Saint-Ange.

[1] Voici quelques paroles qu'il prononça peu de temps après, en prêchan une homélie devant le peuple ; il commentait ces sombres paroles d'Ezéchiel menaçant Samarie : « Mettez ces ossements les uns sur les autres, afin que je les fasse brûler dans le feu. La chair sera consumée, et les os seront réduits en cendre. » A cette terrible image, le saint Évêque s'interrompit, et par un rapide et touchant retour sur la ville désolée, il s'écria :

« Dites-moi, qu'y a-t-il dans le monde qui doive nous y attacher? Partout ce n'est que deuil et gémissements. Nos cités sont renversées, nos camps en déroute, nos campagnes désolées ; cet empire n'est plus qu'une vaste solitude : partout le silence de la mort, et le petit nombre qui a pu échapper au carnage est en proie à des calamités sans cesse renaissantes. Il n'existe plus sous nos yeux que les restes du genre humain. Les fléaux de la colère céleste n'ont point de terme, parce que les crimes qui les ont provoqués n'en ont point. Vous voyez les uns traînés en captivité, les autres mutilés, les autres égorgés sans pitié. Encore une fois, qu'avons-nous dans le monde qui mérite de nous y retenir? Cette Rome, autrefois maîtresse de l'univers, qu'est-elle aujourd'hui? Elle succombe sous le poids des tribulations qui l'accablent. Abandonnée par ses citoyens, insultée par ses ennemis, elle n'est plus qu'un monceau de ruines; de sorte que nous voyons accompli sur elle ce que le Prophète Ezéchiel avait prophétisé sur Samarie. Où est le sénat? où est le peuple? Toute splendeur de gloire terrestre est éteinte en elle ; et nous en petit nombre, nous qui restons encore, chaque jour l'épée nous presse, chaque jour d'intarissables calamités fondent sur nous..... Mais que parlons-nous des hommes, quand nous voyons ses monuments eux-mêmes écrasés par les ruines qui s'amoncellent chaque jour? quand vous en chercheriez en vain les murailles?

» Où sont-ils ceux-là qui s'enorgueillissaient de sa gloire? Ses joies bruyantes, ses pompeux spectacles, tout s'est évanoui. Plus de courtisans qui viennent y chercher la fortune, plus de jeunesse qui afflue dans son enceinte pour venir

Digitized by Google

Il apprit sur ces entrefaites que ses lettres avaient été interceptées, qu'on en avait écrit à l'empereur de toutes contraires, et que son élection était confirmée. Les gardes placés aux portes de la ville ne lui permettant pas de prendre la fuite, comme il l'aurait désiré, il se fit enlever par des marchands, déguisé et enfermé dans un panier d'osier; puis il alla se cacher dans des bois et dans des cavernes. Les Romains, inconsolables de sa fuite, passèrent trois jours dans la prière et le jeûne, afin de mériter de connaître le lieu de sa retraite. Ils furent enfin exaucés, et obtinrent d'une manière miraculeuse ce qu'ils avaient demandé avec tant d'instance. Grégoire ne crut pas pouvoir résister davantage, comme il le dit lui-même, lorsqu'il vit la volonté de Dieu se manifester si visiblement; il se laissa donc mener à Rome, où il fut reçu avec les plus grandes acclamations, et sacré le 3 septembre 590. On le conduisit, selon la coutume, à la confession, c'est-à-dire au tombeau de saint Pierre, où il fit une profession de foi qui est parvenue jusqu'à nous. Après son installation, il écrivit aux Patriarches une lettre synodale où sa profession de foi était renfermée. Il y déclarait qu'il recevait les quatre Conciles généraux avec autant de respect que les quatre Évangiles.

La nouvelle de son exaltation s'étant répandue dans toute la chrétienté, on lui écrivit un grand nombre de lettres pour l'en féliciter; mais il ne répondit guère que par des larmes à toutes les démonstrations de la joie publique, larmes qui avaient leur source dans les sentiments d'une profonde humilité. Voici ce qu'il disait de sa promotion dans une lettre à Théoctiste, sœur de l'empereur : « J'ai perdu tous les charmes du repos, et lorsque j'ai paru monter au dehors, je suis réellement tombé au dedans... Je ne me proposais plus que d'éloigner de mon esprit les images des choses sensibles, afin de m'appliquer uniquement à contem-

s'y disputer les avantages du siècle, plus d'oppresseurs qui viennent s'y repaître du sang des victimes. Pas une ville n'a été plus épargnée que cette capitale : toutes sont ou dévastées par le glaive, ou ravagées par la famine, ou englouties par les tremblements de terre. Puisque ce monde s'écroule de toutes parts, sortons donc de l'enceinte de ce monde? »

Digitized by Google

pler les biens célestes. Ne désirant et ne craignant rien en ce monde, je m'imaginais être élevé au-dessus de tous les objets terrestres; mais l'orage m'a jeté tout-à-coup dans les alarmes et les frayeurs. » Il ajoute que l'empereur, en approuvant son élection, n'a pu lui donner le mérite et les vertus qui lui seraient nécessaires. Il disait encore dans sa lettre au patrice Narsès : « Je suis tellement accablé de douleur que je peux à peine parler. Mon esprit est environné d'épaisses ténèbres. Je ne vois rien que de triste. Je ne trouve que dégoût et affliction dans tout ce qui paraît le plus agréable au reste des hommes. » Sa lettre à saint Léandre n'était pas moins touchante.

« Je ne puis retenir mes larmes, lui disait-il, lorsque je pense au port dont on vient de m'arracher. Mon cœur soupire à la vue de la terre ferme, à laquelle il ne m'est plus possible d'aborder. Si vous m'aimez, assistez-moi de vos prières. » Il invitait aussi ses autres amis à pleurer avec lui, et à s'intéresser en sa faveur auprès du Ciel.

Jean, archevêque de Ravenne et ami du Saint, lui ayant fait un petit reproche sur ce qu'il avait pris la fuite pour éviter l'épiscopat, quoique cependant il en fût si digne, Grégoire composa, pour sa justification, l'admirable livre *du Devoir des Pasteurs,* connu sous le nom de *Pastoral.* Il y développe merveilleusement les dangers et les obligations d'une personne chargée de la conduite des âmes, conduite qu'il appelle, après saint Grégoire de Nazianze, *l'art des arts et la science des sciences.* Cet ouvrage eut tant de réputation dès sa naissance, que l'empereur Maurice en envoya chercher une copie à Rome, et qu'Anastase, patriarche d'Antioche, le traduisit en grec. Il a reçu depuis les plus grands éloges de la part des Conciles et des Papes, qui en ont fortement recommandé la lecture aux pasteurs des âmes, afin *qu'ils s'y considérassent comme dans un miroir.* Les saints Évêques d'Angleterre en firent toujours la règle de leur conduite, et le roi Alfred en donna une traduction en langue saxonne.

Grégoire signala les commencements de son pontificat par plusieurs sages règlements. Il réforma ensuite le chant de l'Église, afin de perfectionner une fonction aussi noble que celle

Digitized by Google

d'offrir au Seigneur, dans son temple, un tribut continuel de louanges et d'actions de grâces. Il nourrissait lui-même son peuple du pain de la parole divine, regardant cette fonction comme la plus essentielle et la plus indispensable de toutes celles d'un pasteur des âmes. On voit par ses quarante *Homélies sur les Évangiles,* qu'il parlait avec autant de clarté que de simplicité, et qu'il était doué de cette éloquence du cœur, infiniment plus persuasive que celle dont l'art est le principe. On doit dire la même chose de ses vingt-deux *Homélies sur Ezéchiel,* qui furent prêchées à Rome en 592, pendant que les Lombards faisaient le siége de cette ville. La dix-neuvième est fort remarquable, par les preuves que le Saint y donne de son humilité. Il s'applique à lui-même tout ce que le Prophète dit des pasteurs indolents et mercenaires, et y déplore amèrement le malheureux état où il se croit être.

Persuadé qu'il était par sa place le père commun des pauvres, il pourvoyait à leurs divers besoins, et cela avec tant de douceur et d'affabilité qu'il leur épargnait jusqu'à la honte naturelle à ceux qui reçoivent des aumônes. Il les chérissait tendrement, et témoignait de la déférence aux plus âgés d'entre eux, en les appelant *ses pères.* Il fit faire une liste exacte de tous les indigents, afin que tous ressentissent les effets de sa libéralité. Il leur distribuait, au commencement de chaque mois, du blé, du vin, du fromage, des légumes, de la viande, du poisson et de l'huile. Chaque rue avait un officier chargé d'envoyer tous les jours de quoi fournir aux nécessités des malades et des infirmes. Enfin, Grégoire ne prenait ses repas qu'après avoir donné aux pauvres une partie de ce qu'on lui servait pour sa nourriture. Ayant appris qu'un mendiant était mort au coin d'une rue écartée, on dit qu'il s'abstint plusieurs jours de célébrer les divins Mystères, dans la crainte de s'être rendu coupable de négligence à rechercher le nombre des malheureux. Sa charité embrassait aussi les étrangers : il en assistait un grand nombre, soit à Rome, soit dans les autres contrées, et il avait ordonné à son sacristain d'en inviter tous les jours douze à manger à sa table. Sa tendresse pour ses vassaux et ses fermiers était extraordinaire : il défendit

Digitized by Google

à ses receveurs de les vexer ; il leur recommanda même de fournir de l'argent à ceux d'entre eux qui se trouveraient dans le besoin, de leur donner du temps pour le rendre et de leur permettre de s'acquitter en divers paiements. Dans la pieuse distribution qu'il fit de ses revenus, il n'oublia point les temples consacrés au Seigneur : il pourvut plusieurs églises des choses nécessaires au culte divin, celles surtout qui avaient le plus souffert en Italie des incursions des Lombards.

Ces peuples ayant fait un très-grand nombre de prisonniers, Grégoire s'attendrit sur leur sort, et leur procura la liberté, en payant leur rançon. Il s'intéressait si vivement à cette bonne œuvre et la trouvait si conforme à l'esprit de Jésus-Christ, qu'il engagea les Évêques de Fano et de Messine à y contribuer en vendant les vases sacrés de leurs églises.

Ce fut par une suite de la même charité que Grégoire travailla à la conversion des hérétiques, mais il n'employait à leur égard que les voies de la douceur et de la persuasion. Il écrivit à l'Évêque de Naples de recevoir tous ceux qui voudraient rentrer dans le sein de l'Église. « Je prends sur moi, disait-il, les inconvénients qui pourraient résulter de leur prompte réconciliation. Une trop grande sévérité serait préjudiciable au salut de leurs âmes. » Il n'avait garde cependant de fournir matière au triomphe des ennemis de l'Église par un excès de complaisance ; il savait être ferme à propos, et jamais il ne relâcha rien de la sévérité de l'Évangile.

Il montra la plus grande modération envers les juifs et les schismatiques d'Istrie. Pierre, évêque de Terracine, ayant enlevé aux premiers leur synagogue, il lui ordonna de la leur rendre. C'est qu'il savait que les voies de fait ne pouvaient manquer d'aigrir les esprits : aussi manda-t-il à Pierre de s'abstenir de toute violence, et de n'employer que les armes de la douceur et de la charité, comme étant les seules qui fussent capables de conquérir les cœurs. Il tint la même conduite à l'égard des juifs de Sardaigne et de Sicile.

Malgré ce fonds de douceur, Grégoire était ferme et inébranlable dans l'occasion, et son courage dans les épreuves était

Digitized by Google

d'autant plus invincible qu'il avait pour principe une confiance sans bornes en la bonté de Dieu. « Vous connaissez mon caractère, écrivait-il à Sabinien, son nonce à Constantinople, et vous savez que je souffre longtemps; mais lorsque je ne dois plus souffrir, ma patience se change en force, et j'affronte gaîment tous les dangers. »

Toutes les vertus du saint Pape étaient couronnées par une humilité profonde. Il se regardait comme le dernier des hommes, et comme un misérable pécheur, qu'une lâcheté criminelle empêchait de marcher dans les voies de la perfection. Son plus ardent désir était de se voir l'objet du mépris public et d'être le rebut du peuple. Le vif sentiment qu'il avait de ses misères lui faisait souhaiter qu'on l'avertît continuellement de ses fautes. « Je suis prêt, disait-il, à écouter tous ceux qui voudront bien me reprendre, et je ne compte parmi mes amis que les personnes assez généreuses pour m'indiquer les moyens de purifier mon âme de ses souillures. » Il prenait dans ses lettres le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu,* titre qui s'est changé en formule pour tous ses successeurs. Par là il donnait à entendre qu'un supérieur n'est autre chose que le serviteur de ceux dont il doit répondre devant Dieu. S'il eût été moins humble, son cœur n'aurait pu se défendre du poison de la vaine gloire, au milieu des louanges et des applaudissements qu'il recevait de toutes parts à l'occasion de ses ouvrages. Marinien, archevêque de Ravenne, lut ses *Commentaires sur Job* aux fidèles assemblés dans l'église. Le Saint fut vivement affligé de voir qu'on faisait à ses écrits le même honneur qu'à ceux des Pères; il manda à Marinien que son livre ne méritait pas d'être lu dans l'église, et qu'il ferait bien mieux de choisir les *Explications des Psaumes* par saint Augustin. Enfin, il était tellement mort à lui-même que, malgré l'assemblage de toutes les vertus et les actions les plus éclatantes, il ne trouvait en sa personne que des motifs de se confondre et de s'anéantir en la présence de Dieu.

Mais revenons aux écrits de saint Grégoire. On ne conçoit qu'avec étonnement qu'il ait pu en laisser un si grand nombre à la postérité, surtout lorsque l'on considère que pendant les treize

Digitized by Google

années que dura son pontificat, il fut sans cesse occupé des moyens de procurer la gloire de Dieu et de l'Église par la réformation des mœurs et l'édification des fidèles, de soulager les pauvres, de consoler les affligés, de maintenir la discipline ecclésiastique, de travailler à l'accroissement de la piété et de la religion. La surprise sera encore plus grande, si l'on fait attention à la faiblesse de sa santé, à ses maladies continuelles et au temps considérable que lui emportait l'exercice de la prière et de la contemplation.

Après ce que nous avons dit de saint Grégoire, on juge aisément qu'il devait avoir beaucoup d'horreur pour le faste et le luxe, dont les personnes constituées en dignité ne se font pas toujours de scrupule. Il n'y avait rien dans son palais qui ne respirât la simplicité chrétienne. Sa maison n'était composée que d'ecclésiastiques ou de moines distingués par leur vertu, leur savoir et leur prudence. Tout son domestique retraçait la perfection des premiers disciples de Jésus-Christ. Mais comme sa piété était éclairée, il ne se bornait pas à étendre le règne de la vertu, il s'appliquait aussi à dissiper les ténèbres de l'ignorance, qui traînent ordinairement à leur suite les plus grands désordres : de là ce zèle avec lequel il encourageait les talents de ceux qui cultivaient les arts et les sciences, surtout dans la ville de Rome.

Le triste état où était alors la chrétienté demandait un Pontife tel que Grégoire, c'est-à-dire un homme d'une sainteté consommée, d'une capacité supérieure et d'un courage à toute épreuve. Lorsqu'il monta sur le Saint-Siége, les Églises d'Orient étaient en proie aux divisions causées par les erreurs de Nestorius et d'Eutychès : il les réunit. Dans l'Occident, l'Angleterre était encore plongée dans les superstitions du paganisme : il y fit porter la lumière de l'Évangile. Les Visigoths, en s'emparant de l'Espagne, l'avaient infectée des impiétés d'Arius : il y rétablit la profession de la saine doctrine. Il délivra l'Afrique de tous les maux qu'y causaient les donatistes. Il bannit le schisme de l'Istrie et des provinces voisines, et purgea l'Église gallicane du crime de la simonie, qui faisait de grands ravages dans cette portion de la Maison de Dieu. Une grande partie de l'Italie étant tombée sous

Digitized by Google

la domination des Lombards[1], qui étaient ou ariens ou idolâtres, il réprima souvent la fureur de ces peuples, et leur arracha des sentiments d'humanité en faveur de son troupeau. Il eut même la gloire d'en convertir plusieurs, et surtout leur roi Agilulfe, qui fit une abjuration solennelle de l'arianisme.

Romain, exarque ou gouverneur d'Italie, s'empara en 592, de Pérouse et de plusieurs autres villes, au mépris du traité qu'il avait fait avec les Lombards; mais il ne jouit pas longtemps du fruit de sa mauvaise foi. Les barbares, qui lui étaient supérieurs en forces, se mirent en campagne, reprirent les places conquises, ravagèrent tout le pays, et s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome, dont ils firent le siége. Saint Grégoire mit tout en œuvre pour consoler et secourir son peuple, et à force de prières et de présents, il vint à bout d'éloigner l'ennemi. Il reprit généreusement Romain de l'infraction du traité, qui avait été suivie de tant de maux; mais l'effet de ce juste reproche fut d'attirer au Saint l'indignation de l'exarque et de l'empereur. On savait d'ailleurs qu'il désapprouvait la conduite que les officiers de l'empire tenaient en Italie. Eh! comment son zèle n'eût-il pas éclaté à la vue de toutes les horreurs dont il était le témoin? Les gouverneurs violaient les lois les plus sacrées de la religion et de l'humanité. Les vexations et les injustices étaient montées à un tel point que les sujets de l'empire se trouvaient moins malheureux sous le joug des barbares que sous la domination de leurs

[1] Les Lombards, originaires de la Scandinavie, s'établirent d'abord dans la Poméranie; de là ils passèrent dans la Pannonie, où les Huns, conduits par Attila, s'étaient arrêtés à leur retour d'Italie. Narsès, pour se venger de ce que l'empereur Justin le Jeune le rappelait de l'Italie, où il avait commandé les armées avec beaucoup de distinction durant l'espace de seize ans, invita les Lombards à y entrer. Ces peuples ne tardèrent pas à seconder son ressentiment; ils laissèrent la Pannonie aux Huns, vinrent fondre sur l'Italie, et se rendirent maîtres de Milan en 568, sous la conduite de leur roi Alboin. Ils étendirent leurs conquêtes de proche en proche, et firent trembler Rome même. On les appela Lombards à cause de leurs longues barbes et non à cause de leurs longues épées, comme quelques auteurs l'ont prétendu. On en trouvera les preuves dans M. Joseph Assémani, qui cite le témoignage exprès de Paul Diacre, qui était Lombard, celui de Constantin Porphyrogénète, etc. Voyez M. Joseph Assémani, *Ital. Scriptor.*, tom. I, c. III, p. 33; Muratori, *Histoire d'Italie*, etc.

Digitized by Google

maîtres légitimes. Outre que les impôts étaient excessifs, on les levait avec une cruauté inouïe ; en sorte que plusieurs pauvres de Corse furent obligés, pour les payer, de vendre leurs propres enfants. De pareilles oppressions criaient vengeance, et saint Grégoire était désolé de ne pouvoir y apporter de remède. Il s'en plaignit dans une lettre à l'impératrice Constantine, qu'il conjurait de la manière la plus touchante de s'intéresser en faveur de tant d'infortunés. Il la priait aussi de représenter fortement à l'empereur qu'il répondrait à Dieu de la conduite de ses officiers, s'il ne les retenait pas dans les bornes du devoir.

Dans la même année 592, l'empereur Maurice publia un édit, par lequel il était défendu à tous ceux qui auraient exercé des charges publiques d'entrer dans le clergé avant d'avoir rendu compte de leur administration, et à tous ceux qui avaient pris quelque engagement dans la milice d'embrasser la vie monastique. Ces derniers étaient aisés à connaître, parce qu'ils portaient une marque imprimée sur la main. L'édit fut envoyé aux Patriarches, afin que chacun d'eux le notifiât aux laïques de son district. Saint Grégoire était malade quand il le reçut. Ceci l'obligea de différer quelque temps à écrire à l'empereur, pour lui représenter les inconvénients de sa nouvelle loi. Sa lettre au prince fut tout à la fois ferme et respectueuse. Il y approuvait la première partie de l'édit, concernant les personnes qui avaient exercé des charges publiques. Il était juste en effet qu'elles rendissent compte de leur administration avant de changer d'état, d'autant plus qu'elles pouvaient ne s'engager dans la cléricature que par des vues profanes et même criminelles. Quant aux gens de guerre, qui communément ont grand besoin de pénitence, le Saint pensait que c'était leur fermer l'entrée du Ciel que de leur fermer celle des monastères, l'expérience prouvant que plusieurs ne peuvent se sauver, à moins qu'ils ne fassent un divorce éternel avec le monde. Il conjurait donc l'empereur de modérer la rigueur de sa loi, et de ne pas trouver mauvais qu'on passât de la milice du siècle dans celle de Jésus-Christ. Ce n'était pas qu'il prétendît qu'on dût recevoir indifféremment tout le monde à la profession monastique : il voulait qu'on examinât

Digitized by Google

auparavant les dispositions et les motifs de ceux qui se présentaient, et si, après cette précaution, Dieu semblait les rappeler à la pénitence, il jugeait qu'on ne pouvait plus les empêcher d'y entrer sans résister aux ordres du Ciel.

Quoique saint Grégoire n'approuvât pas en tout l'édit du prince, il ne laissa pas de l'envoyer, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu. « Par là, disait-il à Maurice, je me suis acquitté d'un noble devoir; j'ai obéi à l'empereur en publiant son édit, et j'ai rempli mon ministère en représentant que cet édit ne s'accordait pas avec les intérêts de la gloire de Dieu. » L'empereur, déjà prévenu contre le saint Pontife, fut piqué de la généreuse liberté avec laquelle il lui avait parlé de son ordonnance, et lui donna en plusieurs occasions des marques de son ressentiment. La vérité se fit pourtant jour à la fin, et Maurice modéra la rigueur de sa loi, en permettant de recevoir les soldats à la profession monastique après un noviciat de trois ans. Le Saint témoigna la joie qu'il en ressentait, dans une lettre adressée aux Évêques de l'empire.

Ce grand Pape était bien éloigné de penser comme les novateurs sur le respect dû à la Croix, aux reliques et aux images des Saints. Nous allons en donner des preuves. Il envoya à l'impératrice Constantine un voile[1] qui avait touché les corps des saints Apôtres, l'assurant qu'il s'était opéré plusieurs miracles par la vertu de semblables reliques; il lui promit aussi de lui envoyer de la limaille des chaînes de saint Paul, dont il fait mention dans plusieurs endroits de ses lettres. Un juif de Cagliari, qui était fort riche, ayant embrassé le Christianisme, s'empara de la synagogue de la ville pour en faire une église, et y mit une croix avec une image de la très-sainte Vierge. Les autres Juifs s'en étant plaints, Grégoire ordonna la restitution de la synagogue, mais seulement après qu'on en aurait transporté ailleurs l'image et la croix avec tout le respect qui leur était dû[2]. Il envoya au jeune roi des Lombards, fils de Théodelinde, une

[1] Brandeum.

[2] *Sublata exinde qua par est veneratione, imagine et cruce;* lib. IX, *Ep.* VI, pag. 930.

Digitized by Google

petite croix dans laquelle était enchâssé un morceau de la vraie Croix, afin qu'il la portât à son cou par dévotion[1]. Un saint ermite nommé Secondin, qui demeurait dans le voisinage de Ravenne, et qui était parrain du prince dont nous venons de parler, lui ayant demandé quelques tableaux qui représentassent des sujets de piété, il lui répondit en ces termes : « Nous vous avons envoyé deux toiles, où vous trouverez une croix, les images de Dieu, notre Sauveur, de Marie, la sainte Mère de Dieu, et des bienheureux Apôtres Pierre et Paul; nous vous avons envoyé aussi une clef qui a été appliquée sur le corps très-saint de Pierre, le prince des Apôtres, afin qu'elle vous serve de défense contre l'ennemi[2]. » Sérénus, évêque de Marseille, avait mis en pièces quelques images des Saints, auxquelles des personnes grossières et nouvellement converties du paganisme rendaient un culte superstitieux. Grégoire lui écrivit pour le louer de son zèle à réprimer les abus, mais il le blâma en même temps d'avoir brisé les images[3].

Sa sollicitude pastorale embrassait toutes les Églises[4], et cela sur le fondement que le soin des Églises de tout le monde chrétien a été confié à saint Pierre et à ses successeurs sur le Siége de Rome; aussi sa primatie était-elle reconnue jusque dans les patriarchats d'Orient. Un moine faussement accusé de mani-

[1] Lib. XIV, *Ep.* XII, p. 1270.

[2] Ces paroles sont citées par Paul Diacre, par le Concile de Rome, *Conc.*, t. VI, p. 1463, et dans la lettre que le Pape Adrien écrivit à Charlemagne pour la défense des saintes images.

[3] Lib. XI, *Ep.* XIII.

[4] Saint Grégoire se déclara en toute occasion pour le célibat des clercs; il y assujétit même les sous-diacres, qui jusque-là n'avaient été comptés que parmi les clercs engagés dans les ordres mineurs. (Lib. I, *Ep.* XLIV, lib. IV, *Ep.* XXIV.) Les centuriateurs de Magdebourg, Heylin, etc , disent que le Saint abrogea le décret qu'il avait porté pour obliger tous les clercs à la continence, et ils le disent, fondés sur une prétendue lettre d'Uldaric au Pape Nicolas; mais cette lettre d'Uldaric est une pièce supposée, et qui, par conséquent ne mérite aucune créance. Uldaric n'a été contemporain d'aucun Pape qui ait porté le nom de Nicolas. Qu'on lise d'ailleurs les lettres de saint Grégoire, et l'on y verra que partout il représente la loi qui oblige les clercs au célibat comme une loi ancienne et inviolable. Voyez Baronius et la Vie de saint Grégoire par le P. de Sainte-Marthe.

Digitized by Google

chéisme, ayant été battu par l'ordre de Jean le Jeûneur, patriarche de Constantinople, appela à saint Grégoire du jugement rendu contre lui. Le Saint, instruit de l'affaire, cassa la sentence du Patriarche, lui fit une sévère réprimande, l'exhorta à renvoyer un favori qui abusait de sa confiance, et à demander pardon à Dieu. « Si vous refusez, lui disait-il, de garder les canons de l'Église, je ne sais qui vous êtes. » Il renvoya le moine absous, et le rétablit dans tous ses droits, après avoir reçu sa profession de foi; il renvoya aussi absous Jean, prêtre de Chalcédoine, contre lequel on avait prononcé une injuste sentence au nom de Jean le Jeûneur.

Ce Patriarche avait pris le titre de Patriarche *écuménique* ou universel, dès l'an 519, dans un Concile tenu à Constantinople, ce qui porta le Pape Pélage à casser les actes de cette assemblée. Ce titre parut d'autant plus choquant, que le terme d'*écuménique* avait été jusque-là consacré pour désigner un Concile général qui représentait toute l'Église. Celui donc qui le prenait, donnait à entendre qu'il s'attribuait à lui seul l'épiscopat, et qu'il ne regardait les autres Évêques que comme ses inférieurs et ses vicaires. Saint Grégoire lui donna cette interprétation, et comme tel le condamna. Il est vrai que le Patriarche ne lui prêtait pas une signification si étendue; mais il était toujours condamnable de s'attribuer un titre nouveau et fastueux. Le Saint lui en fit parler par son nonce à Constantinople, et lui écrivit même plusieurs lettres à ce sujet. Ces moyens ne lui ayant pas réussi, il employa la force de l'exemple, et ne prit que des titres simples et conformes aux règles de l'humilité chrétienne. Une telle conduite ajouta encore à la haute idée qu'on avait conçue de lui et de son éminente sainteté. De toutes parts les fidèles s'adressaient à lui comme à un oracle, pour avoir l'éclaircissement de leurs doutes et la solution de leurs difficultés.

Entre les personnes qui le consultèrent sur leurs peines intérieures, fut une dame nommée Grégoria, attachée à l'impératrice. Elle était dévorée de scrupules par rapport à ses péchés, quoiqu'elle en eût fait une confession exacte et sincère; elle écrivit donc au Saint pour lui exposer l'état de son âme, et lui

Digitized by Google

manda que ses inquiétudes ne prendraient fin que quand il lui aurait assuré qu'il savait par révélation que tous ses péchés lui étaient remis. Grégoire lui fit une réponse telle qu'on devait l'attendre d'un homme consommé dans la connaissance des voies de Dieu. « Vous me demandez, disait-il, une chose qui est tout à la fois difficile et inutile : difficile, parce que je suis indigne d'avoir des révélations; inutile, parce que vous ne devez point être sans inquiétude de vos péchés jusqu'à la fin de votre vie, c'est-à-dire jusqu'au temps où vous ne pourrez plus pleurer. Vous devez toujours trembler pour eux, et les expier sans cesse par vos larmes. Paul avait été enlevé jusqu'au troisième Ciel ; il craignait cependant d'être du nombre des réprouvés... La sécurité est la mère de la négligence. »

Saint Grégoire exécuta en 596 le projet qu'il avait formé depuis longtemps d'envoyer en Angleterre des prédicateurs évangéliques. Il mit à la tête de cette mission Augustin, prieur du monastère de Saint-André. Il ne pouvait faire un meilleur choix, comme l'évènement le montra. Les conversions furent innombrables; mais nous n'entrerons point ici dans le détail de toutes les merveilles qui accompagnèrent les travaux apostoliques des saints missionnaires; nous nous réservons à en parler plus au long dans la Vie de saint Augustin.

Cependant la santé de saint Grégoire s'affaiblissait de jour en jour. Cela ne l'empêchait pas de travailler de toutes ses forces à procurer la gloire de Dieu et à ménager une paix solide avec les Lombards; mais il eut bientôt la douleur de voir l'empire livré à la confusion et devenir la proie d'un usurpateur.

L'empereur Maurice avait été obligé de faire une paix honteuse avec les Avares, peuple originaire de Scythie, et alors établi sur les bords du Danube. Les vainqueurs lui ayant offert les prisonniers qu'ils avaient faits pour une rançon très-modique, il ne rougit pas de la leur refuser. Ce refus inhumain mit les barbares en fureur, et leur inspira l'affreux dessein de faire passer tous les prisonniers au fil de l'épée, ce qu'ils exécutèrent. L'empereur, déchiré de remords, distribua d'abondantes aumônes, et fit prier dans toutes les églises pour obtenir le pardon

Digitized by Google

de son crime; mais il ne se corrigea point de l'avarice qui en avait été la cause et le principe. Ce fut en 602 qu'il tomba dans le précipice qui se creusait depuis longtemps sous ses pieds. Il avait ordonné à son armée de prendre ses quartiers d'hiver dans le pays ennemi, et d'y subsister de pillage, sans recevoir la paye ordinaire. Les troupes se révoltèrent d'être traitées si rudement, mirent à leur tête un officier nommé Phocas, et s'avancèrent vers Constantinople, où elles le couronnèrent empereur. Maurice prit la fuite; mais il fut arrêté par les rebelles avec sa famille. On égorgea ses enfants en sa présence, auprès de Chalcédoine. S'étant aperçu que la nourrice en voulait sauver un en mettant le sien à la place, il l'en reprit sévèrement, et montra son fils aux bourreaux. Pendant cet horrible massacre, il recueillait tout ce que la religion peut inspirer de force et de courage. Il répéta plusieurs fois ces paroles du Prophète : *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est plein d'équité.* Enfin, après avoir reçu autant de coups mortels qu'il en avait vu porter à ses enfants, il s'inclina sous la main du bourreau, et eut la tête tranchée. Il avait régné vingt ans et trois mois. Sa femme Constantine et ses trois filles furent aussi immolées à la cruauté du tyran. On a dit du bien et du mal de l'empereur Maurice, parce qu'il ternit par de grands vices l'éclat des vertus qu'il avait.

Phocas ne fut pas plus tôt monté sur le trône, qu'il envoya à Rome son portrait et celui de sa femme Léontia; ils y furent reçus tous deux avec les acclamations ordinaires. Saint Grégoire crut que les circonstances lui rendaient permis un compliment de félicitation; il écrivit donc au nouvel empereur une lettre, où, après quelques félicitations sur son avènement à la couronne, il l'exhortait à mettre fin aux injustices et à faire régner parmi ses sujets la liberté et la paix. Il n'avait garde d'approuver la conduite que l'usurpateur avait tenue; il le regardait au contraire comme un autre Jéhu, dont Dieu se servait pour punir les péchés de son peuple; mais le bien général de l'Italie exigeait qu'il ménageât Phocas et qu'il n'aigrît pas un homme revêtu de la souveraine puissance. Quant aux expressions de sa lettre, qui

Digitized by Google

attaquent la mémoire de Maurice, elles ne tombent que sur des choses vraiment condamnables; on doit d'ailleurs les regarder comme un avis tacite donné à Phocas, de ne pas commettre les fautes reprochées à son prédécesseur.

Le reste de la vie de saint Grégoire ne fut plus qu'un tissu d'infirmités, qu'une application continuelle aux affaires de l'Église augmentait encore. Il mourut le 12 mars 604, vers la soixante-quatrième année de son âge. Il avait siégé treize ans six mois dix jours. Avant sa mort, il donna plusieurs fonds de terre pour entretenir le luminaire de l'église de Saint-Paul. On a conservé longtemps son pallium, sa ceinture et le reliquaire qu'il portait à son cou [1]. Sa mémoire est en grande vénération parmi les Grecs et les Latins. On garde ses reliques dans l'église du Vatican.

Le Concile du Clif ou Cloveshove, tenu en 747, sous l'archevêque Cuthbert, ordonna à tous les monastères d'Angleterre de fêter le jour auquel l'Eglise honore saint Grégoire. La fête devint d'obligation pour tout le royaume, en vertu d'une ordonnance portée en 1222 par le Concile d'Oxford, et cette ordonnance a été observée jusqu'à la prétendue réforme [2]. (GODESCARD.)

[1] Le portrait de saint Grégoire, ainsi que ceux de son père et de sa mère, se voyaient encore au monastère de Saint-André du temps de Jean Diacre, qui les décrit exactement. Les antiquaires liront avec plaisir les notes curieuses d'Ange Rocca et des Bénédictins, tant sur les portraits dont nous venons de parler que sur les donations faites à l'Eglise par le Saint.

[2] Saint Grégoire avait formé une petite bibliothèque pour saint Augustin, Apôtre de l'Angleterre, et ce dernier la mit dans son monastère de Cantorbéry. Il en reste encore un livre des Evangiles, qui est dans la bibliothèque bodléienne à Londres; il y en a aussi un exemplaire dans la bibliothèque du *Corpus Christi*, à Cambridge. Les autres livres que saint Grégoire avait donnés à saint Augustin étaient des psautiers, le *Pastoral*, le *Passionarium Sanctorum*, etc. Voyez le catalogue des manuscrits saxons par M Wanley, à la fin du *Thesaurus* du docteur Hickes, p. 172.

On gardait aussi autrefois dans le monastère de Cantorbéry, des ornements précieux, des vases, des reliques et un pallium, que saint Grégoire avait donnés à saint Augustin. On voit encore dans la bibliothèque harléienne, à Londres, l'inventaire manuscrit de tous ces effets, qui avait été fait par Thomas Elmham sous le règne de Henri V. Il a été publié par la savante dame Elstob, à la fin d'un panégyrique de saint Grégoire en langue saxonne.

Digitized by Google

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

Saint Grégoire réforma le *Sacramentaire* c'est-à-dire le Missel et le Rituel de l'Église romaine. Il est parlé dans les lettres des Papes saint Innocent I^er^, saint Célestin I^er^ et saint Léon, d'un Ordinaire de la Messe telle qu'on la disait à Rome. Cet Ordinaire ne diffère point, pour le fond, de celui dont on se sert aujourd'hui; les changements qui ont été faits à certaines prières sont purement accidentels, et ne touchent point à la substance. Le Pape Gélase revit la liturgie en 490, et son véritable Sacramentaire fut publié à Rome par Tommasi en 1680. Il y est parlé de l'adoration de la Croix au vendredi saint, de la bénédiction solennelle des saintes huiles, des cérémonies du Baptême, de l'invocation des Saints et de la vénération de leurs reliques, de l'eau bénite, des Messes votives pour les voyageurs, les malades et les morts, de celles qu'on disait aux fêtes des Saints, etc. Le Sacramentaire de saint Grégoire ne diffère de celui du Pape Gélase que dans quelques collectes ou prières. C'est par cet ouvrage de notre Saint, ainsi que par son *Antiphonaire* et son *Responsaire,* qu'on voit la conformité qu'il y a entre l'office ecclésiastique d'aujourd'hui et celui des premiers temps. Les mêmes cérémonies et les mêmes bénédictions se trouvent dans les constitutions apostoliques et dans les plus anciennes liturgies. C'est dans ces sources que Grabe, Hickes, etc., ont puisé de quoi former leurs nouvelles liturgies, qui se rapprochent assez de celle qu'on suit présentement dans l'Église romaine. Dom Ménard publia, en 642, le Sacramentaire de saint Grégoire avec des notes savantes et curieuses.

Nous allons donner de suite la notice des autres ouvrages de saint Grégoire, qui sont : 1° les *Morales sur Job,* lesquelles furent composées à Constantinople vers l'an 582. Nous avons fait connaître cet ouvrage dans la vie du Saint, ainsi que le *Pastoral* et les *Homélies* sur le Prophète Ezéchiel et sur les Évangiles. Le *Pastoral* est divisé en quatre parties, dont la première traite des dispositions requises dans un homme appelé à l'épiscopat; la seconde, des devoirs d'un pasteur; la troisième, de l'instruction

Digitized by Google

qu'il doit à son troupeau; la quatrième, de la nécessité où il est de veiller sur son propre cœur.

2° Quatre livres de *Dialogues* entre le Saint et un de ses disciples, nommé Pierre. Saint Grégoire y rapporte, d'après le témoignage de personnes dignes de foi, plusieurs miracles arrivés de son temps. Son style y est moins élevé que dans ses autres écrits. Voyez la préface de dom Denys de Sainte-Marthe.

3° Un grand nombre de *Lettres,* divisées en quatorze livres, sans parler d'un appendice aux mêmes *Lettres*. Elles forment un recueil très-intéressant.

4° Une excellente *Exposition du Cantique des cantiques*. Elle est sûrement du saint Docteur. (Voyez Ceillier, t. XVII, p. 350.) Il ne paraît pas certain que saint Grégoire soit l'auteur du *Commentaire sur les sept Psaumes de la pénitence*.

5° On a sous le nom de saint Grégoire diverses compilations extraites de ses ouvrages par Claude, abbé de Classe, son disciple, par Patérius, notaire, et par un moine de Tournai qui vivait dans le XII^e^ siècle.

Les Églises chrétiennes ont toujours fait une estime singulière des écrits de saint Grégoire. On y trouve de quoi confondre plusieurs hérétiques, et une très-belle exposition des vérités et des maximes de l'Évangile. On y rencontre quelquefois des allégories trop recherchées; mais c'était le goût du siècle. Le Saint s'embarrassait peu des grâces du discours : c'est ce qui fait que son style n'est pas toujours pur et correct.

SAINT PIERRE LE CHAMBELLAN,

MARTYR.

Dioclétien avait un chambellan qui s'appelait Pierre et qui était Chrétien, sans que ce prince le sût. Or, comme Pierre condamnait tout haut les supplices cruels qu'on faisait subir aux Saints, Dioclétien le fit comparaître devant lui, et, sans l'interroger, il lui intima l'ordre d'aller sacrifier aux dieux de l'empire. Pierre refusa courageusement. L'empereur philosophe ayant prescrit quels châtiments ce rebelle devait subir, on le dé-

Digitized by Google

pouilla de ses habits, on le suspendit en l'air, puis on le laissa retomber sur le pavé. Quand on l'eut brisé ainsi, on le roua de coups de bâton, puis on répandit sur ses plaies du sel et du vinaigre. Le Martyr souffrait, mais il demeurait inébranlable. Il y avait là un grand brasier, préparé pour intimider les Chrétiens; on y apporta un gril, sur lequel on étendit le corps tout meurtri du patient. L'ordre était donné de ne brûler à la fois qu'une partie de ce corps et de le retirer du gril, puis après quelque relache de l'y remettre à plusieurs reprises. On voulait retarder sa mort pour lui donner le besoin d'implorer sa grâce, ce qui n'eut pas lieu ; car, après de longues heures de tortures, le Chrétien se trouvait aussi ferme qu'avant le supplice, et il remporta généreuse-les palmes du martyre le 12 mars de l'an 303.

SAINT EUGÈNE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Eugène était jeune; enfant d'honnête famille, il était Chrétien, et pourtant il servait l'empereur Dioclétien. Mais l'empereur ignorait qu'il eût autour de lui des serviteurs du vrai Dieu.

Lorsque Eugène apprit qu'on livrait aux tortionnaires Pierre le Chambellan, il tomba à genoux et pria de tout son cœur ce Dieu qu'il aimait de le maintenir s'il chancelait. Comme il priait ainsi, on l'appela, et une heure après, il était en sûreté dans les Cieux.

Saint Quirin, saint Mygdone, saint Marius, saint Smaragde, saint Maréas et saint Rugin, tous les six de Nicomédie, et tous pages aussi de Dioclétien, comme Eugène, souffrirent, dit-on, le martyre avec lui le même jour, 12 mars 303, attendu que comme lui ils étaient Chrétiens.

SAINT EGDUNE,

MARTYR.

Egdune, prêtre de Nicomédie, fut une des premières victimes de la persécution de Dioclétien, qui se réveilla dans cette ville en 303. Comme les flatteries et les menaces glissaient sur lui sans ébranler sa foi, Dioclétien le condamna à mourir par un supplice

Digitized by Google

atroce, qu'il prescrivit lui-même. On le pendit par les pieds, la tête en bas, au-dessus d'un feu de bois mouillé, et la fumée l'étouffa odieusement. On l'honore le 12 mars.

SAINT MAXIMILIEN,

MARTYR.

Le 4e des ides de mars[1], sous le consulat de Tuscus et d'Anulinus, à Thébeste, en Numidie, Maximilien ayant été présenté au proconsul Dion par Fabius Victor, commissaire des guerres en Afrique, Pompéianus, procureur de l'empereur dit : « Le commissaire Fabius, et Valérien, son collègue, préposés par César à l'enrôlement des nouveaux soldats, ont amené ici Maximilien, fils de Victor, et le présentent pour être enrôlé. Et comme il me paraît tel que les ordonnances le veulent, je requiers qu'il soit présentement mesuré. » Le proconsul, regardant Maximilien, lui dit : « Comment vous appelle-t-on? » Maximilien répondit : « Pourquoi voulez-vous savoir mon nom? Je vous déclare que je ne prétends point m'enrôler, parce que je suis Chrétien. » Le proconsul répliqua : « N'importe, qu'on ne laisse pas de voir s'il est de taille requise. » Et pendant qu'on le mesurait, il continuait à protester contre la violence qu'on lui faisait : « Que sert tout cela : je vous dis que je ne saurais prendre parti dans les troupes de vos Césars, et la raison, c'est que je suis Chrétien. » Le proconsul : « Qu'on le mesure. » Et après qu'il eut été mesuré, un officier dit : « Il a cinq pieds dix pouces[2]. » Le proconsul dit à l'officier : « Qu'on le marque. » Et Maximilien ne le voulant pas souffrir : « Non, dit-il, non, je ne le permettrai jamais. Je ne veux, ni ne puis faire ce que vous voulez. » Le proconsul lui dit : « Mon ami, crois-moi, résous-toi à marcher, si tu veux conserver ta vie. » Maximilien répondit : « Je ne marcherai point, quand vous me devriez faire assommer. Je ne serai jamais soldat de l'empereur, l'étant déjà de mon Dieu. » Le proconsul : « Qui te met cela en tête? » Maximilien : « Ma raison, et Celui qui m'a appelé à la foi. » Le proconsul, s'adressant à Victor, père du Martyr,

[1] Le 12 mars 295.

[2] Pedes quinque uncia decem.

Digitized by Google

lui dit : « Donnez un bon conseil à votre fils. » Le père répondit : « Il sait ce qu'il doit faire et ce qui lui est plus avantageux; il a son conseil. » Le proconsul à Maximilien : « Enrôle-toi, et reçois la marque du prince[1]. » Maximilien : « Je ne m'enrôlerai point, et je ne recevrai point la marque du prince: je porte déjà celle de Jésus-Christ, mon Dieu et mon maître. » Le proconsul : « Je t'enverrai à ton Jésus-Christ. » Maximilien : « Plût à Dieu que ce fût tout à l'heure : c'est le plus grand bonheur qui puisse m'arriver. » Le proconsul dit à un officier : « Qu'on le marque, et qu'on lui mette le collier. » Maximilien : « Je ne le souffrirai point; je ne puis me résoudre à porter les marques de la milice du siècle, et si on me les met par force, je les romprai aussitôt. Je suis Chrétien; il ne m'est pas permis de recevoir un collier aux chiffres de l'empereur, après avoir reçu la marque honorable et le signe salutaire de Jésus-Christ, mon Seigneur et le Fils du Dieu vivant. Mais vous ne le connaissez pas, et toutefois il a souffert la mort pour vous et pour moi. C'est lui que nous servons, nous autres Chrétiens; c'est à lui que nous nous attachons, comme à l'auteur de notre salut et de notre bonheur éternel. » Le proconsul : « De crainte plûtôt de t'attirer quelque malheur, enrôle-toi. » Maximilien : « Il ne m'en arrivera aucun, et je ne m'enrôlerai point. Je vous l'ai déjà dit, le Dieu que je sers a pris mon nom, et je ne saurais plus m'engager à un autre. » Le proconsul : « Considère, mon ami, que tu es dans la fleur de ta jeunesse, et que rien ne sied mieux à un jeune homme que de porter les armes pour son prince et pour sa patrie. » Maximilien : « Je les porte pour mon Dieu; je vous le répète encore, je suis Chrétien et soldat de Jésus-Christ. Je ne puis l'être de l'empereur. » Le proconsul : « Mais il y a des Chrétiens dans les troupes; il y en a dans les compagnies des gardes, et ils se font même distinguer par leur courage, leur attachement et leur fidélité. » Maximilien : « Ils savent ce qui leur est propre; pour moi, je ne vous puis dire autre chose, sinon que je suis Chrétien comme eux, et que cependant

[1] On imprimait sur la main du soldat le nom de l'empereur, et on lui mettait un collier de plomb ou un bracelet, sur lesquels le nom et la devise du Prince étaient gravés.

Digitized by Google

je ne veux point être d'une profession où je puisse offenser Dieu. » Le proconsul : « Mais quel mal font ceux qui vont à la guerre? » Maximilien : « Vous ne le savez que trop. » Le proconsul : « C'est perdre le temps en discours superflus. Il faut ou que tu marches, ou que tu meures. » Maximilien : « Je ne marcherai pas, et je ne mourrai point. Car, bien que je quitte la terre, mon âme vivra dans le Ciel avec Jésus-Christ, mon bon Maître. »

Le proconsul, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit de Maximilien, prononça contre lui la sentence de mort, et le greffier en fit la lecture en ces termes : « Nous condamnons Maximilien à perdre la tête, pour avoir refusé avec mépris et opiniâtreté de prêter le serment de soldat. » Ce généreux Martyr n'était âgé que de vingt-un ans trois mois et dix-huit jours.

Comme on le conduisait au supplice, il disait aux Chrétiens qu'il rencontrait : « Mes chers frères, que le plus ardent de vos désirs soit d'arriver promptement au terme où je me trouve; soupirez de tout votre cœur après ce moment bienheureux, qui vous doit faire jouir de la vue de notre Dieu, et ne cessez point de prier que vous n'ayez obtenu de sa bonté une couronne pareille à celle que je vais recevoir. » Et se tournant vers son père, il lui dit avec un visage gai : « Je vous prie, mon père, de donner mon habit neuf à cet honnête homme qui va me couper la tête, cet habit que vous m'aviez fait faire pour aller à l'armée. Ainsi puissiez-vous, après avoir reçu pour cette bonne œuvre le centuple sur la terre, être bientôt réuni dans le Ciel à votre fils, pour louer ensemble et bénir éternellement le Dieu de gloire qui y règne. » En achevant ces mots, il recut le coup qui mit fin à sa vie. Une femme de qualité, nommée Pompéiana, obtint avec peine du proconsul le corps du Martyr; et après l'avoir gardé quelque temps dans son logis, elle le fit conduire à Carthage, où elle lui éleva un petit tombeau près de celui de saint Cyprien, tout à côté du palais. Elle y fut enterrée elle-même, étant morte au bout de treize jours. Cependant Victor, père de Maximilien, après avoir vu mourir son fils, s'en retourna chez lui, rendant à Dieu mille actions de grâces de ce qu'il avait bien voulu recevoir de

Digitized by Google

sa main cette chère et précieuse victime, en attendant qu'il pût s'offrir lui-même : ce qui arriva peu de temps après.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT PAUL AURÉLIEN,

ÉVÊQUE DE LÉON.

Sorti d'une illustre maison de la Cornouaille, saint Paul était le disciple du célèbre Iltut. Il se retira à seize ans dans un désert appartenant à sa famille. Il y bâtit un oratoire et une cellule, où il retraça longtemps les austérités des premiers anachorètes.

Élevé au sacerdoce à l'âge canonique, il dirigea dans la perfection douze autres prêtres logés près de lui. Bientôt il alla à leur tête évangéliser la famille et les États de Marc, qui l'en pria et fut la première conquête du saint orateur. Les discours, la conduite et les miracles de saint Paul attiraient à Dieu tous les habitants. Les peuples, ravis de ses vertus, le voulaient pour évêque. L'humble fils de Porphius s'enfuit dans l'Armorique vers l'an 512.

Il descendit à l'île de Molène, avec ses douze disciples, des parents, des amis et quelques serviteurs, et se fixa près d'une fontaine, à l'endroit qu'on appelle Lampaul. Là, caché aux yeux des hommes, il menait une vie angélique. Le pain et l'eau étaient sa nourriture ordinaire; il y joignait un peu de poisson aux grandes fêtes.

Touché du déplorable sort des Occismes, encore idolâtres et barbares, il leur porta le flambeau de la foi. Son zèle eut le plus grand succès. Le gouverneur de la côte était Withur, comte religieux, qui reconnut Paul, son parent. Il fit connaître au roi Childebert le bien immense que faisait cet envoyé du Ciel, et demanda qu'il fût élevé à l'épiscopat. Il chargea le Saint de porter la lettre, lui faisant croire qu'il s'agissait d'une affaire toute dans les intérêts du gouverneur. N'écoutant que sa charité et sa reconnaissance envers ce seigneur, qui lui avait donné sa demeure et ses possessions de l'île de Batz pour y construire un monastère, et s'était retiré à Occismor, Paul se rendit auprès du monarque français, et, malgré ses représentations, fut sacré

Digitized by Google

évêque de la ville qui a pris son nom, mais dont le siége épiscopal date de plus loin.

Le nouveau Prélat ne pensa plus qu'à remplir ses fonctions, et Dieu bénit tellement ses travaux qu'il extirpa de son diocèse toutes les superstitions du paganisme.

Comme il soupirait avec ardeur après la solitude, il se déchargea de l'épiscopat successivement sur deux de ses disciples, qui ne vécurent plus chacun qu'un an. Le Saint, réclamé par toutes ses ouailles, reprit la houlette, fit éclater un zèle et une sagesse extraordinaire; mais, sentant ses forces épuisées après quelques mois, il sacra Cétomérin, qu'il choisit pour successeur, et se retira dans son couvent de Batz. Il y passa ses dernières années, donnant l'exemple de la régularité, et mourut le 12 mars 573, à l'âge de cent deux ans. L'unique fontaine de l'île lui est due.

LES COMPAGNONS DE SAINT PAUL DE LÉON.

En 507, saint Paul, comme nous venons de le dire, se retira avec douze de ses disciples dans une solitude de la province dite Penn-Ochen. Il y bâtit une chapelle et treize logettes, un peu distantes les unes des autres, où ils menèrent une vie qui édifia la contrée. Vêtus simplement, ne buvant que de l'eau, ils ne mangeaient que du pain avec un peu de sel. Le dimanche, ils prenaient ensemble un peu de légumes et de poisson.

En 514, ils furent tous ordonnés prêtres par l'Évêque de Winchester.

Le roi Marc les chargea d'évangéliser son peuple. En deux ans, les quatre provinces du monarque furent converties. Les missionnaires, se dérobant aux honneurs, s'embarquèrent alors, visitèrent une fervente communauté, que dirigeait la sœur de saint Paul, leur chef, avec lequel ils vinrent, en 517, aborder à l'île d'Ouessant. Ils y bâtirent une chapelle et treize cellules de gazon, couvertes en chaume, et y vécurent six mois. Dieu leur commanda par un Ange de se rembarquer et de chercher une autre retraite. Ils vinrent au havre de Kernic, en Plounevez, d'où ils passèrent dans l'île de Batz, qu'un dragon désolait. Le

Digitized by Google

comte Vithur leur demanda de l'en chasser. Ils passèrent la nuit en prière, et le lendemain saint Paul força le monstre à se précipiter dans la mer, au lieu appelé l'Abîme-du-Serpent.

Le comte donna son palais à saint Paul, qui le convertit en monastère; et, chargé d'une mission importante, il se rendit à Paris, avec deux de ses Frères. Il y fut sacré évêque de Léon. Entré dans son diocèse, il le divisa en trois archidiaconés, rétablit les monastères détruits par les Saxons, en fonda de nouveaux : un dans la paroisse de Kerlouan, nommé Ker-Paul, un autre en Plougard, nommé Monster-Paul, et celui de Lan-Paul. Il en tirait des prêtres savants et pieux pour en faire les pasteurs de ses peuples.

Il fit saint Guereoch son grand-vicaire, pourvut ses douze prêtres des principales dignités et des canonicats de sa cathédrale. Il résigna son évêché à son neveu saint Joana, qui était venu le rejoindre.

Le nouveau Prélat mourut un an après. Saint Paul lui substitua Tiernomail, chanoine de Léon. Celui-ci étant mort, Paul le remplaça et se démit bientôt en faveur de Cétomérin, un de ses douze disciples. Ce dernier Prélat assista à la mort de son maître avec les autres enfants spirituels du vénérable vieillard. Après l'avoir imité sur la terre, ils l'ont rejoint au Ciel.

SAINT THÉOPHANE,

ABBÉ.

Théophane était fils d'Isaac, gouverneur des îles de l'Archipel. Son père, en mourant, nomma l'empereur Constantin Copronyme pour être son tuteur. Comme il n'avait encore que trois ans, il était à craindre que Constantin ne le fît élever dans les erreurs des iconoclastes, qu'il favorisait de tout son pouvoir. Heureusement la foi du jeune Théophane ne reçut aucune atteinte, par les soins d'un domestique fidèle, qui lui inspira de bonne heure les sentiments d'une piété solide et une vive horreur de toute doctrine improuvée par l'Église catholique. Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, il se rendit aux sollicitations de ses amis, qui le pressaient de se marier; mais le jour même de

Digitized by Google

ses noces, se trouvant seul avec son épouse, il lui tint des discours si touchants sur la brièveté de la vie, sur le néant des choses de la terre, sur la crainte des jugements de Dieu, qu'il fit passer dans son cœur un ardent désir de se consacrer sans réserve au service du Seigneur : elle s'engagea même par vœu à vivre avec son mari dans une continence perpétuelle. Quelque temps après, elle quitta entièrement le siècle, et embrassa l'état monastique.

Quant à Théophane, il fonda deux monastères dans la Mysie, et se chargea de la conduite de l'un des deux [1]. Il y vécut comme un homme parfaitement mort au monde et à lui-même, uniquement occupé des exercices de la pénitence et de la prière. Il parut avec éclat au second Concile de Nicée en 787. Tous les Pères de l'assemblée ne purent s'empêcher d'admirer la simplicité, la modestie et l'humilité d'un homme qu'ils savaient avoir occupé dans le monde une place si distinguée; ils lui donnèrent des marques de leur vénération, qui s'accrut encore lorsqu'ils l'entendirent parler sur le culte des images avec autant de force que de dignité.

Après la clôture du Concile, le Saint retourna dans son monastère, et y reprit ses exercices avec une ferveur toute nouvelle. Jamais il ne quittait le cilice; une natte lui servait de lit, et une pierre de chevet; du pain bis et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Sa santé se dérangea considérablement à l'âge de cinquante ans, et il ressentit des douleurs fort aiguës de la pierre et d'une colique néphrétique. Ses infirmités presque continuelles se changèrent par sa patience en une source de mérites.

Léon l'Arménien étant parvenu à l'empire, renouvela en 814 la persécution contre l'Église catholique, et proscrivit les saintes images, dont le culte avait été rétabli sous le règne de Constantin et d'Irène. Ce prince eût bien voulu attirer dans son parti Théophane, qu'il savait être extrêmement considéré parmi les orthodoxes; il mit donc tout en œuvre pour le gagner. Le Saint ne donna point dans le piége qu'on lui tendait; il se rendit pourtant à Constantinople, pour obéir à l'empereur, qui l'y mandait. Quand il fut arrivé, on lui remit de la part de Léon un billet

[1] Près de la Propontide. On l'appelat *Mégal-Agre*, c'est-à-dire *Grand-Champ*, du lieu où il était bâti.

Digitized by Google

conçu en ces termes : « Vos dispositions pacifiques me donnent lieu de croire que vous êtes venu ici dans le dessein de confirmer, par votre suffrage, mes sentiments sur la matière en question; ce sera là le moyen de mériter ma faveur et d'obtenir pour vous, pour vos parents et pour votre monastère, toutes les grâces qu'il est au pouvoir d'un empereur d'accorder. Si, au contraire, vous refusez d'entrer dans mes vues, sachez que vous encourrez mon indignation, et que vous en sentirez tout le poids, vous et vos amis. »

Théophane, qui était entièrement détaché des biens du monde, ne fut ni ébloui par les promesses de l'empereur, ni intimidé par ses menaces; il lui fit cette généreuse réponse : « Âgé et infirme comme je suis, je n'ai garde d'ambitionner les choses que j'ai méprisées pour Jésus-Christ dans ma jeunesse, lorsqu'il m'était facile d'en jouir au milieu du monde. Quant à mon monastère et à mes amis, je remets leur sort entre les mains de Dieu. Au reste, si vous croyez m'épouvanter par vos menaces, comme on épouvante un enfant avec des verges, vous vous trompez : car quoique je n'aie pas la force de marcher et que je sois sujet à plusieurs autres infirmités corporelles, j'espère que Jésus-Christ me donnera le courage de souffrir, pour la défense de sa cause, tous les supplices auxquels vous pourrez me condamner. »

L'empereur, qui ne s'attendait point à une semblable réponse, en fut déconcerté. Il ne perdit pourtant point encore toute espérance. Il chargea plusieurs personnes de parler au Saint et de faire tous leurs efforts pour l'amener à son but; mais ce moyen n'eut pas plus de succès que le précédent. L'empereur entra alors dans une grande colère, et ordonna que Théophane fût renfermé dans un cachot. Le Saint y resta deux ans, privé des choses les plus nécessaires à la vie, malgré le triste état de sa santé qui dépérissait de jour en jour; on eut même la barbarie de décharger sur son corps jusqu'à trois cents coups de fouet. Enfin, on le tira du cachot en 818; mais ce fut pour l'exiler dans l'île de Samothrace. Il mourut dix-sept jours après y être arrivé, le 12 du mois de mars. Il s'est opéré plusieurs guérisons miraculeuses par la vertu de ses reliques.

Digitized by Google

Voyez sa Vie, écrite par un auteur contemporain, et les notes que les PP. Goat et Combéfis, de l'Ordre de Saint-Dominique, ont faites sur les ouvrages du Saint, imprimés à Paris en 1654[1].

(GODESCARD.)

SAINT ELFÉGE,

ÉVÊQUE DE WINCHESTER.

Elfége, né d'une des plus grandes familles de l'Angleterre, était parent de saint Dunstan, qui vivait à la cour, et malgré ses bonnes mœurs et sa probité, paraissait aimer le monde. Il est vrai qu'il était jeune et qu'il manquait d'expérience. Elfége, voyant en lui une âme pure, l'engageait à se donner à Dieu. Mais Dunstan trouvait qu'il était dur d'immoler sa liberté. Cependant il eut une maladie assez grave qui le fit réfléchir; et grâce aux prières qu'Elfége faisait pour lui, en recouvrant la santé, Dunstan se consacra à Marie et entra dans les Ordres. On sait combien il y brilla.

On raconte que saint Elfége eut le don des miracles et le don de prophéties. Des malades dont on désespérait lui durent le retour à la santé, et Guillaume de Malmesbury cite plusieurs de ses prophéties qui ont eu leur accomplissement.

Ce Saint fut élevé sur le siége de Winchester. Il gouverna son diocèse en y faisant revivre l'esprit de foi et la sainteté des mœurs. Dieu le rappela à lui le 12 mars 953.

[1] Nous avons de saint Théophane une *Chronographie* ou abrégé d'histoire depuis l'an 284, où finissait Georges le Syncelle, jusqu'à l'an 813. Le style n'en est pas assez poli : ce qui vient sans doute de ce que les infirmités et la prison du Saint ne lui permirent pas de le retoucher. Théophane était intime ami de Georges, syncelle ou secrétaire du patriarche saint Taraise. (On appelait syncelle, celui des clercs qui demeurait dans la chambre de l'Évêque pour lui rendre les services les plus secrets et pour être témoin de sa conduite.) Georges, aussi recommandable par sa vertu que par son érudition, mourut vers l'an 800. Il a laissé une *Chronographie* ou abrégé d'histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à l'an 284. On y trouve des fragments précieux, tirés de Manéthon, de Jules Africain, d'Eusèbe et d'autres anciens auteurs.

Digitized by Google

SAINT ROLLAND,

ÉVÊQUE DE DOL.

Rolland était moine au mont Saint-Michel et n'ambitionnait là que le bonheur de servir Dieu, quand son mérite, sa sainteté et ses vertus le signalèrent si vivement qu'il fut élu évêque de Dol, alors l'un des siéges de la Bretagne. En apprenant cette nouvelle, se défiant de lui-même, il fit le voyage de Rome, où il voulait honorer les reliques des saints Apôtres et se soumettre à la décision du saint Pape Urbain II. L'éminent Vicaire de Jésus-Christ approuva l'élection, et on dit même qu'il lui donna le *pallium*. Le vertueux Pasteur prit donc possession de son siége, où il se montra grandement zélé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il assista au Concile de Saintes de 1096 et au Concile de Bordeaux de 1098. Dévoué constamment à la cause de la religion, il gouverna heureusement son diocèse et mourut de la mort des Saints le 12 mars de l'an 1107.

SAINT BERNARD DE PADOUE,

ÉVÊQUE.

Ce Saint est ainsi désigné parce qu'il était chapelain du prince de Padoue, vers la fin du XI^e^ siècle. Ses excellentes qualités, sa piété et sa science le firent élire évêque d'une ville dont le premier il occupa le siége. Les Italiens appellent cette ville Caléni, qui est l'ancien Calès d'Horace, d'autres la nomment Carinola dans la terre de Labour, mais il est reconnu que cette ville était Calvi. Il dirigea heureusement et saintement son clergé et ses ouailles, et mourut très-vénéré en 1109. Son corps est honoré à Padoue, qui l'a réclamé.

SAINTE JUSTINE,

VIERGE RECLUSE.

Justine, née à Arezzo, en Italie, dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle, avait treize ans lorsqu'elle entra dans le monastère bénédictin de Saint-Marc. On rapporte qu'au moment où elle reçut l'habit, on vit une colombe blanche battre des ailes au-

Digitized by Google

dessus de sa tête. Elle mena là, pendant quatre ans, une vie admirable. Mais au bout de ces quatre ans, les Bénédictines, inquiétées par des bandes de voleurs, se retirèrent au monastère de Tous-les-Saints. Après y avoir passé plusieurs années dans les prières et les saintes œuvres, Justine obtint la permission de se retirer dans une petite cellule voisine de Civitella. Cette cellule était occupée par une pieuse recluse nommée Lucie, et elle était si étroite qu'il y avait à peine la place pour deux. De plus, Lucie était malade.

Justine ne s'en troubla pas, et pendant plus d'une année elle s'occupa nuit et jour de sa compagne, qui remerciait Dieu de lui avoir envoyé ce secours. Lucie s'en alla au Ciel, et Justine, restée seule, fut dès lors tourmentée d'apparitions diaboliques, qui semblaient vouloir la dévorer sous des formes de loups. Dieu lui envoya une autre épreuve. Elle perdit la vue; et dès lors, recueillie par les bonnes religieuses, elle ne cessa plus de prier et de rechercher les mortifications austères. On rapporte qu'elle, aveugle, rendit la vue à une petite fille qui avait cette dure infirmité; et on raconte que pendant qu'elle priait, on vit souvent jaillir de sa tête des rayons lumineux. Elle mourut doucement en disant : « Seigneur, recevez mon âme, » le 12 mars de l'an 1319.

SAINTE FINE,

VIERGE.

La ville de San-Géminiano, en Toscane, a donné au monde cette épouse de Jésus, ce modèle des souffrances chrétiennes. Élevée dans la piété, Fine ou Joséphine, réputa, dès sa jeunesse la plus tendre, comme de pures bagatelles et de grandes vanités, ce que le monde prise le plus et poursuit avec le plus d'empressement. Elle employa tous ses soins à plaire au Ciel par une dévotion fervente, et se proposa de garder inviolablement toute sa vie la fleur de sa virginité. Cette excellente jeune fille vécut dans la maison paternelle comme dans une cellule de religieuses, domptant sa chair par toute sorte de moyens: jeûnes, abstinences, veilles et macérations. Elle ne sortait jamais, sinon pour aller à

Digitized by Google

l'église ouïr l'office divin, faire ses dévotions ou par une raison de charité. Elle employait son temps au travail des mains, ayant besoin de gagner sa vie, et à la prière, qui était sa seule récréation véritable et qui faisait son bonheur.

Comme elle était douée d'une grande beauté de corps, le Seigneur voulut lui épargner les tentations auxquelles succombent tant de pauvres jeunes filles, par la ruse du démon, la malice des hommes, la faiblesse de la nature. Il lui prépara une longue vie de souffrances, il l'affligea d'une maladie si pénible qu'à peine se pouvait-elle remuer dans son lit : son corps devint tout gâté, ses chairs s'en allaient en pourriture, la vermine remplissait ses ulcères et la rongeait jusqu'aux os. Pendant ce long et dur martyre, jamais la patiente vierge ne perdit courage, jamais on ne l'entendit se plaindre, jamais on ne lui vit d'impatience. Au contraire, elle souffrait avec une incomparable résignation, avec une joie surhumaine, les douleurs les plus vives, appelant ses souffrances des faveurs du Ciel.

Outre ces misères, Fine était d'une grande pauvreté, n'ayant d'autres ressources que les aumônes des âmes charitables; mais on venait souvent la visiter, et Dieu ne la laissa jamais dans le besoin. Elle était très-dévote envers l'auguste Victime de la Croix, qui l'avait appelée en partage de ses souffrances, et envers la Reine des Martyrs, dont elle imitait la résignation sur son calvaire. Après des années de mérites, cette âme crucifiée vit venir la fin de ses peines. Elle reçut avec amour les Sacrements par lesquels l'Église nous prépare au voyage de l'éternité, et rendit son dernier soupir, en terminant sa dernière souffrance, le 12 mars 1253.

Après sa mort, son corps, qui auparavant exhalait une puanteur insupportable, rendit une odeur suave, qui embaumait sa pauvre chaumière. Au moment où on le portait en terre, elle guérit une pauvre infirme qui souffrait d'un mal réputé incurable. Beaucoup de miracles eurent lieu dans la suite à son tombeau : on cite en particulier un enfant ressuscité.

(CHAPIA, curé de Vitel.)

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX DENIS LE CHARTREUX.

Ce Saint naquit à Rickel, dans le diocèse de Liége, près de Saint-Trond. Comme il avait de grandes dispositions pour l'étude, ses parents l'envoyèrent à l'université de Cologne, où il prit ses degrés à l'âge de vingt-deux ans. Il s'appliqua dès lors à la culture des sciences divines et humaines. Il composa une foule d'ouvrages qui déposent de sa vaste érudition, et dont le plus répandu est son *Traité des quatre dernières fins de l'homme*. Il entra en 1423 chez les Chartreux de Ruremonde, où il parvint à une haute perfection. Ses vertus principales étaient l'humilité, l'abnégation, la piété ardente et la charité. Presque toujours absorbé dans la contemplation, sa vie n'était qu'une prière entremêlée de travail. Le cardinal de Case, légat apostolique en Allemagne, l'appela auprès de lui pour profiter de ses lumières dans la direction des affaires ecclésiastiques. Denis obéit, quoique à regret, et parvint à réformer plusieurs monastères d'hommes et de femmes. Il fut le médiateur entre Arnoul, duc de Gueldre, et son indigne fils Adolphe, qui avait pris les armes contre son père. Il mourut de la mort des justes, dans le monastère de Ruremonde, le 12 mars 1471, à l'âge de soixante-neuf ans.

Les martyrologes de la Belgique le nomment tous. Sa fête se célébrait autrefois avec solennité à la Grande-Chartreuse, près de Grenoble, où l'on conservait une partie de ses reliques.

LE VÉNÉRABLE PÈRE CORNEILLE DE LA PIERRE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Cornelis van den Steen, en latin *Cornelius a Lapide*, et en français Corneille de la Pierre, l'un des savants Chrétiens assez nombreux qui font honneur à la Belgique, naquit en 1566, à Boëholt, dans la Campine. Ses parents, fidèles Catholiques, l'élevèrent en l'affermissant dans la foi, dans un temps où les déserteurs de l'Église implantaient une prétendue réforme qui a désolé l'Europe et fait périr plus d'un million de Chrétiens. Dès que cet enfant eut commencé ses études, il entra dans la Compa-

Digitized by Google

gnie de Jésus, qui était déjà l'avant-garde de l'Église. Il étudia profondément les saintes Écritures, et il en produisit de précieux commentaires, qui ont été publiés en dix volumes in-folio et qui ont rendu aux sciences sacrées des services réels. Il professa avec de grands fruits à Louvain et à Rome. Mais sa sainteté était plus grande encore que sa science, pourtant très-vaste; aussi, lorsqu'il mourut à Rome le 12 mars de l'an 1637 (il avait soixante et onze ans), on l'enterra dans un lieu marqué, car on espérait qu'il ne tarderait pas à être béatifié.

LA VÉNÉRABLE SŒUR JOSÉPHINE DE GLATIGNY,

RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Joséphine-Adélaïde Leclerc de Glatigny, religieuse de la Visitation, à Saint-Denis, près Paris, se retira à Saint-Cloud après la suppression des couvents. Elle y continua sans bruit sa vie du cloître et soulagea de tous ses moyens les prêtres courageux qui, au milieu des échafauds dressés pour leur supplice, prodiguaient aux fidèles les secours de leur saint ministère. Elle eut même la charité de cacher dans sa maison un prêtre proscrit. On le sut. Ces bonnes œuvres alors étaient des crimes. Le tribunal révolutionnaire de Paris la fit guillotiner le 12 mars 1794, pour avoir conservé chez elle des écrits fanatiques (lisez chrétiens) et pour avoir recélé un prêtre réfractaire. Elle avait cinquante-sept ans.

PHINÉÈS,

GRAND SACRIFICATEUR.

Fils d'Éléazar et petit fils d'Aaron, Phinées fut le troisième grand-prêtre des Juifs. Il est célèbre dans les saintes Écritures par son zèle pour la gloire de Dieu. Vers l'an 1445 avant Jésus-Christ, les Madianites, qui adoraient Belphégor, ayant envoyé leurs filles dans le camp d'Israël pour faire tomber les Hébreux dans la débauche et l'idolâtrie, et Zambri, l'un d'entre eux, étant entré publiquement dans la tente où l'appelait une Madianite, Phinées les suivit la lance à la main, perça les deux coupables et les tua d'un seul coup. Le Seigneur fut si satisfait de cette action, qu'il arrêta le glaive levé sur les enfants d'Israël, qu'il promit le

Digitized by Google

sacerdoce à Phinées et à sa race, et qu'il ordonna à Moïse d'exterminer les Madianites. Moïse forma sur-le-champ une armée de douze mille hommes, qui, conduits par Phinées, passèrent au fil de l'épée tous ces adorateurs de l'infâme Belphégor. La promesse que Dieu avait faite à Phinées, d'établir la grande sacrificature dans sa famille s'accomplit. Le sacerdoce demeura à sa race pendant trois cent trente-cinq ans, jusqu'à Héli, par lequel elle passa à celle d'Ithamar. Mais cette interruption ne dura pas; le pontificat rentra bientôt dans la maison de Phinées, par Sadoc, à qui Salomon le rendit. Les descendants de ce Pontife en jouirent jusqu'à la ruine du temple, l'espace de mille quatre-vingt-quatre ans.

La mémoire de Phinées est honorée chez les Grecs le 12 mars.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
ET DE SAINT JOSEPH.

Le 12 mars de l'an 1643, Lyon se consacre à Notre-Dame de Fourvière, qui délivre cette ville de la peste.

En Espagne, fête de Notre-Dame de Guadalupé. — L'image de la très-sainte Vierge que l'on honore en ce sanctuaire est un présent du Pape saint Grégoire le Grand à son ami saint Léandre, évêque de Séville. Elle est célèbre par le grand nombre de miracles qu'elle a opérés, aussi bien que par le concours et l'affluence de tous les peuples qui viennent la révérer. Cette sainte image est de bois. Elle est de couleur brune, et si éclatante de majesté, qu'on ne peut la regarder sans se sentir pénétré de respect.

L'empereur Léopold I^er^, étant en de grands dangers, se consacra à saint Joseph, lui et ses États. Ses embarras cessèrent. En reconnaissance, il donna à son fils le nom de Joseph et voua au Saint une statue sur l'une des places de Vienne. Ce fut son fils, l'empereur Joseph I^er^, qui, avec toute sa cour, inaugura ce monument le 19 mars 1709.

Henri de Sanden, jeune homme de dix-huit ans en 1639, éprouva également la puissance de saint Joseph : par un pèle-

Digitized by Google

rinage au sanctuaire de ce Saint à Anvers, il fut délivré de deux pierres dont les médecins n'avaient pu le débarrasser.

Gratien, l'un des historiens de saint Joseph, raconte qu'un religieux du monastère de Notre-Dame de Montsérat, très-dévoué à saint Joseph, s'en revenait à son monastère, occupé de méditer sur les priviléges et la puissance du Saint qu'il honorait spécialement; il s'égara de son chemin et quand la nuit vint, il se trouva perdu dans les montagnes, où il pouvait être assailli par les loups ou par les bandits. Comme il se recommandait à Dieu en cherchant à s'orienter il vit tout-à-coup à quelques pas un homme conduisant un âne, sur lequel était une femme chargée d'un enfant. Il demanda naturellement à cet homme s'il était dans le chemin de son monastère. « Marchez avec nous, répondit l'inconnu, je connais parfaitement la contrée et je vous remettrai chez vous. »

Tout en cheminant, le religieux était émerveillé des entretiens de ses guides, qui le conduisirent à la porte de son monastère et disparurent. Il fut convaincu que c'était la sainte Famille qui avait daigné venir à son secours.

La Sœur Jeanne des Anges, supérieure des Ursulines de Laon, attaquée d'une fluxion de poitrine contre laquelle la médecine avait été impuissante, se voyant à l'agonie, se recommanda à saint Joseph. Aussitôt il lui sembla voir sur une nuée blanche, au-dessus de son lit, saint Joseph et son Ange gardien qui venaient à son aide. La main droite du Saint toucha sa poitrine, qui demeura embaumée d'un parfum durable, et elle fut guérie à l'instant.

Une religieuse de Lyon (Marguerite Rigaud), tomba un jour d'une si grande hauteur que le sang lui sortit par la bouche, le nez et les oreilles : elle s'était brisé le crâne. En arrêtant l'effusion du sang, les médecins déclarèrent que l'opération du trépan était indispensable; elle s'en épouvanta au point qu'on n'osa l'entreprendre. Ses Sœurs firent alors pour elle une neuvaine à saint Joseph, pendant que la patiente ne pouvait même appuyer sa tête sur un coussin, tant sa douleur était grande. Le neuvième jour elle fut complètement guérie.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, saint Grégoire, pape et illustre docteur de l'Église, qui, à cause de ses belles actions et pour avoir procuré la conversion des Anglais à la foi de Jésus-Christ, a mérité le surnom de Grand, et a été appelé l'Apôtre de l'Angleterre.

A Rome encore, saint Maximilien, martyr.

A Nicomédie, le martyre de saint Pierre, officier de la chambre de Dioclétien. Ce Saint se plaignant avec liberté des cruautés excessives qu'on exerçait contre les Chrétiens, l'empereur le fit amener devant lui, puis successivement suspendre en l'air, déchirer à coups de fouet, arroser de vinaigre mêlé avec du sel, enfin brûler à petit feu sur un gril, et il devint ainsi à juste titre l'héritier de la foi et du nom de Pierre.

Au même lieu, saint Egdune, prêtre, et sept autres, qui, successivement, en autant de jours différents, furent suffoqués pour effrayer le reste des Chrétiens.

A Constantinople, saint Théophane, qui, de très-riche s'étant fait pauvre religieux, fut tenu en prison pendant deux ans, pour le culte des saintes images, par l'impie Léon l'Arménien, d'où ayant été transporté en Samothrace, il y mourut de misère, et devint célèbre par beaucoup de miracles.

A Capoue, saint Bernard, évêque et confesseur.

[1] QUARTO IDUS MARTII.

Romæ, sancti Gregorii papæ et Ecclesiæ doctoris eximii, qui ob res præclare gestas atque Anglos ad Christi fidem conversos, Magnus est dictus et Anglorum Apostolus appellatus. — Item Romæ, sancti Maximiliani martyris. — Nicomediæ, passio beati Petri martyris, qui cum esset cubicularius Diocletiani imperatoris, et liberius de immensis Martyrum suppliciis quæreretur, jubente eodem, in medium adducitur, ac primo suspensus, diutissime flagris torquetur, deinde aceto ac sale perfusus, ad ultimum in craticula lento igne assatur, sicque vere Petri extitit et fidei hæres et nominis. — Ibidem, sanctorum Egdunii presbyteri et aliorum septem, qui singuli diebus singulis suffocati sunt, ut cæteris metus incuteretur. — Constantinopoli, sancti Theophanis, qui ex ditissimo pauper monachus effectus, ab impio Leone Armeno pro cultu sacrarum imaginum biennio detentus in carcere, inde in Samothraciam deportatus, ibidem ærumnis confectus reddidit spiritum, multisque miraculis claruit. — Capuæ, sancti Bernardi episcopi et confessoris.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Sainte Teutèle (Teutilla), sœur du saint évêque Chrépold, martyrisée avec douze autres femmes chrétiennes dans une invasion des Sarrasins, à Bettone, près d'Assise

Saint Chrépold, évêque, frère de sainte Teutèle, martyrisé avec elle.

Saint Hilaire, martyr à Nicomédie dans la persécution de Dioclétien.

Saint Murat ou Murau, abbé de Fathon, dans l'Ultonie (Irlande). Il florissait au VII^e^ siècle.

Saint Nestor, avec saint Eustorge, prêtre, et deux autres Chrétiens, martyrs de Dioclétien, le 12 mars 303.

Saint Rase (Rasius), évêque, cité sans autre désignation dans le martyrologe de saint Jérôme.

Saint Mabbon, évêque de Saint-Pol de Léon, au X^e^ siècle.

Saint Rustique, troisième général de l'Ordre de Vallombreuse, mort dans une grande sainteté le 12 mars 1092.

Saint Tanneguy (Tanneguidus), abbé de Saint-Mahé, au diocèse de Saint-Pol de Léon.

Saint Pierre le Diacre, disciple chéri de saint Grégoire le Grand.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Jonca, prêtre du diocèse d'Aire, n'ayant pas fait le serment, fut emmené à Bordeaux pour la déportation, et mourut à l'hôpital de Saint-André le 12 mars 1795. Il avait trente ans.

Digitized by Google

TREIZIÈME JOUR DE MARS.

Saint Domnus, Pape. — Sainte Euphrasie ou Eupraxie, vierge. — Saint Piens, évêque de Poitiers. — Saint Gérald, évêque. — Saint Agilolf ou Agilulphe, évêque de Cologne et martyr. — Saint Heldrad, abbé de Novalèse. — Saint Nicéphore, patriarche de Constantinople. — Sainte Kennoque, vierge. — Saint Rodrigue et saint Salomon, martyrs. — Le Bienheureux Henri, confesseur à Toulouse. — Saint Ansovin, évêque de Camérino. — Saint Mochoémoch, abbé en Irlande. — Le Bienheureux Jacques de Todi ou Jacopone, Frère-Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT DOMNUS,

PAPE.

Domnus, premier de ce nom, était à Rome un modèle de sainteté et de sagesse, lorsque Dieu appela à lui le Bienheureux Dieudonné II, en l'an 676, et qu'il fallut lui élire un successeur sur le Siége de saint Pierre.

Les suffrages, préparés par l'Esprit-Saint, se réunirent sur Domnus le 2 novembre. Il avait à remplir une tâche difficile, celle de terminer le schisme de Ravenne. Cette ville, orgueilleuse d'un certain lustre que lui avait donné le séjour de plusieurs princes, après les désastres qui avaient affaibli Rome, se croyait indépendante et voulait que son Archevêque fût exempt de la juridiction du Saint-Siége. Elle avait même obtenu de l'empereur Constant, assez peu orthodoxe, un édit qui confirmait ses prétentions.

Ce schisme fut sur-le-champ condamné par Domnus, et il obtint de Constantin-Pogonat, empereur en ce temps, la révocation et la suppresson de l'édit de Constant. Cet empereur, qui avait le Pape en grande estime, le pria d'assembler un Concile à Constantinople, dans le dessein de pacifier l'Église. Mais le Saint-Père ne reçut pas sa lettre; il était mort après avoir siégé à peine dix-huit mois.

Il est honoré le 13 mars. Saint Agathon lui succéda.

Digitized by Google

SAINTE EUPHRASIE OU EUPRAXIE,

VIERGE.

Dans les jours de Théodose (le Jeune), très-pieux empereur, il y eut un sénateur à Constantinople, nommé Antigone, parent et ami de l'empereur, sage dans ses paroles et ses œuvres, conseillant toujours au prince ce qui était bon, afin qu'il gouvernât pieusement les affaires de la république romaine. C'était un homme compatissant, et qui donnait à tous les pauvres les choses nécessaires. L'empereur l'aimait non-seulement comme un parent et un sénateur, mais encore comme un Chrétien pieux et qui lui donnait toujours d'utiles conseils. Or il était très-riche, à tel point que la capitale n'avait pas son pareil en opulence, en sagesse et en œuvres. Il prit une femme très-noble, comme lui du sang impérial, nommée Eupraxie, fort craignant Dieu, assidue à l'église et priant Dieu avec larmes. Elle tira de la misère un grand nombre de pauvres, et faisait beaucoup d'offrandes aux églises et aux sanctuaires. L'empereur et l'impératrice l'aimaient singulièrement, surtout parce qu'elle était de leur famille, et en même temps pleine de vertu et de piété. Or il leur naquit une fille, qu'Antigone appela Eupraxie, du nom de la mère.

Ayant eu cette fille, Antigone dit un jour à Eupraxie : « Vous le savez, ma sœur et dame Eupraxie, ce n'est rien que cette vie, rien que la richesse de ce monde périssable; en quatre-vingts ans se termine la vie de l'homme. Mais il est des richesses dans le Ciel, réservées pour des siècles sans fin à ceux qui craignent le Seigneur. Et nous nous privons de ces richesses-là, embarrassés que nous sommes dans les soins de ce monde et dans la tromperie de la richesse temporaire, et nous dépensons inutilement nos jours, sans rien procurer d'utile à nos âmes. » Eupraxie, ayant entendu ces choses, dit à Antigone : « Et qu'ordonnez-vous, seigneur, que nous fassions? » Antigone lui dit : « Nous avons reçu de Dieu une petite fille, contentons-nous-en, et ne nous approchons plus pour la misère de ce monde. » A ces mots, Eupraxie se leva, tendit les mains au Ciel, et dit en soupirant à Antigone : « Béni soit Dieu, qui vous a pénétré de sa crainte et amené à la

Digitized by Google

pleine connaissance de la vérité! En vérité, seigneur, bien des fois j'ai prié Dieu qu'il éclairât votre cœur et illuminât votre intelligence sur cela, mais jamais je n'ai osé vous le manifester. Puis donc que vous avez commencé vous-même, commandez que je parle. » Antigone lui dit : « Ma sœur, dites ce que vous voulez. » Elle répondit : « Vous savez, mon seigneur, qu'il y a bien des générations; l'Apôtre a dit : Le temps est court; ce qui reste à conclure, c'est que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas, ceux qui achètent comme ne possédant pas, car la figure de ce monde passe. A quoi nous serviront ces trésors et cette abondance de richesses? Rien de tout cela ne nous suivra dans la tombe. Ce que vous avez donc saintement résolu, faites-le promptement; donnez beaucoup aux pauvres, de peur que votre bonne résolution ne demeure sans fruit. » Antigone, ayant entendu ces paroles d'Eupraxie, se mit à glorifier Dieu.

Après qu'ils eurent embrassé cette vie parfaite et distribué une bonne partie de leurs biens aux pauvres, Antigone vécut encore un an dans la continence avec sa femme, et puis mourut saintement. L'empereur et l'impératrice le pleurèrent beaucoup, et parce qu'il était de leur famille, et parce que c'était un homme juste et pieux. Ils eurent aussi une grande compassion pour Eupraxie, non-seulement parce qu'elle était leur parente, mais encore parce qu'elle était très-jeune : car elle n'avait vécu que deux ans trois mois avec son époux, un an trois mois comme mari et femme, une année comme frère et sœur. Après l'enterrement d'Antigone, l'empereur et l'impératrice s'appliquèrent beaucoup à consoler Eupraxie. Elle, de son côté, ayant pris sa jeune enfant, elle la mit entre les mains de l'empereur et de l'impératrice, et tombant à leurs pieds, leur dit au milieu des cris et des gémissements : « C'est entre les mains de Dieu et entre vos mains que je remets cette orpheline; en mémoire de votre Antigone, daignez recevoir sa pupille et lui tenir lieu de mère et de père. » Les assistants versèrent des larmes et poussèrent des cris de douleur, au point que l'empereur lui-même se mit à sangloter et à pleurer.

Digitized by Google

Avec le temps, comme le deuil se calmait, l'empereur conseilla à la veuve d'Antigone de fiancer sa jeune Eupraxie à quelqu'un des plus nobles du sénat ; elle y consentit, reçut des arrhes, et on attendit que la jeune fille fût en âge, car elle n'avait encore que cinq ans. Quelque temps après, un sénateur eut l'idée d'épouser la veuve d'Antigone. Par le crédit de quelques dames, il persuada à l'impératrice de lui en faire la proposition par leur entremise, à l'insu de l'empereur. Eupraxie, ayant entendu ces femmes, pleura amèrement et leur dit : « Malheur à vous dans le siècle à venir, de ce que vous donnez des conseils semblables à une femme qui veut vivre selon Dieu. Retirez-vous de moi, car ce que vous faites est inexcusable. » Elles se retirèrent bien confuses et racontèrent à l'impératrice ce qui s'était passé. L'empereur, l'ayant su, entra dans une grande colère, et dit à l'impératrice : « En vérité, madame, vous avez fait là une chose indigne de votre majesté. Est-ce là l'œuvre d'une princesse chrétienne? Est-ce ainsi que vous avez promis à Dieu de régner selon la piété? Voilà comme vous vous souvenez d'Antigone, qui nous a toujours donné les meilleurs conseils? Vous avez fait une chose indigne de notre empire, en poussant une jeune femme qui embrasse la continence à rentrer dans le monde. Voilà comme vous craignez Dieu, entreprenant de faire une œuvre mauvaise! Qui l'entendra, sans se moquer de notre empire? Qui persuadera jamais les hommes qu'une chose aussi inconvenante a été faite sans ma volonté? Vous avez fait là une action qu'on ne devrait pas entendre sous mon empire, à cause de notre cher Antigone. » A ces reproches, l'impératrice, couverte de confusion, resta comme une pierre, sans voix, pendant deux heures, et il y eut un grand chagrin entre l'empereur et l'impératrice au sujet d'Eupraxie, la veuve d'Antigone.

Eupraxie, ayant su quelle était la cause de ce chagrin entre le prince et la princesse, en fut elle-même triste jusqu'à la mort, et résolut de quitter Constantinople. Après avoir bien pleuré, elle dit à sa fille Eupraxie : « Mon enfant, nous avons en Égypte beaucoup de grands domaines ; allons-y pour visiter les possessions de ton père et les miennes, car tout est à toi, mon enfant. »

Digitized by Google

Elle s'en alla donc de la capitale, avec sa fille, à l'insu de l'empereur, se rendit en Égypte, et y demeura, inspectant ses domaines. Elle s'avança dans l'intérieur de la Thébaïde avec ses intendants et ses régisseurs, prenant elle-même soin de ses affaires. Elle y fréquentait les églises et les tombeaux des Martyrs, y laissant de grosses offrandes. Elle visitait aussi les monastères d'hommes et de femmes, et leur faisait beaucoup de largesses.

Il y avait dans une ville un monastère de cent trois religieuses, dont les habitants racontaient de grandes et merveilleuses vertus. On n'y goûtait ni vin, ni huile; personne n'y mangeait ni pommes, ni raisins, ni figues, ni autres fruits de la terre. On disait que plusieurs de ces religieuses, retirées du monde dès leur enfance, ne connaissaient pas même les pommes et les poires de figure. Leur nourriture était des légumes, encore sans huile. Quelques-unes ne mangeaient que tous les deux jours, d'autres tous les trois. Nulle ne se lavait les pieds avec de l'eau. Quant à des bains, il est superflu d'en parler. Rien que d'en faire mention leur paraissait une immodestie, tant elles avaient de répugnance pour la chose même. Chacune avait sa couche par terre : c'était un cilice ou tissu de poils, d'une aune de large et trois de long, sur lequel elle reposait quelques moments. Leurs vêtements étaient pareillement des cilices ou des tissus de poils, qui couvraient même l'extrémité des pieds. Chacune travaillait suivant ses forces. Quelqu'une tombait-elle malade? on n'employait aucun secours de la médecine. Chacune recevait la maladie comme une grande bénédiction de Dieu, et la supportait avec patience, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu d'y remédier lui-même. Aucune d'entre elles ne sortait du monastère. Il y avait une portière, par qui se faisaient toutes les réponses. Il s'opérait dans ce monastère beaucoup de guérisons miraculeuses.

Comme Eupraxie aimait beaucoup le monastère de ces saintes femmes à cause de leur vertu, elle y venait souvent, apportant de l'encens et des cierges. Un jour ayant appelé la supérieure et les principales religieuses, elle leur dit : « Mon intention est d'offrir au monastère une petite bénédiction, comme un revenu de vingt ou trente livres, afin que vous veuilliez bien prier pour

Digitized by Google

cette orpheline et pour son père Antigone. » Théodule, la supérieure ou l'abbesse, répondit : « Madame, vos servantes n'ont pas besoin de revenu ni ne désirent de possessions. Elles ont méprisé toutes les choses de cette vie, afin de jouir des biens éternels. C'est pourquoi nous ne voulons rien posséder sur la terre, afin de ne pas manquer les trésors célestes. Toutefois, pour ne pas vous faire de la peine, procurez-nous un peu d'huile pour le luminaire et de l'encens pour l'oratoire, et vous en aurez la juste récompense. » Cela fait, Eupraxie supplia l'abbesse et toutes les Sœurs de prier pour Antigone et pour sa fille Eupraxie.

Un jour l'abbesse Théodule dit agréablement à la jeune fille : « Madame Eupraxie, aimez-vous bien ce monastère et les Sœurs? » Elle répondit : « Oui, madame, et je vous aime beaucoup. » L'abbesse lui dit de nouveau en riant : « Si vous nous aimez, demeurez avec nous, en cet habit. » La petite fille répliqua : « En vérité, si cela ne contriste point madame ma mère, je ne sortirai point de ce lieu. » L'abbesse reprit : « Dites-moi, madame Eupraxie, qui vous aimez davantage, de nous ou de votre fiancé? » L'enfant répondit : « Lui, je ne l'ai pas vu, ni lui moi; mais vous, je vous vois et je vous aime. Mais vous, madame, qui aimez-vous, de moi ou de lui? » L'abbesse répondit : « Nous aimons et vous et Jésus-Christ. — Eh bien, répliqua l'enfant, moi aussi je vous aime et Jésus-Christ avec vous. » Or, Eupraxie la mère était là assise, et fondant en larmes. L'abbesse était ravie d'entendre la jeune fille parler si bien, car elle n'avait pas encore sept ans. Sa mère, profondément émue et pleurant amèrement, lui dit : « Viens, mon enfant, retournons à la maison, car il se fait tard. » La petite fille répondit : « Moi, je demeurerai avec madame l'abbesse. » L'abbesse dit à la jeune fille : « Allez, madame, vous ne pouvez demeurer ici; car personne ne peut demeurer ici qu'il ne se consacre à Jésus-Christ. » — « Et où est Jésus-Christ, » demanda l'enfant? L'abbesse lui montra gracieusement une image de Notre-Seigneur. L'enfant y alla aussitôt, baisa l'image, puis se tournant dit à l'abbesse : « En vérité, moi aussi je me consacre à

Digitized by Google

Jésus-Christ et je ne m'en vais plus avec madame ma mère. — Mais, mon enfant, dit l'abbesse, vous n'avez pas où coucher, vous ne pouvez pas demeurer ici. » L'enfant répliqua : « Où vous couchez, madame, je coucherai aussi. »

Le soir étant venu, la mère et l'abbesse eurent beau faire les plus vives instances, elles ne purent persuader à la jeune fille de sortir du monastère. Les caresses et les instances qu'elles lui firent les jours suivants ne réussirent pas mieux. A la fin, l'abbesse lui dit : « Mais si vous voulez demeurer ici, il faudra apprendre les lettres, la grammaire, le psautier et jeûner comme toutes les Sœurs. » L'enfant répondit : « Et je jeûnerai, et j'apprendrai tout, laissez-moi seulement ici. » L'abbesse dit à la mère : « Madame, laissez cette enfant ici, car je trouve que la grâce de Dieu a répandu sa lumière sur elle, et les bonnes œuvres de son père, et votre piété, et les prières de tous les deux, lui procurent la vie éternelle. » Alors Eupraxie se levant et prenant sa fille, la présenta devant l'image de Notre-Seigneur, et, étendant les mains vers le Ciel, elle s'écria en pleurant avec larmes : « Seigneur Jésus-Christ, vous aurez soin de cette enfant, car elle vous a désiré, et elle s'est recommandée à vous. » Puis se tournant vers sa fille elle dit : « Dieu, qui a rendu immobiles les fondements des montagnes, veuille t'affermir dans sa crainte, ma fille. » Après quoi elle la remit entre les mains de l'abbesse, et sortit du monastère, pleurant et se frappant la poitrine, à tel point que toute l'assemblée pleurait avec elle.

Le lendemain, l'abbesse, prenant la jeune Eupraxie, la conduisit dans l'oratoire, et ayant prié sur elle la revêtit de l'habit monastique. La mère étant survenue et la voyant avec ce vêtement des Anges, elle leva les mains au Ciel et fit pour elle cette prière : « O Roi des siècles, qui avez commencé en elle cette bonne œuvre, accomplissez-la vous-même dans la paix, et donnez-lui de marcher selon vos commandements, afin que cette orpheline trouve confiance devant votre gloire. » Ensuite elle dit à sa fille : « Eupraxie, aimez-vous bien d'être vêtue de ce costume? — Oui, ma mère, répondit l'enfant; car l'abbesse et les bonnes Sœurs m'ont appris que ce sont les arrhes que Notre-

Digitized by Google

Seigneur Jésus-Christ donne à celles qui l'aiment. » La mère ajouta : « Que Celui auquel vous avez été fiancée vous rende lui-même digne de sa couche nuptiale. » Ensuite elle dit adieu à l'abbesse et aux Sœurs, donna le baiser à sa fille, et sortit du monastère, pour aller, suivant sa coutume, porter des secours aux pauvres et aux malheureux.

Cependant on s'entretenait partout de la vie édifiante d'Eupraxie, de sa libéralité envers les monastères et les autres lieux de dévotion. L'empereur lui-même en entendit parler, et le sénat de Constantinople était dans l'admiration. Car on entendit dire qu'elle ne mangeait pas même de poisson, ni ne buvait de vin, et qu'avec tant de largesses qu'elle faisait à tout le monde, elle jeûnait jusqu'au soir, où encore elle ne mangeait que des légumes.

Quelques jours après la vêture de la jeune Eupraxie, l'abbesse fit venir sa mère, et lui dit en secret : « Madame, j'ai quelque chose à vous dire, ne vous en troublez pas. » Elle répondit : « Madame, dites ce que vous voudrez. » L'abbesse reprit : « Si vous pensez faire quelque chose pour cet enfant, prenez vos mesures ; car j'ai vu en sommeil votre mari Antigone dans une grande gloire, et il a prié Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous sortiez de votre corps, pour être désormais avec lui et jouir de la gloire qu'il a méritée par son excellente vie. » La pieuse dame non-seulement ne fut pas troublée de cette nouvelle, mais en eut une grande joie ; car elle demandait à Dieu de sortir de la vie humaine et d'être désormais avec le Christ. Bientôt, appelant sa fille, elle lui dit : « Mon enfant, comme il m'a été dit par M^me^ l'abbesse, Jésus-Christ m'appelle, et le jour de ma mort approche. Voici que j'ai mis entre vos mains tous mes biens et ceux de votre père ; dispensez-les pieusement, afin que vous puissiez avoir l'héritage céleste. » Eupraxie, entendant ainsi parler sa mère, commença à gémir et à pleurer, disant : « Malheur à moi, parce que je suis étrangère et orpheline. » La mère lui dit : « Ma fille, vous avez Jésus-Christ pour Père et pour Époux, vous n'êtes donc ni étrangère ni orpheline ; vous avez M^me^ l'abbesse pour vous tenir lieu de mère. Seulement

Digitized by Google

ayez soin d'accomplir ce que vous avez promis. Craignez Dieu, honorez nos dames les Sœurs, les servant en toute humilité. Ne pensez jamais dans votre cœur : Je suis du sang impérial, et ne ditespas : « C'est à elles à me servir. » Soyez pauvre sur la terre, afin que vous soyez riche dans le Ciel. Voilà que vous avez tout entre les mains : s'il le faut, donnez des promesses et de l'argent au monastère, et priez pour votre père et pour moi, afin que nous trouvions miséricorde auprès de Dieu et que nous soyons préservés du supplice éternel. » Ayant donné ces ordres à sa fille, elle mourut trois jours après, et fut ensevelie dans le monastère.

L'empereur ayant appris la mort d'Eupraxie, femme d'Antigone, appela le sénateur à qui sa fille avait été fiancée, et l'informa qu'elle s'était retirée dans un monastère. Le sénateur supplia le prince d'ordonner à la jeune personne de revenir à la capitale pour célébrer le mariage. Eupraxie ayant lu la lettre de l'empereur, se mit à rire, et lui répondit de sa propre main en ces termes : « Sire, est-ce que vous conseillerez à votre servante de repousser le Christ pour s'unir à un homme corruptible et prochaine pâture des vers, qui est aujourd'hui et qui demain ne sera plus? Loin de votre servante, que je commette une telle iniquité! C'est pourquoi, sire, que cet homme ne vous fatigue pas davantage, car j'ai donné mon consentement au Christ, et il m'est impossible de le renier; mais je supplie Votre Majesté de vous souvenir de mes parents. Prenez donc tout le bien, distribuez-le aux pauvres et aux orphelins, et donnez tout le reste aux églises. Car je sais que vous vous souviendrez de mes parents, surtout de mon père : j'ai appris que dans le palais jamais il ne s'éloignait de vous. Vous souvenant donc de l'un et de l'autre, disposez convenablement de tout ce bien. Donnez la liberté à tous les esclaves, avec une gratification légitime. Mandez aux intendants de mon père qu'ils remettent aux laboureurs ce qu'il doivent depuis la mort de mon père jusqu'à ce jour; afin que, sans sollicitude pour mes affaires terrestres, je puisse sans aucun obstacle servir Jésus-Christ, à qui l'on saura que j'ai recommandé mon âme. Priez pour votre servante, et vous et

Digitized by Google

l'impératrice, afin qu'elle mérite de servir le Christ, suivant la grâce qu'il a faite à sa servante. » Enfin elle scella sa lettre et la remit au courrier. L'empereur l'ayant lue en particulier avec l'impératrice, ils répandirent tous deux beaucoup de larmes et prièrent avec ferveur pour Eupraxie. Le lendemain il fit lire la lettre en plein sénat, où il avait eu soin de faire venir le père du jeune fiancé. Tous les sénateurs, entendant la lettre, pleurèrent d'attendrissement, et dirent tout d'une voix : « En vérité, sire, c'est la fille d'Antigone et d'Eupraxie, elle est de votre sang : c'est une fille pieuse de pieux parents, un rameau saint d'une sainte racine. » Tous glorifièrent Dieu et prièrent pour la jeune personne, et le père du fiancé n'osa plus parler d'elle.

L'empereur disposa pieusement de tout, distribua le bien aux pauvres, et mourut chrétiennement. Eupraxie était admirée des hommes, mais vivait selon Dieu, dans une abstinence au-dessus de son âge. Elle n'avait que douze ans, quand elle commença de s'y exercer. Elle mangeait d'abord d'un soir à l'autre, ensuite après deux jours, et enfin après trois. Nulle autre qu'elle ne nettoyait les tables, ne rangeait les lits des Sœurs, ne tirait de l'eau du puits et ne la portait à la cuisine. Or, il y avait cet usage dans le monastère : quand une des Sœurs était tentée du démon pendant le sommeil, elle le disait aussitôt à la supérieure, qui priait Dieu avec larmes pour que le démon s'éloignât ; elle ordonnait de mettre des pierres sous le cilice qui servait de couche à la Sœur et de la cendre dessus, et à la Sœur de reposer ainsi pendant dix jours. Comme Eupraxie arrangeait les couchettes des Sœurs, c'était à elle que l'abbesse donnait ses ordres. Or, un jour Eupraxie, ayant été tentée elle-même, mit ainsi des pierres et de la cendre sur sa propre couchette. La supérieure, s'en étant aperçue, se mit à sourire et dit à une des anciennes : « Voici que la jeune personne commence aussi à être tentée. » Et elle pria Dieu de la fortifier dans sa crainte. Puis appelant Eupraxie, elle lui dit : « Pourquoi, mon enfant, ne m'avez-vous pas fait connaître la tentation du diable, mais me l'avez-vous cachée ? » Eupraxie, tombant aux genoux de l'abbesse, lui dit : « Pardonnez-moi, madame, j'avais honte de vous le dire. » L'abbesse répondit :

Digitized by Google

« Prenez courage, mon enfant, afin de remporter la victoire et la couronne. »

Ayant été tentée de nouveau peu après, Eupraxie le dit à une Sœur nommée Julie, qui l'aimait beaucoup et qui l'aidait dans ses combats. Julie dit : « Madame Eupraxie, ne le cachez point à la supérieure, mais faites-le-lui connaître, afin qu'elle prie pour vous. Car on raconte d'elle qu'elle a éprouvé elle-même beaucoup de ces tentations dans sa jeunesse. On rapporte que, violemment tentée une nuit, elle sortit de la maison, se tint debout en plein air, sans manger, ni boire, ni dormir, pendant quarante jours et quarante nuits, mais ne cessant de prier jusqu'à ce qu'elle eût vaincu le tentateur. Ainsi tous nous sommes tentés par le diable, mais nous espérons en Notre-Seigneur de le vaincre. Que ceci ne vous trouble donc point; mais dites les choses à la supérieure, et n'en ayez pas de honte. » Eupraxie remercia Julie et lui dit : « Que Dieu vous assiste, ma Sœur, car vous m'avez édifiée et fortifié mon âme. Je m'en vais dire la chose à la supérieure. — Vous ferez bien, ma Sœur, dit Julie, afin qu'elle prie pour vous et qu'elle ajoute à vos exercices. » Eupraxie ayant fait connaître la chose à la supérieure, celle-ci lui dit : « Que ceci ne vous surprenne pas, mon enfant, toute la guerre du diable contre nous est de cette sorte. Soyez donc courageuse et immuable, et il ne prévaudra point contre vous, car vous aurez beaucoup de tentations à soutenir de sa part. Combattez donc afin de vaincre, et de recevoir de Jésus-Christ, votre Époux, la couronne de la victoire. Suivant que vous le pouvez, ajoutez à vos exercices. Qui soutient de grands combats obtient de grandes récompenses. Après combien de jours mangez-vous ? — Le troisième, dit Eupraxie. — Ajoutez-y un jour, dit l'abbesse. » Eupraxie, ayant reçu ce commandement avec joie, se retira.

A l'âge de vingt ans, elle devint très-forte et en même temps très-belle. Ayant été tentée de nouveau, elle le fit connaître à l'abbesse, qui lui dit : « Ne craignez pas, ma fille, Dieu est avec vous. » Or, il y avait dans la cour du monastère un monceau de pierres. La supérieure lui dit, pour l'éprouver : « Ma fille, em-

Digitized by Google

portez ces pierres d'ici, et placez-les près du four. » Eupraxie se mit aussitôt à l'œuvre, et transportait les pierres. Or il y en avait de si grandes que deux Sœurs pouvaient à peine les remuer. Eupraxie les enlevait sur ses épaules, sans que personne lui aidât : car elle était jeune et très-vigoureuse. Elle ne disait point à la supérieure : Les pierres sont grandes, je n'ai point assez de force, je suis à jeûn, je n'en puis plus, ce travail m'accable ; mais elle faisait avec empressement ce que l'obéissance lui commandait.

Le lendemain, la supérieure lui dit : « Il n'est pas bon que les pierres soient près du four, reportez-les à leur première place, » et pour voir sa patience, elle lui ordonna d'y travailler pendant trente jours. Eupraxie accomplit de nouveau l'ordre de la supérieure. Toutes les Sœurs étaient émerveillées de voir la patience de la jeune personne. Les unes riaient seulement, les autres disaient de plus : Courage, Eupraxie ! Elle de son côté achevait sa besogne avec joie et en chantant des psaumes. Le trentième jour, après l'office divin, Eupraxie allait transporter des pierres, lorsque la supérieure lui dit : « Ma fille, laissez ce travail, prenez de la farine, pétrissez-la, et faites cuire le pain dans le four, afin qu'il soit prêt le soir pour le service des Sœurs. » Elle fit avec beaucoup de joie et d'empressement ce qui lui était commandé.

Eupraxie fut encore tentée de bien des manières ; mais elle disait tout à l'abbesse, qui lui permit enfin, pour vaincre le tentateur, de jeûner la semaine entière, si elle le pouvait. Eupraxie le fit habituellement, sans en manquer aucun office ni de jour ni de nuit, et sans discontinuer à servir humblement toutes les Sœurs, comme à l'ordinaire. Aussi l'aimaient-elles toutes, et priaient-elles avec ferveur pour son salut.

Une d'entre elles cependant, nommée Germaine, et née, disait-on, d'une esclave, se laissa porter à l'envie. Elle s'éleva donc contre Eupraxie dans la cuisine et lui dit : « Dites-moi donc, Eupraxie, vous ne mangez qu'une fois la semaine suivant la règle de la supérieure, et nous ne le pouvons pas : si donc nous y sommes obligées par la supérieure, que ferons-nous ? » — Pardonnez, madame, répondit Eupraxie, madame la supérieure

Digitized by Google

a dit que chacune s'exercerait comme elle pourrait, car elle ne m'a pas fait de ceci une obligation. » — « Artificieuse hyprocrite, dit l'autre, qui ne sait que vous faites ce manége pour remplacer la supérieure à sa mort? Mais j'espère bien de Dieu qu'il ne vous laissera jamais arriver à ce gouvernement. » Eupraxie se jeta à ses pieds et lui dit : « Pardonnez-moi, madame, et priez pour moi; j'ai péché contre Dieu et contre vous, pardonnez-moi. » La supérieure, apprenant ce qui s'était passé, assembla toute sa communauté, réprimanda vivement Germaine, la priva trente jours de la sainte Communion et même de la société de ses compagnes, et ne lui pardonna au bout de ce temps qu'aux instances d'Eupraxie et des autres Sœurs.

Une autre fois, pour vaincre une violente tentation du malin esprit, Eupraxie se tint debout, en plein air, les mains élevées au Ciel, pendant quarante jours et quarante nuits, sans boire ni manger; au bout de ce temps elle tomba épuisée et comme morte. Mais elle reprit ses sens et la force quand la supérieure lui eut fait prendre de la nourriture.

Ne pouvant la vaincre par la tentation, le diable chercha à la faire mourir. Un jour qu'elle tirait de l'eau, il la fit tomber dans le puits la tête la première. Elle s'écria : « Jésus-Christ, secourez-moi! » Les Sœurs l'en ayant tirée, elle se mit à rire, disant : « Vive mon Dieu! Tu ne me vaincras pas, démon, je ne te céderai point. Au lieu d'une cruche d'eau que je portais à la maison, j'y en porterai deux. » Un autre jour, comme elle était à fendre du bois, il l'entrava de manière à ce qu'elle se blessa d'un coup de hache : ce qui ne la put empêcher de porter son bois fendu à la cuisine. Une fois il la fit tomber du troisième étage de la maison; une autre fois dans la maison il lui jeta de l'eau bouillante au visage. Dans ces cas elle ne ressentit aucun mal. Ce qui fit juger à l'abbesse et aux anciennes religieuses que Dieu l'avait prise sous sa protection spéciale.

Or, toute la ville et la province avaient la coutume d'apporter les enfants malades en ce monastère auprès des femmes à miracles. La supérieure recevait les enfants, on entrait dans l'église, on priait pour eux, et bientôt ces enfants, guéris de

Digitized by Google

toute espèce de mal, étaient rendus à leurs mères, qui s'en retournaient joyeuses et glorifiant Dieu. En outre, dans ce même manastère il y avait une femme énergumène détenue depuis son enfance, pour qu'elle pût être guérie. Elle était possédée d'un esprit immonde, avait les fers aux mains et aux pieds, grinçait des dents, ayant l'écume à la bouche, et poussant des cris à faire trembler tous ceux qui étaient à portée de l'entendre. Bien des fois la supérieure et les principales des religieuses avaient prié pour sa guérison, mais sans succès. On ne pouvait pas même approcher d'elle pour lui donner à manger; on lui présentait la nourriture de loin, dans un vase au bout d'une perche. Souvent elle empoignait le vase et la perche, et les jetait au visage des gens qui lui rendaient ce service.

La portière vint donc un jour dire à la supérieure : « Madame, une femme vient d'amener un enfant, et elle est à la porte, qui pleure. C'est un garçon d'environ huit ans, paralytique, sourd et muet. » La supérieure, connaissant par révélation qu'Eupraxie avait mérité les grâces particulières contre les démons, la fit appeler et lui dit : « Allez recevoir cet enfant de sa mère, et apportez-le ici. » Elle y alla, mais voyant ce pauvre enfant paralytique et tremblant, elle en eut grande pitié, et, faisant sur lui le signe de la Croix avec un profond gémissement, elle lui dit : « Que Celui qui t'a créé te guérisse lui-même, mon fils. » Ensuite le prenant dans ses bras, elle s'en alla vers l'abbesse. Mais pendant qu'elle le portait, l'enfant se trouva guéri et se mit à crier après sa mère. Eupraxie, le voyant parler, le jeta par terre, tout épouvantée. L'enfant se leva aussitôt, courut à la porte, cherchant sa mère. La portière courut informer la supérieure. Celle-ci ayant appelé la mère de l'enfant, lui dit : « Ma sœur, dites-moi, êtes-vous venue nous tenter? La mère de l'enfant répondit : « Je prends à témoin Notre-Seigneur Jésus-Christ, madame, que jusqu'à ce jour cet enfant n'a ni marché, ni parlé, ni entendu. Mais cette dame religieuse l'ayant pris dans ses bras, il s'est mis à parler. Elle de son côté le jeta par terre, demeurant stupéfaite; mais l'enfant se levant vint à moi votre servante. » L'abbesse lui dit : « Voilà que vous l'avez bien

Digitized by Google

portant, prenez-le et allez en paix. » Elle prit son fils et s'en alla glorifiant Dieu.

L'abbesse demanda de nouveau aux anciennes de la communauté : « Que vous en semble d'Eupraxie? » Elles répondirent : « C'est une véritable servante de Dieu. » Elle la fit venir, et lui dit : « Ma fille, je veux qu'à cette femme souffrante qui est dans le monastère, vous offriez la nourriture de vos mains, si toutefois vous n'en avez pas peur. — Madame, dit Eupraxie, je n'en ai pas peur. » Et de fait elle prit le vase de légume, avec un morceau de pain, et le lui présenta. Aussitôt l'autre, se mettant à grincer des dents et à frémir, s'élança sur elle, saisit le vase et voulut le briser. Mais Eupraxie, lui saisissant la main, dit : « Vive le Seigneur Dieu, si je te mets par terre; je prendrai la crosse de M^me^ l'abbesse, et je te rosserai si bien que jamais tu n'oseras plus faire de même. » La possédée, voyant qu'Eupraxie était plus forte, se tint tranquille. Alors Eupraxie se mit à lui parler d'une manière caressante : « Asseyez-vous, ma sœur, mangez et buvez, et ne vous troublez pas. » L'autre s'assit, mangea, but et resta tranquille. Depuis ce moment on ne lui donnait plus la nourriture avec une perche, mais elle la recevait et la prenait de la main d'Eupraxie. Toutes les Sœurs, voyant cela, priaient pour elle. Lorsqu'elle commençait à remuer et à se fâcher, les Sœurs lui disaient : « Sois tranquille, sœur, et ne fais pas la méchante. Car, si M^me^ Eupraxie vient, elle te battra; » et aussitôt elle s'apaisait.

Cependant Germaine, se laissant de nouveau aller à l'envie, disait aux autres Sœurs : « Quoi donc? s'il n'y avait pas d'Eupraxie, on ne trouverait personne pour servir cette malheureuse? Donnez-moi ce manger, et je la servirai. » Et ayant pris la nourriture, elle s'approcha de l'énergumène et lui dit : « Prenez, ma sœur, et mangez. » Aussitôt l'autre, se jetant sur elle, lui déchira ses vêtements, la renversa sur le pavé, et se mit à lui dévorer les chairs. On poussa de grands cris, mais personne n'osait approcher. Julie courut à la cuisine dire à Eupraxie : « Hâtez-vous, madame; Germaine est mise en pièces par l'énergumène. » Eupraxie accourut, saisit les mains et la gorge de la possédée, et

Digitized by Google

lui arracha Germaine, qui était tout en sang et en plaies. Eupraxie dit : « As-tu bien fait de maltraiter ainsi ta Sœur? » L'autre se tenait debout, jetant l'écume et grinçant les dents. Eupraxie ajouta : « Dorénavant, si tu es méchante envers tes Sœurs, je ne t'épargne plus, mais je prends la crosse de l'abbesse, et je te châtie sans miséricorde. » L'autre se rassit et fut tranquille.

Le lendemain matin, en sortant de l'oratoire après l'office, Eupraxie trouva l'énergumène qui avait déchiré ses vêtements, avait jeté les lambeaux par terre et s'était assise dessus, ramassant l'ordure et la mangeant. Eupraxie en pleurs en informa l'abbesse. Toutes les Sœurs virent ce triste spectacle. L'abbesse ordonna de lui donner une autre tunique. Eupraxie prit la tunique, un vase, des légumes et du pain, les lui présenta et dit : « Prenez, ma sœur, habillez-vous et mangez; pourquoi vous mettre dans un état si indécent? » Elle habilla et servit cette femme, qui mangea et but. Mais Eupraxie ne cessa de pleurer sur elle jusqu'au soir. La nuit, sans rien dire aux Sœurs, elle pria pour la guérison de cette malheureuse. Au matin, l'abbesse lui dit : « Pourquoi m'avez-vous caché que vous faisiez des prières pour l'énergumène? Si vous me l'aviez dit, j'aurais uni mes efforts aux vôtres. — Pardonnez-moi, madame, dit Eupraxie, j'étais émue de compassion de la voir dans un état si déplorable. » L'abbesse reprit : « J'ai à vous annoncer quelque chose, mais prenez garde que Satan ne vous tente et qu'il ne vous en arrive une élévation. Voici : Jésus-Christ vous a donné puissance contre ce démon, pour le chasser. » Aussitôt Eupraxie mit de la cendre sur sa tête, se prosterna sur le pavé et s'écria : « Qui suis-je, moi impure, pour chasser ce démon, que vous n'avez pu depuis si longtemps? » L'abbesse lui dit : « Mon enfant, c'est vous qu'attend cette œuvre, car votre récompense est grande dans le Ciel. »

Entrée dans l'oratoire, Eupraxie se jette aux pieds du Sauveur, le suppliant de lui accorder sa prière et de lui donner le secours d'En-Haut. S'étant relevée et ayant prié encore, elle se rendit auprès de l'énergumène, d'après les ordres de l'abbesse. Toute la communauté la suivait pour voir ce qui se passerait. S'appro-

Digitized by Google

chant de l'énergumène, Eupraxie lui dit : « Te guérisse mon Seigneur Jésus-Christ! » et elle lui imprima aussitôt sur le front le signe de la Croix. Le démon cria devant tout le monde : « O la méchante hypocrite! voilà tant d'années que j'y demeure, et personne ne m'a chassé, et cette impure libertine prétend me mettre dehors? » Eupraxie lui dit : « Ce n'est pas moi qui te mets dehors, mais le Christ, maître de toutes choses. » Le démon dit : « Je ne sors point, impure que tu es, car tu n'as point reçu pouvoir de me chasser. » Eupraxie répond : « Moi je suis impure et pleine de méchanceté, comme tu le témoignes toi-même : mais par l'ordre du Seigneur, sors d'elle, sinon je prends la crosse de l'abbesse et je te chasserai à force de coups. » Et comme le démon résistait, elle prit la crosse et dit : « Sors, ou bien je te tourmenterai. » Le démon réplique : « Comment puis-je sortir? j'ai un pacte avec elle, et je ne puis pas le rompre. » Aussitôt Eupraxie se met à frapper, et dit au troisième coup : « Sors de cette créature de Dieu, esprit immonde! te réprimande le Seigneur Jésus-Christ! » Le démon dit : « Je ne puis en sortir, pourquoi me chasser? Où puis-je aller? — Dans les ténèbres extérieures, répond Eupraxie, dans le feu éternel, dans les tourments sans relâche préparés à toi et à ton père Satan, et à tous ceux qui font vos volontés. » Toutes les Sœurs regardaient de loin, sans oser venir plus près. Eupraxie entrée ainsi en lutte avec le démon, regarda au Ciel et dit : « Seigneur Jésus-Christ, ne me confondez point en cette heure-ci! que cet impur démon ne remporte point la victoire! » Aussitôt le démon, jetant de l'écume et poussant un grand cri, sortit de la femme, et elle fut guérie à cet instant. Les Sœurs accoururent en glorifiant Dieu; car elles avaient été dans une crainte bien vive. Eupraxie, prenant la femme, la lava dans l'eau, lui mit des vêtements, et la présenta devant l'abbesse. Celle-ci la conduisit avec les Sœurs dans l'oratoire, où elles rendirent grâces à Dieu de ce miracle. De ce moment, Eupraxie s'humiliait encore davantage, passait la nuit entière sans dormir et la semaine entière sans manger, servant toutes les Sœurs suivant sa coutume, avec joie et empressement, en toute douceur et humilité.

Digitized by Google

Un jour l'abbesse eut une vision qui la troubla beaucoup ; elle se prosterna dans l'oratoire avec larmes, sans rien faire connaître à personne. Les anciennes craignaient de l'interroger. Comme l'abbesse faisait chaque jour la même chose, les prieures la supplièrent enfin : « De grâce, madame, apprenez-nous pourquoi vous êtes si affligée et brisez nos âmes par vos lamentations et vos gémissements. » L'abbesse dit : « Ne me contraignez pas à le dire jusqu'à demain. » Les anciennes répliquèrent : « Croyez bien, madame, que si vous ne le dites pas, vous causez une grande affliction à nos âmes. » L'abbesse répondit : « Jusqu'à cette heure-là je ne voulais point vous faire connaître ce qui sera ; mais puisque vous m'y contraignez, écoutez : Eupraxie nous quitte, car elle meurt demain ; que personne ne le lui fasse connaître pour ne point l'affliger. » Aussitôt il s'éleva des pleurs et des cris pendant plusieurs heures. Une des religieuses, qui le sut, courut au four, où Eupraxie faisait cuire du pain, assistée de Julie, sa compagne ordinaire. La religieuse dit : « Savez-vous bien, madame Eupraxie, que la grande dame et les prieures sont dans une grande affliction à cause de vous ? » Eupraxie et Julie restèrent longtemps muettes de surprise. Julie dit enfin : « Madame la supérieure aurait-elle appris qu'à l'instigation de celui qui vous a réclamée autrefois, l'empereur a ordonné de vous tirer du monastère, et serait-ce là ce qui afflige la grande dame ? » Eupraxie répondit : « Vive le Seigneur ! Quand même tous les empires de la terre s'ébranleraient, jamais ils ne pourront me persuader de quitter mon Seigneur Jésus-Christ. Toutefois, pendant que ces pains cuisent, allez apprendre exactement pourquoi ces pleurs, afin de tirer mon âme d'inquiétude. »

Julie, s'en étant allée et s'arrêtant à la porte, entendit l'abbesse qui racontait ainsi sa vision aux anciennes : « Je vis arriver ici comme deux hommes de bonne mine pour emmener Eupraxie ; ils me dirent : Envoyez-la, car le roi la demande. D'autres arrivent et me disent : Prenez-la vous-même, et conduisez-la au Seigneur. Je la pris aussitôt et je m'avançais avec eux. Quand nous arrivâmes à une certaine porte, dont je ne saurais dire la magnificence, elle s'ouvrit d'elle-même, nous entrâmes, et nous

Digitized by Google

vîmes une gloire inénarrable : un palais supercéleste, un appartement et un trône nuptial que la main n'a pas faits. Pour moi, je ne pus approcher davantage, mais les Saints prirent Eupraxie et la présentèrent au Seigneur, dont elle baisa les pieds sans tache. Et je vis là des myriades d'Anges et des multitudes innombrables de Saints, et tous étaient debout à regarder. Et voilà que la Mère du Seigneur, ayant pris Eupraxie, lui montra le palais, l'appartement et le trône nuptial, ainsi que la couronne qui lui était préparée. Et j'entendis une voix adressant à Eupraxie ces paroles : Voilà ta récompense et ton repos; maintenant va, et tu viendras après dix jours, et tu jouiras de ces choses pendant des siècles infinis! Or voici le neuvième jour depuis que j'ai eu cette vision; Eupraxie mourra donc demain. »

Ayant entendu ce récit de l'abbesse, Julie se frappa la poitrine et le visage, et s'en retourna au four, en pleurant amèrement. Eupraxie, la voyant pleurer et se désoler, lui dit : » Je vous conjure par le Fils de Dieu, ma Sœur, dites-moi ce que vous avez entendu et pourquoi vous pleurez. » Julie répondit : « Je pleure, madame, parce que nous nous séparons aujourd'hui; car, comme j'ai entendu, vous mourrez demain. » A ces mots, Eupraxie tomba en défaillance. Julie était assise auprès d'elle, pleurant. Eupraxie lui dit : « Ma Sœur, donnez-moi la main, et me conduisez au lieu où est déposé le bois, et m'y laissez. Cependant prenez les pains du four, et portez-les au monastère. » Julie le fit, mais sans en informer l'abbesse. Eupraxie, de son côté, prosternée sur le pavé, conjurait Dieu avec des pleurs et des cris d'avoir pitié d'elle, de ne pas l'enlever si subitement, de la laisser encore un an sur la terre pour y expier ses péchés par la pénitence, afin de ne point paraître devant lui les mains vides de bonnes œuvres et être jetée dans le feu comme le figuier stérile.

Une des Sœurs l'ayant entendue se lamenter, en avertit l'abbesse et les prieures. Julie dit alors : « En vérité, madame, elle a appris qu'elle doit mourir demain. » L'abbesse dit aux prieures : « Qui donc le lui a fait connaître et a ainsi brisé son âme? Ne vous ai-je pas recommandé de ne pas lui dire que son

Digitized by Google

heure était venue? Allez, et amenez-la ici. » Elle vint, pleurant et sanglotant. L'abbesse lui dit : « Qu'avez-vous, ma fille, pour pleurer de la sorte? — Je pleure, madame, répondit Eupraxie, parce que vous saviez que je vais mourir et que vous ne me l'avez pas dit, pour que je pleure mes péchés, attendu que je n'ai fait aucune bonne œuvre. » Et en disant cela, elle se jeta par terre, et saisit les pieds de l'abbesse, en sorte que toute l'assistance éclata en pleurs. Car Eupraxie criait : « Ayez pitié de moi, madame, et suppliez Dieu qu'il m'accorde encore cette année, car je n'ai point fait de pénitence et je ne sais quelles ténèbres m'envelopperont. » L'abbesse répondit : « Vive le Seigneur! Jésus-Christ votre Roi vous a jugée digne du Sénat céleste. » Et elle se mit à raconter sa vision, et comme quoi Eupraxie allait jouir des biens divins. Elle la conjura de prier Dieu pour elle-même, afin de participer à son bonheur. Car elle souhaitait trépasser avec elle en Jésus-Christ, et jouir des mêmes faveurs.

Eupraxie, prosternée aux pieds de l'abbesse, fut saisie d'un frisson, puis d'une grande fièvre. L'abbesse dit aux Sœurs : « Prenez-la, et entrons dans l'oratoire, car son heure est venue. » Elles la placèrent donc dans l'oratoire ou la chapelle, et restèrent près d'elle jusqu'au soir. Le soir venu, comme c'était l'heure de la réfection, l'abbesse leur permit de sortir et de prendre du pain. Elle ne retint que Julie, pour garder ensemble Eupraxie, et ferma les portes jusqu'au matin. Julie disait cependant à Eupraxie : « Madame ma Sœur, ne m'oubliez pas : souvenez-vous que sur la terre j'ai été votre compagne inséparable. Priez le Seigneur qu'il me prenne avec vous. »

Au matin, comme l'abbesse vit qu'Eupraxie touchait à ses derniers moments, elle convoqua les Sœurs par Julie. Elles se rassemblèrent, pleurant et disant : « Souvenez-vous de nous, madame notre Sœur. » La dernière de toutes arriva la possédée d'autrefois, fondant en larmes, et, lui baisant les mains, elle disait : « Quels services ces mains ne m'ont-elles pas rendus, à moi indigne? C'est par Dieu et par ces mains que le démon a été chassé de moi. » Comme Eupraxie ne pouvait pas répondre, l'abbesse lui dit : « Est-ce que vous n'avez pas pitié de la Sœur

Digitized by Google

que voilà? Pourquoi ne lui dites-vous rien, à elle qui est si affligée à cause de vous? » Eupraxie, tournant vers elle ses regards, dit : « Pourquoi me faites-vous souffrir, ma Sœur? Laissez-moi reposer, car j'expire. Seulement craignez Dieu, et il vous gardera. » Puis, tournant les yeux vers l'abbesse, elle dit : « Priez pour moi, car il y a un grand combat dans mon âme à cette heure. » L'abbesse ayant prié, et toutes les Sœurs ayant répondu : Amen, Eupraxie rendit son âme à l'âge de trente-huit ans. On la mit dans le tombeau de sa mère.

Julie ne quitta point ce tombeau durant trois jours, pleurant celle à qui elle avait appris le psautier. Le quatrième jour elle vint toute joyeuse dire à l'abbesse : « Madame, priez pour moi; Dieu m'appelle, M^me^ Eupraxie ayant intercédé pour moi pécheresse. » Elle embrassa toutes les Sœurs, mourut le lendemain et fut déposée dans le même monument qu'Eupraxie.

Trente jours après, l'abbesse ayant convoqué les prieures du monastère, leur dit : « Élisez-vous une Mère, qui puisse vous gouverner, et mettez-la à ma place. — Pourquoi, répondirent-elles, tenez-vous à vos servantes un langage si nouveau? — Elle dit : Le Seigneur m'appelle. M^me^ Eupraxie a prié pour moi; elle a employé bien des supplications pour que je fusse admise aux noces célestes. C'est déjà par sainte Eupraxie que Julie est devenue participante de cette félicité. » Les Sœurs apprirent avec joie la gloire d'Eupraxie et de Julie, et firent des vœux pour y parvenir elles-mêmes. Elles choisirent l'une d'entre elles, nommée Théognie, pour être leur supérieure. L'abbesse lui dit : « Voilà que toutes les Sœurs vous ont rendu un bon témoignage, en vous choisissant pour me succéder. Je vous conjure donc, par la sainte et consubstantielle Trinité, de ne point procurer à ce monastère les biens et les richesses du siècle, et de ne point porter l'esprit des Sœurs vers les vanités de la terre, afin que, méprisant les choses qui passent, elles méritent celles qui durent dans le Cieux. » Elle dit ensuite aux Sœurs : « Comme vous connaissez toutes la vie de M^me^ Eupraxie, imitez-la, pour que vous soyez jugées dignes du même bonheur. » Toutes ayant répondu : Amen, elle leur fit ses adieux, entra dans l'oratoire, et

Digitized by Google

ferma la porte, avec défense d'entrer avant le lendemain. Quand elles entrèrent le matin, elles la trouvèrent qui s'était endormie dans le Seigneur. Elles bénirent Dieu, et la déposèrent dans le monument d'Eupraxie. Il s'y fit un grand nombre de miracles et de guérisons. Les démons s'écriaient : Même après sa mort, Eupraxie a pouvoir sur nous et nous chasse[1].

(ROHRBACHER.)

SAINT PIENS,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

Piens ou Pience (Pientius), dix-septième évêque de Poitiers, florissait au temps où sainte Radegonde donnait à cette ville un si saint éclat. Issu d'humble famille, il s'était vu élever à l'épiscopat, qu'il n'ambitionnait pas, mais dont ses vertus et son mérite le rendaient digne. Il seconda de tout son pouvoir l'auguste fondatrice du monastère de la Sainte-Croix, qui le vénérait comme un père.

« Sans cesse appliqué au bien de son troupeau, dit un de ses historiens, il le visitait avec sollicitude, quelque vaste que fût alors le territoire du diocèse de Poitiers, qui s'étendait depuis l'Océan jusqu'aux limites de la Touraine, du Berry et du Limousin.

» Un jour, en naviguant vers les parages de l'île de Maillezais, il fit naufrage avec les mariniers qui le conduisaient. Plusieurs de ces hommes y périrent, et le Saint n'échappa à la mort que pour aller rendre son âme à Dieu dans la petite ville de Melle. On croit que ce fut vers l'an 564. Ce qui est certain, c'est que ce dut être après 561, date de la mort de Clotaire Ier, puisque la mort de saint Piens eut lieu après celle de ce prince, et avant 567, puisque Caribert, qui lui succéda sur le trône des Francs, et qui ne régna que six ans, plaça Pascentius II, après saint Piens, sur le siége de Poitiers. »

Saint Piens est fêté le 13 mars, qui est, dit-on, le jour de sa mort.

[1] *Acta Sanct.*, 13 mart.

Digitized by Google

SAINT GÉRALD,

ÉVÊQUE.

Gérald, né Anglais, passa en Irlande, où florissait la vie monastique. Quoique héritier de quelques biens, il avait le monde en dégoût, et voulait vivre pour Dieu. Il alla prendre l'habit religieux au monastère de Mayo, dans le Connaugt. Il y brilla tellement par ses vertus, sa piété et sa prudence, qu'il en devint abbé.

Alors il fonda, avec ses biens, deux monastères, celui d'Élythéry pour des hommes, et celui de Théaghna pour des femmes. Il mit sa sœur, qui s'appelait Segretia, à la tête de ce dernier. Pour lui, il se vit élevé à la dignité d'évêque régionnaire. Il fit de nombreuses conversions en quelques provinces, et s'en alla à Dieu le **13 mars 732.**

SAINT AGILOLF OU AGILULPHE,

ÉVÊQUE DE COLOGNE ET MARTYR.

Saint Agilulphe était abbé du grand et célèbre monastère de Stavélo, lorsqu'en l'en **711** il fut élu évêque de Cologne. Il gouverna si saintement son diocèse que le saint Pape Zacharie, qui était son ami, érigea son siége en archevêché. Mais le diocèse qu'il administrait depuis trente deux ans, et qu'il trouvait une charge bien pesante, s'étendit bien davantage alors. Son archevêché avait cinq suffragants : Liége, Munster, Osnabruck, Minden et Utrecht.

Il y avait deux ans qu'il pliait sous un si grand fardeau, lorsqu'il se sentit obligé de se démettre de l'épiscopat. Il s'en retourna à sa chère abbaye de Stavélo, où il voulait se préparer dans la solitude à paraître devant Dieu. Mais en traversant la forêt des Ardennes, il y fut assassiné par des brigands, le **13 mars** de l'an **747.**

Il est honoré comme Martyr le **13** et le **31 mars.**

Digitized by Google

SAINT HELDRAD,

ABBÉ DE NOVALÈSE.

Heldrad, jeune laïque, fils de nobles et riches parents de la Provence, se fit une joie de bâtir une église et auprès de cette église un hospice, sous le patronage de l'Apôtre saint Pierre. C'était débuter en Chrétien dans la vie.

Après la mort pieuse de son père et de sa mère, le désir de les retrouver un jour dans un monde meilleur le décida à partager tous ses biens entre l'église et les pauvres. Dès lors il s'occupa plus librement de lui-même et de son avenir. Il s'en alla en pèlerin à Rome et dans les saints Lieux, cherchant un asile où il pût travailler à son salut.

Lorsqu'il visita l'abbaye de Novalèse, dans le marquisat de Suse, au pied du Mont-Cénis, il fut charmé de ce séjour de la sainte paix et de la vie pieuse. C'était une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît. Il sollicita son admission dans cette maison de prières, et il y fut reçu avec joie.

Devenu en beaucoup de points le modèle des moines, il était chéri de tous, et sept ans après son entrée l'abbé étant mort, Heldrad fut acclamé de tous, pour gouverner l'abbaye. Il en fut abbé trente ans, et à sa mort toute l'abbaye le pleura. Il mourut le 13 mars, mais les agiographes italiens ne nous disent pas l'année.

SAINT NICÉPHORE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Théodore, père de Nicéphore, était secrétaire de l'empereur Constantin Copronyme; mais son attachement inviolable à la doctrine de l'Église touchant les saintes images, renversa sa fortune, et lui fit perdre l'état qu'il avait à la cour de Constantinople. Le prince, furieux de trouver dans son ministre une opposition invincible à l'impiété des iconoclastes, dont il s'était déclaré le partisan, s'en vengea sur lui de la manière la plus cruelle : il le priva de sa charge et le bannit, après l'avoir condamné à souffrir des tourments horribles.

Digitized by Google

Le jeune Nicéphore, qui fut élevé sous les yeux de son père, croissait tous les jours en âge et en sagesse, et s'animait continuellement à la pratique de la vertu par les exemples domestiques, qu'il avait sans cesse occasion de remarquer. La mort lui ayant enlevé son père de bonne heure, Eudocie, sa mère, continua à cultiver avec soin ses heureuses dispositions. Elle le formait à la piété, tandis que différents maîtres prenaient soin d'orner son esprit par l'étude des lettres.

Nicéphore n'eut pas plus tôt paru dans le monde qu'il s'y fit universellement estimer par sa vertu, ainsi que par l'étendue et la variété de ses connaissances. Son mérite pénétra jusqu'à la cour. Constantin et Irène, sa mère, qui gouvernaient alors l'empire, et qui étaient zélés pour la saine doctrine, l'honorèrent de leur confiance, et lui donnèrent la charge que son père avait eue sous Constantin Copronyme. Il répondit parfaitement à l'idée qu'on avait conçue de lui, en s'acquittant de son emploi avec une capacité extraordinaire. Mais il ne se contentait pas de servir l'État par ses talents, il travaillait encore de toutes ses forces à la défense de la foi et à l'extinction de l'hérésie des iconoclastes. Il se fit admirer des Pères du septième Concile général, où il assista en qualité de commissaire de l'empereur.

Ce zèle pour l'orthodoxie, joint à de grandes vertus et à une science peu commune, le firent juger digne de succéder à saint Taraise, patriarche de Constantinople, mort en 806. L'Église ne pouvait que gagner beaucoup à ce choix, comme l'évènement le prouva. Nicéphore donna, le jour de son sacre, le témoignage le plus authentique de la pureté de sa foi et de son horreur pour l'impiété du temps : il tint à sa main, durant toute la cérémonie, un écrit qu'il avait composé pour la défense des saintes images, et le mit ensuite en dépôt derrière l'autel, comme un gage de la fermeté avec laquelle il était déterminé à maintenir jusqu'à la mort la tradition de l'Église.

A peine fut-il assis sur la chaire patriarchale, qu'il entreprit la réformation des mœurs de son diocèse. Il y réussit, en ajoutant la force de l'exemple à celle des exhortations.

Il était infatigable lorsqu'il s'agissait de remplir les fonctions

Digitized by Google

de son ministère. La douceur et la patience furent les principales armes qu'il employa contre le vice, et il ne s'en servit pas inutilement; mais la gloire qui lui revint du changement opéré dans les mœurs de ses diocésains, n'approche pas encore de celle dont le couvrit la fermeté invincible avec laquelle il souffrit les persécutions que les ennemis de la foi lui suscitèrent.

Léon l'Arménien, gouverneur de la Natolie, ayant été proclamé empereur en 813, l'Église se trouva plongée dans de nouveaux troubles. Ce prince, entièrement livré aux iconoclastes, ne s'occupa que des moyens de répandre leurs erreurs. La ruse, l'artifice, la violence, rien ne lui coûtait, pourvu qu'il vînt à bout de ses desseins. Il sentait de quel poids eût été parmi les orthodoxes l'approbation de Nicéphore; aussi mit-il tout en usage pour l'obtenir. Mais le saint Patriarche ne fut pas plus touché de ses caresses que de ses menaces.

« Prince, disait-il à l'empereur, vos efforts sont inutiles : nous ne pouvons changer les anciennes traditions; nous respectons les saintes images, comme la Croix et le livre des Évangiles. »

C'était un raisonnement sans réplique. En effet, les premiers iconoclastes convenant qu'on pouvait honorer la Croix et le livre des Évangiles, devaient conséquemment avouer qu'on pouvait aussi honorer les saintes images, puisqu'il ne s'agissait de part et d'autre que d'un culte de relation. Mais il n'est pas rare de voir les hérétiques tomber en contradiction avec eux-mêmes.

La généreuse réponse de Nicéphore fut suivie d'une courte, mais éloquente apologie de la foi catholique. Il y prouva que les orthodoxes ne blessaient en rien l'honneur suprême dû à la Divinité, puisque c'est à Dieu que se rapporte le culte qu'ils rendent aux Anges, aux Saints et aux Prophètes. Il en est de même, ajouta le Patriarche, du respect que nous avons pour les choses inanimées qui servent au service divin, tels que sont les temples, les vases sacrés et les images.

L'empereur, naturellement impérieux, fut indigné de la résistance qu'il éprouvait. Il usa d'un stratagème qu'il crut devoir être plus efficace que les moyens qu'il avait employés. Il ordonna secrètement à quelques soldats de traîner avec mépris une image

Digitized by Google

de Jésus-Christ, qui était sur la grande Croix qu'on avait attachée à une des portes de la ville ; ce qui ayant été exécuté, il défendit d'y en remettre une autre, sous prétexte d'empêcher une pareille profanation. Le Patriarche vit bien qu'un violent orage menaçait l'Église, mais il ne se découragea pas. Plein de confiance en Dieu, il redoubla la ferveur de ses prières, exhorta les Catholiques à demeurer fermes, assembla autour de lui plusieurs saints personnages, et se prépara à tout évènement.

Léon, informé de ce qui se passait, réunit quelques Évêques iconoclastes dans son palais, et fit dire à Nicéphore de s'y rendre au plus tôt, avec ceux de ses confrères qui tenaient pour son parti. Le Patriarche obéit, et vint au palais avec plusieurs autres Évêques catholiques. Lorsqu'ils furent en la présence de l'empereur, ils le conjurèrent de ne pas se mêler du gouvernement de l'Église, et de le laisser à ceux que Jésus-Christ en avait établis pasteurs.

« Si l'affaire en question, dit Émilien de Cysique, est une affaire ecclésiastique, qu'on la traite dans l'église suivant la coutume, et non dans le palais. »

Euthyme de Sardes ayant pris la parole, ajouta : « Depuis plus de huit cents ans que Jésus-Christ est venu au monde, on le peint et on l'adore dans son image. Qui serait assez hardi pour abolir une pratique fondée sur une tradition aussi ancienne? »

Saint Théodore Studite parla après les Évêques, et dit à l'empereur : « Seigneur, ne troublez pas l'ordre de l'Église. Dieu y a mis des Apôtres, des Prophètes, des pasteurs et des docteurs, mais il n'a pas parlé des empereurs. Le gouvernement de l'État vous est confié, comme celui de l'Église l'est aux pasteurs. »

Léon, transporté de fureur, chassa les Évêques catholiques, et leur défendit de reparaître en sa présence. Il en voulait surtout à Nicéphore ; il ne pensa donc plus qu'aux moyens de le perdre, et il ne tarda pas à en trouver.

Les Évêques iconoclastes s'étant assemblés de nouveau dans le palais impérial, y tinrent un prétendu concile, auquel Nicéphore fut cité; mais le Patriarche ne comparut pas, parce que la citation n'était pas canonique; il répondit seulement à ceux qui étaient

Digitized by Google

chargés de la lui faire : « Qui est-ce qui vous a donné cette autorité? Est-ce le Pape ou quelqu'un des autres Patriarches? Vous n'avez aucune juridiction dans mon diocèse. »

Il leur lut ensuite le canon qui déclare excommuniés ceux qui osent exercer quelque acte de juridiction dans le diocèse d'un autre Évêque. Puis il leur ordonna de se retirer.

Cette réponse aurait dû intimider les partisans de l'erreur; mais l'hérésie ne respecte les lois de l'Église qu'autant qu'elle peut les faire servir à ses desseins. Les Évêques iconoclastes continuèrent donc leur assemblée, et prononcèrent une sentence de déposition contre Nicéphore. L'empereur, pour satisfaire sa haine en mettant le comble à l'injustice, l'envoya en exil. Heureux encore d'avoir échappé aux piéges qu'on avait tendus secrètement à sa vie!

Michel le Bègue, qui succéda à l'empereur Léon en 820, favorisa comme lui les iconoclastes, et persécuta les Catholiques; de sorte que Nicéphore fut laissé dans le lieu de son exil. Il mourut le 2 juin 828, dans le monastère de Saint-Théodose, qu'il avait fait bâtir. Il était âgé d'environ soixante-dix ans et en avait passé près de quatorze en exil. Son corps fut rapporté à Constantinople en 846, par l'ordre de l'impératrice Théodora. La cérémonie de cette translation se fit le 13 de mars, jour auquel le nom du Saint se trouve dans le martyrologe romain.

SAINTE KENNOQUE,

VIERGE.

La douceur, la modestie, l'humilité et l'amour de ce qui fait penser à Dieu furent les vertus qui caractérisèrent cette Sainte dès son enfance.

Comme elle était fille unique et héritière d'une maison riche et noble d'Écosse, plusieurs personnages la demandèrent en mariage; mais elle ne voulut écouter aucune des propositions qui lui furent faites, afin de se consacrer à Dieu sans réserve; elle se fit même religieuse dans un monastère du comté de Fife.

L'esprit de pauvreté et d'oraison, accompagné d'une admirable pureté de cœur, la conduisirent en peu de temps à une sublime

Digitized by Google

perfection. Son nom devint célèbre par les miracles que Dieu accordait à ses prières. Elle mourut en 1007, dans un âge fort avancé.

Plusieurs églises d'Écosse étaient autrefois dédiées sous son invocation. Il y en a une auprès de Glascow qui s'appelle encore *Saint-Kennoches-Kirk*, c'est-à-dire l'église de sainte Kennoque. Les Écossais avaient anciennement beaucoup de vénération pour les reliques de cette Sainte.

SAINT RODRIGUE ET SAINT SALOMON,

MARTYRS.

Rodrigue était, au IXe siècle, un prêtre de Cordoue, qui avait deux frères, nés chrétiens comme lui, mais dont l'un avait apostasié et s'était fait musulman. L'autre lui reprochait son apostasie, et c'étaient tous les jours des querelles entre eux. Un jour qu'ils s'acharnaient l'un contre l'autre, Rodrigue, attiré par le bruit, accourut et se jeta entre les deux furieux, qui tombèrent sur lui sans trop savoir ce qu'ils faisaient, et l'assommèrent tellement que, le croyant mort, ils prirent la fuite, et répandirent le bruit que leur frère était mort musulman.

Cependant celui qu'ils croyaient mort, et qui n'était qu'étourdi, revint à lui une demi-heure après leur départ, et, sortant de Cordoue, il se retira sur une montagne voisine, où il se tint caché quelque temps. Puis, un jour qu'il avait besoin à la ville, il y revint. Son frère l'apostat, troublé de le retrouver vivant, l'arrêta lui-même et le mena au cadi, qui l'envoya en prison.

Il y trouva un autre Chrétien, nommé Salomon. Celui-là, en voyant les Chrétiens cruellement persécutés, avait senti son cœur s'affaiblir, et il avait apostasié sa foi. Mais les caresses des musulmans lui firent comprendre sa malheureuse lâcheté. Il avait donc accepté une pénitence et il était rentré dans le sein de l'Église. Aussitôt on l'avait jeté dans la prison où l'on amenait le prêtre Rodrigue, qui fut pour lui un consolateur. Le cadi les fit comparaître devant lui par trois fois, et chaque fois séparément; mais ils s'étaient fortifiés dans la prière et dans les larmes; les caresses et les promesses séduisantes les trouvèrent

Digitized by Google

inébranlables. Leur juge irrité les condamna à mourir, le prêtre Rodrigue le premier et Salomon après lui, s'il persistait. Ils furent décapités tous les deux le 13 mars de l'an 857.

LE BIENHEUREUX HENRI,

CONFESSEUR A PÉROUSE.

On lit dans Wading, *Annales des Frères-Mineurs*, que ce Henri était fils d'un roi de Danemarck, que dès ses plus jeunes années il se sentit si vivement entraîné à fuir le monde et à ne servir que Dieu, qu'on s'efforça vainement de le retenir à la cour et de le marier, qu'il s'échappa et mena quelques années la vie solitaire; que ses sujets, à la mort de son père, le cherchèrent avec tant d'empressement qu'ils le trouvèrent et le ramenèrent; et que sa mère, soit qu'elle voulût régner elle-même, soit que la vie pénitente que son fils avait si rigoureusement menée l'eût entièrement déformé, *deformatum*, ne le reconnut pas et le traita d'imposteur, *sycophanta*, et que la cour le condamna au feu. On le fit monter sur un bûcher qu'on alluma aussitôt. Mais comme entouré de flammes il n'en sentait pas les effets, il se fit un tumulte à l'aide duquel il s'échappa; et il vint à Pérouse, où sa mort fut toute sainte, et où il est depuis vénéré comme confesseur.

SAINT ANSOVIN,

ÉVÊQUE DE CAMÉRINO.

Ansovin, né à Camérino, brilla tellement par sa science dans les Lettres sacrées et par sa haute probité que, lorsqu'il fut ordonné prêtre, toute la ville fut fière de lui, et que, le siége épiscopal étant devenu vacant, il y fut élevé par le vœu unanime de tous.

Mais il y avait des lois et des usages contraires à la dignité de l'Église alors (c'était au x^e^ siècle); Ansovin déclara qu'il n'accepterait le fardeau de l'épiscopat que si l'empereur Louis III supprimait ces usages et ces lois. L'empereur, qui estimait grandement Ansovin, abolit solennellement ces abus, et Ansovin dirigea son peuple dans les voies de la perfection. Dieu l'appuya

Digitized by Google

par des miracles pendant sa vie et après sa mort, qui eut lieu vers le milieu du x^e^ siècle.

SAINT MOCHOÉMOC,

ABBÉ EN IRLANDE.

Mochoémoc, appelé Pulchérius par les Latins, fut élevé sous la conduite de saint Gongal, dans le monastère de Benchor. Ce fut à lui qu'on dut la fondation de la célèbre abbaye de Liath-Mochoémoc, près de laquelle on a depuis bâti la ville de ce nom. Ce Saint mourut le 13 mars 655.

Voyez Colgan, et les *Antiquités* d'Ussérius, in *Tab. chron.*

LE BIENHEUREUX JACQUES DE TODI OU JACOPONE,

FRÈRE-MINEUR.

Jacques de Todi ou Jacopone, poète italien, ami et contemporain de Dante, naquit à Todi, dans l'Ombrie, d'une famille noble. Son vrai nom était Jacopo dei Benedetti. Après avoir vécu longtemps dans le monde, une circonstance singulière le porta tout-à-coup à y renoncer. Il était marié à une femme aussi belle que vertueuse. Ami du plaisir, il obligea sa pieuse épouse à assister à un bal. Au milieu de la fête, le plafond de la salle où on dansait s'écroula et écrasa une partie des invités : l'épouse de Jacques fut de ce nombre. En la voyant sans mouvement, Jacques essaya de la rappeler à la vie, mais elle était morte, et il découvrit sur sa peau un cilice presque identifié avec ses chairs.

Au désespoir de sa mort, il se sentit en démence, et il erra six mois dans les campagnes comme un forcené. Enfin, revenu à la raison et voulant expier, il distribua ses biens aux pauvres, et entra dans l'Ordre des Frères-Mineurs, où, par humilité, il voulut toujours rester Frère convers.

Il a composé des cantiques sacrés pleins de feu et d'onction, qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie, malgré le mélange de son style, chargé de mots calabrais, siciliens et napolitains.

On a de lui quelques autres poésies du même genre en latin, et on le croit le véritable auteur du *Stabat Mater dolorosa,* que

Digitized by Google

d'autres attribuent au Pape Innocent III, et d'une prose rimée sur la vanité des choses humaines : *Cur mundus militat,* etc.

Ce poète mourut dans un âge avancé, en 1306, et la réputation de sainteté qu'il s'était acquise pendant sa vie lui mérita après sa mort le surnom de Bienheureux, que les Italiens lui donnent.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
ET DE SAINT JOSEPH.

Saint Louis, visitant en pèlerin les sanctuaires de la Palestine, reçoit le Corps de Notre-Seigneur dans la grotte près de laquelle le Fils de Dieu s'est incarné, et où la très-sainte Vierge aimait à prier. Cinq petites croix rouges marquent, d'après une tradition antique, la place où elle s'agenouillait. L'impératrice sainte Hélène avait orné l'oratoire de Marie de trois colonnes de granit rouge. Aujourd'hui la grotte est toute revêtue de beaux marbres. Un palier de marbre couvre les anciennes fondations de la sainte maison de la Mère de Dieu, que les Anges transportèrent en Dalmatie le 9 mai 1291, et de Dalmatie à Lorette. Derrière l'autel de l'Incarnation sont deux chambres taillées dans le roc, qui faisaient partie de la maison de saint Joseph ; dans la seconde, qui communique à la première par un petit escalier, l'autel est surmonté d'un tableau représentant la sainte Famille, et sur lequel on lit : *Hic erat subditus illis ;* « ici il leur était soumis. » C'est là que Notre-Seigneur pratiqua si longtemps l'obéissance tout près du lieu où il avait reçu par son incarnation la forme d'esclave, ce que rappellent les paroles inscrites sur l'autel de la grotte : *Hic Verbum caro factum est;* « ici le Verbe a été fait chair. »

C'est là que saint Joseph fut associé au grand mystère de la Rédemption des hommes. C'est là aussi qu'à l'école de son divin Fils et de sa très-sainte Épouse, saint Joseph pratiqua les plus sublimes vertus de la vie intérieure et cachée, qu'il enseigne aujourd'hui du haut de son trône aux âmes humbles et dociles qui se mettent sous sa protection. En voici un exemple rapporté par un pieux historien :

Digitized by Google

Un jeune homme fort éclairé dans les voies de Dieu s'adressa un jour au P. Surin pour la conduite de son âme. Ce Père, ayant remarqué qu'il était rempli de grâces extraordinaires, que sans étude il parlait de la spiritualité et de la perfection d'une manière plus relevée que n'avaient pu faire les plus habiles théologiens, s'informa d'où pouvaient lui venir tant de lumières. Le jeune homme avoua que depuis six ans il avait choisi saint Joseph pour son protecteur, et qu'il s'adressait à lui avec confiance pour s'instruire de la conduite qu'il devait tenir. Et il n'en fallut pas davantage au Père pour lui faire juger à qui, après Dieu, ce jeune homme était redevable du progrès qu'il avait fait dans la vie intérieure.

Sainte Thérèse raconte aussi comment elle obtint, par l'intercession de saint Joseph, l'entière rémission de ses péchés. « Lorsque j'étais dans cet état, dit-elle (c'est-à-dire dans un ravissement), il me sembla qu'on me revêtait d'une robe blanche très-éclatante, sans que je susse d'abord qui me la mettait. Mais je vis la très-sainte Vierge à mon côté droit, et saint Joseph à mon côté gauche, et l'on me fit entendre que j'étais purifiée de mes péchés. Après m'être vue avec tant de joie et de gloire revêtue de cette robe, il me sembla que la très-sainte Vierge me prit par la main et me dit qu'elle était très-satisfaite de la dévotion que j'avais pour saint Joseph. »

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Nicomédie, la fête des saints martyrs Macédone, Patrice, sa femme, et Modeste, leur fille.

A Nicée, les saints martyrs Theusétas, Horrez, son fils, Théodora, Nymphodora, Marc et Arabie, qui furent tous jetés dans les flammes pour Jésus-Christ.

A Hermopolis, en Égypte, saint Sabin, martyr, qui, après

[1] TERTIO IDUS MARTII.

Nicomediæ, natalis sanctorum martyrum Macedonii, Patriciæ uxoris ejus, et Modestæ filiæ. — Niceæ, sanctorum martyrum Theusetæ et Horris filii ejus, Theodoræ, Nymphodoræ, Marci et Arabiæ, qui omnes pro Christo igni traditi sunt. — Hermopoli, in Ægypto, sancti Sabini martyris, qui multa passus, tan-

Digitized by Google

avoir beaucoup souffert, fut enfin précipité dans la rivière, où il accomplit son martyre.

En Perse, sainte Christine, vierge et martyre.

A Cordoue, les saints Rodrigue, prêtre, et Salomon, martyrs.

A Constantinople, saint Nicéphore, évêque, défenseur ardent des traditions de ses pères, qui, pour la défense du culte des saintes images, s'opposa vivement à l'empereur Léon l'Arménien, iconoclaste, qui l'envoya en exil, où, pendant quatorze ans, il souffrit un long martyre, et s'endormit enfin dans le Seigneur.

A Camérino, saint Ansevin, évêque et confesseur.

Dans la Thébaïde, le décès de sainte Euphrasie, vierge.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Conchinne (Conchenna), morte en 654, était sœur de saint Munnu, abbé de Hy, en Écosse.

La Bienheureuse Mafflée ou Macteflède, première abbesse de Remiremont, morte en odeur de sainteté le 13 mars 623.

Saint Martial, martyr à Nicomédie sous Dioclétien.

Sainte Pacta, martyre ce même jour, dans la même ville, sous le même tyran.

Saint Ramir, moine de Saint-Claude, martyrisé en Espagne, avec plusieurs autres religieux, le 13 mars de l'an 600.

La Bienheureuse Xire, recluse auprès d'Évora, en Portugal.

Saint Urpasien, martyr de Nicomédie, honoré le 13 mars.

Sainte Stratonice, martyre, honorée chez les Éthiopiens.

La Bienheureuse Sanche, qui, infante de Portugal, prit le voile et mena la vie religieuse auprès de Coïmbre, dans l'Ordre de Cîteaux.

dem projectus in flumen martyrium consummavit. — In Perside, sanctæ Christinæ virginis et martyris. — Cordubæ, sanctorum Ruderici presbyteri et Salomonis martyrum. — Constantinopoli, sancti Nicephori episcopi, qui paternarum traditionum propugnator acerrimus, Leoni Armeno imperatori iconoclastæ pro cultu sanctarum imaginum se constanter opposuit, a quo mulctatus exilio, ibidem quatuordecim annis longum ducens martyrium, migravit ad Dominum. — Apud Camerinum, sancti Ansovini episcopi et confessoris. — In Thebaide, depositio sanctæ Euphrasiæ virginis.

Digitized by Google

Saint Melain, cinquième évêque de Troyes, au commencement du v^e^ siècle. On a sur ce bon Saint peu de documents.

Saint Marce, premier évêque de Dié.

Sainte Maximilienne, recommandée par le Pape Alexandre III, en 1173.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Charbonnier, curé du diocèse de Poitiers, condamné à mort pour refus du serment schismatique, guillotiné le 13 mars 1794.

Mallet (nous ignorons ses prénoms) condamné à mort pour la même cause, et guillotiné comme prêtre réfractaire à Montpellier, le 13 mars 1794.

Digitized by Google

QUATORZIÈME JOUR DE MARS.

Sainte Mathilde, reine de Germanie. — Les quarante-sept Martyrs de Rome sous Néron. — Saint Éleuthère, évêque de Genève. — Les trois Martyrs des Lombards. — Saint Lubin, évêque de Chartres. — Sainte Florentine ou Florence, vierge. — Saint Boniface, évêque de Ross. — Le Bienheureux Lethbald, pèlerin en Palestine. — Le Bienheureux Jean de Barastre, abbé du Mont-Saint-Éloi. — Le Bienheureux Conrad d'Ascoli, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Élie, Frère-Mineur. — Les Bienheureux Conrad d'Offida et Pierre de Tréja ou de Monticelli, Frères-Mineurs. — Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE MATHILDE,

REINE DE GERMANIE.

Sainte Mathilde était fille du comte Dietrich de Saxe, qui descendait du fameux Vitikind, chef des Saxons sous Charlemagne. Ses parents, parmi lesquels, depuis la conversion de Vitikind, la religion et la piété étaient comme héréditaires, le firent élever sous les yeux de son aïeule Mathilde, abbesse du monastère d'Erfort. Elle puisa dans cette école un goût extraordinaire pour l'oraison et la lecture des livres de piété. Elle apprit aussi à travailler à tous les ouvrages convenables à son sexe, et contracta insensiblement l'habitude d'employer tous ses moments à des choses sérieuses, dignes d'une créature raisonnable. Devenue reine, sa vertu ne fit que s'accroître. Tandis que le roi, son époux, remportait des victoires sur les Hongrois et les Danois, Mathilde en remportait sur les ennemis de son salut. Elle vaquait à la prière et à la méditation, afin de s'entretenir dans la ferveur et l'humilité. Cet exercice avait pour elle tant de charme que, outre le temps qu'elle y donnait pendant le jour, elle y consacrait une bonne partie de la nuit. Souvent elle visitait les malades et les affligés, qu'elle consolait et exhortait à la patience. Elle servait les pauvres, et leur apprenait à estimer un état dont Jésus-Christ

Digitized by Google

a fait choix, et auquel sont promises les récompenses de la vie future. Elle procurait la liberté aux prisonniers; et lorsque les droits de la justice s'opposaient à leur élargissement, elle allégeait au moins le poids de leurs chaînes par d'abondantes aumônes. Le principal but qu'elle se proposait en cela était de porter ces malheureux à expier leurs crimes par les larmes d'une sincère pénitence. Elle avait la consolation de voir le roi, son mari, entrer dans ses vues, et s'empresser à la seconder dans toutes ses pieuses entreprises [1].

Henri l'Oiseleur, son mari, était devenu roi d'Allemagne en cette manière. L'an 911, à la mort de Louis IV, les seigneurs offrirent la couronne royale à Othon le Grand, duc de Saxe et de Thuringe, père de Henri; il la refusa à cause de son grand âge, et, avec une noble générosité, leur recommanda Conrad, duc de la France rhénane ou de la Franconie, le regardant, quoiqu'il fût son ennemi, comme un prince de mérite et de capacité. Conrad, élu roi d'Allemagne, oublia un peu la reconnaissance qu'il devait à Othon, en refusant à son fils Henri l'investiture de la Thuringe et ne lui accordant que celle de la Saxe. De là une inimitié fâcheuse entre les deux princes. Conrad sut noblement réparer son tort en 818, où il fut blessé mortellement dans une bataille contre les Hongrois.

Il n'avait point d'enfant, mais le duc Éberhard de Franconie, seigneur aussi prudent et puissant que vaillant, était son frère. Uniquement occupé du véritable bien de l'Allemagne, Conrad, se sentant près de sa fin, assembla autour de son lit de mort quelques-uns de ses conseillers les plus fidèles, et ensuite fit appeler son frère Éberhard. Il lui recommanda avec les expressions les plus tendres de ne pas mépriser la dernière prière de son frère et de son roi mourant, de renoncer à toutes ses prétentions, quoique bien fondées, sur la couronne d'Allemagne, de les transporter plutôt au duc Henri de Saxe, de se soumettre à lui le premier, et par là d'accélérer son élection auprès des autres princes. Henri seul était l'homme destiné par la Providence pour ramener l'ordre et l'union dans l'Allemagne, complètement déla-

[1] *Acta Sanct.*, 14 mart.

Digitized by Google

brée, et rendre au nom allemand la considération qu'il avait perdue au dehors. Profondément ému, le magnanime Éberhard jura d'accomplir fidèlement la dernière volonté de son royal frère; sur quoi Conrad lui remit les insignes de la royauté, la couronne, le sceptre, la lance, le bracelet et le manteau, avec ordre de les porter aussitôt après sa mort au duc de Saxe.

Les funérailles de Conrad à peines terminées, son frère Éberhard se rendit promptement en Saxe, y apprit au duc Henri la nouvelle bien inattendue des dernières dispositions de son frère mourant, lui remit tous les insignes de la dignité royale, et fut le premier qui fit hommage à Henri comme à son roi et à son souverain. Deux grandes âmes étaient amicalement en présence. Avec celui qui jusqu'alors avait été son ennemi, et ennemi souvent redoutable, Henri conclut une éternelle paix. Ils se présentèrent réciproquement la main, et, de ce moment, les deux princes se lièrent d'une amitié que jamais le moindre nuage ne vint à troubler tant qu'ils vécurent. Tels étaient les nobles caractères que l'on voyait dans le x^e^ siècle, siècle pourtant nommé barbare par d'autres siècles se prétendant civilisés, qui seraient fort en peine de montrer quelque chose de pareil.

Henri, surnommé l'Oiseleur à cause de sa passion pour la chasse, justifia le jugement de son prédécesseur Conrad, et réalisa ses grandes espérances. Il rétablit la paix et le bon ordre au dedans de l'Allemagne, et repoussa les ennemis du dehors. Dès l'année 920, il eut à combattre l'insurrection d'Arnoulfe, duc de Bavière. Il le vainquit par sa générosité. Les deux armées étant en présence, Henri lui demanda une entrevue. Arnoulfe, persuadé que c'était pour un duel, y vint armé de toutes pièces. Il fut bien étonné de voir le monarque sans armes. Celui-ci, avec une éloquence qui partait du cœur, lui représenta les suites funestes de la désunion entre les princes et les peuples de l'Allemagne, et, pour preuve de sa loyauté, lui offrit sa vie durant les prérogatives de la royauté pour la Bavière. La paix fut conclue avant la bataille. Il s'entendit de même avec le roi de France Charles le Simple, qui lui céda la Lorraine. En 925, une armée de Hongrois ayant fait une irruption en Allemagne,

Digitized by Google

Henri, qui ne se sentait pas assez fort pour les vaincre en bataille rangée, eut l'adresse de leur prendre leur principal chef; il ne le leur rendit qu'après leur avoir fait jurer une trêve de neuf ans, durant laquelle il leur paierait un tribut sous le nom de présent ou de pension, tant était redoutable la nation des Hongrois.

Henri profita de ces neuf ans de trêve pour mettre l'Allemagne en état de défense et y former des troupes bien aguerries. Quant la trêve fut expirée, Henri assembla son peuple et dit : « Je vous ai dépouillés jusqu'ici, vous et vos enfants, pour remplir les trésors des Hongrois, mantenant je suis obligé de dépouiller les églises et leurs ministres. Que me conseillez-vous? Prendrai-je l'argent destiné au service de Dieu pour le donner à ses ennemis et nous racheter de leurs mains, ou bien n'attendrons-nous d'être rachetés que de Dieu? » Tout le peuple s'écria qu'il n'attendait son salut que de Dieu, et, levant les mains au Ciel, il promit de servir en cette guerre. Bientôt arrivèrent les députés des Hongrois, réclamant le tribut accoutumé. Pour toute réponse, Henri leur fit donner un chien galeux, auquel on avait coupé la queue et les oreilles. C'était l'an 931. La même année, pour venger cet affront, les Hongrois s'avancèrent en deux armées innombrables; elles furent battues toutes les deux, plusieurs de leurs rois demeurèrent sur le champ de bataille. Ces barbares revinrent l'année suivante, plus nombreux encore; ils essuyèrent une défaite plus sanglante encore, et laissèrent l'Allemagne tranquille pendant vingt ans. Le roi Henri appliqua au service de Dieu et au soulagement des pauvres le tribut qu'on leur payait[1].

Le roi Henri travailla aussi à la conversion des infidèles et fit baptiser un roi des Abodrites et un roi des Danois ou Normands. Il avait pour ami saint Udalric, évêque d'Augsbourg, et mourut le 2e jour de juillet 936. Pendant qu'il était à l'extrémité, la reine sainte Mathilde, son épouse, alla se mettre en prière dans l'église. Les cris du peuple lui ayant appris qu'il était mort, elle demanda s'il y avait quelque prêtre encore à jeûn qui pût célébrer la Messe pour lui. Il se présenta un jeune et vertueux

[1] *Script. rerum germanic.* Reginon, Herman., Marian., Vitiq.

Digitized by Google

prêtre, nommé Adaldague; elle lui donna sur-le-champ les bracelets d'or qu'elle portait, et le fit nommer plus tard archevêque de Brême. Elle fit porter le corps du roi Henri à Quedlimbourg, près d'Halberstat, où elle avait résolu avec lui de fonder un monastère de filles, ce qu'elle exécuta incontinent. C'étaient toutes personnes nobles, et sainte Mathilde se retira avec elles pour y achever ses jours[1].

Elle avait eu du roi Henri trois fils, Othon, Henri et Brunon. Elle avait une prédilection singulière pour le second, ce qui fut la source de grands malheurs; car, après la mort de son époux, elle souhaitait de faire reconnaître ce fils pour son successeur, et il y avait un prétexte de le préférer à Othon, son aîné, en ce que celui-ci était né avant que le père fût roi. Othon, déjà désigné par le père, l'emporta suivant le suffrage des Francs et des Saxons; mais Henri, qui fut duc de Bavière, garda toujours des prétentions et se révolta plusieurs fois. Le troisième frère, Brunon, dès l'enfance appliqué à l'étude et destiné au service de l'Église, devint un grand Saint.

Cependant, retirée au monastère de Quedlimbourg, Mathilde y observait toute la discipline, et conservant une dignité merveilleuse dans ses actions et ses discours, elle ne laissait pas de montrer une modestie et une pudeur qui l'auraient fait passer pour une vierge si on n'avait vu les princes ses enfants. La nuit, outre l'office où elle assistait, elle priait longtemps devant et après. Jamais elle n'approcha de l'autel les mains vides, soit du vivant du roi son époux, soit après sa mort. Tous les jours elle présentait au prêtre son offrande de pain et de vin pour le salut de toute l'Église; mais depuis qu'elle fut veuve, elle ne cessa point de faire offrir le saint Sacrifice pour les péchés du roi son époux, en quoi elle surpassa toutes les femmes de son temps. Elle observa toute sa vie le huitième jour de la mort du prince, le trentième et l'anniversaire.

Vers l'an 946, elle soutint une rude persécution de la part des princes ses enfants. Comme elle faisait de grandes aumônes, on leur rapporta qu'elle avait consumé des sommes immenses des

[1] *Vita B. Mathild. Acta Sanct.*, 14 mart. *Acta Bened.*, sect. v.

Digitized by Google

revenus de l'État, et la chose alla si loin que le roi Othon envoya des espions pour arrêter ceux par qui la reine sa mère envoyait ses libéralités, les leur ôter et les maltraiter. On voulait qu'elle abandonnât les terres qu'elle avait reçues en douaire, et qu'elle prît le voile de religieuse. Pour comble d'affliction, le prince Henri, son fils, qu'elle aimait uniquement, s'accordait avec le roi Othon contre elle. Comme elle vit augmenter de jour en jour leurs mauvais traitements, elle laissa tout ce que le roi Henri lui avait donné en douaire et se retira dans l'Angrie, qui faisait partie de la Westphalie actuelle. Mais quelque temps après, le roi Othon, ayant eu de mauvais succès à la guerre, céda aux exhortations de la reine Édithe, son épouse, des Évêques et des seigneurs, rappela la reine sa mère, lui demanda pardon publiquement, et lui rendit les terres qu'il lui avait ôtées. Le prince Henri, imitant l'exemple de son frère Othon, se réconcilia pareillement avec elle, et elle ne l'aima pas moins que devant.

La sainte reine Mathilde, étant ainsi rétablie dans sa première autorité, s'appliqua plus qu'auparavant aux aumônes et à toute sorte de bonnes œuvres; et, avec le secours du roi, son fils, elle fonda plusieurs églises et cinq monastères, entre autres celui de Palide ou Polden, dans le duché de Brunswick, où elle assembla trois mille moines. Le roi Othon confirma cette donation par ses lettres de l'an 955.

La même année arriva la mort de Henri, alors duc de Bavière; la reine Mathilde, sa mère, en fut si affligée qu'elle quitta le peu d'ornements qu'elle avait gardés pendant sa viduité, et ne parut plus qu'en habit de deuil. Elle ne voulut plus entendre aucune chanson profane, ni voir aucun jeu; elle n'écoutait que des cantiques tirés de l'Écriture sainte ou des Vies des Saints. Elle faisait donner à manger aux pauvres deux fois par jour, et leur en distribuait encore pendant son repas. Dans ses voyages, elle faisait porter des cierges pour distribuer aux églises, et de la nourriture pour les pauvres, et avait chargé une religieuse qui la servait, nommé Richeburge, de n'en laisser passer aucun sans aumône. En toutes les villes où elle séjournait l'hiver, elle faisait allumer un grand feu pour les pauvres, qui durait toute la nuit.

Digitized by Google

Elle redoublait ses charités le samedi, parce que c'était le jour de la mort du roi son époux; le matin, elle faisait préparer un bain pour les pauvres et les passants, et quelquefois elle les servait de ses propres mains; puis elle les faisait entrer dans une chambre, où elle leur donnait de la nourriture ou des habits, selon leur besoin. Elle observait exactement de faire tous les jours quelque ouvrage de ses mains[1].

En 967 elle eut à Northause, où elle avait fondé un monastère de trois mille religieuses, une dernière entrevue avec tous ses enfants et petits-enfants. L'empereur Othon s'y trouvait, avec sa sœur Gerberge, reine de France. Ils passèrent ensemble sept jours. Sainte Mathilde leur recommanda, surtout à l'empereur son fils, le nouveau monastère qu'elle avait fondé pour le salut de toute sa famille. Elle rappela à son fils que dans ce lieu était né Henri, son frère, et sa sœur Gerberge; le seul nom de ce monastère devait ainsi lui rappeler le souvenir affectueux d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur. Le jour que l'empereur devait partir, après qu'ils eurent entendu ensemble la sainte Messe, elle lui renouvela ses souvenirs avec une tendresse plus vive que jamais, et lui annonça qu'il voyait sa mère pour la dernière fois. Ils se firent les derniers adieux et s'embrassèrent en pleurant; tous les assistants pleuraient. L'empereur étant monté à cheval, elle rentra dans l'église, s'approcha de l'endroit où il avait entendu la Messe, se mit à genoux et baisa en pleurant les traces de son fils qui partait. L'empereur en ayant été averti, il sauta de cheval, vint se jeter à ses pieds, disant : « O vénérable dame, par quel service pourrons-nous jamais payer ces larmes? » Après un court entretien, la pieuse reine dit : « Que sert-il de rester plus longtemps ensemble? Bon gré mal gré, il faudra bien nous séparer; en vous voyant, je ne diminuerai point ma douleur, je l'augmenterai au contraire. Allez dans la paix du Christ; vous ne verrez plus notre face dans cette chair mortelle, du moins nous le pensons. »

En effet, revenue de Northause à Quedlimbourg, elle y tomba malade; et, voyant que sa mort était proche, elle fit appeler

[1] *Acta Sanct.*, 14 mart.

Digitized by Google

Richeburge, alors abbesse de Northause, afin qu'elle l'assistât jusqu'à la fin. Elle distribua aux Évêques et aux prêtres ce qui lui restait de biens et qu'elle n'avait pas achevé de distribuer aux pauvres et aux monastères. Une foule de personnes vinrent la visiter pendant cette maladie, entre autres son petit-fils Guillaume, archevêque de Mayence. Elle le reçut avec une grande joie, et lui dit : « Je ne doute pas que Dieu ne vous envoie ici, car personne ne m'est plus intime ni plus agréable pour ce qu'il s'agit de faire, surtout depuis que j'ai perdu l'espoir de voir mon cher fils Brunon me survivre, pour voir mes derniers moments et confier mon corps à la terre. Maintenant donc entendez d'abord ma confession, et donnez-moi l'absolution par la puissance que vous avez reçue de Dieu et de saint Pierre, ensuite entrez dans l'église, chantez la Messe pour mes péchés et mes négligences, pour l'âme de monseigneur le roi Henri, et pour tous les fidèles chrétiens, vivants et défunts. »

Après que l'Archevêque, son petit-fils, eut dit la Messe, il revint la trouver, lui donna une seconde absolution, puis l'onction de l'Huile sainte et le Viatique. Il demeura encore trois jours auprès d'elle; mais, voyant qu'elle n'était pas si près de sa fin, il lui demanda la permission de s'en retourner. La reine demanda à l'abbesse Richeburge s'il lui restait encore quelque chose qu'elle pût donner à l'Évêque. « Bien-aimée de Dieu, répondit l'abbesse, que peut-il vous rester encore, puisque vous avez tout distribué aux pauvres? — Alors, reprit la pieuse reine, apportez-moi les draps mortuaires réservés pour ma sépulture, afin que j'en donne un à mon petit-fils, comme un gage de mon amour; car il en aura plutôt besoin que moi, pour le très-difficile voyage qu'il va entreprendre. » L'Évêque le reçut de sa main avec actions de grâces, lui donna une dernière bénédiction, et dit tout bas aux assistants : « Nous allons à Radelvroth; je laisse ici un de mes clercs, afin que, si la reine meurt, il vienne m'en avertir aussitôt, et que nous revenions pour donner au corps la sépulture convenable. La reine, levant la tête, dit tout haut : Il n'est pas nécessaire qu'il reste ici; il fera bien de partir avec vous; vous en aurez plus besoin dans ce voyage; allez dans

Digitized by Google

la paix du Christ, quelque part que sa volonté vous appelle. » L'Évêque étant arrivé à Radelvroth, prit une potion médicinale et mourut subitement. Quand la nouvelle en fut venue à Quedlimbourg, on ne savait comment l'annoncer à la reine, pour ne pas accroître son mal. Mais la servante du Christ, souriant avec larmes, leur dit : « Que chuchotez-vous ensemble? Pourquoi vouloir nous cacher cette triste nouvelle? car nous savons que l'évêque Guillaume est sorti de ce monde, et c'est le comble de nos souffrances. Allez, faites sonner les cloches, assemblez les pauvres, distribuez-leur des aumônes qui intercèdent pour son âme. »

La pieuse reine survécut douze jours à son fils Guillaume. Enfin le samedi de la première semaine de Carême, dès le point du jour, elle fit appeler les prêtres et les religieuses; et, comme une grande multitude de l'un et de l'autre sexe était accourue pour la voir, elle ordonna de laisser entrer tout le monde; elle leur donna plusieurs avis salutaires et particulièrement à Mathilde, abbesse de Quedlimbourg, fille de l'empereur son fils. Ensuite elle fit approcher les prêtres et les religieuses pour entendre sa confession et demander à Dieu la rémission de ses péchés. Elle ordonna que l'on célébrât la Messe et qu'on lui apportât le Corps de Notre-Seigneur. Vers la neuvième heure, elle se fit coucher à terre sur un cilice, se mit de la cendre sur la tête, de ses propres mains, disant : « Il ne sied à un Chrétien de mourir que sur le cilice et la cendre. » Ensuite, ayant fait sur son corps le signe de la Croix, elle s'endormit tranquillement dans le Seigneur, le même jour, 14 de mars 968, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Elle fut enterrée au monastère de Quedlimbourg, dans l'église de Saint-Servais, à côté du tombeau du roi Henri, son époux, où elle avait résolu d'attendre le jour de la résurrection et du jugement. Sa Vie fut écrite par ordre de l'empereur saint Henri, son arrière-petit-fils. (ROHRBACHER.)

Digitized by Google

LES QUARANTE-SEPT MARTYRS DE ROME
SOUS NÉRON.

Pendant que les Apôtres saint Pierre et saint Paul étaient détenus à Rome dans la prison Mamertine, quarante-sept soldats, témoins des miracles qu'ils faisaient, se convertirent à la foi en Jésus-Christ, entraînés aussi par l'exemple de leurs geôliers Martinien et Processe, qui avaient abjuré le culte des idoles, et ils demandèrent le Baptême. Comme l'eau manquait, saint Pierre fit un signe de Croix sur le rocher, et il en jaillit sur-le-champ une source d'eau qui a toujours coulé depuis. L'Apôtre baptisa ces quarante-sept nouveaux Chrétiens. Néron n'eut pas plutôt appris cette nouvelle qu'il ordonna la mort des quarante-sept soldats. Ils furent tous décapités par la hache.

SAINT ÉLEUTHÈRE,
ÉVÊQUE DE GENÈVE.

Parmi les premiers Évêques de Genève, on cite Paradocus, l'un des soixante-douze disciples, puis Lazare, disciple de saint Pierre, qui, après avoir converti un jeune homme appelé Celse, avait été réduit à s'enfuir avec lui et s'était retiré à Milan. On ignore quels furent les autres Apôtres de ce pays. Le premier Évêque qui ait certainement brillé à Genève fut un saint Éleuthère, qui, en 424, baptiza le préfet Émilius et avec lui un grand nombre de païens. Il convertit ensuite en églises les temples d'Apollon, de Jupiter et de Neptune. Ce dernier était au bord du lac de Genève.

Saint Éleuthère est honoré dans cette ville le 14 mars.

LES TROIS MARTYRS DES LOMBARDS.

On lit au quatrième livre des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand que, dans le temps où les Lombards dévastaient l'Italie, ils firent plusieurs Martyrs dans la province de Valéria, et le saint Pape en cite trois, dont sans doute il ignorait les noms. Premièrement deux bons moines, que les barbares pendirent à un

Digitized by Google

arbre, et qui, bien que morts, chantaient les louanges de Dieu; ensuite un diacre de l'église de Marsicana, à qui un Lombard coupa la tête; après quoi ce meurtrier, étranglé par le démon, tomba aux pieds de sa victime.

Ces faits sont rapportés au 14 mars dans l'*Hagiologium italicum*.

SAINT LUBIN,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Saint Lubin, natif de Poitiers, vint au monde du temps de Clovis Ier. Le culte dont il honora ses parents dès sa première enfance, par la soumission et l'obéissance parfaites qu'il leur rendit, contribua sans doute à le faire entrer dans la connaissance de celui qu'il devait à Dieu. Sa jeunesse fut employée à labourer la terre ou à paître les bœufs qui servaient à l'agriculture. Ce fut durant l'exercice de ces innocentes occupations, qu'étant à la campagne il rencontra un solitaire de l'ermitage de Noaillé, où l'on bâtit depuis un célèbre monastère. Il lui déclara le désir qu'il aurait eu d'apprendre à lire, et le pria même qu'au défaut de tablettes ou de livre il voulût lui faire un alphabet sur sa ceinture. Avec ce secours et celui que son père y joignit ensuite, il se mit en état de comprendre en peu de temps dans les livres ce qu'il avait souhaité de savoir touchant sa religion et ses devoirs envers Dieu; et il y prit tant de goût qu'il partagea son temps entre le travail et la lecture. Bientôt il porta envie à ceux qui, retirés des embarras du monde, jouissaient du repos nécessaire pour étudier et méditer à loisir, et pour servir Dieu sans distraction. C'est ce qui le porta à quitter sa profession et sa famille pour entrer dans un monastère du pays. Il y fut reçu aisément, et après y avoir passé quelque temps dans les pratiques de la pénitence, il fut chargé de la fonction de cellerier dans la maison et du soin de marquer les heures. Comme ces emplois lui laissaient peu de temps pour vaquer à l'étude, il y donnait tout ce qu'il pouvait ôter au sommeil, et il s'avançait ainsi dans la connaissance des vérités divines, tandis que ses confrères dormaient autour de lui, ayant trouvé un

Digitized by Google

expédient pour ne pas troubler leur repos par la lumière de sa lampe, dont ils se trouvaient incommodés dans les commencements.

Il y avait huit ans qu'il était ainsi engagé dans la profession monastique, lorsqu'il fut touché du désir de visiter saint Avit [1], qui demeurait dans le Perche; et comme on se persuada qu'il n'y était porté que par un désir sincère de s'avancer davantage dans la piété, on approuva son dessein, et on le laissa aller. Étant entré dans le pays du Perche, il rencontra d'abord le diacre Cariléphe [2], religieux célèbre par sa sainteté, que nous appelons communément saint Calais; il ne s'était pas encore séparé de saint Avit pour se retirer dans le Maine, comme il fit quelque temps après. Calais, qui était un grand maître pour la conduite spirituelle, donna trois avis à Lubin, comme il aurait fait à toute sorte de religieux : 1° de ne point s'attacher au service d'aucun Évêque, étant à craindre que parmi les personnes de probité qu'il trouverait auprès des Prélats, il ne se mêlât des calomniateurs, qui le chagrineraient en décriant ses actions, en le faisant passer pour un moine vagabond; 2° de ne se point charger du soin d'une église, c'est-à-dire d'une paroisse ou d'une chapelle de particulier, de crainte de se voir obligé de relâcher quelque chose de la rigueur de son observance; ou que, s'il se rendait exact à la garder, il ne s'exposât à choquer des gens qui pourraient lui rendre de mauvais offices; 3° de ne point demeurer dans un petit monastère, parce que, pour l'ordinaire, on y observe mal l'obéissance et que chacun y veut être maître.

Lubin avec ces avis s'en alla trouver le Bienheureux Avit dans son ermitage. Ce Saint ne jugea point à propos de le retenir auprès de lui. Mais l'exhortant à passer encore quelques années dans une communauté de religieux pour s'exercer davantage dans la discipline monastique, il lui permit de revenir ensuite le trouver. Saint Lubin, passant à son retour par un petit monastère, fut invité à y demeurer pour continuer les exercices de

[1] Ce n'est pas l'abbé de Micy, près d'Orléans.
[2] Mal nommé Nileffa dans quelques manuscrits.

Digitized by Google

sa profession. Mais se souvenant du troisième conseil de saint Calais, il ne crut pas devoir s'arrêter dans cette maison, et il résolut de s'en aller en Provence et de se retirer dans la grande abbaye de Lérins. Il fit rencontre en chemin d'un moine de cette abbaye, lequel en était sorti pour n'avoir pu y supporter l'air, qui y était peu tempéré et malsain. Lubin fut ainsi détourné de passer outre; et comme il était déjà dans le Gévaudan, il alla avec le moine errant à Javoux, où le Bienheureux Hilaire, évêque du lieu, les reçut dans sa communauté. Ce Prélat ayant depuis surpris les deux religieux disputant avec chaleur l'un contre l'autre, fit voir au moine de Lérins combien il était de son intérêt de ne pas quitter la compagnie de Lubin, pour ne pas perdre le mérite de l'obéissance qu'il avait acquis depuis qu'il était auprès de lui. Le moine coureur, qui ne s'accommodait pas du séjour de Javoux, ne laissa aucun repos à saint Lubin qu'il ne l'eût enfin obligé d'en sortir avec lui. Ils allèrent ensemble au monastère de l'Ile-Barbe, près de Lyon, attirés par la grande réputation de l'abbé saint Loup, qui fut depuis évêque de cette ville. Au bout de quelque temps le moine de Lérins, qui ne se trouvait bien nulle part, voulut l'obliger à quitter encore cette demeure. Mais enfin Lubin, voyant qu'il ne pouvait fixer cet esprit volage et inconstant, et ne pouvant d'ailleurs lui savoir gré de l'avoir empêché d'aller à Lérins, se sépara de lui, et demeura encore cinq ans dans l'Ile-Barbe.

Dans cet intervalle, la guerre s'alluma entre les Français et les Bourguignons. Clodomir, roi d'Orléans, assisté de ses frères, tous fils du grand Clovis, ayant fait prisonnier Sigismond, roi de Bourgogne, lui avait ôté la vie l'an 523. Lui-même avait été tué l'année suivante par les Bourguignons, conduits par leur nouveau roi Gondemar, frère de Sigismond. Comme le monastère de l'Ile-Barbe, aussi bien que la ville de Lyon, était du royaume de Bourgogne, les religieux, craignant de tomber entre les mains des Français, prirent la fuite, et il ne resta dans la maison que Lubin, avec un bon vieillard qui ne se trouvait pas en état de sortir. Les rois Clotaire et Childebert, frères de Clodomir, se rendirent les maîtres de la Bourgogne pour la première fois

Digitized by Google

l'an 525. L'abbaye de l'Ile-Barbe fut prise par les troupes, et les soldats avides du pillage se saisirent du vieillard pour savoir de lui en quel endroit ceux de la communauté avaient caché ce qu'ils avaient de plus précieux. Cet homme, tout tremblant, les renvoya à Lubin, comme à celui qui devait être mieux informé de ce qu'ils demandaient. Ils prirent donc Lubin, et tachèrent de le porter par la douceur à leur découvrir le secret des religieux. N'ayant pu en venir à bout, ils voulurent l'y contraindre par la violence des tourments, et ils éprouvèrent sa constance par divers supplices[1], jusqu'à le laisser pour mort, sans pouvoir rien obtenir. Après avoir beaucoup souffert, il se sauva de leurs mains par un effet sensible de la protection du Ciel, guérit ses blessures, se joignit à deux solitaires[2] qu'il rencontra, et les mena avec lui dans le Perche, pour demeurer ensemble sous la discipline de saint Avit. Ils en furent reçus tous trois avec beaucoup de charité, et furent pourvus chacun d'un emploi dans sa communauté. Saint Lubin y fut chargé de celui d'économe ou de cellerier, qu'il avait déjà exercé dans son premier monastère en Poitou. Il demeura dans cette maison jusqu'à la mort de saint Avit.

Il se retira ensuite avec les deux religieux qu'il avait amenés dans le désert de Charbonnières, aux extrémités de la forêt de Montmirail, qui sépare la Beauce du Maine. Ils y firent trois cellules, et passèrent ensemble près de cinq ans à servir Dieu loin du commerce du monde. Mais la sainteté de Lubin s'étant fait connaître dans un ouragan, puis dans un incendie, qu'il avait arrêtés par ses prières, l'évêque de Chartres, nommé Éthère, l'ordonna diacre, et l'établit abbé du monastère de Brou[3]. Il l'éleva ensuite au sacerdoce, afin qu'il ne manquât rien à l'autorité qu'il devait avoir sur ses religieux. Le nouvel abbé leur donna dans sa conduite l'exemple de toutes les vertus qui font la perfection de l'état monastique. Cependant comme il se

[1] Ils lui serrèrent la tête avec des cordes, genre de tourment dont on fit mourir le célèbre Boèce, philosophe chrétien.

[2] Euphrone et Rustique.

[3] *Braiacum* : Brou en Perche, et non pas la rivière de Braye.

Digitized by Google

croyait lui-même fort éloigné de ce degré de perfection, et que, ne laissant pas d'y aspirer par toute sorte de voies, il aimait beaucoup mieux se voir soumis à un supérieur que de commander aux autres, il fut ravi d'une occasion qui lui vint de les quitter.

Saint Aubin[1], évêque d'Angers, devait aller en Provence voir saint Césaire, évêque d'Arles, l'un des plus célèbres Prélats du temps pour sa doctrine et sa vertu, et le consulter sur des points concernant divers désordres ou abus auxquels il méditait de remédier. Éthère, évêque de Chartres, lui donna, pour compagnon de son voyage, l'abbé Lubin, qui le suivit avec joie, bien résolu de ne pas revenir à son monastère. Ils furent très-bien reçus de saint Césaire. Saint Aubin, étant sur son départ, découvrit au saint Prélat son hôte le dessein qu'avait Lubin de se retirer au monastère de Lérins, dont il était si proche, et d'y passer le reste de ses jours sous le joug de l'obéissance. Mais saint Césaire ne trouva point bon qu'il abandonnât ainsi son monastère de Brou, que la Providence avait commis à ses soins par le ministère de son Évêque. Il lui persuada même d'y retourner au plus tôt, de peur que pendant son absence ses religieux ne vinssent à se relâcher de la rigueur de la règle, et que Dieu ne lui imputât tout le mal qui en arriverait. Lubin, touché d'une si sage remontrance, entra dans une si grande inquiétude pour le troupeau qu'il avait laissé sans pasteur, qu'il n'eut point de repos jusqu'à ce qu'il l'eût rejoint[2]. Il le trouva, par la grâce de Dieu, aussi entier qu'au jour de son départ, et il continua de le gouverner dans une admirable union de la charité, qui garantit ses Frères du relâchement, de la jalousie, de la discorde et des autres pestes de la société religieuse.

Il vécut ainsi pendant six ou sept ans, jusqu'à ce que, l'évêque Éthère étant venu à mourir, il fut nommé en 544, par le roi Childebert, pour remplir sa place. Chacun reconnut la volonté de Dieu dans le choix du prince, qui s'était fait informer du meilleur sujet que l'on pût trouver dans le diocèse de Chartres, et qui n'avait été que le ministre du clergé et du peuple dans cette nomination. Il se trouva néanmoins quelques envieux, qui

[1] Vers l'an 536. — [2] L'an 537.

Digitized by Google

tâchèrent de traverser secrètement son ordination. C'est ce qui parut dans quelques-uns des Évêques, qui firent difficulté de le sacrer, sous prétexte d'une difformité prétendue de visage, causée par un chancre qui lui avait gâté le nez depuis neuf ou dix ans. Le Saint, que l'on n'avait pas voulu écouter dans les raisons qu'il avait alléguées pour fuir l'épiscopat, se promettait déjà d'échapper à l'ordination à la faveur de cet obstacle. Mais le peuple s'éleva contre les envieux avec tant de force qu'il fallut que ceux même qui avaient paru froids ou mal intentionnés se joignissent aux autres pour forcer le Saint. C'est ainsi qu'ayant été sacré, il prit la conduite de l'Église de Chartres. Il y remplit tous les devoirs d'un fidèle pasteur, toujours prêt à sacrifier son repos et sa vie même pour la moindre de ses brebis. Il ne relâcha rien en cet état des premières austérités, tâchant de garder dans sa maison épiscopale la discipline religieuse autant qu'il lui était possible. Dieu le rendit également puissant en œuvres et en paroles : c'est ce qui appuya merveilleusement et qui augmenta encore l'opinion que l'on avait déjà de sa sainteté; c'est aussi ce qui lui facilita beaucoup le succès avec lequel il travailla à réformer les mœurs de ses peuples et à rétablir la bonne discipline dans toute son Église. Il assista au cinquième Concile d'Orléans, l'un des plus célèbres de France, qui se tint en l'an 549, et au second de Paris, en l'an 551. Il ne craignit pas même d'entreprendre encore d'autres voyages pour le service de l'Église. Mais son activité, qui avait paru infatigable durant les premières années de son épiscopat, surtout dans les visites laborieuses de son diocèse, fut un peu retardée dès son retour du Concile d'Orléans par une maladie de sept ans, qui, bien qu'elle lui laissât quelques intervalles de liberté, qu'il employait toujours à ses fonctions, et dont il se servit pour aller au Concile de Paris, le conduisit enfin à la mort, après avoir purifié sa vertu par de longues souffrances et servi d'épreuve à sa patience.

Saint Lubin mourut l'an 556, ou 557, si ce fut au mois de mars, comme il y a grande apparence. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Martin-en-Val, près de la ville, où le bruit

Digitized by Google

des miracles, dont Dieu honora son tombeau, attira la dévotion des peuples dans la suite des temps. Son corps fut depuis levé de terre, non pour être transporté ailleurs, mais pour être plus exposé à la vénération des peuples; on en sépara néanmoins la tête, qui fut mise en un reliquaire à part par une dévotion ou une prévoyance qui a été la cause de sa conservation. Les autres reliques demeurèrent dans l'église de Saint-Martin jusqu'au XVI^e^ siècle; mais, pendant le siége que souffrit la ville de Chartres l'an 1568, les huguenots forcèrent cette église, qui est dans le faubourg de Saint-Michel, violèrent, entre diverses choses sacrées, les tombeaux des Saints, brisèrent et pillèrent les châsses, brûlèrent les ossements de saint Lubin, de quatre autres saints Évêques de la ville de Chartres[1] et de l'abbé de Saint-Laumer, et en jetèrent les cendres au vent. La tête de saint Lubin, que l'on avait dérobée à la connaissance de ces ennemis, fut sauvée de leurs mains, et portée ensuite dans la cathédrale avec celle de saint Caletric, qui lui avait succédé dans l'épiscopat. Elle fut visitée juridiquement l'an 1587, et reconnue légitime. Depuis ce temps elle y est gardée très-religieusement, comme un dépôt précieux et un gage de la protection du Saint auprès de Dieu sur les héritiers de la foi et de la piété du troupeau qu'il avait conduit.

Sa fête se célèbre deux fois l'an à Chartres et dans le diocèse, le 14 mars et le 15 septembre; mais dans les autres Églises de France où l'on honore sa mémoire, elle ne se fait qu'une fois, qui est le 15 septembre, jour auquel le véritable martyrologe de Bède, ceux de Raban, de Wandalbert, d'Usuard et le martyrologe romain en font mention, sans en parler le 14 mars : ce que l'on pourrait attribuer à l'usage de transporter à d'autres temps les fêtes qui tombaient dans le Carême. Car le 15 septembre n'est que le jour de la translation ou de l'élévation du corps du Saint, et le 14 mars passe à Chartres pour celui de sa mort. Mais, si l'on en croit l'auteur du martyrologe de France, c'est son ordination qu'on célèbre en ce jour, et sa principale fête

[1] Saint Sigoald, saint Malehard ou Maillard, saint Déodat et saint Bertran ou Bertegrand.

Digitized by Google

demeure toujours au 15 septembre partout ailleurs qu'à Chartres. On trouve des Missels anciens de plus de deux cent cinquante ans où la fête de son ordination se trouve au lendemain de l'octave de la Nativité. Il paraît au reste qu'aux XIV^e^ et XV^e^ siècles l'observation des deux fêtes du 14 mars et du 15 septembre était de précepte à Chartres, mais différemment : celle du mois de mars sans modification, celle de septembre à la dévotion du peuple, ou jusqu'après le service. En 1489, l'évêque Miles d'Illiers mit celle de mars au rang des fêtes où les œuvres manuelles sont défendues, mais non pas les autres œuvres serviles, c'est-à-dire le trafic et la plaidoirie, et il laissa celle de septembre en l'état qu'il la trouvait, c'est-à-dire à dévotion, comme auparavant. Mais en 1526 celle de mars même fut remise à la dévotion ou à la liberté du peuple comme l'autre, dans un synode de Chartres tenu pour se conformer et obéir au Concile provincial de Sens. (BAILLET.)

SAINTE FLORENTINE OU FLORENCE,

VIERGE.

La vierge Florentine, appelée aussi Florence, naquit en Espagne, à Carthagène, d'une famille illustre. Elle eut pour père Sévérien, duc de la province, et pour mère Turtura, qui donnèrent aussi le jour aux saints évêques Léandre, Fulgence et Isidore, si célèbres par leur doctrine et leur sainteté, et à Théodosie, femme du roi Léovigilde.

La pieuse Florence, imbue des dogmes de la foi, illustre par la sainteté de ses mœurs et douée d'une grande pénétration d'esprit, profita beaucoup dans les divines Écritures, sous la direction de son frère Léandre. Le saint Évêque l'atteste lui-même dans une méthode qu'il lui donna pour lire utilement l'Ancien Testament, et en particulier le Cantique des cantiques. Aussi devint-elle capable de se charger de l'éducation de son jeune frère Isidore, et, de concert avec Léandre, elle mit tous ses soins à le nourrir du lait des doctrines de l'Esprit-Saint, et à l'instruire dans tous les dogmes de la foi. Elle crut devoir s'employer avec d'autant plus d'ardeur à le former à la sainteté qu'elle y était

Digitized by Google

encouragée par ce qu'elle savait des vues de Dieu sur cet enfant.

Il était encore au berceau lorsqu'elle vit un essaim d'abeilles entrer dans sa bouche, en sortir et s'envoler vers le Ciel. Effrayée de ce que pouvait signifier ce présage, elle se mit en prières, et eut connaissance qu'Isidore serait un grand docteur de l'Église, et qu'il ferait disparaître l'hérésie du sein de l'Espagne.

Plusieurs grands seigneurs aspirèrent à la main de Florence. Mais elle ne voulut pas entendre parler du mariage, et le mépris qu'elle professait pour les séductions du monde, ainsi que pour les mœurs du siècle, l'engagèrent à se faire religieuse.

Offrant donc à Jésus-Christ sa virginité, elle le choisit pour son chef et son époux. Continuellement occupée dans son monastère à la lecture et à l'oraison, elle pratiqua avec tant de perfection la charité, l'humilité, la pauvreté et tous les genres de vertus, qu'un grand nombre de vierges, attirées par sa sainteté, accoururent se ranger sous sa conduite, et que même plusieurs monastères de religieuses se soumirent à sa direction.

Saint Léandre avait la plus haute opinion de sa sainteté et de l'efficacité de sa prière. Aussi, en lui envoyant deux livres qu'il avait composés pour son avancement et celui de ses compagnes, et qui ont pour titre : l'un *du Mépris du monde*, l'autre *de l'Institution des Vierges*, il ne craignait pas de lui dire :

« Enfin, ma très-chère sœur, je vous prie de vous souvenir de moi dans vos prières et de ne pas oublier notre jeune frère Isidore. Je suis certain que Dieu prêtera l'oreille en notre faveur à votre prière virginale. »

Saint Isidore n'eut pas une moins grande idée de la sainteté et de la science de sa sœur. Dans sa vive reconnaissance pour l'éducation et les premières leçons qu'elle lui avait données, voulant lui rendre quelque chose pour ce qu'il en avait reçu, il lui dédia deux livres, l'un qui traite de la Nativité, de la Passion, de la Résurrection, du règne et du jugement de Notre-Seigneur, et qu'il déclare avoir composé à la demande de Florentine; l'autre, *de la Vocation des Gentils*. Il promet aussi de lui envoyer des notes destinées à éclairer son intelligence pour lui faire comprendre les passages de la divine Écriture.

Digitized by Google

Parvenue à ce haut point de sainteté et de science, Florentine n'eut plus de désir sur la terre. Ce que le Seigneur lui avait révélé touchant saint Isidore, elle le voyait accompli en ce docteur insigne, dont la renommée s'étendait partout, et dont le zèle et la science avaient banni entièrement l'arianisme de l'Espagne.

Herménigilde, son parent, avait été couronné du martyre. Récarède, frère d'Herménigilde, s'était converti à la foi catholique. Elle ne faisait plus en ce monde que languir par l'effet de son amour pour Jésus-Christ.

Enfin, pleine de jours, elle s'endormit dans le Seigneur, à Écija, dans le monastère de Sainte-Marie-du-Val. Son corps fut transféré de ce monastère à Séville et placé dans le tombeau de de ses saints frères, où il reposa jusqu'à l'invasion des Sarrasins en Espagne, époque à laquelle il fut transporté dans le bois de Guadalupa, avec le corps de saint Fulgence.

Dans la suite, au temps d'Alphonse, le onzième du nom, ce double trésor fut retrouvé à Berzocana, village du diocèse de Placentia. Enfin, sous Philippe II, on fit deux parts des saintes reliques du frère et de la sœur : l'une fut laissée dans un magnifique monument de marbre que l'on érigea au même lieu ; l'autre transportée à Murcie et placée honorablement près du maître-autel, où ces saints ossements sont de la part du peuple l'objet de la plus grande vénération.

SAINT BONIFACE,

ÉVÊQUE DE ROSS.

Un zèle ardent pour le salut des âmes engagea ce Saint à quitter l'Italie pour aller prêcher l'Évangile au nord de la Grande-Bretagne. Ayant débarqué près de l'embouchure de la Tées, il bâtit une église sous l'invocation de saint Pierre ; il en bâtit une seconde à Tellein et une troisième à Restennet. Ses prédications produisirent des effets merveilleux dans les provinces d'Angus, de Buchan, d'Elgin, de Murray et de Ross. Devenu évêque de Ross, il fonda plusieurs églises dans cette province, et fit fleurir partout l'esprit de piété et de religion. Il mourut vers l'an 630. On lit dans le Bréviaire d'Aberdeen, qu'il fonda cent cinquante

Digitized by Google

églises ou oratoires, et qu'après sa mort, Dieu accorda un grand nombre de miracles à son intercession.

LE BIENHEUREUX LETHBALD,

PÈLERIN EN PALESTINE.

Longtemps avant la première croisade publiée par Urbain II, de nombreux pèlerins traversaient les mers et s'exposaient aux fatigues et aux dangers d'un lointain voyage, pour visiter les Lieux consacrés par les grands mystères de la religion. Leurs récits, animés de la foi la plus vive, volaient de bouche en bouche dans toute l'Europe. On ne parlait que de Jérusalem et du saint Sépulcre. On maudissait les infidèles qui régnaient dans les lieux touchés par les pas du Sauveur; on déplorait le malheur des temps qui avaient laissé passer en de telles mains la ville où fut accomplie la Rédemption des hommes; on accusait la faiblesse des Chrétiens, qui ne se précipitaient pas des derniers confins du monde pour ravir la Terre sainte à une domination aussi odieuse; en même temps on portait au Ciel les courageux voyageurs, qui du moins allaient, par la prière et la pénitence, effacer les souillures des infidèles.

Le plus grand bonheur pour ces pieux pèlerins, celui qu'ils demandaient au Ciel comme la récompense de leur travaux et de leurs fatigues, était de mourir comme Jésus-Christ dans la ville sainte. Lorsqu'ils se présentaient devant le Sépulcre du Fils de Dieu, ils avaient coutume de faire cette prière : « Vous qui êtes mort pour nous, et qui fûtes enseveli dans ce saint lieu, prenez pitié de notre misère, et retirez-nous aujourd'hui de cette vallée de larmes. » L'histoire [1] nous a conservé le nom de l'un de nos compatriotes qui demanda et obtint cet insigne privilége.

C'était un saint homme, nommé Lethbaud ou Lethbald, né dans les environs d'Autun. Lorsqu'après avoir visité les saints Lieux, il fut arrivé au sommet du mont des Oliviers, d'où le Seigneur s'éleva aux Cieux à la vue d'une foule de témoins irrécusables, il se prosterna la face contre terre, les bras étendus en forme de croix. Il versa un torrent de larmes, et sentit son

[1] Raoul Glaber, liv. IV, cité par MM. Michaud et Laurentie.

Digitized by Google

âme pleine d'une extase ineffable qui l'élevait à Dieu. Il se leva quelque temps après, étendit les mains vers le Ciel, faisant tous ses efforts pour se soulever et se soutenir dans les airs, et exprima en ces mots les désirs de son cœur.

« Seigneur Jésus, vous qui avezdaigné descendre du trône de votre Majesté sur la terre pour sauver les hommes; vous qui, de ces lieux présents à mes regards, avez quitté le monde sous une forme humaine, pour retourner dans les Cieux d'où vous êtes venu, je vous en supplie, au nom de votre bonté toute-puissante, si mon âme doit se séparer cette année de mon corps, faites-moi la grâce de ne pas m'éloigner d'ici, pour que je puisse mourir à la vue des Lieux qui furent témoins de votre Ascension : car de même que mon corps a voulu vous suivre en venant visiter votre tombeau, mon âme serait peut-être assez heureuse à son tour pour vous suivre sans obstacle dans le Paradis. »

Après cette prière, Lethbald retourna dans l'hospice des pèlerins avec ses compagnons : c'était alors l'heure du repas. Pendant que les autres étaient à table, Lethbald alla d'un air gai vers son lit, comme pour s'y livrer à un profond sommeil. Il s'endormit en effet sur-le-champ. On ne sait ce qu'il vit pendant son sommeil, mais en dormant il s'écria trois fois : *Gloire à vous, Seigneur !* A ces mots, ses compagnons le pressèrent de se lever pour manger ; il refusa, et se tournant d'un autre côté, il leur dit qu'il souffrait un peu. Jusqu'au soir il resta couché ; alors il rappela les pèlerins, et demanda le saint Viatique. Il le reçut et rendit doucement l'âme.

Raoul Glaber, qui était religieux de Cluny, dit avoir appris les détails de cette admirable mort de la bouche des compagnons de Lethbald.

Saint François de Sales a tiré un heureux parti de ce fait édifiant dans son *Traité de l'amour de Dieu*. Il avait puisé ce récit dans un sermon de saint Bernardin de Sienne sur l'Ascension. Après avoir décrit les sentiments d'amour qu'éprouvait le pèlerin à chaque station des saints Lieux, il ajoute :

« Enfin, revenant sur le mont Olivet, où se fit le mystère de l'Ascension, et là, voyant les dernières marques et vestiges des

Digitized by Google

pieds du divin Sauveur, prosterné sur icelles, et les baisant mille et mille fois avec des soupirs d'un amour infini, il commença à retirer à soi toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut décocher sa flèche. Puis se relevant, les yeux et les mains tendus au Ciel : « O Jésus! dit-il, mon doux Jésus! je ne sais plus ou vous chercher et suivre en terre; hé! Jésus, Jésus, mon amour, accordez donc à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille après vous là haut! » — Et avec ces ardentes paroles, il lança quant et quant son âme au Ciel, comme une sacrée sagette... L'amour donc fit en ce cœur l'office de la mort, séparant l'âme du corps, sans concurrence d'aucune autre cause[1]. »

LE BIENHEUREUX JEAN DE BARASTRE[2],

ABBÉ DU MONT-SAINT-ÉLOI.

La célèbre abbaye du Mont-Saint-Éloi compte parmi ses abbés le Bienheureux Jean de Barastre, dont la vertu éminente et la haute sagesse ont jeté un grand éclat parmi ses contemporains. Il comprit bien et remplit toujours avec une constance admirable tous les devoirs de sa charge. Sous sa conduite, la discipline religieuse et les fortes études fleurirent dans ce monastère, qu'il sut aussi défendre contre les tentatives de violence et de rapine, si fréquentes à cette époque. Le roi saint Louis avait pour lui la plus profonde vénération et se plaisait à lui en donner des témoignages. La comtesse de Flandre, Jeanne, partageait aussi ces sentiments, et tous deux firent d'abondantes largesses à la communauté du Mont-Saint-Éloi, qu'ils affectionnaient particulièrement.

Autant le Bienheureux Jean était aimé et respecté des grands et des puissants du siècle, autant il se montrait lui-même plein de vénération et de bonté pour les pauvres. Il voyait en eux la personne même de Jésus-Christ, et leur distribuait avec joie les biens dont il pouvait disposer en leur faveur. Il les nourrissait, les revêtait, leur procurait les remèdes dont ils avaient besoin, et

[1] Emprunté à M. l'abbé Péquégnot.

[2] Raissius, 14 martii ; *Gallia christiania*, t. III, p. 428.

Digitized by Google

ajoutait, à tous ses bienfaits de la charité, les instructions et les consolations de la foi. Souvent il allait visiter lui-même les prisonniers, ou bien il les faisait visiter par quelques-uns de ses religieux.

Un sentiment profond de piété était la source de toutes ces œuvres saintes du vénérable abbé du Mont-Saint-Éloi, et cette piété se trahissait encore en lui par d'autres témoignages bien touchants. Il lui arrivait souvent, pendant qu'il célébrait les divins Mystères, de verser des larmes en abondance à la pensée de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes et au peu de retour qu'il recevait de la plupart d'entre eux. Son émotion augmentait surtout au moment de la Communion, quand il se nourrissait du Corps adorable du Sauveur. Le Bienheureux Jean avait aussi une dévotion spéciale envers la très-sainte Vierge, envers saint Jean l'Évangéliste et sainte Catherine d'Alexandrie, dont il réclamait souvent la protection avec ferveur. La Passion de Notre-Seigneur était encore le sujet ordinaire de ses pensées, et il ne laissait passer aucun jour sans méditer un des mystères douloureux de sa vie adorable.

Le Pape saint Grégoire X, qui connaissait l'éminente vertu et la sagesse de l'abbé du Mont-Saint-Éloi, l'invita au Concile général de Lyon en 1274. Le vénérable Jean, qui était très-âgé, pria le Pape de l'excuser à cause des infirmités qui ne lui permettaient pas d'entreprendre un si long voyage. Il se fit remplacer par deux procureurs, qui furent reçus avec distinction. Il mourut en cette même année, ou selon d'autres deux ans plus tard, après avoir gouverné son abbaye durant vingt-cinq ans.

(Destombes.)

LE BIENHEUREUX CONRAD D'ASCOLI,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Conrad naquit en l'année 1234, à Ascoli, ville de la Marche-d'Ancône, en Italie. Il étudia en France, et fut reçu docteur en théologie dans l'université de Paris. La pureté, l'obéissance, l'amour de la pauvreté, une charité sans bornes et une grande ferveur dans l'oraison le portèrent à un point de perfec-

Digitized by Google

tion si éminent que, pour manifester ses mérites, Dieu l'honora du pouvoir de faire des miracles.

Le souvenir de ses rares vertus, qui s'est transmis d'âge en âge, lui a mérité la vénération des citoyens d'Ascoli, où il termina sa sainte vie en l'an 1289. On célèbre sa fête en ce lieu, et sa béatification a été poursuivie à Rome. En attendant, deux religieux de la province de l'Abruzze ont donné les détails de sa vie édifiante pour satisfaire à l'empressement des fidèles, qui le vénèrent comme un Saint.

LE BIENHEUREUX ÉLIE,

FRÈRE-MINEUR.

Saint François envoya ce religieux, avec un compagnon, en France pour y prêcher l'Évangile. A la prière de Godefroi de Laval, chanoine de la cathédrale du Mans, ils vinrent en cette ville, dont l'Évêque les reçut avec bonté, et les logea dans son palais.

La simplicité de leur vie et leurs prédications attirèrent dans l'Ordre un grand nombre de postulants; en sorte que, dans l'année même, ils se virent en état de former une communauté.

Tandis qu'on leur bâtissait un couvent, ils célébraient l'office dans la cathédrale; et leur église et leur logement étant achevés, par les libéralités du Prélat, par celles du chanoine Godefroi et de plusieurs personnes de distinction, ils en prirent possession en 1228.

Godefroi étant devenu évêque du Mans, consacra l'église des Frères-Mineurs, en l'an 1231, sous le titre de l'Annonciation de notre Sauveur, et à sa mort, qui arriva en 1234, il voulut y être enterré.

Le Bienheureux Élie, dont les supérieurs connaissaient la prudence et la piété, fut fait gardien de ce couvent, et continua de l'être le reste de sa vie. Il y mourut en 1307, âgé de plus de cent ans, avec des circonstances remarquables.

Aux approches du trépas, il témoigna une joie parfaite, et qui fut regardée comme un présage de sa future béatitude. Trois jours avant d'expirer, il fut privé de la parole; mais lorqu'on se mit en devoir de lui administrer l'Extrême-Onction, il la recouvra,

Digitized by Google

et se mit à réciter les litanies des Saints avec les assistants; puis il rendit l'âme tranquillement au moment qu'on les achevait,

C'était au reste un excellent religieux, d'une érudition profonde, et qui reçut du Ciel le don de prophétie. On l'enterra au Mans, dans l'église du couvent de l'Annonciation, qui a été détruite par les protestants en l'année 1562.

LES B. CONRAD D'OFFIDA ET PIERRE DE TRÉJA OU DE MONTICELLI, FRÈRES-MINEURS.

Le Bienheureux Conrad d'Offida, né vers l'an 1241 dans la ville dont il porte le nom, entra, dit Mgr Doney, dès l'âge de quinze ans dans l'Ordre de Saint-François. Le mont Alverne, consacré par les faveurs spirituelles que le séraphique Patriarche des Frères-Mineurs y avait reçues, était le séjour de quelques religieux fervents, tous prêtres, qui y employaient leur temps à la prière et à la méditation. L'on crut Conrad assez élevé en vertu pour mériter d'y être envoyé. Il songea à refuser cette grâce, s'en croyant indigne par humilité. Ce fut dans ce lieu que, sous la conduite de l'Esprit-Saint, il acquit des choses divines une connaissance qu'il ne devait point à l'étude. Il s'en servit pour annoncer avec fruit la parole de Dieu. Sa mort arriva le 12 décembre 1306. Le Pape Pie VII a permis de lui rendre un culte public, et il est honoré le jour de son trépas. Conrad avait pour ami un saint religieux de son Ordre, nommé Pierre de Tréja, qui était son émule dans la vertu. Pierre fut doué de grâces extraordinaires, et mourut de la mort des justes. Le Pape Pie VI le béatifia le 11 septembre 1795. On en fait la fête le 14 mars.

Voici ce que rapportent de ces deux saints religieux et de quelques uns de leurs compagnons, les *Fioretti* ou *Petites Fleurs* de saint François d'Assise.

Comme un beau ciel tout persemé d'étoiles, la province de la Marche d'Ancône fut jadis embellie de pieux et saints Frères, qui, semblables à des astres brillants, resplendissaient sur l'Ordre de Saint-François et sur le monde tout entier par la lumière de leurs exemples et de leur doctrine. On remarquait surtout Frère Lucide l'Ancien, cet homme vraiment brillant de sainteté, tout

Digitized by Google

brûlant de la divine charité, et dont la langue, dirigée par le Saint-Esprit lui-même, produisait par la prédication les fruits les plus merveilleux. On admirait aussi Frère Bentivoglia de Saint-Séverin, que Frère Massée aperçut dans le bois, où il était en prière, élevé pendant longtemps au-dessus de terre. Frère Massée, qui était alors curé, fut si frappé de ce prodige que dès lors il se retira de sa cure pour se faire Frère-Mineur; et il vécut dans une si grande sainteté qu'il opéra lui-même plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. Son corps repose à Murro.

Un jour que Frère Bentivoglia se trouvait à Trave-Bonanti, où il était employé au service d'un lépreux, son Prélat lui ordonna de se rendre à un autre couvent, qui se trouvait à quinze milles de là. Le Frère obéit. Ne voulant cependant pas abandonner son malade et pressé par la charité, il le chargea sur ses épaules et se mit en chemin. L'aurore commençait alors à poindre, et le Frère, chargé de son fardeau, arriva pour le lever du soleil au couvent de Monte-Sancino, qui lui avait été désigné et qui se trouvait à quinze milles de Trave-Bonanti. C'est ainsi qu'il fit ce voyage avec une telle rapidité qu'un aigle n'aurait pu le suivre. A la nouvelle de ce prodige, tout le pays fut dans l'admiration et la stupeur.

Un autre religieux, Frère Pierre de Tréja ou de Monticelli, fut élevé corporellement au-dessus de terre à la hauteur de cinq ou six brasses, jusqu'aux pieds du Crucifix de l'église dans laquelle il priait. Frère Servodio d'Urbain, alors gardien de l'ancien couvent d'Ancône, fut lui-même témoin de ce miracle. Un autre jour que Frère Pierre était en oraison dans l'église, le dernier jour du carême de saint Michel, Archange, pendant lequel il avait jeûné avec une grande ferveur, un jeune Frère, qui se tenait soigneusement caché sous le grand autel pour s'édifier à la vue des prodiges de sa sainteté, l'entendit s'entretenir avec saint Michel. — Frère Pierre, disait l'Archange, tu t'es fidèlement appliqué à la pénitence en mon honneur, tu as imposé à ton corps de nombreuses mortifications; en récompense, voici que maintenant je viens te consoler : demande-moi la grâce que tu souhaites, je veux moi-même te l'obtenir de Dieu. Frère Pierre répondait : O

Digitized by Google

très-saint Prince de la Milice céleste! fidèle zélateur de l'amour divin, pieux protecteur des âmes, obtenez-moi le pardon de mes péchés, c'est la seule grâce que je désire. — Tu peux en demander une autre, répliqua saint Michel, car pour celle-là, je te la procurerai sans peine. Et comme Frère Pierre ne demandait plus rien : Eh bien, ajouta l'Archange, pour te récompenser de ta confiance et de ta dévotion, je te promets de t'obtenir la grâce que tu souhaites et plusieurs autres encore. » Cet entretien se prolongea longtemps, et quand il fut terminé, saint Michel disparut, laisant le Frère rempli de douces consolations.

Du temps de Frère Pierre vivait encore un autre saint Frère nommé Conrad d'Offida, avec lequel il se trouvait de compagnie au couvent de Sorano, dans la Garde d'Ancône. Un jour que ce Frère se rendait dans le bois pour s'y livrer à la divine contemplation, Frère Pierre l'y suivit secrètement pour voir ce qu'il allait y faire. Frère Conrad se mit en prière, implorant avec ferveur la Vierge Marie, et lui demandant de daigner lui obtenir de son divin Fils qu'il ressentît un peu de cette douceur qu'avait éprouvée saint Siméon le jour de la Purification, lorsqu'elle déposa sur ses bras le Sauveur Jésus. La très-sainte Vierge exauça cette prière. Tout-à-coup cette glorieuse Reine apparut environnée de la plus brillante clarté et portant avec elle son divin Enfant; puis s'approchant de Frère Conrad, elle le lui déposa sur les bras. Dès qu'il se vit en possession de ce précieux dépôt, le Frère couvrit de baisers le Fils de la Vierge, le serra sur son cœur, et, dans ce moment, il se sentait comme consumé, liquéfié dans l'amour divin et plongé dans un océan de douceurs inexprimables. Frère Pierre, qui, de la retraite où il s'était caché, contemplait ce divin spectacle, en ressentit lui-même une grande abondance de consolation. Lorsque la bienheureuse Vierge Marie se fut retirée, il se hâta de retourner au couvent, pour n'être pas aperçu; puis, au moment où Frère Conrad rentrait tout rempli d'une sainte joie, il lui dit : O céleste Frère! vous avez goûté aujourd'hui une bien douce consolation! — Quelle consolation, Frère Pierre? répondit Frère Conrad; comment savez-vous ce que je viens d'éprouver? — Je le sais, reprit Frère Pierre; je sais que la Vierge

Digitized by Google

Marie vous a visité avec son Fils béni. Alors Frère Conrad, qui par humilité désirait tenir secrètes les grâces que Dieu lui accordait, pria Frère Pierre de ne raconter à personne ce qu'il avait vu, et l'amitié que se portèrent désormais ces deux Frères fut telle qu'en toutes choses ils ne semblaient plus former qu'un cœur et qu'une âme. Ce fut encore Frère Conrad qui, un jour, à Siruolo, délivra une femme possédée du démon, après avoir prié pour elle tout une nuit; le matin, il alla visiter la mère de cette femme et partit aussitôt, pour échapper aux honneurs qu'on aurait pu lui rendre en cette occasion.

Frère Conrad d'Offida, admirable zélateur de la pauvreté évangélique et des observances de Saint-François, mena une vie si religieuse et si pleine de mérites devant Dieu, que Jésus-Christ l'honora pendant sa vie et après sa mort de plusieurs miracles. Un jour qu'il se trouvait au couvent d'Offida, les religieux vinrent le prier, pour l'amour de Dieu et de la sainte charité, de vouloir bien donner quelques avis à un jeune Frère qui menait parmi eux une vie étourdie, désordonnée et relâchée, jetant le trouble dans toute la communauté et faisant peu de cas du reste de l'office divin et des autres observances. Touché de compassion pour ce malheureux jeune homme et les Frères qu'il contristait, Frère Conrad le fit appeler à part, et, dans l'ardeur de sa charité, il lui fit une exhortation si touchante et si pieuse que dès lors, par une opération de la grâce divine, le jeune Frère fit voir dans ses mœurs la gravité d'un vieillard. Il devint obéissant, bienveillant, pieux, doux, plein de prévenances pour ses Frères, et, loin de les importuner comme par le passé, il devint pour eux un sujet de consolation et l'objet de leur tendre affection. Frappé d'une grave maladie quelque temps après sa conversion, il mourut au milieu des sincères regrets de tous ses Frères. Peu de jours après, Frère Conrad se trouvant en prière devant l'autel du couvent, l'âme du défunt lui apparut et le salua respectueusement par le nom de Père. — Qui êtes-vous? demanda le Frère. — Je suis, fut-il répondu, l'âme de ce jeune religieux mort il y a quelques jours. — Eh bien, mon très-cher fils, reprit Frère Conrad, quel est votre sort dans l'autre monde? — Grâce à la

Digitized by Google

bonté divine, répondit l'âme, mon sort n'est pas malheureux, je ne suis pas damné; mais des péchés que je n'ai pas eu le temps d'expier sur la terre sont cause que je souffre dans le purgatoire des châtiments rigoureux. Je vous en prie, mon Père, votre bonté m'a été d'un grand secours pendant ma vie, daignez encore me soulager dans les peines que j'endure maintenant en récitant pour moi quelques *Pater;* oui, priez, ô mon Père! car, je le sais, vos supplications sont agréables devant Dieu. Le charitable Frère se mit aussitôt à genoux et récita pour le défunt un *Pater* et un *Requiem æternam.* — O mon bon Père! lui dit aussitôt l'âme, que votre prière m'a procuré de rafraîchissement et de consolation! Oh! je vous en prie, continuez! Frère Conrad répéta sa prière, et quand il l'eut achevée : Père bien-aimé, reprit l'âme, je vous en conjure, encore! encore! j'éprouve un si grand soulagement quand vous priez pour moi! Alors le Frère, voyant les adoucissements que ses prières procuraient à cette âme, dit encore pour elle cent *Pater,* et quand il eut terminé, l'âme lui dit : « Je vous rends grâces de la part de Dieu, ô Père chéri! pour la charité que vous m'avez témoignée; vos prières m'ont entièrement délivrée des peines du purgatoire, et voici que je me rends au royaume des Cieux. » A ces mots, la voix cessa de se faire entendre. C'est ainsi que l'âme du jeune Frère fut sauvée; et Frère Conrad, qui lui avait obtenu ce bonheur par ses mérites, raconta à ses compagnons, pour les encourager et les consoler, la vision que nous venons de rapporter.

Dans le temps où Frère Conrad et Frère Pierre, dont nous parlions tout-à-l'heure, demeuraient ensemble au couvent de Forano, dans la Garde d'Ancône, ces deux Frères paraissaient dans la province de la Marche comme deux astres brillants. Ils avaient l'un pour l'autre la plus tendre amitié et une si grande charité qu'ils ne semblaient plus former qu'un cœur et qu'une âme, et ils étaient convenus entre eux qu'ils se confieraient mutuellement les consolations que Dieu daignerait leur envoyer. Cette convention faite, un jour que Frère Pierre était en prière, pensant à la Passion de Jésus-Christ et se représentant, au pied

Digitized by Google

de la Croix, la bienheureuse Vierge Marie, le disciple bien-aimé, saint Jean l'Évangéliste et saint François, tous trois crucifiés intérieurement par la douleur avec Jésus-Christ, il lui vint en désir de savoir laquelle de ces trois âmes avait ressenti plus de peine de la Passion du Sauveur, ou bien de la très-sainte Vierge, qui l'avait mis au monde, ou du Disciple bien-aimé, qui avait reposé sur sa poitrine, ou bien enfin de saint François, qui avait été crucifié avec lui. Il était dans ces pieuses pensées, quand tout-à-coup lui apparurent la Vierge Marie, saint Jean et saint François, tous trois resplendissants de gloire et couverts de vêtements magnifiques. La tunique de saint François paraissait plus brillante encore que celle du saint Évangéliste. A cette apparition mystérieuse, Frère Pierre demeura comme frappé de stupeur, mais saint Jean le ranima par ces paroles : « Ne crains rien, mon cher Frère; car nous sommes venus pour te consoler et répondre à ton désir. Sache donc que la Passion du Sauveur nous a causé, à la très-sainte Vierge et à moi, une douleur que n'éprouva jamais aucune autre créature; mais, après nous, saint François est celui qui a ressenti la peine la plus vive, et c'est pourquoi tu le vois environné de tant de gloire. — Mais, demanda Frère Pierre, très-saint Apôtre du Christ, pourquoi donc son vêtement est-il plus brillant que le vôtre. — La raison, répondit saint Jean, c'est que François, tant qu'il vécut sur la terre, porta des habits plus pauvres que les miens. » En disant ces mots, le saint Évangéliste présenta à Frère Pierre un précieux vêtement qu'il tenait à la main, et il lui dit : « Reçois ce vêtement que j'ai apporté pour toi; et, comme il voulait l'en revêtir lui-même, le Frère, saisi d'étonnement, tomba à terre en s'écriant : Frère Conrad accourez, venez voir des choses merveilleuses! » Mais en ce moment la vision disparut. Quand Frère Conrad arriva, Frère Pierre lui raconta l'apparition qui lui avait été faite, et tous deux en rendirent grâces à Dieu.

(*Fioretti*, traduction de l'abbé Riche.)

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
ET DE SAINT JOSEPH.

La fête de saint Lubin nous rappelle le souvenir de Notre-Dame de Chartres, où l'on honore une partie des reliques de ce saint Évêque. C'est un des plus anciens et des plus vénérables sanctuaires de la très sainte Vierge, élevé sur le lieu même où fut trouvée la statue que, longtemps avant la naissance de Notre-Seigneur, les druides avaient consacrée à la Vierge-Mère : *Virgini parituræ*. Il n'est pas étonnant que l'attente de l'immaculée Mère du Rédempteur fut aussi répandue que celle de son divin Fils, dont on trouve les traces dans toutes les anciennes traditions, quoique perverties par le paganisme. Ce fut saint Aventin, disciple de saint Savinien et saint Potentien, Apôtres de Sens, qui jeta les fondements de cette première église de Chartres, dont nous reparlerons à l'occasion de la délivrance de cette ville assiégée par les Normands. Il nous suffit de remarquer ici que c'était déjà au temps de saint Lubin, vers le milieu du VI^e^ siècle, un des plus célèbres sanctuaires des Gaules.

Et maintenant parlons du patronage de saint Joseph. Gerson assure qu'il n'y a aucune grâce spirituelle ou temporelle que nous ne puissions obtenir par l'appui de saint Joseph. Saint François de Sales avait la même conviction. Sainte Thérèse écrit, au chapitre VI de sa vie :

« Je ne me souviens pas d'avoir jusqu'ici rien demandé à saint Joseph que je ne l'aie obtenu. Je ne puis penser sans étonnement aux grâces que Dieu m'a faites par son intercession et aux périls dont il m'a délivrée, tant pour l'âme que pour le corps. Il semble, ajoute-t-elle, que Dieu accorde à d'autres Saints la grâce de nous secourir dans de certains besoins, mais je sais par expérience que saint Joseph nous secourt en tout : comme si Notre-Seigneur voulait faire voir que, de même qu'il lui était soumis sur la terre, parce qu'il lui tenait lieu de père et en portait le nom, il ne peut non plus dans le Ciel lui rien refuser.

» L'expérience que j'ai, ajoute-t-elle, des grâces que Dieu ac-

Digitized by Google

corde par l'intercession de saint Joseph me fait souhaiter de pouvoir persuader à tout le monde d'avoir une grande dévotion pour lui, et je n'ai connu personne qui, la lui ayant témoignée par ses actions, ne se soit avancé dans la vertu. »

Non-seulement ce grand Saint peut beaucoup pour les fidèles Chrétiens, mais il n'est pas moins puissant pour retirer une âme des habitudes du péché.

Il n'y a pas bien longtemps, une dame pieuse que l'inconduite de son mari désolait outre mesure, n'ayant pu, ni par ses prières ni par ses instances, ni par aucun effort, arracher au désordre cet homme à qui les passions fermaient les yeux sur la misère de son état, eut recours à saint Joseph par une neuvaine, le suppliant d'obtenir de Dieu une de ces grâces fortes qui amollissent les cœurs endurcis. A peine cette neuvaine fut-elle close, qu'elle trouva son mari tout-à-coup entièrement changé, comme s'il fût sorti d'un mauvais rêve; et ce même homme, que tant de larmes, tant de sages avis et tant de démarches n'avaient pu faire sortir des routes de l'enfer, s'en retira aussitôt alors par la protection du grand Saint à qui Notre-Seigneur n'a jamais rien refusé, et il persévéra dans la vie chrétienne.

Cette évènement reste attesté par un tableau votif que le mari et la femme ont placé dans l'église de Saint-Joseph à Lyon.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, la fête de quarante-sept bienheureux Martyrs, baptisés par l'Apôtre saint Pierre pendant les neuf mois qu'il fut enfermé avec saint Paul dans la prison Mamertine. Tous ayant persévéré dans la profession généreuse de leur foi, Néron les fit mourir par le glaive.

En Afrique, les saints Pierre et Aphrodisius, qui reçurent la couronne du martyre dans la persécution des Vandales.

[1] PRIDIE IDUS MARTII.

Romæ, natalis sanctorum quadraginta septem Martyrum, qui baptizati sunt a beato Apostolo Petro, cum teneretur in custodia Mamertini cum coapostolo suo Paulo, ubi novem menses detenti sunt : qui omnes sub devotissima fidei confessione neroniano gladio consumpti sunt. — In Africa, sanctorum mar-

Digitized by Google

A Carres, en Mésopotamie, saint Eutyche, patrice, et ses compagnons, massacrés pour la foi, par Évélide, roi des Arabes.

Dans l'Abruzze ultérieure, deux saints solitaires, qui furent pendus à un arbre et étranglés par les Lombards; leurs ennemis mêmes les entendirent psalmodier après leur mort.

Durant la même persécution, un diacre de l'Église de Marsique eut la tête tranchée pour avoir confessé la foi.

A Alberstadt, en Allemagne, sainte Mathilde, reine, mère de l'empereur Othon I^er^, s'endormit au Seigneur; son humilité et sa patience l'ont rendue illustre dans tout l'univers.

Additions des autres martyrologes.

Saint Alexandre, martyr à Pydna, en Macédoine.

Saint Dionas, martyr en Afrique.

Saint Pion, martyr à Antioche.

Saint Hildebert, dix-huitième abbé de Fontenelle, mort en odeur de sainteté un an après son élection, le 14 mars 817.

Saint Euperge, confesseur à Fréjus.

Saint Donne (Dunnius), disciple de saint Patrice et premier abbé de Sabal.

Sainte Démétriade, vierge de Carthage, louée par saint Jérôme et par saint Augustin, et placée par saint Adelme, évêque de Sherborn, en Angleterre, à côté de sainte Eustochie dans son poème à la louange des Vierges.

Saint Euphrose, martyr à Thessalonique.

Saint Gondanile (Gundanilisus), saint qui passa du Mans en Allemagne, et qui mourut à Paderborn, où il est honoré.

Saint Félicissime, martyr à Nicomédie.

tyrum Petri et Aphrodisii, qui in persecutione wandalica martyrii coronam perceperunt. — Carrhis, in Mesopotamia, sancti Eutychii patricii et sociorum, qui ab Evelide Arabum rege ob fidei confessionem interempti sunt. — In provincia Valeriæ, sanctorum duorum Monachorum, quos Longobardi suspendio necaverunt in arbore : in qua, licet defuncti, ab hostibus ipsis auditi sunt psallere. — In ea etiam persecutione diaconus Ecclesiæ marsicanæ in confessione fidei capite truncatus est. — Halberstati, in Germania, dormitio beatæ Mathildis reginæ, matris Othonis primi imperatoris, humilitate et patientia celebris.

Digitized by Google

Saint Eusquémon, évêque de Lampsaque au VIII^e^ siècle. Il souffrit beaucoup dans la persécution des iconoclastes contre le culte des saintes images.

La Bienheureuse Pauline de Thuringe. C'était à la fin du XI^e^ siècle une pieuse recluse très-honorée. Elle mourut le 14 mars 1107.

Saint Rauls ou Raoul (Radulphus), évêque sans doute régionnaire, dont la ville de Nantes possède le corps dans l'église de Notre-Dame.

Saint Eustathe de Charan, mis à mort par les Arabes, en haine de la religion catholique. VIII^e^ siècle.

Saint Innocent, évêque de Vérone, où ses reliques sont conservées dans l'église de Saint-Étienne.

Saint Jean, deuxième du nom et vingt-neuvième abbé du Mont-Cassin, ne gouverna pas longtemps le monastère, et se retira dans un ermitage, où il mena une vie toute sainte. On rapporte qu'au moment de sa mort une lumière annonça à Capoue le départ de son âme pour les Tabernacles éternels.

Le Bienheureux Arnaud, abbé à Padoue.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jacques Bourbon, prêtre du diocèse de Lyon, condamné à mort comme prêtre fanatique et guillotiné le 14 mars 1794. Il avait soixante-quatorze ans.

André Jolivars, prêtre secrétaire de l'évêché de Poitiers, condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal du département de la Vienne, guillotiné le 14 mars 1794.

Yves Bouvier, prêtre du diocèse de Nantes, fusillé près d'Ancenis le 14 mars 1794. Il avait soixante-quinze ans.

Jean-Joseph Piton, prêtre du diocèse d'Avignon, n'ayant pas fait le serment révolutionnaire, fut guillotiné le 14 mars 1794.

Hubert Rey, prêtre du diocèse de Belley, condamné à mort comme prêtre fanatique, exécuté le 14 mars 1794.

Digitized by Google

QUINZIÈME JOUR DE MARS.

Saint Zacharie, pape. — Saint Longin le Centenier et le soldat saint Longin ou Longis, martyr. — Saint Magorien, confesseur. — Saint Probe, évêque de Riéti. — Saint Jean Sabas. — Saint Jean de Sapsas, abbé, et saint Jean de Chozéba, évêque de Césarée. — Saint Jean le Sabaïte. — Sainte Matrone, martyre. — Sainte Léocrice, vierge et martyre. — Saint Raymond, abbé de Fitéro, fondateur de l'Ordre militaire de Calatrava. — Le Bienheureux Antoine, Frère-Mineur, archevêque de Durazzo. — La Vénérable Sœur Louise Legras, fondatrice de la Congrégation des Filles-de-la-Charité. — Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ZACHARIE,

PAPE.

Zacharie, Grec de naissance[1], fils de Polichrone, doué des plus rares qualités de l'esprit et du cœur, fut élevé avec grand soin dans la piété et les sciences; il passa en Italie, et fut admis dans le clergé romain en un temps où la ville de Rome était fort sujette aux attaques des Lombards. Liutprand, qui régnait sur ces barbares en Italie depuis longtemps, s'étant déjà avancé une fois avec son armée pour assiéger Rome, en avait été détourné par le Pape saint Grégoire II; il s'était même réconcilié si bien que, pour gage de sa bonne intelligence, il avait offert une croix d'argent et une couronne d'or au tombeau de saint Pierre. Mais dix ans après, ce prince mal satisfait de la protection que le Pape Grégoire III donnait à Trasimond, duc de Spolète, vint mettre le siége devant Rome, et ne s'en retira qu'après que ses troupes eurent pillé l'église de Saint-Pierre, que les Goths avaient autrefois respectée. Les choses étaient en cet état lorsque Grégoire, après avoir demandé du secours à Charles-Martel, en France, contre Liutprand, qui avait encore depuis ravagé les terres de l'Église, laissa le Saint-Siége vacant par sa mort. On n'eut pas beaucoup

[1] Ciacconius dit qu'il était de Calabre, autrefois la Grande-Grèce, en Italie.

Digitized by Google

à délibérer sur le choix du successeur qu'on devait lui donner. On avait besoin d'un homme qui eût la prudence et la modération nécessaire pour rétablir les affaires de l'Église et de l'État en Italie. C'est ce que l'on trouvait dans le prêtre Zacharie, dont on connaissait la vertu et la capacité. L'innocence de sa vie et l'intégrité de ses mœurs étaient accompagnées d'une bonté de naturel et d'une douceur qui charmait tout le monde. Jamais on ne l'avait surpris dans le moindre emportement; toujours plein de charité pour tout le monde, on l'avait vu disposé à rendre le bien pour le mal en toute rencontre; et lorsqu'il fut ordonné, loin de se venger de ceux qui l'avaient persécuté, il ne voulut les vaincre que par des bienfaits.

Il fut sacré le 19 novembre l'an 741, neuf jours après la mort de son prédécesseur et neuf jours avant son enterrement. Le désordre où il trouva les affaires publiques à son avènement lui fit juger qu'il devait commencer par y remédier, pour pouvoir ensuite régler celles de l'Église avec plus de facilité. Résolu de s'exposer à tout pour le salut de son peuple, il envoya d'abord un nonce, avec des lettres pleines de civilités, au roi Liutprand, qui en fut si touché qu'ayant conçu beaucoup d'estime et de respect pour ce nouveau Pontife, il parut adouci, et entièrement porté à acquiescer à tout ce qui lui serait proposé de sa part. Zacharie sut profiter de ces heureuses dispositions. Il alla lui-même, accompagné des principaux de son clergé, trouver le roi à Terni, en Ombrie. Ce prince, en ayant eu avis, envoya les premiers seigneurs et officiers de sa cour au devant de lui, et le reçut avec tous les honneurs imaginables. Il fit avec lui un traité de paix aussi avantageux qu'on le pouvait souhaiter, il relâcha tous ses prisonniers, et il rendit au Saint-Siége les villes qu'il avait prises dans le duché romain et sur les terres de l'Église. Le lendemain, qui était un dimanche, le roi voulut assister avec sa cour et ses officiers au sacre d'un Évêque que le Pape devait faire dans l'église de Saint-Valentin de Terni. La sainteté de la cérémonie et beaucoup plus encore celle des prières qu'il y fit, toucha si vivement les Lombards que la plupart ne les purent entendre sans répandre des larmes, et la piété qu'il fit paraître dans

Digitized by Google

toute cette action excita dans le cœur de plusieurs des sentiments de dévotion pour Dieu et de respect pour l'Église. Le Pape, au sortir de cette cérémonie, convia à dîner le roi, qui y reçut sa bénédiction, et qui témoigna qu'il ne s'était jamais trouvé à un meilleur repas. Il le fit ensuite reconduire honorablement par le duc de Chiusi[1], son neveu, et d'autres seigneurs de marque; et le traité ayant été ensuite fidèlement exécuté, Zacharie ordonna des prières publiques à Rome pour rendre grâces à Dieu du succès de toute cette affaire.

Les peuples de l'Italie, voyant le grand crédit qu'il s'était acquis sur l'esprit de Liutprand, recherchèrent avec empressement sa médiation et sa faveur auprès de ce prince. Zacharie tâcha de l'employer toujours d'une manière qui en pût faire retourner le succès à la gloire de Dieu et à l'avantage de l'Église. Dans cette vue, il entreprit d'éteindre la guerre qui était allumée entre ceux de Ravenne et ce roi, et de les réconcilier avec lui. Voyant l'oppression violente où Liutprand les retenait, il ne craignit point de s'exposer aux fatigues d'un long voyage, et de l'aller trouver à Pavie, pour emporter par sa prudence ce qu'il n'avait pu obtenir de lui par son nonce et par ses lettres. Il désarma effectivement ce prince, et le porta même à restituer ce qu'il avait pris à ceux de Ravenne et à leur donner la paix. Étant retourné à Rome au mois de juillet, il y célébra de nouveau la grande fête de saint Pierre et saint Paul, quoiqu'il l'eût déjà solennisée dans Pavie en présence du roi et de sa cour. Il y mêla des prières publiques pour la délivrance du peuple de Ravenne, sur les nouvelles qu'il reçut de l'infidélité avec laquelle Liutprand semblait manquer à sa parole. Peu de jours après, on apprit la mort de ce prince, dont le successeur Hildebrand, qui était son neveu, fut chassé sept mois après par les Lombards mêmes, parce qu'il était aussi mal intentionné que son oncle pour le repos de l'Italie. Ils élevèrent sur le trône à sa place Rachis, duc de Forli, à qui Zacharie envoya aussitôt un nonce pour le féliciter et pour tâcher de le faire entrer dans des voies

[1] Il s'appelait Hildebrand.

Digitized by Google

de pacification. Le nouveau roi déféra entièrement à ses remontrances, et fit une paix de vingt ans avec toute l'Italie.

Elle servit au saint Pape à rétablir l'ancienne face de l'Église, à purger les désordres qui s'étaient glissés avec la guerre et les calamités publiques, à réformer les mœurs du clergé et du peuple, et à faire refleurir la discipline. Il rebâtit ou orna diverses églises et autres édifices de piété dans Rome, et il fit d'autres établissements utiles à la religion, qui furent des fruits de la paix qu'il avait procurée aux peuples. Sa sollicitude et ses soins s'étendirent en même temps dans les provinces de la chrétienté les plus éloignées. En Occident, il seconda puissamment le zèle de saint Boniface, l'Apôtre d'Allemagne, et lui envoya la décision de plusieurs points sur lesquels il l'avait consulté, avec divers règlements sur la conduite qu'il devait tenir dans son apostolat. En Orient, il travailla par sa douceur à ménager en faveur de l'Église l'esprit difficile de l'empereur Constantin Copronyme, qui s'était déclaré l'ennemi des saintes images. Ce prince, quoique obstiné dans son impiété, marqua beaucoup de considération pour Zacharie, et lui accorda volontiers ce qu'il lui avait fait demander en particulier pour l'Église romaine.

Le Pape tint divers synodes dans Rome depuis le commencement de son pontificat, travaillant sans cesse aux affaires de l'Église avec une application infatigable, tantôt avec les Évêques ses voisins, tantôt avec le clergé de Rome, afin de ne rien faire qu'avec grande connaissance et beaucoup de maturité. Dans celui qu'il assembla de plusieurs Évêques l'an 645, il retrancha du corps de l'Église deux inventeurs de nouvelles hérésies, nommés Adalbert et Clément, que saint Boniface avait déjà condamnés; et l'an 748 il en usa de même à l'égard d'un troisième, appelé Samson, Écossais d'Irlande[1].

Quoiqu'il veillât également sur toutes les Églises de la terre, il semblait le faire encore plus particulièrement sur celles que saint Boniface et les autres ouvriers évangéliques avaient nouvellement fondées en Allemagne, et l'on voit qu'il n'y a point d'affaire dont il soit plus parlé dans la plupart des lettres qui

[1] L'Irlande s'appelait encore Écosse en ce temps.

Digitized by Google

nous sont restées de lui. Parmi tant d'occupations, il ne laissa point de trouver encore le loisir de traduire en grec les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand. Ce qu'il fit plutôt pour se délasser que pour avoir cru qu'il fût fort nécessaire de communiquer ces *Dialogues* aux Orientaux, pour le service desquels il aurait peut-être encore plus utilement travaillé s'il eût pris la même peine à l'égard de ses belles *Morales sur Job,* comme avait fait Anastase, patriarche d'Antioche, dit le Jeune, envers le *Pastoral,* du vivant même de saint Grégoire.

L'on a coutume de compter entre les circonstances les plus glorieuses du pontificat de saint Zacharie la conversion éclatante de deux princes, dont il fut le ministre. Le premier fut Carloman, maire du palais d'Austrasie, fils de Charles-Martel et frère aîné de Pépin, qui fut peu de temps après élu roi de France. Ce prince, qui portait la qualité de duc des Français et qui partageait avec son frère toute la puissance royale, après avoir maintenu l'État par sa valeur, et la discipline de l'Église par son zèle, renonça au siècle tout d'un coup ; il vint à Rome en 747 recevoir la tonsure des mains du saint Pape; il se retira ensuite sur le mont Soracte, où il bâtit un monastère en l'honneur de saint Sylvestre, et passa de là au Mont-Cassin, où il embrassa l'institut et la règle de Saint-Benoît.

L'autre prince fut Rachis, roi des Lombards, qui, après avoir rompu la paix et mis le siége devant Pérouse, fut non-seulement détourné de son dessein par le Pape Zacharie, mais encore si sincèrement converti à Dieu que, sur ses avis, il descendit du trône et se réduisit volontairement à la vie privée pour servir Dieu. L'impression que les remontrances du Saint firent sur son esprit acheva ensuite l'ouvrage d'une conversion si rare et d'un si grand exemple. Rachis voulut tout quitter pour suivre Jésus-Christ; mais sa femme Thasie et sa fille Ratrude, touchées comme lui du mépris du monde, ne purent le laisser. Ils vinrent donc ensemble à Rome, où Zacharie donna la tonsure à Rachis avec l'habit monastique, que sa femme et sa fille prirent aussi de sa main, et il les envoya tous trois au monastère du Mont-Cassin.

Ce fut en ce même temps que Pépin, qui était le maître de la

Digitized by Google

France sous l'ombre et le nom de Childéric III, fit envoyer à Rome, en 751, Burchard, évêque de Wurtzbourg, en Franconie, et son chapelain Fulrad, abbé de Saint-Denis, pour consulter le Pape sur le dessein qu'avaient les Français, ou plutôt qu'il leur avait inspiré, de lui mettre la couronne sur la tête. Zacharie, songeant à procurer une puissante protection au Saint-Siége contre les Lombards, avec lesquels les Romains ne pouvaient être en sûreté, ne se contenta point d'approuver le choix des Français, mais il exhorta encore secrètement Pépin à ne pas refuser une couronne que la Providence lui destinait si visiblement. La réponse qu'il fit à la consultation des seigneurs francais sur ce sujet, quoiqu'en termes généraux, servit beaucoup à les déterminer. Car, sans parler ni de déposer Childéric, ni d'élire Pépin, il leur manda, que « le mieux était que celui qui avait toute la puissance fût roi. » Il n'en fallut point davantage à Pépin, qui sut bien faire valoir cette réponse du Pape, dont la sainteté était en vénération particulière dans la France. Chacun la prit pour une approbation, ou du moins pour un consentement; et Pépin, voulant achever de faire passer parmi le peuple son élection pour un ouvrage du Ciel, se fit sacrer l'année suivante à Soissons par saint Boniface, archevêque de Mayence, qui n'était pas moins révéré en France que saint Zacharie. Cette onction royale ne se fit que le 1er jour de mai, et le saint Pape était mort dès le 3 mars précédent, après dix ans trois mois et quatorze jours de pontificat. Le jour de sa sépulture, qui se fit le 15 mars dans l'église de Saint-Pierre, est celui auquel l'Église honore sa mémoire.

SAINT LONGIN LE CENTENIER
ET LE SOLDAT SAINT LONGIN OU LONGIS.

Sous le nom de Longin l'Église honore la mémoire de deux hommes qui assistèrent à la Passion de notre Sauveur, et dont l'un fut le ministre, l'autre le témoin.

Ce dernier était le centenier, ou capitaine, qui présidait les soldats chargés de mettre Jésus-Christ en croix. Lorsqu'il vit qu'il était mort aussitôt après avoir jeté un grand cri, qui

Digitized by Google

semblait ne pouvoir venir de la voix d'un homme accablé de douleurs et prêt à mourir, il s'écria : *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu.*

Dès le temps de saint Chrysostome, on croyait que ce centenier qui avait ainsi reconnu Jésus-Christ pour Fils de Dieu, s'était confirmé de plus en plus dans cette foi, et qu'il avait même dans la suite des temps répandu son sang pour la soutenir.

S'il est vrai qu'il ait reçu la foi à la mort de Jésus-Christ et qu'il l'ait toujours conservée depuis, il semble qu'on devrait le regarder comme les prémices des gentils, plutôt que Corneille, centenier de Césarée, qui fut baptisé par saint Pierre deux ans environ après la descente du Saint-Esprit.

Néanmoins il n'y a guère apparence, vu le consentement de tous les siècles à conserver cet honneur à Corneille, à moins qu'on ne dise qu'il en pourrait être de Longin comme des trois Mages, ou qu'ayant prévenu Corneille dans sa créance, il l'a suivi dans son Baptême.

En effet, le témoignage qu'il rendit à la divinité de Jésus-Christ ne fut qu'un commencement de foi, comme l'a cru saint Augustin, qui dit que quand le centenier reconnut Jésus-Christ pour le Fils de Dieu il ne donnait peut-être pas à cette expression toute l'étendue du sens qu'elle renferme, mais qu'il voulait faire entendre qu'il le prenait pour un homme juste, et qu'il remarquait quelque chose d'extraordinaire en lui.

Selon cette pensée, on pourrait croire que la foi de ce Saint serait demeurée imparfaite pendant quelque temps, jusqu'à ce que la porte de la Pénitence et du Baptême ayant été ouverte aux gentils en la personne de Corneille, Dieu acheva en lui, par la prédication des Apôtres, ce qu'il y avait commencé par le spectacle de son Fils mourant.

Les Grecs l'honorent le 16 octobre.

L'autre Saint à qui l'on donne le nom de Longin, ou plutôt de Longis, était un des soldats qui escortèrent Notre-Seigneur au Calvaire. On croit que c'est lui qui perça le côté de Jésus-Christ avec sa lance et lui traversa le cœur. Une tradition rap-

Digitized by Google

porte qu'aussitôt après son coup de lance il devint aveugle, mais frappé de ce châtiment, il reconnut la divinité de Jésus-Christ, prit un peu du Sang divin qui s'écoulait le long de sa lance, s'en frotta les yeux et recouvra la vue. On ajoute que, devenu Chrétien, il se retira dans la Cappadoce. On voit dans Baronius que l'on vénère son corps à Rome dans l'église de Saint-Augustin.

On fait mémoire de lui le 15 mars.

Si Mantoue, Notre-Dame-de-l'Ile, sous Lyon, et d'autres lieux sont en possession des reliques de saint Longin, il faut remarquer qu'il y a eu plusieurs autres Saints de ce nom. Un saint Longin, soldat aussi, fut présent à la décollation de saint Paul, et se convertit sur-le-champ. Il subit le martyre trois jours après; il est honoré le 2 juillet. — Un autre saint Longin, soldat encore, souffrit le martyre en Arménie sous Maximien. — Un autre Longin encore fut décapité sous Dioclétien, avec saint Eusèbe.

Mais nous devons dire un mot de la lance qui perça le cœur de Notre-Seigneur et fut teinte de son Sang. Saint Grégoire de Tours parle de cet instrument qui termina le supplice de la Passion. De son temps on la croyait à Jérusalem. Mais dans les invasions du mahométisme on l'emporta à Antioche, où elle fut soigneusement cachée. Les croisés la découvrirent par suite d'une révélation divine; et assiégés par deux cent mille Sarasins, manquant de vivres et peu nombreux, ils firent porter devant eux la sainte Lance, marchèrent au combat et mirent en pleine déroute leurs ennemis, dix fois plus nombreux que les Chrétiens[1].

La sainte Lance fut apportée à Rome sous le Pape Innocent VII. D'autres lieux croient en avoir aussi des fragments; mais la principale partie de la sainte Lance est depuis des siècles à Saint-Jean-de-Latran.

[1] Voyez dans les *Légendes des croisades* la découverte de la sainte Lance et les merveilles qu'elle produisit.

Digitized by Google

SAINT MAGORIEN,

CONFESSEUR.

Magorien, né à Rome, était fils de sainte Maxence et frère de saint Vigile et de saint Claudien. Les trois Saints vinrent à Trente avec leur mère; Vigile y devait occuper le siége épiscopal de cette ville. Magorien et Claudien vécurent là dans la prière, le jeûne, les méditations et les œuvres saintes. Ils aidaient de toutes leurs forces et de tout leur cœur l'évêque Vigile, qui était suffragant de saint Ambroise. Mais le Tyrol était encore plein d'idolâtres. Ils avaient mis à mort, comme on l'a vu au 31 janvier, les saints missionnaires Alexandre, Sisinnius et Martyrius, qu'il avait chargés de leur annoncer la foi. Vigile, douloureusement affecté de leur dureté de cœur, alla les prêcher, et ils le lapidèrent. Magorien eut le courage d'aller avec son frère réclamer le corps du saint Martyr, et il lui rendit les honneurs de la sépulture l'an 400.

Quand la ville de Trente fut devenue plus chrétienne, elle réclama une partie de ses reliques, que révèrent les descendants des bourreaux.

SAINT PROBE (PROBUS),

ÉVÊQUE DE RIÉTI.

Saint Probus, second évêque de Riéti, vivait au milieu du VI^e^ siècle. Étant tombé gravement malade, son père vint auprès de son lit avec les médecins; mais il les pria d'aller prendre d'abord quelque réfection dans une chambre de l'étage supérieur, ne gardant auprès de lui qu'un enfant, qui les appellerait au besoin.

Peu après que les visiteurs se furent mis à table, l'enfant vit entrer deux personnages vêtus de blanc et dont la figure était lumineuse. C'étaient les saints Martyrs Éleuthère et Juvénal qui venaient au devant du saint Prélat. L'enfant poussa des cris, appelant le père de son Évêque; et dès qu'il descendit avec les médecins, les deux Saints emportèrent l'âme de Probus et disparurent. On ne trouva plus que le corps inanimé, auquel on

Digitized by Google

rendit les honneurs de la sépulture. C'était le 15 mars de l'an 562.

Ce récit est extrait du livre IV des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand.

SAINT JEAN SABAS.

Jean Sabas était né à Ninive au commencement du VI^e^ siècle, et il avait eu le bonheur d'être élevé dans la religion chrétienne. Dès sa jeunesse il voulut fuir le monde et ne s'occuper que de sauver son âme. Comme il voyait plus de sécurité dans la vie monastique que dans la vie indépendante, il traversa le fleuve du Tigre et se réfugia dans un monastère qui florissait alors en sainteté et en paix. A sa piété profonde, il avait joint par l'étude un trésor de science; il en profitait pour soutenir la foi de son frère, qui vivait dans les affaires et dans le monde. Ce frère était d'ailleurs, par une grâce de Dieu, bien disposé, et il venait voir souvent son frère Jean, qui de son côté lui écrivait pour lui remettre sous les yeux leurs pieux entretiens. Ces lettres précieuses ont été recueillies. Saint Jean Sabas, dont on sait peu, est fêté par les Chrétiens de la Syrie le 15 mars.

SAINT JEAN DE SAPSAS,

ABBÉ,

ET SAINT JEAN DE CHOZÉBA,

ÉVÊQUE DE CÉSARÉE.

Saint Jean, fondateur du monastère de Sapsas, était un religieux qui avait vieilli dans le monastère d'Eustorge. Le Bienheureux Élie, patriarche de Jérusalem, connaissant sa vertu et son mérite, voulait le faire abbé de ce monastère.

L'humble vieillard s'en excusait de tout son pouvoir, et priait le Patriarche de lui permettre d'aller en pèlerinage au mont Sinaï. Élie le lui accorda, à condition qu'à son retour il prendrait la conduite du monastère; mais Dieu en disposa autrement.

Jean tomba malade en chemin, et la fièvre le mettant hors d'état de continuer son voyage, il fut obligé de s'arrêter avec son disciple, qu'il avait mené avec lui, dans une caverne d'un lieu appelé Sapsas. Ce fut là que, s'étant endormi, il vit en songe un

Digitized by Google

personnage qui lui demanda où il voulait aller; et comme il lui eut répondu que c'était à Sina, il lui répliqua : « N'y allez point, mais demeurez ici. » Jean eut de la peine à se rendre, et sa fièvre augmentant, il fut encore moins en état de marcher; ce qui l'affligea beaucoup. La nuit suivante, le même personnage lui apparut et l'exhorta à ne point s'affliger, mais à demeurer dans ce lieu, comme il le lui avait commandé la première fois. Il se fit connaître à lui en lui disant qu'il était saint Jean-Baptiste, et ajouta que la caverne où il était, quoique petite, était plus grande que le mont Sina, parce que Jésus-Christ l'avait souvent honorée de sa présence, lorsqu'il avait le bonheur de le voir dans ce désert. Jean se trouva à son réveil entièrement guéri par la vertu du saint Précurseur. Il s'établit dans ce lieu, changea la caverne en église et y forma un monastère, où il assembla plusieurs religieux.

Le monastère de Chozéba eut pour fondateur un autre Jean, qui était d'une des principales familles de Thèbes, capitale de la Thébaïde. Cet excellent abbé ayant embrassé la vie solitaire, alla visiter les saints Lieux de Jérusalem; mais comme il s'était laissé surprendre aux erreurs des ennemis du Concile de Chalcédoine, il fut averti d'en haut durant son sommeil, que ceux qui s'unissaient aux ennemis de l'Église se rendaient indignes de voir la sainte Croix. Cet avertissement, qui était une grâce particulière de Dieu, le fit rentrer dans la communion des Catholiques. Il alla ensuite adorer la sainte Croix et retourna à son monastère. Mais il en sortit de nouveau peu de temps après, pour se retirer dans un désert appelé Chozéba, entre Jérusalem et Jéricho, où le creux d'un rocher lui servit de cellule, et il ne s'y nourrit que de fruits.

Son intention était de mener une vie cachée, mais les miracles qu'il fut obligé de faire par charité pour le prochain le firent connaître, et il eut par ce moyen plusieurs disciples. Son monastère devint célèbre. La manière dont il était construit donnait de l'admiration; car on ne l'avait pas bâti en mettant des pierres sur des pierres, mais en creusant le rocher, où on tailla une église, des cellules et un cimetière. C'était pourtant une demeure fort incommode à cause des chaleurs ardentes qu'on y souffrait

Digitized by Google

en été; mais les religieux les enduraient avec plaisir, parce qu'ils y étaient fort solitaires, l'abord de ce lieu étant très-difficile.

Il y avait dans le même désert un saint solitaire nommé Ananie, auquel on amena le fils d'un homme riche, qui était possédé du démon, afin qu'il le délivrât par ses prières. L'humble Ananie l'envoya à Jean, disant qu'il pouvait plus aisément obtenir sa guérison, parce qu'il avait bien plus de mérites et de crédit que lui auprès de Dieu. Jean, qui ne lui cédait pas en vertu non plus qu'en dons surnaturels, trouva moyen de pratiquer en même temps l'humilité et la charité, en disant au démon qui s'était emparé du corps de cet enfant : « Esprit impur, ce n'est point moi, mais Ananie, serviteur de Dieu, qui te commande au nom de Jésus-Christ de sortir du corps de cet enfant. » Ce commandement obligea le démon de se retirer, et l'enfant fut guéri sur-le-champ.

Saint Jean reçut l'ordre de prêtrise; et Jean Mosch rapporte avoir appris de la bouche de l'abbé Grégoire que, lorsqu'il consacrait, il sentait ordinairement l'assistance du Saint-Esprit dans cette redoutable action. Sa réputation se répandant fort loin, il fut élevé sur la chaire épiscopale de Césarée, où il se rendit un des plus zélés défenseurs du Concile de Chalcédoine. Il vint au-devant de saint Sabas et des autres égumènes qui étaient avec lui, lorsque Jean, patriarche de Jérusalem, les envoya à Césarée et à Scythopolis pour y publier les lettres de l'empereur touchant les quatre Conciles généraux.

L'historien Évagre parle d'un miracle qu'il fit pendant qu'il était évêque, et qui nous a fait connaître le mérite de ce saint solitaire nommé Zosime de Sinden, qui fut son ami particulier. La femme d'un des principaux habitants de Césarée, nommé Arcésilas, eut le malheur de perdre un œil par la plaie qu'elle s'y était faite avec un fuseau. Saint Jean de Chozéba l'alla voir, et dit au chirurgien de remettre l'œil à sa place, de le couvrir d'une éponge et de le bander, et elle se trouva guérie par cette seule opération, qui ne pouvait pas produire naturellement un si merveilleux effet. Dans ce temps-là Arcésilas se trouvait à Sinden, au monastère de l'abbé Zosime, où l'on se hâta de lui

Digitized by Google

apprendre par un courrier l'accident arrivé à sa femme, avant que saint Jean fût rendu à sa maison pour la guérir.

Arcésilas ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il jeta de grands cris, s'arrachant les cheveux et répandant un torrent de larmes. Zosime, avec qui il conversait auparavant, le quitta pour recourir à la prière, et implora avec une foi vive la miséricorde du Seigneur. Dieu lui fit connnaître dans sa prière la guérison miraculeuse de cette femme, de la manière qu'elle était arrivée. Ainsi, retournant vers Arcésilas avec un air joyeux et un modeste sourire, il lui dit : « Allez-vous-en chez vous et soyez content; Dieu a guéri votre épouse par les prières de Jean de Chozéba : l'œil qu'elle avait perdu est entièrement rétabli et aussi sain que l'autre. » On remarqua, dit Évagre, que ce fut au même moment que Dieu opéra cette guérison par le ministère de saint Jean qu'il la révéla à Zosime, quoiqu'il n'y eût pas moins de vingt-cinq lieues de Sinden à Césarée.

Saint Jean, quelque temps après, renonça à son siége, pour retourner à son désert de Chozéba, où il mourut. On rapporte qu'ayant eu le désir de voir un solitaire nommé Marcien, qui vivait caché dans le même pays, un Ange transporta celui-ci dans sa cellule.

SAINT JEAN LE SABAÏTE.

Saint Jean Climaque, dans son *Échelle sainte,* propose saint Jean le Sabaïte comme un excellent modèle de patience, d'obéissance et de toutes les vertus religieuses. Il était vraisemblablement de l'Asie-Mineure; il y embrassa la vie religieuse dans un monastère, sous la discipline d'un directeur fort doux, paisible et modéré. Mais comme il vit que ce bon vieillard agissait envers lui avec tant de condescendance qu'il ne l'éprouvait en rien, et semblait même avoir du respect pour lui, il craignit que cette conduite ne lui fût nuisible, et se proposa d'aller chercher ailleurs un Père spirituel qui eût moins d'indulgence pour lui et le fît mieux renoncer à lui-même. Il lui en demanda donc la permission, persuadé qu'il n'aurait pas de peine à l'obtenir, parce que ce vieillard avait un autre disciple.

Digitized by Google

Ainsi, muni d'une lettre de recommandation de sa part pour le faire recevoir dans un autre monastère du Pont, il y alla, et fut admis sans difficulté. La première nuit qu'il y passa, il vit en dormant quelques personnages qui lui demandaient compte d'une somme considérable qu'il devait, et qu'ils lui firent connaître, après un examen très-rigoureux, monter à la somme de cent livres d'or. Il n'eut pas de peine à comprendre à son réveil que ce songe mystérieux était pour l'avertir qu'il était grandement redevable à la justice divine; et jugeant qu'il devait travailler à acquitter cette dette par la patience et les œuvres de pénitence, il se dit à lui-même : « Pauvre Jean, il n'est que trop vrai qu'il te reste encore beaucoup de dettes à payer. »

Dans cette vue il demeura trois ans dans ce monastère, obéissant sans examen à tout ce qu'on lui commandait, et Dieu permit qu'étant regardé non pas comme un membre de la communauté, mais comme un étranger, on n'eût aucune considération pour lui, et qu'au contraire on le méprisât et on le maltraitât même souvent.

Après ces trois ans d'obéissance et de patience, il vit de nouveau durant son sommeil un homme qui lui donna un acquit de dix livres d'or sur les cent qu'il devait, et à son réveil il dit dans son âme : « Je ne me suis encore acquitté que de dix livres d'or, quand est-ce, hélas! que je pourrai m'acquitter du reste? Il me faudra bien souffrir d'autres travaux et d'autres humiliations! »

Il ne perdit pas courage pour cela; mais, dans l'espérance de satisfaire plus promptement à la justice divine, il se proposa de s'attirer de plus mauvais traitements et de plus grands mépris qu'auparavant en contrefaisant l'insensé, sans pourtant manquer à tous les services qu'il devait rendre aux Frères. Quand ceux-ci le virent dans cet état (car ils crurent qu'il était véritablement tel qu'il voulait paraître), ils le chargèrent de plus grands travaux et le traitèrent sans ménagement. Mais le souvenir de ce qui lui restait à acquitter le soutenait dans une épreuve si humiliante et si pénible, et il la souffrait avec allégresse de cœur.

Cette épreuve dura treize ans, après quoi il eut la consolation

Digitized by Google

de voir durant son sommeil les mêmes personnages qui lui avaient apparu la première fois, et qui lui remirent l'acquit de toute sa dette. Il racontait ceci lui-même à saint Jean Climaque, comme d'un autre religieux et sous le nom d'Antioque; mais, dit ce Saint, c'était lui véritablement qui, par sa généreuse patience, avait obtenu la décharge de sa dette et la rémission de tous ses péchés.

Il quitta ensuite la province du Pont et alla dans la Palestine, où il obtint une cellule dans la laure de saint Sabas, ce qui l'a fait surnommer le *Sabaïte*. Tandis qu'il y demeurait, trois jeunes religieux vinrent le trouver pour se mettre sous sa discipline. Il les reçut d'abord avec beaucoup de charité, simplement comme des hôtes, et leur rendit en cette qualité tous les devoirs de l'hospitalité chrétienne; au bout de trois jours il leur dit : « Mes chers Frères, pardonnez-moi si je ne puis vous accorder ce que vous me demandez, car je suis trop méchant pour pouvoir recevoir aucun de vous sous ma conduite. »

Ces religieux, qui connaissaient sa haute vertu, tout au moins de réputation, ne furent pas scandalisés de la raison qu'il leur donna de son refus, l'attribuant avec justice à sa profonde humilité; ainsi, ils le conjurèrent avec de nouvelles instances de les admettre au nombre de ses disciples. Mais comme il continuait à s'en défendre, ils se jetèrent à ses pieds et le prièrent au moins de leur donner quelques règles de conduite, et de leur dire en quel lieu ils devaient se retirer. Alors ce vénérable vieillard, plein de l'Esprit de Dieu, reconnaissant qu'ils recevraient ses avis avec humilité et avec soumission, dit à l'un deux : « Mon fils, Dieu veut que vous viviez dans le désert, sous la direction de quelque pieux et sage ermite. » Il dit au second : « Pour vous, mon fils, allez vendre votre propre volonté, et donnez-la toute à Dieu dans un monastère, en la compagnie des Frères, pour y porter avec patience votre croix, qui vous procurera un trésor dans le Ciel. » Il dit enfin au troisième : « Souvenez-vous à chaque moment de votre vie de cette parole de Notre-Seigneur : *Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.* Allez donc, et ne souffrez pas qu'entre tous les hommes il y en ait un plus sévère ni plus rude

Digitized by Google

que celui que vous chosirez pour maître en Notre-Seigneur, et ne vous séparant jamais de lui, avalez chaque jour comme du lait et du miel le breuvage des humiliations et des mépris. — Mais, mon Père, répliqua celui-ci, si ce solitaire que j'aurai choisi vit lui-même dans la négligence, que ferai-je? » A quoi il répliqua : « Ne le quittez pas pour cela, quand même vous le verriez infidèle à Dieu; mais dites en vous-même : « Mon ami, qu'êtes-vous venu chercher en ce lieu? » Et alors vous sentirez l'enflure de la vanité s'abaisser en vous et le feu de la concupiscence se refroidir et s'éteindre. »

Le conseil qu'il donnait à ce dernier était très-conforme à ce qu'il avait vu dans son premier monastère d'un saint religieux nommé Acace, et dont il racontait ainsi l'histoire à saint Jean Climaque : « Il y avait, lui disait-il, dans un monastère de l'Asie, où j'ai demeuré avant que de venir dans celui-ci, un vieillard très-négligent et déréglé : ce que je ne dis pas en jugeant de ses intentions secrètes, mais en rapportant seulement ses actions extérieures.

» Il arriva, je ne sais comment, qu'il eut pour disciple un jeune homme nommé Acace, qui était simple de cœur, mais prudent d'esprit, et qui souffrait des traitements si rudes de ce vieillard qu'ils paraîtraient incroyables à plusieurs; car il ne se contentait pas de l'éprouver par des paroles injurieuses et humiliantes, mais il le frappait même et l'outrageait tous les jours.

» Du reste, la patience d'Acace ne venait point de stupidité, mais d'une véritable vertu. Je voyais qu'il était sans cesse exposé aux plus dures rigueurs que des maîtres puissent exercer envers les esclaves qu'ils ont achetés, et je lui disais souvent lorsque je le rencontrais : « Eh bien, mon Frère Acace, comment vous en va-t-il aujourd'hui? » Et pour toute réponse il me montrait tantôt ses yeux noircis de coups, tantôt son cou tout meurtri, tantôt sa tête pleine de bosses, et comme je reconnaissais sa vertu et son courage, je lui disais : « Tout va bien, tout va bien; souffrez avec patience, vous en tirerez du fruit. »

» Il s'en alla enfin à Dieu, après avoir passé neuf ans sous cet impitoyable vieillard, et on l'enterra dans le cimetière des Pères.

Digitized by Google

Cinq jours après ce vieillard étant allé voir un ancien solitaire d'une éminente vertu, lui dit : « Mon Père, le Frère Acace est mort depuis peu de jours. » A quoi l'autre répondit : « En vérité, mon Père, je ne le puis croire. » — « Venez-le voir, lui repartit-il. » Et aussitôt cet ancien solitaire se leva et s'en alla avec lui au cimetière, où, s'adressant à Acace comme s'il eût été vivant, il lui cria : « Mon Frère Acace, êtes-vous mort? » Sur quoi ce bon Frère, qui était un parfait obéissant, témoignant même après sa mort son obéissance, répondit à ce grand solitaire : « Comment se pourrait-il faire, mon Père, qu'un fidèle observateur de l'obéissance fût mort? »

» A ces paroles, celui qui avait été son maître fut tellement frappé de frayeur, qu'il se jeta le visage contre terre, fondant en larmes, et demanda au supérieur de la laure[1] qu'il pût demeurer dans une cellule près du tombeau d'Acace, où il passa le reste de ses jours dans une vertu et une modestie exemplaires, disant toujours aux autres Pères : « J'ai commis un homicide. »

Saint Jean Climaque croit que ce solitaire qui fit parler le Bienheureux Acace après sa mort, était Jean le Sabaïte lui-même, quoiqu'il ne se nomme pas. Il ne finit pas ses jours dans la laure de Saint-Sabas; mais il la quitta pour se retirer dans le désert de Gudde.

Saint Jean le Sabaïte était si renommé pour sa vertu qu'on lui donna le surnom de Grand. (MARIN.)

SAINTE MATRONE,

MARTYRE.

On ne sait trop quelle est l'origine de sainte Matrone; mais, quoique née dans l'indigence et destinée à passer ses jours dans la pauvreté, plus heureuse que si elle eût été entourée des vains avantages de la fortune, elle eut le bonheur d'être instruite dans la religion chrétienne et de suivre les étendards de Jésus-Christ.

La pauvreté l'obligea à faire le métier de servante. Elle sup-

[1] Le mot de *laure* ici signifie monastère, quoique ordinairement on le prenne dans un autre sens. Voyez Bulteau, liv. IV, c. XXIV, nos 8 et 10, dans ses notes marginales.

Digitized by Google

porta cette condition pénible avec une sorte de joie, parce qu'elle était humble et qu'elle espérait travailler efficacement à son salut dans les humiliations et la peine. Elle eut pour maîtresse une dame juive de Thessalonique, qui montrait une haine violente contre les Chrétiens, dans un temps où l'Église était persécutée, et où il semblait permis à tous les infidèles de tourmenter les disciples de Jésus-Christ. Peut-être Matrone espérait-elle adoucir la dureté de sa maîtresse et la rendre moins ennemie d'une religion qui donne tant de vertus.

Elle cacha d'abord quelle était sa foi, et ne fréquenta l'église qu'à la dérobée. Elle voulait, avant de se faire connaître, se faire aimer par sa douceur et sa patience. Mais la dame juive ayant bientôt découvert qu'elle était Chrétienne, en devint furieuse, l'accabla d'injures et de mauvais traitements, et employa tous ses efforts pour l'engager à renoncer à Jésus-Christ.

Matrone n'opposa à la barbarie de sa maîtresse qu'une contenance modeste et un courage inébranlable.

Après plusieurs jours de traitements cruels, la dame juive, voyant qu'elle ne pouvait changer le cœur de sa servante, l'accabla si longtemps de coups de bâton, que la pauvre fille rendit son âme à Dieu dans ce supplice, en bénissant le nom de Jésus.

L'Église a mis sainte Matrone au rang des Martyres de la foi, et la propose comme un modèle de soumission et de patience aux personnes qui vivent sous la dépendance des maîtres.

Le martyrologe romain en fait mention le 15 mars.

SAINTE LÉOCRICE,

VIERGE ET MARTYRE.

Vers l'an 850, sous le règne d'Abdérame, lorsque les Maures persécutaient avec fureur les Chrétiens d'Espagne, il y avait à Cordoue une jeune vierge nommée Léocritie ou Léocrice, qui était fille de parents musulmans. Elle avait été instruite fort jeune dans la religion chrétienne, et convertie à la foi de Jésus-Christ par sainte Liliose, sa parente, qui lui avait fait recevoir le Baptême. Son père et sa mère ne s'en furent pas plus tôt aperçus qu'ils l'accablèrent de mauvais traitements et la tourmentèrent

Digitized by Google

sans relâche pour l'obliger à renier sa foi. Léocritie ne put échapper à ces persécutions que par la fuite.

Elle se réfugia chez le saint prêtre Euloge, l'ornement de l'Église de Cordoue au IXe siècle. Saint Euloge la reçut avec bonté et la logea avec sa sœur la Bienheureuse Amilone, qui faisait profession de virginité dans la maison paternelle.

Pendant que Léocritie se fortifiait dans ses saintes résolutions de rester fidèle à Jésus-Christ, ses parents faisaient contre elle des recherches qui l'obligèrent plusieurs fois à changer de retraite. Souvent elle passait les nuits dans une église, couchant sur la pierre, et se préparant au martyre par la prière et les jeûnes. Ses parents, qui avaient quelque puissance, la découvrirent enfin; Léocritie fut arrêtée avec le saint prêtre Euloge. On les mit dans une triste prison; on les présenta ensuite au juge.

Saint Euloge fut condamné à mourir, sous prétexte qu'il avait détourné la jeune vierge de l'obéissance qu'elle devait à ses parents, pour en faire une Chrétienne. Quelques jours après, Léocritie fut sommée de renoncer au Christianisme; elle confessa le nom de Jésus-Christ avec une constance inaltérable, et les juges lui firent trancher la tête.

Son corps, que l'on fit jeter dans le fleuve Bétis, fut retiré par les Chrétiens, et on l'honora depuis à Oviédo.

SAINT RAYMOND,

ABBÉ DE FITÉRO, FONDATEUR DE L'ORDRE MILITAIRE DE CALATRAVA.

L'an 614 de Jésus-Christ, les Maures, ayant vaincu le roi Rodrigue et s'étant emparés de l'Andalousie, fortifièrent la ville d'Oréto, à laquelle ils donnèrent le nom de *Calatrava,* et dont ils demeurèrent les maîtres pendant près de quatre cents ans, jusqu'à ce qu'Alphonse, surnommé *le Batailleur* ou *le Guerrier,* et qui se qualifia empereur des Espagnes, ayant assiégé cette place l'an 1147, s'en empara et la donna ensuite aux chevaliers Templiers, afin qu'ils la gardassent et s'opposassent aux irruptions de ces infidèles. Mais ils ne la possédèrent qu'environ huit années. Les forces que les Maures assemblèrent pour reprendre

Digitized by Google

Calatrava les épouvantèrent tellement que, ne se croyant pas en état de leur pouvoir résister, ils remirent cette ville entre les mains de don Sanche, qui avait succédé au royaume de Castille après la mort du roi Alphonse.

Ce prince fit publier dans sa cour que s'il y avait quelque seigneur qui voulût entreprendre la défense de cette place, il la lui donnerait en propriété et qu'elle passerait aussi à ses héritiers. Mais personne ne se présenta; l'armée formidable que les Maures préparaient et qui avait effrayé les Templiers ne causa pas moins de trouble dans l'esprit de ceux qui auraient eu quelque dessein d'accepter les offres du roi : il n'y eut qu'un religieux de l'Ordre de Cîteaux qui crut avoir assez de courage pour pouvoir entreprendre la défense de cette place.

C'était dom Didace Velasquez, religieux de l'abbaye de Notre-Dame de Fitéro, dans le royaume de Navarre. Il était natif de Burveva, dans la Vieille-Castille, et avait longtemps porté les armes avant d'être religieux. Il était fort connu du roi don Sanche, et c'est peut-être ce qui avait porté son abbé, dom Raymond, qui avait quelques affaires à la cour de ce prince, de le prendre pour son compagnon. Il sollicita fort cet abbé de demander au roi la ville de Calatrava et d'en entreprendre la défense. D'abord l'abbé Raymond rejeta cette proposition; mais enfin, sollicité par ce religieux, il demanda cette ville au roi. On le regarda d'abord comme un fou; cependant ce prince, par une inspiration divine, lui accorda sa demande et donna cette ville à l'Ordre de Cîteaux, principalement aux religieux de l'abbaye de Fitéro, comme il est marqué par la donation qui en fut faite, à condition que ces religieux la défendraient contre les infidèles : *Quapropter ego rex Sanctius Dei gratia domini Alphonsi bonæ memoriæ illustris Hispaniarum imperatoris filius, divino amore inspirante, facio chartam donationis et textum scripturæ in perpetuum valiturum, Deo et B. M. et sanctæ congregationi Cisterciensi, et vobis domino Raymondo abbati S. M. de Fitero, et omnibus Fratribus vestris tam præsentibus quam futuris de villa quæ vocatur Calatrava : ut habeatis et possideatis eam mancipatam, liberam ac quietam jure hæreditario deinceps in per-*

Digitized by Google

petuum, et defendatis eam a paganis inimicis crucis Christi, suo ac nostro adjutorio. Ita, inquam, do vobis et concedo eam cum terminis et montibus, terris, aquis, pratis, etc. Cet acte est daté de l'ère 1196, qui répond à l'an 1158.

L'abbé Raymond et son compagnon Velasquez proposèrent ensuite au roi de fonder un ordre militaire à Calatrava, et après avoir obtenu le consentement de ce prince, ils communiquèrent leur dessein à l'Archevêque de Tolède, qui non-seulement l'approuva, mais leur donna encore une grosse somme d'argent pour fortifier cette ville, et accorda de grandes indulgences à ceux qui voudraient prendre les armes pour sa défense, ou qui voudraient y contribuer en y envoyant de l'argent, des armes et des chevaux. Plusieurs personnes se joignirent à ces deux religieux, qui, avec le secours du Ciel, levèrent en peu de temps une armée considérable, avec laquelle ils entrèrent dans Calatrava, dont ils prirent possession la même année 1158. Ils firent travailler d'abord aux fortifications, qui furent finies avec tant de succès et de promptitude, que les Maures, voyant cette ville si bien secourue et fortifiée, quittèrent le dessein qu'ils avaient de l'attaquer.

L'abbé Raymond n'ayant plus rien à craindre de la part de ces infidèles, s'appliqua à former le nouvel Ordre militaire qui prit le nom de cette ville. Le chapitre général de Cîteaux prescrivit aux chevaliers un genre de vie et leur donna un habit convenable à des personnes destinées à la guerre. Les historiens ne s'accordent point touchant la forme de leur habillement. Quelques-uns prétendent que c'était le même que portaient les religieux de Cîteaux, d'autres disent qu'il n'était pas différent de celui des séculiers; mais ils conviennent tous qu'ils avaient un scapulaire blanc, avec un capuce attaché à une mozette en forme de camail, qu'ils ont porté jusqu'en l'an 1397, que l'antipape Benoît XIII, qui était reconnu en Espagne pour légitime pontife, leur permit d'ôter le scapulaire et le capuce, et leur ordonna de porter seulement sur leurs habits une croix fleurdelisée de drap rouge qu'ils attachaient du côté gauche.

Comme le territoire de Calatrava contenait plus de vingt lieues

Digitized by Google

de circuit, et qu'il y avait peu d'habitants, l'abbé Raymond alla dans son abbaye de Fitéro, où, n'ayant laissé que les religieux infirmes et les vieillards, il envoya les autres à Calatrava avec un grand nombre de bestiaux de son abbaye, et y conduisit aussi plus de vingt mille personnes pour peupler son territoire. Il gouverna cet Ordre pendant six ans, et mourut à Cirvelos l'an 1163.

Après sa mort, les chevaliers de Calatrava, quoique la plupart ne fussent que des Frères convers de Cîteaux, auxquels il avait fait prendre les armes, ne voulurent plus avoir de moines avec eux, ni être gouvernés par un abbé : ils élurent pour premier grand-maître dom Garcias, l'un d'entre eux, et les religieux de Cîteaux qui étaient à Calatrava élurent pour abbé dom Rodolphe, avec lequel ils se retirèrent à Cirvelos, où ils intentèrent procès aux chevaliers pour rentrer dans la possession de Calatrava, que le roi avait donné à leur Ordre, principalement à l'abbaye de Fitéro. Mais, soit par la crainte qu'ils avaient de ne pas réussir dans leur entreprise ou que ce procès ne durât fort longtemps, soit par amour pour la paix et la tranquillité, ils s'accommodèrent avec les chevaliers, qui leur cédèrent une maison à Saint-Pierre de Gumiel, dans l'évêché d'Osma, avec toutes ses dépendances, où ils bâtirent un monastère, et ainsi Calatrava resta aux chevaliers.

Les chevaliers, s'étant ainsi séparés d'avec les religieux de Cîteaux, demandèrent au Pape Alexandre III l'approbation de leur Ordre; il la leur accorda par une bulle de l'an 1164, et confirma le genre de vie qui leur avait été prescrit par le chapitre général de l'Ordre de Cîteaux. Les historiens de cet Ordre disent qu'ils ne devaient porter que des chemises de serge; leurs tuniques devaient être faites de manière qu'elles ne les empêchassent pas de monter à cheval, leurs manteaux pouvaient être doublés de peaux d'agneaux, et le scapulaire était l'habit de religion. Ils devaient dormir tout vêtus, n'avoir rien de superflu dans leurs habits, qui, quant à la couleur et à la qualité de l'étoffe, devaient être comme ceux des religieux du même Ordre. Ils devaient garder le silence à l'oratoire, au réfectoire et à la cuisine; ils pouvaient manger de la viande trois fois la semaine,

Digitized by Google

Les religieux de Cîteaux ne pouvaient recevoir à la profession religieuse aucun chevalier sans la permission du grand-maître ; et quand ils allaient dans quelque abbaye de Cîteaux, ils n'étaient pas reçus dans l'appartement des hôtes, mais dans l'intérieur du monastère, comme les religieux mêmes, et devaient vivre à la manière des Frères convers de cet Ordre. Le Pape leur permit aussi de recevoir des chapelains pour leur administrer les Sacrements. (HÉLYOT.)

Saint Raymond mourut le 1er février ; mais il est honoré le 15 mars dans l'Ordre des Cisterciens et des Trinitaires. Le martyrologe des Cisterciens l'appelle le *libérateur de sa patrie*, l'*infatigable défenseur de la Chrétienté*, et dit que son tombeau fut illustré par beaucoup de miracles.

LE BIENHEUREUX ANTOINE,

FRÈRE-MINEUR, ARCHEVÊQUE DE DURAZZO.

Nous n'avons rien de certain sur l'année de la naissance d'Antoine, ni sur le rang de ses parents à Durazzo, en Albanie, où il naquit. Il paraît qu'il reçut une bonne éducation, et qu'il fit de grands progrès dans la théologie et dans l'étude des saintes Écritures. Son zèle apostolique s'exerça avec fruit parmi les Maures et les Turcs, et il éprouva beaucoup de fatigues et de dangers en travaillant à ramener ces infidèles à la foi.

A des talents rares dans son siècle, parce qu'ils étaient très-difficiles à acquérir, Antoine joignit des mœurs pures, une foi ardente, un amour sans bornes pour la religion, et une soumission inviolable à la règle de Saint-François, qu'il avait embrassée.

Pour récompenser ses travaux et ses vertus, il fut promu à l'archevêché de Durazzo, ville de l'Albanie, alors possédée par les Vénitiens, et qui leur a été enlevée au xv^e^ siècle par Bajazet, sultan des Turcs, sous la domination desquels elle est restée longtemps.

Le Bienheureux se comporta dans le diocèse de Durazzo, que le voisinage des infidèles rendait plus dangereux, avec cette vigilance et cet esprit de charité qui caractérisent un pasteur selon

Digitized by Google

le cœur de Dieu : ses soins embrassaient tous les besoins des âmes confiées à son zèle et à ses lumières, et il emporta avec lui les regrets de tous ses diocésains, lorsqu'il quitta ce monde le 15e jour de mars de l'an 1380, dans un âge avancé et ainsi qu'il l'avait prédit.

Un évènement extraordinaire, arrivé après sa mort, en réveillant le souvenir des vertus de ce pieux Prélat, fut regardé comme un indice de la béatitude dont il jouissait. Ayant été exposé dans sa cathédrale de Durazzo, il sortit de son corps une sueur abondante qui pénétra les habits pontificaux dont il était revêtu. On ajoute que le jour où on devait l'enterrer, il se présenta un personnage d'une figure majestueuse, mais inconnue, qui prononça l'oraison funèbre du Prélat, et qui, dit-on, disparut ensuite, sans qu'on l'ait jamais revu.

LA VÉNÉRABLE SŒUR LOUISE LEGRAS,

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES FILLES-DE-LA-CHARITÉ.

Saint Vincent de Paul, prêchant à Châtillon-les-Dombes, en Bresse, l'an 1617, recommanda avec des paroles si animées du feu de la charité une pauvre famille des environs, dont la plupart des enfants et des serviteurs, étant tombés malades, manquaient de tous les secours les plus nécessaires, qu'après la prédication un grand nombre de personnes sortit pour aller visiter ces malades, leur portant du pain, du vin, de la viande et d'autres secours. Une si heureuse disposition dans les habitants de cette ville lui donnant lieu de tout espérer de leur charité, il conféra avec quelques femmes des plus zélées et des plus riches de la paroisse sur les moyens de mettre quelque ordre dans l'assistance que l'on rendrait à ces pauvres malades et aux autres qui se trouveraient à l'avenir dans une pareille nécessité, en sorte qu'ils pussent être secourus pendant tout le temps de leurs maladies, et il dressa à cet effet un projet de quelques règlements, afin qu'elles tâchassent de les observer après qu'ils auraient été approuvés par les supérieurs ; et il choisit entre elles quelques officières qui devaient s'assembler tous les mois devant lui pour rendre compte de ce qui s'était passé.

Digitized by Google

Les bons effets que produisit l'établissement de cette première confrérie ou assemblée de charité, encouragèrent ce pieux missionnaire à faire son possible pour procurer les mêmes avantages corporels et spirituels aux pauvres malades de tous les lieux où il allait et envoyait faire la mission, et Dieu donna tant de bénédictions à cette œuvre de piété que, quoique le premier dessein de ces confréries ne fût que pour la campagne, il s'en établit néanmoins une à Paris, dans la paroisse de Saint-Sauveur, en 1629, et elles se répandirent dans tant de villes que, quoique leur instituteur leur eût donné des règlements propres pour leur conduite, et qu'il allât de temps en temps les visiter ou qu'il y envoyât des prêtres de sa congrégation, elles auraient néanmoins manqué des secours dont elles avaient besoin, si Dieu, qui n'abandonne jamais les siens, n'eût inspiré à M^lle^ Legras de se dévouer particulièrement à ces œuvres de charité, sous la direction de saint Vincent de Paul.

Cette demoiselle naquit à Paris le 12 août 1591, et eut pour père Louis de Marillac, sieur de Ferrières, et pour mère Marguerite Le Camus. Elle reçut le nom de Louise sur les fonts de Baptême, et perdit sa mère dans son bas âge. Son père, s'en voyant chargé seul, prit un soin particulier de son éducation. Il la mit en pension dans le monastère des religieuses de Poissy, où il avait quelques parentes, afin que par leurs soins elle y reçût les premières teintures de la piété et de la vertu. L'ayant retirée quelque temps après, il la mit entre les mains d'une maîtresse habile et vertueuse pour lui apprendre des ouvrages convenables à sa condition; et, n'oubliant rien de tout ce qui pouvait lui faire acquérir un mérite distingué, il lui fit apprendre la peinture, et lui donna des maîtres de philosophie, afin qu'elle pût s'élever au-dessus des connaissances ordinaires aux personnes de son sexe.

Les lumières qu'elle acquit par l'étude et par la lecture, qui faisait une de ses plus grandes occupations, lui donnèrent un si grand mépris pour les vanités du monde, et un si grand goût pour la vie religieuse, qu'elle se serait faite Capucine, si le P. Honoré de Champigny, Capucin qui vivait alors en odeur de sainteté, ne l'en eût détournée, en lui représentant que la faiblesse de son

Digitized by Google

tempérament ne lui permettrait pas de soutenir les austérités d'une vie si dure et si pénitente, qu'elle serait toujours en état d'embrasser, lorsqu'après une plus ample délibération, Dieu lui aurait fait connaître que c'était sa sainte volonté. Mais sa divine Majesté en disposa autrement; car peu de temps après, ayant perdu son père et se trouvant obligée de prendre un parti, elle s'engagea dans le mariage l'an 1613, et eut pour époux, à l'âge de vingt-deux ans, M. Legras, secrétaire de la reine Marie de Médicis, dont la famille s'était signalée par l'amour des pauvres en fondant un hôpital dans la ville du Puy. Dès les premières années de son mariage, elle s'appliqua à visiter les pauvres malades de la paroisse où elle demeurait. Elle leur donnait elle-même les bouillons et les remèdes, faisait leurs lits, les instruisait, les consolait, les exhortait à recevoir les Sacrements, et les ensevelissait après leur mort. Elle ne se contenta pas d'assister les malades dans leurs maisons; elle allait les visiter dans les hôpitaux, et y attira plusieurs dames par ses conseils et par ses exemples, faisant ainsi l'essai d'un grand ouvrage qu'elle devait entreprendre pour le soulagement de tous les pauvres.

Dieu bénit son mariage par la naissance d'un fils qu'elle éleva avec un soin particulier, et qu'elle fit pourvoir dans la suite d'une charge de conseiller à la cour des monnaies. Elle perdit son mari sur la fin de l'année 1625, et elle commença dès lors à n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ, conformément au vœu qu'elle en avait fait le 4 mai 1623, lorsque, voyant son mari dangereusement malade, elle forma le dessein, si Dieu en disposait, de garder la viduité, selon le conseil de saint Paul, comme effectivement elle l'exécuta après que la mort le lui eut enlevé, ne songeant plus pour lors qu'à redoubler ses dévotions et ses prières, et à se sanctifier de plus en plus par la fréquentation des Sacrements, par les œuvres de charité, par les lectures, les méditations, les jeûnes et les austérités.

L'évêque de Belley, Jean-Pierre Camus, sous la direction duquel elle s'était mise, la voyant dans le dessein de s'appliquer uniquement aux œuvres de piété, et ne pouvant toujours être présent pour la conduire à l'état de perfection où elle souhaitait

Digitized by Google

arriver, ne crut pas la pouvoir confier à un meilleur directeur qu'à saint Vincent de Paul, qui commençait alors sa congrégation dans le collége des Bons-Enfants; ce qui obligea Mlle Legras de venir demeurer, en 1626, dans la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, près de ce collége, dont le voisinage lui donnant occasion d'être informée des actions de cet homme apostolique, qui s'occupait incessamment à tous les exercices de la charité, elle se sentit plus animée que jamais de consacrer sa vie au service des pauvres. Elle communiqua son dessein à ce sage directeur, qui, ne jugeant pas à propos de seconder pour lors ses désirs et voulant connaître si c'était l'Esprit de Dieu qui agissait en elle, en différa l'accomplissement jusqu'en 1629, qu'il l'envoya visiter les confréries de charité qu'il avait établies dans plusieurs villages pour le secours des pauvres malades. Elle reçut les ordres de saint Vincent de Paul avec beaucoup de joie et de soumission, et elle lui rendit une obéissance si parfaite, que depuis elle n'entreprit rien que par ses avis et par son ordre, le regardant comme le ministre et l'interprète des volontés de Dieu.

Le premier voyage qu'elle fit pour ce sujet fut à Montmirail, dans le diocèse de Soissons. Avant de faire ces voyages, elle prenait une instruction par écrit de la main de ce saint fondateur, touchant ce qu'elle avait à faire. Le jour de son départ, elle communiait, pour recevoir de Jésus-Christ une communication plus abondante de sa charité et un gage plus assuré de sa protection et de sa conduite. Elle était ordinairement accompagnée dans ces voyages de quelques dames de piété, et elle les faisait dans des voitures pénibles, souffrant beaucoup d'incommodités, vivant et couchant fort pauvrement, afin que, se conformant à la misère des pauvres, elle pût les encourager à souffrir patiemment leurs peines. Elle procura de pareils établissements à Paris. Le premier fut à sa paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet l'an 1630. L'année suivante il y en eut dans celles de Saint-Benoît et de Saint-Sulpice; les autres suivirent leur exemple, et ces établissements se répandirent aussi par ses soins à la campagne.

Ces confréries n'ayant été établies jusqu'alors que dans des

Digitized by Google

villages ou au plus dans des petites villes, les femmes qui s'y engageaient assistaient elles-mêmes les malades, faisaient leurs lits, et leur préparaient la nourriture et les remèdes nécessaires; mais après que l'établissement en fut fait à Paris, il s'y introduisit quelques changements dans le service des malades. Car, comme il y entra un grand nombre de dames de la première qualité, qui ne pouvaient par elles-mêmes rendre aux malades les services nécessaires, il fut résolu qu'il fallait établir des servantes des pauvres, qui fussent employées à ce ministère sous la conduite des dames. Cela fut exécuté par les soins de saint Vincent de Paul, qui, ayant proposé ce dessein à des filles de la campagne, il s'en trouva plusieurs qui s'offrirent de se consacrer toute leur vie à cet emploi. Ces filles, quoique dépendantes des dames de la paroisse, n'avaient aucune liaison ni aucune correspondance entre elles : ce qui faisait qu'elles ne pouvaient être bien instruites pour le service des pauvres, ni pour leurs exercices de piété ; en sorte que lorsqu'il en fallait changer quelques-unes ou en donner pour de nouveaux établissements, on n'en trouvait pas aisément qui fussent toutes formées. C'est pourquoi saint Vincent de Paul crut qu'il était nécessaire d'unir ces filles en communauté sous la conduite d'une supérieure, afin qu'elles fussent dressées aux exercices de charité, et qu'il y en eût toujours pour en fournir au besoin ; et, ne trouvant personne qui fût plus digne de cet emploi que M^lle^ Legras, dans laquelle il avait reconnu depuis tant d'années une prudence consommée et une piété exemplaire, il lui mit entre les mains quelques filles pour les loger en sa maison et pour les faire vivre en communauté. Elle demeurait alors près de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où elle commença cette petite communauté le 21 novembre de l'an 1633.

Après que M^lle^ Legras se fut chargée de la conduite de ces filles, elle eut tant d'amour pour cette vocation que l'année suivante, le jour de l'Annonciation de la très-sainte Vierge, elle s'y engagea par un vœu qu'elle fit pour cet effet, renouvelant en même temps celui de viduité qu'elle avait fait dès l'an 1623. Ce fut alors que cette sainte femme, se voyant engagée

Digitized by Google

plus étroitement avec Jésus-Christ, qu'elle venait de prendre par ses vœux pour son partage et son héritage, rappela toute sa ferveur et ne chercha plus qu'à s'unir à lui par toute sorte de bonnes œuvres; mais particulièrement par la sainte Communion, qu'elle lui offrait très-souvent, tant pour le remercier de la grâce qu'il lui avait faite de l'appeler à cet état que pour attirer sa bénédiction sur ce que son amour pour sa divine Majesté lui faisait entreprendre pour le soulagement des pauvres. De si saintes dispositions, soutenues d'une parfaite confiance en la Providence, ne pouvaient pas manquer de lui mériter un heureux succès. Aussi, Dieu, qui se plaît à faire sentir les effets de sa bonté à ceux qui ont le cœur droit et qui se laissent conduire par les dispositions adorables de sa volonté, fit bientôt paraître combien elles lui étaient agréables, en lui procurant les fonds nécessaires pour soutenir les dépenses convenables tant à sa communauté qu'aux œuvres de miséricorde à l'égard des pauvres malades, et cela par l'érection d'une compagnie de dames de Paris, dont la qualité et les richesses étaient plus que suffisantes pour pourvoir non-seulement aux pauvres de la ville, mais encore à ceux des provinces les plus éloignées, auxquelles elles firent sentir dans la suite les effets de leur charité.

Le premier dessein que cette assemblée de dames se proposa, était de donner quelque soulagement aux malades de l'Hôtel-Dieu. M^lle^ Legras, et quelques autres ayant reconnu dans la visite de ces pauvres qu'il leur manquait beaucoup de douceurs que l'hôpital ne pouvait leur fournir, en communiquèrent avec saint Vincent de Paul, qui leur conseilla de faire des assemblées pour chercher les moyens de pourvoir à ces besoins. La première se fit l'an 1634, chez M^me^ la présidente Goussaut, où se trouvèrent M^mes^ de Ville-Savin et de Bailleul, avec M^lle^ Polaillon, fondatrice des Filles-de-la-Providence. La seconde fut plus grande que la première. M^me^ la chancelière l'honora de sa présence, avec M^me^ Fouquet. Elles y résolurent que l'on donnerait tous les jours aux malades de cet hôpital des confitures, de la gelée et autres douceurs, par manière de collation, qui leur seraient présentées par les dames, chacune à leur tour, ac-

Digitized by Google

compagnant de quelque consolation spirituelle cette action de charité ; et pour rendre l'assemblée plus réglée, on y établit trois officières, une supérieure, une assistante et une trésorière. Cela resta ainsi jusqu'à ce que saint Vincent de Paul, ayant remarqué par expérience qu'il était difficile que les mêmes personnes pussent s'occuper aux œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, jugea qu'il fallait choisir, tous les trois mois, quatorze dames entre celles qui seraient les plus capables d'exhorter et d'instruire, lesquelles visiteraient les pauvres deux à deux, chacune leur jour par semaine, et leur parleraient des choses nécessaires à leur salut d'une manière touchante et familière. Tous ces exercices de piété se faisaient avec d'autant plus de ferveur que toutes ces dames étaient animées par l'exemple de M^lle^ Legras, qui s'y appliquait avec tant d'ardeur que saint Vincent de Paul fut obligé de modérer son zèle.

Mais, pour bien exécuter cette œuvre de charité, il fallait avoir des servantes qui prissent le soin d'acheter et de préparer toutes les choses nécessaires, et qui aidassent les dames dans leurs visites et dans la distribution des collations. M^lle^ Legras, qui commençait d'en élever pour les dévouer à toutes les occasions où il s'agirait de l'intérêt des pauvres, en donna quelques-unes à la prière des dames, qui les logèrent près de l'Hôtel-Dieu. Dès la première année de l'institution de cette assemblée, elle fit tant de fruit dans l'hôpital par les visites et les instructions de ces dames, qu'outre un grand nombre de Catholiques qu'elles disposèrent à une bonne mort, ou à changement de vie, dans ceux auxquels Dieu renvoyait la santé, elles eurent la consolation de convertir plus de sept cents hérétiques et quelques infidèles, qui embrassèrent notre sainte foi, dont ils reconnurent la vérité dans les productions d'une charité si ardente et si étendue. Paris n'étant pas assez grand pour la contenir, elles se chargèrent dans la suite non-seulement de toutes les provinces du royaume, mais encore de l'entretien de quelques missions dans les pays des infidèles, qui se sont ressentis de leurs bienfaits.

Pendant que cette assemblée générale de dames de tous les quartiers de Paris s'appliquait à ces œuvres de piété dans l'Hôtel-

Digitized by Google

Dieu, il se formait dans les paroisses de la même ville des confréries particulières de charité pour assister les pauvres et les artisans malades dans leurs maisons. Saint Vincent de Paul, voyant le progrès qu'elles faisaient, y mit la dernière perfection, secondé du zèle de M^lle^ Legras. Elles étaient composées des dames des paroisses, et gouvernées sous la conduite des pasteurs, par trois officières choisies d'entre elles, qui étaient : une supérieure, qui recevait les malades, une trésorière, qui avait les aumônes en dépôt, et une garde-meuble, qui avait soin du linge et des autres meubles nécessaires. Mais la plus grande partie des dames n'étant pas en état de servir elles-mêmes les malades, on leur donna aussi des filles de la communauté de M^lle^ Legras, engagées par leur profession à ce service charitable. Le nombre de filles qui y entraient s'augmentant tous les jours, elle acheta une maison au village de La Chapelle, près de Paris, qu'elle trouva un lieu très-commode et très-conforme à ses inclinations, tant pour avoir l'avantage de s'approcher de saint Vincent de Paul, qui avait obtenu, l'an 1632, la maison de Saint-Lazare pour les prêtres de sa congrégation, que pour y élever sa communauté naissante dans un esprit de servantes des pauvres et la former dans la vie pauvre, humble, simple et laborieuse de la campagne, sur laquelle elle réglait leur nourriture, leurs habits et leurs emplois. Cette sainte fondatrice y alla loger au mois de mai 1636, et y établit un catéchisme, qu'elle faisait elle-même aux femmes et aux filles, les dimanches et les fêtes, avec des écoles où ces filles enseignaient les enfants de leur sexe : ce qu'elles continuent encore dans les lieux où elles sont établies. Mais comme les emplois de charité se multipliaient tous les jours et augmentaient la nécessité d'un commerce plus fréquent avec toutes les personnes qui y prenaient part, M^lle^ Legras résolut, par l'avis de saint Vincent de Paul, de quitter La Chapelle et de venir loger avec sa communauté au faubourg Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Lazare, où elle loua d'abord, en 1641, une maison qu'elle acheta quelque temps après.

Ce fut dans cette maison qu'elle commença d'exercer l'hospitalité, y recevant un grand nombre de filles des frontières de

Digitized by Google

Picardie, qui, ayant été obligées d'abandonner leurs maisons par la crainte des ennemis qui étaient entrés dans cette province, et qui avaient assiégé la ville de Corbie, étaient venues se réfugier à Paris. Non contente de leur fournir par charité le logement et la nourriture du corps, elle voulut y ajouter l'aumône spirituelle par une mission qu'elle leur procura. Cette maison fut aussi ouverte pour les personnes de son sexe qui y voulurent faire des retraites spirituelles, à l'exemple de celles que saint Vincent de Paul avait établies pour les hommes dans sa maison de Saint-Lazare. Ce serviteur de Dieu, ayant donné commencement à l'hôpital des Enfants-Trouvés, en donna le soin à M^lle^ Legras et à ses filles; et, l'an 1639, la ville d'Angers ayant eu recours à elle pour obtenir aussi de ses filles pour le service des malades de son hôpital, elle alla elle-même faire cet établissement au mois de novembre, nonobstant ses infirmités et la rigueur de la saison.

Ce fut pendant ce voyage qu'elle apprit que la reine Anne d'Autriche avait aussi demandé de ses filles pour le service des malades de Fontainebleau. Cette princesse, entretenant pendant le siége de Dunkerque un hôpital pour les soldats malades et blessés, leur en confia encore le soin. Quoique M^lle^ Legras vît sa compagnie chargée de tant d'occupations dans Paris, à la campagne et dans les provinces, elle ne perdit point pour cela courage; au contraire, redoublant son zèle et ses soins, elle embrassa encore des emplois dans les royaumes étrangers, en donnant de ses filles à la reine de Pologne, Louise-Marie de Gonzague, qui les établit, l'an 1652, à Varsovie. Cette ville étant alors affligée de la contagion, fut un rude apprentissage et une dangereuse épreuve pour ces charitables filles, qui, à leur arrivée, se virent chargées du soin des pestiférés. Cette princesse ayant encore fondé un hôpital dans la même ville pour y recevoir les pauvres filles orphelines ou délaissées de leurs parents, en commit aussi le soin et la conduite à ces servantes de Jésus-Christ. Elles furent pareillement chargées à Paris du gouvernement et de l'économie, aussi bien que du service des pauvres de l'hôpital du Nom-de-Jésus, que l'on fonda l'an 1643 dans cette capitale du royaume pour quarante pauvres de l'un et de l'autre

Digitized by Google

sexe : ce qui a été l'origine de l'Hôpital général. Il ne restait plus à M^lle^ Legras, pour remplir l'étendue de son zèle, que de se charger des pauvres aliénés d'esprit et renfermés dans l'hôpital des Petites-Maisons. Elle accepta cet emploi l'an 1645, sur la prière qui lui en fut faite par l'assemblée du grand bureau des pauvres, si célèbre dans Paris par la qualité et le mérite des personnes qui le composent; et comme il y a dans cet hôpital, outre les insensés, un grand nombre de vieillards, qui y sont entretenus par ordre de ce bureau, elle s'engagea encore de les faire assister dans leurs maladies.

Il ne suffisait pas à cette zélée fondatrice d'avoir formé une compagnie de filles pour les employer au service des pauvres, et de les avoir unies ensemble par les liens de la charité; son amour pour ces mêmes pauvres lui ayant suggéré d'assurer et affermir pour toujours cette œuvre de piété, elle en écrivit en 1651 à saint Vincent de Paul, qui approuva son dessein, et lui envoya un mémoire pour présenter à l'archevêque de Paris, Jean-François de Gondy. Ce mémoire, qui contenait premièrement la conduite que la Providence de Dieu avait tenue pour l'établissement de ces filles; secondement, leur genre de vie jusqu'alors, et en troisième lieu les statuts et règlements qu'il leur avait donnés, ayant été présenté à ce Prélat, elle obtint de lui l'approbation et l'érection de sa compagnie, dont il lui fit donner des lettres par le cardinal de Retz, son coadjuteur; et ces lettres ayant été perdues dans la suite, lorsqu'elles furent présentées au parlement pour y être enregistrées, le cardinal de Retz, devenu archevêque, en donna de nouvelles au mois de janvier 1655, par lesquelles il approuva cette société, avec ses statuts et règlements, et l'érigea par son autorité en congrégation, sous le titre de *Servantes-des-Pauvres,* et sous la direction du supérieur général de la Mission et de ses successeurs, avec cette condition, néanmoins, qu'elles demeureraient à perpétuité sous la dépendance des Archevêques de Paris. Après que ces lettres eurent été obtenues, saint Vincent de Paul fit une assemblée de toutes les filles dans la maison de la communauté, le 8 août de la même année, pour faire l'acte de leur établissement, et leur commu-

Digitized by Google

niquer les statuts et les règlements qu'il leur avait dressés; et après avoir pris les noms de celles qui avaient été reçues et qui désiraient persévérer dans l'institut, il nomma les officières, dont la première fut M^lle^ Legras, qu'il pria de continuer sa charge de supérieure pendant sa vie. Il nomma ensuite une assistante, une économe et une dépensière, et conclut par une exhortation qu'il leur fit à toutes, de rendre grâces à Dieu de leur vocation et d'être exactes et fidèles à l'observance de leur règle. Cette congrégation fut ensuite autorisée par lettres patentes du roi l'an 1657, et confirmée l'an 1660 par le cardinal de Vendôme, légat en France du Pape Clément IX.

Tel a été l'établissement des Filles-de-la-Charité et la manière dont Dieu s'est servi pour conduire à sa perfection cet ouvrage si utile à l'Église. Il ne restait plus à la fondatrice que d'en aller recevoir la récompense dans le Ciel; Dieu la lui accorda le 15^e^ jour de mars de l'an 1660, étant morte le lundi de la semaine de la Passion, à l'âge de soixante-huit ans. Son corps fut exposé pendant un jour et demi, pour satisfaire aux désirs de plusieurs dames qui voulurent avoir la consolation de la voir encore après sa mort, et lui rendre les derniers témoignages de leur vénération et de leur amour. Le mercredi suivant, elle fut enterrée dans l'église de Saint-Laurent, dans la chapelle de la Visitation de la très-sainte Vierge, où elle faisait ordinairement ses dévotions, quoiqu'elle eût choisi sa sépulture dans un cimetière près de Saint-Lazare. Comme elle avait demandé que l'on mît près de son tombeau une croix avec cette devise : *Spes mea*, on en attacha une vis-à-vis, au mur de la chapelle.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE ET DE SAINT JOSEPH.

Le Vénérable P. Gonzalve Silvéira, de la Compagnie de Jésus, missionnaire en Cafrerie, dans les États du roi du Monomotapa, avait fait de sa chaumière une chapelle, où sur un petit autel reposait une belle image de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu. Un seigneur de la cour, ayant entrevu cette image, alla dire au

Digitized by Google

roi que ce prêtre portugais avait chez lui une princesse de grande beauté. Le roi fit dire aussitôt au missionnaire qu'il voulait voir la femme qu'il avait dans sa maison. Le Père devina l'erreur, enveloppa l'image et la porta au roi. En la découvrant il exposa sommairement au roi les mystères de la religion chrétienne et parla si bien que le roi se prosterna devant l'auguste image de Marie, en témoignant l'ardent désir de la posséder. Le missionnaire la lui donna de bon cœur, en priant Marie d'amener à Dieu ce roi et son peuple. Elle apparut cinq fois en songe à son heureux possesseur, qui demanda au P. Silvéira de l'instruire; et deux jours après il reçut le Baptême, en même temps que sa mère : ce qui amena plusieurs conversions à la foi chrétienne parmi ses sujets. Le P. Patrignani cite ce fait au 15 mars de son ménologe.

La Compagnie de Jésus, avant-garde de Dieu dans les luttes de ce monde, a, parmi les épreuves qui forment ses novices, l'usage pieux de les envoyer, comme pour faire l'essai de la vie apostolique, dans des pèlerinages qu'ils entreprennent sans argent et sans provision, au risque de subir la fatigue, la faim, la soif, les refus et d'autres peines humiliantes.

Trois novices, que la route qu'on leur avait tracée obligeait à traverser une plaine immense, où l'on n'apercevait nulle part trace d'habitation, s'y égarèrent. La nuit s'approchait, et ils mouraient de faim, n'ayant ni un morceau de pain ni une goutte d'eau, et ne trouvant rien qui pût les désaltérer ou les soutenir. Ils s'assirent épuisés au pied d'un arbre, s'encourageant et se félicitant en même temps de souffrir pour la vertu d'obéissance. Ils ne négligeaient pas non plus de se recommander à Dieu et de se réclamer de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, qui ont toujours été chers à la Compagnie de Jésus.

Comme ils priaient sans se décourager, tout-à-coup arriva devant eux un homme, avec une femme qui portait un enfant. L'air bienveillant de ces inconnus leur donna d'autant plus bon espoir qu'ils s'approchaient d'eux en les saluant gracieusement. Ils virent bientôt devant eux, sur l'herbe fraîche, un excellent souper, et l'inconnu les engagea avec bonté à reprendre des

Digitized by Google

forces pour continuer leur voyage. Surpris et ravis outre mesure, les jeunes pèlerins rendirent grâces à Dieu, qui leur envoyait ce secours, tout en remerciant la généreuse famille qui le leur apportait. Mais, dans leur humilité, ils ne se croyaient pas assez favorisés du Ciel pour deviner d'où ce festin leur venait. Ils ne parvenaient pas non plus à s'enhardir jusqu'à demander le nom de la noble famille qui arrivait si heureusement à leur aide. Le chef de cette famille, qui sans doute lisait dans leurs jeunes cœurs, répondit à leur désir en disant :

« Nous sommes les fondateurs de la sainte Compagnie dont vous êtes les enfants. »

A ces paroles, les trois novices se prosternèrent. En se relevant, ils ne virent plus personne. Les trois inconnus avaient disparu, et il ne restait devant eux que leur souper entamé. C'étaient donc Jésus, Marie et Joseph qui les avaient secourus. Ils les bénirent avec amour, et reprirent bientôt leur pèlerinage, qui n'eut plus d'autre épreuve de ce genre.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Césarée, en Cappadoce, le martyre de saint Longin, soldat, qu'on dit être celui qui ouvrit avec une lance le côté de Notre-Seigneur.

Le même jour, saint Aristobule, disciple des Apôtres, qui, ayant achevé le cours de sa prédication, consomma son martyre.

A Thessalonique, sainte Matrone, servante d'une femme juive. Comme elle adorait Jésus-Christ en secret et se dérobait tous les jours pour aller dans l'église offrir à Dieu sa prière, elle fut surprise par sa maîtresse ; celle-ci, après plusieurs autres sortes de mauvais traitements, lui donna tant et de si violents coups de

1 IDIBUS MARTII.

Cæsareæ, in Cappadocia, passio sancti Longini militis, qui latus Domini lancea perforasse perhibetur. — Eodem die, natalis sancti Aristobuli Apostolorum discipuli, qui, cursu prædicationis peracto, martyrium consummavit. — Thessalonicæ, sanctæ Matronæ ancillæ cujusdam judææ, quæ cum occulte Christum coleret et furtivis orationibus quotidie ecclesiam frequentaret, a domina sua deprehensa et multipliciter afflicta, novissime robustis fustibus usque ad mortem cæsa, in confessione Christi incorruptum Deo spiritum red-

Digitized by Google

bâton qu'elle rendit son âme innocente, en persévérant à confesser le nom de Jésus-Christ.

Le même jour, saint Ménigne, foulon, martyrisé sous Dèce.

En Égypte, saint Nicandre, qui, recherchant avec soin les reliques des saints Martyrs, mérita lui-même d'être Martyr, sous l'empereur Dioclétien.

A Cordoue, sainte Léocrice, vierge et martyre.

A Rome, la fête du Pape saint Zacharie, qui gouverna l'Église de Dieu avec une grande vigilance, et mourut en paix, chargé de mérites.

A Riéti, saint Probe, martyr, à qui les saints martyrs Juvénal et Éleuthère apparurent au moment de sa mort.

A Rome, saint Spécieux, moine, dont l'âme fut vue par son frère lorsqu'elle était portée dans le Ciel.

Additions des autres martyrologes.

Le Bienheureux Foucaud (Fulcaldus), évêque d'Auxerre, où l'on conserve ses reliques dans l'église de Saint-Eusèbe, mort en 713.

Saint Domnin, diacre à Plaisance en l'an 440.

Saint Eutyque (Eutychius), martyr à Nicomédie sous Dioclétien.

Saint Tranquille, abbé au VI^e^ siècle de Saint-Bénigne, à Dijon.

Saint Sisebut, abbé près de Burgos, où il est vénéré, mort à la fin du XI^e^ siècle.

Saint Monaud (Monaldus), frère-mineur, missionnaire en Arménie au XIV^e^ siècle et martyr avec deux de ses frères.

Saint Silvius ou Silve, martyr à Nicomédie avec saint Luce, évêque, en l'an 303.

didit. — Eodem die, sancti Menigni fullonis, qui sub Decio passus est. — In Ægypto, sancti Nicandri martyris, qui cum sanctorum Martyrum reliquias studiose perquireret, et ipse Martyr effici meruit sub Diocletiano imperatore. — Cordubæ, sanctæ Leocritiæ virginis et martyris. — Romæ, natalis sancti Zachariæ Papæ, qui Dei Ecclesiam summa vigilantia gubernavit, et clarus meritis quievit in pace. — Reate, sancti Probi episcopi, cui morienti Juvenalis et Eleutherius martyres adfuerunt. — Romæ, sancti Speciosi monachi, cujus animam germanus ejus ferri vidit in Cœlum.

Digitized by Google

Saint Adrien, martyr le 5 de ce mois, avec saint Eubule, est plus généralement fêté ce jour, 15 mars.

Sainte Léonille et sainte Junille, martyres, dont on fait aujourd'hui la fête à Langres.

Saint Valère, appelé aussi quelquefois Valérien, archevêque de Ravenne, fut élevé sur ce siége en l'an 807. Mais il ne l'occupa que cinq ans. Dieu le retira de ce monde le 15 mars 812.

La Bienheureuse Macolde, vierge, religieuse de l'Ordre de Saint-Benoît, à Asti, dans le Piémont.

La Vénérable Isabelle de Hainaut, mère du roi Louis VIII, grand devant Dieu, morte saintement le 15 mars 1190.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Olivier, prêtre du diocèse de Vannes, n'ayant pas fait le serment anticatholique, fut arrêté près d'Hennebon, conduit dans les prisons de Lorient, condamné à mort et décapité le 15 mars 1794.

Anselme Beaudevant, prêtre non assermenté, réfugié de Lyon à Paris, fut arrêté là, condamné à mort et exécuté le 15 mars 1794.

Michel Reisonnier, religieux Augustin et prêtre, amené de Montbrison à Lyon, condamné comme fanatique, mis à mort le 15 mars 1794.

Jeanne Aubry menait avec trois de ses sœurs, dans sa maison, à Dijon, la vie des vierges chrétiennes, lorsque la persécution éclata. Elle donna asile à quelques prêtres, que les ennemis de Dieu recherchaient avec fureur. On sut son action généreuse : on la traîna avec ses sœurs devant le tribunal criminel de Dijon, qui les condamna, comme recéleuses de prêtres, à la peine de mort; et les quatre pieuses vierges furent guillotinées le 15 mars 1794.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

1er — 15 MARS.

1er JOUR DE MARS.

	Pages.
S. Aubin, évêque d'Angers	1
S. Hisque (Iscius), martyr	8
Ste Antonine, martyre	9
Ste Eudoxie, pénitente et martyre	9
Ste Domnine, vierge	12
Ste Mélarie, pénitente	14
S. David, évêque de Ménévie	15
S. Sévard ou Siviard, abbé de Saint-Calais	17
S. Senan, évêque en Irlande	19
S. Swidbert ou Swibert, évêque et apôtre de la Frise	20
S. Léon-Luc, abbé de Corléon, en Sicile	22
S. Léon, évêque de Bayonne, apôtre des Basques et martyr	22
S. Évermer, martyr	24
S. Rodesinde ou Rozeinde, évêque de Dume	25
S. Simplice, archevêque de Bourges	26
S. Monan ou Monain, martyr en Écosse	27
S. Herculan, évêque de Pérouse, martyr	27
Le B. Bonavita, serrurier, du Tiers-Ordre de Saint-François	28
La Bne Mathiase, clarisse	28
La Bne Marie Suarez de Tolède	29
Le V. Walter d'Utrecht, dixième abbé de Villers	30
Le V. Pierre de Dume, chartreux	31
Mémoire de la très-sainte Vierge	32
Martyrologe romain	33
Additions des autres martyrologes	34
Martyrologe de la dernière persécution	35

Digitized by Google

II[e] JOUR.

S. Simplice, pape. 36
Les Martyrs d'Italie sous les Lombards. 38
S[te] Nuna, veuve. 39
S. Ceadde ou Chade, évêque en Angleterre. 39
S. Joévin et ses compagnons, saint Tadec et saint Judule. 44
S. Marnan, évêque en Écosse. 45
S. Luc Casalio ou Casail, abbé. 45
Le B. Charles le Bon, martyr. 46
Le B. Pierre de Catane, frère-mineur. 48
Le B. Henri-Amand Suzo, frère-prêcheur. 49
Le V. Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne. 74
Le V. Absalon, archevêque de Lunden. 78
Mémoire de la très-sainte Vierge. 79
Martyrologe romain. 80
Additions des autres martyrologes. 81
Martyrologe de la dernière persécution. 81

III[e] JOUR.

S[te] Cunégonde, impératrice et vierge. 83
S[te] Camille et ses trois sœurs, vierges. 87
S. Marin et saint Astère, martyrs. 88
S. Émétère ou Madir et saint Chélidoine, martyrs. 90
S. Luciol et ses compagnons, martyrs. 91
S. Titien, évêque de Brescia. 92
S[te] Arthélaïde, vierge. 92
S. Basilisque le Soldat, martyr. 93
S[te] Casie, martyre. 95
S. Guénolé, abbé de Landévénec. 96
S. Jagu et saint Guethenoc. 99
S. Lamlisse, solitaire. 100
S. Calupan, reclus en Auvergne. 100
S. Anselme, abbé de Nonantola. 101
S. Gervin, abbé de Saint-Riquier. 102
Le B. Frédéric, abbé de Mariengarten. 102
Le B. Joachim, abbé de Flore. 103
Le B. Bernard de Corléoné, frère-mineur capucin. 110
Le V. dom Sarrasin, abbé de Saint-Vaast et archevêque de Cambrai, confesseur de la foi. 116
Mémoire de la très-sainte Vierge. 119
Martyrologe romain. 120

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes. 121
Martyrologe de la dernière persécution. 122

IV[e] JOUR.

S. Casimir, patron de la Pologne. 123
S. Lucius, pape et martyr. 126
S. Basin, évêque de Trèves. 128
S. Pierre, évêque de Policastro et abbé de Cava. 130
S[te] Héraïde, vierge et martyre. 133
S. Victor de Mouson, martyr. 133
S. Adrien, évêque de Saint-André, en Écosse, martyr 134
Le B. Humbert III, comte de Savoie. 135
Le B. Sylvestre, frère-mineur, compagnon de saint François. 136
Le B. Jean de Hongrie, frère-mineur. 139
La V. Mère Anne de Jésus, carmélite, compagne de sainte Thérèse. 140
La V. Dambrowska. 140
Mémoire de la très-sainte Vierge. 141
Martyrologe romain 142
Additions des autres martyrologes. 143
Martyrologe de la dernière persécution. 143

V[e] JOUR.

S. Jean-Joseph de la Croix, frère-mineur alcantarin. 144
S. Théophile, évêque de Césarée. 163
S. Eusèbe de Crémone, disciple de saint Jérôme. 164
S. Gérasime, abbé 167
S. Phocas, martyr à Antioche. 169
S. Kiaran, évêque en Irlande. 169
S. Virgile, évêque d'Arles. 170
S. Drausin, évêque de Soissons. 173
Le B. Pierre de Castelnau, légat apostolique, martyr. 176
Le B. Roger, frère-mineur. 179
Le B. Polidore, frère-mineur. 180
Le V. P. Dirix, frère-mineur récollet. 181
Mémoire de la très-sainte Vierge. 186
Martyrologe romain. 187
Additions des autres martyrologes. 188
Martyrologe de la dernière persécution. 189

VI[e] JOUR.

S[te] Colette, réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire. 190
S. Conon, martyr. 196

Digitized by Google

S. Évagre, patriarche de Constantinople. 196
S. Sanan ou Sané, évêque, successeur de saint Patrick 197
S. Fridolin, abbé de Saint-Hilaire de Poitiers. 198
S. Quiriaque ou Quiriace, prêtre. 200
S. Claudien, frère de saint Vigile de Trente. 200
S. Baldrède, évêque de Glascow. 200
S. Gobert et saint Aglibert, évêques d'Angers. 201
S. Chrodegand, évêque de Metz, restaurateur des Chanoines réguliers. 201
Le V. Alain de Solminiach, évêque de Cahors, réformateur des Chanoines réguliers de Chancellade. 205
Ste Kyneburge, reine et abbesse, sainte Kyneswide, sainte Kynedride et sainte Tibba, ses sœurs, vierges. 219
Les quarante-deux Martyrs des Sarrasins. 220
S. Cadroé ou Cadroël, abbé de Saint-Clément. 221
S. Gradulphe ou Graoul, abbé de Fontenelle. 222
S. Oldegaire, archevêque de Tarragone. 222
S. Cyrille, général de l'Ordre des Carmes. 223
La Bse Agnès de Bohême, clarisse. 229
La Bse Hélène de Hongrie, clarisse. 229
Le martyre du V. Jean Cuyper. 230
Mémoire de la très-sainte Vierge. 231
Martyrologe romain. 232
Additions des autres martyrologes. 233
Martyrologe de la dernière persécution 234

VIIe JOUR.

S. Thomas d'Aquin, docteur de l'Église. 235
Ste Félicité, sainte Perpétue et leurs compagnons, martyrs. 266
S. Paul le Simple. 282
S. Guillec, abbé. 289
S. Ardon Smaragde, abbé d'Aniane. 290
Le B. Alaman, bénédictin. 290
Le B. Frovin, abbé. 290
Le V. Herman Coolsmet. 291
La V. Sœur Thérèse du Cœur de Jésus. 291
Le martyre de Mme de la Billiais et de ses filles. 292
La V. Marie-Clotilde de France. 292
Mémoire de la très-sainte Vierge. 296
Martyrologe romain. 297
Additions des autres martyrologes. 298
Martyrologe de la dernière persécution. 299

Digitized by Google

VIII^e JOUR.

S. Jean de Dieu, fondateur des Frères de la Charité. 300
S. Ponce, diacre de saint Cyprien. 312
S. Apollone, diacre, et saint Philémon, joueur de flûte, martyrs . . . 314
S. Provin, évêque de Côme. 316
S. Sénan, évêque en Irlande. 317
S. Julien, évêque de Tolède. 317
S. Félix, évêque de Dunwick, en Angleterre. 320
S. Théophilacte, évêque de Nicomédie. 321
S. Hunfroid, évêque de Thérouanne. 321
S. Psalmode ou Saumay, anachorète. 322
S. Liutfroy, évêque de Pavie. 323
Le Vénérable Bruno, évêque de Verden 323
S. Étienne, fondateur de la congrégation d'Obasine. 324
S. Duthac, évêque en Écosse. 328
Le B. Forestier de Provence, frère-mineur. 328
Mémoire de la très-sainte Vierge. 329
Martyrologe romain. 329
Additions des autres martyrologes. 330
Martyrologe de la dernière persécution. 331

IX^e JOUR.

S^te Françoise Romaine, fondatrice des Oblates de Tor-di-Specchi. . . 332
S. Grégoire de Nysse, évêque et docteur de l'Église. 376
Notice des écrits de saint Grégoire de Nysse. 380
S. Pacien, évêque de Barcelone. 385
S. Botolf ou Boutou, abbé 386
S. Cyrille et saint Méthode, apôtres des Slaves. 387
S. Vital de Rapolla, basilien. 397
S^te Alvère, vierge et martyre. 398
S. Félix, abbé de Rhuis. 398
S^te Catherine de Bologne, clarisse. 399
Le B. Hermand de Gerstadem, frère-mineur. 401
La V. Sœur Marie de la Passion, clarisse capucine. 402
Mémoire de la très-sainte Vierge. 406
Martyrologe romain. 407
Additions des autres martyrologes. 408
Martyrologe de la dernière persécution. 409

X^e JOUR.

Les quarante Martyrs de Sébaste. 410
S. Caius et saint Alexandre, martyrs. 428

Digitized by Google

Ste Théosébie. 429
Ste Disciola, vierge. 430
Ste Anastasie la Patriciennne. 430
S. Macaire, évêque de Jérusalem. 433
S. Anect et ses compagnons, martyrs. 435
S. Mac Kessoge, évêque en Écosse. 435
S. Himelin d'Écosse et saint Ymelin, abbé de Lagny. 435
S. Droctovée, abbé de Saint-Vincent ou Saint-Germain-des-Prés. . . 436
S. Attale, abbé de Bobbio. 437
Le B. André, abbé de Saint-Fidèle. 439
Le B. Pierre de Palerme, frère-prêcheur. 440
Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. 455
Martyrologe romain. 457
Additions des autres martyrologes. 458
Martyrologe de la dernière persécution. 458

XIe JOUR.

S. Euloge, prêtre de Cordoue, et plusieurs autres Martyrs d'Espagne. 459
S. Sophrone, patriarche de Jérusalem. 488
Le B. Jean Mosch. 493
S. Euthyme, évêque de Sardes, martyr. 498
S. Constantin, roi breton, martyr. 501
S. Constantin, roi d'Écosse, martyr. 501
S. Vindicien, évêque de Cambrai et d'Arras. 502
S. Benoît, évêque de Milan. 517
S. Aengus, évêque. 517
La Be Engelberge, impératrice. 518
S. Éberhard, abbé d'Einsiedeln 520
S. Pierre de Babuco. 521
Le B. Matthias, enfant martyr. 521
Le B. Jean de Fabriano, frère-mineur. 522
Le V. abbé Nicolas Musard, confesseur de la foi. 522
Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. 523
Martyrologe romain. 524
Additions des autres martyrologes. 525
Martyrologe de la dernière persécution. 526

XIIe JOUR.

S. Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Église. 527
Notice des écrits de saint Grégoire le Grand. 548
S. Pierre le Chambellan, martyr. 549
S. Eugène et ses compagnons, martyrs. 550
S. Egdune, martyr. 550

Digitized by Google

S. Maximilien, martyr. 551
S. Paul Aurélien, évêque de Léon 554
Les compagnons de saint Paul de Léon. 555
S. Théophane, abbé. 556
S. Elfége, évêque de Winchester. 559
S. Rolland, évêque de Dol. 560
S. Bernard de Padoue, évêque. 560
Ste Justine, vierge recluse. 560
Ste Fine, vierge. 561
Le B. Denis le Chartreux. 563
Le V. P. Corneille de la Pierre, de la Compagnie de Jésus. 563
La V. Sœur Joséphine de Glatigny, religieuse de la Visitation. 564
Phinées, grand sacrificateur. 564
Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. 565
Martyrologe romain. 567
Additions des autres martyrologes. 568
Martyrologe de la dernière persécution. 568

XIIIe JOUR.

S. Domnus, pape. 569
Ste Euphrasie ou Eupraxie, vierge. 570
S. Piens, évêque de Poitiers. 590
S. Gérard, évêque. 591
S. Agilolf ou Agilulphe, évêque de Cologne et martyr. 591
S. Heldrad, abbé de Novalèse. 592
S. Nicéphore, patriarche de Constantinople. 592
Ste Kennoque, vierge. 596
S. Rodrigue et saint Salomon, martyrs. 597
Le B. Henri, confesseur à Toulouse. 598
S. Ansovin, évêque de Camérino. 598
S. Mochoémoch, abbé en Irlande. 599
Le B. Jacques de Todi ou Jacopone, frère-mineur. 599
Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. 600
Martyrologe romain. 601
Additions des autres martyrologes. 602
Martyrologe de la dernière persécution. 603

XIVe JOUR.

Ste Mathilde, reine de Germanie. 602
Les quarante-sept Martyrs de Rome sous Néron. 613
S. Éleuthère, évêque de Genève. 613
Les trois Martyrs des Lombards. 613
S. Lubin, évêque de Chartres. 614

Digitized by Google

Ste Florentine ou Florence, vierge. 621
S. Boniface, évêque de Ross. 623
Le B. Lethbald, pèlerin en Palestine. 624
Le B. Jean de Barastre, abbé du Mont-Saint-Éloi. 626
Le B. Conrad d'Ascoli, frère-mineur. 627
Le B. Élie, frère-mineur. 628
Les B. Conrad d'Offida et Pierre de Tréja ou de Monticelli, frères-mineurs. 629
Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. 635
Martyrologe romain. 636
Additions des autres martyrologes. 637
Martyrologe de la dernière persécution. 638

XVe JOUR.

S. Zacharie, pape. 639
S. Longin le centenier et le soldat saint Longin ou Longis. 644
S. Magorien, confesseur. 647
S. Probe (Probus), évêque de Riéti. 647
S. Jean Sabas. 648
S. Jean de Sapsas, abbé, et saint Jean de Chozéba, évêque de Césarée. 648
S. Jean le Sabaïte. 651
Ste Matrone, martyre. 655
Ste Léocrice, vierge et martyre. 656
S. Raymond, abbé de Fitéro, fondateur de l'Ordre milit. de Calatrava. 657
Le B. Antoine, frère-mineur, archevêque de Durazzo. 661
La V. Sœur Louise Legras, fondatrice de la Congrégation des Filles-de-la-Charité. 662
Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. 672
Martyrologe romain. 674
Additions des autres martyrologes. 675
Martyrologe de la dernière persécution. 676

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

Pages.

V. Absalon, archevêque de Lunden. — 2 m. 78
S. Adrien, évêque de Saint-André, en Écosse, martyr. — 4 m. 134
S. Aengus, évêque. — 11 m. 517
S. Agilolf, évêque de Cologne et martyr. — 13 m. 591
S. Agilulphe, le même que saint Agilolf. — 13 m. 591
S. Aglibert, évêque d'Angers, avec saint Gobert. — 6 m. 201
B^e Agnès de Bohême, clarisse — 6 m. 229
V. Alain de Solminiach, évêque de Cahors, réformateur des Chanoines réguliers de Chancellade. — 6 m. 205
B. Alaman, bénédictin. — 7 m. 290
S. Alexandre, martyr, avec saint Caïus. — 10 m. 428
S^te Alvère, vierge et martyre. — 9 m. 398
S^te Anastasie la Patricienne. — 10 m. 430
B. André, abbé de Saint-Fidèle. — 10 m. 439
S. Anect et ses compagnons, martyrs. — 10 m. 435
V. M. Anne de Jésus, carmélite, compagne de sainte Thérèse. — 4 m. 140
S. Anselme, abbé de Nonantola. — 3 m. 101
S. Ansovin, évêque de Camérino. — 13 m. 598
B. Antoine, frère-mineur, archevêque de Durazzo. — 15 m. 661
S^te Antonine, martyre. — 1^er m. 9
S. Apollone, diacre et martyr. — 8 m. 314
S. Ardon Smaragde, abbé d'Aniane. — 7 m. 290
S^te Arthélaïde, vierge. — 3 m. 92
S. Astère, martyr, avec saint Marin. — 3 m. 88
S. Attale, abbé de Bobbio. — 10 m. 437
S. Aubin, évêque d'Angers. — 1^er m. 1

B.

S. Baldrède, évêque de Glascow. — 6 m. 200
S. Basilisque le Soldat, martyr. — 3 m. 93

Digitized by Google

S. Basin, évêque de Trèves. — 4 m. 128
S. Benoît, évêque de Milan. — 11 m. 317
B. Bernard de Corléoné, frère-mineur capucin. — 3 m. 110
S. Bernard de Padoue, évêque. — 12 m. 560
Mme de la Billiais (Le martyre de) et de ses filles. — 7 m. 292
B. Bonavita, serrurier, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 1er m. . 28
S. Boniface, évêque de Ross. — 14 m. 623
S. Botolf, abbé. — 9 m. 386
S. Boutou, abbé, le même que saint Botolf. — 9 m. 386
V. Bruno, évêque de Verden. — 8 m. 323

C.

S. Cadroé, abbé de Saint-Clément. — 6 m. 221
S. Cadroël, le même que saint Cadroé. — 6 m. 221
S. Caïus, martyr. — 10 m. 428
S. Calupan, reclus en Auvergne. — 3 m. 100
Ste Camille et ses trois sœurs, vierges. — 3 m. 87
S. Casalio (Luc), abbé. — 2 m. 45
S. Casail, le même que saint Luc Casalio. — 2 m. 45
Ste Casie, martyre. — 3 m. 95
S. Casimir, patron de la Pologne. — 4 m. 123
Ste Catherine de Bologne, clarisse. — 9 m. 399
S. Ceadde, évêque en Angleterre. — 2 m. 39
S. Chade, le même que saint Ceadde. — 2 m. 39
S. Chélidoine, martyr, avec saint Émétère. — 3 m. 90
S. Chrodegand, évêque de Metz, restaurateur des Chanoines réguliers. — 6 m. 201
S. Claudien, frère de saint Vigile de Trente. — 6 m. 200
Ste Colette, réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire. — 6 m. 190
Compagnons (Les) de saint Paul de Léon. — 12 m. 555
S. Conon, martyr. — 6 m. 196
B. Conrad d'Ascoli, frère-mineur. — 14 m. 627
B. Conrad d'Offida, frère-mineur. — 14 m. 629
V. P. Corneille de la Pierre, de la Compagnie de Jésus. — 12 m. . . . 563
S. Constantin, roi breton, martyr. — 11 m. 501
S. Constantin, roi d'Écosse, martyr. — 11 m. 501
V. Coolsmet (Herman). — 7 m. 291
B. Corléoné (Bernard de), frère-mineur capucin. — 3 m. 110
Ste Cunégonde, impératrice et vierge. — 3 m. 83
V. Cuyper, Jean (Le martyre du). — 6 m. 230
S. Cyrille, général de l'Ordre des Carmes. — 6 m. 223
S. Cyrille, apôtre des Slaves. — 9 m. 387

Digitized by Google

D.

V. Dambrowska. — 4 m. 140
S. David, évêque de Ménévie. — 1er m. 15
B. Denis le Chartreux. — 12 m. 563
V. P. Dirix, frère-mineur récollet. — 5 m. 181
Ste Disciola, vierge. — 10 m. 430
Ste Domnine, vierge. — 1er m. 12
S. Domnus, pape. — 13 m. 569
S. Drausin, évêque de Soissons. — 5 m. 173
S. Droctovée, abbé de Saint-Vincent ou Saint-Germain-des-Prés. — 10 m. 436
S. Duthac, évêque en Écosse. — 8 m. 328

E.

S. Éberhard, abbé d'Einsiedeln. — 11 m. 520
S. Egdune, martyr. — 12 m. 550
S. Éleuthère, évêque de Genève. — 14 m. 613
S. Elfége, évêque de Winchester. — 12 m. 559
B. Élie, frère-mineur. — 14 m. 628
S. Émétère, martyr, avec saint Chélidoine. — 3 m. 90
Be Engelberge, impératrice. — 11 m. 518
S. Étienne, fondateur de la congrégation d'Obasine. — 8 m. 324
Ste Eudoxie, pénitente et martyre. — 1er m. 9
S. Eugène et ses compagnons, martyrs. — 12 m. 550
S. Euloge, prêtre de Cordoue, et plusieurs autres Martyrs d'Espagne. — 11 m. 453
Ste Euphrasie, vierge. — 13 m. 570
Ste Eupraxie, vierge, la même que sainte Euphrasie. — 13 m. 570
S. Eusèbe de Crémone, disciple de saint Jérôme. — 5 m. 164
S. Euthyme, évêque de Sardes, martyr. — 11 m. 498
S. Évagre, patriarche de Constantinople. — 6 m. 196
S. Évermer, martyr. — 1er m. 24

F.

Ste Félicité et ses compagnons, martyrs. — 7 m. 266
S. Félix, évêque de Dunwick, en Angleterre. — 8 m. 320
S. Félix, abbé de Rhuis. — 9 m. 398
Ste Fine, vierge. — 12 m. 561
Ste Florence, vierge, la même que sainte Florentine. — 14 m. 621
Ste Florentine, vierge. — 14 m. 621
B. Forestier de Provence, frère-mineur. — 8 m. 328

Digitized by Google

V. Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne. — 2 m. 74
B. Frédéric, abbé de Mariengarten. — 3 m. 102
S. Fridolin, abbé de Saint-Hilaire de Poitiers. — 6 m. 198
B. Frovin, abbé. — 7 m. 290

G.

S. Gérard, évêque. — 13 m. 591
S. Gérasime, abbé. — 5 m. 167
S. Gervin, abbé de Saint-Riquier. — 3 m 102
S. Gobert, évêque d'Angers, avec saint Aglibert. — 6 m. 201
S. Gradulphe, abbé de Fontenelle. — 6 m. 222
S. Graoul, le même que saint Gradulphe. — 6 m. 222
S. Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Église. — 12 m. 527
S. Grégoire de Nysse, évêque et docteur de l'Église. — 9 m. 376
S. Guénolé, abbé de Landévénec. — 3 m. 96
S. Guethenoc, avec saint Jagu. — 3 m. 99
S. Guillec, abbé. — 7 m. 289

H.

S. Heldrad, abbé de Novalèse. — 13 m. 592
Bne Hélène de Hongrie, clarisse. — 6 m. 220
B. Henri-Amand Suzo, frère-prêcheur. — 2 m. 49
B. Henri, confesseur à Toulouse. — 13 m. 598
Ste Héraïde, vierge et martyre. — 4 m. 133
S. Herculan, évêque de Pérouse, martyr. — 1er m. 27
B. Hermand de Gerstadem, frère-mineur. — 9 m. 401
S. Himelin d'Écosse. — 10 m. 435
S. Hisque, martyr. — 1er m. 8
B. Humbert III, comte de Savoie. — 4 m. 135
S. Hunfroid, évêque de Thérouanne. — 8 m. 321

J.

B. Jacopone, frère-mineur, le même que Jacques de Todi. — 13 m. 599
B. Jacques de Todi, frère-mineur. — 13 m. 599
S. Jagu, avec saint Guethenoc. — 3 m. 99
B. Jean de Barastre, abbé du Mont-Saint-Éloi. — 14 m. 626
S. Jean de Chozéba, évêque de Césarée, avec saint Jean de Sapsas. — 15 m. 648
S. Jean de Dieu, fondateur des Frères-de-la-Charité. — 8 m. 300
B. Jean de Fabriano, frère-mineur. — 11 m. 522
B. Jean de Hongrie, frère-mineur. — 4 m. 139
S. Jean-Joseph de la Croix, frère-mineur alcantarin. — 5 m. 144
S. Jean de Sapsas, abbé. — 15 m. 648

Digitized by Google

S. Jean le Sabaïte. — 15 m. 651
B. Joachim, abbé de Flore. — 3 m. 103
S. Joévin et ses compagnons. — 2 m. 44
V. S. Joséphine de Glatigny, religieuse de la Visitation. — 12 m. . . . 564
S. Judule, compagnon de saint Joévin. — 2 m. 44
S. Julien, évêque de Tolède. — 8 m. 310
Ste Justine, vierge recluse. — 42 m. 560

K.

Ste Kennoque, vierge. — 13. 596
S. Kessoge (Mac), évêque en Écosse. — 10 m. 435
S. Kiaran, évêque en Irlande. — 5 m. 169
Ste Kyneburge, reine et abbesse. — 6 m. 219
Ste Kynedride, vierge, avec sainte Kyneburge. — 6 m. 219
Ste Kyneswide, vierge, avec sainte Kyneburge. — 6 m. 219

L.

S. Lamlisse, solitaire. — 3 m. 100
Ste Léocrice, vierge et martyre. — 15 m. 656
S. Léon, évêque de Bayonne, apôtre des Basques et martyr. — 1er m. 22
S. Léon-Luc, abbé de Corléon, en Sicile. — 1er m. 22
B. Lethbald, pèlerin en Palestine. — 14 m. 624
S Liutfroy, évêque de Pavie. — 8 m. 323
S. Longin le centenier. — 14 m. 644
S. Longin le soldat. — 15 m. 644
S. Longis, le même que saint Longin. — 15 m. 644
V. S. Louise Legras, fondatrice de la Congrégation des Filles-de-la-Charité. — 15 m. 662
S. Lubin, évêque de Chartres. — 14 m. 614
S. Luc Casalio, abbé. — 2 m. 45
S Luciol et ses compagnons, martyrs. — 3 m. 91
S. Lucius, pape et martyr. — 4 m. 126

M.

S. Macaire, évêque de Jérusalem. — 10 m. 433
S. Madir, le même que saint Émétère. — 3 m. 90
S. Magorien, confesseur. — 15 m. 647
V. Marie-Clotilde de France. — 7 m. 292
V. S. Marie de la Passion, clarisse capucine. — 9 m. 402
Bse Marie Suarez de Tolède. — 1er m. 29
S. Marin, martyr, avec saint Astère. — 3 m. 88
S. Marnan, évêque en Écosse. — 2 m. 45
Martyrs d'Italie (Les) sous les Lombards. — 2 m. 38

Digitized by Google

Martyrs (Les trois) des Lombards. — 14 m. 613
Martyrs (Les quarante-sept) de Rome sous Néron. — 14 m. 613
Martyrs (Les quarante-deux) des Sarrasins. — 6 m. 220
Martyrs (Les quarante) de Sébaste. — 10 m. 410
Bie Mathiase, clarisse. — 1er m. 28
Sie Mathilde, reine de Germanie. — 14 m. 602
Sie Matrone, martyre. — 15 m. 655
B. Matthias, enfant martyr. — 11 m. 521
S. Maximilien, martyr. — 12 m. 551
Sie Mélarie, pénitente. — 1er m. 14
S. Méthode, avec saint Cyrille. — 9 m. 387
S. Mochoémoch, abbé en Irlande. — 13 m. 599
S. Monan, martyr en Écosse. — 1er m. 27
B. Mosch (Jean). — 11 m. 493
S. Mouson (Victor de), martyr. — 4 m. 133
V. Musard (Nicolas), confesseur de la foi. — 11 m. 522

N.

S. Nicéphore, patriarche de Constantinople. — 13 m. 592
Notice des écrits de saint Grégoire le Grand. — 12 m. 548
Notice des écrits de saint Grégoire de Nysse. — 9 m. 380
Sie Nuna, veuve. — 2 m. 39

O.

S. Oldegaire, archevêque de Tarragone. — 6 m. 222

P.

S. Pacien, évêque de Barcelone. — 9 m. 385
S. Paul Aurélien, évêque de Léon. — 12 m. 554
S. Paul le Simple. — 7 m. 282
Sie Perpétue, martyre, avec sainte Félicité. — 7 m. 266
S. Philémon, joueur de flûte, martyr, avec saint Apollone. — 8 m. . 314
Phinées, grand sacrificateur. — 12 m. 564
S. Phocas, martyr à Antioche. — 5 m. 169
S. Piens, évêque de Poitiers. — 13 m. 590
S. Pierre, évêque de Policastro et abbé de Cava. — 4 m. 130
S. Pierre de Babuco. — 11 m. 521
B. Pierre de Castelnau, légat apostolique, martyr. — 5 m. 176
V. Pierre de Dume, chartreux. — 1er m. 31
S. Pierre le Chambellan, martyr. — 12 m. 549
B. Pierre de Monticelli, le même que Pierre de Tréja. — 14 m. 629
B. Pierre de Palerme, frère-prêcheur. — 10 m. 440
B. Pierre de Tréjà, frère-mineur, avec le B. Conrad d'Offida. — 14 m. 629

Digitized by Google

B. Polidore, frère-mineur. — 5 m. 180
S. Ponce, diacre de saint Cyprien. — 8 m. 312
S. Probe, évêque de Riéti. — 15 m. 647
S. Psalmode, anachorète. — 8 m. 322

Q.

S. Quiriace, le même que saint Quiriaque. — 6 m. 200
S. Quiriaque, prêtre. — 6 m. 200

R.

S. Raymond, abbé de Fitéro, fondateur de l'Ordre militaire de Calatrava. — 15 m. 657
S. Rodesinde, évêque de Dume. — 1er m. 25
S. Rodrigue, martyr. — 13 m. 597
B. Roger, frère-mineur. — 5 m. 179
S. Rolland, évêque de Dol. — 12 m. 560
Ste Romaine (Françoise), fondatrice des Oblates de Tor-di-Specchi. — 9 m. 332
S. Rozeinde, le même que S. Rodesinde, évêque de Dume. — 1er m. 25

S.

S. Sabas (Jean). — 15 m. 648
S. Salomon, martyr, avec saint Rodrigue. — 13 m. 597
S. Sanan, évêque, successeur de saint Patrick. — 6 m. 197
S. Sané, le même que saint Sanan. — 6 m. 197
V. Sarrasin, abbé de Saint-Vaast et archevêque de Cambrai, confesseur de la foi. — 3 m. 116
S. Saumay, le même que S. Psalmode, anachorète. — 8 m. 322
S. Senan, évêque en Irlande[1]. — 1er m. 19
S. Sévard, abbé de Saint-Calais. — 1er m. 17
S. Simplice, archevêque de Bourges. — 1er m. 26
S. Simplice, pape. — 2 m. 36
S Siviard, le même que saint Sévard. — 1er m. 17
S. Smaragde (Ardon), abbé d'Aniane. — 7 m. 290
S. Sophrone, patriarche de Constantinople. — 11 m. 488
Bse Suarez (Marie) de Tolède. — 1er m. 29
B. Suzo (Henri-Amand), frère-prêcheur. — 2 m. 49
S. Swibert, le même que saint Swidbert. — 1er m. 20
S. Swidbert, évêque et apôtre de la Frise. — 1er m. 20
B. Sylvestre, frère-mineur, compagnon de saint François. — 4 m. . . 136

[1] Saint Senan étant honoré le 1er et le 8 mars, c'est par erreur qu'il a été donné à ce dernier jour une seconde notice de ce Saint.

Digitized by Google

T.

S. Tadec, compagnon de saint Joévin. — 2 m. 44
S. Théophane, abbé. — 12 m. 556
S. Théophilacte, évêque de Nicomédie. — 8 m. 321
S. Théophile, évêque de Césarée. — 5 m. 163
Ste Théosébie. — 10 m. 429
V. S. Thérèse du Cœur de Jésus. — 7 m. 291
S. Thomas d'Aquin, docteur de l'Église. — 7 m. 235
Ste Tibba, vierge, avec sainte Kyneburge. — 6 m. 219
S. Titien, évêque de Brescia. — 3 m. 92

V.

S. Victor de Mouson, martyr. — 4 m. 133
S. Vindicien, évêque de Cambrai et d'Arras. — 11 m. 502
S. Virgile, évêque d'Arles. — 5 m. 170
S. Vital de Rapolla, basilien. — 9 m. 397

W.

V. Walter d'Utrecht, dixième abbé de Villers. — 1er m. 30

Y.

S. Ymelin, abbé de Lagny, avec saint Himelin. — 10 m. 435

Z.

S. Zacharie, pape. — 15 m. 639

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
922 C69G C001 v.5
Grande vie des saints : comprenant la vi
3 0112 089239914

Digitized by Google